THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

PESTALOZZI

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PAR

J. GUILLAUME

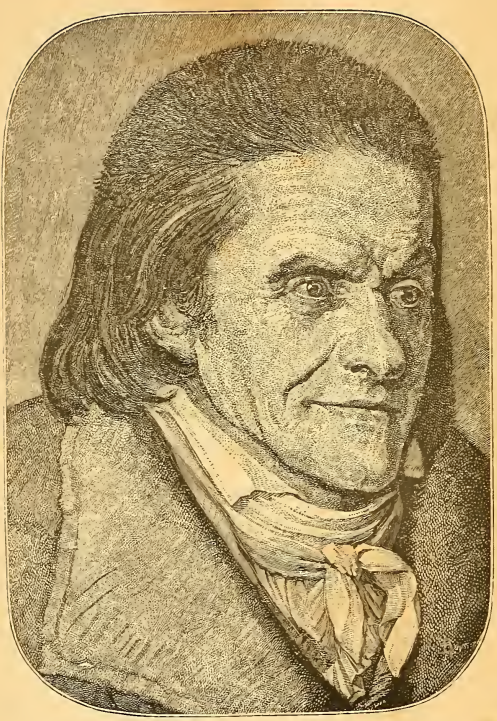
Avec un portrait de Pestalozzi

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

PESTALOZZI

COULOMMIERS
Imprimerie P. Brodard et Gallois.



PESTALOZZI

D'APRÈS UN DESSIN A LA CRAIE DE DIOGG EXÉCUTÉ VERS 1804, CONSERVÉ AU MUSÉE PESTALOZZIEN DE ZURICH.

PESTALOZZI

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PAR

J. GUILLAUME

Avec un portrait de Pestalozzi

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LB627
.G88
1890

LIBRARY OF CONGRESS
S
OCT 30 1987
COPY
EXCHANGE & GIFT DIVISION

PRÉFACE

Pestalozzi tient le premier rang parmi ceux qui ont contribué à fonder la pédagogie moderne. Des livres nombreux ont été publiés, dans toutes les langues, mais surtout en allemand et en français, sur sa personne et sa doctrine. Toutefois, jusqu'à ces dernières années, des périodes entières de la vie du philanthrope de Neuhof étaient restées mal connues; plusieurs de ses écrits les plus importants avaient été défigurés dans des éditions remaniées, ou étaient demeurés inédits. C'est grâce aux travaux récents de quelques compatriotes de Pestalozzi, et tout particulièrement de M. Morf, de Mme Zehnder-Stadlin, du Dr O. Hunziker, que la lumière a été faite sur bien des points restés longtemps obscurs, en même temps que le texte authentique des ouvrages de Pestalozzi était de nouveau rendu accessible par les éditions, complètes ou partielles, de M. Seyffarth, de M. F. Mann, et de la commission du Musée pestalozzien de Zurich.

Mettant à profit toutes ces recherches, nous en avions résumé les résultats dans une notice qu'a accueillie, en 1885, le *Dictionnaire de pédagogie* de M. F. Buisson. C'est cette étude que nous présentons aujourd'hui au public sous une forme nouvelle, avec des développements que ne comportait pas un article de dictionnaire, et surtout avec l'indication détaillée des sources, indispensable dans un travail de la nature de celui-ci, où le lecteur doit pouvoir contrôler tous

les faits et tous les jugements. Nous avons utilisé les documents nouveaux qui ont vu le jour en très grand nombre depuis 1885. Pour la période d'Yverdon, en particulier, nous avons largement mis à contribution le dernier volume de M. Morf (1889), presque entièrement composé de pièces inédites tirées de sa riche collection et de celle de Mme Zehnder-Stadlin.

C'est un devoir pour nous de répéter ici ce que nous disions déjà en 1885 : d'adresser à M. Morf l'expression de notre reconnaissante admiration pour ses beaux travaux, auxquels nous devons de connaître mieux Pestalozzi et de l'aimer davantage; de présenter l'expression de notre vive gratitude à M. le colonel Karl Pestalozzi, professeur au *Polytechnikum* fédéral suisse, à Zurich, qui a bien voulu répondre aux questions que nous lui avons adressées au sujet de son arrière-grand-père ainsi que de son oncle maternel Joseph Schmid; et de remercier bien cordialement notre ami le Dr O. Hunziker, professeur à l'école normale de Küssnacht, le petit-neveu de Mme Niederer, l'organisateur du Musée pestalozzien de Zurich, qui a mis son savoir à notre disposition avec une complaisance inépuisable.

PESTALOZZI

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE DE PESTALOZZI

(1746-1768.)

La famille Pestalozzi. — Naissance de Henri Pestalozzi (12 janvier 1746). — Son enfance. Mort de son père (1752). La servante Babeli. Le pasteur de Höngg. Pestalozzi écolier. — Pestalozzi étudiant. Il étudie la théologie, puis le droit. Influence de Rousseau. Idées de réforme en Suisse : la Société helvétique de Schinznach; les « patriotes » à Zurich. Le bailli Grebel, le pasteur de Dättlikon, le Dialogue sur les affaires de Genève, l'*Erinnerer*. *Agis*, premier écrit de Pestalozzi (1766). Bluntschli, sa mort. Pestalozzi renonce à l'étude du droit. — Ses fiançailles avec Anna Schulthess (août 1767). Il se fait agriculteur.

La famille Pestalozzi est originaire de Chiavenna, ville italienne qui dépendait autrefois des Grisons. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, un membre de cette famille, Antonio Pestalozzi, qui appartenait à la religion réformée, s'établit à Zurich, où il acquit le droit de bourgeoisie : il fut la souche de la branche zuricoise des Pestalozzi.

Le cinquième descendant de l'ancien émigré de Chiavenna, Jean-Baptiste Pestalozzi, né en 1713, exer-

çait à Zurich la profession de chirurgien. Il épousa, en 1742, Suzanne Hotze, de Richtersweil, de la même famille que le général Hotze, qui se distingua au service de l'Autriche et fut tué en 1799 [1]. De ce mariage naquirent sept enfants, dont trois seulement vécurent, deux fils et une fille. L'aîné des fils, Jean-Baptiste, né en 1745, n'a rien fait de remarquable; il n'a point été mêlé aux entreprises de son frère, sauf dans une seule circonstance en 1779 et 1780, lors de la liquidation de l'institut de Neuhof [2]. Le second est Henri Pestalozzi, né le 12 janvier 1746 [3]. La fille, Barbara, née en 1751, épousa en 1777 un négociant de Leipzig, M. Grosse; elle fut toujours, pour son frère Henri, une amie dévouée, et resta en correspondance suivie avec lui après son mariage.

1. Elle n'était ni la sœur du général Hotze, ni sa nièce, ni sa cousine, comme l'ont dit plusieurs biographes, mais sa tante, au témoignage formel de Mme Zehnder-Stadlin (*Pestalozzi*, 1875, p. XI), qui s'exprime ainsi : « Le père de Suzanne Hotze était médecin ; les quatre frères de la jeune fille suivirent la même carrière. L'un d'eux fut le père du général Hotze. »

2. Voir plus loin, pp. 35 et 36.

3. Quelques biographes de Pestalozzi l'ont fait naître en 1745, par exemple Schinz (lettre du 12 avril 1783), Monnard (*Notice sur Pestalozzi*, 1827), et Biber (*Henry Pestalozzi and his plan of education*, Londres, 1831). Lorqu'on voulut en Allemagne célébrer le centième anniversaire de sa naissance, on ne savait pas encore au juste laquelle des deux dates, 1845 ou 1846, devait être choisie; la ville de Cassel avait déjà fixé au 12 janvier 1845 la fête qu'elle organisait, quand un extrait du registre des naissances de la paroisse du Grossmünster de Zurich vint trancher la question, en établissant d'une façon péremptoire que Pestalozzi était bien né le 12 janvier 1746. Pestalozzi a pu contribuer lui-même à accréditer cette erreur, car il lui est arrivé de calculer son âge d'une façon singulièrement inexacte : c'est ainsi que son discours du 12 janvier 1818, prononcé le jour où il achevait sa soixante-douzième année, est intitulé, dans l'édition qui en fut faite alors à Zurich : « Discours prononcé à mon soixante-quatorzième jour de naissance ». Voir à ce sujet les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1879, p. 19, note.

Les détails que l'on possède sur l'enfance de Henri Pestalozzi se réduisent presque exclusivement à ceux qu'il a donnés lui-même dans ses ouvrages. Il n'avait que six ans lorsque son père mourut. « Ma mère, raconte-t-il dans l'autobiographie qu'il écrivit à l'âge de soixante-dix-neuf ans, se sacrifia à l'éducation de ses trois enfants, avec la plus entière abnégation et un renoncement complet à tout ce qui eût pu avoir de l'attrait pour elle, à son âge et dans son entourage; elle fut aidée dans cette tâche de dévouement par une personne dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Pendant le peu de mois qui s'étaient écoulés depuis qu'elle était entrée à notre service, mon père avait été frappé de la rare énergie et de la fidélité de cette servante; saisi d'angoisse à la pensée des suites que sa fin prochaine devait avoir pour une famille qu'il allait laisser orpheline et sans ressources, il fit venir cette fille près de son lit de mort et lui dit : « Babeli, au « nom de Dieu et par charité, n'abandonne pas ma « femme; quand je serai mort, elle se verra perdue, et « mes enfants seront remis à des mains étrangères et « dures. Sans ton appui, elle n'est pas en état de garder « mes enfants réunis auprès d'elle. » Touchée, et avec une grandeur d'âme qui atteignait au sublime dans son innocence et sa simplicité, elle répondit à mon père : « Je n'abandonnerai pas votre femme, si vous mourez. « Je resterai auprès d'elle tant que je vivrai, si elle a « besoin de moi. » Cette promesse tranquillisa mon père mourant; son regard reprit sa sérénité, et il expira le cœur consolé. Elle tint sa parole, et elle resta auprès de ma mère jusqu'à sa mort [1]. »

1. *Schwanengesang*, p. 186. Nous citerons toujours le *Schwanengesang* d'après l'édition Seyffarth des Œuvres complètes de Pestalozzi, où il forme le tome XIV.

L'enfance et la jeunesse de Pestalozzi s'écoulèrent entre ces deux femmes : sa mère et la fidèle servante. Les dépenses du ménage étaient réglées avec la plus sévère économie, sans quoi le modeste revenu de la veuve se fût trouvé insuffisant. Quand le jeune Henri fut écolier, il alla chaque année passer quelques semaines, pendant les vacances, chez son grand-père, qui était pasteur dans un village [1]. Sur les bancs de l'école, Henri se montra un élève de capacité ordinaire, mais d'un caractère bizarre, distrait et rêveur; sa bonté d'âme et sa crédulité naïve faisaient de lui le jouet de ses petits camarades. « Le maître d'école disait que jamais on ne ferait quelque chose de ce garçon-là; et tous ses compagnons se moquaient de lui à cause de sa laideur et de sa tenue négligée. » Tel est le témoignage rendu par l'un de ses anciens compagnons d'études, qui resta son ami et se trouva plus tard mêlé à diverses reprises à ses affaires, le pasteur Schinz [2].

Après avoir achevé ses premières classes, le jeune Pestalozzi entra, à l'âge de dix-huit ans, en 1764, au collège d'humanités de sa ville natale. « Comme étudiant, dit Schinz, Pestalozzi se fit la réputation d'un original, qui, malgré des défauts dont il ne s'était pas corrigé, une insupportable négligence de sa personne et une distraction poussée à l'excès, pouvait néanmoins, s'il le fallait et quand il réussissait à s'arracher

1. Ce n'était pas son aïeul maternel, comme l'ont cru quelques biographes, entre autres Blochmann, K. von Raumer et Mörikofer, mais son aïeul paternel, André Pestalozzi, pasteur à Höngg, près de Zurich.

2. La citation ci-dessus est extraite d'une lettre écrite par Schinz à un ami le 12 avril 1783. Cette lettre, qui constitue le plus ancien document biographique sur Pestalozzi, a été imprimée dans les *Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft*, année 1827; on la trouve reproduite dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1881, pp. 42-47.

à son état habituel de rêverie, être amené à penser juste. » Il se destinait d'abord à la carrière ecclésiastique, probablement pour obéir au vœu de sa famille. Mais au bout de quelque temps, il renonça à la théologie. Un de ses biographes, Henning, prétend que dans un sermon d'épreuve il était resté court, et que cette mésaventure le dégoûta de la chaire [1]. La raison prépondérante de ce changement dans les projets d'avenir de Pestalozzi fut bien plutôt la modification que la lecture des écrits de Rousseau produisit dans ses idées. L'*Émile* et le *Contrat social*, qui venaient de paraître, avaient trouvé à Zurich de fervents admirateurs; les déclamations éloquentes du rhéteur genevois remplissaient d'enthousiasme les jeunes esprits, nourris de l'histoire de l'antiquité grecque et romaine et des souvenirs héroïques des luttes des cantons suisses pour la liberté. Le contraste entre l'idéal que se formait leur imagination et la triste réalité, entre le spectacle de l'assujettissement où était tenu le peuple des campagnes et les idées de liberté républicaine qu'ils puisaient dans leurs lectures et dans l'enseignement de quelques-uns de leurs maîtres, le poète Bodmer entre autres, excitait chez les étudiants zuricois de cette époque des colères généreuses, des velléités de révolte contre le mal et l'injustice. Pestalozzi fut certainement, de tous les jeunes hommes de sa génération, celui dans le cœur duquel ce levain révolutionnaire fermenta le plus vivement : les sentiments qu'il y fit naître ont décidé de toute la carrière de l'auteur de *Léonard et Gertrude.*

Les principes de liberté, a écrit Pestalozzi, ravivés par Rousseau et présentés sous une forme idéale, fortifièrent

1. *Mittheilungen über Pestalozzi*, dans le *Schulrath an der Oder*, 1816, III, p. 165.

en mon cœur le désir de trouver un champ d'action plus vaste où je pusse être utile au peuple. Les idées d'adolescent que je me faisais sur ce qu'il était nécessaire et possible d'exécuter sous ce rapport dans ma ville natale, me portèrent à abandonner l'état ecclésiastique, auquel je m'étais d'abord destiné, et firent naître en moi la pensée que l'étude de la jurisprudence m'ouvrirait une carrière propre à me donner tôt ou tard l'occasion et le moyen d'exercer une action sur les affaires politiques de la ville de Zurich et même de mon pays tout entier [1].

Les hommes les plus distingués de la Suisse s'associaient alors à ces aspirations vers un meilleur ordre de choses; un peu partout on faisait de beaux plans de réforme, on rêvait d'une régénération nationale. Sur l'initiative du chancelier bâlois Iselin, homme à l'esprit élevé et au cœur généreux, s'était fondée, en 1761, une association aux visées philanthropiques et patriotiques, la Société helvétique (*Helvetische Gesellschaft*); elle comptait parmi ses membres, avec Iselin, les Bernois Albert de Haller, Daniel de Fellenberg (père d'Emmanuel de Fellenberg), Tscharner, les Zuricois Bodmer, Breitinger, Gessner, Hirzel, l'Appenzellois Zellweger, etc.; chaque année, elle se réunissait à Schinznach. A Zurich même, une société locale, sous le nom de *Helvetische Gesellschaft zur Gerwe* [2], fondée

1. *Schwanengesang*, p. 200.

2. *Gerwe*, vieille forme pour *Gerbe* ou *Gerberei*. Dans une lettre à Sulzer, Bodmer appelle cette société « die politische Gesellschaft, die sich *auf der Gerberzunft* versammelt ». Voici du reste la traduction du passage de cette lettre qui y est relatif : « J'ai divisé la société politique qui se réunit au local de la corporation des tanneurs en deux classes, celle des membres ordinaires et celle des membres honoraires. La première se compose de jeunes gens intelligents, qui prennent l'engagement de présenter certains travaux. La seconde forme le parterre; néanmoins les membres de cette classe ont aussi la permission de travailler, de faire des

par Bodmer à la même époque, groupait les jeunes patriotes; à ce cénacle appartenaient entre autres le théologien Lavater [1], le futur peintre Henri Füssli [2], Bluntschli, les aînés de Pestalozzi de quelques années, ainsi que ses camarades d'études Jean-

lectures et de juger; mais ils peuvent se taire sans encourir de blâme. Certaines gens ne voient point de bon œil cette société devenir nombreuse; car ils la trouvent dangereuse, parce qu'on y examine des principes de politique et que cela peut conduire plus loin qu'on ne voudrait. Mais la société est trop forte, et animée de trop bonnes intentions, pour qu'il soit possible de sévir contre elle. » (Lettre à Sulzer du 4 septembre 1765, publiée par Mme Zehnder-Stadlin, *Pestalozzi*, 1875, p. 416.)

1. Jean-Gaspard Lavater (1741-1801), après s'être expatrié quelque temps à la suite de l'affaire Grebel (voir à la page suivante), revint à Zurich, fut nommé diacre (1769), puis pasteur, et se fit une grande réputation comme écrivain. Le nombre de ses ouvrages est considérable : nous citerons seulement ses *Chansons suisses* (1767), ses *Vues sur l'éternité* (1768-1773) et ses *Essais physiognomoniques* (1775-1778). Quoique les idées mystiques par lesquelles il se laissa de plus en plus dominer l'eussent conduit à des vues bien différentes de celles de Pestalozzi, il témoigna toujours à celui-ci beaucoup d'amitié. Dans les derniers temps de sa vie, il exprima son admiration pour lui dans ces vers souvent cités, et qui ont été publiés par Gruner (*Briefe aus Burgdorf*, 1804, épigraphe) :

Einziger, oft Misskannter, doch hochbewundert von Vielen,
Schneller Versucher dessen, was vor dir Niemand versuchte,
Schenke Gelingen dir Gott, und kröne dein Alter mit Ruhe!

(Homme unique, souvent méconnu, mais que beaucoup admirent,
Prompt essayeur de ce que nul avant toi n'avait essayé,
Que Dieu t'accorde la réussite, et couronne de repos ta vieillesse!)

2. Henri Füssli (1742-1825), fils du peintre Jean-Gaspard Füssli, s'expatria en même temps que Lavater, mais ne revint pas à Zurich et fit sa carrière à l'étranger. Après avoir séjourné à Berlin et à Vienne, il étudia la peinture en Angleterre, puis résida huit années à Rome. A son départ de cette ville, il vint passer quelques mois à Zurich (1778), et s'y rencontra avec Pestalozzi (voir p. 44). Retourné en Angleterre, il y acquit une grande réputation, devint membre de l'Académie royale de peinture (1788), puis professeur à cette Académie en remplacement de Benjamin West, et enfin directeur de cet établissement.

Henri Füssli [1], Gaspard Schulthess, Pfenninger [2], Schinz [3].

En 1762, un écrit anonyme, émanant de deux membres de ce petit cercle, dénonça à l'opinion publique les méfaits d'un bailli nommé Grebel, qui depuis six ans se livrait à de scandaleuses malversations dans le district dont l'administration lui avait été confiée par les magistrats zuricois [4]. Cette dénonciation fit beaucoup de bruit; le gouvernement de Zurich se vit obligé de punir le coupable et de le forcer à restitution, mais les auteurs de l'écrit anonyme, Lavater et H. Füssli, qui s'étaient fait connaître sur la sommation de l'autorité, furent aussi traités en coupables : on les contraignit de faire amende honorable pour s'être mêlés de ce qui ne les regardait pas. Les jeunes patriotes ne se laissèrent pas intimider par cette sévérité. En 1764, l'un d'eux, Vögeli, démasqua un autre administrateur infidèle, l'échevin Brunner. L'année suivante, deux habitants du village de Dättlikon, à l'instigation de Lavater et de Schinz, dénoncèrent la conduite scandaleuse de leur pasteur, Hottinger; et comme l'autorité semblait faire la sourde oreille, une lettre anonyme menaçante fut déposée dans la chaire de l'antistès Wirz, réclamant justice. Le gouvernement zuricois s'exécuta, mais de mauvaise grâce. Le pasteur Hottin-

1. Sur J.-H. Füssli, voir la note 1 de la page 187.

2. Jean-Conrad Pfenninger (1747-1792), pasteur à Zurich de 1778 à sa mort, fut le plus intime ami de Lavater, et joua un rôle assez important dans le mouvement religieux en Suisse à la fin du XVIIIe siècle.

3. Rodolphe Schinz (1745-1790), qui suivit la carrière ecclésiastique, est l'auteur de la lettre du 12 avril 1783 citée plus haut.

4. Le texte de cet écrit a été reproduit, avec plusieurs autres pièces relatives à cette affaire, par Mme Zehnder-Stadlin, pp. 308 et suiv.

ger fut suspendu de ses fonctions pour deux ans; en même temps on fit une enquête sévère pour savoir de qui émanait la lettre de menaces : Lavater, Schinz, Pestalozzi, Bluntschli et d'autres furent interrogés; une récompense de 200 florins fut promise au révélateur; toutefois rien ne put être découvert. Une autre affaire vint accroître encore le mécontentement qu'on ressentait dans les régions officielles à l'égard des « patriotes ». A l'occasion des troubles de Genève en 1766, le gouvernement zuricois songeait à intervenir en envoyant des troupes pour imposer au peuple genevois l'acte de médiation que celui-ci venait de rejeter à une grande majorité. L'opinion s'émut; un étudiant en théologie, Müller, écrivit et lut à quelques amis un dialogue entre un paysan, un bailli et un bourgeois, où la mesure projetée était critiquée en termes très vifs; bientôt des copies de ce dialogue circulèrent dans le public, contre la volonté de l'auteur. Le gouvernement, transformant la lecture et la transcription de cette satire en un complot contre la sûreté de l'État, fit procéder à plusieurs arrestations : Pestalozzi, Vogel, Dälliker et quelques autres jeunes gens furent emprisonnés; Müller lui-même réussit à s'enfuir et se réfugia à Berlin [1]. Les copies du dialogue séditieux furent brûlées par la main du bourreau (février 1767); la peine du bannissement fut prononcée contre Müller; on voulut bien remettre en liberté les « patriotes » arrêtés, mais en les menaçant de la perte de leurs droits civiques s'ils venaient à recommencer; et il fut interdit à la Société *zur Gerwe* de continuer la publication du journal hebdomadaire qu'elle faisait paraître

1. Il y devint un professeur distingué, et se fit connaître dans le monde des lettres par la publication du poème des *Nibelungen*, dont il fut le premier éditeur.

depuis le commencement de 1765 sous le titre d'*Erinnerer* [1].

Ce journal était un recueil d'articles sur des sujets de morale, dans le genre du *Spectateur* d'Addison; Lavater et J.-H. Füssli en étaient les principaux rédacteurs; Pestalozzi y a écrit quelquefois. Nous traduisons ci-dessous quelques lignes caractéristiques d'un article de ce dernier :

Un jeune homme qui fait dans sa patrie une aussi petite figure que moi n'ose essayer ni de blâmer, ni de corriger; car cela est en dehors de sa sphère. C'est là ce qu'on me dit presque chaque jour. Mais me sera-t-il au moins permis de *souhaiter*? Qui pourrait me l'interdire ou m'en savoir mauvais gré? Je vais donc souhaiter, et placer mes souhaits imprimés sous les yeux du lecteur. — Je souhaiterais que nul grand esprit ne jugeât indigne de lui de travailler avec courage et persévérance au bien public; que nul ne regardât avec dédain ses inférieurs, s'ils sont laborieux et honnêtes... Que chaque honnête homme, au lieu de se contenter d'être honnête pour son compte, se donnât la tâche d'en former un autre, ne fût-ce qu'un seul, par son exemple et ses avis; comme cela nous aurions bientôt doublé le nombre des honnêtes gens!... Qu'il se trouvât quelqu'un pour faire imprimer quelques pages de bonnes et simples maximes d'éducation à la portée du dernier de nos citoyens ou de nos paysans; que, grâce à quelques personnes généreuses, ces pages pussent être livrées au public gratuitement ou pour un prix ne dépassant pas un schilling [2]; que ces pages fussent ensuite distribuées par tous les pasteurs; et que les pères et mères qui les auraient reçues se conformassent à ces règles d'éducation sensées et chrétiennes, — mais c'est là souhaiter bien des choses à la fois... Je souhaiterais que l'on témoignât plus de respect

1. Tous les détails de ces divers incidents se trouvent au long dans l'ouvrage de M. Morf, *Zur Biographie Pestalozzi's*, I, pp. 89-97.

2. Le schilling valait à peu près un sou.

et de considération à ceux de nos artisans qui mènent une vie sévère, retirée, économe, libre et républicaine, comme aux véritables piliers de notre liberté [1].

Le premier écrit de quelque étendue qu'ait composé Pestalozzi fut publié en 1766 dans une revue littéraire qui paraissait à Lindau, les *Kritische Nachrichten*, dont les rédacteurs étaient en relations amicales avec Zurich. C'était un récit de la tentative d'Agis pour rétablir à Sparte les lois de Lycurgue. Ce morceau, dans le goût de Rousseau, traite des affaires contemporaines sous des noms antiques : Pestalozzi y fait la satire de ses compatriotes, en célébrant les vertus spartiates, la simplicité, la frugalité, en flétrissant l'amour des richesses, les enrôlements mercenaires au service des princes étrangers. Une traduction d'un passage de la troisième *Olynthienne* de Démosthènes, qui sert de préface à cet essai, est pleine aussi d'allusions politiques : l'administration oppressive des magistrats zuricois, leur avidité, leur haine pour quiconque osait élever la voix en citoyen libre, y sont indirectement flagellées [2].

L'attitude prise par le jeune Pestalozzi n'était pas faite pour lui concilier les bonnes grâces des familles dominantes. Il fut mis à l'index, et bientôt il dut comprendre que toute perspective avait disparu pour lui d'obtenir jamais quelque fonction où il pût servir la patrie. Un conseil qu'il reçut de son ami le plus cher acheva de le décider à renoncer à la carrière des emplois publics qu'il avait ambitionnée, et à se contenter

1. Cet article a été reproduit en entier par M. Morf, t. I, pp. 86-88.

2. L'*Agis*, précédé du *Fragment de la troisième Olynthienne*, a été réimprimé par M. Seyffarth dans les Œuvres complètes de Pestalozzi, t. VI.

de l'existence paisible et obscure d'un simple particulier. Cet ami, Bluntschli, étudiant en théologie, de quatre ans plus âgé que lui, donnait les plus brillantes espérances [1], lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine qui l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans (mai 1767). A son lit de mort, Bluntschli le fit venir, et lui dit : « Pestalozzi, je meurs ; pour toi, abandonné à toi-même, ne choisis point quelque carrière où tu pourrais être victime de ta bonté et de ta confiance. Cherche une profession calme et tranquille, et ne te lance jamais dans une entreprise importante, à moins d'avoir auprès de toi un homme de confiance qui possède, avec le sang-froid et la raison, l'expérience des hommes et des choses [2]. » Ces paroles firent sur le jeune enthousiaste une profonde impression ; il ne les oublia jamais, et se repentit souvent de ne pas y avoir mieux conformé sa conduite.

Ici se placent les deux faits qui marquent dans l'existence de Pestalozzi le commencement d'une période nouvelle : ses fiançailles avec Anna Schulthess, et sa résolution de se vouer à l'agriculture.

Anna Schulthess, née en 1738 ou 1739 [3], était la fille

1. Bluntschli exerçait sur ses camarades une influence morale considérable ; il jouait auprès de quelques-uns d'entre eux le rôle d'un véritable directeur de conscience, comme on peut en juger par ses lettres à Gaspard Schulthess, que Mme Zehnder-Stadlin a publiées. (Ouvrage cité, pp. 260-275.) — Bluntschli, dit M. Mörikofer (*Heinrich Pestalozzi und Anna Schulthess*, p. 87), était un libre-penseur, et c'est à son influence qu'il faut attribuer « la froideur et les opinions hétérodoxes de Pestalozzi en matière de foi (*Kälte und Zwiespalt in Glaubenssachen*), que les croyances religieuses très fermes de son épouse ne parvinrent pas à modifier ».

2. *Schwanengesang*, p. 200.

3. Les biographes donnent généralement la date de 1739. Mais un tableau généalogique de la famille Schulthess, dressé sur les indications de M. A. Scheler, bibliothécaire royal à Bruxelles

d'un riche marchand zuricois, J.-J. Schulthess, qui avait un commerce d'épicerie et de confiserie; c'était une jeune personne distinguée, belle, dit-on, et de bonne éducation. Anna avait cinq frères plus jeunes qu'elle; l'un d'eux étudiait la médecine; un autre, Gaspard, la théologie [1]; et ce dernier était grand ami de Bluntschli. Il s'établit entre Blunstchli et Anna Schulthess des relations d'amitié et un commerce épistolaire; mais l'état de santé du jeune étudiant, dont la mort prochaine était prévue, n'avait pu laisser de place à des pensées d'une autre nature. Le témoignage formel de Mme Pestalozzi [2] établit que « *Ménalque* (c'est le nom qu'on donnait à Bluntschli dans l'intimité) ne fut jamais pour elle plus qu'un ami, et qu'il lui était cher et précieux précisément parce qu'il n'avait d'autre intention à son égard que de la rendre moralement meilleure ». Ce fut à l'occasion de la perte de cet ami commun que Pestalozzi et Anna Schulthess se rencontrèrent; ils le pleurèrent ensemble. Pestalozzi, qui n'avait d'abord vu dans Anna que l'amie de son ami, éprouva bien vite pour elle un sentiment plus tendre, et il osa le lui déclarer.

Dans une des lettres qu'il lui adressa [3], il raconte comment cet amour est né en lui, et comment il a

et arrière-petit-fils de J.-J. Schulthess, publié dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1885, p. 97, fait naître Anna Schulthess en 1738.

1. Gaspard Schulthess devint, en 1768, pasteur allemand à Neuchâtel. (Morf, I, p. 99, note.)

2. Lettre de Mme Pestalozzi à Niederer du 10 octobre 1806, reproduite dans le *Korrespondenzblatt des Archivs der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Zurich,* 1878, no 4, p. 10. Niederer, en 1806, rassemblait des matériaux pour une biographie de Pestalozzi (qu'il n'écrivit jamais), et ce fut à cette occasion que Mme Pestalozzi lui écrivit cette lettre.

3. Les lettres échangées entre Pestalozzi et Anna Schulthess furent confiées en 1806 par Mme Pestalozzi à Niederer, qui les

d'abord cherché à le combattre. « Je m'enfermai dans ma chambre, et, pour cacher à tout le monde la cause de mon agitation, je me dis malade. C'est à ce moment que je reçus votre lettre si aimable et si touchante, qui me remerciait des lignes que j'avais consacrées à la mémoire de Ménalque. Songez à quel moment elle arrivait! Ma passion devint un martyre, je tombai réellement malade. Après avoir enduré ce tourment quelques jours, je sentis qu'il était de mon devoir de parler. J'écrivis successivement trois lettres, et je les déchirai. J'en écrivis encore une quatrième : c'est celle que vous avez reçue [1]. » Anna Schulthess essaya d'abord de ramener son correspondant sur le terrain de la simple amitié; elle lui représenta la grande différence de leurs âges : « Plus que trois ans, lui écrit-elle, et mon printemps sera fini ». Elle eût désiré que leurs relations conservassent le caractère qu'avait eu sa liaison avec Bluntschli, de qui elle parle avec un pieux respect.

C'est à lui que je dois tout ce que je suis. Je me trouvais au point où les deux voies se séparent, et peut-être commençais-je déjà à prendre le mauvais chemin lorsque j'appris à le connaître; j'admirai sa divine vertu, et je cherchai à l'imiter. Je m'oublierai moi-même avant d'oublier Ménalque. Jamais je n'oublierai ses discours, accompagnés de tant de grâce et de force. Je ne faisais rien sans le consulter. Il était d'un caractère aimable, simple, complaisant; tour à tour lui et moi étions occupés à chercher des moyens de venir en aide aux malheureux. Il fut mon ami, mais jamais mon amoureux;

garda. Après la mort de celui-ci, cette correspondance a été déposée à la bibliothèque de la ville de Zurich, ainsi que les autres papiers qui se trouvaient en sa possession. M. Mörikofer a publié quelques-unes de ces lettres dans une étude intitulée : *Heinrich Pestalozzi und Anna Schulthess*, insérée dans le *Zürcher Taschenbuch* de 1859.

1. Mörikofer, *ibid.*, p. 87.

il ne me parla jamais d'amour... Un jour que je lui montrais un élégant assortiment de rubans, pour obtenir son approbation : « Cela est très beau, dit-il, mais aussi longtemps que votre pauvre voisine aura plus besoin d'un thaler que vous de ce ruban, vous pourrez donner à votre argent un meilleur emploi ». Je laissai là le ruban, je renonçai aux superfluités [1].

Pestalozzi avait eu soin de parler à son amie, dans la lettre où il faisait l'aveu de son amour, de ses idées politiques et de ses projets d'avenir. Anna lui déclare qu'elle pense comme lui sur ce point :

Vous m'avez exposé ouvertement la façon dont vous vous proposez de servir la patrie. J'approuve tout cela. Ménalque et mon frère m'ont fait comprendre ces choses, j'y ai réfléchi, et cette manière de voir est devenue aussi la mienne. Aucun amoureux, avant vous, ne m'avait parlé ce langage; et qui sait si ce n'est pas là ce qui m'avait toujours empêchée d'arrêter mon choix [2]?

La correspondance continua. Anna était touchée du sérieux du jeune homme et de la profondeur de ses sentiments; plus sensible à la beauté morale qu'aux avantages extérieurs et aux biens de la fortune, elle aima bientôt à son tour.

Tu aurais peu à remercier la nature, écrit-elle, si elle ne t'avait pas donné de grands yeux noirs, qui révèlent la bonté de ton cœur, l'étendue de ton esprit et toute ta sensibilité [3].

Au moment de demander à Anna Schulthess de lui engager définitivement sa foi, Pestalozzi se sentit pris d'un scrupule; il voulut loyalement éclairer celle qu'il aimait sur les défauts de son caractère, lui faire connaître

1. Mörikofer, *Zürcher Taschenbuch*, 1859, p. 88.
2. *Ibid.*, p. 89.
3. *Ibid.*, p. 85.

l'avenir qui l'attendait si elle unissait son sort au sien. Il lui écrivit alors une lettre devenue célèbre, dont nous reproduisons ci-dessous les principaux passages :

Ceux de mes défauts qui me paraissent les plus importants pour mon avenir sont l'imprévoyance, l'imprudence, et le manque de présence d'esprit devant les changements inattendus qui pourraient survenir dans ma situation. Je ne sais pas jusqu'à quel point ces défauts pourront être diminués par les efforts que je ferai pour les vaincre, par un jugement calme et l'expérience. En ce moment, ils existent encore à un degré tel que je ne dois pas vouloir les dissimuler à la jeune fille que j'aime; ce sont des défauts, ma chère amie, que vous devez peser avec soin. J'en ai d'autres encore, provenant d'une impressionnabilité qui refuse de se soumettre au jugement de la raison; très souvent je blâme et je loue avec excès, je m'abandonne à des sympathies ou à des antipathies irréfléchies; je suis si fortement attaché à certains biens que l'empire qu'ils exercent sur moi dépasse souvent les limites marquées par la raison : le malheur de ma patrie et de mes amis me rend moi-même malheureux. Cette faiblesse mérite toute votre attention : il y aura des jours où la sérénité et la tranquillité de mon âme en seront troublées. Lors même qu'elle ne m'empêchera pas de remplir mon devoir, il n'est pas probable que je sois jamais assez fort pour le remplir, en pareille circonstance, avec la gaieté et le calme du sage toujours semblable à lui-même. Je n'ai pas besoin de parler de ma grande et véritablement très blâmable négligence de toute étiquette, et en général de toutes les choses qui en elles-mêmes n'ont point d'importance : on s'en aperçoit au premier coup d'œil. Je dois en outre vous déclarer avec franchise, ma chère amie, que je regarderai toujours les devoirs envers mon épouse comme subordonnés aux devoirs envers ma patrie, et que, bien que je doive être l'époux le plus tendre, je regarderai comme mon devoir de rester inexorable aux larmes de ma femme, si elle voulait un jour chercher à me détourner du loyal accomplissement de mon devoir de citoyen, quelles qu'en pussent être les conséquences. Ma femme sera la confidente de mon cœur, elle connaîtra mes plus secrètes pensées. Une grande et honnête simplicité régnera dans ma maison. Et

une chose encore. Ma vie ne se passera pas sans entreprises importantes et très périlleuses. Je n'oublierai pas les leçons de Ménalque et mes premières résolutions de me consacrer tout entier à la patrie; jamais je ne consentirai à me taire par crainte des hommes, quand je verrai que le bien de ma patrie m'ordonne de parler; tout mon cœur appartient à ma patrie, je risquerai tout pour adoucir les souffrances et la misère de mes concitoyens... Je vous ai parlé à cœur ouvert, ma chère amie, de mon caractère et de mes aspirations. Réfléchissez à tout cela. Décidez maintenant si vous pouvez donner votre cœur à un homme qui a de semblables défauts et qui vous offre un semblable avenir, et si vous pouvez être heureuse avec lui [1].

Anna ne se montra pas effrayée des perspectives que son ami lui faisait entrevoir. Elle lui répondit en lui témoignant de nouveau la sympathie qu'elle éprouvait pour ses aspirations, ajoutant seulement, sur un ton enjoué, que « parmi les défauts dont il s'accusait, il en était un qu'il avait oublié — celui de se laisser aller à trop d'exagération dans ses projets [2] ». Pestalozzi, heureux de la voir partager ses sentiments, la remercia avec effusion : « Comment pourrai-je exprimer la joie que j'éprouve à la pensée que vous connaissez et que vous approuvez mes téméraires rêveries politiques [3] ! »

Nous citerons encore un passage d'une lettre de Pestalozzi où l'on voit déjà poindre, exprimée en termes

1. Cette lettre a été publiée en 1828 par Niederer dans la *Monatsschrift für Erziehung* de Rossel, nº 12, p. 162. Comme l'original en a disparu, on en a mis en doute l'authenticité. Mais nous pensons, avec le Dr Hunziker (*Geschichte der schweizerischen Volksschule*. II, p. 87), que la perte de l'original s'explique justement par le fait de sa publication. On possède d'ailleurs la réponse d'Anna Schulthess.

2. Mörikofer, *Zürcher Taschenbuch*, 1859, p. 91.

3. *Ibid.*, p. 92.

d'une emphase naïve, l'idée à la réalisation de laquelle il devait consacrer sa vie :

Amie, je me réjouis que vous ayez jugé comme moi que la ville n'est pas le lieu où puisse être réalisée une éducation selon nos vues. Ma chaumière sera éloignée de ce réceptacle de vices et de misère. Dans cette chaumière solitaire, je pourrai mieux travailler pour la patrie que dans le tumulte de la ville. Lorsque je serai installé à la campagne, si je rencontre le fils d'un concitoyen, qui promette une belle âme et qui n'ait pas de pain, je le conduirai par la main et je l'élèverai pour en faire un citoyen; il travaillera, il aura pour nourriture du pain et du lait, et il sera heureux. Et si un jeune homme fait une noble action et attire par là sur lui la haine de sa famille, il trouvera auprès de moi du pain, tant que j'en aurai. Oui, c'est avec plaisir, amie, que je boirai de l'eau afin de pouvoir donner du lait à l'homme vertueux que j'aurai ainsi secouru. Vous serez contente de moi, alors, en me voyant me contenter d'eau pour tout breuvage. Sérieusement, mon amie, afin de pouvoir venir en aide à nos concitoyens, nous réduirons nos propres besoins autant que le permettront les convenances et le bon goût [1].

Pestalozzi et Anna Schulthess se fiancèrent secrètement le 26 août 1767; et, d'accord avec sa fiancée, le jeune étudiant résolut de se faire agriculteur. C'était là encore une application des principes de Rousseau. Un jeune Zuricois, Jean Schulthess [2], qui était allé visiter Jean-Jacques à Môtiers [3] au commencement de 1765, avait recueilli de la bouche du philosophe un éloge enthousiaste de la vie des champs : « Dans le

1. Mörikofer, *Zürcher Taschenbuch*, 1859, pp. 92-93.

2. Jean Schulthess, d'une autre famille qu'Anna Schulthess, était le fils d'un riche banquier qui fournit plus tard à Pestalozzi des capitaux pour son entreprise agricole. (Mörikofer, *ibid.*, p. 113.)

3. Et non à Genève, comme le dit par erreur M. de Guimps (*Histoire de Pestalozzi*, p. 25).

pays de l'esclavage, avait dit Rousseau, l'homme doit se faire artisan; dans le pays de la liberté, il doit se faire laboureur[1] ». Encouragé par Lavater et J.-H. Füssli, Pestalozzi demanda au célèbre agronome bernois Tschiffeli[2] de le recevoir pendant une année comme élève. Tschiffeli y consentit, et Pestalozzi se rendit auprès de lui à Kirchberg (octobre 1767), où il se mit à étudier avec ardeur la théorie des diverses cultures[3].

Durant son séjour à Kirchberg, il reçut la visite de sa fiancée. Celle-ci avait fait connaître à ses parents son projet d'union avec Pestalozzi; mais, loin de recevoir aucun encouragement, elle avait été vivement blâmée, surtout par sa mère. Elle vint voir Pestalozzi au cours d'un voyage qu'elle fit en compagnie de son frère Gaspard, se rendant à Neuchâtel. Il fut convenu que Pestalozzi, pour vaincre la résistance des parents Schulthess et les rassurer sur ses aptitudes pratiques, exposerait par écrit à sa fiancée le plan qu'il avait conçu et la manière dont il comptait le mettre à exécution. La lettre fut écrite, en effet, et Pestalozzi y développa ses théories agricoles et ses projets d'avenir avec un véritable enthousiasme. « J'ai maintenant, disait-il, une profession qui nous offrira d'abondantes ressources. Tschiffeli s'enrichit réellement beaucoup

1. Cité par M. Morf, t. I, p. 84.

2. Jean-Rodolphe Tschiffeli (1716-1780) était d'une famille patricienne de Berne. Il remplissait les fonctions officielles de greffier du tribunal des mariages (*Chorgericht*); mais il s'occupa surtout d'agriculture. Il fonda en 1759 la Société économique de Berne.

3. Lorsque Pestalozzi partit pour Kirchberg, Lavater fit de sa propre main le portrait des deux fiancés. Un dessin au trait conservé à la bibliothèque de la ville de Zurich, et qui représente Pestalozzi jeune (il a été publié dans les *Pestalozzi-Blätter*, année 1886), est peut-être une reproduction du portrait exécuté par Lavater.

par l'agriculture. J'apprends à la connaître à fond, et je suis absolument certain de pouvoir m'établir en toute sécurité. » Il voulait acheter à bon marché quelques arpents de terres incultes, les défricher, et y installer une plantation de garance (Tschiffeli venait d'introduire en Suisse la culture de cette plante, dont il se promettait merveille); il y joindrait, ajoutait-il, la production en grand des légumes fins, artichauts, cardons, asperges, etc., combinaison qui ne pouvait manquer d'être très lucrative.

Le futur agriculteur, on le voit, se faisait d'étranges illusions; il ne devait pas tarder à l'apprendre à ses dépens et à ceux de la jeune femme qui allait associer son existence à la sienne.

CHAPITRE II

DE 1768 A LA RUINE DE L'INSTITUT DE NEUHOF, 1780

Pestalozzi à Müligen (1768). Achat de terrains. Mariage de Pestalozzi (1769). Premières difficultés financières. Naissance d'un fils (1770). — Installation à Neuhof (1771). — Insuccès de Pestalozzi comme agriculteur. — Il veut essayer de l'industrie. — L'institut de Neuhof. Premier établissement d'un atelier à Neuhof (1774). Appel aux « amis de l'humanité » (1776). Intervention d'Iselin et d'autres philanthropes. — Écrits divers de Pestalozzi relatifs à l'éducation des enfants pauvres et à l'institut de Neuhof, en 1777 et 1778. — Organisation intérieure de l'institut; causes de son insuccès. — Le gouvernement de Berne refuse l'appui officiel que Pestalozzi lui demande. — Crise finale : Pestalozzi est ruiné (1780).

Revenu à Zurich dans l'été de 1768 (il avait vingt-deux ans et demi), Pestalozzi ne put se faire agréer par les parents Schulthess comme leur futur gendre. L'accès de la maison de sa fiancée lui demeura interdit. Sans se décourager, il s'occupa de son établissement comme agriculteur. Quelques amis lui firent entrevoir la possibilité d'obtenir le fermage d'un des beaux domaines qui appartenaient à l'ordre des Johannites, à Bubikon ou à Heitersheim; cette perspective ne lui souriait que médiocrement. « Les moines, écrit-il, exigeront des présents pour me donner la préférence;

mais ils n'en auront point de moi [1]. » A ce moment, le pasteur Rengger [2], de Gebistorf, près de Brugg, attira son attention sur les terrains incultes qui existaient dans le voisinage [3], entre les villages de Birr et de Müligen [4]. Aussitôt la décision de Pestalozzi fut prise : « Je ne serai pas le serviteur de moines crasseux, écrit-il avec joie. Non, cette semaine encore je pars pour Gebistorf. Là je me chercherai une demeure [5]. » Le jeune Jean Schulthess, l'admirateur de Rousseau, était un ami de Pestalozzi; son père, le banquier, consentit à ouvrir à celui-ci un crédit de 15 000 florins pour lui permettre de s'établir [6]. Croyant faire une excellente affaire, Pestalozzi acheta des terres près de Birr [7], et s'installa provisoirement au village de Müligen, dans une maison appartenant à la famille Fröhlich de Brugg [8]. Sa mère vint présider à son installation, et, pendant l'année qui suivit, elle partagea son temps

1. Mörikofer, *Zürcher Taschenbuch*, 1859, p. 110.

2. Ce pasteur Rengger est le père d'Albert Rengger, qui fut plus tard ministre de l'intérieur de la République helvétique.

3. *Schwanengesang*, p. 203.

4. Ce territoire, qui fait aujourd'hui partie du canton d'Argovie, était alors compris dans les possessions de Berne, et appartenait à l'intendance de Königsfelden (*Hofmeisterei Königsfelden*).

5. Mörikofer, *ibid.*, p. 111.

6. *Ibid.*, p. 114.

7. Il écrit au père de sa fiancée : « Je puis, en toute conscience, vous donner les nouvelles les plus satisfaisantes des heureuses perspectives qui s'ouvrent pour mon entreprise. J'ai acheté quinze arpents de bonnes terres au prix de 250 florins. Vous pouvez être assuré que mon amie ne se trouvera, sous aucun rapport, placée dans une situation désagréable. » (Mörikofer, *ibid.*, p. 111.)

8. « J'ai loué pour 40 florins une maison avec grange, écurie et jardin. » (Lettre de Pestalozzi à Anna Schulthess, Mörikofer, *ibid.*, p. 111.) Sur la famille Fröhlich, voir le Dr Hunziker, *Geschichte der schweizerischen Volksschule*, II, p. 83.

entre son fils et son beau père, le pasteur de Höngg, qui était malade et qui mourut en 1769 [1]. Pestalozzi acheta successivement plusieurs parcelles de terrain, et finit par se trouver en possession d'un domaine d'une centaine d'arpents. Ces terres étaient de mauvaise qualité; mais Pestalozzi estimait qu'elles se prêteraient fort bien à la culture de la garance, et d'ailleurs il se croyait assuré de pouvoir les améliorer, grâce à ses connaissances agronomiques de fraîche date. Il a raconté dans son autobiographie, avec sa facilité à se donner le change à lui-même sur les faits les mieux établis, qu'il avait réalisé ces acquisitions dans les meilleures conditions possibles, au prix moyen de 10 florins l'arpent [2]. Or on a retrouvé les actes de vente d'un certain nombre de parcelles, formant ensemble 58 arpents, qui ont été payées par Pestalozzi au prix moyen de 50 florins 1/2 l'arpent [3]. Il était tombé dès le début entre les mains d'un intrigant de village, nommé Märki, qui abusa de son inexpérience, et lui fit faire des marchés de dupe [4].

Les parents d'Anna Schulthess se montrèrent jusqu'au bout opposés au mariage; c'est en vain que

1. La servante Babeli était encore à ce moment auprès de Mme Pestalozzi. Dans ses lettres à son fiancé, Anna Schulthess parle d'elle plusieurs fois. Elle écrit entre autres : « J'ai causé plus d'une heure avec Babeli. C'est étonnant combien cette personne est soigneuse en toutes choses, et comme elle dirige tout avec bon sens. Nous sommes allées ensemble faire une visite au grand-papa. » (Mörikofer, *Zürcher Taschenbuch*, 1859, p. 115.)

2. *Schwanengesang*, p. 206.

3. Document publié dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 72.

4. On trouve des détails sur ce Märki dans une communication due à M. Huber, ancien instituteur à Lupfig, près de Birr, publiée dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1882, pp. 66 et suiv. Une tradition conservée à Birr veut que Märki ait servi plus tard de modèle à Pestalozzi pour le personnage du bailli Hummel dans *Léonard et Gertrude*. (*Ibid.*, p. 74, note.)

Pestalozzi fit intervenir ses amis Lavater, Füssli, et même le bourgmestre Heidegger. Anna se décida alors à passer outre à l'opposition de ses parents; elle rédigea elle-même la lettre que Pestalozzi envoya pour demander qu'on la laissât partir. Elle était majeure; ses parents ne pouvaient la retenir. La fiancée quitta la maison paternelle sans dot, n'emportant que ses vêtements et son clavecin. « Tu devras te contenter de pain et d'eau », lui dit sa mère. Le mariage fut célébré le 30 septembre 1769 dans l'église de Gebistorf. On conserve au Musée pestalozzien de Zurich le manuscrit du discours qui fut prononcé dans cette circonstance par le jeune ecclésiastique qui unit les époux, Georges Schulthess [1].

Il a régné pendant longtemps une grande incertitude sur la date exacte du mariage de Pestalozzi : Blochmann, Mlle Chavannes, Pompée indiquent le 24 janvier 1769; d'autres, le 30 juin, le 24 septembre, le 29 septembre; M. Morf, s'appuyant sur le registre de la paroisse de Gebistorf et sur la tradition conservée dans l'institut d'Yverdon, donne le 30 septembre; le manuscrit de l'allocution de Georges Schulthess porte la date du 2 octobre, et le Dr Hunziker paraît accorder quelque crédit à cette indication [2]. Il nous semble que la question est tranchée par le passage suivant du journal de Mme Pestalozzi, cité par M. Morf : « 30 *septembre* 1804. Aujourd'hui est morte notre chère Dorothée Usteri à Hallwyl... Le jour de sa mort est tombé sur l'anniversaire de notre mariage [3]. »

1. Georges Schulthess, né en 1747, était cousin au troisième degré d'Anna Schulthess (leurs deux grands-pères étaient frères). Son discours a été imprimé dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1883, p. 51.
2. *Geschichte der schweizerischen Volksschule*, II, p. 83.
3. Morf, I, p. 136.

Les parents d'Anna Schulthess ne tinrent pas longtemps rigueur à leur fille. Trois mois à peine après le mariage, nous voyons déjà Pestalozzi et sa jeune femme passer chez eux les fêtes de Noël. Dans les premiers mois de l'année suivante, Mme Schulthess et ses fils font plusieurs séjours à Müligen, et des sommes assez importantes sont envoyées par le père Schulthess à son gendre, pour aider à l'entretien du ménage.

Pestalozzi établit à grands frais sur ses terres une plantation de garance; en outre, il consacra une partie des capitaux dont il disposait à faire construire, au centre des terrains qu'il avait achetés, des bâtiments comprenant une grange et une maison d'habitation, dans le style d'une villa italienne. Ses amis lui remontrèrent en vain l'inutilité de cette construction coûteuse : il ne voulut rien entendre. En attendant l'achèvement de la nouvelle maison, il continuait d'habiter à Müligen avec sa femme. Mais à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés que le banquier Schulthess commençait à se montrer inquiet de son argent. Il vint en personne, en avril 1770, voir comment les choses se passaient, et l'impression qu'il emporta de cette visite fut désastreuse; rentré à Zurich, il écrivit à Pestalozzi qu'il regardait l'entreprise comme marchant à la ruine. Pestalozzi répondit par une lettre qu'on a conservée [1]; on y voit que le banquier lui reprochait d'avoir dépensé 6000 florins de trop; Pestalozzi se justifie par des considérations générales, promet d'ailleurs de procéder toujours avec la plus stricte économie, demande l'envoi de 200 à 300 florins pour continuer les constructions commencées, et déclare que, si le banquier s'y refuse, il aura « ruiné la meilleure entreprise du

1. *Pestalozzi-Blätter*. 1880, p. 13.

monde, sans aucun profit pour lui ». Le 12 mai, deux amis de Pestalozzi, Meis et Schinz, vinrent à Müligen en qualité d'experts; ils établirent des comptes exacts, et le bailleur de fonds, au vu de leur rapport, déclara qu'il se retirait de l'association. Qu'on juge du désespoir de Pestalozzi, qui se voyait brusquement réveillé au milieu de ses rêves, et menacé de la ruine au moment où sa jeune femme allait devenir mère. Un fragment du journal rédigé par les deux époux (ce fragment va de décembre 1769 à novembre 1770) permet de suivre toutes les péripéties de l'affaire, et retrace toutes leurs angoisses [1]. Mme Pestalozzi chercha à relever le courage de son mari. Ils se rendirent tous les deux à Zurich; les parents Schulthess intervinrent en faveur de leur gendre, et le banquier se laissa persuader d'attendre encore. Il y eut une accalmie qui dura jusqu'à l'automne. Le 19 août 1770, Mme Pestalozzi accoucha d'un fils, qui reçut le nom de Jacques; à cette occasion les deux belles-mères vinrent à Müligen, ainsi que la sœur de Pestalozzi, Barbara; celle-ci finit, quelque temps après, par s'établir à demeure dans la maison de son frère, où elle resta jusqu'à son mariage en 1777 [2].

Cependant le banquier Schulthess avait décidément perdu confiance. La plantation de garance n'avait pas réussi. Tschiffeli, sur son domaine de Kirchberg,

1. Ce fragment de journal a été mis par Mme Zehnder-Stadlin à la disposition de M. Morf, qui en a publié les principaux passages (t. I, pp. 108-120).

2. Les *Pestalozzi-Blätter* (année 1882, p. 12), ont publié les lettres de félicitation adressées de Neuhof, le 15 avril 1777, par Pestalozzi, par sa femme et par son frère Jean-Baptiste à leur sœur, à l'occasion de son mariage. Barbara était allée en visite à Leipzig chez une tante; c'est là qu'elle fit la connaissance du négociant Grosse, qu'elle épousa.

n'avait pas été plus heureux de son côté : mais si l'insuccès, pour l'agronome prudent et bon calculateur, se traduisait par une perte insignifiante, pour Pestalozzi ce fut un désastre. Il fallut procéder à une liquidation, à la suite de laquelle le commanditaire se retira en sacrifiant une somme de 5000 florins [1].

Pestalozzi gardait son domaine : mais il n'avait plus de capitaux ni de crédit. La maison en construction ne put être achevée sur le plan primitif; il fallut se résoudre à ne lui donner que le rez-de-chaussée [2]. Pestalozzi vint l'habiter avec sa femme et son fils au printemps de 1771 : il l'appela *Neuhof*. Renonçant à la culture de la garance, il résolut alors de se livrer à la production du lait et du fromage. A cet effet, il ensemença ses champs avec du trèfle, de la luzerne et de l'esparcette, et acheta du bétail [3]. Cet essai ne devait pas réussir mieux que le premier : Pestalozzi ne possédait pas les connaissances pratiques nécessaires, il ne disposait pas de fonds suffisants; son terrain était aride et ne produisait qu'un maigre fourrage. Après trois ans de luttes contre la fortune adverse, il dut reconnaître qu'il était inutile de s'obstiner dans une voie impraticable.

Il fallait vivre cependant. Ayant échoué définitivement comme agriculteur, Pestalozzi voulut essayer de l'industrie. Il installa (1774), dans un bâtiment attenant à la grange de Neuhof et qu'il fit construire exprès [4], un atelier pour le filage du coton. L'idée lui était venue de

1. Lettre de Schinz du 12 avril 1783, *Pestalozzi-Blätter,* 1881, p. 44.
2. Morf, I, p. 125. La note placée par l'auteur au bas de la page donne d'intéressants détails sur les destinées ultérieures de cette habitation de Pestalozzi, aujourd'hui disparue.
3. Détails donnés par Huber, *Pestalozzi-Blätter,* 1882, p. 75.
4. *Ibid.*, p. 85.

recueillir chez lui quelques enfants pauvres, pour les occuper à ce travail facile et qui devait devenir promptement rémunérateur : ce devait être là, à ses yeux, une heureuse spéculation industrielle doublée d'une bonne action [1]. Mais il se trouvait, à ce moment même, absolument à bout de ressources ; les dettes s'étaient accumulées depuis plusieurs années, et s'élevaient à 15 000 florins. La jeune Mme Pestalozzi obtint de sa famille, à titre d'avance sur sa part d'héritage, une somme assez considérable ; la mère vint aussi en aide à son fils, dans la mesure de ses forces [2]. Il fut ainsi possible de satisfaire les principaux créanciers, et Pestalozzi ne se trouva plus débiteur que de 4000 florins [3]. C'est alors que, pour obtenir les fonds nécessaires au développement de sa nouvelle entreprise, il résolut de faire appel à la générosité du public.

En 1774, il s'était rendu pour la première fois à la réunion de la Société helvétique à Schinznach, et s'était fait inscrire au nombre des membres de l'association ; il avait dû à cette circonstance de faire la connaissance d'Iselin [4], le philanthrope bâlois, dont

1. Voici comment Niederer définit le plan de Pestalozzi « Des enfants indigents devaient être arrachés à la mendicité, apprendre à gagner eux-mêmes leur pain, et rembourser ainsi les frais de leur éducation, en procurant même un bénéfice à l'entrepreneur. L'idée était neuve, grande, et révélait un génie de premier ordre dans le domaine de la civilisation. » (*Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer, 1828, p. 98.)

2. Morf, I, p. 126.

3. *Ibid.*, I, p. 132. — Mörikofer (*Die schweizerische Literatur des 18. Jahrhunderts,* p. 407, note) dit : « Les dettes s'élevaient à 15 000 florins, le déficit à 8000 florins. Les créanciers acceptèrent un arrangement qui leur assurait 36 pour 100. » Quoique Mörikofer place cet arrangement en 1775, il s'agit là, plus probablement, du concordat qui, en 1780, permit à Pestalozzi d'éviter la faillite, concordat auquel Schinz fait allusion (voir p. 34, n. 1).

4. Isaac Iselin (1728-1782), de Bâle, après avoir étudié le

l'amitié devait lui devenir bien précieuse. Encouragé par Iselin, Pestalozzi fit imprimer un Appel aux « amis de l'humanité », en les priant d'ouvrir une souscription en faveur de l'établissement qu'il avait créé. Il demandait une subvention annuelle, pendant six années, promettant de rembourser les sommes reçues en six annuités à partir de la dixième année. En retour, il s'engageait à enseigner à lire, à écrire et à calculer aux enfants des deux sexes recueillis chez lui; les garçons feraient aussi l'apprentissage des travaux agricoles, tandis que les filles s'initieraient aux soins du ménage et à la culture du jardin; et, grâce au filage du coton, qui devait constituer l'occupation principale, les enfants, croyait-il, se trouveraient subvenir eux-mêmes aux frais de leur entretien. Cet appel de Pestalozzi est daté du 9 décembre 1775 [1]. Il fut favorablement accueilli. « Ce fut moi, raconte Schinz, qui me chargeai de réunir les souscriptions à Zurich. J'obtins une assez belle somme, à laquelle je contribuai aussi de mon obole, et qui était garantie pour plusieurs années. Le chancelier Iselin, de Bâle, se montra dans cette ville un des principaux protecteurs de l'établissement. Sarazin et beaucoup d'autres riches Bâlois sous-

droit à Gœttingue, remplit à partir de 1756 la charge de chancelier dans sa ville natale. Il fut l'un des hommes les plus considérables de la Suisse au XVIIIe siècle, et se distingua par ses idées libérales et ses efforts pour améliorer les institutions existantes. Parmi ses ouvrages, nous citerons les *Rêves philosophiques et patriotiques d'un philanthrope* (1755), des *Essais philosophiques et politiques* (1760), l'*Essai d'un citoyen sur l'amélioration de l'instruction publique* (1779). Pendant quelques années, de 1776 à 1781, il publia une revue mensuelle, les *Éphémérides de l'humanité*.

1. Il fut publié dans le journal d'Iselin, *die Ephemeriden der Menschheit*, année 1776, p. 293. Il a été réimprimé dans les Œuvres complètes de Pestalozzi, éd. Seyffarth, t. I, p. 42.

crivaient aussi. A Berne, MM. de Graffenried [1] et Effinger de Wildegg, qui s'étaient déclarés très fortement en faveur de l'idée de Pestalozzi, jugeaient son entreprise digne du concours de l'État, et effectivement le gouvernement bernois accorda à l'établissement de Neuhof son appui de différentes façons, et y plaça des enfants tirés de divers bailliages [2]. »

La famille de Mme Pestalozzi vit avec inquiétude ce nouveau projet et en prédit la non-réussite. Gaspard Schulthess, alors pasteur allemand à Neuchâtel, écrivait à son frère Henri, commerçant à Zurich : « J'ai conjuré Pestalozzi de renoncer à son plan mal digéré d'élever des enfants par souscription, et de regarder comme la grande affaire à laquelle la Providence l'appelle l'éducation de soi-même et des siens». Henri Schulthess répondit : « Sa situation est celle-ci : il croit que si son plan pour l'éducation d'enfants pauvres et abandonnés est approuvé du gouvernement de Berne, il pourrait, grâce à un appui suffisant par voie de souscriptions, relever ses affaires. Seulement, à mon avis, il se lie les mains par des promesses trop considérables. Et qu'est-ce qu'une souscription de 6 florins, quand même il trouverait cent souscripteurs? Je compte, pour l'entretien d'un enfant, nourriture et habillement, 60 florins au moins; mais lui s'imagine, en fin calculateur, qu'il ne lui en coûtera que 30 florins. Les personnes entendues affirment que cela ne pourra pas marcher. Ce sera pour Pestalozzi une rude tâche que d'enseigner à des enfants à lire et à écrire [3]. »

1. M. de Graffenried était alors administrateur du bailliage bernois de Schenkenberg; il avait eu comme prédécesseur dans ces fonctions Tscharner (voir à la page suivante), et il eut comme successeur Daniel de Fellenberg (voir p. 38, n. 4).

2. Lettre du 12 avril 1783, *Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 45.

3. Mörikofer, *Die schweizerische Literatur der 18. Jahrhunderts*, p. 408.

Au moment où Pestalozzi publiait son appel, il avait déjà chez lui, nous dit-il, une vingtaine d'enfants. Ce nombre fut bientôt doublé. Ses idées sur la manière dont l'éducation pouvait être combinée avec l'industrie furent exposées en 1777 dans trois lettres adressées à N.-E. T. (Nicolas-Emmanuel de Tscharner) *sur l'éducation de la jeunesse pauvre des campagnes* [1]. Ces lettres parurent dans le journal d'Iselin, les *Éphémérides de l'humanité*, ainsi qu'un premier rapport sur l'établissement de Neuhof, daté du 18 septembre 1777 et intitulé *Fragment de l'histoire de l'humanité la plus infime* [2]. Ce *Fragment* nous fait connaître que le montant des souscriptions reçues par Pestalozzi en 1776, et provenant de Zurich, Berne, Bâle et Winterthour, s'élevait à la somme totale de 60 louis [3]. Un second

1. *Ueber die Erziehung der armen Landjugend.* Se trouve au tome VIII des Œuvres, éd. Seyffarth. Tscharner avait prononcé en 1774, comme président de la Société helvétique, un discours « sur l'éducation patriotique de la jeunesse ». Il avait ensuite publié dans les *Éphémérides* d'Iselin, en 1776 et 1777, une série de lettres « sur les établissements pour les pauvres à la campagne » (*die Armenanstalten auf dem Lande*). C'est en réponse à ces lettres de Tscharner que Pestalozzi crut devoir lui exposer ses propres idées; les trois lettres qu'il lui écrivit sur ce sujet furent transmises par Tscharner à Iselin, qui les inséra dans ses *Éphémérides.* (*Pestalozzi-Blätter*, 1885, pp. 43-44.) — Le patricien bernois N.-E. de Tscharner (1727-1794), qui administra pendant six ans (1767-1773) le bailliage de Schenkenberg, a été immortalisé par Pestalozzi dans *Léonard et Gertrude*, sous les traits du philanthrope Arner, le seigneur de Bonnal.

2. *Bruchstück aus der Geschichte der niedrigsten Menschheit.* Se trouve au tome VIII des Œuvres, éd. Seyffarth.

3. Les lettres écrites à Barbara Pestalozzi en avril 1777 par ses deux frères et sa belle-sœur (voir la note 2 de la page 26) contiennent quelques renseignements sur la situation de Neuhof au printemps de 1777. Jean-Baptiste Pestalozzi écrit : « Mon frère, sa femme et leur enfant sont heureux, et leurs affaires commencent à bien aller; l'assistance de Berne, la bénédiction de Dieu sur les enfants et la suppression de beaucoup d'abus, donnent un espoir sérieux d'arriver à la tranquillité si néces-

rapport, daté du 26 février 1778, parut à Zurich en une brochure, sous ce titre : *Nouvelles certaines de l'institut pour l'éducation des enfants pauvres de M. Pestalozze* [1]; il était adressé à la Société économique de Berne, présidée par Tschiffeli, qui fit précéder ce rapport d'une note constatant les services rendus par l'établissement de Neuhof. L'institut comptait alors trente-sept enfants (dix-sept garçons et vingt filles); le personnel se composait d'une institutrice, nommée Madelon Spindler, de Strasbourg, qui s'occupait spécialement des jeunes enfants; d'un maître tisserand, de deux ouvriers tisserands, d'une maîtresse fileuse, de deux ouvriers fileurs, d'un homme qui, à côté du dévidage, enseignait les éléments de la lecture; enfin de deux valets et de deux servantes, occupés surtout au travail de la terre [2]. Mais à partir de ce moment,

saire à mon frère ». Mme Pestalozzi dit de son côté : « Dieu soit loué! je suis complètement rétablie et de nouveau sur pied; notre maison, notre établissement, nos enfants, tout nous fait espérer des jours heureux. Combien j'en remercierai Dieu! car le cœur de mon cher mari mérite cette récompense. » Enfin Pestalozzi lui-même ajoute : « Il semble que mes projets soient enfin sur le point de se réaliser, et sur une plus vaste échelle que je n'espérais. Je suis assuré de 70 louis de souscriptions annuelles, et mon plan est généralement approuvé à Berne. »

1. *Zuverlässige Nachricht von der Erziehungsanstalt armer Kinder des Herrn Pestalozze.* Se trouve au tome VIII des Œuvres, éd. Seyffarth. — Au XVIIIe siècle, on rencontre fréquemment le nom de Pestalozzi écrit *Pestalozze, Pestalotz, Pestaluz, Pestalutz*, etc. Lui-même, à cette époque, signe généralement *Pestalozz* ou *Pestalouz*.

2. Parmi les enfants recueillis à Neuhof par Pestalozzi se trouvait le fils d'un pauvre menuisier hongrois, établi à Worblaufen, près de Berne : Pestalozzi parle à deux reprises, dans ses rapports imprimés, de ce jeune garçon comme d'un enfant chétif et souffreteux, mais doué d'un grand talent pour le dessin. Cet enfant n'était autre que le futur peintre Gottfried Mind, qu'on a surnommé le *Raphaël des chats*. Voir à ce sujet un article des *Pestalozzi-Blätter*, année 1880, p. 29.

Pestalozzi cessa de renseigner le public sur la situation de sa maison. Cette situation, malgré les efforts qu'il faisait pour l'améliorer, n'était pas prospère, et il fallut bientôt reconnaître qu'il s'était bercé des plus chimériques illusions en se croyant capable de diriger un établissement industriel [1]. Il crut un moment être sorti d'embarras, grâce à une convention par laquelle sa femme abandonna à ses frères toute sa part d'héritage. Mais il aurait eu besoin d'un appui officiel, que le gouvernement de Berne refusa de lui accorder [2]. L'entre-

1. Voir le jugement de Pestalozzi lui-même sur son entreprise dans le *Schweizerblatt*, n° 32, 8 octobre 1782 (Œuvres, éd. Seyffarth, t. VII, pp. 237-240), et dans le *Schwanengesang*, pp. 207-221.

2. Voici quelques détails que nous fournit la correspondance de Pestalozzi et de Tscharner avec Iselin :

Tscharner à Iselin, 13 juin 1778 : « Tout cela est fort beau, mais bâti sur le sable. Pestalozzi a voulu courir trop vite au but qu'il s'était proposé, sans préparation suffisante; mais l'haleine et les forces lui manquent. Je crains que son établissement n'ait la destinée de celui de Marschlins. » (Le *Philanthropinum* établi à Marschlins, Grisons, dans le château du comte de Salis, — c'était la continuation du célèbre établissement d'éducation qu'avait fondé Martin Planta à Heidesheim en 1761, — avait dû fermer ses portes en 1777. Iselin, Tscharner, Lavater et les hommes les plus distingués de la Suisse avaient porté un vif intérêt à cette entreprise.)

Pestalozzi à Iselin, 25 novembre 1778 : « Mon établissement est sauvé! Après une misère qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, je me trouve mis en possession indépendante d'un capital suffisant pour réaliser mon plan, et mes intérêts ont été séparés de ceux de ma famille par des conventions qui me tranquillisent; ma chère femme a rendu possible la conclusion de ces conventions au prix du sacrifice de toutes ses espérances. Mais je dois apporter d'autant plus d'attention désormais aux mesures à prendre pour assurer la bonne marche de mon entreprise, car les circonstances sont décisives et, si cette combinaison devait échouer, il ne me resterait plus aucune possibilité d'atteindre au but de mes efforts. En conséquence, j'ose vous prier de bien vouloir m'accorder une soirée à Bâle, pour vous exposer verbalement la situation et prendre vos conseils. »

Pestalozzi se rendit en effet à Bâle et, après avoir conféré

prise aboutit, en 1780, à une déconfiture financière qui non seulement consomma la ruine de Pestalozzi, mais faillit déshonorer son nom : « ce ne fut que grâce à la bienveillance de ses créanciers et à l'appui de ses amis qu'il put être sauvé du désespoir et de l'infamie [1] ».

Les souvenirs recueillis à Birr par l'instituteur Huber et publiés dans les *Pestalozzi-Blätter* donnent une idée de ce qu'était la vie intérieure de l'institut de Neuhof, et font comprendre pourquoi la ruine était inévitable; ils contiennent en outre les seuls détails précis que l'on possède sur les arrangements financiers grâce auxquels on put éviter à Pestalozzi les horreurs de la banqueroute.

avec Iselin, adressa au gouvernement de Berne une demande à l'effet d'obtenir de lui un appui financier; mais sa requête ne fut pas accueillie.

Tscharner à Iselin, 19 décembre 1778 : « M. Pestalozze a aussi écrit à ses amis d'ici; mais il a tout gâté, parce qu'il ne veut pas se laisser conseiller, et qu'il vise toujours trop haut; quoiqu'il se soit déjà si souvent brûlé les ailes, il voudrait toujours atteindre au soleil. Il cherche maintenant un appui auprès des étrangers (voir plus loin, p. 71, n. 2, les lettres de Pestalozzi à Iselin relatives à son projet de recourir à la protection de quelque souverain d'Allemagne); ici on a perdu toute confiance en lui. Notre gouvernement est opposé par principe aux manufactures et au commerce; on les tolère plutôt qu'on ne les favorise; aussi ne peut-on attendre de ce côté-là aucun appui pour Neuhof. »

Tscharner à Iselin, 4 avril 1779 : « Pestalozze est aux abois; il a été ici et est venu me voir; il voulait emprunter de l'argent sur son domaine, déjà hypothèqué en garantie de la fortune de sa femme, et sur lequel, après le traité fait avec son beau-frère, pèsent des engagements pour le double de sa valeur. Je lui ai démontré que ce serait là une escroquerie envers sa femme, son beau-frère, ses créanciers; il a dû en convenir, et il est parti. Le pauvre homme est très malheureux et digne de pitié : mais il faut reconnaître qu'il est seul l'auteur de son malheur. »

Ces lettres, publiées par le Dr J. Keller, se trouvent dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, année 1884, pp. 79 et suiv.

1. Lettre de Schinz du 12 avril 1783, *Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 45.

« Mme Pestalozzi, dit Huber, s'employait de son mieux à la direction du ménage, à la surveillance de l'enseignement et du travail; elle apportait dans le commandement une fermeté aimable et digne : on la craignait, on la respectait, on l'aimait. Partout où elle mettait la main, les choses allaient à souhait. Mais là où Pestalozzi exerçait lui-même l'autorité, le bon ordre et le calme étaient loin de régner; les jeunes gens, il est vrai, se tenaient tranquilles en présence du maître, ils le craignaient, car il se mettait fréquemment en colère et se montrait alors rigoureux à l'égard des coupables. Mais dès qu'il avait le dos tourné, jeunes et vieux se moquaient de lui; aucune discipline sérieuse n'existait. Avec toutes ses bonnes intentions et la peine qu'il se donnait, il était l'homme le moins fait pour diriger un établissement pareil. Il avait toujours l'air égaré et hors de lui-même, courait d'un bout de la maison à l'autre, de la maison à la grange, dans le jardin et dans tout le domaine. Non content d'occuper les enfants au filage du coton, il y joignit le tissage, la teinture et l'impression des étoffes; il courait en personne les foires et les marchés pour y vendre ses cotonnades et son fil; mais il ne fit par là qu'accélérer la crise à laquelle l'établissement devait succomber...

« Dans l'espoir de sauver Neuhof, Pestalozzi s'adressa alors à ses parents de Zurich. Il vendit à son frère Jean-Baptiste, en novembre 1779, pour la somme de 5200 florins bernois, environ 20 arpents de sa propriété, ainsi que la grange, et le chargea de satisfaire les créanciers les plus exigeants; et, comme cela n'avait pas suffi, en juin 1780 il céda à l'un de ses beaux-frères, Henri Schulthess, pour le prix de 2566 florins, le bâtiment de la fabrique et 16 arpents de terrain. Il y

eut sans doute à cette occasion des arrangements particuliers, qui ne sont pas consignés dans les actes de vente, et qui devaient permettre à Pestalozzi de rentrer plus tard en possession de ce qu'il avait vendu, si les circonstances devenaient plus favorables [1]. »

Les enfants furent rendus à leurs parents. Ce qui restait du domaine, une cinquantaine d'arpents, fut remis à ferme à des paysans du voisinage; et Pestalozzi ne conserva pour lui que la maison d'habitation avec le jardin.

Le frère aîné de Pestalozzi, Jean-Baptiste, joua dans cette circonstance un rôle peu honorable. Il dissipa des sommes qui lui avaient été confiées, et fut obligé, pour éviter les rigueurs de la justice, de se réfugier à l'étranger. Il se rendit à Amsterdam (1780), puis s'embarqua, et l'on n'entendit plus parler de lui [2]. C'est sans doute à la conduite de son frère que Pestalozzi fait allusion dans ce passage de son autobiographie où il dit : « Ma femme avait engagé pour moi sa fortune presque tout entière. Des personnes dont je dois taire le nom abusèrent de sa générosité d'une façon dure et même déloyale [3]. »

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, pp. 86 et 87.
2. Dr Hunziker, *Pestalozzi auf dem Neuhof*, dans les *Deutsche Blätter* de Fr. Mann, 1882, p. 159.
3. *Schwanengesang*, p. 212.

CHAPITRE III

PESTALOZZI ÉCRIVAIN, DE 1780 A 1782

Détresse de Pestalozzi en 1780. Dénuement et tristesse sans espoir. La servante Elisabeth Näf. Iselin et les frères Füssli engagent Pestalozzi à se faire écrivain. — Premiers essais publiés en 1780 : *Soirée d'un solitaire, Mémoire sur les lois somptuaires.* — Les deux *Volksbücher* de Pestalozzi : *Léonard et Gertrude*; comment ce livre fut composé; sa publication par l'intermédiaire d'Iselin (1781); analyse du livre; son grand succès, sa traduction en français; *Christophe et Else* (1782), le second « livre pour le peuple ». — Le *Schweizer-Blatt* (1782). — Idées de Pestalozzi sur l'éducation à ce moment. Ce qu'il avait voulu faire à Neuhof. Théorie exposée dans *Christophe et Else*. Éducation donnée par Pestalozzi à son fils. — Liaison avec Félix Battier, de Bâle.

Pestalozzi connut alors la misère noire. Dans la solitude de sa maison de Neuhof, il resta sans argent, quelquefois sans pain et sans feu[1]. Mais ce qui fut plus dur à supporter pour lui que les privations matérielles, ce furent les souffrances morales. Les paysans du voisinage ne l'aimaient pas : les innovations qu'il avait essayées leur avaient déplu, et ils s'étaient réjouis de son insuccès et de sa ruine. Ils le lui témoignaient ouvertement par leurs ricanements lorsqu'ils le ren-

1. Lettre de Schinz du 12 avril 1783. (*Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 45.)

contraient; les gamins le poursuivaient de leurs huées. On l'affublait de sobriquets méprisants. On l'appelait *Pestilence* et *Epouvantail* [1]. Ses manières bizarres étaient bien faites d'ailleurs pour exciter la moquerie du vulgaire. On le voyait se promener dans les champs et sur les chemins, tantôt plongé dans de profondes rêveries, tantôt gesticulant et parlant tout haut [2]. La négligence de sa toilette et la pauvreté de sa mise lui donnaient l'air d'un mendiant [3]. Un jour, raconte Emmanuel Fröhlich [4], il était allé au château

1. Emmanuel Fröhlich, *Erinnerung an Vater Pestalozzi*, dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 116. — Emmanuel Fröhlich (1769-1848), de Brugg, successivement tanneur, receveur des péages et maître d'école, avait beaucoup connu Pestalozzi. Dans sa vieillesse, il écrivit des *Souvenirs sur Pestalozzi*, qui circulèrent manuscrits; Bandlin, à qui il les avait communiqués, les inséra textuellement, en 1846, dans son volume *Der Genius von Vater Pestalozzi*, aux chapitres IX et XI. Une copie du manuscrit de Fröhlich, trouvée dans les papiers de M. Melchior Schuler, a été publiée en 1881 par le Dr J. Keller dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr; c'est à ce dernier texte que nous renverrons quand nous aurons à citer Fröhlich.

2. Huber, dans les *Pestalozzi-Blätter*. 1882, p. 89; Baumann, dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1883, p. 13. Il s'agit évidemment de la période où Pestalozzi était absorbé tout entier dans la composition de ses premiers ouvrages.

3. Dans une lettre écrite plus tard de Burgdorf à Zschokke (sur Zschokke, voir plus loin, p. 138, n. 1) et que celui-ci a publiée en 1832 dans son *Prometheus für Recht und Licht*, Pestalozzi parle en ces termes de l'existence menée par lui à Neuhof :

« Ami, ne le savais-tu pas? Pendant trente ans ma vie n'a été qu'une succession de désastres financiers et une lutte contre une misère qui me poussait au désespoir. Ne savais-tu pas que pendant près de trente ans j'ai vécu de privations, et qu'aujourd'hui encore je ne puis ni fréquenter la société ni aller à l'église, faute de vêtements convenables? O Zschokke, ne savais-tu pas que dans la rue je suis un objet de risée, parce que ma mise est celle d'un mendiant? Ne savais-tu pas que mille fois j'ai dû me passer de dîner, et qu'à l'heure où presque tous les pauvres se mettent à table, j'étais réduit à dévorer avec rage un morceau de pain sur les grands chemins? »

4. *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 116.

de Wildenstein, pour y rendre visite au bailli Fellenberg[1]; Mme de Fellenberg, qui ne le connaissait pas, était assise sous un arbre devant la porte; comme il s'approchait d'elle pour la saluer, elle crut avoir affaire à un pauvre qui demandait l'aumône, et lui tendit une pièce de monnaie; au même moment survint Fellenberg, et grande fut la stupéfaction de la noble dame de voir son mari embrasser avec effusion le prétendu pauvre, et le lui présenter ensuite comme son ami le philanthrope de Neuhof. La singulière habitude qu'avait Pestalozzi de tenir sans cesse entre les dents un des bouts de sa cravate prêtait aussi à rire : même à l'église, dit Huber [2], où il allait régulièrement tous les dimanches et où il avait une stalle réservée dans le chœur, on le voyait mordiller machinalement ce lambeau de batiste pendant l'office, et sa manie donnait des distractions aux fidèles[3].

1. Le patricien bernois Daniel de Fellenberg (mort en 1800) administra de 1779 à 1785 ce même bailliage de Schenkenberg qui avait eu avant lui pour baillis Tscharner et Graffenried. Le château de Wildenstein, en face de Wildegg, était la résidence des baillis. Daniel de Fellenberg, qui professa ensuite le droit, puis devint membre du Petit-Conseil de Berne, fut le père du célèbre Emmanuel de Fellenberg, dont nous aurons à parler souvent. Mme de Fellenberg était une Hollandaise, arrière-petite-fille du célèbre amiral Van Tromp.

2. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 88.

3. Innombrables sont les anecdotes qui nous montrent Pestalozzi dans son dénuement, avec son complet oubli des conventions sociales, son insouciance du décorum, en même temps que dans la simplicité enfantine de sa bonté irréfléchie et de son inépuisable charité. Nous en citerons deux ou trois seulement :

Un jour, probablement à l'époque de ses relations avec Iselin, il était entré à Bâle, les chaussures attachées avec de la paille; on voulut savoir la raison d'un si bizarre accoutrement, et on apprit qu'il avait donné, à la porte de la ville, les boucles d'argent de ses souliers à un mendiant. (Récit fait par Buss dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 3e lettre.)

Pestalozzi s'était rendu à Berne pour y visiter son ami Daniel de Fellenberg, devenu membre du Petit-Conseil en 1785. A

Si les paysans n'avaient jamais eu pour Pestalozzi que des sarcasmes, la société cultivée ne le traitait pas mieux maintenant. Plus la confiance qu'on lui avait témoignée un moment avait été grande, plus sévère était la condamnation, plus profond le mépris dont on l'accablait. Il avait conservé quelques rares amis : mais ceux-là même, dit-il, « me regardaient comme un homme perdu sans remède, destiné à finir ses jours à l'hôpital ou dans une maison de fous [1] ».

la porte de la ville, comme il était très pauvrement vêtu, il fut arrêté par la garde. Il se nomma. Son nom étant inconnu à l'officier commandant, celui-ci le fit conduire à la maison des indigents, où Pestalozzi, en compagnie des vagabonds, reçut la soupe et un lit. Le lendemain matin, il demanda si quelqu'un voudrait se charger de porter un billet à M. le conseiller Fellenberg. Le surveillant fut fort étonné, mais fit néanmoins porter le billet. Quelques instants après arriva Fellenberg, qui donna une chaleureuse accolade à celui qu'on avait pris pour un mendiant. Pestalozzi lui dit qu'il avait constaté avec plaisir qu'à Berne les pauvres gens étaient fort bien traités. Ensuite Fellenberg l'emmena loger chez lui. (Récit d'Emmanuel Fröhlich, *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 126.)

« Ma mère m'a raconté dans mon enfance, écrit le pasteur Rahn (*Pestalozzi-Blätter*, 1880, p. 42), qu'à l'époque où mes parents habitaient Aarau, elle vit entrer un jour Pestalozzi en grande hâte : « Madame Rahn, criait-il, vite, prêtez-moi deux « thalers; il me les faut tout de suite; je ne les ai pas, mais je « vous les rendrai le plus tôt possible ». Ma mère les lui donna, et il repartit aussitôt; mais pas si vite que la servante, sur l'ordre de ma mère, ne pût le suivre, sans être aperçue de lui, afin de savoir ce qu'il allait faire de cet argent. La servante revint un moment après, et dit qu'elle avait suivi Pestalozzi jusque dans une ruelle écartée; que là, il était entré dans une grande étable, où elle avait pu se glisser après lui; dans un coin de l'étable se trouvait, sur de la paille, une pauvre femme en couches, une vendeuse d'écuelles; Pestalozzi s'était approché d'elle, lui avait mis les deux thalers dans la main, et s'était ensuite éloigné précipitamment. Comme je demandais à ma mère si Pestalozzi lui avait rendu plus tard les deux thalers : « Oh non! bien sûr, dit-elle, car avec lui la main droite ne « savait jamais ce que faisait la main gauche. »

1. *Schwanengesang*, p. 213.

Le sentiment que cette sentence impitoyable était injuste, que les idées dont il avait tenté la réalisation étaient méconnues, remplissait son cœur d'une indicible amertume. Il souffrait aussi de penser que sa femme, dont il avait dissipé la fortune, avait dû perdre maintenant la confiance qu'elle avait autrefois placée en lui. Mme Pestalozzi montra, durant cette longue période d'épreuves, une admirable résignation [1]; elle ne récrimina point; mais elle semble s'être détachée jusqu'à un certain point de son mari. Durant les années qui suivirent le désastre financier de Neuhof, et jusqu'au moment où la révolution helvétique ouvrit à Pestalozzi une carrière nouvelle, l'attitude de Mme Pestalozzi reste la même [2]. D'une santé délicate, et fré-

1. En 1782, Pestalozzi parle de sa femme en ces termes : « Ah, la femme qui n'a pas sa pareille en cela, — la femme qui m'aimait tendrement alors même qu'elle ne me reconnaissait plus, — la femme qui se sacrifiait encore pour moi, lorsqu'à elle aussi ma conduite finissait par paraître extravagante et insensée, — la femme qui, dans la misère et aux portes de la mort, me demeura inébranlablement fidèle, et qui, dans ses malheurs et son chagrin, accablée de maux inexprimables, découragée et sans forces pour tout le reste, sut toujours retrouver du courage pour moi, — cette femme, Iselin, te doit le salut de son mari et les heures de tranquillité qui, après de longues années de désespoir, ont enfin lui pour elle. » (*Schweizerblatt*, p. 231, nº 30, 25 septembre 1782. Nous citons toujours le *Schweizerblatt* d'après l'édition Seyffarth des Œuvres complètes, où il forme le tome VII.)

2. Pestalozzi s'exprime ainsi à ce sujet : « Mon épouse, en se sacrifiant pour moi, perdit tout ce que son mariage lui avait donné l'espoir d'accomplir à mes côtés. Mais, heureusement, ce que je lui ravis par mes fautes, Dieu le lui rendit en quelque façon par des amis, qui jusqu'à sa mort suppléèrent pour elle à beaucoup de ce qu'elle avait perdu par moi, et la consolèrent en grande partie des chagrins dont j'étais la cause. Pendant la longue série de ses années d'épreuve, elle fut l'objet d'une sollicitude attentive et dévouée de la part de plusieurs nobles amies, qui l'assistèrent dans l'adversité avec une admirable délicatesse, et envers lesquelles je demeurerai reconnais-

quemment malade, il lui eût été difficile d'intervenir activement pour améliorer la situation matérielle.

C'est à ce moment même (probablement en 1780) qu'entra au service de Pestalozzi une jeune servante dont l'activité et le dévouement méritèrent la reconnaissance attendrie des deux époux, pour qui elle fut pendant de longues années une véritable providence. Elle se nommait Elisabeth Näf, de Kappel. Née en 1762, elle avait servi déjà chez un membre de la famille (on ne sait pas lequel), et, son maître étant mort, elle vint à Neuhof offrir son aide. C'était une fille laborieuse, qui avait toutes les qualités d'une bonne ménagère; grâce à elle, il y eut de nouveau de l'ordre et de la propreté dans la maison, où tout était à l'abandon; elle cultiva le jardin, elle ramena un peu d'aisance au foyer domestique. « C'est cette fille, dit Nicolovius qui la vit en 1791, dont Pestalozzi a reproduit la figure, en l'idéalisant, dans sa Gertrude [1]. »

sant jusqu'à mon dernier soupir. » (*Schwanengesang*, p. 212.) Au premier rang de ces amies, il faut nommer Mme de Hallwyl, dont il sera parlé plus loin (p. 77, n. 3). Après elle viennent entre autres Mlle Dorothée Usteri, de Zurich, qui vécut à partir de 1786 chez la châtelaine de Hallwyl et y mourut en 1804 (c'est d'elle qu'il est question dans le passage du journal de Mme Pestalozzi cité p. 24); Mme Dolder, femme d'un commerçant zuricois établi à Wildegg, et dont le mari devint plus tard membre du gouvernement helvétique; Mme Hünerwadel, de Lenzbourg, qui fut la marraine du petit-fils de Pestalozzi.

1. G.-H.-L. Nicolovius, théologien prussien, né à Königsberg en 1767, mort à Berlin en 1839. Étant venu en Suisse en 1791 avec le comte Stolberg, il fit à Zurich la connaissance de Pestalozzi, dont il devint l'ami et avec lequel il resta toujours en correspondance. Après quelques années consacrées à des voyages, il entra dans la carrière administrative, dans le grand-duché d'Oldenbourg d'abord, puis en Prusse. Appelé en 1809 aux fonctions de conseiller d'Etat par le gouvernement prussien, et chargé de la direction de l'instruction publique, Nicolovius fit décider l'envoi de plusieurs jeunes instituteurs prussiens à

Ramsauer rapporte que trente ans plus tard Pestalozzi lui dit un jour : « Je me retournerais dans la tombe et je ne pourrais pas être heureux au ciel, si je n'étais pas certain qu'après ma mort elle sera plus honorée que moi-même : car sans elle il y a longtemps que je ne vivrais plus [1] ».

Les servantes, on le voit, jouent un grand rôle dans la biographie de Pestalozzi; il semble que son imagination fût plus vivement frappée des vertus simples et actives de la femme du peuple. Dans ses souvenirs d'enfance, ce n'est pas sa mère qui tient la première place, c'est la servante Babeli; et plus tard, lorsqu'il écrit son roman populaire, ce n'est pas sa propre épouse qui lui fournit le modèle de la mère de famille idéale, c'est la servante Lisabeth.

Dans le *Schwanengesang*, Pestalozzi, qui parle de Babeli avec tant d'admiration et de reconnaissance, ne dit pas un mot d'Élisabeth Näf. La raison de ce silence sera expliquée en son lieu (voir p. 426).

L'isolement de Pestalozzi, qui lui fut si douloureux en ce moment critique, n'était cependant pas absolu. Deux hommes, entre autres, avaient conservé confiance en lui et lui prodiguèrent leurs encouragements dans

Yverdon pour y recevoir l'enseignement de Pestalozzi. — C'est dans une communication faite en 1804 à la Société littéraire d'Eutin (publiée par le professeur A. Nicolovius dans l'ouvrage qu'il a consacré à la mémoire de son père, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*, 1841, pp. 140-148), que Nicolovius a parlé d'Elisabeth Näf. — M. Morf a reproduit (*Eine Dienstmagd*, dans le volume intitulé *Einige Blätter aus Pestalozzi's Lebens- und Leidensgeschichte*, Langensalza, 1887, p. 106), deux lettres écrites à Lavater par Pestalozzi en 1788 pour lui présenter cette servante comme un « sujet » digne de l'intéresser au point de vue de ses études physiognomoniques.

1. *Memorabilien*, p. 75. Voir sur Ramsauer la page 131 et la note 2 de la page 322.

son infortune : c'étaient Iselin [1] et le libraire Gaspard Füssli, frère puîné du peintre Henri Füssli [2]. Ils lui conseillèrent d'écrire; et Pestalozzi, qui « n'avait pas ouvert un livre depuis treize ans [3] », et « qui ne pouvait plus écrire une ligne sans faute [4] », résolut d'essayer du métier d'écrivain « comme il eût essayé, s'il l'eût fallu, de celui de perruquier, pour procurer quelques ressources à sa femme et à son enfant [5] ».

Les deux premiers écrits qui sortirent alors de sa plume sont la *Soirée d'un solitaire* (*Die Abendstunde eines Einsiedlers*) et un *Mémoire sur les lois somptuaires* (*Ueber die Aufwandgesetze*). Ils passèrent inaperçus. La *Soirée d'un solitaire* parut dans le numéro de mai 1780 des *Éphémérides* d'Iselin : c'est une suite

1. Pestalozzi était en correspondance régulière avec Iselin depuis 1777. Les lettres de Pestalozzi à Iselin, au nombre de trente-huit (avril 1777-mai 1782), ont été publiées par le Dr J. Keller dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, année 1884. C'est à cette publication que nous empruntons toutes les citations des lettres de Pestalozzi à Iselin que l'on trouvera plus loin.

2. On se rappelle que Henri Füssli, l'aîné de Pestalozzi de quelques années, avait été son camarade dans la Société des jeunes patriotes *zur Gerwe*.

3. *Schweizerblatt*, p. 244, nº 33, 15 octobre 1782.

4. *Schwanengesang*, p. 214.

5. *Schweizerblatt*, p. 243. — Il ne faut pas prendre trop à la lettre cette assertion de Pestalozzi. L'idée d'écrire lui était déjà venue à lui-même avant l'époque de sa ruine complète. Vers la fin de 1778, il écrivait à Iselin : « Depuis mon retour de Bâle — (où il était allé pour consulter Iselin sur les mesures à prendre pour une réorganisation de son établissement ; voir ci-dessus, p. 33, n. 2), — je suis occupé du projet d'un petit livre qui doit présenter au peuple, en son langage, dans des tableaux empruntés à sa propre vie, les vérités les plus importantes pour lui. Pourrais-je prendre la liberté de vous envoyer une première ébauche de quelques chapitres, en vous priant respectueusement de vouloir bien m'accorder vos conseils, et de me donner là-dessus votre avis sincère? » Il s'agit bien déjà de *Léonard et Gertrude*, comme on le verra plus loin (p. 47, n. 2).

de pensées sur la morale et la religion [1]. Le *Mémoire sur les lois somptuaires* traitait une question mise au concours en 1779 par la Société d'encouragement de Bâle : « Convient-il d'imposer des limites au luxe des citoyens dans une petite république dont la prospérité repose sur le commerce? » Le premier prix, qui était de trente ducats [2], fut partagé entre Pestalozzi et son compatriote le professeur Meister; les écrits couronnés furent publiés à Bâle en une brochure, avec une préface d'Iselin datée du 14 décembre 1780. « Le second mémoire, y lisait-on, a pour auteur M. Pestalozz (*sic*), de Neuhof, qui s'est acquis, par le plan excellent qu'il a formé pour l'éducation des enfants des classes inférieures, le suffrage et l'estime des vrais amis de l'humanité, mais qui a eu le malheur de voir ses nobles intentions échouer jusqu'à présent faute d'un appui suffisant. » Ces bienveillantes paroles du chancelier bâlois furent pour Pestalozzi comme un baume sur sa blessure [3].

1. La réputation qui a été faite à ce petit écrit nous paraît un peu exagérée. Iselin, à qui Pestalozzi avait envoyé son manuscrit vers la fin de 1779, écrit dans son journal la note suivante (citée par le Dr J. Keller dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, p. 96), à la date du 25 janvier 1780 : « Corrigé pour les *Éphémérides* la *Soirée d'un solitaire* de M. Pestaloz (*sic*) au point de vue du style. Ce morceau est très élevé, mais parfois un peu diffus (*sehr erhaben, bisweilen etwas schwatzhaft*). » Pestalozzi réimprima en 1807 la *Soirée d'un solitaire* dans sa *Wochenschrift für Menschenbildung*, en y faisant des changements assez notables. M. Seyffarth, dans son édition des Œuvres complètes (t. I), a suivi le texte de 1807; mais M. Mann, dans son édition des Œuvres choisies (t. III), a rétabli le texte original tel qu'il avait paru dans les *Éphémérides*.

2. Ce prix avait été offert par le Dr Pierre Ochs, un jeune cousin d'Iselin, qui lui succéda comme chancelier à Bâle, et joua plus tard un rôle important dans la révolution helvétique. (Dr J. Keller, *H. Pestalozzi und Isaak Iselin*, dans l'*Aargauer Schulblatt*, 1883, nos 18 et 19).

3. Ce sont les termes mêmes qu'emploie Pestalozzi dans une lettre à Iselin du 4 janvier 1781.

Ce fut dans *Léonard et Gertrude* que Pestalozzi se révéla au public étonné comme un écrivain d'un talent original et supérieur. Voici, d'après l'auteur lui-même [1], comment ce livre prit naissance. Se trouvant à Zurich [2], il s'était diverti à écrire une facétie inspirée par un incident local : l'adoption d'un nouvel uniforme pour la garde urbaine [3]. Le peintre Füssli vit ce manuscrit, qui traînait sur une table chez son frère le libraire, le lut, fut frappé de l'originalité du style et des idées, et dit à son frère : « Cet homme a le talent d'écrire d'une manière intéressante; encourage-le, et dis-lui de ma part qu'il pourrait certainement se créer des ressources par sa plume, s'il le voulait ». Le libraire répéta ces paroles à Pestalozzi, qui n'en croyait pas ses oreilles. En rentrant chez lui, il se mit à lire les *Contes moraux* de Marmontel, qu'il avait justement sur sa table, et il lui parut qu'il ne serait pas très difficile d'en faire autant. Il essaya, et écrivit successivement cinq ou six historiettes dans ce genre; mais aucune ne le satisfit. Enfin il rencontra un sujet qui lui plut; sans qu'il se fût fait un plan à l'avance, le livre sortit de sa plume, chapitre après chapitre, et se trouva achevé en quelques semaines : c'était l'histoire de Léonard et de Gertrude. « J'en sentais la valeur, dit-il, mais comme un homme qui, dans le sommeil, sent la valeur d'un bonheur dont il rêve. Je savais à peine si je veillais ou si je dor-

1. *Schwanengesang*, pp. 213-216. Voir aussi *Schweizerblatt*, n° 33, pp. 242-244.

2. Pestalozzi ne dit pas à quelle époque; ce devait être en 1778, avant son désastre. Il y a deux preuves à l'appui de cette date : le contenu de sa lettre à Iselin citée dans la note 5 de la page 44, et la présence du peintre Füssli, qui vint à Zurich précisément en 1778.

3. Cette facétie était intitulée : *Die Umgestaltung der krummen, staubigen, ungekämmten Stadtwächter unter den Thoren in gerade, gekämmte und geputzte.*

mais; cependant, une lueur d'espoir commençait à poindre en moi, l'espoir de pouvoir, comme écrivain, améliorer ma position matérielle et la rendre plus supportable aux miens. Je montrai mon essai à un ami de Lavater, qui était aussi le mien [1]. Il le trouva intéressant, mais déclara cependant que le livre ne pouvait être imprimé tel quel; il fourmillait d'incorrections intolérables, n'avait pas la forme littéraire. Il offrit de le faire revoir par une personne ayant l'habitude d'écrire. Dans ma simplicité, je lui répondis que j'en serais bien aise, et je lui remis sur-le-champ, pour être revisées, les trois ou quatre premières feuilles de mon livre. Mais quel fut mon étonnement lorsqu'il me rendit ces feuilles sous leur nouvelle forme. C'était un véritable travail d'étudiant en théologie, où la peinture sincère de la vie réelle des paysans, telle que je l'avais faite, nue et sans art, mais fidèle et d'après nature, était remplacée par une religiosité de convention, et où les paysans au cabaret parlaient le langage pédantesque d'un maître d'école : il ne restait rien de ce qui faisait l'originalité de mon livre. » Malgré sa modestie, Pestalozzi se rebiffa : il refusa de consentir à la mutilation de son œuvre, et chercha un juge plus éclairé. Il s'adressa à Iselin [2], qu'il tenait au courant de son entreprise littéraire, et se rendit à Bâle auprès de lui (28 août 1780). Celui-ci, après avoir

1. Cet ami était Pfenninger. (Mörikofer, *Die schweizerische Literatur des 18. Jahrhunderts*, p. 415.) Nicolovius (communication à la Société littéraire d'Eutin) nomme Pfenninger comme ayant servi d'intermédiaire entre Pestalozzi et le libraire Füssli.

2. Pestalozzi à Iselin (lettre écrite dans la première moitié de 1780) : « Je vous prie, confidentiellement, de vouloir bien juger à ce point de vue un petit volume d'enseignement pour le peuple, que je vous enverrai prochainement. Je travaille avec zèle à cet ouvrage, dont je vous avais déjà parlé il y a un an ou deux. »

entendu la lecture de quelques chapitres du manuscrit, dit à l'auteur que cet ouvrage n'avait pas encore son pareil, et que les idées qu'il contenait répondaient à un besoin réel du temps; il se chargea d'en corriger le style [1], et de chercher un éditeur. Le libraire Decker, de Berlin, se trouvait en ce moment à Bâle, sa ville natale; Iselin en profita pour conclure un traité avec lui (1er septembre); Decker acheta le livre au prix de douze louis, dont la moitié fut payée d'avance [2]. Comme l'écriture de Pestalozzi était à peu près illisible, Mme Pestalozzi recopia le manuscrit, qui fut envoyé à Iselin en deux fois, le 29 septembre et le 22 octobre. En novembre, Pestalozzi dut solliciter le payement de la seconde moitié de ses honoraires, « dont il a grand besoin, dit-il, vu la détresse où il se trouve [3] »; le

1. Ce ne fut pas une petite tâche. On lit dans le journal tenu par Iselin, en 1780 : « Dimanche 5 novembre. Travaillé à la correction de *Léonard et Gertrude* de M. Pestalutz. La chose est plus laborieuse que je n'avais cru. » — « Lundi 6 novembre. Travaillé à la correction du livre de M. Pestalutz. » — Même indication le mardi. — Le dimanche suivant, Iselin écrit : « Je ne suis pas sorti de toute la semaine ». — Les 13, 15 et 16 novembre, il travaille encore à la correction du manuscrit. — Dans le numéro de novembre 1780 des *Éphémérides*, Iselin publia quelques chapitres du manuscrit encore inédit de Pestalozzi (les chapitres XVI, XVII, XLVI, XLIX-LII). Le texte de ces chapitres n'avait pas encore, à ce moment, été retouché par Iselin, car il diffère très sensiblement, au point de vue du style, du texte définitif. Le Dr J. Keller a reproduit (*Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, p. 99) le texte des chapitres LI et LII tel qu'on le lit dans les *Éphémérides*; en le comparant avec celui de l'édition de 1781, on se rendra compte de l'importance des corrections que dut faire Iselin, et de l'étendue du service qu'il rendit ainsi à Pestalozzi.

2. Pestalozzi accuse réception de l'envoi de six louis dans un billet à Iselin du 7 septembre 1780.

3. « Je dois ajouter encore une prière, — vous connaissez ma situation, — c'est que M. Decker m'envoie le plus tôt possible les six louis qu'il m'a promis il y a deux mois. Le temps d'une gêne si étroite ne sera plus bien long, s'il plaît à Dieu; si je me l'étais attirée par d'autres causes que par mon entreprise, mon cœur en

HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS.

UNE

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

PAR

M. AMÉDÉE GUILLEMIN

Chaque volume in 16, broché, avec figures, 1 fr. 25

Le XIXe siècle, on l'a dit souvent, est par excellence le siècle de la science, mais surtout de la science pratique Le jour où les savants, élargissant le domaine de leurs recherches, ne se sont plus confinés dans la spéculation pure, il s'est produit pacifiquement et sans secousse une révolution dont les conséquences ont véritablement modifié les conditions de la vie humaine. Et de même qu'il appartient aux économistes de faire connaître les effets de cette révolution, de même il appartient aux vulgarisateurs d'en exposer les causes premières, c'est-à-dire de raconter les conquêtes scientifiques grâce auxquelles nous pouvons franchir en peu de temps les plus grandes distances, communiquer par un simple fil d'une extrémité de la terre à l'autre, prévoir le vent, la pluie et les tempêtes, nous procurer, à des prix inconnus de nos ancêtres, les objets fabriqués par des machines dont la puissance le dispute à la précision.

Vulgariser est toujours une œuvre difficile. L'auteur a en effet un double écueil à redouter : s'il est trop bref, il n'explique rien et manque son but ; s'il s'égare dans le détail, il ne réussit qu'à rebuter le lecteur insuffisamment préparé. Il ne nous coûte pas de déclarer que M. Amédée Guillemin a su se garder

Avril 1890.

de l'un et de l'autre de ces excès dans la *Petite Encyclopédie populaire* dont il a entrepris la publication à la librairie Hachette. Un rapide coup d'œil jeté sur les 15 volumes dont se compose déjà la collection nous permettra de comprendre exactement le but de M. Guillemin et la méthode qu'il emploie pour l'atteindre.

Quand on n'écrit pas pour les savants, la description des phénomènes doit avoir une importance égale à celle de leur explication théorique. Ayant à étudier *le Feu souterrain*, M. Guillemin expose assurément la structure des volcans et les lois des tremblements de terre, mais il décrit avec non moins de détails la catastrophe d'Ischia, l'éruption du Krakatoa, en un mot toutes ces convulsions de la nature, dont l'horreur grandiose éveille en nous le désir d'en connaître la raison ; et il les décrit dans une langue sobre, claire, imagée, qui en rend la lecture profondément attachante.

Ces qualités de forme qui, hâtons-nous de le dire, ne nuisent en rien à la solidité du fond, nous les retrouvons dans les divers volumes de la *Petite Encyclopédie populaire* consacrés aux phénomènes astronomiques. Il faut être bien insensible aux beautés de la nature pour contempler sans émotion cette voûte infinie qu'illuminent les étoiles, le soleil, les planètes, les comètes vagabondes ; il faut aussi être bien peu curieux pour ne pas demander à la science ce que les observations et les calculs lui ont appris sur la constitution des corps célestes, sur leurs mouvements, sur les ondes qui sillonnent en tous sens la mer aérienne, portant avec elles la lumière, la chaleur, les conditions nécessaires du mouvement et de la vie. L'ouvrage de M. Guillemin sur *les Etoiles* est une excellente introduction à l'étude de l'astronomie sidérale ; il permet au lecteur de comprendre sans effort les volumes qui le complètent et qui sont consacrés à la *Lune*, au *Soleil*, aux *Nébuleuses*, aux *Comètes* et aux *Etoiles filantes*.

Dans l'ordre des sciences physiques, M. Guillemin n'est ni moins instructif ni moins agréable à lire. La matière est vaste, mais une encyclopédie a le devoir de tout embrasser. Voulez-vous pénétrer le mystère de la transmission rapide de la pensée et de la parole, ou, en d'autres termes, savoir le fonctionnement de ces appareils qui transmettent les dépêches écrites ou les vibrations sonores avec la rapidité de la foudre? Lisez *le Télégraphe et le Téléphone*. Et si vous tenez à connaître les principes de physique dont ces merveilleuses inventions ne sont que l'application pratique, prenez (toujours dans la *Petite Encyclopédie populaire*) les volumes si clairs et si substantiels consacrés à l'*Electricité* et au *Magnétisme*.

Mais avant le triomphe de l'électricité, nous avons eu celui de la vapeur : avant Edison, Papin et Fulton. De là l'intérêt qui s'attache à l'étude des *Machines à vapeur*, qui ont si radicalement transformé l'industrie en décuplant la puissance productrice de l'homme, en facilitant les communications et les échanges, en augmentant dans des proportions considérables le bien-être de tous.

Nous venons de dire que l'utilisation de la vapeur a rendu les communications plus fréquentes et plus rapides. Il convient d'ajouter que ces immenses paquebots, ces maisons flottantes qui parcourent régulièrement les routes maritimes du globe, ont trouvé un puissant auxiliaire dans la météorologie, qui leur a appris à prévoir le temps et à se garer des tempêtes. Le livre de M. Guillemin, intitulé *le Beau et le Mauvais temps*, contient sur cette curieuse question les renseignements les plus circonstanciés.

Quand nous aurons signalé *le Son, la Lumière et les Couleurs*, les *Météores électriques et optiques*, nous aurons terminé notre revue des ouvrages qui composent jusqu'à ce jour la *Petite Encyclopédie populaire*. Nous serions heureux d'avoir contribué à appeler l'attention sur une collection qui se re-

commande autant par sa bonne exécution typographique et son abondante illustration que par son intérêt, nous pourrions dire son utilité.

M. P.

15 VOLUMES

CONTENANT UN GRAND NOMBRE DE FIGURES

PRIX DE CHAQUE VOLUME

Broché. . . . . 1 fr. 25
Cartonné percaline. . . . . 1 fr. 75

EN VENTE :

I. Le soleil.
II. La lune.
III. Les étoiles.
IV. Les nébuleuses.
V. Les comètes.
VI. Les étoiles filantes et les pierres qui tombent du ciel.
VII. Les météores électriques et optiques.
VIII. Le beau et le mauvais temps.
IX. Le feu souterrain.
X. La lumière et les couleurs.
XI. Le son.
XII. Le magnétisme et l'électricité : — I. *Phénomènes magnétiques électriques.*
XIII. — II. *Phénomènes électro-magnétiques.*
XIV. Le télégraphe et le téléphone.
XV. Les machines a vapeur.

EN PRÉPARATION :

Les planètes et leurs satellites.
La neige, la glace et les glaciers.

Imp. D. Dumoulin et Cᵉ, à Paris. — 4-90 — 50,000.

15 janvier 1781, il accuse réception à Iselin du dernier envoi d'argent, pour solde [1].

La fable de *Léonard et Gertrude* est des plus simples. Dans le village de Bonnal vit un ouvrier maçon, Léonard, avec sa femme Gertrude et ses sept enfants. Léonard est bon et honnête, mais faible. Il s'est laissé entraîner à boire et à jouer dans l'auberge que tient le bailli du village, le rusé et méchant Hummel; il a fait des dettes. Honteux et désespéré, il avoue sa triste situation à sa femme. La pieuse et vaillante Gertrude le console et lui fait promettre de changer de conduite. Le lendemain, son plus jeune enfant sur le bras, elle se rend au château où réside le *Junker* Arner, le nouveau seigneur du village, qui vient de succéder à son aïeul; elle lui conte l'histoire de son mari. Arner est touché de la naïve confiance de Gertrude et indigné de ce qu'il apprend sur le compte du mauvais bailli. Il fait une enquête avec l'aide du pasteur Ernst, homme vertueux et éclairé, et découvre une foule de malversations et d'injustices. Le bailli, qui se sent menacé, essaye de conjurer l'orage en ourdissant intrigue sur intrigue; mais ses machinations tournent contre lui, il est démasqué; et, au dénouement, Arner, siégeant comme juge, après avoir déposé Hummel de sa charge, l'oblige à restituer le bien mal acquis et prononce contre lui une sentence infamante.

serait vraiment oppressé; mais, Dieu soit loué, je me sens toujours le cœur léger; — et des temps meilleurs approchent. » (Lettre de Pestalozzi à Iselin, sans date, mais écrite certainement en novembre 1781.) Quelques jours plus tard, Pestalozzi accuse réception à Iselin d'un envoi de trois louis pour le compte de Decker.

1. Tous ces détails sont empruntés soit au journal d'Iselin, soit aux lettres de Pestalozzi à Iselin. Des extraits du journal d'Iselin ont été publiés par le Dr J. Keller, tant dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, que dans l'*Aargauer Schulblatt*, 1883, nos 18 et 19.

Dans ce cadre, l'auteur fait mouvoir, à côté des personnages principaux, une quantité de figures secondaires, dessinées avec beaucoup de verve et ayant chacune sa physionomie bien marquée; les épisodes touchants ou comiques se succèdent; presque chacun des cent chapitres forme un petit tableau frappant par la vérité des détails, le naturel du dialogue, la finesse de l'observation; quelquefois aussi des pensées fortes ou profondes font deviner derrière le conteur un philosophe, ou un rayon de poésie vient ennoblir les détails vulgaires.

Ce fut au printemps de 1781 que parut, sans nom d'auteur, *Léonard et Gertrude* [1]. Le succès en fut très grand en Allemagne et en Suisse; tous les journaux

1. *Lienhard und Gertrud : ein Buch für das Volk.* La page de titre est ornée d'une vignette de Chodowiecki représentant le lit de mort de la grand'mère de Rudi. La préface est datée du 25 février 1781. Nous savons par les fragments du journal d'Iselin que Pestalozzi lui rendit visite à Bâle le 26 février et passa trois jours chez lui; il venait sans doute apporter à son ami sa préface et concerter avec lui les dernières dispositions relatives à l'apparition de son livre. Pestalozzi avait d'abord voulu dédier le livre à Iselin, comme le montrent deux de ses lettres écrites en novembre 1780; mais celui-ci s'y était opposé. Il songea ensuite à le dédier à son beau-père Jean-Jacques Schulthess; et sa résolution était arrêtée sur ce point lorsqu'il rendit visite à Iselin le 26 février 1781. Mais il changea bientôt d'avis : « Depuis mon retour, j'ai de nouvelles raisons pour supprimer ma dédicace à mon beau-père; je pourrais craindre qu'il ne la considérât comme une offense, et qu'à Zurich, dans l'état actuel de mes rapports avec lui, on ne la prît pour une hypocrisie ». (Lettre à Iselin, sans date, mais certainement écrite en mars 1781.) Trois semaines plus tard, nouveau changement : « Je viens de faire un assez long séjour à Zurich, et j'ai bon espoir de voir la paix se rétablir tout à fait avec la famille de ma femme; aussi désirerais-je maintenant que la dédicace à J.-J. Schulthess ne fût pas supprimée; par suite de ce changement de résolution j'ai écrit à l'imprimeur, et s'il en est encore temps je souhaite que la dédicace soit publiée ». (Lettre de Pestalozzi à Iselin, 1er avril 1781.) Mais il était trop tard, et *Léonard et Gertrude* parut sans dédicace.

en parlèrent, et non seulement les journaux, mais les almanachs; des pasteurs en lurent des fragments du haut de la chaire [1]. On sut bientôt que l'auteur était M. Pestalozzi de Neuhof, qui se trouva célèbre du jour au lendemain. La Société économique de Berne lui décerna, en 1782, une récompense consistant en une somme de trente ducats et une médaille d'or [2], — médaille que Pestalozzi, pressé par le besoin, vendit à un collectionneur [3].

Une traduction française parut à Berlin en 1783, chez le même éditeur, en un volume in-12. Elle est intitulée : *Léonard et Gertrude, ou les Mœurs villageoises, telles qu'on les retrouve à la ville et à la cour. Histoire*

1. Heussler, *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, 1838, p. 91.

2. Schinz, dans sa lettre du 12 avril 1783, a raconté le fait inexactement : « Berne, dit-il, lui accorda une médaille d'or de la valeur de cinquante ducats avec l'inscription : *Bene merenti*, plus une somme de cinquante ducats en numéraire ». Cette erreur de chiffres a été reproduite par tous les biographes, Heussler, Pompée, M. de Guimps, M. Morf, etc. On doit au Dr J. Keller d'avoir fait connaître (*Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, p. 354) les termes mêmes du procès-verbal de l'assemblée générale de la Société économique tenue en 1782; en voici le texte : « Aucun mémoire n'ayant été envoyé sur la question mise au concours pour cette année, la Société a décidé de décerner à M. Pestaluz (*sic*), pour son livre *Léonard et Gertrude*, comme témoignage de son approbation et de son estime, une médaille de la valeur de vingt ducats. Un membre du gouvernement, désirant donner à la Société, dont il ne fait pas partie, une marque de sa considération et témoigner en même temps sa satisfaction à l'auteur, a ajouté à ce prix un don de trente ducats. » La médaille de la Société économique, dont la matrice avait été gravée en 1763 par Mörikofer, et qu'elle accordait à tous ceux qu'elle avait jugés dignes d'une récompense, représentait d'un côté une femme assise sur une charrue avec cette inscription : *Hinc felicitas*. Au revers, à l'entour, les mots : *Soc. Agricult. Bernens. et Bonar. Artium;* et en marge, entourés d'une couronne de feuilles de chêne, ceux-ci : *Civi optimo.*

3. *Schwanengesang*, p. 216.

morale traduite de l'allemand : Avec douze estampes dessinées et gravées par D. Chodowiecki [1]. Cette traduction est dédiée à M. de la Fléchère, « seigneur de Grens, capitaine d'une compagnie de grenadiers au service du louable canton de Berne ». Dans son épître dédicatoire, le traducteur, qui signe des initiales « P. de M. », annonce que l'original est l'œuvre de « M. Pestalotz de Neuenhof » ; parlant de sa traduction, il ajoute : « Il ne m'est pas permis d'en rien dire, sinon qu'elle est fidèle, que même elle peut avoir quelque avantage sur l'original, quant à la pureté de la diction, en même temps que je reconnais qu'elle n'en a pas toute la précision et la naïveté, quoique j'aie pris à tâche d'imiter le style simple et naturel de l'auteur ». Le traducteur est Pajon de Moncets, pasteur de l'église française de Berlin, qui a publié aussi des traductions des *Leçons de morale* de Gellert et de l'*Elementarbuch* de Basedow [2].

Les estampes de Chodowiecki ne sont pas sans mérite. Elles représentent les sujets suivants : 1° Léonard rentré chez lui et trouve sa famille en larmes (chap. I) ; 2° Gertrude chez Arner (chap. II) ; 3° le chien du barbier dévoile une ruse du bailli, en léchant l'eau

1. Cette traduction avait été annoncée en ces termes dans une lettre du libraire Decker à Iselin, du 13 octobre 1781 : « Du reste je dois reconnaître que ce livre est très apprécié par les connaisseurs ; un ecclésiastique français de Berlin a même formé le projet de le traduire, et M. Chodowiecki veut faire pour cette traduction douze gravures sur cuivre ; ce qui est un grand honneur pour l'auteur ».

2. Pajon de Moncets avait obtenu de Pestalozzi, par l'intermédiaire d'Iselin, l'autorisation de traduire son livre. On lit dans la dernière lettre de Pestalozzi à Iselin, du 5 mai 1782 : « Je vous remercie pour la communication de la lettre de M. Pajon ; je lui fais la réponse qu'il m'a paru convenable de faire, dans la lettre ci-jointe que je vous envoie ouverte, et que je vous prie de vouloir bien faire parvenir à son adresse ».

tombée d'une cruche où celui-ci prétendait avoir mis du vin (chap. x); 4° la grand'mère de Rudi à son lit de mort (chap. xvi); 5° dialogue entre le bailli et Marx (chap. xxvi); 6° Marx gronde sa fille Betheli qui a accepté un morceau de pain de l'un des enfants de Gertrude (chap. L); 7° le bailli prend le coquetier Christophe pour le diable, et se sauve en hurlant (chap. LXXIV); 8° le bailli fait sa confession au pasteur (chap. LXXVII); 9° le petit Charles, fils d'Arner, embrasse le cocher Franz (chap. LXXXII); 10° Arner prononce la sentence du bailli (chap. LXXXIX); 11° le coquetier Christophe explique devant la commune assemblée que c'est lui que le bailli a pris pour le diable (chap. XCII); 12° Léonard et Gertrude avec Arner et sa femme Thérèse chez Rudi (chap. XCVIII).

Il a été fait une réimpression de cette traduction, mais sans estampes, et avec l'indication *Première partie* (parce que la deuxième partie de *Léonard et Gertrude* avait déjà paru à ce moment). Cette réimpression porte la mention : « A Lausanne et à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût, 1784 ».

Une autre traduction de la première partie de *Léonard et Gertrude* a été faite beaucoup plus tard par Mme la baronne de Guimps, et imprimée à Genève chez J.-J. Paschoud en 1826 (seconde édition en 1832, Paris et Genève, Abraham Cherbuliez [1]). Mme de Guimps dit dans son avertissement : « *Léonard et Gertrude* a déjà été traduit dans notre langue; je ne veux point faire ici la critique de cette première traduction; je dirai seulement que Pestalozzi en fut très mécontent, et qu'il me pressa d'entreprendre celle-ci, qui a été

1. Le Musée pédagogique de Paris possède un exemplaire de cette seconde édition.

commencée sous ses yeux et d'après ses avis ». A notre sentiment, Mme de Guimps n'a pas mieux réussi que Pajon de Moncets, non que le talent lui ait manqué, mais parce qu'elle entreprenait une tâche impossible : *Léonard et Gertrude* est un livre intraduisible.

On s'est demandé si les personnages du roman de Pestalozzi étaient des portraits. Il a déclaré lui-même, en 1782, que les applications qu'on avait voulu faire étaient inexactes, en ce sens qu'aucun des caractères du livre n'est, dans tous ses traits, la copie fidèle d'un original. Mais il n'en est pas moins évident que, pour chacun d'eux, il a eu présents à l'esprit un ou plusieurs modèles pris dans la réalité. Gertrude, d'après une tradition que Nicolovius a le premier accréditée — Pestalozzi lui-même, il est bon de le remarquer en passant, n'a jamais rien dit pour la confirmer [1], — serait faite à l'image de la servante Elisabeth Näf. Les gens de Birr et de Müligen crurent reconnaître dans le bailli Hummel l'intrigant Märki, de la mauvaise foi duquel Pestalozzi avait été la victime au début de son entreprise agricole. Quant au pasteur, le choix de son nom, Ernst, indique que l'auteur a dû songer à son ami et voisin le pasteur de Birr, qui s'appelait Fröhlich [2]. Enfin Arner, l'idéal du seigneur humain, sage et bienfaisant, serait, de l'avis de la plupart des biographes modernes,

1. Nous devons constater toutefois que, dans l'entourage de Pestalozzi, à l'époque où il était devenu chef d'institut, on paraît avoir désigné couramment la servante Lisabeth par le surnom de *Gertrude*. Voir plus loin (p. 210) un passage du journal de Muralt où elle est ainsi appelée.

2. *Ernst*, en allemand, signifie « sérieux » ; *fröhlich*, « gai ». Cette hypothèse très vraisemblable a été émise en premier lieu par M. Mann dans son édition des Œuvres choisies de Pestalozzi, t. IV, p. 313. Voir aussi la remarque du Dr Hunziker dans l'édition de *Léonard et Gertrude* publiée par le Musée pestalozzien de Zurich, t. I, p. 471.

le patricien bernois Tcharner, l'ancien gouverneur du bailliage de Schenkenberg [1]; peut-être ses successeurs Graffenried et Daniel de Fellenberg, et un autre noble bernois, voisin aussi de Pestalozzi, le *Junker* Effinger, qui habitait le château de Wildegg, et qui s'occupait avec beaucoup de zèle d'œuvres philanthropiques, ont-ils fourni aussi quelques traits à cette figure.

Pendant qu'on imprimait *Léonard et Gertrude*, Pestalozzi avait commencé la composition d'un nouvel ouvrage, qui devait servir de complément et de commentaire au premier : c'est *Christophe et Else* [2], qui parut en 1782 chez le libraire Füssli [3]. Une famille de

1. Le Dr J. Keller (*Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, p. 352, n. 1) rejette cette hypothèse : « Si Arner, dit-il, était le portrait de Tscharner, comment expliquer que Pestalozzi (en justifiant dans une lettre à Iselin certains traits du caractère de ce personnage) n'en dise rien, et que Tscharner lui-même (dont on possède la correspondance avec Iselin) ne le sache pas? » Nous ajouterons que la dernière entrevue de Pestalozzi avec Tscharner, lorsqu'il était allé à Berne en avril 1779 pour essayer d'y trouver de l'argent, n'avait pas dû lui laisser précisément un souvenir agréable (voir ci-dessus, p. 34, note).

2. Le titre complet de l'ouvrage est : *Christoph und Else lesen in den Abendstunden das Buch Lienhard und Gertrud. Iste Abtheilung.* Vient ensuite un second titre ainsi conçu : *Christoph und Else. Mein zweites Volksbuch. 1782. Zürich und Dessau. In Commission bei Joh. Caspar Fuessly.*

3. Pestalozzi songeait avant tout à tirer de ses travaux littéraires une rémunération qui lui permît de vivre; c'est pour cela qu'il ne continua pas les relations d'affaires avec le libraire Decker. Il écrit à Iselin « qu'il regarde comme son devoir de tirer de ses écrits le plus de profit possible, et, pour cela, de ne pas les vendre à vil prix à un libraire ». (Lettre du 15 avril 1781.) A propos du prospectus d'une association qui devait se fonder à Dessau, sous le nom de *Buchhandlung der Gelehrten*, pour permettre aux auteurs de devenir leurs propres éditeurs, il dit : « Plaise à Dieu que cette association atteigne son but, et que les écrivains ne soient plus réduits à travailler comme des manœuvres à tant la feuille; actuellement ils sont exploités d'une manière effrayante par les libraires; je suis impatient de con-

paysans occupe ses soirées à lire *Léonard et Gertrude*, et chaque chapitre fait le sujet d'une conversation où les interlocuteurs développent les conclusions morales qu'ils croient pouvoir tirer des divers épisodes du roman. Ce livre didactique, auquel Pestalozzi attachait une haute importance, reçut un accueil assez froid. Il se compose de trente « soirées », dans lesquelles sont commentés les vingt-cinq premiers chapitres de *Léonard et Gertrude*. L'auteur avait annoncé une suite; mais il ne jugea pas à propos de continuer son travail.

Le moyen qui parut à Pestalozzi le meilleur pour se créer, par sa plume, des ressources régulières, fut la publication d'un journal. Dès le commencement de 1781, on le voit négocier à ce sujet avec le libraire Flick, de Bâle (lettre à Iselin du 13 février 1781), mais sans résultat. Il se décida alors à tenter seul l'entreprise, sans le concours d'un éditeur, et à faire imprimer son journal à ses propres frais dans son voisinage immédiat, à Baden[1]. Le périodique parut en effet sous le

naître les suites de ce projet, et vous remercie beaucoup de votre communication ». (Lettre du 14 mai 1781.) Le 22 août 1781, il annonce à Iselin qu'il est résolu « à faire imprimer pour son propre compte, par l'intermédiaire d'un libraire de Zurich qui est son ami, le manuscrit sur l'infanticide et la seconde partie de *Léonard et Gertrude* ». Le libraire Decker, en apprenant cette nouvelle, se montra fort irrité, et écrivit à Iselin (13 octobre 1781) que c'était de la part de Pestalozzi un procédé déloyal que de publier chez un autre libraire la seconde partie d'un livre dont la première partie avait été éditée par lui. A cela, Pestalozzi répondit qu'il y avait malentendu, et que le livre qui allait paraître n'était pas, au sens propre, une suite de *Léonard et Gertrude* (il s'agissait en effet de *Christophe et Else*), mais un écrit qui, bien que se rattachant au premier, constituait en réalité un ouvrage nouveau. *Christophe et Else,* annoncé dans le numéro de janvier 1782 des *Éphémérides,* parut au mois de mai suivant. (Lettre de Pestalozzi à Iselin du 5 mai 1782.)

1. On se demandera peut-être pourquoi Pestalozzi ne s'était

titre de *Schweizerblatt* (Feuille suisse), journal hebdomadaire, tous les jeudis, du 3 janvier au 26 décembre 1782; mais, au bout d'un an, Pestalozzi dut renoncer à en poursuivre la publication.

M. Seyffarth en a réimprimé les principaux articles dans son édition des Œuvres de Pestalozzi, t. VII. On y trouve des essais sur des sujets de morale et de politique, des contes, des dialogues. Ces pages, pleines de verve et de naturel, sont peut-être, avec *Léonard et Gertrude*, ce que Pestalozzi a écrit de meilleur. Dans le premier numéro, il se présente au lecteur en ces termes : « *Le lecteur*. Es-tu de ces gens qui ne sont jamais contents de rien? — *L'auteur*. Non. — *Le lecteur*. Es-tu toujours satisfait? — *L'auteur*. Non plus. — *Le lecteur*. Es-tu de ceux qui tournent en ridicule le chapelet et le livre de prières des pauvres gens? — *L'auteur*. Non. — *Le lecteur*. Aimes-tu Voltaire? — *L'auteur*. Non. — *Le lecteur*. Et Rousseau? — *L'auteur*. Davantage. — *Le lecteur*. Et Ganganelli (le pape Clément XIV)? — *L'auteur*. Tout comme Luther. — *Le lecteur*. Et ton physique? — *L'auteur*. Je suis laid. » Il faut relever, parmi les morceaux les plus intéressants, une étude sur la réforme de la législation criminelle, à laquelle Pestalozzi a donné une forme singulière : il suppose que Léopold, duc de *** (évidemment Léopold d'Autriche, duc de Tos-

pas adressé à son ami le libraire Füssli, de Zurich. Un passage d'une lettre à Iselin nous l'explique : « La censure à Zurich est excessivement sévère et supprime presque tous les passages bons et utiles, ceux qui pourraient éclairer le peuple sur les choses qui le touchent de plus près. Un journal hebdomadaire bien fait, écrit avec chaleur, répondant bien aux besoins du peuple, rendrait certainement plus de services à l'éducation nationale que tous les livres. N'est-ce pas à Bâle qu'un journal de ce genre se publierait le plus facilement? Zurich pourrait alors l'acheter et le lire, mais il ne serait pas possible de l'y imprimer. » (Lettre du 4 janvier 1781.)

cane), s'est adressé à son fidèle sujet le baron Arner von Arnheim (le *Junker* de *Léonard et Gertrude*) pour lui demander un mémoire sur cette matière; il reproduit la lettre imaginaire du duc; la réponse d'Arner, qui traite in extenso la question, occupe cinq numéros du *Schweizerblatt* (nos 19-23); le tout est intitulé *Opinion d'Arner sur la législation criminelle* (*Arners Gutachten über Criminalgesetzgebung*), et est dédié à *M. F.. g von W...st..n* (Fellenberg de Wildenstein). Le duc Léopold de Toscane fut plus tard, et durant plusieurs années, en correspondance suivie avec Pestalozzi [1]; mais la mention faite de son nom dans le *Schweizerblatt* indique que dès ce moment il était entré en relations avec l'auteur de *Léonard et Gertrude*.

Plusieurs articles sont consacrés à la mémoire d'Iselin, qui mourut le 15 juillet 1782 à l'âge de cinquante-quatre ans, et en qui Pestalozzi perdit, selon son expression, un véritable père; on y trouve des détails biographiques intéressants, non sur Iselin, mais sur Pestalozzi lui-même. Signalons aussi les pages où l'écrivain raconte la façon dont il élève son fils, alors âgé de douze ans.

C'est le moment de résumer les idées de Pestalozzi sur l'éducation, telles qu'on les trouve exprimées dans ses écrits de cette époque.

Le problème qu'il s'était posé, et qu'il avait cherché à résoudre dans sa tentative de Neuhof, était celui-ci : Comment peut-on tirer le peuple des campagnes de l'ignorance et de la misère? Et il répondait : Par une éducation qui associera le travail manuel à l'acquisition des connaissances élémentaires. La première chose

1. *Schwanengesang*, p. 221.

nécessaire est de procurer à l'enfant du pauvre un travail facile, qui lui permette de vivre; ce travail, c'est l'industrie manufacturière qui peut le mieux le lui offrir : après un court et facile apprentissage, l'enfant se trouvera mis en état de gagner sa vie. Et alors, tout en travaillant de ses doigts, il s'appropriera les connaissances nécessaires à sa condition, la lecture, l'écriture, le calcul. « Je voudrais, dit Pestalozzi, employer l'avantage qu'offre le travail industriel, avec ses salaires plus élevés, comme moyen d'arriver à la création de véritables établissements d'éducation, donnant satisfaction aux besoins de l'humanité dans toute leur étendue. » La fabrique, où le jeune ouvrier doit trouver à la fois le salaire et l'instruction, voilà pour Pestalozzi la véritable école, celle de laquelle sortira le relèvement des classes rurales indigentes. Telle est la théorie qu'il expose dans ses *Lettres sur l'éducation de la jeunesse pauvre des campagnes* [1].

Dans *Léonard et Gertrude*, le point de vue semble différent, et pourtant, en réalité, il n'a pas changé. Pestalozzi nous montre Gertrude (chap. XII) instruisant elle-même ses enfants dans la *Wohnstube*, dans la chambre de la famille; mais qu'on lise le commentaire qu'il donne de ce chapitre dans *Christophe et Else* (XIVe soirée), et l'on verra comment l'éducation dans la famille se concilie à ses yeux avec l'éducation industrielle qu'il voudrait organiser. Le passage nous semble assez important pour mériter d'être reproduit ici :

1. On lira avec fruit, au sujet de la tentative de Pestalozzi à Neuhof, deux intéressantes études du Dr Hunziker : *Pestalozzi's Versuch der Armenerziehung auf dem Neuhof* (dans la revue *Praxis der schweizerischen Volks- und Mittelschule*, de Bühlmann, 1881, p. 63), et *Pestalozzi auf dem Neuhof* (dans les *Deutsche Blätter* de Fr. Mann, 1882).

« Ah! voilà mon chapitre, père, dit Else : une brave mère qui instruit elle-même ses enfants est ce qui m'a toujours semblé le plus beau ici-bas. — C'est au moins autre chose qu'une salle d'école! dit Joost (le valet de ferme). Aucune leçon reçue à l'école ne profitera à l'enfant autant que ce que lui enseignent ses parents. C'est par l'exemple, bien plus que par les préceptes, que doit se faire l'éducation. Ce ne sont pas les préceptes du maître d'école : « Sois pieux, sois « obéissant et laborieux », qui sont efficaces. Les parents sensés exercent l'enfant à l'obéissance, sans lui en parler; ils habituent son cœur à la pitié, sans lui dire : « Sois cha- « ritable »; ils le font travailler sans lui dire : « Le travail « est ton devoir »... Oh! c'est un lieu sacré que le foyer domestique; là, on apprend à se connaître, à se comprendre; là tout parle au cœur; là, on s'aime comme nulle part ailleurs au monde; là tout est calme et tranquille; rien d'étranger, rien du tumulte de l'école : le fils, tout en coupant des raves, calcule avec son père; la fille, à son rouet, apprend en filant toutes les chansons que sa mère chante à côté d'elle; là, nulle main ne reste oisive tandis que l'esprit s'instruit; et, pour le peuple des campagnes, s'instruire sans perdre le temps consacré au travail, s'instruire sans que les mains restent oisives, est l'affaire essentielle. Si j'étais maître d'école dans mon village, j'installerais dans la classe des rouets et des métiers à tisser, et il faudrait que les enfants des paysans apprissent à faire travailler leur langue et leurs doigts tout à la fois. Je leur dirais moi-même, à haute voix, ce qu'ils doivent apprendre, en le leur faisant répéter après moi; j'écrirais à la craie, sur la muraille noire, en grosses lettres blanches, la ligne ou l'exercice de calcul, et je les ferais lire et calculer tout en filant et en tissant, sans interrompre leur travail; car le travail est la chose la plus nécessaire pour le peuple des campagnes... Dans les villes, il est possible que ce système-là ne soit pas précisément le meilleur, car là on peut gagner sa vie avec des outils moins lourds que le hoyau et la bêche; mais, pour mes enfants de paysans, le travail manuel, en vue de leur condition future, serait le moyen essentiel d'éducation; le reste de l'instruction, l'acquisition des connaissances utiles et profitables, serait un accessoire subordonné à cette affaire principale; mais je m'en occuperais aussi très sérieusement : car même

dans la condition la plus infime, l'homme ne doit pas laisser dévorer toute son existence et toute son activité par le travail de son métier; il faut qu'il ait été habitué à garder, au milieu de son labeur, la tête et le cœur vivants. Et si j'avais une école pareille, et que j'y visse les enfants s'instruire tout en travaillant, je me figurerais pouvoir, par mon procédé, transformer radicalement les mauvaises écoles où les enfants sont plus gâtés qu'améliorés; et ce n'est pas tout : j'irais trouver les pères, les mères de mon village, je les conduirais dans mon école, je leur mettrais dans les mains le livre avec lequel j'instruis les enfants, et je leur dirais : « Brave père, brave mère, voyez combien il est « besoin de peu de chose pour enseigner les enfants, et comme « il vous serait aisé de faire cela vous-mêmes dans votre « propre maison ! » Je n'aurais pas de repos qu'ils ne l'eussent essayé; je les aiguillonnerais et les pousserais, je les conseillerais et les aiderais, jusqu'à ce qu'ils eussent réussi; et, s'il plaît à Dieu, j'aurais la joie de voir un jour de mes yeux les parents obtenir avec leurs enfants dans la chambre de famille de bien meilleurs résultats que je n'en obtiendrais avec tout mon zèle dans mon école [1]. »

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. VI, pp. 156-164. Il est intéressant de rapprocher de ce fragment un passage d'une lettre de Pestalozzi à Iselin, contenant l'appréciation d'un livre du pédagogue prussien Rochow (*Vom Nationalcharakter der Volksschule : Sr. Excellenz dem Freiherrn von Zedlitz gewidmet,* 1779), qu'Iselin lui avait envoyé : « Le *Nationalcharakter* de Rochow est tout à fait conforme au but de mes propres essais, et beaucoup de ses idées se trouvent dans ma seconde partie (c'est-à-dire dans *Christophe et Else,* que Pestalozzi appelait alors « la seconde partie de *Léonard et Gertrude* »), dont la moitié à peu près est terminée, si bien que si j'eusse lu le livre auparavant, je croirais moi-même l'avoir copié. Cependant il y a des différences essentielles dans le plan : je veux agir sur le peuple sans établissements spéciaux, par l'intermédiaire des pères et des mères que je cherche à éclairer, et lui veut agir par des écoles; l'un et l'autre moyen sont bons; mais le premier est le seul possible pour moi, tandis que lui se trouve en mesure d'appliquer aussi le second. Quoi qu'il en soit, j'aimerais à faire la connaissance d'un homme qui m'indique ma propre voie avec tant de force et de justesse; nos opinions et nos desseins ont trop de rapports pour que je puisse m'empêcher de manifester ce désir. » (Lettre du 29 septembre 1780.) C'est la seule fois, croyons-nous,

Pestalozzi avait un fils. Comment s'est-il comporté dans son rôle de père, et quelle éducation a-t-il donnée à son petit Jacques? C'est ce que nous allons voir maintenant.

On possède une partie d'un journal manuscrit rédigé par Pestalozzi au commencement de 1774, et dans lequel il notait les progrès de son petit garçon, qui avait alors trois ans et demi [1]. Il l'exerce à dessiner, à former les lettres; il lui enseigne le nom des choses en allemand et *en latin*; et lorsque l'enfant ne veut pas prendre sa leçon, il use de sévérité envers lui : « Cela l'ennuyait un peu d'épeler, écrit Pestalozzi le 30 janvier, mais, comme je suis fermement résolu à exiger de lui qu'il s'occupe tous les jours, bon gré mal gré, à ce travail pendant un certain temps, je pris le parti de lui faire sentir cette nécessité, dès les premières fois, de la façon la plus rigoureuse : je ne lui laissai pas d'autre alternative que de travailler ou d'être enfermé. Ce n'est qu'après la troisième mise aux arrêts qu'il se résigna. Ensuite il étudia gaiement et avec plaisir. » Mais, dès le surlendemain, le père constate de nouveau que « Jacqueli n'a pas voulu apprendre l' *a b c* ». Un valet de ferme, dont Pestalozzi admire le bon sens, fait au père (13 février) une observation fort juste. « N'est-ce pas, Klaus, lui disait Pestalozzi, que Jacqueli a une bonne mémoire? — Oui, répond le valet, mais vous le poussez trop. — Ah! reprend le père, c'est ce que je

que Pestalozzi ait accordé quelque attention aux travaux pédagogiques d'un de ses contemporains. Comme il tire tout de son propre fonds, de ses expériences personnelles et de ses méditations, il se préoccupe peu, en général, de savoir ce que pensent et ce qu'écrivent les autres.

1. Les fragments de ce journal qui nous ont été conservés ont été publiés en 1828 par Niederer dans ses *Pestalozzi'sche Blätter*, pp. 338 et suiv., sous ce titre : *Wie Vater Pestalozzi, anno 1774, sein drei und ein halbjähriges Söhnlein Jakobli unterrichtet und beobachtet.*

crains aussi parfois. » Le journal s'interrompt quelques jours après. Les réflexions que fit Pestalozzi, peut-être à l'occasion de la remarque du valet Klaus, l'amenèrent à changer de système à l'égard de son fils. Mais il se jeta alors dans l'extrême opposé : il renonça complètement à rien enseigner au petit Jacques, et voulut que l'enfant ne connût pas d'autre instituteur que la nature, jusqu'à ce qu'il eût achevé son développement physique. C'est le principe de Rousseau : reculer le plus possible l'époque des études scolastiques. Ce principe, Pestalozzi l'appliqua aussi, dans la mesure du possible, à l'éducation des enfants pauvres recueillis dans son institut. Il écrit en 1777 : « Toute précipitation est certainement nuisible, et je ne dois pas enlever les jours de la septième année à leur véritable destination, l'apprentissage du travail (manuel), pour les consacrer à une étude (la lecture, l'écriture et le calcul) qui, à l'âge de neuf ans, sera faite sans peine et dans le même nombre d'heures qu'il aurait fallu y employer de journées en s'y prenant deux ans plus tôt [1] ».

Dans le *Schweizerblatt,* comme nous l'avons déjà dit, on trouve quelques renseignements sur les résultats qu'avait donnés cette éducation négative : le père présente aux lecteurs (n° 34, 22 août 1782) son fils alors âgé de douze ans. Pestalozzi reproduit une espèce de poésie naïve, sans rime ni mesure, bien entendu, que Jacques a composée pour la fête de son papa et que la maman a écrite sous la dictée du jeune garçon qui ne sait pas encore former ses lettres; puis il s'écrie avec orgueil :

Lecteur, est-ce que la meilleure école, la meilleure éducation artificielle aurait conduit mon fils plus loin, ou

1. *Bruchstück aus der Geschichte der niedrigsten Menschheit,* Œuvres, éd. Seyffarth, t. VIII, p. 299.

l'aurait amené plus haut, sous le rapport des qualités qu'il doit avoir comme enfant et qu'il devra posséder comme homme? Trouves-tu mauvais, lecteur, que ce soit dans la chambre de famille qu'il ait puisé ses premières notions sur le monde, et non à Rome et en Grèce, ou bien à Jérusalem? et que la première connaissance de ses devoirs lui soit venue de ses rapports avec moi et sa mère, et non des explications de toute sorte de gens qui disputent sur les noms des devoirs des hommes, explications qui lui sont restées étrangères? Crois-tu, lecteur, que tout ce que mon enfant ignore encore doive l'empêcher de rechercher et de reconnaître la vérité, en ce qu'elle aura d'essentiel pour lui dans son existence? Crois-tu que le manque de connaissances verbales doive empêcher ses progrès dans la connaissance des choses auxquelles il s'appliquera? Dans ce cas, tes opinions et tes expériences sur ce sujet seraient précisément le contre-pied des miennes [1].

Déjà dans le numéro précédent (n° 33, 15 août) il avait dit :

Je parle avec mon fils de fort peu de choses. Je l'habitue à regarder et à écouter en toute simplicité ce qui l'entoure; je l'introduis, sans autre explication, dans l'ordre où toutes les choses au milieu desquelles il vit sont placées par le bon Dieu, qui — c'est ma croyance — est l'auteur de cet ordre. Il n'est pas encore question de jugements ni de conclusions à tirer. Dans son enfance, il ne doit que voir et entendre : lorsque ensuite il aura l'esprit plein de telle ou telle chose, le raisonnement viendra de lui-même. A mes yeux, le fondement de l'éducation de notre siècle, l'enseignement prématuré de la lecture et de l'écriture, qui a pour conséquence d'exciter trop tôt la faculté du jugement, est bien loin d'avoir les heureuses conséquences qu'on lui attribue ordinairement. Mon garçon aura douze ans dans quelques jours et ne sait ni lire ni écrire, et je suis tout à fait tranquille à cet égard. Je reconnais, à la vérité, que le brave garçon, avec mon système, ne saurait briller en aucune façon, et que dans tous les examens il resterait bien loin en arrière de

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. VIII, p. 255.

tous les enfants de son âge, mais cela ne m'inquiète pas; je ne lui fais passer aucun examen, parce que je désire qu'il vive sans souci, et il m'est absolument indifférent qu'on le trouve ignorant ou qu'on déclare que ce qu'il sait n'est rien. Il me suffit de constater que ce qu'il sait, il peut s'en servir, et j'ai plaisir à penser que les choses que sa propre expérience lui enseigne entrent dans une tête non encombrée, où il y a de la place, tandis que nous autres, dans notre enfance, nous n'avions plus une seule petite place dans notre cerveau pour y loger le fruit de nos expériences, parce que tout était déjà occupé par les connaissances artificielles qu'on y avait fait entrer de force [1].

La mère était moins enthousiaste que le père de l'éducation négative à la Rousseau. Emmanuel Fröhlich raconte ce qui suit dans ses *Souvenirs* : « Mme Pestalozzi me dit une fois que son fils avait déjà atteint depuis longtemps l'âge où il eût dû aller à l'école sans que son père songeât à l'y envoyer. Il disait toujours : « C'est la nature qui fait tout ». En conséquence, elle lui avait enseigné elle-même à lire et à écrire, mais en cachette, à l'insu de son mari [2]. »

A la fin de l'année 1782, Pestalozzi se décida tout à coup, on ne sait pour quelle raison, — peut-être à cause du mauvais état de la santé de sa femme et de la façon dont il était absorbé lui-même par ses travaux littéraires, — à envoyer son fils continuer son éducation hors de la maison paternelle. Selon une tradition adoptée par tous les biographes, jusques et y compris MM. Morf et Mann, Jacques aurait été mis en pension dans l'institut de Pfeffel [3] à Colmar, et y serait resté plu-

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. VIII, p. 245.
2. *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 117.
3. Théophile-Conrad Pfeffel, né à Colmar en 1736, mort en 1809, est connu à la fois comme poète et comme éducateur. Devenu aveugle à vingt et un ans, il chercha des consolations dans la culture des lettres, écrivit des pièces de théâtre, des

sieurs années. Mais cette tradition, comme le Dr J. Keller l'avait indiqué [1] et comme le Dr Hunziker l'a démontré ensuite [2], est erronée; ou du moins, si Jacques Pestalozzi entra à l'institut Pfeffel [3], il ne fit qu'y passer : ses lettres à ses parents, conservées au Musée pestalozzien de Zurich, sont datées, les premières, de Mulhouse (oct. 1783-nov. 1784), les autres de Bâle, où Jacques fut placé en 1785 chez le négociant Félix Battier, pour y apprendre le commerce. Il resta dans la maison Battier jusqu'en 1790.

Battier était un ami d'Iselin. Ce fut, semble-t-il, après la ruine de Neuhof que Pestalozzi fit sa connaissance. En effet, en s'adressant à lui dans la préface de la quatrième partie de *Léonard et Gertrude* (1787), il dit : « Ami, tu m'as trouvé comme une plante foulée au bord du chemin, et tu m'as préservé du pied des hommes ». Félix Battier, selon le témoignage de Nicolovius, était « un homme plein de hardis projets, d'une grande énergie et d'une remarquable élévation de sentiments [4] ». La première mention que Pestalozzi fasse

fables, etc. En 1773, il fonda dans sa ville natale, sous le nom d'École militaire, une maison d'éducation qui attira de nombreux élèves. Son institut fut supprimé en 1792.

1. *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 118.

2. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 20.

3. Ramsauer, qui tenait ses renseignements directement de Pestalozzi, est très affirmatif sur ce point. (*Memorabilien*, p. 70.)

4. Nicolovius, communication faite en 1804 à la Société littéraire d'Eutin. — Félix Battier (1748-1801) appartenait à l'une des principales familles de la bourgeoisie bâloise : son grand-père avait été bourgmestre, son père directeur de la corporation des marchands; lui-même était membre du Grand Conseil. (Notice à la fin du second volume de *Léonard et Gertrude*, édition du Musée pestalozzien de Zurich, p. 622, note.) Le caractère exalté de Battier le conduisit plus tard au suicide, à ce que rapporte Emmanuel Fröhlich (*Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 118).

de Battier se trouve dans un des articles du *Schweizerblatt* consacrés à la mémoire d'Iselin (n° 30, 25 juillet 1782) : « O Iselin, s'écrie-t-il, sans toi je serais peut-être resté englouti à jamais dans la fange de ma misère ; peut-être n'eussé-je pas trouvé B., le seul qui maintenant me reste et dont l'affection console mon chagrin ». Nicolovius, qui n'était pas très exactement renseigné, comme le font voir d'autres erreurs de son récit, rapporte que Battier, après avoir fait évaluer Neuhof par un expert, avait fourni à Pestalozzi, dès cette époque, les ressources nécessaires pour mettre de nouveau sa propriété en valeur [1]. Il s'est trompé : c'est dix ans plus tard, en 1790 (voir ci-après, p. 99), que Battier prêta quelques milliers de florins garantis par une hypothèque sur Neuhof, et ce fut pour aider à l'établissement de Jacques Pestalozzi, qui venait de se marier. L'évaluation du domaine de Neuhof, dont parle Nicolovius, se rapporte à une autre circonstance et à un projet qui ne fut pas exécuté. Pestalozzi raconte lui-même, dans son autobiographie, de quoi il s'agissait :

Mon ami Battier, dit-il, me proposa de me défaire à tout prix de ma propriété, s'engageant à ajouter, à ce que je pourrais retirer de cette vente, la somme nécessaire pour compléter un capital de mille louis, qui aurait été placé en mains sûres, et dont la rente m'aurait aidé à vivre paisiblement de l'existence d'un écrivain. Il semble, au premier coup d'œil, que c'était là une proposition que je dusse accepter avec reconnaissance ; mais il y avait pourtant un autre côté de la question à considérer : la valeur vénale de tous les terrains avoisinant ma propriété s'élevait rapidement, et j'étais certain qu'il en serait de même des miens, si bien qu'en peu de temps cette augmentation de valeur dépasserait de beaucoup la somme que Battier eût eu à

1. Communication faite à la Société littéraire d'Eutin.

débourser si j'avais accepté son offre. Ma femme et moi résolûmes donc de garder Neuhof, malgré notre détresse, et préférâmes la continuation de notre misère momentanée à l'acceptation d'un bienfait qui nous eût, au fond, placés dans une situation financière inférieure à la valeur réelle de notre propriété. L'avenir prouva que nous avions raison, et mon petit-fils récolte aujourd'hui les fruits de notre persévérance. Mais Battier ne voulut voir dans ma décision qu'un entêtement déraisonnable. Un riche négociant argovien, qu'il avait chargé de prendre des informations exactes sur l'état de Neuhof et sur sa valeur, s'était aperçu sans doute que l'achat de mon domaine pour un morceau de pain constituerait une excellente spéculation ; ce négociant se fit délivrer, par des paysans dont les terres touchaient aux miennes et qui avaient tout intérêt à les décrier dans l'espoir de les racheter à vil prix, des déclarations légalisées certifiant que ma propriété était sans valeur. Naturellement, après cet incident, mon état de détresse financière se trouva encore plus grand, et il ne fit que s'accroître jusqu'au moment de la révolution helvétique [1].

Nous aurons à revenir encore, dans le chapitre suivant, sur cette liaison de Pestalozzi avec le négociant de Bâle.

1. *Schwanengesang*, p. 223. — Cet incident avait laissé à Pestalozzi une certaine amertume, — qui ne l'empêcha pas de continuer avec Battier des relations amicales, puisqu'il lui dédia la quatrième partie de *Léonard et Gertrude* en 1787 et lui emprunta 5000 florins en 1790, — mais qui plus tard lui fit porter sur l'attitude du négociant bâlois à son égard un jugement d'une injuste sévérité. C'est ainsi qu'on lit dans les Souvenirs de Henning (*Schulrath an der Oder*, III, p. 184) : « Sur Battier aussi, qui avait montré de l'intérêt pour ses projets et lui avait même témoigné de l'amitié, sur Battier, qu'il regardait comme un ami fidèle et éprouvé et dans les bras duquel il s'était jeté, Pestalozzi dut reconnaître qu'il s'était trompé (*auch in Battier musste sich Pestalozzi getäuscht finden*) ».

CHAPITRE IV

PESTALOZZI ÉCRIVAIN, DE 1783 A 1798

Affiliation de Pestalozzi à l'Illuminisme. — Détails sur la vie domestique de Pestalozzi. — Écrits publiés de 1783 à 1787. *Sur la législation et l'infanticide* (écrit en 1780 et 1781, publié en 1783). Seconde partie de *Léonard et Gertrude* (1783); analyse. Troisième et quatrième parties de *Léonard et Gertrude* (1785 et 1787); analyse. — Rapports de Pestalozzi avec le comte de Zinzendorf, ministre de Joseph II; extraits de leur correspondance (1783-1790). — Refonte de *Léonard et Gertrude* en trois parties (1790-1792). — Mariage du fils de Pestalozzi (1791). — Voyage de Pestalozzi en Allemagne (1792). — Pestalozzi et la Révolution française. Pestalozzi est nommé citoyen français (1792). *Essai sur les causes de la Révolution française* (écrit en 1793, publié en 1872); analyse. Liaison de Pestalozzi avec Fichte (1793). Affaire du mémorial de Stäfa (1794). Écrits divers de Pestalozzi sur les affaires politiques zuricoises (1795-1797). — *Fables* (commencées vers 1782, publiées en 1797). — *Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain* (commencé vers 1785, publié en 1797); résumé des idées philosophiques de Pestalozzi exposées dans ce livre; épilogue de l'ouvrage.

Vers cette époque se place un événement auquel la plupart des biographes n'ont pas accordé assez d'importance, et qui est peut-être le plus considérable à signaler dans cette première moitié de l'existence de Pestalozzi : c'est son affiliation à l'ordre secret des Illuminés.

L'Illuminisme, fondé par Weisshaupt vers 1776,

avait rapidement gagné de nombreux adeptes dans les pays de langue allemande; beaucoup d'hommes distingués, de hauts personnages, étaient entrés dans l'association. Le plan des chefs des Illuminés était de se servir des souverains eux-mêmes comme d'instruments inconscients de l'œuvre d'émancipation sociale, et d'obtenir des gouvernements, grâce à l'influence occulte qu'ils sauraient exercer sur eux, les réformes préalables nécessaires à l'exécution de leurs projets. Mais seuls les hauts dignitaires de l'ordre avaient la pleine connaissance de son but mystérieux; les affiliés appartenant aux degrés inférieurs de la hiérarchie ne recevaient qu'une demi-initiation.

Quelle est la date exacte à laquelle Pestalozzi entra en rapport avec les Illuminés? On l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1782 il était membre de l'ordre, et qu'il y portait le nom d'*Alfred* [1]. Le Musée pestalozzien de Zurich possède une lettre adressée à Pestalozzi par l'un de ses supérieurs de l'ordre, qui signe *Epictète*; la lettre est datée d'*Utique*, 5 décembre 1782 [2]. Nous apprenons par cette lettre que Pestalozzi désirait obtenir à Vienne, auprès de l'empereur Joseph II, une situation dans laquelle il pût travailler au relèvement moral et matériel du peuple des campa-

1. Le Dr Hunziker suppose que le choix de ce nom fut suggéré à Pestalozzi par le roman d'Albert de Haller, *Alfred, roi des Anglo-Saxons* (paru en 1773), qui avait joui d'une certaine vogue. Le nom d'Alfred éveillait chez les contemporains l'idée du législateur philosophe et populaire; et c'était bien là le personnage avec lequel Pestalozzi devait se plaire à s'identifier en imagination. Dans la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, on le verra prendre ce rôle de législateur tout à fait au sérieux. — Le nom d'*Alfred* était aussi porté par un des membres les plus importants de l'ordre, le comte de Seinsheim, ministre de l'électeur de Bavière. (Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 1799, t. IV, p. 279.)

2. Elle est reproduite dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1885. p. 17.

gnes, soit par la fondation d'un institut d'éducation professionnelle comme celui de Neuhof, soit de quelque autre façon. Il avait rédigé à cet effet un mémoire dans lequel il développait ses idées. Son correspondant lui répond qu'il a trouvé ses propositions bonnes et ses théories justes, mais que son mémoire n'est pas écrit de façon à plaire à l'empereur. Il l'engage à s'adresser directement à M. de Sonnenfels à Vienne, homme d'État de grande réputation, possédant la confiance de Joseph II, et affilié lui-même à l'Illuminisme [1]. A cette lettre est jointe une note signée *Machiavel*, émanant d'un autre membre de l'ordre auquel le mémoire de Pestalozzi avait été communiqué; « Machiavel » juge aussi que le mémoire est trop défectueux sous le rapport du style, de la méthode et de la clarté pour pouvoir être présenté à l'empereur; il ajoute cette observation assez inattendue : « Si le sieur P., comme son style semble l'indiquer, manie plus facilement le français que l'allemand, il vaudrait mieux qu'il rédigeât ses pensées en français, et qu'il les fît traduire ensuite en allemand par quelque personne capable ».

Le projet de Pestalozzi de chercher un établissement à l'étranger le préoccupait dès 1778 [2]; et nous voyons par sa correspondance avec Iselin que celui-ci l'encourageait dans cette idée et lui faisait entrevoir la possibilité de trouver des protecteurs à Vienne [3]. Il est très

1. Il y portait le nom de *Numa*. (Barruel, *ibid.*, p. 283.)

2. Voir plus haut, p. 34, note, la lettre de Tscharner à Iselin du 19 décembre 1778.

3. Après l'insuccès de la démarche tentée à Berne pour sauver l'institut de Neuhof, Pestalozzi écrit à Iselin : « Je vous en conjure, au nom de la cause de la vérité, veuillez m'aider de votre influence à trouver le plus tôt possible un asile pour mon institut. Je ne demande point d'argent, ou du moins la somme nécessaire n'est-elle pas assez importante pour faire hésiter. Je voudrais seulement obtenir de quelque prince la résidence gra-

vraisemblable qu'Iselin était affilié à l'ordre des Illuminés, et que ce fut lui qui y fit entrer à son tour Pes-

tuite sur un domaine à la campagne, et quelques enfants pauvres dont je serais le père et avec lesquels je travaillerais sans bruit. Quand je devrais pendant des années travailler pour la réalisation de mon but, n'ayant que de l'eau, du pain, des pommes de terre et un toit de chaume, j'irais en souriant au-devant des privations et je serais certain du succès de ma persévérance... Je renouvelle ma prière, mon très honoré ami : je cherche un ministre qui soit homme, en quelque endroit de la terre qu'il se trouve; et si je le trouve grâce à vous, je me rendrai auprès de lui cet été même. » (Lettre du 9 avril 1779.) Au printemps de 1780, il écrit de nouveau : « D'importants projets m'appellent à Berlin; je m'y rendrai peut-être dans quelques semaines. Il s'agit de mon plan d'éducation... Je réclame de votre amitié le service de me donner quelques adresses, mon désir étant de voir quelque ministre éclairé qui puisse me venir en aide... J'ai formé des résolutions propres à relever mon cœur et mon activité en dissipant les erreurs des jugements injustes; je suis poussé à ces résolutions par l'impossibilité de réaliser en Suisse une entreprise de quelque importance; je désire obtenir une audience d'un ministre prussien; je ne lui demanderai qu'une chose, c'est de m'entendre. Je sais que dans votre position il vous est facile de m'aplanir les voies pour atteindre ce but, et je vous prie instamment de me répondre un mot à ce sujet. » (Lettre sans date, d'avril ou de mai 1780.) — Un an plus tard : « Je suis heureux de n'avoir aucun travail qui me retienne en Suisse. Avec le succès de mon livre, mon désir de rentrer dans la vie active et de réaliser mon programme sur une échelle plus vaste s'empare de moi toujours plus fortement; et je ferai tout pour pouvoir utiliser pratiquement les connaissances que j'ai si chèrement achetées. Mais tous les jours je sens davantage que, pour ce que je voudrais être, la Suisse est trop étroite. » (Lettre du 14 mai 1781.) — « J'espère que mon essai sur l'infanticide montrera d'une manière décisive que je puis être employé dans l'administration gouvernementale (*dass ich bei Regierungsstellen brauchbar*); je ne puis le cacher, mon désir d'être employé activement est presque invincible. » (Lettre du 5 juillet 1781.) — L'année suivante, Iselin s'étant avisé, probablement à la lecture de quelque morceau du *Schweizerblatt*, qu'il pourrait bien y avoir en Pestalozzi l'étoffe d'un auteur dramatique, celui-ci lui écrit : « Quant à l'objet principal de votre lettre, je dois vous confesser franchement que l'idée que je possédais quelque aptitude pour le théâtre m'était déjà venue plus d'une fois; mais jusqu'à présent l'ignorance où je

talozzi; Battier, leur ami commun, l'homme « plein de hardis projets », en faisait probablement aussi partie.

suis de la vie du grand monde m'a toujours détourné d'essayer quelque chose en ce genre. Il est vrai que c'est là un défaut auquel il serait facile de remédier, si j'habitais quelque temps une grande ville et que je pusse m'y créer des relations suffisantes; et à ce point de vue, la publication d'un journal hebdomadaire à Vienne me procurerait certainement des ressources qui me permettraient de vivre convenablement dans cette ville... Mais, mon bien cher ami, il me semblerait trop téméraire de ma part de risquer l'aventure sans qu'à l'avance l'attention de quelques grands personnages à Vienne ait été attirée sur mes écrits. Oserai-je ajouter qu'il vous serait peut-être possible, par vos relations personnelles ou par vos *Éphémérides*, de faire naître chez quelque grand personnage l'idée que je pourrais être utilement employé à Vienne... S'il vous venait à l'esprit quelque sujet historique qui fût conforme aux idées actuellement en faveur auprès du gouvernement autrichien, je vous prierais de vouloir bien m'en faire part à l'occasion. » (Lettre du 24 avril 1782.) — « Je ferai venir de Zurich le théâtre de Goldoni, et dès que j'aurai un peu de loisir j'essayerai quelque chose; je réitère ma prière, pour le cas où un sujet historique se présenterait à votre esprit, de vouloir bien me le communiquer. » (Lettre du 5 mai 1782.) C'est évidemment à ce singulier projet de s'essayer comme auteur dramatique que Pestalozzi fait allusion dans ce passage du *Schweizerblatt*, écrit un mois après la mort d'Iselin : « C'est lui (Iselin) qui m'a conseillé la publication de mon journal hebdomadaire; mais il désirait plus encore et travaillait à quelque chose de plus important; et si jamais je vais à V. (Vienne), et que j'y tente quelque chose de plus considérable, c'est à lui que j'en devrai la première pensée. » (N° 33, 15 août 1782.)

On lit dans Pompée, *Études sur la vie et les travaux de Pestalozzi*, 2e éd., p. 43, l'anecdote suivante : « Le célèbre Basedow, dont la lecture de *Léonard* avait excité l'admiration et l'enthousiasme, se mit en relations avec son auteur : il voulut l'attirer dans le *Philanthropin*, établissement normal qu'il avait fondé à Dessau; mais Pestalozzi lui répondit que, si ses idées étaient cosmopolites, son devoir lui imposait de les répandre d'abord dans sa patrie ». On a pu voir par ce qui précède combien la véritable manière de voir de Pestalozzi était différente de celle que Pompée lui prête. Ajoutons que nul autre biographe n'a parlé de relations de Pestalozzi avec Basedow (lequel d'ailleurs avait définitivement quitté la direction du *Philanthropinum* en 1779). Ce qui a pu faire croire à Joseph Schmid (auquel

« Epictète » était l'un des plus actifs parmi les propagandistes de l'Illuminisme, le conseiller ecclésiastique Mieg, de Heidelberg [1]. Quant à « Machiavel », nous ne savons pas quel est le personnage désigné sous ce nom.

Dans sa lettre, « Epictète » parle d'un cahier que Pestalozzi devra lui renvoyer après l'avoir copié, « par l'intermédiaire de la librairie Serini à Bâle ». Le Musée pestalozzien de Zurich possède un petit cahier écrit de la main de Pestalozzi, et contenant une notice sur le but et l'organisation des Illuminés [2]. C'est probablement la copie du cahier d'« Epictète ».

On ne sait pas si Pestalozzi donna suite au projet qui lui était suggéré de s'adresser à M. de Sonnenfels. Mais, dès le mois de juin 1783, on le voit entrer en correspondance avec le comte Charles de Zinzendorf, ministre des finances de Joseph II. C'était Daniel de Fellenberg, comme l'indique la première des lettres de Pestalozzi, qui l'avait mis en rapport avec Zinzendorf. Faut-il supposer que l'intervention des Illuminés y ait été aussi pour quelque chose? Cela pourrait être, mais il n'est point nécessaire de le supposer. L'origine de cette correspondance s'explique très naturellement par l'envoi que Fellenberg avait fait au ministre autrichien de quelques écrits de Pestalozzi de la part de leur

Pompée devait probablement l'anecdote en question) qu'il y avait eu à un moment donné une négociation entre Pestalozzi et Basedow, c'est probablement le fait que Pestalozzi était entré en 1782 en relations avec la *Buchhandlung der Gelehrten* à Dessau (voir plus haut, p. 55, n. 3).

1. Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, t. IV, p. 282. Le recueil des papiers des Illuminés saisis en 1786 et publiés par ordre de l'électeur de Bavière (*Einige Original-Schriften des Illuminaten-Ordens*. etc.) contient plusieurs lettres écrites par Mieg.

2. Le texte en a été publié dans le *Korrespondenzblatt des Archivs der schweizerischen permanenten Schulausstellung*, 1879, p. 8.

auteur. Pestalozzi nous apprend qu'il avait espéré tirer de ses rapports avec Zinzendorf « de sérieux avantages matériels [1] »; mais son attente fut déçue. La correspondance entre Zinzendorf et Pestalozzi dura jusqu'en 1790; les lettres de Pestalozzi et deux lettres de Zinzendorf ont été publiées par le Dr O. Hunziker dans le *Paedagogium* de Dittes, numéros de mai et juin 1881 [2].

Henning dit que Pestalozzi parvint au grade de chef de l'Illuminisme en Suisse; mais que bientôt après, désabusé, il sortit des rangs de l'association [3]. Rien n'indique qu'il y ait eu rupture entre Pestalozzi et les Illuminés à la suite de mésintelligences; la désorganisation de l'ordre, arrivée à partir de 1784, à la suite du procès de Weisshaupt et des persécutions dirigées en Bavière contre les affiliés, suffit à expliquer pourquoi Pestalozzi cessa d'en faire partie. Il faut noter cependant un passage de la quatrième partie de *Léonard et Gertrude* (chap. XXIII), où il traite assez durement les « sociétés secrètes », les « charlatans » et les « thaumaturges »; ce passage paraît s'appliquer à certains agents de l'Illuminisme, tels que Cagliostro. Mais les rêves de régénération sociale dont Pestalozzi s'était

1. *Schwanengesang*, p. 221.

2. C'est à cette publication que nous empruntons les extraits de cette correspondance qui seront donnés plus loin.

3. Voici le texte complet du passage de Henning (*Schulrath an der Oder*, IV, 175) : « Vers cette époque (1780 et années suivantes), l'ordre des Illuminés cherchait à répandre ce qu'on appelait alors les lumières (*Aufklärung*). Pestalozzi s'affilia à cet ordre, dont il ne fut pas seulement un simple membre, mais dont il finit par devenir le chef en Suisse. Il se créa ainsi beaucoup de nouvelles relations, entre autres le conseiller ecclésiastique D. Mieg à Heidelberg, avec lequel il échangea beaucoup de lettres sur les moyens d'instruire le peuple. Lorsque l'ordre des Illuminés dégénéra, Pestalozzi en sortit, non sans s'y être enrichi de beaucoup de nouvelles expériences. »

bercé continuèrent à fermenter dans sa tête; dans le législateur de la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, dans le politique des *Aeusserungen über die bürgerliche Stimmung der europäischen Menschheit*, dans le philosophe des *Nachforschungen* (voir plus loin), on retrouvera l'Illuminé de 1782, le coopérateur d' « Epictète » et de « Machiavel ».

Les seize années qui s'écoulèrent entre la publication du *Schweizerblatt* et la révolution helvétique de 1798 sont la portion la plus mal connue de la vie de Pestalozzi. On possède, il est vrai, les ouvrages qu'il a publiés durant cette période; mais on était si peu renseigné sur ses faits et gestes que, tout récemment encore, on ne savait pas même au juste quelle avait été sa résidence pendant ces seize ans. Une tradition voulait qu'il eût habité la Platte, à Fluntern, l'un des faubourgs de Zurich, où il aurait été l'associé du fabricant de soieries Notz; c'est là qu'il aurait écrit les quatre parties de *Léonard et Gertrude* [1]. Le fabricant Notz n'était pas bourgeois de Zurich, et, pour avoir le droit d'exercer son industrie dans cette ville, il fallait qu'il plaçât sa maison sous le nom d'un citoyen : il s'adressa, paraît-il, à Pestalozzi, qui consentit à devenir son prête-nom; mais cette combinaison commerciale n'obligeait point celui-ci à résider à Zurich, et d'ailleurs l'association avec Notz n'est établie que pour les années 1796 et 1797 [2]. Il est aujourd'hui bien démontré par l'examen des lettres de Pestalozzi écrites entre 1782 et 1798 qu'on a pu retrouver, et en particulier des lettres à Zinzendorf, toutes datées de Neuhof, que

1. Voir à ce sujet la préface placée en tête de l'édition de *Léonard et Gertrude* publiée par le Musée pestalozzien de Zurich, t. I. p. VIII.
2. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 88, note.

c'est à Neuhof que l'auteur de *Léonard et Gertrude* continua à résider, sauf de courtes interruptions; cela résulte aussi du témoignage d'Emmanuel Fröhlich, qui fut son voisin à partir de 1790 [1].

Mme Schulthess, belle-mère de Pestalozzi, était morte en 1780 [2]; J.-J. Schulthess vint alors souvent passer quelques mois à Neuhof dans la maison de son gendre; c'est là qu'il mourut en 1789. Mme Pestalozzi la mère vivait soit à Zurich, dans la retraite, soit à Richtersweil chez son frère, le Dr Hotze; elle mourut en 1796. Quant à Mme Pestalozzi-Schulthess, qui ne se plaisait pas à Neuhof, elle passait une partie de son temps chez des amies, en particulier chez Mme de Hallwyl, dans le château de laquelle elle faisait chaque année de longs séjours [3]. La santé de Mme Pestalozzi,

1. *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 116.

2. M. Morf donne la date du 13 novembre 1781 (t. I, p. 135), mais c'est une erreur ou une faute d'impression. Il résulte du tableau généalogique de la famille Schulthess, publié dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1885, p. 97, que Mme Schulthess est morte en 1780. La date erronée donnée par M. Morf a conduit le Dr J. Keller à placer en novembre 1781 une lettre non datée de Pestalozzi à Iselin (la 35e d'après son classement), qui est bien de novembre 1780.

3. La famille de Hallwyl, dont l'ancien château seigneurial est situé au bord du petit lac du même nom, avait été illustrée au xve siècle par Jean de Hallwyl, l'un des chefs qui commandaient l'armée des Suisses à Grandson et à Morat. Une branche de cette famille, celle dont était issue l'amie de Mme Pestalozzi, s'était fixée en Autriche et y était demeurée catholique, tandis que les Hallwyl de Suisse avaient adopté le protestantisme à l'époque de la Réforme. Francisca-Romana de Hallwyl, fille du comte François-Antoine de Hallwyl, lieutenant feld-maréchal des armées autrichiennes, mort pendant la guerre de Sept ans, naquit à Vienne en 1758. Elle était, dit-on, d'une beauté accomplie et d'un caractère angélique. Sa mère, gouvernée par un confesseur jésuite, le père Ignace, voulait la forcer à prendre le voile; mais un jeune parent, le baron Abraham-Jean de Hallwyl, de la branche suisse, qui s'était épris de Francisca-Romana, lui proposa de l'enlever. Avec son aide, la jeune fille s'échappa de Vienne (1774); après de nombreuses et romanesques péripéties,

nous l'avons déjà dit, avait été fortement ébranlée par les fatigues et les angoisses morales des pénibles années traversées de 1770 à 1780; ainsi s'explique en partie le besoin qu'elle éprouvait d'aller chercher du repos dans la maison d'une amie. Dans le *Schweizerblatt* (n° 33, 15 août 1782), Pestalozzi fait allusion à l'absence de sa femme, « qui vit loin de lui [1] »; dans le numéro suivant, il nous apprend qu'elle était encore à Neuhof quelques semaines auparavant, le jour de la Saint-Henri, c'est-à-dire le 15 juillet [2]. C'est probablement à cause des absences prolongées de Mme Pestalozzi, comme nous l'avons déjà dit, que le petit Jacques dut être mis en pension. Pestalozzi paraît avoir pris son parti de cet état de choses, et, dans sa solitude, c'était pour lui une consolation de penser « que l'amitié rendait à sa femme une partie des biens qu'elle avait perdus par lui [3] ». D'ailleurs les amis de Mme Pestalozzi le traitaient lui-même avec égards, et il était le bienvenu au château de Hallwyl, où il faisait de fréquentes visites.

L'année 1783 vit paraître deux nouveaux écrits de Pestalozzi : un mémoire sur l'infanticide et la deuxième partie de *Léonard et Gertrude*.

maudite et déshéritée par sa mère, elle épousa son cousin et abjura le catholicisme. Les époux habitèrent ensemble le château de Hallwyl; mais le jeune baron mourut en 1780, empoisonné, croit-on, à l'instigation du père Ignace. Restée veuve, la baronne de Hallwyl voua un véritable culte à la mémoire de son mari, et consacra le reste de ses jours à la bienfaisance. Elle vécut jusqu'à un âge avancé, et le souvenir de ses vertus, dit un biographe, se conserve encore au sein des populations de la contrée.

1. « *Ein liebes Weib, das jetzt weit weg von mir in *** lebt.* » (*Schweizerblatt*, p. 242.)

2. *Ibid.*, p. 253.

3. Voir la note 3 de la page 41.

L'essai intitulé *Sur la législation et l'infanticide*[1] avait été rédigé en 1780 et 1781[2]; l'auteur nous apprend qu'il s'agissait de répondre à cette question, pour la solution de laquelle un prix de cent ducats avait été proposé[3] : « Quels seraient les meilleurs moyens à employer en vue de prévenir l'infanticide? » Pour faire connaître l'esprit dans lequel l'ouvrage est composé, il suffit de citer l'énumération des causes de l'infanticide, telles que Pestalozzi les indique : ce sont la perfidie des séducteurs, la rigueur des lois pénales édictées contre les filles-mères, la pauvreté, les circonstances où vivent beaucoup de filles en service, la crainte de la sévérité des parents ou tuteurs, le rigorisme hypocrite des mœurs, des antécédents vicieux, enfin les conditions spéciales où se trouve la fille-mère à l'heure de son accouchement. Au nombre des réformes que Pestalozzi réclame, on remarque l'abolition de la peine de mort.

La deuxième partie de *Léonard et Gertrude*[4] fut écrite

1. *Ueber Gesetzgebung und Kindermord; Warhrheiten und Träume, Nachforschungen und Bilder. Vom Verfasser Lienhards und Gertrud. Geschrieben 1780. Herausgegeben 1783. Frankfurt und Leipzig, auf Kosten des Verfassers.*

2. « J'écris sur les lois contre l'infanticide. » (Lettre de Pestalozzi à Iselin, du 4 janvier 1781.)

3. Ce prix avait été annoncé dans les *Rheinische Beiträge*, et l'annonce fut reproduite dans les *Éphémérides* d'Iselin, numéro de novembre 1780. Les juges du concours devaient être le bourgmestre von Dallberg à Erfurt, le professeur Michaëlis à Gœttingue, et le conseiller aulique Rigal à Mannheim. Le délai pour l'envoi des manuscrits était la Pentecôte de 1781. Le mémoire de Pestalozzi ne fut pas présenté au jury; l'auteur aurait désiré le vendre à un libraire de Bâle pour en retirer un profit immédiat. (Lettre de Pestalozzi à Iselin, du 13 février 1781.) Mais ses négociations successives avec le libraire Flick à Bâle, puis avec le libraire Weygand à Leipzig, n'aboutirent pas, et Pestalozzi finit par faire imprimer son mémoire à ses propres frais.

4. *Lienhard und Gertrud. Ein Buch für's Volk. Zweiter Theil.* Francfort et Leipzig, 1783.

dans les premiers mois de 1783 [1] et parut à la fin de l'année [2]. L'auteur avait renoncé à l'enseignement direct, au procédé didactique employé dans *Christophe et Else*, et était revenu à sa première manière. Les personnages sont les mêmes dans la deuxième partie de *Léonard et Gertrude* que dans la première; il faut noter cependant que Gertrude y tient beaucoup moins de place : elle ne paraît que dans trois ou quatre chapitres sur soixante-dix; tout le reste du livre est consacré au récit des méfaits de divers complices de Hummel, et de la punition que leur inflige Arner, ainsi qu'à une biographie rétrospective de l'ancien bailli. Pestalozzi s'en excuse : « J'aimerais tant, s'écrie-t-il, à parler beaucoup de cette femme, et je trouve si peu à dire d'elle, tandis qu'il me faut parler si longuement de la bande des coquins [3] ! » Et c'est alors qu'il a recours à une belle comparaison, souvent citée :

Lecteur, je voudrais pourtant chercher pour toi une image de cette femme, afin qu'elle apparaisse vivante devant tes yeux, et que sa silencieuse activité te devienne à jamais inoubliable. Ce que je vais dire est beaucoup; mais je ne crains pas de le dire. Ainsi chemine dans sa voie, du matin au soir, le soleil de Dieu. Ton œil ne voit pas ses pas, ton oreille n'entend pas sa marche; mais à son coucher tu sais qu'il se lèvera de nouveau et continuera à réchauffer la terre, jusqu'à ce que les fruits en soient mûrs. Cette image de la grande mère [4], qui vivifie la terre de ses rayons, est l'image de Gertrude, et de toute femme qui

1. Pestalozzi annonçait à Zinzendorf, en juin, que le manuscrit en était presque terminé.

2. Un exemplaire put en être envoyé par Pestalozzi à Zinzendorf le 30 décembre.

3. Chap. XXIII, p. 306. Nous citons toujours *Léonard et Gertrude* d'après l'édition du Musée pestalozzien de Zurich.

4. Le soleil, en allemand, est du genre féminin.

sait faire de la chambre de famille le sanctuaire de la divinité [1].

Le 16 avril 1784, Zinzendorf écrivait à Pestalozzi :

La deuxième partie de votre roman populaire est écrite dans le même esprit que la première, et ne pouvait manquer par conséquent de me faire le même plaisir... Je ne doute pas que vous n'ayez auprès de vous des amis avec lesquels vous pouvez vous entretenir agréablement de vos idées philanthropiques : ce doit être pour vous un encouragement à persévérer dans la voie utile où vous marchez. S'il en est ainsi, vous êtes certainement plus heureux que bien des amis de l'humanité qui vivent dans une sphère plus brillante [2].

La troisième partie de *Léonard et Gertrude* fut publiée au printemps de 1785 [3]. Cette fois, Pestalozzi avait élargi son cadre et abordé un sujet plus vaste. Dans la deuxième partie, il s'était contenté d'ajouter de nouveaux chapitres à son récit primitif, pour complé-

1. Chap. XXIV, p. 307. Pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'allemand, nous reproduisons ci-après ce passage dans la langue originale :

« Leser, ich möchte dir dennoch ein Bild suchen von dieser Frau, damit sie dir lebhaft vor Augen schwebe, und ihr stilles Thun dir immer unvergesslich bleibe. Es ist viel, was ich sagen will ; aber ich schäme mich nicht, es zu sagen.

« So gehet die Sonne Gottes vom Morgen bis am Abend ihre Bahn. Dein Auge bemerkt keinen ihrer Schritte, und dein Ohr höret ihren Lauf nicht ; aber bei ihrem Untergange weisst du, dass sie wieder aufstehet und fortwirkt, die Erde zu wärmen, bis ihre Früchte reif sind.

« Dieses Bild der grossen Mutter, die über die Erde brütet, ist das Bild der Gertrud und eines jeden Weibes, das seine Wohnstube zum Heiligthum Gottes erhebt und ob Mann und Kindern den Himmel verdient. »

2. *Paedagogium*, 1881, p. 476.

3. *Lienhard und Gertrud. Ein Buch für's Volk. Dritter Theil.* Francfort et Leipzig, 1785. La préface est ainsi datée : « Écrit dans ma solitude, le 10 mars 1785 ».

ter le tableau de l'état d'ignorance et de misère où vivaient les paysans. Maintenant il veut faire œuvre de réformateur, indiquer les remèdes qui doivent être appliqués aux maux qu'il a décrits. Ce qu'il faut réformer en premier lieu, c'est l'école et l'église. Mais pour changer l'école, il faut changer le maître d'école.

« Quand j'y réfléchis bien, dit au *Junker* l'homme le plus sensé du village, l'industriel Meyer, il me paraît qu'avec tout ce que vous pourrez faire, vous n'arriverez pourtant pas à votre but, à moins que vous ne chassiez l'individu qu'on appelle maître d'école, et que vous ne supprimiez l'école, ou bien que vous ne la réformiez complètement. Depuis cinquante ans, tout a tellement changé chez nous que la vieille méthode de tenir l'école ne vaut plus rien pour les gens tels qu'il les faut aujourd'hui... Vous savez quel maître d'école nous avons. Le malheureux n'a pas la moindre idée de ce qu'un homme doit savoir pour se tirer d'affaire avec honneur dans le monde. Il ne sait pas même lire; quand il lit, il semble qu'on entende bêler un vieux mouton, et plus il veut être édifiant, plus il bêle. Et quel ordre dans sa classe! La puanteur vous fait reculer quand on ouvre la porte. Il n'y a pas une étable dans le village où les veaux et les poulains ne soient mieux soignés que nos enfants dans une école pareille [1]. »

L'ancien magister de Bonnal est remplacé par un personnage nouveau, en qui Pestalozzi a bien certainement voulu se peindre lui-même : c'est le lieutenant Glüphi, un militaire invalide, devenu l'ami et le conseiller d'Arner [2]. A côté de lui apparaissent d'autres

1. Chap. II, p. 8.

2. A propos de ce nom de Glüphi, le Dr Hunziker a émis une hypothèse ingénieuse — trop ingénieuse peut-être. Il rappelle qu'en prenant le nom d'*Alfred* comme membre de l'ordre des Illuminés, Pestalozzi avait probablement dû songer au célèbre roi des Anglo-Saxons (voir la note 1 de la page 70), et il ajoute : « On sait que le roi Alfred dut se cacher pendant un temps pour

figures nouvelles : le filateur de coton Meyer (*Baumwollen-Meyer*), le représentant et l'apôtre du travail industriel et de l'économie qui doivent amener l'aisance dans la cabane du pauvre [1]; sa sœur, l'énergique et sensée Mareili; et une paysanne de bonne et franche volonté, la jeune Renold, qui devient l'alliée de Gertrude et de Mareili dans la croisade contre le désordre et la paresse. C'est Meyer et sa sœur qui donnent à Arner l'idée de réformer l'école; c'est Gertrude, avec sa chambre pleine d'enfants qui lisent, calculent et chantent tout en filant leur coton, qui lui fournit le modèle de ce que doit être la classe. « Croyez-vous, demande Glüphi, que l'ordre que vous avez établi dans cette chambre puisse être introduit dans une école? — Je pense, répond Gertrude, que ce qu'on peut faire avec dix enfants, on peut le faire aussi avec quarante [2]. » Et elle promet son aide si l'on veut essayer. Le lieutenant la prend au mot. La nouvelle école est aussitôt installée. Les enfants y travaillent de leurs mains à l'occupation que leurs parents ont choisie pour eux, et en même temps ils apprennent à lire, à écrire et à calculer. Ger-

échapper aux Danois; et Haller raconte dans son roman que, pour ne pas être reconnu sous son déguisement, il se faisait appeler par ses compagnons *Wulf*. Il est très admissible que Glüphi (qui dans l'édition de 1790-1792 est écrit *Glülphi*) soit une transformation de ce nom de Wulf : et alors nous arriverions à cette conclusion, que Glüphi est à Pestalozzi ce que Wulf est à Alfred; en d'autres termes, que Glüphi est Alfred caché sous un pseudonyme, c'est-à-dire Pestalozzi déguisé. » (Notice à la fin du second volume de *Léonard et Gertrude*, édition du Musée pestalozzien de Zurich, p. 621.)

1. Dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 8, M. E. Zschokke a donné des détails sur deux personnages réels, portant le nom de Meyer, l'un d'Aarau, l'autre de Rüfenach, près de Brugg, dont il croit retrouver les traits dans le *Baumwollen-Meyer* de Pestalozzi.

2. Chap. xx, p. 58.

trude, après avoir présidé aux premiers arrangements, est remplacée dans la classe par une aide, la bonne Marguerite, qui surveille le travail des petites filles. Le lieutenant dirige l'enseignement et maintient une discipline paternelle, mais ferme et stricte. C'est à dessein que Pestalozzi a fait de son maître d'école un ancien militaire : il lui fallait, pour ce rôle, un homme préférant l'action à la parole, un homme qui incarnât en lui la règle inflexible, qui pût enseigner avec autorité, par son exemple, toutes ces choses nécessaires, l'ordre, la ponctualité, la propreté, l'obéissance, l'assiduité au travail. Plusieurs chapitres sont consacrés à décrire les moyens employés par Glüphi pour asseoir la discipline, pour donner aux enfants de bonnes habitudes, pour les instruire dans les connaissances élémentaires : ce sont autant de réminiscences de ce que l'auteur avait tenté lui-même à Neuhof. Signalons en passant la valeur accordée par Pestalozzi au calcul comme moyen de former le jugement, d'habituer l'enfant à raisonner juste et à ne pas se payer de mots. « L'homme, dit-il, n'acquiert la sagesse que par une longue expérience, ou *par des exercices de calcul, qui peuvent en partie y suppléer* [1]. » Cette haute idée des vertus des quatre règles restera un trait saillant de son système d'enseignement; serait-il téméraire d'ajouter qu'une partie du respect que lui inspiraient les opérations de l'arithmétique venait probablement de ce qu'il était incapable de les exécuter lui-même correctement?

Le passage suivant résume nettement l'idée que Pestalozzi se fait d'une bonne méthode élémentaire; on y trouve déjà en germe les principes qu'il développera une vingtaine d'années plus tard :

1. Chap. LXX, p. 206.

Tout en s'occupant du cœur des enfants, le lieutenant s'occupait aussi de leur tête : il voulait que ce qui y entrait fût aussi clair et visible que la pleine lune au ciel. Avant tout, il enseignait aux enfants à bien voir et à bien entendre, et exerçait en eux le bon sens naturel qui existe dans chaque homme... Quand on veut détourner les hommes de l'erreur, ce ne sont pas les paroles des insensés qu'il s'agit de réfuter, c'est l'esprit même de leur folie qu'il faut éteindre en eux. Pour faire voir, il ne sert à rien de décrire la nuit et de peindre la couleur noire de ses ténèbres : c'est seulement en allumant la lumière que tu pourras montrer ce que c'était que la nuit; c'est seulement en enlevant la cataracte que tu feras comprendre à l'aveugle ce qu'était la cécité. Bien voir et bien entendre est le premier pas vers la sagesse de la vie; et le calcul est le fil conducteur qui nous préserve de l'erreur dans la recherche de la vérité; c'est la pierre angulaire de la tranquillité et du bien-être que seule une vie de travail, réfléchie et prévoyante, peut assurer aux enfants des hommes [1].

Le pasteur, qui voit la réforme accomplie par Glüphi dans l'école, se sent pris d'émulation. Il y a un curieux dialogue entre lui et le lieutenant :

« Je ne veux rien avoir à faire, dit le soldat, avec le *lirilari* des maîtres d'école, avec ce bavardage qui fait tourner les cervelles et gâte la raison. — Je ne l'aime pas plus que vous, dit le pasteur. — Mais je condamne tous les longs discours, reprend Glüphi, tout ce qui est verbiage, à l'école ou ailleurs. Irez-vous jusque-là? — Oui certes, répond le pasteur : le bavardage est proprement la maladie ecclésiastique, dont nous avons si grand besoin de nous guérir. — A la bonne heure! Des actes, voilà ce dont l'homme a besoin. Foin des discours [2]! »

Le digne pasteur, qui a fait pendant trente ans des sermons à son corps défendant, ne demande pas mieux

1. Chap. LXX, p. 205.
2. Chap. XVII, p. 50.

que de ne plus prêcher. Il renonce même à faire apprendre aux enfants le catéchisme.

Il marqua de sa main dans leurs livres les quelques sentences sages et pieuses qu'il leur permit encore d'apprendre par cœur; de tout le reste, questions oiseuses, vains prétextes à disputes, qu'il voulait effacer de leur esprit, il ne dit plus mot : et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne parlait pas plus de ces choses que si elles n'eussent pas existé, il répondait : « Je vois tous les jours plus clairement qu'il n'est pas bon pour l'homme de se martyriser la cervelle pour y faire entrer tant de *pourquoi* et de *parce que*; l'expérience montre que plus les hommes se mettent de ces *pourquoi* et de ces *parce que* dans la tête, plus ils perdent leur bon sens naturel et l'usage pratique de leurs mains et de leurs pieds [1] ».

Et après avoir expliqué en quoi le pasteur fait consister « la véritable religion humaine », la seule qu'il veuille désormais enseigner à ses paroissiens, Pestalozzi ajoute : « Mais le plus méritoire en lui, c'est qu'il déclarait franchement que s'il n'eût pas vu de quelle façon le lieutenant et la bonne Marguerite s'y prenaient à l'école avec les enfants, il n'aurait jamais essayé de lui-même de rien changer à la vieille routine, et qu'il serait resté jusqu'à la mort l'ancien pasteur de Bonnal, tel qu'il avait été trente années durant [2] ». C'est une chose caractéristique que la façon dont Pestalozzi fait incliner ici l'ecclésiastique devant la supériorité du laïque. « Ainsi, dit-il quelque part, parlait l'homme dont la force venait de ce qu'il connaissait le monde, au prêtre dont la faiblesse venait de ce qu'il ne le connaissait pas [3]. » La différence du point de vue, entre la

1. Chap. LXVIII, p. 201.
2. Chap. LXIX, p. 202.
3. Chap. LXIX, p. 204.

première partie de *Léonard et Gertrude* et ce troisième volume écrit quatre ans plus tard, est ici très sensible. Dans la première partie, le pasteur était le représentant par excellence de la sagesse; nul ne lui était supérieur, il suffisait à tout. Maintenant, au contraire, en subordonnant le pasteur au maître d'école Glüphi, Pestalozzi montre clairement que, dans l'œuvre de réforme sociale, l'initiative ne saurait appartenir à l'Église; le clergé ne doit plus jouer qu'un rôle d'auxiliaire; et ce rôle même, il ne pourra le remplir qu'à la condition de renoncer à la religion formaliste, de laisser dormir le dogme et de ne plus enseigner que la morale.

Notons encore un curieux chapitre où l'auteur met dans la bouche de la vaillante et sensée Mareili une profession de foi bien significative. Les bonnes femmes du village se plaignent à elle que, si le pasteur n'explique plus la parole de Dieu, on ne saura plus ce qu'on doit croire. Elle répond qu'il n'y a pas besoin de tant d'explications. « Et comment fais-tu donc? » lui demande-t-on.

« Comment je fais? Bonnes gens, je vais vous le dire. Il y a assez de choses dans le monde qui sont de Dieu même et qui nous disent clairement ce que Dieu veut de nous. J'ai le soleil, la lune, et les étoiles, et les fleurs du jardin, et les fruits des champs, — et puis mon propre cœur, et tout ce qui m'entoure; est-ce que cela ne me dit pas, mieux que ne le feraient tous les hommes, ce qu'est la parole de Dieu et ce qu'il attend de moi? Et tenez, quand je vous vois là devant moi, et que je lis dans vos yeux ce que vous voulez de moi et les obligations que j'ai envers vous; et que je regarde les enfants de mon frère, pour qui je me sens responsable, — n'est-ce pas là une parole de Dieu qui m'est directement adressée, qui n'appartient qu'à moi, que personne n'a besoin de m'expliquer et sur laquelle je ne puis me tromper? » — Et les bonnes femmes durent convenir que le soleil, la lune et les étoiles, et le cœur de l'homme et tout

ce qui l'entoure, expliquent à chaque homme la parole de Dieu d'une manière infaillible et suffisante [1].

A côté de cette partie, qu'on pourrait appeler théorique et technique, destinée spécialement à cette classe de lecteurs que leur position sociale pouvait mettre à même d'imiter l'exemple d'Arner et de Glüphi, le troisième volume de *Léonard et Gertrude* contient bon nombre de scènes appartenant au roman proprement dit, et qui peuvent être placées à côté des meilleures pages de la première partie. Tels sont les chapitres consacrés au récit de la visite d'Arner et du lieutenant chez le *Baumwollen-Meyer* et sa sœur Mareili, à la description du cortège organisé par les fillettes du village en l'honneur d'Arner, et de la fête champêtre qui s'en suit; et, dans le genre humoristique, ceux où l'auteur nous fait assister aux péripéties amusantes des projets matrimoniaux que Gertrude a formés à l'égard d'une jeune paysanne, dont elle voudrait faire la femme de l'honnête Rudi, et que sa famille destine à un gros aubergiste amateur de charcuterie. La note poétique se retrouve dans ce volume comme dans les précédents : il y a peu de figures plus touchantes que celle de la simple et naïve enfant « debout sous un jeune poirier en fleur, qui était son image [2] », la fille du suicidé, qui veille avec tant de piété sur la tombe solitaire de son père, et dont la bonne Mareili fait la reine du cortège; et c'est un tableau tracé de main de maître que cette courte scène où Pestalozzi oppose l'un à l'autre la nature et l'homme. Arner est debout, le lieutenant à ses côtés, sur une hauteur d'où le regard embrasse toute la vallée qui forme son domaine :

1. Chap. LXXVII, p. 231.
2. Chap. XLVIII, p. 139.

L'Itte limpide déroulait à leurs pieds son ruban d'argent. Le soleil se couchait, et l'onde miroitante de la sinueuse rivière brillait de Bonnal jusqu'aux montagnes bleues, qui séparaient comme un rideau les terres d'Arner du reste du monde [1]. Il contempla un moment, sans parler, la rivière et la vallée. « Ah! que les hommes sont laids! dit-il enfin; quoi qu'on puisse faire pour eux, ils n'égaleront jamais en beauté ce simple paysage. » C'était un spectacle admirable en effet que celui de la vallée dans la magnificence du soleil couchant. — « Vous vous trompez », répondit le lieutenant; et en ce moment même un petit berger parut au-dessous du rocher sur lequel ils étaient, poussant une chèvre devant lui. Il s'arrêta à leurs pieds, regardant le coucher du soleil, appuyé sur son bâton, et se mit à chanter. Alors montagne et vallée, rivière et soleil disparurent à leurs yeux. Ils ne virent plus que le petit berger, drapé dans ses haillons, et Arner dit : « J'avais tort; la beauté des hommes est la plus grande des beautés de la terre [2]! »

1. Le paysage décrit dans ce passage est celui qui s'offre à la vue lorsque du château de Wildenstein, à cette époque résidence des baillis de Schenkenberg (voir la note 4 de la page 38), on suit des yeux vers le nord le cours sinueux de l'Aar. « Il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour que cette description nous transporte en pensée dans la vallée de l'Aar, près de la Gisulafluh; devant nous se déroulent les méandres du fleuve jusqu'au delà de Brugg, près de Rein, le dernier village appartenant au bailliage de Schenkenberg, c'est-à-dire à l'endroit où les « montagnes bleues », le Jura, franchissant l'Aar, viennent comme un double rideau fermer l'horizon. » (*Pestalozzi-Blätter*, 1885, p. 49.)

2. Chap. XXVI, p. 81. Nous reproduisons cette belle page dans la langue originale :

« Die glatte Itte zitterte im reinsten Silberlicht zu ihren Füssen. Die Sonne neigte sich, und der Wasserspiegel des Schlangenbachs glänzte von Bonnal aus bis Ends zu den blauen Bergen, die wie ein Vorhang Arners Land von der übrigen Welt schieden. Arner sah eine Weile staunend still in Thal und Bach...

« — Ach! die Menschen sind so hässlich, und was man auch « mit ihnen macht, so bringt man's nicht dahin, dass sie auch « nur sind, wie dieses Thal », sagte da der Junker.

« Aber der Anblick des Thals und des Sonnenuntergangs war auch herrlich.

« —Das ist jetzt auch nicht », erwiderte der Lieutenant; und als

Sous le rapport du style, il faut observer que dans cette troisième partie Pestalozzi fait un usage beaucoup plus fréquent des formes particulières du dialecte suisse, si bien que la lecture du livre en est rendue plus difficile. Est-ce de sa part simple négligence? ou bien a-t-il voulu donner par là plus de vigueur et d'originalité à son langage? Il est difficile de se prononcer à cet égard.

Une lettre à Zinzendorf, du 10 décembre 1785, fait connaître l'accueil que reçut en Suisse ce troisième volume. Il fut, dit Pestalozzi, beaucoup moins lu que le premier et obtint moins de succès.

Il est possible. ajoute-t-il, qu'il soit réellement plus mal écrit; mais il est certain d'autre part que les vérités qui y sont exprimées ne sont pas de nature à produire uniquement le genre d'impressions dans lesquelles j'avais jugé à propos de me renfermer en écrivant la première partie... Ce qui pourrait seul témoigner d'une influence réelle de mon livre, ce seraient des actes, des tentatives pour réaliser quelques-unes des vérités qu'il contient; mais je n'en vois pas la moindre trace. Quoique j'aie pour amis beaucoup de nos honorables gouvernants, on ne m'a jamais demandé le moindre conseil, pas même pour l'organisation d'une école; sauf que, l'an dernier, Lavater ayant proposé des réformes dans la législation consistoriale, le conseiller zuricois Bürkli m'invita à traiter ce sujet; je le fis, mais il trouva les principes de mon mémoire trop hardis pour le conseil des Deux-Cents.

er's sagte, trieb ein Hirtenbub unter dem Felsen, auf dem sie standen, eine magere Geiss vor ihm her. Er stand zu ihren Füssen still und sah gegen die Sonne hin, lehnte sich auf seinen Stock und sang ein Abendlied. Er war die Schönheit selber, — und Berg und Thal, die Itte und die Sonne verschwand vor ihren Augen! Sie sahen jetzt nur den Jüngling, der in Lumpen gehüllt vor ihnen stand, und Arner sagte :

« — Ich hatte Unrecht; die Schönheit der Menschen ist die « grösste Schönheit der Erde. »

Pestalozzi se hasarde ensuite à faire entendre qu'il irait volontiers à Vienne.

L'approbation de Votre Excellence, continue-t-il, m'encourage à travailler avec plus d'ardeur à ma quatrième partie. Mais ce qui m'occupe plus encore en ce moment, c'est le projet d'élucider la véritable théorie du gouvernement par des recherches sur les motifs réels d'action de la nature humaine. Je désirerais aussi avoir l'occasion d'étudier davantage le côté pratique de mon sujet par de nouvelles expériences... Voilà la raison qui parfois me fait trouver trop étroit le cercle de ma position actuelle — d'ailleurs agréable — et désirer d'habiter quelque temps dans le voisinage d'hommes appartenant à des cercles plus étendus et possédant de l'influence sur le peuple ; quoique, dans d'autres instants, je sente, comme Votre Excellence me l'écrivait l'an dernier, que je suis probablement plus heureux dans ma solitude que bien des amis de l'humanité vivant dans une sphère plus brillante : d'ailleurs, ce qui brille n'est pas ce que je recherche. La baronne de Hallwyl était justement chez moi le jour où j'ai reçu la dernière lettre de Votre Excellence; la noble femme avait les larmes aux yeux en voyant la joie que me causait cette lettre venant de sa ville natale [1]. Son voisinage est un des plus grands bonheurs de ma situation. Fellenberg a quitté son bailliage pour retourner à Berne, en sorte que je suis ici toujours plus seul...

La troisième partie de *Léonard et Gertrude* avait plu médiocrement; la quatrième et dernière partie, qui parut en 1787 [2], plut bien moins encore. Cette fois l'auteur avoue sans détour les plus hautes ambitions : il vise à une réforme profonde des lois et de la société, et il donne le modèle d'une législation propre à opérer les changements et les progrès qu'il médite. Nous

1. Voir la note 3 de la page 77.
2. *Lienhard und Gertrud. Ein Buch für's Volk. Vierter und letzter Theil.* Francfort et Leipzig, 1787.

apprenons — ce qu'on ne nous avait pas dit jusqu'ici — que la seigneurie d'Arner fait partie d'un duché dont le souverain va devenir un des personnages du roman. Son attention a été attirée sur les réformes commencées à Bonnal. Un ministre du prince, Bylifsky, est l'ami d'Arner et encourage ses tentatives, tandis que le courtisan Helidor, sceptique et égoïste, cherche à les tourner en ridicule auprès du duc dont il est le favori. Longtemps le génie du bien et celui du mal, personnifiés en ces deux hommes, se disputent l'esprit du souverain, qui flotte irrésolu. Arner, cependant, continue son entreprise. Il y apporte tout son bon vouloir; mais c'est à Glüphi que Pestalozzi donne décidément le premier rôle. Dans le chapitre intitulé *La philosophie de mon lieutenant et celle de mon livre*, l'auteur indique les bases de la législation qui sera exposée dans les chapitres suivants; quoique cette législation doive s'appeler « la législation d'Arner », le militaire maître d'école en sera le véritable auteur : « car ce n'est ni d'un vieux pasteur ni d'un jeune gentilhomme qu'on pourrait attendre pareille œuvre, mais de l'expérience d'un homme comme lui [1] ». Les institutions nouvelles — dans le détail desquelles nous ne pouvons pas entrer ici et qui forment un code complet à l'usage des seigneurs éclairés désireux de faire le bonheur de leurs paysans — portent bientôt d'heureux fruits malgré les résistances de la routine; les machinations de l'astucieuse Sylvia, l'alliée d'Helidor, sont déjouées; Bylifsky parvient à décider le duc à faire une enquête sérieuse, et à se rendre lui-même à Bonnal; et, au dénouement, nous entrevoyons le triomphe final du bien sur le mal, de la vérité sur le

1. Chap. XLI, p. 303.

mensonge : les réformes dont Arner et ses amis ont prouvé la possibilité et l'efficacité en les expérimentant dans un village, vont être étendues au pays tout entier par le duc, désormais converti aux idées nouvelles.

La personnalité de Glüphi se confond avec celle de Pestalozzi dans ce quatrième volume plus que dans le précédent. Cet homme, que l'orgueilleuse Sylvia dédaigne parce qu'il taille lui-même les cheveux et les ongles des petits villageois [1], cet homme qui a connu la misère, et à qui les paysans ont crié d'une voix railleuse : *Joggeli, hast Geld? Joggeli, willt Geld?* [2] cet homme que des ingrats calomnient et bafouent, et qui garde une si calme et si fière attitude, qui est-ce, sinon Pestalozzi lui-même? N'est-ce pas à Pestalozzi que s'appliquent ces paroles du pasteur parlant du lieutenant :

> Sa tournure d'esprit, qui, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, le fait se préoccuper des besoins de l'humanité, ne lui laisse de repos ni jour ni nuit; un tel homme ne peut aspirer qu'aux plus grandes entreprises, j'en suis certain. L'autre jour, comme il se croyait seul, je l'ai entendu dire, se parlant à lui-même : « Je leur ferai voir qui je suis »; et un instant après : « Quand les degrés de l'échelle seraient brûlants, j'y monterai [3] ».

Et lorsque, après nous avoir montré Bylifsky visitant l'école de Glüphi et lui exprimant son admiration [4], l'auteur s'écrie : « Et c'est à cet homme, qu'hier encore la canaille de Bonnal poursuivait de ses cris insultants : *Joggeli, as-tu de l'argent? Joggeli, veux-tu*

1. Chap. III, p. 294.
2. « Joggeli, as-tu de l'argent? Joggeli, veux-tu de l'argent? » Chap. X, p. 310.
3. Chap. X, p. 311.
4. Chap. XXXVI, p. 38.

de l'argent? c'est à lui que le premier ministre du prince tient maintenant ce langage! » pouvons-nous ne pas songer au solitaire de Neuhof, naguère encore méprisé de tous, et devenu le correspondant du ministre de Joseph II?

Les chapitres consacrés aux entretiens d'Arner avec sa famille et ses amis, lorsque, gravement malade, il se croit proche de sa fin, contiennent des passages intéressants sur l'immortalité de l'âme, sur la décadence de la société européenne, sur l'éducation : « De l'eau froide, dit Arner, comme boisson et comme bain, la marche, le travail du jardin, de la cuisine, des champs, la table de multiplication et les mathématiques, voilà ce qui conservera chez nos fils et nos filles le sang allemand, le cerveau allemand et le courage allemand[1] ». Plusieurs fois dans ce volume, Pestalozzi use de cette épithète « allemand [2] », qu'il n'avait pas employée jusqu'alors. On sent qu'il ne s'adresse plus à ses compatriotes des petites républiques suisses : il vise désormais plus haut, et c'est de l'empereur d'Allemagne qu'il espère la réalisation de ses rêves.

Pour achever de caractériser la pensée de Pestalozzi et bien marquer la portée qu'il attribue lui-même à son œuvre, nous citerons un passage de la dédicace de cette quatrième partie, adressée, comme nous l'avons déjà dit d'ailleurs, à Félix Battier de Bâle. « Tout ce dont je parle, je l'ai vu, dit Pestalozzi à son ami. Et une grande partie de ce que je conseille, je l'ai fait. J'ai renoncé aux jouissances de la vie pour me consacrer

1. *Deutsches Blut, deutsches Hirn und deutschen Muth.* Chap. XXIII, p. 348.

2. *Liebe deutsche Frau,* chap. XXIII, p. 347; *deutsche Treue,* chap. XXIV, p. 349; *sie waren deutsche Männer,* chap. XLI, p. 399; etc.

à ma tentative d'éducation du peuple, et j'ai appris à connaître sa véritable situation, et les moyens de la changer, aussi bien dans l'ensemble que dans l'infini des détails, comme personne peut-être ne l'a fait. La voie où je marche est inexplorée; personne encore n'a essayé de traiter le sujet à ce point de vue. Tout ce que je dis, dans son principe fondamental et jusque dans les plus petites parties, repose sur mes expériences réelles. Il est vrai que je me suis trompé dans ce que j'avais voulu exécuter; mais ces erreurs de ma vie pratique m'ont justement enseigné ce que je ne savais pas alors... Ami, l'image de ce que j'ai tenté est sans cesse présente à mes yeux, et je ne me sentirai pas satisfait tant que je n'aurai pu recommencer à travailler activement à la réalisation des premiers rêves de ma vie. »

Après avoir achevé, dans *Léonard et Gertrude*, l'exposé de son plan de réforme sociale, Pestalozzi n'avait plus qu'un vœu : poser la plume et passer de la théorie à l'action. Il le dit à Zinzendorf, espérant que celui-ci lui en fournirait les moyens. Mais le ministre autrichien n'était pas prompt à s'enflammer : sans cesser de se montrer bienveillant, il ne se laissa pas gagner par l'enthousiasme de son correspondant. Pestalozzi eut beau revenir à la charge, Zinzendorf fit la sourde oreille.

En envoyant au ministre de Joseph II la quatrième partie de *Léonard et Gertrude*, Pestalozzi lui écrit qu'il le prie « de considérer les pages consacrées à la législation populaire comme un mémoire qui lui serait directement adressé, attendu que le respect seul a empêché l'auteur de lui en offrir publiquement la dédicace ». Et plus loin il ajoute :

J'ai fait mon possible pour traiter convenablement un sujet qui intéresse l'amélioration du sort des hommes; mais je vois que, pour aller plus loin, il est indispensable de tenter quelques essais pratiques; et je serais si disposé à y contribuer pour mon humble part que, sans considération pour mon bonheur particulier, si Votre Excellence ne trouve pas erronés les principes exposés dans cette quatrième partie, j'oserais lui exprimer un désir dont mon cœur me fait un devoir; peut-être sera-ce verbalement, car d'ici à un an j'espère faire le voyage d'Allemagne que je projette depuis longtemps, et trouver ainsi l'occasion de m'entretenir avec divers philanthropes de la possibilité de réaliser mes idées. J'ai pris la liberté d'envoyer aussi mon livre à Mgr le duc de Toscane. L'approbation et la bienveillance de S. E. le comte de Rosenberg me sont infiniment précieuses. Dans votre pays, on voit se produire une foule de choses qui font concevoir les plus grandes espérances pour l'avenir. Chez nous, au contraire, tout va de mal en pis; les gouvernants les plus éclairés le reconnaissent; Fellenberg lui-même m'écrit : « De nos républiques corrompues je n'espère aucun progrès pour le peuple ». C'est humiliant pour nous, mais vrai : le véritable progrès dans le gouvernement des peuples doit être préparé dans les cabinets de princes sages; ce n'est plus de nous que ce progrès pourra venir, *nous sommes finis* [1].

Zinzendorf répond, sept mois plus tard, qu'il a lu deux fois le quatrième volume, et que la législation d'Arner l'a beaucoup intéressé, mais il ajoute que, dans la plupart des États autrichiens, d'insurmontables obstacles empêcheraient la réalisation de semblables réformes; il indique à son correspondant quelques difficultés de détail : dans une seigneurie de la basse Autriche, par exemple, sur 158 paysans on n'en compte que 53 qui soient les sujets du seigneur du lieu; les 105 autres appartiennent à onze seigneuries différentes et éloignées.

1. Lettre du 25 mai 1787.

A la lecture de cette lettre, Pestalozzi prend feu; il rédige aussitôt [1] une longue épître où il s'efforce de prouver au ministre le peu de solidité de ses objections; en même temps, il annonce de nouveau son projet de faire le voyage de Vienne. Il informe Zinzendorf de la bienveillance que lui témoigne Léopold de Toscane :

S. A. R. le grand-duc de Florence a daigné accueillir mon livre avec tant de faveur qu'elle m'a donné, par l'intermédiaire du comte de Hohenwart, la permission de lui écrire directement sur tout ce qui concerne l'éducation du peuple et l'amélioration de sa condition; et j'ai effectivement commencé à le faire il y a quelques semaines.

Le passage le plus intéressant de la lettre est relatif au jugement porté sur le dernier volume de *Léonard et Gertrude* par les concitoyens de l'auteur :

Dans mon pays, dit-il, quelques hommes d'affaires et quelques magistrats ont accordé des éloges à ma quatrième partie; le commun des lecteurs l'a trouvée ennuyeuse à partir de la page 164 (la page où commence la « législation d'Arner »); la plupart de nos savants jugent ma philosophie fausse, parce qu'elle ne ressemble pas à la leur; quelques-uns d'entre eux l'appellent « grossière » et la qualifient de « philosophie de caporal »; beaucoup de bons citoyens suisses, qui rêvent de liberté et ne connaissent pas le peuple, trouvent Arner et ses principes despotiques; dans notre clergé, aucun des deux partis, ni le philosophique ni l'orthodoxe, n'est tout à fait content de moi; et les amis de la routine disent que je rêve.

Lorsqu'en 1790 Léopold de Toscane succéda à son frère Joseph sur le trône impérial, Pestalozzi s'adressa de nouveau à Zinzendorf :

1. 17 janvier 1788.

Sa Majesté avait daigné, à Florence, me permettre de lui écrire directement; mais je pense que, dans les circonstances actuelles, j'aurais tort d'oser le faire. Néanmoins j'ai l'intention, aussitôt que mon travail de revision de *Léonard et Gertrude* sera terminé, d'envoyer à Sa Majesté un mémoire sur l'union de l'éducation professionnelle et de l'école. Votre Excellence me permettra peut-être de le lui faire parvenir [1].

Un mois plus tard, autre lettre où il dit :

La Providence aura rempli à ma plus complète satisfaction le vœu de mon cœur, de pouvoir soumettre à un examen décisif quelques idées sur l'éducation du peuple qui m'occupent depuis vingt ans, si Sa Majesté et Votre Excellence les jugent dignes de quelque attention [2].

Le 28 août, il envoie le mémoire annoncé, et cette fois, abandonnant les voies détournées et les allusions indirectes, il se décide à faire une demande formelle d'emploi :

Je ne crois pas devoir cacher à Votre Excellence, à propos de la question traitée dans mon mémoire, que je serais heureux d'être admis à offrir à Sa Majesté mes faibles services...

Zinzendorf ne répondit rien. La correspondance entre Pestalozzi et lui s'arrête là, sans qu'on sache au juste pour quel motif.

A ce moment, Pestalozzi travaillait à une refonte complète de *Léonard et Gertrude*, qui parut à Zurich, chez Ziegler, en trois volumes, de 1790 à 1792. Dans cette nouvelle édition de son roman, l'auteur voulut donner plus d'unité aux diverses parties du livre, en préparant dès le premier volume l'entrée en scène des

1. Lettre du 19 juin 1790.
2. Lettre du 19 juillet 1790.

personnages nouveaux qui figurent dans la troisième et la quatrième partie; il abrégea les deux premières parties, qu'il condensa en un seul volume. Mais l'œuvre a plutôt perdu que gagné à ces remaniements. Cette édition, bien que sous le rapport matériel elle fût supérieure à la précédente (elle est ornée de vignettes assez soignées), n'obtint qu'un médiocre succès. Cela n'a d'ailleurs rien de surprenant : l'attention publique était occupée ailleurs.

Les années 1790 et 1791 avaient amené un changement dans la vie domestique de Pestalozzi. Son fils Jacques était revenu à Neuhof en 1790; il avait vingt ans : ses parents songeaient à l'établir. D'après la version d'Emmanuel Fröhlich [1], Pestalozzi emprunta à cet effet à son ami Battier une somme de 5000 florins en échange de laquelle il hypothéqua ce qui restait de disponible de la propriété de Neuhof, en se réservant sa vie durant la jouissance de la maison, du jardin et d'un peu de terre; ce fut le négociant Dolder qui servit d'intermédiaire pour cette négociation. Huber mentionne de son côté un acte, en date du 14 octobre 1790, par lequel Pestalozzi cède à son fils mineur Jacques, représenté en cette circonstance par J.-R. Dolder, de Wildegg, la propriété de Neuhof, contre la somme de 6000 neuthalers ou de 16 000 florins de Berne [2]. Mais Jacques, quoiqu'il eût fait l'apprentissage du commerce, avait peu de goût pour les affaires; il préféra rester à Neuhof, sans profession, et vivant dans la maison paternelle. L'année suivante, il épousa Anne-Madeleine Fröhlich, de Brugg, la fille du propriétaire

1. *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 119.
2. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, p. 92.

de la maison de Müligen où Pestalozzi avait habité en 1768. Une maladie sur la nature de laquelle on n'est pas bien fixé l'empêcha bientôt de se livrer à un travail régulier; au bout de quelques années, sa santé se délabra tout à fait, et il devint paralytique. Il devait mourir en 1801, laissant deux enfants en bas âge, une fille, Marianne, qui ne lui survécut que quelques mois, et un fils, Gottlieb.

En 1791, Pestalozzi, se trouvant à Zurich, rencontra un jeune voyageur prussien, Nicolovius [1], qui ressentait une vive admiration pour l'auteur de *Léonard et Gertrude* et avait désiré faire sa connaissance. Ils se lièrent d'amitié et restèrent en correspondance. Nicolovius, qui avait passé quelques jours à Neuhof sur l'invitation de Pestalozzi, a écrit plus tard (1804) le récit de sa visite dans une esquisse de la biographie de son ami, que nous avons déjà citée.

Dans l'été de 1792, Pestalozzi put enfin mettre à exécution son projet de voyage en Allemagne, formé depuis plusieurs années. Il se rendit à Leipzig chez sa sœur, mariée, comme nous l'avons dit, au négociant Grosse, puis il visita Weimar et quelques autres villes; il fit la connaissance personnelle de Gœthe, de Wieland, de Herder, de Klopstock; mais il n'alla pas à Vienne : Léopold venait de mourir. Ce voyage ne paraît pas avoir eu l'importance que Pestalozzi s'était plu à lui attribuer à l'avance : il ne servit guère qu'à lui faire constater l'indifférence ou le mauvais vouloir avec lesquels on accueillait, dans les pays germaniques, des idées comme les siennes. L'attitude que les souverains de l'Europe avaient prise à l'égard de la Révolution française qui commençait ne permettait plus d'illusions.

1. Voir plus haut, sur Nicolovius, la note 1 de la page 42.

Il devenait évident qu'il ne fallait rien espérer des princes.

A ce moment même, la France, dont Pestalozzi ne semble guère s'être préoccupé jusqu'alors, lui décernait un hommage d'un caractère sans précédent. On connaît le célèbre décret du 26 août 1792 [1], par lequel l'Assemblée législative, « considérant que les hommes qui, par leurs écrits et par leur courage, ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples, ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre ; qu'au moment où une Convention nationale va fixer les destinées de la France, et préparer peut-être celles du genre humain, il appartient à un peuple généreux et libre d'appeler toutes les lumières, et de déférer le droit de concourir à ce grand acte de raison à des hommes qui, par leurs sentiments, leurs écrits et leur courage s'en sont montrés si éminemment dignes », déclarait « conférer le titre de citoyen français » à un certain nombre d'étrangers. Parmi ceux que l'Assemblée nationale appelait ainsi à prendre part à l'œuvre de l'émancipation de la France et de l'humanité se trouvait Pestalozzi, dont le nom était associé à ceux de Priestley, de Bentham, d'Anarcharsis Cloots, de Campe, de Washington, de Klopstock, de Kosciuszko, de Schiller, et de neuf autres personnages plus ou moins célèbres.

Par qui le nom de Pestalozzi avait-il été signalé à l'attention des rédacteurs du décret? Sans doute, on

1. Ce décret, rendu sur le rapport de la Commission extraordinaire des Douze et du Comité d'instruction publique réunis, avait été provoqué par une pétition adressée à l'Assemblée législative le 24 août. L'orateur des pétitionnaires était Marie-Joseph Chénier. Le rapporteur du décret fut Guadet.

doit admettre que la réputation littéraire de l'auteur de *Léonard et Gertrude* était arrivée jusqu'à Paris, de même que celle de Schiller et de Klopstock; mais il est permis de supposer aussi que les relations qui avaient existé entre l'Illuminisme allemand et la franc-maçonnerie française avaient pu faire connaître plus particulièrement Pestalozzi à quelques membres de la Législative.

Le résultat de la distinction dont Pestalozzi avait été l'objet de la part de l'Assemblée nationale fut de diriger son attention vers la France. Il prit au sérieux l'invitation d'apporter à la Révolution son contingent de lumières, et se mit à préparer un livre sur la situation politique de la France et de l'Europe. « J'apprends, écrit-il au jeune Emmanuel de Fellenberg, qu'on a persuadé à quelques membres de l'Assemblée nationale que je serais capable de dire avec succès au peuple français les vérités qu'il a besoin d'entendre en ce moment; je ne sais toutefois s'il m'appartient de l'essayer [1]. » Une autre lettre nous indique l'évolution qui s'était accomplie dans sa manière de voir à l'égard des princes. « Dans le pays, dit-il, tout le monde affirme que je vais aller à Paris; quelques femmes de pasteurs du voisinage ne parlent plus du démocrate hérétique qu'en se signant... *Léonard et Gertrude* n'en sera pas moins à tout jamais un témoignage de ce que j'ai essayé de faire pour sauver l'aristocratie honnête; mais mes efforts n'ont été récompensés que par l'ingratitude, à ce point que le bon empereur Léopold,

1. Lettre du 15 septembre 1792. Cette lettre de Pestalozzi à Fellenberg se trouve, ainsi que les suivantes, dans une brochure publiée en 1834 par Fellenberg lui-même sous ce titre : *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte Briefe und letzte Schicksale*; Berne, Jenni.

dans ses derniers jours, parlait encore de moi comme d'un bon *abbé de Saint-Pierre* [1]. » Trois semaines après, il est résolu à partir pour Paris : « Je suis décidé, dit-il, à écrire pour la France sur diverses parties de la législation, et, quand j'irai vous voir, j'aurai déjà fort avancé ce travail. Je publierai ce que j'écris en le signant de mon nom, et la Suisse pourra, avant que je me rende en France, voir et juger mes principes dans toute leur étendue [2]. »

Il n'alla pourtant pas à Paris : la tournure que prirent les événements en 1793 l'empêcha sans doute d'exécuter ce voyage. Mais il acheva la rédaction de l'écrit politique commencé; et c'est évidemment de cet ouvrage qu'il est question dans une lettre à Fellenberg du 15 novembre 1793, où Pestalozzi dit que son manuscrit est entre les mains d'un copiste. Toutefois diverses considérations l'engagèrent à ne pas publier ce travail; si l'on en croit Mme Niederer [3], il aurait redouté les persécutions que la franchise de son langage n'eût pas manqué de lui attirer de la part des gouvernements suisses. L'ouvrage a été imprimé pour la première fois en 1872 par M. Seyffarth, dans le tome XVI des Œuvres complètes, d'après une copie de la main de Mme Niederer; comme cette copie ne portait aucun titre, M. Seyffarth a intitulé le morceau : *Essai sur les causes de la Révolution française*, et, pour excuser les sympathies que Pestalozzi témoigne à l'égard de la Révolution, il suppose — à tort — que l'ouvrage a dû être achevé avant l'exécution de Louis XVI. Depuis lors, le

1. Lettre du 19 novembre 1792.
2. Lettre du 5 décembre 1792.
3. Préface placée par Mme Niederer en tête d'une copie du manuscrit faite par elle; reproduite par M. Seyffarth dans son édition des Œuvres, t. XVI, p. 314.

manuscrit original de Pestalozzi ayant été retrouvé [1], il a été possible de restituer le véritable titre ainsi que la date exacte : la date est *février* 1793, et le titre choisi par Pestalozzi était : *Oui ou Non, déclarations sur le sentiment politique de l'humanité européenne, par un homme libre* [2].

L'auteur se demande pourquoi les trônes des souverains d'Europe sont ébranlés C'est la faute des philosophes et des écrivains qui ont répandu parmi les peuples des idées chimériques de liberté irréalisable, prétendent quelques-uns. Non, répond Pestalozzi, ce ne sont pas les philosophes qui ont créé la situation, ils n'ont fait que la constater. Et il montre, dans un tableau détaillé, le malaise qui pèse sur toutes les classes, les abus qui rongent le corps social; il fait le procès du despotisme et de l'injustice. Ce sont les princes qui, par leur aveuglement et leur mauvaise administration, ont créé une situation révolutionnaire. L'un d'eux, un seul, aurait pu peut-être conjurer le péril : si Frédéric de Prusse avait consenti à incliner les prétentions du trône devant une conception plus juste du droit social, il eût pu devenir le sauveur des peuples et des rois; mais il ne l'a pas fait, et ce qu'il n'a pas su ou voulu faire, les princes, aujourd'hui encore, ne songent pas à le tenter. Et pourtant le cours inéluctable des choses les y conduira, et l'adversité leur arrachera les concessions que la sagesse et la prévoyance n'auront pas su leur inspirer. « Il n'y a pas d'autre alternative : ou bien l'Europe devra retomber

1. Il est aujourd'hui au Musée pestalozzien de Zurich.

2. *Ja oder Nein, Aeusserungen über die bürgerliche Stimmung der Europäischen Menschheit von einem freien Manne im Hornung 1793.* Voir à ce sujet les *Pestalozzi-Blätter*, 1883, p. 87; 1888, p. 9.

dans la barbarie par le despotisme, ou bien les cabinets devront accorder loyalement ce qui est légitime dans les aspirations de l'humanité vers la liberté [1]. » Pestalozzi montre ensuite que les Français ont fait une révolution juste; que les mouvements de cette nature, si justes soient-ils, sont nécessairement accompagnés, à cause des résistances qu'ils rencontrent, de troubles sanglants, de désordres, d'excès de toute sorte; ces excès ne doivent pas faire prendre le change sur la véritable nature des choses; le roi et les nobles, vaincus et proscrits, excitent maintenant la pitié; mais qu'on n'oublie pas que leurs malheurs sont mérités, qu'eux-mêmes sont les seuls auteurs de leur ruine; qu'ils ne sont pas meilleurs que ceux qui maintenant les oppriment, et que, s'ils avaient été les plus forts, ils eussent, pour arriver à leurs fins, tout aussi peu ménagé le sang et respecté l'humanité. S'adressant ensuite à ses nouveaux compatriotes, les Français [2], Pestalozzi les adjure de donner pour fondement au nouvel ordre de choses le respect des droits et de la liberté de tous. « Citoyens, s'écrie-t-il, la génération actuelle, avec laquelle vous devez édifier votre œuvre, est née et a été nourrie dans le despotisme. Ce despotisme, contre lequel vous luttez, n'est pas autre chose qu'une prétention arbitraire, de la part du petit nombre, à disposer de la vie et des biens du grand nombre. Et aujourd'hui, on voit se manifester de plus en plus dans votre peuple une prétention arbitraire, de la part du grand nombre, à disposer de la vie et des biens du petit

1. P. 351, au tome XVI des Œuvres, éd. Seyffarth.

2. En apostrophant la France, Pestalozzi l'appelle « Patrie » (*Vaterland*) : « Vaterland, Deine Grundsätze gegen fremde Staaten sind unrecht »; et plus loin : « Das ist Wahrheit, Vaterland », etc. (*Ibid.*, pp. 370-372.)

nombre. Voilà le péril qu'il s'agit de conjurer... Législateurs, il faut mettre un terme aux licences que la majorité se croit permises envers la minorité; ou bien il arrivera que la minorité, plus rusée et plus riche, saura bientôt remettre à la chaîne cette majorité désordonnée dans laquelle elle ne voit toujours que ses esclaves échappés [1]. » Il engage en même temps la France à ne pas menacer les nations voisines, à renoncer à la propagande révolutionnaire : les peuples d'Europe ne sont pas mûrs pour le régime démocratique, et les réformes dont ils ont besoin pourront leur être données par leurs gouvernements actuels, sans bouleversement et sans violences. En terminant, il se tourne vers « le premier des princes allemands », et lui demande un grand acte de sagesse et de patriotisme : « Empereur d'Allemagne, si jamais un peuple mérita d'obtenir, par la garantie légale de ses droits, un plus haut degré de bien-être et de force politique, c'est le peuple allemand. C'est un peuple honnête, content de peu, aimant l'ordre et la justice; l'anarchie est contre son naturel; il ne demande rien que la sécurité de son foyer et la paix de sa chaumière [2]. » Le livre s'achève par une vision. Le génie de l'Allemagne apparaît aux princes assemblés : il éclaire leurs yeux, il les fait rougir de leurs fautes; à sa voix, les princes promettent de ne chercher que la vérité, de restaurer les antiques vertus allemandes, de rendre à leurs peuples leurs anciens droits. « Je vis alors les princes d'Allemagne unis avec leurs peuples, et j'entendis la voix du génie qui s'écriait : *La patrie est sauvée!* Mon cœur battit... et je m'éveillai de mon rêve [3]. »

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. XVI, pp. 368-369.
2. *Ibid.*, p. 373.
3. *Ibid.*, p. 377.

Un très curieux document publié dans les *Pestalozzi-Blätter*[1] appartient à cette époque et mérite une mention ici. Se trouvant dans une société avec plusieurs pasteurs, Pestalozzi avait osé dire que « le christianisme était lui-même une espèce de sans-culottisme »; le lendemain, il adressa à l'un de ses interlocuteurs de la veille une note destinée à expliquer sa pensée. Dans cette note, où il prend pour lui-même, avec intention, le titre de « citoyen français », il déclare réprouver le « sans-culottisme politique » et ses violences; mais il ajoute que les premiers chrétiens ont vécu dans un « sans-culottisme moral »; le véritable esprit de Jésus consiste dans l'ennoblissement de notre nature par le détachement des biens matériels et par le triomphe de la charité sur l'égoïsme. C'est ce « sans-culottisme moral » que prêche Pestalozzi; il y voit l'unique remède aux maux de la société, et « le seul vrai moyen d'extirper radicalement l'esprit du sans-culottisme politique ».

Telles étaient les idées politiques de Pestalozzi en 1793. Quant à ses idées philosophiques, nous les connaîtrons bientôt par un autre ouvrage, qu'il méditait depuis plusieurs années déjà [2], et auquel il travailla presque exclusivement pendant trois ans, « avec des efforts incroyables [3] », de 1794 à 1797.

Dans l'automne de 1793, il s'était rendu à Richtersweil, sur les bords du lac de Zurich, dans la maison de son oncle, le Dr Hotze. Il y passa tout l'hiver de 1793 à 1794. Pendant ce séjour à Richtersweil, il fit la connaissance de Fichte [4], qui habitait alors Zurich,

1. Année 1883, p. 88.
2. Lettre à Zinzendorf du 10 décembre 1785.
3. Ce sont ses propres paroles dans *Comment Gertrude élève ses enfants* (1re lettre).
4. Fichte avait épousé en octobre 1793 une amie de Mme Pes-

et qui vint plusieurs fois le voir dans sa retraite. Une lettre du littérateur allemand Fernow contient le récit d'une de ces visites, dans laquelle il avait accompagné Fichte et son ami le poète danois Baggesen. « Nous suivîmes, dit-il, pendant deux heures la rive droite du beau lac de Zurich, puis nous traversâmes le lac pour nous rendre à Richtersweil, grand village situé à deux lieues plus loin. C'est là que réside un certain savant (*ein gewisser Gelehrter*) nommé Pestalozzi, qui s'est fait connaître entre autres par le livre populaire suisse intitulé *Léonard et Gertrude*. Baggesen désirait faire sa connaissance. C'est un homme entre quarante et cinquante ans, laid et marqué de la petit vérole, simple dans ses vêtements et son extérieur, comme un paysan, mais si plein de sentiment que peu d'hommes l'égalent et que Baggesen seul le surpasse sous ce rapport; il est plein également d'une excellente philosophie pratique, qui respire dans tous ses écrits. Avec ces deux hommes, les heures passaient comme des secondes, et ces jours me procurèrent beaucoup d'heureux instants [1]. »

Si Pestalozzi pouvait lutter de « sentiment » avec le lyrique Baggesen, il savait aussi raisonner avec Fichte. « J'ai constaté avec satisfaction, écrit-il à Fellenberg, en m'entretenant avec Fichte, que j'étais arrivé par mes expériences personnelles à peu près aux mêmes résultats que la philosophie kantienne [2]. » La liaison entre Fichte et Pestalozzi se transforma bientôt en une solide et durable amitié : le philosophe allemand resta

talozzi, Mlle Johanna Rahn, de Zurich, nièce de Klopstock. Sur les relations entre Pestalozzi et Fichte, voir les *Pestalozzi-Blätter*, 1884, pp. 50-51

1. *Fichte's Leben und Briefwechsel*, 1830, t. I, p. 215.

2. Lettre du 16 janvier 1794.

toujours en correspondance avec le pédagogue suisse, et en 1807, dans ses *Discours à la Nation allemande*, rendit à sa méthode d'éducation un éclatant hommage.

C'est au séjour à Richtersweil qu'appartient une lettre célèbre, écrite à Nicolovius (1er octobre 1793), et dans laquelle Pestalozzi déclare qu'il n'est pas chrétien [1]. Elle est trop longue pour que nous puissions la reproduire ici; il suffit d'en citer le passage essentiel : « Tu connais la manière de voir de Glülphi, dit-il à son correspondant; c'est la mienne : je suis incrédule... Le christianisme, à mes yeux, n'est pas autre chose que la modification la plus pure et la plus noble de la doctrine de la suprématie de l'esprit sur la chair... Mais je ne crois pas que beaucoup d'hommes soient capables d'être chrétiens; je crois le gros de l'humanité aussi peu fait pour réaliser cet ennoblissement intérieur de l'être, que pour porter des couronnes... J'admets que le christianisme soit le sel de la terre; mais, si haut que j'estime ce sel, je crois que l'or, la pierre, le sable, les perles ont leur valeur, indépendante de ce sel, et que toutes ces choses ont leur ordre et leur utilité propres... Voilà, ami, ce que j'ai à dire pour cette fois sur mon non-christianisme [2]. »

1. Cette lettre a été citée pour la première fois par Heussler dans sa brochure *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, Bâle, 1838, pp. 80-81. Il la tenait de son ami W. Gamper, pasteur à Winterthour, qui, à l'époque de ses études à Berlin, s'était trouvé en rapports avec Nicolovius et avait obtenu de celui-ci la permission de copier ce document. La lettre a été ensuite réimprimée dans une autre brochure publiée à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi : *Vorträge gehalten bei der Pestalozzifeier in Basel*, 1846, pp. 31-33.

2. Voici, dans le texte original, les phrases que nous avons traduites :

« Du kennest Glülphis Stimmung — sie ist die meinige — ich

Nous aurons l'occasion tout à l'heure de revenir sur ce sujet.

Pestalozzi se trouvait de nouveau à Richtersweil lorsqu'éclatèrent les troubles connus dans l'histoire suisse sous le nom d' « affaire du *mémorial* ». Les bourgeois de Zurich jouissaient, sur tout le territoire du canton, d'un monopole commercial; les habitants des campagnes devaient acheter d'eux le tabac, le sucre, le café, le coton, matière première de leur industrie; le coton, une fois filé et tissé, devait être blanchi dans la ville et ne pouvait être vendu qu'à un bourgeois. La commune de Stäfa ayant adressé au gouvernement zuricois un *mémorial* pour demander l'abolition de ce monopole (novembre 1794), il y fut répondu par des condamnations à l'amende, à l'exil et à la prison. Sur ces entrefaites, le boursier de la commune, Bodmer, découvrit dans les archives de Stäfa deux anciennes chartes de 1489 et de 1532 qui accordaient aux paysans la liberté d'industrie et l'admission aux emplois de l'État; appuyés sur ces documents, les habitants des communes du bord du lac osèrent élever la voix et réclamer les droits que les chartes leur garantissaient. Mais les magistrats de Zurich,

bin unglaubig... Von meinen Schicksahlen also geführt halte ich das Christenthum für nichts Anders als für die reinste und edelste Modification der Lehre von der Erhebung des Geists über das Fleisch... Aber ich glaube nicht dass viele Mentschen ihrer Natur nach fehig syen Christen zu werden — ich glaube das Grose der Mentschheit so wenig einer solchen allgemeinen inneren Veredlung fehig — als ich daselbe im Algemeinen fehig glaube irdische Cronen zu tragen. — Ich glaube das Christenthum sey als Salz der Erde — aber so hoch ich dieses Salz auch schaze, so glaube ich denoch dass Gold und Stein und Sand und Perlen ihren Werth unabhangend von diesem Salz haben und dass die Ordnung und die Nuzbarkeit aller dieser Dinge unabhangend von demselben muss ins Aug gefasst werden... So viel Freund für dies Mahl von meinem nicht Christenthum. »

résolus à réprimer les velléités d'indépendance de leurs sujets, levèrent des troupes, firent occuper Stäfa, frappèrent le village d'une lourde amende, et condamnèrent à mort Bodmer, un vieillard dont le seul crime avait été de retrouver les chartes oubliées. Lavater réussit toutefois à empêcher l'exécution de la sentence et à obtenir que la peine capitale fût commuée en celle de la détention perpétuelle (1795). Pestalozzi, le « démocrate », avait été naturellement mêlé à cette affaire. Nous voyons, par des lettres de Lavater et de Baggesen [1], qu'on le soupçonna un moment d'être le rédacteur du *mémorial* de Stäfa [2], et que sa liberté fut menacée. S'il ne prit pas une part directe aux revendications des campagnards, il ne cacha pas du moins la sympathie que lui inspirait leur cause, et l'on a retrouvé et publié plusieurs écrits datant de cette époque, dans lesquels il s'efforce d'amener les gouvernants zuricois à faire des concessions [3]. L'un de ces écrits, adressé *Aux communes des bords du lac* [4], est signé : « PESTALOZZI, citoyen zuricois et citoyen français ».

Les années 1796 et 1797, où Pestalozzi acheva l'élaboration de son ouvrage philosophique, furent les plus douloureuses peut-être de la longue période que nous venons de parcourir : après avoir en vain cherché de tous côtés quelque voie qui pût s'ouvrir à son besoin d'activité, il avait dû reconnaître son impuissance; l'âge était venu, et désormais toute perspective encou-

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1882, pp. 25-32.
2. Le *mémorial* était l'œuvre du potier-poète Neeracher.
3. Ils se trouvent dans le volume de Mme Zehnder-Stadlin, *Pestalozzi*, pp. 765-822.
4. *An die Seegemeinden*. 1795.

rageante avait disparu. C'est dans une disposition d'esprit complètement désespérée qu'il fit paraître, en 1797, l'ouvrage dont nous venons de parler, en même temps qu'un recueil de fables.

Le recueil de fables porte le titre bizarre de *Figures pour mon abécédaire* [1]; cet « abécédaire » n'est autre chose que *Léonard et Gertrude*, que Pestalozzi, dans la préface de la troisième partie, appelait « un abécédaire de l'humanité [2] ». L'auteur a voulu résumer, sous la forme de courts apologues, les vérités morales qu'on retrouve dans les pages de son roman populaire. Le premier de ces apologues, qui sert de préface, est intitulé *le Peintre*; en voici la traduction :

Il était là debout — ils se pressaient autour de lui, et l'un d'eux dit : « Tu es donc devenu notre peintre? tu eusses vraiment mieux fait de nous faire des souliers ». Il leur répondit : « Je vous aurais fait des souliers, j'aurais porté des pierres et puisé de l'eau pour vous, je serais mort pour vous, mais vous n'avez pas voulu de moi; et il ne m'est resté, dans le vide forcé de mon existence foulée aux pieds, d'autre ressource que d'apprendre à peindre ».

Ce recueil contient plus de deux cents fables; elles sont écrites dans une prose concise et imagée, et plusieurs ont une réelle valeur littéraire. Une seconde édition, sous le titre de *Fables de Pestalozzi*, a paru en 1803.

Quant à l'essai philosophique dans lequel Pestalozzi

1. *Figuren zu meinem ABCbuch*: 1797, Bâle, Samuel Flick. Les *Fables* forment le tome IX des Œuvres dans l'édition Seyffarth.

2. Quoique publiées seulement en 1797, les fables de Pestalozzi avaient été composées, au moins en partie, à une époque antérieure, après *Christophe et Else*, dans les années où parurent le *Schweizerblatt* et l'essai *Sur la législation et l'infanticide* (*Schwanengesang*, p. 220). Dans la préface de la seconde édition (1803), Pestalozzi dit que ses fables ont été écrites entre 1780 et 1790.

a déposé le résultat de ses expériences et de ses méditations, il est intitulé : *Mes recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain* [1], et l'auteur l'a fait précéder d'une « Adresse à un noble personnage, que je ne nomme pas par respect, mais qui pourra reconnaître que c'est lui seul que j'avais en vue ». On ne sait pas qui Pestalozzi a voulu désigner par là; il semble toutefois qu'il s'agisse d'un patricien bernois, peut-être de Daniel de Fellenberg, qui, depuis 1785, était entré dans le gouvernement de Berne.

Pestalozzi considérait cet ouvrage comme le plus important de ses écrits; il s'est plaint qu'on n'ait pas apprécié, comme elle le méritait, sa tentative philosophique; bien des années plus tard, en réimprimant en 1821 les *Recherches* dans l'édition complète de ses œuvres, il déclarait que « le silence de ses contemporains à l'égard de ce livre lui était douloureux », et il les invitait de nouveau à l'examiner et à le réfuter au besoin.

Les *Recherches sur la marche de la nature* sont d'une lecture laborieuse, et il ne serait pas aisé d'en donner une analyse claire et complète. Il suffira d'indiquer brièvement le point de vue de l'auteur.

Pestalozzi cherche à s'expliquer les contradictions qu'il constate dans la nature humaine; et il pense s'en rendre compte en distinguant dans l'homme trois états différents qui font de lui un être triple : l'homme animal, l'homme social, l'homme moral.

1. *Meine Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechts.* Von dem Verfasser *Lienhard und Gertrud.* Zurich, Henri Gessner. Dans l'édition Seyffarth des Œuvres, cet ouvrage se trouve au tome X. La commission du Musée pestalozzien de Zurich en a publié, en 1886, une édition nouvelle, qui donne le texte de 1797 avec les variantes de 1821. C'est d'après cette dernière édition que nous citerons.

Je suis à la fois, dit-il, un produit de la nature, un produit de la société, et un produit de mon propre moi.

Comme produit de la nature, je me fais du monde une idée qui est celle d'un animal n'existant que pour lui-même.

Comme produit de la société, mon idée du monde est celle d'une créature qui se trouve liée aux autres hommes par un contrat.

Comme produit de mon propre moi, mon idée du monde est indépendante de l'égoïsme de ma nature animale et des liens de mes rapports sociaux; je le considère uniquement au point de vue de son influence sur mon ennoblissement intérieur [1].

L'homme pouvant se placer à ces trois points de vue différents, la conception de la vérité et du droit change suivant qu'elle s'appuie sur l'instinct animal, sur les conventions sociales, ou sur le sens moral.

J'ai donc en moi-même une vérité animale, c'est-à-dire la faculté de considérer toutes les choses de ce monde au point de vue d'un animal qui n'existe que pour lui seul.

J'ai une vérité sociale, c'est-à-dire la faculté de considérer toutes les choses de ce monde au point de vue d'une créature qui est liée à ses semblables par un contrat social.

J'ai une vérité morale, c'est-à-dire la faculté de considérer toutes les choses de ce monde indépendamment de mes besoins animaux et de mes rapports sociaux, au seul point de vue de ce qui peut contribuer à mon ennoblissement intérieur.

1. Pp. 155-156. — Dans la réimpression de 1821, Pestalozzi a remanié le texte de ces trois alinéas et leur a donné la forme suivante :

« Comme produit de la nature, je me sens libre de faire ce qui me plaît, et en droit de faire ce qui m'est utile.

« Comme produit de la société, je me sens tenu et lié par des rapports et des contrats qui m'imposent certains devoirs.

« Comme produit de mon propre moi, je me sens indépendant de l'égoïsme de ma nature animale et des liens de mes rapports sociaux, ayant à la fois le droit et le devoir de faire ce qui m'ennoblit et ce qui est avantageux à mes semblables. »

Par conséquent, il y a un droit animal ou naturel, un droit social, et un droit moral; et voilà pourquoi, en analysant les mobiles de mes actions, je les trouve fondés tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces droits contraires qui coexistent en moi [1].

C'est en disciple de Rousseau que Pestalozzi dépeint ce qu'il appelle l'état de nature, et explique ensuite l'origine des diverses institutions sociales, propriété, autorité, noblesse, souveraineté, etc. Voici quelques passages de son chapitre sur la propriété :

Je ne puis concevoir une propriété dont l'origine serait légitime; je ne conçois pas davantage comment on pourrait distinguer ce qui aurait été à l'origine propriété légitime de ce qui aurait été propriété illégitime.

La propriété est sacrée, parce que nous sommes réunis en société, — et nous sommes réunis en société, parce que la propriété est sacrée. Son origine, quelle qu'elle ait pu être, ne doit plus nous préoccuper : nous devons respecter la propriété, parce qu'elle existe, — et, dans une large mesure, telle qu'elle existe, — ou tous les liens sociaux seraient dissous. Mais ce qui nous importe infiniment, c'est la manière dont on en use, et les restrictions qu'il convient d'apporter à cet usage...

Ici se pose naturellement la question : Quelles sont, dans un État, les obligations réciproques des propriétaires et des non-propriétaires? Ceux de nos semblables qui, nés avec les mêmes droits naturels que nous, ne possèdent rien, et voient en face d'eux les propriétaires détenant ce sol à la possession duquel eux aussi pourraient prétendre, — ces citoyens sur lesquels tous les fardeaux découlant de la réunion des hommes en société pèsent d'un poids septuple, — ne doivent-ils pas trouver parmi nous une condition qui donne satisfaction aux besoins de leur nature?

Mais quand je demande : Ce principe est-il reconnu? l'homme qui n'a point de part à la propriété trouve-t-il, dans les institutions existantes des États, une compensation réelle

1. Pp. 84-85.

pour les droits naturels qu'il ne peut exercer? y trouve-t-il l'instruction et les moyens nécessaires pour s'assurer une existence humaine? — je suis obligé de répondre : Notre siècle si éclairé ne reconnait pas ce principe. Plus les lumières se répandent, et moins les États se préoccupent de la solution de tels problèmes. Nos législations se sont élevées à des hauteurs si sublimes qu'il leur est impossible de songer aux hommes. Elles s'occupent des besoins de l'État et de l'éclat des trônes. Quant à celui qui n'a point de part à la propriété, elles l'oublient, — excepté lorsqu'il s'agit du service militaire. De temps à autre aussi, on organise pour lui une loterie où chacun, moyennant quelques sous, peut tenter la fortune.

Il est certain que la classe des propriétaires n'est pas même imposée d'une façon équitable, en proportion de ce qu'on exige des petits, et qu'on laisse les riches accumuler de plus en plus leurs capitaux d'une façon qui remplit le monde de créatures misérables et profondément dégradées. Et quand les conséquences de cette dégradation du peuple deviennent visibles, on rejette la faute sur ceux qui ont été corrompus, et non sur les corrupteurs; et ceux-ci continuent, au profit de leurs intérêts, à développer un état de choses dans lequel la condition morale et matérielle du peuple doit empirer toujours davantage [1].

Par sa conception de la moralité, Pestalozzi se rapproche, comme Fichte l'avait observé, des conclusions de Kant.

J'ai la faculté, dit-il, de considérer toutes les choses de ce monde, abstraction faite de mes besoins animaux et de mes rapports sociaux, au seul point de vue de ce qui peut contribuer à mon ennoblissement intérieur, et de ne les rechercher ou de ne les rejeter que par cette unique considération. Cette faculté existe en moi d'une manière indépendante, elle n'est en aucune façon une conséquence de quelque autre des facultés de ma nature.

Elle est, parce que je suis, et je suis, parce qu'elle est.

Elle nait de ce sentiment qui est inhérent à mon être :

1. Pp. 13-15.

Je me perfectionne moi-même, quand je fais de ce que je *dois* la loi de ce que je *veux*.

Comme animal et comme être social, cette faculté m'est étrangère. L'homme n'a pas plus besoin de moralité comme être social, qu'il n'est susceptible de moralité en tant qu'animal. Nous pouvons vivre en société sans moralité; nous faire du bien les uns aux autres, respecter nos droits réciproques, sans aucune moralité.

La moralité est tout individuelle, elle n'existe pas d'un homme à un autre.

Nul ne peut sentir pour moi que j'existe. Nul ne peut sentir pour moi que je suis moral [1].

Et ailleurs :

C'est la volonté qui rend l'homme clairvoyant, et c'est la volonté qui le rend aveugle. C'est la volonté qui le fait libre, c'est la volonté qui le fait esclave. C'est la volonté qui fait de lui un juste ou un scélérat [2].

Il y a là une conception de la personnalité morale, du moi intime trouvant dans son propre vouloir la loi supérieure de sa nature, qui était faite pour plaire à Fichte, au philosophe qui chercha dans le moi humain la base de sa métaphysique et le centre du monde moral.

La façon dont Pestalozzi envisage la religion est particulièrement intéressante à noter. Il est resté, sur ce point, tout pénétré des vues de l'Illuminisme. La vraie religion, dit-il, n'est pas autre chose que la moralité. Mais il y a aussi une « religion animale » et une « religion sociale [3] ». L'homme se fait un Dieu, afin de le craindre, afin de trouver dans cette croyance la force nécessaire pour résister à ses instincts égoïstes [4]; il se

1. Pp. 132-134.
2. P. 79.
3. Pp. 48-55, 193-201, *passim*.
4. P. 50.

crée une espérance par delà le tombeau, parce que la vertu seule n'aurait pas assez d'attrait pour lui et qu'il sent le besoin d'y joindre la perspective d'une récompense [1]. Ces formes inférieures de la religion reposent sur des croyances erronées; toutefois, comme elles répondent à des besoins que l'homme éprouve en tant qu'animal et en tant qu'être social, elles ont leur utilité. « L'homme doit respecter l'erreur de la religion naturelle et l'imposture de la religion d'État, aussi longtemps qu'elles peuvent contribuer à produire la disposition intérieure qui est l'essence même de la vraie religion ; il ne doit pas les respecter, si elles produisent la disposition contraire. La nature conduit elle-même l'homme dans cette voie : elle lui a donné la faculté d'approprier par une transformation intérieure toute religion aux besoins de sa conscience [2]. »

Voilà donc la conclusion de Pestalozzi, qui, dans la pratique, se rapproche beaucoup de celle du *Vicaire savoyard* : accepter les religions établies, mais en se réservant de transformer à son propre usage, par une interprétation personnelle, la religion dans laquelle le hasard vous a fait naître. Grâce à cette doctrine, il pourra s'accommoder des formes extérieures du christianisme ; comme il n'attache d'importance qu'au résultat moral, le dogme et les pratiques du culte restent pour lui chose indifférente.

La page qui sert d'épilogue aux *Recherches* nous révèle le profond découragement avec lequel Pestalozzi, jetant un regard en arrière sur sa vie perdue, contemplait à ce moment sa destinée. C'est par cette « lamentation », comme il l'a lui-même appelée, qu'il convient de terminer cette première partie de sa biographie :

1. P. 51.
2. P. 196.

Je connais un homme en qui résidait la candeur de l'innocence et une foi dans les hommes que peu de mortels connaissent; son cœur était fait pour l'amitié, l'amour était sa nature et la fidélité son penchant le plus intime. Mais il n'était pas fait pour le monde, il n'était propre à y occuper aucune place. Et le monde, qui le trouva ainsi, ne demanda pas si c'était par sa propre faute ou par la faute d'autrui; il le brisa de son marteau de fer, comme le maçon brise une pierre inutile, dont les fragments ne sont bons qu'à remplir les interstices. Ainsi brisé, il croyait encore à l'humanité plus qu'à lui-même; il se proposa une tâche, et pour s'y préparer il apprit au milieu de sanglantes douleurs ce que peu de mortels eussent pu apprendre. Il ne pouvait plus être placé aux premiers rangs, et il n'y prétendait pas non plus; mais, pour sa tâche spéciale, nul ne pouvait être plus utile que lui. Il attendit alors la justice de ses semblables, qu'il aimait toujours avec candeur. Mais il ne l'obtint pas. Les gens qui se constituèrent ses juges, sans l'avoir entendu, persistèrent à déclarer qu'il était impropre à tout usage. Ce fut là le grain de sable jeté dans la balance, qui décida de sa ruine. Il n'est plus; tu ne le connais plus; ce qui reste de lui ne sont plus que les débris de son existence foulée aux pieds.

Il est tombé ; ainsi tombe de l'arbre un fruit encore vert, quand le vent du nord l'a blessé dans sa fleur et que des vers rongeurs ont dévoré ses entrailles. Passant, accorde-lui une larme; lorsqu'il tomba, il inclina encore sa tête contre le tronc aux branches duquel il avait vécu son été maladif, et murmura : « Je veux, en mourant, fortifier encore ses racines ». Passant, épargne le fruit tombé qui se décompose, et laisse la poussière de ses débris fortifier encore les racines de l'arbre aux branches duquel il a vécu son été maladif [1].

1. Cette page caractéristique mérite d'être donnée in extenso dans la langue originale. La voici :

« Tausende gehen, als Werk der Natur, im Verderben des Sinnengenusses dahin, und wollen nichts mehr.

« Zehntausende erliegen unter der Last ihrer Nadel, ihres Hammers, ihrer Elle und ihrer Krone, und wollen nichts mehr.

« Ich kenne einen Menschen, der mehr wollte; in ihm lag die Wonne der Unschuld und ein Glauben an die Menschen, den wenige Sterbliche kennen, sein Herz war zur Freundschaft ge-

schaffen, Liebe war seine Natur und Treu seine innigste Neigung.

« Aber er war kein Werk der Welt, er passte in keine Ecke derselben.

« Und die Welt, die ihn also fand, und nicht fragte, ob durch seine Schuld, oder durch die eines andern, zerschlug ihn mit ihrem eisernen Hammer, wie die Maurer einen unbrauchbaren Stein zum Lückenfüllen zwischen den schlechtesten Brocken.

« Noch zerschlagen glaubte er an das Menschengeschlecht mehr als an sich selber, setzte sich einen Zweck vor, und lernte unter blutigen Leiden für diesen Zweck, was wenige Sterbliche können.

« Allgemein brauchbar konnte er nicht mehr werden, und er wollte es auch nicht; aber für seinen Zweck wurde er es mehr als irgend einer; er erwartete jetzt Gerechtigkeit von dem Geschlecht, das er noch immer harmlos liebte. Er erhielt sie nicht. Leute, die sich zu seinen Richtern aufwarfen, ohne ein einziges Verhör, beharrten auf dem Zeugniss, er sei allgemein und unbedingt unbrauchbar.

« Das war das Sandkorn auf der stehenden Wage seines Elends.

« Er ist nicht mehr, du kennst ihn nicht mehr: was von ihm übrig ist, sind zerrüttete Spuren seines zertretenen Daseins.

« Er fiel: so fällt eine Frucht, wenn der Nordwind sie in ihrer Blüthe verletzt und nagende Würmer ihre Eingeweide zerfressen, unreif vom Baum.

« Wanderer, weihe ihr eine Zähre, sie neigte noch im Fallen ihr Haupt gegen den Stamm, an dessen Aesten sie ihren Sommer durchkrankte, und lispelte dem Horchenden hörbar : « Ich « will dennoch auch in meinem Vergehen seine Wurzeln noch « stärken ».

« Wanderer, schone der liegenden sich auflösenden Frucht, und lass den letzten Staub ihres Vergehens die Wurzeln des Baums noch stärken, an dessen Aesten sie ihren Sommer durchkrankte. »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

RÉVOLUTION HELVÉTIQUE, STANZ

(1798-1799.)

Événements politiques des premiers mois de 1798. — Pestalozzi à Aarau. Il propose au Directoire helvétique la création d'un institut d'éducation. — Ses brochures politiques : *Sur la dîme*; *Un mot aux conseils législatifs de l'Helvétie* (juillet); *A ma Patrie* (août); *Au peuple de l'Helvétie* (août). — Il devient rédacteur du *Helvetisches Volksblatt* (août-décembre 1798). — Troubles du Nidwald. Appréciations politiques de Pestalozzi. — Création de l'orphelinat de Stanz. Pestalozzi en devient directeur (décembre 1798). Détails sur son activité à Stanz. — Il quitte Stanz en juin 1799; motifs de son éloignement.

La Révolution helvétique fut le résultat de l'aveugle obstination des gouvernements oligarchiques, dont la tyrannie était devenue intolérable, et qui, jusqu'au dernier moment, refusèrent de faire aucune concession. « Si Berne, dit l'historien suisse Hottinger, avait été assez magnanime pour émanciper le pays de Vaud, et Zurich assez sage pour accorder à temps une amnistie et une constitution libérale, la guerre civile et l'intervention française eussent été évitées. » Mais jamais le despotisme n'a cédé qu'à la force; et, pour obtenir la liberté que les oligarques lui refusaient, le peuple suisse

dut subir les maux de la guerre civile et de l'invasion étrangère.

Dès 1792, Pestalozzi avait prévu et redouté les événements qui s'accomplirent dans les premiers mois de 1798. « Je me réjouis, écrivait-il à Emmanuel de Fellenberg, d'apprendre que le danger d'une attaque contre notre patrie paraît écarté; d'autant plus que cette guerre produirait dès le premier instant — j'en ai la certitude — une scission dans la Confédération. Il faut tout faire pour conserver la paix, et assurer ensuite au peuple, dans la Suisse entière, un degré de liberté suffisant pour garantir aux gouvernements dans l'avenir l'attachement de tous les habitants. La chose est si facile [1] ! »

La chose eût été facile, assurément, et pourtant elle ne se fit pas. Quand le moment décisif arriva, en 1798, les meilleurs se divisèrent. Tandis que Pestalozzi, qui avait quitté sa retraite de Neuhof pour se rendre au milieu de ses amis politiques des communes zuricoises du bord du lac, était mêlé au mouvement populaire qui força le gouvernement zuricois à abdiquer [2], son ami Emmanuel de Fellenberg combattait dans les rangs des défenseurs de Berne et voyait sa tête mise à prix par le commissaire français Mengaud. La révolution, appuyée sur les armées de la France, triompha des résistances que seul le patriciat bernois essaya de lui opposer. A la vieille ligue des treize cantons, les patriotes vainqueurs substituèrent (avril 1798) la République helvétique une et indivisible, dans laquelle les pays autrefois sujets eurent les mêmes droits que leurs anciens maî-

1. Lettre du 5 décembre 1792.

2. Mme Zehnder-Stadlin a publié (*Pestalozzi*, pp. 823-828) plusieurs lettres écrites à cette époque par Pestalozzi à Lavater; on y voit Pestalozzi jouer le rôle d'un conciliateur officieux.

tres. Un Sénat et un Grand Conseil exercèrent le pouvoir législatif; le pouvoir exécutif fut remis à un Directoire de cinq membres, assisté de six ministres; chacun des dix-neuf cantons entre lesquels la constitution divisa le territoire helvétique eut à sa tête un préfet et une chambre administrative.

Pestalozzi se trouva compter parmi ses amis plusieurs des hommes que les événements venaient de porter au pouvoir, entre autres le directeur Legrand [1], de Bâle, l'un des plus nobles caractères de ce temps-là, le ministre de l'intérieur, Albert Rengger [2], et le

1. Jean-Luc Legrand, né à Bâle en 1755, d'une famille flamande d'origine, reçut sa première éducation au célèbre pensionnat de Haldenstein (Grisons), dirigé par Martin Planta, puis étudia la théologie à Gœttingue et à Leipzig. Ses réflexions l'ayant conduit à rejeter les dogmes chrétiens, il renonça à la carrière ecclésiastique, se consacra à l'industrie, et fonda une fabrique de rubans qui prospéra. Lié avec Iselin et avec tous les partisans des réformes groupés dans la Société helvétique, membre du Grand Conseil de Bâle depuis 1783, il travailla de son mieux à améliorer les institutions de sa ville natale. Il avait adopté les principes de la Révolution française, et son influence contribua puissamment, en 1798, à gagner les Bâlois à la cause de la révolution helvétique, dont ils furent les premiers initiateurs. La haute considération qui s'attachait à sa personne, les sympathies générales que lui avait acquises la bienveillance de son caractère, le firent choisir comme président du Directoire helvétique. Mais il ne voulut accepter ces fonctions que pour un an; et avant même que cette année fût écoulée, la mort de son beau-père l'obligea à résigner sa charge pour reprendre la direction de ses affaires industrielles. Bientôt après, il transporta sa fabrique en Alsace. En 1812, il fit la connaissance d'Oberlin, le célèbre pasteur du Ban-de-la-Roche; désireux de l'aider dans son œuvre, il alla se fixer auprès de lui en 1814, pour se consacrer désormais tout entier à cet apostolat d'éducation populaire. Ce fut là qu'il passa les vingt-deux dernières années de sa vie. Il mourut en 1838.

2. Albert Rengger (1764-1835), fils du pasteur de Gebistorf qui engagea Pestalozzi à s'établir à Neuhof, fut destiné d'abord à la théologie, devint précepteur du jeune Emmanuel de Fellenberg, puis étudia la médecine. Après plusieurs années de séjour à

ministre des arts et sciences, Stapfer [1]. C'était dans les réunions de la Société helvétique, auxquelles il avait recommencé à assister depuis 1795, qu'il avait rencontré ces représentants d'une génération plus jeune, qui voulait sérieusement des réformes et qui sut les accomplir.

Dès les premiers jours de mai, Pestalozzi s'était rendu à Aarau auprès du Directoire. Les montagnards des petits cantons, opiniâtrément attachés à leurs institutions traditionnelles, avaient pris les armes contre le gouvernement helvétique. Une armée française, commandée par Schauenbourg, dut reprendre Lucerne tombé au pouvoir des insurgés, et occuper ensuite le canton de Schwytz, dont les habitants ne firent leur soumission qu'après une résistance désespérée dirigée par Reding, ancien colonel au service de l'Espagne. Sous l'impression de ces événements, Pestalozzi rédigea un appel aux habitants des anciens cantons

l'étranger, il se fixa à Berne en 1789, et entra en relations avec les plus distingués parmi ses compatriotes. Son savoir et ses aptitudes pratiques le désignèrent en 1798 au choix du Directoire helvétique, qui le nomma ministre de l'intérieur. Il garda ces difficiles fonctions pendant toute la durée de la République helvétique, et y mérita l'estime de tous. Il vécut ensuite à Lausanne pendant dix ans, comme médecin, devint membre du gouvernement du canton d'Argovie de 1814 à 1821, puis rentra dans la vie privée.

1. Philippe-Albert Stapfer (1766-1840) était professeur de philosophie et de philologie à Berne, lorsque le Directoire helvétique lui confia le ministère des arts et sciences. Il se montra plein de zèle pour la réforme des écoles, mais les événements ne lui laissèrent pas le temps de réaliser ses projets. Devenu en septembre 1800 ministre plénipotentiaire à Paris, il eut la douleur de voir, en 1803, l'Acte de médiation mettre fin à la République helvétique. Renonçant alors à toute fonction publique, il resta en France et y vécut pendant trente-sept ans encore, lié avec tout ce que Paris comptait de lettrés et de savants. Après sa mort, on a publié de lui, en français, des *Mélanges philosophiques*, avec une préface d'Alexandre Vinet.

démocratiques [1] pour les engager à se rallier à la nouvelle constitution. Le Directoire helvétique décida (18 mai) l'impression de cet appel à 4000 exemplaires [2]. A en croire le récit de Pestalozzi dans son autobiographie, plusieurs de ses amis, le jugeant apte aux fonctions politiques, lui offraient à ce moment de lui faire obtenir quelque place importante et lucrative; mais il se souvint du conseil de Bluntschli mourant, et refusa. « A l'homme qui jouait à cette époque le premier rôle en Suisse, et qui usait de toute son influence pour me faire accepter une semblable position, je répondis : *Je veux être maître d'école* [3]. »

Le 21 mai, en l'absence de Stapfer, qui se trouvait

1. *Zuruf an die Bewohner der vormals demokratischen Kantone.*

2. La décision du Directoire helvétique ne fut pas exécutée, et l'appel de Pestalozzi était demeuré manuscrit dans les archives du gouvernement. Il a été retrouvé là par M. l'archiviste Strickler, et reproduit dans les *Pestalozzi-Blätter,* 1886, p. 17.

3. *Schwanengesang,* p. 215. C'est de Legrand que parle ici Pestalozzi. Il a rendu témoignage ailleurs du vif intérêt que Legrand portait à ses projets pour la réforme de l'éducation populaire, et de l'appui qu'il reçut de lui. « Je cherchai à faire connaître autour de moi, autant que je pus, mes anciens plans pour l'éducation du peuple, et je m'en ouvris en particulier à Legrand, en lui exposant mes vues dans toute leur étendue. Non seulement il s'y intéressa, mais il jugea comme moi que la transformation de l'éducation populaire était pour la République une nécessité absolue; il se déclara d'accord avec moi sur ce point, que la cause de l'instruction du peuple serait puissamment favorisée au moyen d'une éducation complète donnée à un certain nombre d'individus pris parmi les enfants les plus pauvres, pourvu que cette éducation ne les fît pas sortir de leur condition, mais au contraire les y attachât davantage. Je limitais mes vœux à la réalisation de ce point particulier. Legrand m'appuya de toutes ses forces. Il trouvait mon projet d'une si haute importance qu'il me dit un jour : « Si je dois quitter mon poste, « en tout cas je ne le ferai pas sans que tu aies été mis en me- « sure de commercer ton entreprise. » (*Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz,* dans la *Wochenschrift für Menschenbildung,* 2e éd., p. 99.)

encore à Paris, où il avait été envoyé en mission, il écrit à Meyer, ministre de la justice :

Citoyen ministre, convaincu que la patrie a un pressant besoin de réformer l'éducation et les écoles de la classe inférieure du peuple, et assuré qu'au moyen d'un essai de trois ou quatre mois les résultats les plus importants pourront être mis en lumière et démontrés, je m'adresse, en l'absence du citoyen ministre Stapfer, au citoyen ministre Meyer, pour offrir à cet effet, par son intermédiaire, mes services à la patrie, et le prier de faire auprès du Directoire les démarches nécessaires pour la réalisation de mon dessein patriotique. Salut républicain.

PESTALOZZI [1].

Aarau, le 21 mai 1798.

Quelques jours après, Stapfer était arrivé à son poste. Il songeait à la création d'une école normale d'instituteurs, et offrit à Pestalozzi de le charger de la direction de cet établissement. Pestalozzi refusa, disant que c'était dans une école d'enfants qu'il voulait d'abord essayer sa méthode, et il présenta à Stapfer le plan d'un établissement d'éducation conçu d'après les principes exposés dans la troisième partie de *Léonard et Gertrude*. Stapfer entra dans ses vues; il rédigea pour le Directoire helvétique un rapport détaillé [2], à la suite duquel un arrêté autorisa le ministre à mettre à la disposition du citoyen Pestalozzi une somme de 3000 francs pour la création d'un institut d'éducation.

Des difficultés pratiques relatives au choix de l'emplacement retardèrent l'exécution de ce projet. En attendant, Pestalozzi continua à mettre sa plume au service de la révolution helvétique : il publia diverses brochures de circonstance, un dialogue sur l'abolition

1. Document publié par M. Morf, t. I, p. 155.
2. Ce rapport a été publié par M. Morf, t. I, pp. 156-164.

de la dîme [1], un mémoire sur la question des indemnités dues aux victimes des anciens gouvernements [2]; un écrit sur l'alliance française [3], où il exprime son opinion en ces termes :

Réjouis-toi, patrie : l'honnête homme ne peut plus être trompé, les menteurs sont démasqués. Non, la France ne t'a pas abaissée, elle ne désire pas t'abaisser. La grande nation veut la restauration de ta force à l'intérieur et de ton honneur à l'extérieur; et ce qu'elle veut, elle le peut : tu n'en saurais douter, car elle l'a prouvé. Réjouis-toi, patrie! Les nuages de l'erreur sont dissipés, ta force est renouvelée; la France te prend par la main, dans un sentiment de fraternelle égalité.

Un autre écrit, intitulé *Au peuple de l'Helvétie* [4], parut immédiatement avant les événements du Nidwald, dont nous allons parler : c'est une sorte de manifeste expliquant la nécessité où se trouve le gouvernement helvétique de réduire par la force la rébellion d'une population fanatique égarée par des excitations criminelles [5].

Le Directoire helvétique avait décidé la création d'un

1. *Ueber den Zehnten*; OEuvres, éd. Seyffarth, t. X. A signaler dans cet écrit une phrase caractéristique sur la propriété : « Il faut que le peuple sache que, si la propriété est sacrée, ce n'est pas par elle-même, mais seulement à raison du but qui lui est assigné ». (P. 254.)

2. *Ein Wort an die gesetzgebenden Räthe Helvetiens.* 22 juillet 1798. OEuvres, éd. Seyffarth, t. X.

3. *An mein Vaterland*, 24 août 1798. OEuvres, éd. Seyffarth, t. X.

4. *An Helvetiens Volk.* OEuvres, éd. Seyffarth, t. X.

5. Les *Pestalozzi-Blätter* (juin 1886) ont publié un écrit de Pestalozzi qui n'avait été recueilli dans aucune édition de ses œuvres, et portant ce même titre : *An Helvetiens Volk*, avec ce numéro d'ordre : N° 1. C'est une brochure de huit pages, imprimée à Aarau, et qui se place chronologiquement avant celle dont il est question dans le texte.

journal hebdomadaire populaire, destiné à défendre les principes de la révolution; Pestalozzi demanda et obtint d'en devenir le rédacteur; on lui adjoignit des collaborateurs distingués, tels que Lavater, J.-H. Füssli, Fischer, etc. Sa nomination est du 20 août 1798. Le premier numéro parut le 8 septembre, sous le titre de *Helvetisches Volksblatt*. Le journal vécut jusqu'à la fin de février 1799, époque où il fut supprimé par le Directoire comme « ne répondant pas au but pour lequel il avait été créé [1] » : à ce moment, Pestalozzi avait cessé depuis trois mois déjà (depuis le 7 décembre, jour de son départ pour Stanz) de s'occuper de sa rédaction. Les articles qu'il écrivit pour ce journal ont été réimprimés par M. Seyffarth [2].

Les plus remarquables de ces articles sont celui qui porte la date du 10 septembre au matin (le lendemain de la prise de Stanz), et dont nous citerons un passage tout à l'heure; et celui où, à propos du corps de 18 000 auxiliaires que la République helvétique devait fournir à la France, l'auteur adresse un chaleureux appel à ses concitoyens :

Ce n'est certes pas un petit honneur, dit-il, que d'aller apprendre l'art de la guerre à côté des légions de Bonaparte, de Jourdan et de Moreau, et de se former au service de la patrie dans l'héroïque armée des Français... Citoyens de l'Helvétie, la victoire de la France est votre unique salut; et s'il devait arriver, ce qui n'est pas possible, que la France succombât, notre patrie serait perdue à jamais... Ce ne sera plus pour des rois, citoyens, que vous irez maintenant verser votre sang, et, lorsqu'un de vous tombera au champ d'honneur, il ne sera pas mort en mercenaire d'un prince, il sera mort pour la patrie [3].

1. Morf, I, p. 58.
2. Œuvres, t. X, pp. 286-326.
3. Œuvres, t. X, pp. 324-326.

Les événements du Nidwald, qui amenèrent la création de l'orphelinat de Stanz, ont été le plus souvent présentés sous un faux jour; et on a en particulier négligé de faire connaître l'opinion de Pestalozzi lui-même sur ce sanglant épisode de l'histoire de la République helvétique. Nous exposerons les faits en peu de mots.

Des mesures qui atteignaient le clergé dans ses intérêts (suppression de la dîme, séquestre mis sur les biens ecclésiastiques, etc.) avaient amené un nouveau soulèvement à Schwytz et dans le Nidwald. Des prêtres fanatiques, soudoyés par l'Autriche, excitèrent les montagnards des petits cantons à prendre les armes, leur promettant le secours des légions célestes et celui des soldats de l'empereur. Grâce aux efforts de magistrats patriotes, il fut possible de calmer l'effervescence du peuple de Schwytz, et de prévenir dans ce district l'effusion du sang. Mais les insurgés du Nidwald refusèrent absolument d'écouter les propositions de paix que le gouvernement helvétique leur adressa; et, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, le Directoire se vit obligé d'employer la force. Lorsque le dernier délai qui avait été accordé aux rebelles pour faire leur soumission fut écoulé, le 9 septembre, l'armée de Schauenbourg marcha sur Stanz.

Voici ce que Pestalozzi écrivait au moment même où Schauenbourg recevait l'ordre d'occuper le Nidwald :

L'heure est venue où le salut de la patrie va probablement devoir être acheté au prix du sang de quelques égarés, dont le cœur n'est sans doute pas entièrement mauvais, mais qui, par leurs actes criminels, sont devenus des rebelles et des traîtres à leur pays. Pleurez, citoyens!

Que le sang de tout compatriote vous soit sacré; mais que le bien de la patrie vous soit plus sacré que le sang des rebelles. Il faut que la patrie soit sauvée, — et Dieu prenne pitié des malheureux dont nous ne pouvons plus aujourd'hui ménager les biens et la vie sans immoler la patrie elle-même à leur crime! Oui, malheureux, la patrie pleure sur vous; elle prendra soin de vos veuves et de vos orphelins; mais il faut qu'elle mette un terme à vos crimes, et elle se doit à elle-même et au monde de faire connaître toute la folie par laquelle vous avez attiré sur vous votre infortune [1].

Et il fait le tableau suivant de l'état moral de ces petits cantons dits « démocratiques », où les abus du passé trouvaient leurs derniers défenseurs, et les principes de la révolution leurs plus acharnés adversaires :

Toute l'Europe a eu de vous jusqu'à présent une idée fausse; elle croyait que dans vos montagnes existaient encore l'innocence, des mœurs pures et des vertus civiques... Mais ceux qui vous voyaient de près ne pouvaient se dissimuler que la masse de votre peuple était entretenue à dessein, et pour l'avantage de vos chefs, dans la stupidité et la fainéantise... Toujours vous avez foulé aux pieds les droits les plus sacrés, lorsque vous y trouviez le moindre profit; toujours vous vous êtes montrés hostiles à quiconque était riche, à quiconque était instruit, actif et intelligent... Oui, vous n'êtes plus qu'un peuple prêt à toutes les violences, un peuple sans lois; la religion et la conscience ne réfrènent plus parmi vous la cupidité, la cruauté, l'ambition; des intrigants achetés vous conduisent où ils veulent [2].

On sait comment, après une lutte de quelques heures, l'armée française s'empara de toutes les positions défendues par les insurgés; on sait aussi quels excès suivirent la victoire : des femmes et des enfants

1. *An Helvetiens Volk.* Œuvres, éd. Seyffarth, t. X, p. 279.
2. *Ibid.*, pp. 279-281.

furent massacrés, le bourg de Stanz fut en grande partie brûlé. Le rapport officiel du ministre de l'intérieur Rengger évalue le nombre des morts, du côté des Nidwaldais, à 386 (259 hommes, 102 femmes et 25 enfants), et celui des maisons incendiées à 340.

Le lendemain même du jour de la prise de Stanz, Pestalozzi écrivait pour le *Helvetisches Volksblatt* un article où, tout en déplorant le sang versé et en exprimant sa pitié pour les victimes de la guerre, il affirmait de nouveau avec énergie que le peuple du Nidwald avait mérité son sort :

La corruption morale et politique a dû être bien profondément enracinée dans la masse de ce peuple, pour que l'odieux agent des prêtres, le capucin Paul, ait réussi à lui faire rejeter avec mépris, au nom d'un Dieu de charité, toute charité et toute conciliation; pour qu'il ait pu l'acheter ainsi à prix d'or et l'amener, par la violation de toutes les règles du droit politique et du droit de la guerre, par l'oubli de tout sens moral, à exaspérer contre lui l'ennemi au degré où il l'a exaspéré [1].

Nous avons tenu à donner ces citations caractéristiques; la plupart des biographes de Pestalozzi, animés de sentiments hostiles à la révolution helvétique, ont gardé sur ce sujet un silence qui peut donner à leurs lecteurs une idée absolument fausse de la manière dont Pestalozzi appréciait les événements du Nidwald [2]. On voit qu'il se place résolument du côté

1. Cet article est ainsi daté : *Montag, den 10. Herbstmonat, am Morgen.* Œuvres, éd. Seyffarth, t. X, p. 307.

2. M. Morf et le Dr Hunziker sont les seuls, croyons-nous, qui aient parlé avec impartialité du rôle joué par Pestalozzi dans la révolution helvétique. Mörikofer (*Die schweizerische Literatur des 18. Jahrhunderts*, pp. 430 et 431) condamne en ces termes l'attitude de Pestalozzi en 1798 : « A l'époque de la honteuse révolution (*schmachvolle Revolution*) de la Suisse, Pestalozzi, dans

de la révolution et de la France; sans se laisser égarer par de fausses apparences, il dénonce les fauteurs de troubles comme les agents payés de l'Autriche, comme des traîtres à la patrie.

Quelques semaines après les événements du Nidwald, le gouvernement helvétique transféra son siège d'Aarau à Lucerne (octobre), et Pestalozzi l'y suivit. Ce fut alors que se produisit l'idée de créer à Stanz un asile pour les orphelins que la guerre avait privés de leurs parents. On ne sait pas au juste si c'est au ministre Stapfer ou au directeur Legrand qu'il faut en faire remonter l'initiative. Quoi qu'il en soit, le 18 novembre 1798, un arrêté du Directoire helvétique décida la fondation de cet institut, et chargea les ministres Stapfer et Rengger de présenter un plan d'organisation et de proposer un directeur pour l'établissement à créer. Rengger s'adressa à deux fonctionnaires qu'il avait délégués dans le Nidwald, Truttmann, sous-préfet d'Arth, et Meyer, et leur demanda de lui désigner « deux époux à qui la direction de l'orphelinat pût être confiée ». Les délégués cherchèrent en vain; le 30 novembre, ils répondirent qu'ils n'avaient trouvé personne; ils ajoutaient que, « vu les dispositions du peuple, ils conseillaient de ne choisir *qu'un catholique* [1] ». Sans s'arrêter à cette sage recommandation, Stapfer et Legrand proposèrent à Pestalozzi

sa croyance exaltée à la noblesse de la nature humaine et aux droits de l'homme, s'écarta si fort du chemin du droit et d'une sage politique, qu'il se laissa aller à se faire le porte-paroles de la révolution dans une série de petits écrits... Nous n'avons pu passer sous silence cette triste page de la vie de Pestalozzi (*dieses dunkle Blatt aus Pestalozzi's Leben*); nous avons dû montrer à quel point il avait pu méconnaître les principes de liberté et d'indépendance nationale. »

1. Morf, I, pp. 165-166.

d'aller à Stanz. Celui-ci avait espéré jusqu'alors voir s'ouvrir bientôt l'institut d'éducation dont le Directoire avait déjà agréé le plan; il désirait l'installer en pays protestant, et, si possible, à Neuhof même. Néanmoins, renonçant aussitôt à ses projets personnels, il accepta sans hésiter la proposition qui lui était faite. « L'ardent désir de réaliser enfin le grand rêve de ma vie m'eût fait consentir à tenter mon essai sur les plus hautes Alpes, sans feu ni eau, si j'ose ainsi parler, pourvu qu'on me permît d'essayer enfin [1]. »

Un arrêté du Directoire helvétique du 5 décembre remit « au citoyen Pestalozzi la direction immédiate de l'orphelinat de Stanz », et arrêta les détails du plan d'organisation; il affecta à cet établissement une partie des bâtiments extérieurs du couvent des Clarisses [2], et ordonna au ministre de l'intérieur de mettre une somme de 6000 francs à la disposition du comité administratif, composé de Pestalozzi, de Truttmann, et de Businger, curé de Stanz [3].

La nomination de Pestalozzi, les historiens sont unanimes à le reconnaître, fut une faute du Directoire. Les conditions où l'auteur de *Léonard et Gertrude* allait tenter son expérience pédagogique étaient les plus défavorables qui se pussent imaginer. La population ignorante et fanatique du Nidwald, encore toute frémissante des émotions de la lutte où elle avait succombé, devait voir d'un œil hostile l'envoyé du gouvernement helvétique, quelles que fussent la droiture de ses intentions et la largeur de sa charité.

1. *Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz* (*Wochenschrift für Menschenbildung*, 2e éd., p. 100).

2. C'est par erreur que Pestalozzi (*ibid.*, p. 100) appelle ce couvent le « couvent des *Ursulines* ».

3. Morf, I, pp. 167-168.

Puis il y avait la question religieuse : Pestalozzi n'était pas, sans doute, de ceux « qui tournent en ridicule le chapelet et le livre de prières des pauvres gens [1] », mais ce n'en était pas moins un « hérétique », et, comme l'avaient écrit Truttmann et Meyer, il eût fallu un « catholique ». Enfin, on sait tout ce qui manquait au solitaire de Neuhof, au point de vue des avantages extérieurs, pour conquérir l'autorité nécessaire et faire respecter sa personne. Mais Pestalozzi, nous venons de le dire, était décidé à ne reculer devant aucun obstacle. Plein d'ardeur et d'espoir, il quitta Lucerne pour Stanz le 7 décembre. Sa femme, qui était restée à Neuhof, se montrait inquiète; elle craignait qu'il n'échouât. Voici en quels termes il lui écrit pour la rassurer :

La question de savoir ce qui adviendra de ma destinée et de la vôtre ne peut plus rester longtemps douteuse. J'entreprends la réalisation de l'une des plus grandes idées de l'époque. Si ton mari n'a pas été méconnu, s'il mérite en effet le mépris et les rebuts qu'on lui a infligés, il n'y a pas de salut pour nous. Mais si j'ai été mal jugé, si je vaux ce que je crois valoir, tu peux attendre bientôt de moi secours et appui. Mais pour l'instant tais-toi, chacun de tes mots me perce le cœur. *Je ne puis supporter ton éternelle incrédulité.* Ainsi, écris-moi des paroles d'espérance. *Tu as attendu trente ans : attends encore trois mois.* Je n'ai pas encore ici d'enfants; on travaille aux réparations du bâtiment. Le gouvernement soutient l'entreprise avec sagesse et me montre de la bienveillance [2].

Les premiers élèves entrèrent dans l'établissement le 14 janvier 1799 [3]. Déjà quatre semaines plus tard, Truttmann pouvait écrire au ministre Rengger : « L'orphelinat va bien. Le père Pestalozzi travaille

1. *Schweizerblatt.* Voir plus haut, p. 57.
2. Cette lettre, dont le texte avait été transcrit par Mme Pestalozzi dans son journal, a été publiée par M. Morf, t. I, p. 168.
3. Morf, I, p. 170.

jour et nuit avec une ardeur incroyable. Il y a 62 enfants travaillant et mangeant dans la maison; mais 50 seulement peuvent y coucher, faute d'un nombre suffisant de lits. C'est chose merveilleuse de voir ce que fait cet excellent homme, et les progrès déjà accomplis en si peu de temps par les élèves, qui sont pleins du désir d'apprendre [1]. »

C'est à ce moment que, de son côté, dans la joie de son œuvre commencée, Pestalozzi écrit à son amie, *la citoyenne Hallwyl, à Hallwyl*, une lettre qu'il faut reproduire ici, — cri de triomphe et de reconnaissance s'échappant d'un cœur longtemps ulcéré :

Chère et bonne amie, cela marche, cela marche et tout va bien! J'efface la honte de ma vie; la vertu de ma jeunesse est renouvelée. Comme un homme qui, enfoncé des journées entières jusqu'au cou dans le bourbier, voit la mort s'approcher et l'accomplissement du plus pressant voyage rendu impossible, ainsi j'ai vécu des années, de longues années dans le désespoir et la rage de mon indicible misère. J'aurais voulu cracher au visage de ce monde qui m'entourait et contemplait mon impuissance. A quoi pouvais-je me cramponner pour me sauver? Mais maintenant me voilà tiré de ma fange; je vois et je sens ma destinée redevenue l'égale de celle des autres hommes; je suis de nouveau un homme, et c'est un bonheur pour moi que de me réconcilier avec mes semblables, même avec ceux qui ne se lassaient pas d'amener de l'eau dans le fossé de ma misère.

Brisez la coupe de ma misère, et buvez dans un verre d'homme à ma délivrance, à mon œuvre et à ma guérison! Adieu. Venez me voir. Adieu [2].

1. Morf, I, p. 171.

2. Cette lettre (sans date) est conservée au Musée pestalozzien de Zurich. Le texte en a été publié pour la première fois dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1880, p. 42. Nous le donnons ci-après dans la langue originale, et avec l'orthographe personnelle de l'écrivain :

« Liebe teure Freundin

« Es geth — Es geth in allen theilen — ich lösche die Schande meines Lebens aus — die Tugend meiner Jugend erneuert sich

Ce que Pestalozzi se proposait de faire à l'orphelinat de Stanz, c'était ce que Glüphi avait fait à l'école de Bonnal. Il faisait alterner le travail manuel avec les leçons élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul. Vivant tout le jour au milieu de ses enfants, mangeant et dormant avec eux, il réussit à gagner leur affection, malgré l'hostilité non déguisée que lui témoignait la population de Stanz. Mais, s'il se montra un admirable instituteur au point de vue de l'éveil du sens moral et de la formation du caractère chez des enfants incultes et délaissés, il ne réussit pas à organiser d'une manière satisfaisante son établissement sous le rapport matériel. Il n'avait avec lui, pour administrer la maison et faire la cuisine, qu'une femme de Lucerne, Francisca Theiler, aidée de sa fille [1]. Il eût fallu d'autres auxiliaires encore, des maîtres pouvant enseigner aux enfants les travaux industriels qui faisaient partie du

wieder wie ein Mensch — der tage Lang im Moder u. Koth bis an den Hals versunken seinen Tod nahe sieth u. die Vollendung seiner dringendsten Reise vereitelt sieht — also Lebte ich Jahre — viele Jahre in der verzweiflung u. im Rasen meines unbeschreiblichen Ellends — ich hette der ganzen Welt die um mich her stand und mich also sah — nur ins Gesicht speien mögen — woran konnte ich mich mehr halten — aber jetzt sehe und fühle ich mich wieder auser meiner Koth — ich sehe u. fühle mein Schicksahl mit dem Schicksahl anderer Menschen gleich bin auch selbst wieder ein Mensch u. versöhne mich so gern mit meinem Geschlecht u. selber mit denen die unermüdet waren Waser in die Grube meines Ellends zu leiten —

« Zerbrechet den Becher meines Ellends u. trinket mit e. Menschenglas — auf meine *Errettung* — auf *mein Werk* u. auf meine Beserung.

« Adieu Komt auch zu mir — adieu

« P. »

Adresse : « An die Bürgerin Hallweil in Hallweil ».

1. Rapport de Zschokke au Directoire, octobre 1799: cité par M. Morf, t. I, p. 196.

programme. Pestalozzi le reconnaissait lui-même. Mais les démarches faites pour lui procurer des aides restèrent sans résultat [1] : et d'ailleurs, qu'en eût-il fait? Il allait à tâtons, cherchant sa voie, sans plan arrêté à l'avance; il n'eût pu donner à ses collaborateurs un fil conducteur pour les guider. « En réalité, a-t-il dit plus tard, personne ne pouvait m'aider, je ne devais compter que sur moi-même [2]. »

Truttmann, si bien disposé qu'il fût envers Pestalozzi, ne put s'empêcher de voir ce que la marche de l'établissement laissait à désirer. Le 25 mars 1799, il prie le ministre d'envoyer au plus vite des surveillants et des maîtres. « J'admire le zèle du citoyen Pestalozzi et son infatigable activité; il mérite honneur et reconnaissance; mais je vois qu'il est hors d'état de continuer la chose au delà d'un certain point avec des résultats satisfaisants et de réaliser ses idées [3]. » Le curé Businger est plus explicite encore : « Tout homme clairvoyant, écrivait-il plus tard (novembre 1799) au Directoire helvétique, eût désiré voir le bon Pestalozzi dans n'importe quel autre poste plutôt que dans celui-là, pour lequel il n'était pas fait [4]. »

1. Lettre de Pestalozzi au ministre Rengger, du 19 avril 1799 : « J'attends avec impatience des lettres de Zurich, relativement aux aides, hommes et femmes; j'espérais aussi que vous me donneriez vous-même à ce sujet un consolant espoir ». (Morf, I, p. 175.)

2. *Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz.* (*Wochenschrift für Menschenbildung*, 2e éd., p. 104.)

3. Cité par M. Morf, t. I, p. 173.

4. Cité par M. Morf, t. I, p. 198. Mörikofer, qui semble avoir en cette affaire un parti-pris, estime qu'il y a beaucoup d'exagération dans le tableau fait par Pestalozzi (*Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1re lettre) des résultats obtenus par lui à Stanz : « Qu'il ait réussi à gagner l'affection de ces cœurs naïfs d'enfants, et que, par cette affection, il ait commencé à opérer un grand et heureux changement dans leur éducation, soit : mais c'est passer toute mesure que de parler de son œuvre comme d'une chose

Le célèbre éducateur et publiciste Zschokke [1] était alors commissaire du gouvernement helvétique dans le Nidwald. Il s'était lié d'amitié avec Pestalozzi, auquel il fit de fréquentes visites. « La première fois que j'allai le voir dans son orphelinat, raconte-t-il, je le trouvai allant et venant dans une grande salle. A une longue table qui remplissait toute la pièce étaient assis une centaine d'enfants, tous occupés et si absorbés dans leur travail qu'ils levèrent à peine la tête lorsque j'entrai. La plupart étaient âgés de dix à quatre ans. Ils étaient placés trois par trois; dans chaque groupe, le plus grand était au milieu et avait les bras passés autour du cou de ses deux petits camarades, qu'il était chargé d'instruire. Les uns apprenaient les lettres, d'autres les chiffres, quelques-uns calculaient, d'autres dessinaient des lignes ou des figures régulières. Pestalozzi allait des uns aux autres d'un air joyeux. Ce spectacle me frappa d'étonnement; j'admirai surtout l'application volontaire de ces enfants, et les progrès qu'ils avaient faits en si peu de temps [2]. »

extraordinaire et inouïe. Il est très vraisemblable au contraire que l'arrivée des Français, en interrompant son entreprise, lui épargna le chagrin d'avoir à constater l'insuccès de ses efforts. » (P. 433.) Et il ajoute en note : « J'ai eu l'occasion de m'assurer, par de nombreux témoignages recueillis sur place, que les anciens élèves de l'orphelinat de Stanz semblaient n'avoir conservé de Pestalozzi d'autre impression que celle de ses bizarreries ».

1. Henri Zschokke, né à Magdebourg en Saxe (1771), s'expatria à vingt-quatre ans, fut pendant deux ans directeur de l'institut de Reichenau (Grisons), et entra ensuite au service du gouvernement helvétique, dont il partageait les principes républicains. L'Acte de médiation l'ayant obligé à renoncer à la politique active, il continua à défendre ses idées par la plume, publia un journal et écrivit de nombreux ouvrages, entre autres des romans populaires et une *Histoire de la Suisse*. Il est mort en 1848.

2. Zschokke, *Erinnerungen an H. Pestalozzi*, dans le *Prometheus für Licht und Recht*, 1832. Cité par Bandlin, *Der Genius von Vater Pestalozzi*, 1846, p. 250.

Au commencement de juin, l'invasion de la Suisse orientale par les Russes et les Autrichiens obligea un corps d'armée français à se replier sur Stanz. Il fallut disposer d'une partie des locaux occupés par Pestalozzi et ses élèves pour y installer un hôpital militaire. Zschokke rendit à leurs parents ou plaça dans des familles le plus grand nombre des enfants; il n'en resta que vingt-deux qui, n'ayant été réclamés par personne, durent demeurer réunis dans la maison qui leur servait d'asile. L'orphelinat se trouvant ainsi désorganisé, Pestalozzi retourna à Lucerne (8 juin); le Directoire décida (17 juin) qu'une indemnité de 400 francs lui serait accordée pour ses services pendant six mois [1].

Pestalozzi regardait son éloignement de Stanz comme temporaire. Il s'était résigné à cette interruption de l'œuvre commencée, parce que les circonstances en faisaient une nécessité, et aussi parce que l'état de sa santé, fortement atteinte par les fatigues excessives qu'il s'était imposées, lui commandait de prendre du repos. Il se rendit au Gurnigel, dans les montagnes bernoises, où l'hospitalité lui était offerte dans la maison d'un ami, Zehender, et y séjourna quelques semaines. Là, il commença à écrire, sous la forme d'une lettre, le récit de ce qu'il avait tenté de faire à Stanz. Mais il n'acheva pas alors la rédaction de ce travail : ce fut seulement huit ans plus tard qu'à la demande de Niederer il le reprit et le compléta. Son manuscrit fut publié dans les numéros 7, 8 et 9 de la *Wochenschrift für Menschenbildung* (1807) sous le titre de *Pestalozzi et son établissement à Stanz* [2].

1. Morf, I, p. 176.
2. *Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz.* Dans l'édition Seyffarth des Œuvres, cet écrit se trouve au tome XI.

CHAPITRE VI

BURGDORF, LA « MÉTHODE ».

(1799-1801.)

Stapfer fait envoyer Pestalozzi à Burgdorf (juillet 1799). L'école enfantine de Mlle Stähli. — Le désir de Pestalozzi de retourner à Stanz n'est pas accueilli. Le gouvernement helvétique lui accorde des secours financiers en vue de la création d'un institut d'éducation (février 1800). Résultats obtenus par Pestalozzi dans l'école enfantine. Il devient instituteur dans une école communale de garçons (mai 1800). — Association avec Krüsi. — Pestalozzi maître d'école, d'après Ramsauer. — Buss et Tobler se joignent à Pestalozzi. — La « Société des amis de l'éducation ». Premier exposé fait par Pestalozzi de sa « méthode » (juin). — Le gouvernement helvétique accorde à Pestalozzi le château de Burgdorf (juillet). — Rapport des commissaires de la Société des amis de l'éducation. — Pestalozzi abandonne les fonctions d'instituteur communal et annonce la création d'un pensionnat de garçons et d'une école normale (octobre 1800). — Il écrit *Comment Gertrude instruit ses enfants* (1801). Analyse de cet ouvrage.

« Des hauteurs du Gurnigel, dit Pestalozzi, je voyais se dérouler à mes pieds la belle vallée sans limites; jamais encore je n'avais joui d'une vue si étendue; et cependant, devant ce spectacle, je songeais au peuple mal instruit bien plus qu'à la beauté du paysage. Je ne pouvais pas vivre sans mon œuvre [1]. »

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1re lettre, p. 21. Nous citons d'après l'édition originale, Berne et Zurich, Henri Gessner. 1801, dont un exemplaire se trouve au Musée pédagogique de Paris.

Le ministre Stapfer, qui avait deviné le génie de Pestalozzi, ne l'abandonna pas. Sur sa proposition, le Directoire helvétique (presque entièrement renouvelé sous la présidence de Laharpe et installé à Berne depuis le mois de mai 1799), venait de décider la création à Burgdorf d'une école normale d'instituteurs, qui devait être placée sous la direction d'un homme de beaucoup de talent, Fischer, professeur extraordinaire de philosophie et de pédagogie à l'université de Berne et disciple du philanthropiniste Salzmann. Fischer s'était aussitôt rendu à Burgdorf, et, en attendant que l'école normale pût s'ouvrir, il s'occupait à réorganiser les écoles de la ville. Stapfer pensa que Pestalozzi trouverait là un terrain favorable pour la continuation de ses expériences pédagogiques; à la date du 23 juillet, il adressa au Directoire un rapport (rédigé en français) où il disait :

Citoyens directeurs, vous connaissez et vous estimez avec tous les amis de l'humanité le citoyen Pestalozzi; vous déplorez avec eux qu'il n'ait pu tranquillement exécuter à Stanz ses vues philanthropiques et faire l'essai complet du plan d'éducation qui dans son roman de *Lienhard et Gertrude* a fait l'admiration de tous les hommes éclairés, et dont quelques idées ont été exécutées en partie à l'étranger, à Wurzbourg et à Bamberg, dans le Brandebourg, à Hanovre, dans la Saxe électorale et jusqu'en Bohême, pendant que nos anciens gouvernements, au grand étonnement des princes mêmes, ne donnaient aucune attention à l'homme célèbre que nous avons le bonheur de compter parmi nos concitoyens.

Ne pouvant aujourd'hui réaliser ses projets dans toute leur étendue, il désirerait au moins en essayer l'exécution partielle. Il a découvert une méthode très simple d'apprendre à lire aux enfants. Vous savez, citoyens directeurs, que cette partie fondamentale de l'instruction est une des plus difficiles, qu'elle absorbe un temps précieux et que les plus grands hommes se sont occupés de son perfectionnement.

Celle de Pestalozzi, fondée sur la nature de l'esprit des enfants, appelle à son secours, dans des proportions adaptées aux développements successifs de l'intelligence des enfants, la mémoire, l'imagination et l'entendement, et a le mérite d'être infiniment économique de temps pour l'élève et de peines pour l'instituteur.

Le citoyen Pestalozzi désire d'en faire l'application dans les écoles de Berthoud (Burgdorf), commune qui lui présente dans ses établissements scholastiques et dans le secours de quelques instituteurs des ressources qu'il ne trouverait pas facilement ailleurs.

Il ne demande du gouvernement qu'une autorisation de faire des expériences pédagogiques dans cet endroit et une injonction aux autorités et aux instituteurs du lieu de concourir de tous leurs moyens à l'accomplissement de ses vues. Il ne demande ni salaire ni titre : il se borne à désirer qu'on lui assigne un logement dans une maison nationale [1].

Le Directoire helvétique approuva les propositions du ministre : il accorda à Pestalozzi l'autorisation d'enseigner dans les écoles élémentaires de Burgdorf, lui donna un logement gratuit dans le château de cette ville, à côté de Fischer, et lui alloua une indemnité trimestrielle de 160 francs de Suisse (dix louis), qui devait lui être continuée aussi longtemps que durerait son travail[2].

La méthode de lecture que Pestalozzi se proposait d'expérimenter, et qu'il avait déjà employée à Stanz, consistait en ceci : il faisait apprendre par cœur aux commençants l'alphabet sous cinq formes différentes, en joignant successivement les cinq voyelles à toutes les consonnes, en avant et en arrière : *ab*, *ba*, *ec*, *ce*,

1. Ce rapport a été publié in extenso par M. Morf, t. I, pp. 204-206.

2. Le texte de l'arrêté du Directoire se trouve dans l'ouvrage de M. Morf, I, p. 206. Le franc de Suisse (divisé en dix batz) équivalait à 1 franc 48 centimes, monnaie française. Le louis d'or, qui représentait, en francs de France, 23 fr. 70, correspondait à 16 francs de Suisse.

id, *di*, *of*, *fo*, *ug*, *gu*, etc. Puis venaient les combinaisons d'une voyelle et de deux consonnes : *bud*, *dub*, *bic*, *cib*, *fag*, *gaf*, etc. Enfin, il faisait épeler des mots longs et difficiles, en partant de la syllabe initiale et en y ajoutant successivement les autres éléments du mot : *eph*, *ephra*, *ephraïm*; *buc*, *bucé*, *bucéphale*; *apho*, *aphoris*, *aphorisme*; *mu*, *muni*, *munici*, *municipal*, *municipalité* [1].

L'école qui fut d'abord assignée à Pestalozzi pour y faire ses « expériences pédagogiques » était celle des habitants non-bourgeois (*Hintersässen-Schule*), dont l'instituteur, Samuel Dysli, exerçait en même temps le métier de cordonnier [2]. Mais celui-ci réclama, et les parents des élèves se joignirent à lui : ils déclarèrent qu'ils n'entendaient pas laisser expérimenter une méthode nouvelle sur leurs enfants. Heureusement Pestalozzi avait trouvé à Burgdorf deux protecteurs éclairés, le sous-préfet J. Schnell et le Dr Grimm, qui intervinrent en sa faveur : ils obtinrent pour lui, du conseil communal, l'autorisation d'enseigner dans l'école enfantine dirigée par Mlle Stähli, qui comptait environ vingt-cinq élèves de cinq à huit ans, garçons et filles [3].

Là, — raconte Pestalozzi, — je me mis à brailler l'*abc* du matin au soir et à reprendre, sans aucun plan, la marche empirique que j'avais dû interrompre à Stanz. J'accumulai sans me lasser des combinaisons syllabiques ; je remplis des cahiers entiers de séries de syllabes et de séries de nom-

1. *Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz.* (*Wochenschrift für Menschenbildung*, 2e éd., p. 132.)
2. Morf, I, p. 207.
3. *Ibid.*, p. 217. — On trouve les détails les plus intéressants sur les débuts de Pestalozzi à Burgdorf dans une lettre écrite en 1804 à Niederer par le sous-préfet Schnell ; cette lettre, dont l'original est à la bibliothèque de la ville de Zurich, a été imprimée dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1888, pp. 58-64.

bres ; je cherchai par tous les moyens à simplifier le plus possible les éléments de l'épellation et du calcul, à les présenter sous des formes appropriées aux lois de la psychologie, et qui dussent conduire l'enfant, graduellement et sans lacunes, du premier pas au second, puis, une fois le second bien assuré, lui faire franchir rapidement et sûrement le troisième et le quatrième... Cependant, après avoir déjà élaboré durant des mois tous les matériaux élémentaires de l'enseignement, et avoir tout fait pour les amener au plus extrême degré de simplicité, je n'en apercevais pas encore l'enchaînement, ou du moins je n'en avais pas entièrement conscience; mais d'heure en heure je sentais que j'avançais, et que j'avançais à grands pas [1].

Ces cahiers que Pestalozzi remplissait de syllabes et de chiffres, c'étaient les manuscrits des livres élémentaires qu'il projetait de rédiger pour l'enseignement simplifié de la lecture et du calcul. Il comptait, une fois son travail achevé, retourner à Stanz.

En effet, l'orphelinat de Stanz subsistait toujours. Après l'éloignement des troupes françaises, en août, Zschokke avait fait rentrer dans l'établissement la plupart des élèves qui avaient été congédiés ; un instituteur nommé Gut fut chargé de l'enseignement; peu après, Zschokke et le curé Businger adressèrent au Directoire helvétique deux mémoires contenant un plan de réorganisation (octobre et novembre [2]). Le Directoire demanda l'avis de Stapfer sur le mémoire de Businger; le ministre répondit (18 novembre 1799) par un éloge chaleureux de Pestalozzi et par la proposition de le replacer au poste qu'il avait dû momentanément abandonner. Nous citons textuellement les principaux passages du rapport de Stapfer, qui est rédigé en français :

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1re lettre, pp. 28-29.
2. Des extraits de ces deux documents ont été publiés par M. Morf, t. I, pp. 196-198.

Je diffère entièrement d'opinion avec l'estimable auteur du mémoire. Il commence par insinuer que le citoyen Pestalozzi n'était pas propre à la direction de cet institut. Je suis fâché de dire que les citoyens Zschokke et Businguer (*sic*), en conséquence de préventions, dont je n'examinerai ni la source ni la nature, ne se sont pas comportés envers ce vieillard célèbre et inappréciable de manière à ce qu'il ait lieu d'être content. Ils ont répandu sur son compte des plaintes exagérées et paralysé un établissement qui promettait des résultats heureux à la patrie.

Ils accusent le citoyen Pestalozzi de gaspillage, de malpropreté, de brutalité, et d'avoir aliéné les affections de ses élèves.

Quant au premier point, Pestalozzi en appelle à un examen sévère et surtout au témoignage du citoyen Truttmann. Il me paraît qu'on ne peut pas refuser des vues économiques à un homme qui seul s'est chargé d'être l'instituteur et le surveillant de soixante enfants et de l'administration de l'établissement où ils se trouvaient. Le pauvre Pestalozzi s'est tué à force de travail pour épargner des employés, et il fallait toute sa passion pédagogique pour rendre sa position tenable.

Quant à la propreté, je n'ai jamais entendu s'en plaindre les nombreux voyageurs qui sont allés le voir et le surprendre au milieu de ses élèves pendant tout le temps qu'il a passé dans cet institut.

Il proteste n'avoir employé que les châtiments indispensables, et en vérité dans un rassemblement de soixante jeunes enfants, mal élevés et infectés de tous les vices qui font de la race des mendiants le fléau de la société, il ne faut pas mettre quelques soufflets au rang des superfluités.

Enfin l'attachement de ces enfants pour le citoyen Pestalozzi n'est pas douteux, mille et mille témoins en déposent, et il n'y a pas la moindre probabilité à l'assertion des détracteurs (Zschokke et Businguer) de Pestalozzi.

Toujours est-il infiniment dommage et pour notre patrie et pour l'humanité en général que Pestalozzi n'ait pas à Stantz pu suivre le cours de ses projets.

Stapfer rappelle ensuite « les points principaux du plan de Pestalozzi, tels qu'ils sont indiqués dans son

ouvrage classique : *Lienhard et Gertrude* ». Et il indique en ces termes les résultats qui pourront être obtenus :

Si le projet réussit, il le faudra prendre pour modèle, et lui assimiler tous les autres instituts d'éducation publique élémentaire. S'il ne réussit qu'en partie, on aura recueilli, dans un siècle où on fait une espèce de cours de physique expérimentale avec le genre humain, de nouvelles expériences intéressantes et utiles.

Le citoyen Pestalozzi espère donner à son plan successivement une plus grande étendue, si les premiers essais réussissent.

Il donne aux enfants des villages voisins la permission de visiter les écoles de son établissement. De jeunes instituteurs y seront admis pour s'exercer dans l'art d'instruire...

Si le plan du citoyen Pestalozzi réussit, les parents n'auront plus de prétexte pour empêcher leurs enfants d'aller à l'école. Ils verront que leurs enfants y font des ouvrages qui les mettent à même de gagner leur pain de bonne heure.

Stapfer conclut ainsi :

Il me paraît donc important que le citoyen Pestalozzi soit placé là d'où les malheureux événements de la guerre l'ont éloigné. Il s'occupe aujourd'hui de perfectionner la méthode d'instruction élémentaire à Bourgdorf et compte achever son essai dans trois ou quatre semaines. A cette époque, il ne cache pas qu'il se consacrerait de nouveau avec plaisir à l'établissement de Stantz [1].

Le plaidoyer de Stapfer fait honneur à ses sentiments, mais il est permis de croire que Zschokke et Businger avaient mieux jugé que lui la situation. Telle fut, du moins, l'opinion du Directoire helvétique et celle du ministre de l'intérieur Rengger. On décida que Pestalozzi ne retournerait pas à Stanz, et que l'orphelinat resterait placé sous la surveillance du curé Businger.

1. Morf. I. pp. 200-203.

Celui-ci en conserva la direction jusqu'en 1802, époque où l'établissement cessa d'exister.

Sur ces entrefaites, le Directoire helvétique fut renversé par un coup d'État (7 janvier 1800), contre-coup de celui du 18 brumaire en France. Le parti des « patriotes », que dirigeait Laharpe, dut céder le pouvoir à celui des « modérés », et les Conseils remirent le gouvernement à une Commission exécutive de sept membres. Rengger et Stapfer, toutefois, conservèrent leurs ministères.

Pestalozzi, dans son école de Burgdorf, avait continué à travailler à la rédaction de ses cahiers d'épellation et de calcul. Ayant dû renoncer définitivement à l'espoir de reprendre son œuvre à Stanz, il songeait maintenant à réaliser son ancien projet : la création d'un institut d'éducation à Neuhof; il désirait en outre publier les livres élémentaires dont il préparait les matériaux. Il s'adressa de nouveau à l'amitié de Stapfer. Le ministre des arts et sciences, toujours zélé pour la réussite d'une œuvre qu'il jugeait bonne, demanda à la Commission exécutive d'accorder à Pestalozzi une avance de 1600 francs de Suisse (100 louis), payables en dix versements trimestriels de 160 francs; cette avance était destinée à permettre de commencer l'impression des livres élémentaires, et à aider à la fondation d'un institut d'éducation; pour faciliter la construction du bâtiment nécessaire, il demandait en outre que le gouvernement mît gratuitement à la disposition de Pestalozzi 200 arbres à prendre dans les forêts nationales aux environs de Neuhof. La Commission exécutive accorda l'avance de 1600 francs; quant au bois de construction, elle répondit que « le triste état des forêts nationales dans l'Argovie ne permettait pas d'y faire de coupes », mais que les arbres pour-

raient être pris dans les forêts d'un autre canton, au choix de Pestalozzi (25 février 1800) [1].

Pestalozzi exprima sa reconnaissance à la Commission exécutive par la lettre suivante :

Citoyens membres du gouvernement, jusqu'à cette heure j'avais craint de devoir mourir sans que ma patrie m'accordât son appui pour atteindre ce qui a été le but unique de ma vie. Vous pouvez juger, citoyens membres du gouvernement, combien mon cœur est transporté et combien je vous suis reconnaissant d'avoir, par votre décision, effacé ce doute de mon âme. Respect et fidélité à la patrie.

PESTALOZZI.

Burgdorf, 6 mars 1800 [2].

La création de l'institut était donc assurée, mais il fallait renoncer à l'installer à Neuhof, puisqu'on ne pouvait prendre du bois de construction dans les forêts de l'Argovie. La difficulté de trouver un autre emplacement allait retarder de quelques mois encore la réalisation du projet.

Cependant l'année scolaire était achevée, et à la fin de mars 1800 eut lieu, devant les membres de la commission scolaire de Burgdorf, l'examen des élèves de l'école enfantine où Pestalozzi avait enseigné huit mois durant. C'était là une épreuve décisive, qui devait permettre de juger, par des faits palpables, de la valeur des procédés du maître. Les résultats de l'examen sont consignés dans une déclaration de la commission, adressée à Pestalozzi; voici ce qu'on y lit :

Ce que vous vous promettiez de votre méthode d'enseignement s'est réalisé, autant que nous pouvons en juger. Vous avez fait voir quelles forces existent déjà dans les plus

1. Morf, I, pp. 220-221.
2. Document publié par M. Morf, t. I, p. 222.

jeunes enfants, et par quelle voie ces forces doivent être développées, chaque talent découvert, exercé et dirigé. Les étonnants progrès de vos jeunes élèves sont une preuve évidente que tout enfant est propre à quelque chose, lorsque le maître sait discerner ses aptitudes et les diriger avec la sagacité d'un psychologue. Votre façon d'enseigner montre comment doivent être posés les fondements de l'instruction, pour que, sur ces fondements, on puisse continuer à bâtir avec un profit réel... A cet âge de cinq à huit ans, où les enfants, soumis à la torture de l'ancienne méthode, apprenaient à connaître les lettres, à épeler et à lire, vos élèves n'ont pas seulement accompli cette tâche dans un degré de perfection inconnu jusqu'à présent, mais les plus habiles d'entre eux se distinguent déjà comme calligraphes, dessinateurs et calculateurs. Chez tous, vous avez su éveiller et cultiver le goût de l'histoire, de l'histoire naturelle, du toisé, de la géographie, etc., de telle sorte que leurs futurs instituteurs, s'ils savent profiter avec intelligence de cette préparation, verront leur travail grandement facilité... Mais votre méthode a encore cet avantage sur celles qu'on a employées jusqu'ici : c'est qu'elle est particulièrement propre à être suivie dans la famille, et qu'une mère, une sœur aînée, ou même une servante intelligente peut l'appliquer sans cesser de vaquer à ses occupations. Quel avantage pour les communes, pour les parents et pour les enfants [1] !

Pestalozzi venait enfin de gagner son procès, de prouver qu'il était bon à quelque chose, et que le rêve de sa vie n'était pas une chimère. Il avait alors cinquante-quatre ans.

Sa joie fut troublée par une nouvelle qui lui arriva de Neuhof, en avril. Son fils, Jacques, dont la santé était de plus en plus ébranlée, venait d'être frappé d'une attaque de paralysie, et l'on craignait pour sa vie. Pestalozzi accourut auprès de lui. « Le malade, écrit Mme Pestalozzi dans son journal, resta neuf jours entre

1. Le rapport de la commission scolaire a été publié in extenso par M. Morf, t. I, pp. 222-224.

la vie et la mort. Sa chère femme et Lisabeth le soignèrent nuit et jour avec un infatigable dévouement. On me fit appeler de Hallwyl, et on appela aussi le cher papa, qui était à Burgdorf[1]. » Une amélioration s'étant produite, Pestalozzi put bientôt retourner à sa tâche commencée.

Son succès lui avait valu d'être nommé, par la commission scolaire, instituteur de la seconde école de garçons (*zweite Knabenschule*) : ce fut en cette qualité qu'il commença, en mai 1800, la seconde année de son enseignement à Burgdorf[2]. En même temps, un changement important s'accomplissait dans sa situation.

En janvier 1800, la ville de Burgdorf avait vu arriver une troupe de vingt-huit enfants pauvres, garçons et filles, envoyés du canton d'Appenzell par le pasteur Steinmüller, de Gais, sous la direction d'un jeune instituteur nommé Krüsi ; un peu plus tard, un second convoi, venant du même canton, suivit le premier. Ces enfants furent placés dans des familles charitables, et Krüsi ouvrit une école à leur usage. C'était à Fischer qu'était due l'initiative de cet acte de bienfaisance[3]. Il s'attacha Krüsi comme élève, s'appliquant à lui donner les connaissances pédagogiques qui lui faisaient défaut. Mais en avril Fischer, dont le projet d'école normale n'avait pu se réaliser, dut retourner à Berne, où bientôt après une maladie l'emportait brusquement[4].

1. Document publié par M. Morf, t. I, p. 150.

2. Morf, I, p. 226.

3. On trouve dans l'ouvrage de M. Morf, t. I, pp. 230-235, un récit circonstancié de cet épisode ; les détails en sont tirés particulièrement des lettres inédites de Steinmüller à Fischer, conservées aux archives fédérales à Berne.

4. Selon M. Morf, Fischer serait mort au commencement de juin. Cette indication est erronée. La date de la mort de Fischer est le 4 mai 1800. — Les rapports entre Fischer et Pestalozzi paraissent avoir toujours été assez froids. Ce dernier écrit à sa

Krüsi restait seul avec ses enfants appenzellois, sans direction. Pestalozzi, qui avait appris à le connaître et à l'estimer, lui proposa alors de réunir leurs deux écoles en une seule, et Krüsi accepta cette association avec empressement.

Ce fut une bonne fortune pour Pestalozzi que d'avoir rencontré Krüsi [1], car il lui fallait absolument un collaborateur pouvant suppléer à sa propre insuffisance pratique. Aussi longtemps qu'il s'était agi seulement d'enseigner l'alphabet à des enfants de cinq à huit ans dans la petite école de Mlle Stähli, il avait pu obtenir des succès; mais maintenant qu'il avait dû prendre la direction d'une classe nombreuse d'élèves plus âgés, il sentait bien que la tâche dépassait ses forces.

Nous possédons un document précieux qui nous montre Pestalozzi dans ses fonctions de maître d'école, et qui se rapporte à ce moment-là : c'est une page de l'autobiographie écrite, trente-huit ans plus tard, par Ramsauer, l'un des enfants appenzellois envoyés à Burgdorf au commencement de 1800. Ramsauer, qui avait alors dix ans, entra comme élève dans l'école de Pestalozzi après l'association de celui-ci avec Krüsi; et voici comment il a retracé ses souvenirs d'écolier :

Dans cette école, tout l'enseignement devait, selon les idées de Pestalozzi, se concentrer sur ces trois points : le

femme, en mai 1800 : « La mort de Fischer n'a pas été un malheur pour ma position; il ne m'était venu en aide d'aucune façon; tout au contraire, il avait en tête un projet particulier, qui était sous plusieurs rapports un obstacle à la réalisation du mien ». (Lettre publiée par les *Pestalozzi-Blätter*, 1880, p. 24.)

1. Hermann Krüsi, né à Gais (Appenzell Rhodes-Extérieures) en 1775, savait à peine lire et écrire lorsqu'à dix-huit ans il fut nommé instituteur de son village. Aidé par le pasteur, il compléta son instruction de son mieux. Il y avait six ans qu'il était en fonctions, lorsqu'il fut choisi pour accompagner à Burgdorf les enfants appenzellois qu'on y envoyait.

langage, le nombre et la forme. Il n'existait aucun programme proprement dit, ni aucun tableau de l'emploi du temps; Pestalozzi n'avait pas d'heures déterminées pour chaque objet d'études et, le plus souvent, il continuait la même leçon pendant deux ou trois heures de suite. Nous étions une soixantaine d'élèves, garçons et filles, de huit à quinze ans; la classe durait de 8 à 11 heures le matin et de 2 à 4 heures l'après-midi. L'enseignement comprenait exclusivement le dessin, le calcul et les exercices de langage. On ne nous faisait ni lire ni écrire; aussi les écoliers n'avaient-ils ni cahiers ni livres; on ne nous faisait non plus apprendre par cœur aucun texte, soit religieux, soit profane. Nous avions des ardoises et de la craie rouge : et pendant que Pestalozzi nous faisait répéter des phrases d'histoire naturelle, comme exercices de langage, nous dessinions ce que nous voulions, sans qu'on nous donnât aucune direction. Mais nous ne savions que dessiner : les uns faisaient des bonshommes, les autres des maisons, les autres des lignes et des arabesques selon leur fantaisie. Pestalozzi ne regardait jamais ce que nous avions dessiné, ou plutôt barbouillé; mais on voyait à nos vêtements, surtout aux manches et aux coudes, que nous avions usé de la craie. Pour le calcul nous avions, pour chaque groupe de deux élèves, un petit tableau collé sur carton, divisé en carrés dans lesquels étaient des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. C'est de ces exercices que Krüsi et Buss tirèrent d'abord les tableaux des unités, et plus tard ceux des fractions. Mais comme Pestalozzi se contentait de faire répéter après lui à la file, sans jamais interroger, sans donner de problème à résoudre, ces exercices, qui étaient d'ailleurs excellents, restaient sans grand résultat. Il n'était pas assez patient pour faire récapituler ou pour poser des questions, et son ardeur l'emportait trop pour qu'il songeât à s'occuper de tel ou tel écolier en particulier. Ce qu'il y avait de mieux dans son enseignement, c'étaient les exercices de langage, ceux du moins qui avaient pour objet les tapisseries de la salle de classe, et qui étaient de véritables exercices d'intuition. Ces tapisseries étaient très vieilles et déchirées, et nous passions quelquefois deux ou trois heures de suite à en examiner les figures et les trous et à dire ce que nous remarquions rela-

tivement à leur forme, leur nombre, leur position et leur couleur, en exprimant nos observations en phrases de plus en plus développées. Il nous demandait : « Garçons, que voyez-vous? » (Il ne s'adressait jamais aux filles.)

RÉPONSE.

Un trou dans la paroi.
Une déchirure dans la paroi.

PESTALOZZI.

Bien! Répétez après moi :
Je vois un trou dans la tapisserie.
Je vois un long trou dans la tapisserie.
Derrière le trou, je vois le mur.
Derrière le trou long et étroit, je vois le mur.
Répétez encore après moi :
Je vois des figures sur la tapisserie.
Je vois des figures noires sur la tapisserie.
Je vois des figures noires et rondes sur la tapisserie.
Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.
Près de la figure jaune et carrée je vois une figure noire et ronde.
La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire, etc. [1].

Les exercices de langage empruntés à l'histoire naturelle étaient moins bien conçus. Il parlait le premier, et nous devions répéter après lui, tout en dessinant, comme je l'ai dit. Il nous faisait dire, par exemple :

Amphibies. Amphibies à pattes, amphibies sans pattes.
Singes. Singes à queue, singes sans queue [2].

1. C'était la mise en pratique des exercices de construction décrits dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Voir plus loin, p. 170.

2. Voir plus loin, p. 169, l'explication théorique des exercices de ce genre, formant ce que Pestalozzi appelle « l'étude des noms », à laquelle il attachait une haute importance. « La connaissance acquise par l'enfant de séries de noms si variées et si étendues lui donnera une immense facilité pour la suite de ses études. » (*Comment Gertrude instruit ses enfants*, 7e lettre, p. 183.) Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que Ramsauer, d'un bout à l'autre de son récit, cède à la tentation de charger légèrement les traits pour faire sourire le lecteur.

Nous ne comprenions rien à ces expressions, car il ne nous les expliquait pas; d'ailleurs, il parlait d'une voix chantante, si vite et si indistinctement, que ce qu'il disait était inintelligible; en outre, comme il criait à tue-tête, il ne pouvait entendre ce que nous répétions, d'autant moins qu'il ne nous attendait jamais après avoir prononcé une phrase, mais continuait sans s'arrêter. Ce qu'il disait était écrit sur une grande feuille de carton, et, en général, nous nous contentions de répéter le dernier mot ou la dernière syllabe de la phrase. Il n'était pas question d'interrogations, ni de récapitulation.

Comme Pestalozzi, dans le feu de son enseignement, ne s'astreignait pas à des heures déterminées, il arrivait ordinairement que la leçon, commencée à 8 heures, se prolongeait jusqu'à 11 heures sans interruption; et à partir de 10 heures il était déjà tout enroué et fatigué. En général, nous apprenions qu'il était 11 heures au bruit que faisaient dans la rue les écoliers d'autres classes; et alors nous nous hâtions de partir, sans saluer le maître.

Quoique Pestalozzi ait toujours défendu plus tard à ses collaborateurs d'user de punitions corporelles, il s'en servait lui-même dans son école et distribuait libéralement des soufflets à droite et à gauche. Il faut dire que la plupart des écoliers lui faisaient la vie très dure : aussi avais-je vraiment pitié de lui, et je me tenais d'autant plus tranquille; il le remarqua bientôt, et quelquefois, après la sortie de la classe à 11 heures, il m'emmenait avec lui à la promenade; tous les jours, quand le temps était beau, il allait sur les bords de l'Emme pour y chercher des pierres. Sur son invitation, j'en ramassais aussi, quoique cela me semblât bien singulier, car il y en avait des millions, et je ne savais pas lesquelles il fallait choisir. Lui-même n'y connaissait pas grand'chose; néanmoins, il en remplissait quotidiennement ses poches et son mouchoir, et les emportait chez lui, où il les mettait dans un coin et ne les regardait plus. Il a conservé cette manie toute sa vie [1].

Pestalozzi parle en ces termes de son association avec Krüsi :

1. Ramsauer. *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, 1838, pp. 7-10.

Après la mort de Fischer, je proposai à Krüsi de réunir son école à la mienne. Ce fut un allégement sensible dans notre situation à tous deux : mais, d'autre part, les difficultés que rencontrait l'exécution de mon plan s'en accrurent. Il y avait déjà, entre les enfants de Burgdorf qui fréquentaient mon école, de grandes inégalités d'âge, d'éducation, de moralité; l'adjonction des enfants appenzellois augmenta les difficultés, parce que, tout en présentant les mêmes inégalités, ils apportaient en outre dans ma classe une grande liberté d'allures. Aussi le manque d'une organisation solide de ma méthode d'enseignement, qui ne pouvait être considérée encore que comme un simple essai, se faisait-il sentir tous les jours d'une façon plus pénible [1].

Heureusement Pestalozzi approchait du terme de ses épreuves. La chance avait tourné, et maintenant tout devait lui réussir. Il avait trouvé en Krüsi un premier collaborateur; deux autres s'offrirent à lui presque au même moment.

« Dès les premiers jours de notre association, dit-il, Krüsi manifesta le désir de se rendre à Bâle, pour y raconter à son ami Tobler la mort de Fischer et lui parler de sa situation actuelle. Je saisis cette occasion pour lui dire que j'avais absolument besoin d'aide pour mes travaux littéraires, et que je serais très heureux, si la chose était possible, de m'associer Tobler, que je connaissais déjà par sa correspondance avec Fischer. Je lui dis aussi que, pour réaliser mes projets, il m'était indispensable de trouver un homme qui sût dessiner et chanter [2]. » En effet, ni Pestalozzi ni Krüsi n'étaient en état d'enseigner le chant et le dessin.

Krüsi partit pour Bâle, profitant de quelques jours de vacances (celles de la Pentecôte, probablement). L'Appenzellois Tobler, auquel il allait rendre visite, était

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 2e lettre, p. 81.
2. *Ibid.*, p. 94.

un étudiant en théologie qui avait, pendant plusieurs années, exercé les fonctions de précepteur; en ce moment, il était placé à la tête d'un institut où avaient été recueillis quelques enfants pauvres venus de la Suisse orientale, comme ceux que Krüsi avait amenés à Burgdorf. Il indiqua à son ami, pour l'emploi de maître de dessin et de chant, un jeune Wurtembergeois nommé Buss, qui travaillait alors à Bâle dans un atelier comme ouvrier relieur, mais qui avait fait quelques études, connaissait la musique et aimait à dessiner. Aux premières ouvertures que Krüsi fit à Buss, celui-ci accepta avec joie et, « sans s'informer du salaire ni des conditions, il accourut auprès de Pestalozzi [1] ». Tobler lui-même, qui connaissait Pestalozzi de réputation, et avait entendu parler de ses expériences pédagogiques, fut très frappé de ce que lui en dit Krüsi; mais il ne put se décider sur-le-champ à abandonner son école. Son irrésolution dura quelques semaines; après quoi, cédant au désir qu'il éprouvait d'apprendre à connaître de plus près la nouvelle méthode, il quitta Bâle à son tour pour rejoindre Pestalozzi.

Aucun des biographes de Pestalozzi n'a donné d'indications précises sur la date de l'arrivée de Buss et de Tobler à Burgdorf. M. Morf [2] place le voyage de Krüsi à Bâle « dans les vacances d'été », c'est-à-dire en juillet ou en août. Or, il résulte d'une lettre de Krüsi publiée par M. Morf lui-même dans son second volume que ce voyage eut lieu au milieu de mai [3]; Buss doit donc être

1. Krüsi, *Erinnerungen aus meinem pädagogischen Leben*, 1840, p. 15.

2. T. I, p. 238.

3. « Je suis allé à Bâle la semaine dernière », écrit Krüsi le 21 mai. (Morf, II, p. 59.)

arrivé à Burgdorf en mai, et Tobler en juin ou juillet. Ces dates s'accordent bien avec le témoignage de Pestalozzi, qui en janvier 1801 dit que Tobler et Buss sont avec lui depuis huit mois [1].

« Notre association, dit Krüsi, se composait désormais de quatre membres, bien dissemblables entre eux et réunis par un singulier concours de circonstances : un fondateur, qui à sa haute réputation d'écrivain joignait celle d'un songe-creux et d'un homme incapable de rien de pratique, et trois jeunes gens : un précepteur qui, après une jeunesse négligée, s'était lancé tout à coup dans les études universitaires, et que son goût portait vers les expériences pédagogiques; un relieur, qui consacrait ses heures de liberté à cultiver le chant et le dessin, ses délassements favoris; et un instituteur de village, qui exerçait son métier de son mieux sans l'avoir appris [2]. »

Cependant, au commencement de juin 1800, le ministre Stapfer, le sous-préfet Schnell et quelques autres hommes d'initiative avaient fondé une « Société des amis de l'éducation [3] ». A peine constituée, cette Société chargea une commission d'aller étudier sur place la tentative pédagogique de Pestalozzi. Avant de se rendre à Burgdorf, la commission invita Pestalozzi à lui adresser un court résumé « de ses principes et de ses procédés ». Il prit la plume, et rédigea un mémoire d'une vingtaine de pages, qui porte la date du 27 juin 1800; c'est là qu'on trouve pour la première fois un exposé de ce qu'il appellera désormais « sa méthode ».

Quelques mois auparavant, de son propre aveu, il

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 2e lettre, p. 95.
2. Krüsi, *Erinnerungen*, p. 15.
3. Morf, I, p. 227.

ne voyait pas encore clair dans ses idées; maintenant, il a trouvé le fil conducteur. Et c'est une circonstance fortuite qui lui a subitement révélé à lui-même la formule qu'il cherchait.

Dans l'accomplissement de ma tâche scolaire, à laquelle je me consacrais depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, sauf quelques heures d'interruption, je rencontrais à chaque instant des faits qui témoignaient de l'existence des lois physico-mécaniques selon lesquelles notre esprit reçoit et conserve plus ou moins facilement les impressions extérieures. J'organisais chaque jour mon enseignement d'une façon plus conforme au sentiment que j'avais de ces règles; mais je n'avais pas réellement conscience de leur principe. Un jour, Glayre, membre du Conseil exécutif, à qui j'essayais d'expliquer ma manière de procéder, me dit : *Vous voulez mécaniser l'éducation.* Ce fut pour moi un trait de lumière [1].

Le Vaudois Glayre, dont parle ici Pestalozzi, était un homme fort distingué; il avait fait partie du Directoire helvétique pendant un an, et en était sorti en mai 1799. Le revirement politique du 7 janvier 1800 fit ensuite de lui un membre de la Commission exécutive, puis du Conseil exécutif qui lui succéda. Il était grand-maître de la franc-maçonnerie de la Suisse romande.

Le mémoire adressé à la commission de la Société des amis de l'éducation [2] est un développement de cette formule que Glayre avait fournie à Pestalozzi : « mécaniser l'éducation ».

« Je cherche, dit-il dès la première ligne, à *psychologiser* l'éducation [3]. » Et il explique ce néologisme, qui

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants,* 1re lettre, pp. 31-32.
2. Ce mémoire de Pestalozzi a été publié pour la première fois par Niederer dans ses *Pestalozzi'sche Blätter*, 1828.
3. *Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer, t. I, p. 19.

sous sa plume est un équivalent de l'expression employée par Glayre, en ajoutant :

Il s'agit de soumettre les formes de tout enseignement aux lois éternelles selon lesquelles l'esprit humain s'élève des intuitions sensibles aux conceptions claires (*von sinnlichen Anschauungen sich zu deutlichen Begriffen erhebt*). J'ai cherché à simplifier, conformément à ces lois, les éléments de toutes les connaissances humaines, et à les disposer en séries psychologiquement ordonnées [1].

Les lois psychologiques de l'acquisition des connaissances se découvrent à nous par l'étude des lois physiques que nous voyons agir dans la nature.

Le mécanisme de la nature sensible de l'homme est, dans son essence, soumis à ces mêmes lois auxquelles obéit la nature physique dans le développement de ses forces. D'après ces lois, tout enseignement doit graver d'abord au plus profond de l'esprit humain les traits ineffaçables, les parties essentielles de chaque ordre de connaissances; puis rattacher graduellement à ce premier fonds les choses moins essentielles, en les y enchaînant d'une façon méthodique et sans lacunes, et faire en sorte de maintenir entre toutes les parties, jusqu'aux plus éloignées, un lien organique, de façon à constituer un tout vivant et bien proportionné [2].

Il résume enfin sa pensée dans cette définition, où il répète ses premières paroles en les précisant :

Le problème à résoudre est donc celui-ci : adapter les éléments de chaque art et de chaque science à la constitution intime de mon esprit, en suivant les lois psychologico-mécaniques selon lesquelles l'esprit s'élève des intuitions sensibles aux conceptions claires [3].

C'est la première fois que Pestalozzi emploie le mot d'*intuition*, et l'on voit quelle est la signification qu'il y attache. Toute connaissance vient des sens, voilà sa

1. *Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer. t. I. p. 20.
2. *Ibid.*, pp. 26-27. — 3. *Ibid.*, p. 28.

doctrine psychologique. Mais ce vieil axiome, il n'a pas la prétention de l'avoir inventé, il le répète de confiance. Ce qui constitue son originalité, ce n'est pas d'avoir dit : « L'intuition est la source de nos connaissances », on l'avait dit avant lui; c'est d'avoir affirmé qu'il existe pour les intuitions une méthode naturelle de classement, selon laquelle elles doivent être disposées en séries pour être présentées à l'esprit de l'enfant, et que la découverte de cette méthode doit transformer l'éducation en un art ayant ses lois certaines; c'est, en d'autres termes, et en prenant le mot dans son acception la plus élevée, d'avoir tenté de « mécaniser l'éducation ».

Pestalozzi avait maintenant deux auxiliaires qui partageaient avec lui le fardeau de l'enseignement, et un collaborateur lettré pouvant l'aider dans la rédaction des livres dont il méditait la publication. Il lui restait à trouver un local plus vaste, qui permît de donner plus d'extension à son entreprise pédagogique. Il s'adressa de nouveau à Stapfer; et, par arrêté du 23 juillet 1800, le gouvernement helvétique lui accorda la jouissance gratuite du château de Burgdorf et d'une partie du jardin qui en dépendait, ainsi qu'une certaine quantité de bois de chauffage. Pestalozzi installa aussitôt son école dans les salles du château, et c'est là que la commission de la Société des amis de l'éducation vint lui rendre visite (août ou septembre). Le rapport de cette commission, rédigé par Lüthi, de Soleure, membre du Conseil législatif, fit le plus grand éloge de la méthode de Pestalozzi et des résultats qu'elle avait permis d'obtenir [1]. Il débute ainsi :

1. Ce rapport porte la date du 1er octobre 1800. M. Morf en a publié des extraits assez étendus, t. I, pp. 240-242.

Nous avons remarqué tout d'abord que les enfants de l'établissement de Pestalozzi apprennent, dans un temps très court, à épeler, à lire, à écrire et à calculer dans la plus grande perfection. Six mois suffisent pour les amener au degré où un instituteur de village aurait mis trois ans à les conduire. Il est vrai que les instituteurs de village ne sont ordinairement pas des Pestalozzi, et qu'on ne trouve pas non plus tous les jours des auxiliaires tels que ceux que Pestalozzi a trouvés. Mais il nous semble néanmoins que ce n'est pas au personnel enseignant que sont dus ces résultats extraordinaires, et que c'est à la méthode d'enseignement qu'il faut les attribuer.

Entrant ensuite dans le détail de ce qu'elle a vu, la commission raconte que, dans une première classe, elle a trouvé les plus jeunes élèves occupés à épeler et à calculer avec des lettres mobiles; dans une seconde classe, les élèves plus avancés dessinaient l'alphabet sur des ardoises, et s'exerçaient à la lecture. Tous les enfants furent ensuite réunis dans la grande salle, où, rangés en ordre de bataille, ils exécutèrent des évolutions en marchant au pas et en chantant des airs suisses pour marquer la mesure.

La Société des amis de l'éducation, après avoir pris connaissance de ce rapport, décida d'inviter le gouvernement à donner un appui efficace à l'entreprise de Pestalozzi; elle résolut en même temps de publier elle-même un appel en faveur d'une œuvre qu'elle déclarait éminemment utile et patriotique. Schnell, qui depuis plus d'une année suivait avec un intérêt croissant la tentative du réformateur, fit paraître de son côté une brochure intitulée *Lettre du sous-préfet de Burgdorf à un ami sur l'école de Pestalozzi* [1], dans

1. *Schreiben des Bezirksstatthalters von Burgdorf an seinen Freund K. über Pestalozzi's Lehranstalt*; Berne, H. Gessner, 1800. Cette brochure est devenue très rare; le texte en a été réimprimé dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1888, pp. 53-58.

laquelle il se prononça chaleureusement en faveur de la méthode nouvelle. Enfin, le Conseil exécutif de la République helvétique alloua à Pestalozzi, pour le semestre d'hiver qui allait s'ouvrir, une subvention de 500 francs [1].

Encouragé par ces marques de faveur, Pestalozzi prit une résolution décisive. Jusqu'à ce moment, il n'était qu'un maître d'école au service de la commune de Burgdorf. Il voulut avoir un établissement à lui. Il se démit de ses fonctions d'instituteur public, et, le 24 octobre 1800, il annonça par la voie des journaux l'ouverture, au château de Burgdorf, d'un institut d'éducation, comprenant deux sections, un pensionnat de jeunes garçons (internat) et une école normale d'instituteurs (externat); il fut question un moment d'y joindre aussi un orphelinat, mais les ressources manquèrent pour l'organiser. Le prix maximum de la pension était fixé à 20 louis [2]; la rétribution pour le cours de l'école normale, qui devait durer trois mois et ne comprendre que douze élèves à la fois, à 2 louis [3].

Pour organiser un internat, il ne suffisait pas d'avoir des maîtres : il fallait un personnel féminin propre à diriger l'administration intérieure de la maison. Tobler, qui était retourné à Bâle en septembre, en ramena le mois suivant sa cousine, personne d'âge et d'expérience; en même temps arrivèrent une sœur de Krüsi et une sœur de Buss.

Il ne manquait plus que des élèves. Pestalozzi comptait, pour les obtenir, sur le patronage de la

1. Morf, I, p. 243.
2. *Ibid.*, p. 244.
3. Cette indication est donnée par l'appel de la Société des amis de l'éducation mentionné plus loin.

Société des amis de l'éducation. L'appel que cette Société devait publier parut le 20 novembre [1]. Il donnait des éclaircissements sur le projet d'institut de Pestalozzi, annonçait la prochaine publication d'une série de livres élémentaires, et engageait « les citoyens et les citoyennes de l'Helvétie » à réunir par souscription une somme de 3200 francs (200 louis), jugée nécessaire pour subvenir aux frais de l'entreprise. L'appel porte les signatures du ministre Rengger, de Lüthi, Usteri et J.-H. Füssli, membres du Conseil législatif; de Wagner, directeur du gymnase de Berne, et de Schnell, membre du tribunal supérieur. Stapfer ne figure pas parmi les signataires, parce qu'il n'était plus là : il avait quitté la Suisse en juillet 1800 [2] pour remplir une mission diplomatique en France, et en septembre de la même année il fut nommé aux fonctions de ministre plénipotentiaire de la République helvétique à Paris.

On ne sait pas exactement à quelle date arrivèrent à l'institut les premiers élèves. Ils se recrutèrent surtout parmi les fils des membres du Conseil législatif et des diverses administrations ayant leur siège à Berne. Outre les élèves payants, Pestalozzi admit, dès le début, des élèves gratuits (Ramsauer fut de ce nombre), qui, en échange de leur entretien, étaient employés à divers services domestiques. Comme il se trouva parmi les élèves un certain nombre de catholiques, et que la ville de Burgdorf est protestante, Pestalozzi s'entendit

1. Cet appel a été reproduit par M. Morf, t. I, pp. 244-247.

2. Stapfer fut remplacé provisoirement au ministère des arts et sciences par Wild, puis par May de Schadau. En décembre 1800, ce département ministériel fut définitivement confié au Lucernois Mohr, précédemment secrétaire du ministère des affaires étrangères.

avec un prêtre de Soleure qui vint une fois par semaine dire la messe et faire le catéchisme pour les enfants de sa confession [1].

L'année 1800 s'achevait donc par l'inauguration d'un vaste établissement où Pestalozzi allait pouvoir, tout à la fois, continuer les essais pratiques de sa méthode et former des instituteurs qui l'appliqueraient. Il lui restait à soumettre au jugement du public le principe même de cette méthode. C'est ce qu'il fit dans son livre *Comment Gertrude instruit ses enfants*, dont la première lettre porte la date du 1er janvier 1801 [2].

On se tromperait si, jugeant du contenu de ce livre par le titre que lui a donné l'auteur, on s'attendait à y trouver une continuation de son roman. Il n'en est rien et, en dépit du titre, le personnage de Gertrude ne joue aucun rôle dans cet ouvrage où la fiction n'a pas de place. Il se compose d'une série de quatorze lettres adressées au libraire Gessner [3]. La forme épistolaire a permis à Pestalozzi de donner à son exposition quelque chose de plus vif et de plus familier.

La première lettre est consacrée à une sorte d'autobiographie. « Depuis les années de mon adolescence, dit Pestalozzi, une seule pensée a fait battre mon cœur : tarir la source de la misère où je voyais le peuple plongé autour de moi. » Il raconte sa tentative

1. Morf, II, p. 16.

2. *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt, ein Versuch den Müttern Anleitung zu geben ihre Kinder selbst zu unterrichten, in Briefen von Heinrich Pestalozzi*; Berne et Zurich, H. Gessner. Le livre parut en octobre 1801 (Morf, I, p. 252).

3. Dans l'édition Seyffarth des Œuvres, où *Comment Gertrude instruit ses enfants* se trouve au tome XI, le nombre des lettres est de quinze, parce que la septième a été divisée en deux. — Le libraire Gessner était le fils du célèbre poète Salomon Gessner.

de Neuhof, puis ses années de misère et de désespoir, ses méditations solitaires. Quand il arrive aux événements de 1798, c'est avec une amertume qu'on s'étonne de trouver sous sa plume qu'il parle des hommes de la Révolution helvétique; il leur reproche d'avoir méconnu ses capacités politiques, et donne à entendre que ce n'est point volontairement qu'il s'est résigné alors à ne pas jouer le rôle d'un homme d'État. « Mais, ajoute-t-il, sans le savoir et sans le vouloir, ils m'ont fait du bien; ils m'ont rendu à moi-même; ils m'ont cru incapable d'être autre chose qu'un maître d'école : je le suis devenu [1]. » Il raconte ensuite son séjour à Stanz, son arrivée à Burgdorf, et ses premiers essais pratiques dans l'école de Mlle Stähli. Il reproduit enfin, en l'accompagnant de commentaires et d'éclaircissements, une lettre écrite par Fischer à son ami Steinmüller, le pasteur de Gais; cette lettre, où Fischer analysait les procédés d'enseignement de Pestalozzi [2], offre un certain intérêt : c'est la déposition d'un témoin oculaire, qui nous fait assister à la période embryonnaire de l'évolution de la « méthode », avant qu'elle méritât ce nom et lorsqu'elle n'offrait encore que des fragments non coordonnés.

Dans la deuxième lettre, Pestalozzi, arrivant à sa liaison avec Krüsi, fait l'histoire de celui-ci, de son éducation, de ses expériences; il le montre, à Burgdorf, occupé à étudier les principes sur lesquels Pestalozzi fondait son enseignement, et en reconnaissant bientôt la justesse. Plusieurs pages sont consacrées à exposer les raisons qui amenèrent Krüsi à donner son

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 11-12.

2. Elle avait été publiée par Steinmüller dans le premier volume de sa *Helvetische Schulmeisterbibliothek* (Saint-Gall, 1801). Voir *Pestalozzi-Blätter*, 1888, p. 49.

adhésion à la méthode pestalozzienne. Vient ensuite un jugement porté par Tobler sur cette même méthode.

La troisième lettre est remplie presque en entier par la biographie de Buss, écrite par lui-même; elle est suivie de l'appréciation faite par Buss de la méthode et de ses avantages.

Après avoir présenté au lecteur ses trois collaborateurs, Pestalozzi expose, dans les trois lettres suivantes, les lois du développement intellectuel de l'homme, telles qu'il croit les apercevoir. Il répète d'abord ce qu'il a déjà dit dans le mémoire de juin 1800, analysé plus haut, sur l'intuition, origine de nos connaissances, et sur la nécessité de classer les intuitions en subordonnant les points accessoires aux points essentiels. Puis il arrive au point capital de son livre, à ce qu'il regarde comme sa grande découverte :

Ami, longtemps ces idées vives, mais confuses, sur les éléments de l'enseignement tourbillonnèrent ainsi dans mon esprit. Telles je les ai reproduites dans mon mémoire : mais même à ce moment je n'avais pas encore su découvrir entre elles et les lois du mécanisme physique un enchaînement continu, je n'étais pas parvenu à déterminer sûrement les éléments premiers qui devaient être le point de départ des séries de nos intuitions artificielles, ou plutôt de la forme qu'assignerait à l'éducation de l'humanité l'essence même de la nature de l'homme. Enfin, tout récemment, comme un *Deus ex machina*, la pensée me vint que la source de toutes nos connaissances se trouve dans le *nombre*, la *forme* et le *langage*, et soudain il me sembla qu'une lumière nouvelle m'éclairait dans mes recherches.

Un jour, après de longs efforts pour atteindre mon but, ou plutôt au milieu de mes rêveries vagabondes sur ce sujet, j'en vins à me demander tout simplement quelle est et quelle doit être, dans chaque cas particulier, la manière de procéder d'un homme cultivé qui veut analyser convenablement et éclaircir peu à peu un sujet quelconque, obscur et compliqué à ses yeux.

En pareil cas, il devra toujours diriger son attention vers les trois points suivants :

1° Combien d'objets a-t-il sous les yeux, et de combien de sortes?

2° Quelle apparence ont-ils? quelle est leur forme, leur contour?

3° Comment se nomment-ils? comment peut-on se représenter chacun d'eux par un son, par un mot?

Mais il est évident que le succès de cette recherche suppose chez cet homme le développement des facultés suivantes :

1° La faculté de saisir par la vue la forme des divers objets et de se la représenter;

2° La faculté de séparer ces objets les uns des autres au point de vue du nombre et de se les représenter nettement comme unité ou comme pluralité;

3° La faculté de répéter, au moyen du langage, cette représentation d'un objet au point de vue du nombre et de la forme, et de la rendre ainsi inoubliable.

Je conclus donc que le nombre, la forme et le langage sont à eux trois les moyens élémentaires de l'enseignement, puisque la somme de tous les caractères extérieurs d'un objet se trouve rassemblée dans les limites de son contour et dans ses relations numériques, et que ma conscience se l'approprie au moyen du langage. L'art de l'enseignement doit donc prendre pour règle invariable de s'appuyer sur ce triple fondement pour arriver à ce triple résultat :

1° Enseigner à l'enfant à saisir chacun des objets qu'on lui donne à connaître comme une unité, c'est-à-dire comme séparé de ceux avec lesquels il paraît lié;

2° Lui enseigner à distinguer la forme de chaque objet, c'est-à-dire ses dimensions et ses proportions;

3° Le familiariser aussitôt que possible avec tout l'ensemble des mots et des noms de tous les objets qui lui sont connus.

Et puisque l'instruction des enfants doit partir de ces trois points élémentaires, il est évident que les premiers efforts de l'art doivent tendre à donner à ces trois éléments la plus grande simplicité, la plus grande étendue et la plus grande harmonie possibles.

Une seule difficulté me faisait encore hésiter à accepter ces trois principes élémentaires : je me demandais pourquoi toutes les qualités des choses qui nous sont connues

par nos cinq sens ne seraient pas des éléments premiers de nos connaissances au même titre que le nombre, la forme et le nom? Mais je reconnus bientôt ceci : tous les objets possibles ont nécessairement le nombre, la forme et le nom; tandis qu'aucune des autres qualités que nous font connaître nos cinq sens n'est commune à tous les objets : les uns possèdent celle-ci, les autres celle-là. Je reconnus ainsi entre le nombre, la forme et le nom, d'une part, et toutes les autres qualités d'autre part, cette différence essentielle qu'aucune de ces autres qualités des choses ne pouvait être envisagée comme un élément premier de nos connaissances; en revanche, je reconnus nettement aussi que toutes ces autres qualités des choses, que nous percevons par nos cinq sens, se rattachent immédiatement à ces éléments premiers de nos connaissances; et que, par conséquent, dans l'instruction des enfants, la connaissance de toutes les autres qualités des objets doit être rattachée immédiatement à la connaissance préalable de la forme, du nombre et du nom. Je vis alors que, par la connaissance de l'unité, de la forme et du nom d'un objet, la notion que j'en ai devient une notion déterminée (*bestimmte Erkenntniss*); que, par la connaissance successive de ses autres attributs, cette notion devient une notion claire (*klare Erkenntniss*); qu'enfin, par la connaissance de l'ensemble de tous ses caractères, cette notion devient une notion distincte (*deutliche Erkenntniss*).

J'allai plus loin encore, et je reconnus que toutes nos connaissances proviennent de trois facultés élémentaires :

1° La faculté d'émettre des sons, d'où vient l'aptitude au langage;

2° La faculté de représentation indéterminée, et purement sensible, d'où vient la connaissance des formes;

3° La faculté de représentation déterminée, et non plus purement sensible, d'où vient la connaissance de l'unité et avec elle l'aptitude à compter et à calculer.

Ainsi se trouve résolu le problème; et rien n'empêche plus d'appliquer les *lois mécaniques*, que je reconnais comme les bases de l'enseignement, aux *formes de l'enseignement* que l'expérience des siècles a fournies au genre humain pour servir à son développement, l'écriture, la lecture, le calcul, etc. [1].

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 162-169.

Cette application pratique de sa méthode aux procédés de l'enseignement, Pestalozzi l'indique en détail dans les septième et huitième lettres, qui traitent de l'enseignement élémentaire du langage, de la forme et du calcul.

L'*enseignement élémentaire du langage* comprend l'étude des sons, l'étude des mots et l'étude proprement dite du langage. Pestalozzi veut que le petit enfant soit familiarisé avec les sons simples (*ba ba ba*, *da da da*, *ma ma ma*, *la la la*, etc.), avant même d'être en état de parler, afin que son oreille s'habitue à les saisir. Plus tard, la mère lui fera répéter les séries de syllabes qui composent l'*Abécédaire* de la méthode. En même temps, il commencera l'étude des mots, ou plutôt l'étude des noms; Pestalozzi est persuadé qu'il est de la plus haute importance pour l'enfant d'acquérir de bonne heure un vocabulaire très étendu, qui lui permettra de désigner chaque chose d'une façon exacte et précise. Il projette la composition d'un livre, le *Livre des mères*, qui donnera, « au moyen de gravures enluminées, des notions intuitives sur les objets et leurs propriétés [1] ». Les mères feront voir ces images aux petits enfants; et, pour que la mère la plus ignorante puisse s'acquitter de sa tâche de première institutrice sans embarras et sans erreur, l'auteur placera entre ses mains un texte qu'elle n'aura qu'à répéter mot à mot à l'enfant. Comme étude supplémentaire, l'enfant apprendra des séries de noms qui seront placées entre ses mains comme exercices de lecture lorsqu'il aura terminé son abécédaire, et qui désigneront les objets les plus importants dans l'ensemble du domaine de la nature, dans l'histoire et la

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, p. 172.

géographie, dans toutes les branches des occupations humaines. « L'expérience m'a prouvé, dit Pestalozzi, qu'il est possible à l'enfant de les posséder à fond, jusqu'à les savoir entièrement par cœur, sans y consacrer plus de temps que pour apprendre à lire couramment [1]. » L'étude proprement dite du langage, qui succède à l'étude des noms, doit enseigner à l'enfant à connaître et à nommer les qualités des objets; puis à exprimer les conditions des objets, leurs changements d'état et leurs relations, au moyen des verbes et des mots accessoires. A cet effet, Pestalozzi extrait du dictionnaire des séries de substantifs, et place à côté de chacun d'eux les adjectifs qui lui conviennent, ou *vice versa*; il veut aussi tirer du dictionnaire, « ce grand témoignage du passé sur tout ce qui existe [2] », des séries de mots se rapportant à la géographie, à l'histoire, aux sciences physiques, aux sciences naturelles et à l'homme. Quant à l'emploi du verbe, c'est-à-dire à la construction de la phrase, c'est, au premier degré, la mère qui l'enseignera : « Sans laisser échapper un mot de règle ou de théorie, la mère commencera par faire répéter des phrases simples à l'enfant »; puis viendront des questions obligeant l'enfant à compléter une phrase dont sa mère lui donne le commencement; « je passe ainsi la revue complète des déclinaisons et des conjugaisons, des verbes simples et des verbes composés;... puis j'avance encore et j'élargis le cercle de ces exercices en construisant des phrases de plus en plus étendues, qui deviennent ainsi de plus en plus déterminatives et entrent graduellement dans des développements de plus en plus variés; chacune de ces phrases sera conjuguée à toutes les personnes et à tous

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants,* 7e lettre, p. 183.
2. *Ibid.*, p. 195.

les temps;... afin d'augmenter encore la force intellectuelle acquise déjà par ces exercices, j'y joins des modèles de descriptions d'objets ou de faits matériels... Je voudrais terminer la série de ces exercices de langage par un livre que je léguerai en mourant à mes élèves; je me propose, dans cet ouvrage, de prendre occasion des principaux verbes de la langue pour enseigner aux enfants les considérations morales les plus importantes relatives aux états ou aux actions exprimés par ces verbes [1]. »

Les procédés d'enseignement que nous venons de résumer offrent un singulier mélange d'excellent, de médiocre et d'absurde. Pestalozzi lui-même a reconnu assez vite qu'il s'était trompé sur beaucoup de points, et il a renoncé à l'exécution de la plupart des projets qu'il annonçait là : « Ils étaient inspirés, dit-il dans une note de 1820, par des vues qui n'étaient pas suffisamment mûries ».

L'*enseignement élémentaire de la forme* a pour point de départ l'art de mesurer, qui conduit lui-même à l'écriture. L'art de mesurer s'enseignera au moyen d'un *ABC de l'intuition*; Pestalozzi entend par là une série de mesures pouvant s'appliquer à toutes les formes possibles et permettre d'en évaluer les dimensions et les proportions : « cet ABC de l'intuition facilitera à l'enfant l'étude des formes autant que l'ABC des sons lui facilite l'étude du langage [2] ». La base de l'ABC de l'intuition est le carré, regardé par Pestalozzi comme la figure élémentaire à laquelle on peut rapporter

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 203-212. Le livre dont parle ici Pestalozzi est évidemment celui qu'il a intitulé *le Maître d'école naturel* (*Der natürliche Schulmeister*); voir plus loin, p. 195.
2. *Ibid.*, pp. 228-229.

toutes les autres; le carré est divisé par des lignes droites horizontales et verticales, et ces divisions fournissent des procédés certains pour déterminer et mesurer tous les angles, ainsi que le cercle et les arcs de cercle. Grâce aux exercices dont cet alphabet des mesures offre la matière, « tout enfant peut parvenir à porter, sur chacun des objets qui sont dans la nature, un jugement exact, fondé sur les proportions mêmes de cet objet et leur rapport avec celles des autres, puis savoir en parler dans un langage précis; il arrive non seulement à juger, quand il regarde une figure, de la relation qui existe entre sa hauteur et sa largeur, mais à déterminer exactement le degré d'obliquité ou de courbure produit par une divergence quelconque entre la forme de cette figure et celle du carré, ainsi qu'à donner à cette divergence le nom qui la désigne dans l'*ABC de l'intuition*[1] ». En d'autres termes, les enfants ainsi exercés ont « le compas dans l'œil ». Le dessin vient tout naturellement à la suite de ces exercices : « c'est une mise en œuvre des formes que l'enfant a observées et qu'il s'est assimilées; il débute par la ligne horizontale, passe ensuite à la ligne verticale, puis à l'angle droit, etc.; et, à mesure que l'enfant devient plus habile et reproduit plus facilement ces figures, on s'en éloigne graduellement dans les modèles qui servent à les appliquer[2] ». L'écriture est une sorte de dessin linéaire particulier, qui n'est plus qu'un jeu pour l'enfant une fois qu'il a l'œil et la main convenablement exercés. Pour le dessin et l'écriture, Pestalozzi veut qu'on se serve au début du crayon et des tablettes d'ardoise : parmi les avantages que présente l'emploi de l'ardoise, il insiste sur celui-ci, que « l'enfant efface

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, p. 235.
2. *Ibid.*, pp. 237-238.

tout sur son ardoise, même ce qui est très bien réussi; ce point a une grande importance, car il est essentiel d'habituer l'homme à ne pas chercher une satisfaction de vanité dans l'œuvre de ses mains [1] ».

L'*enseignement élémentaire du calcul*, enfin, a pour principe fondamental cette formule : « Un et un font deux; un de deux reste un ». Il se fait d'une façon toute concrète et sans le secours des chiffres. Au début, les petites tablettes de carton portant des lettres, au moyen desquelles l'enfant apprend l'alphabet, servent aussi pour apprendre à compter, à additionner, à soustraire. Ces tablettes mobiles sont ensuite remplacées par un tableau où les unités sont figurées par des bâtons ou des points. Le calcul des fractions s'enseigne au moyen d'autres tableaux représentant des carrés divisés de diverses façons : un premier tableau comprend onze rangées composées chacune de dix carrés; les carrés de la première rangée sont entiers, ceux de la seconde sont partagés en deux parties égales, ceux de la troisième en trois, etc., jusqu'à dix; un second tableau offre des subdivisions de ces divisions simples : les carrés qui étaient partagés, dans le premier tableau, en deux parties égales, le sont ici en deux, quatre, six, huit, dix, douze, quatorze, seize, dix-huit, vingt parties; ceux de la rangée suivante en trois, six, neuf, etc.

Pas plus que les procédés pour l'enseignement de la langue, ceux que Pestalozzi avait imaginés pour l'enseignement des mesures, du dessin, du calcul ne devaient être définitifs : l'*ABC de l'intuition* et les livres élémentaires de calcul, rédigés d'après le programme tracé en 1801 et publiés en 1803 [2], furent promptement abandonnés.

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, p. 241.
2. Voir plus loin, pp. 193 et suiv.

Dans les trois lettres suivantes (neuvième, dixième et onzième), l'auteur revient sur les principes généraux qu'il a posés antérieurement, pour y ajouter divers développements. On y rencontre des pages intéressantes, mais rien qui éclaire d'une lumière nouvelle les idées que nous connaissons déjà.

La douzième lettre est consacrée à quelques considérations sur la nécessité de cultiver chez l'homme, non pas seulement les connaissances (*Kenntnisse*), mais aussi les aptitudes pratiques (*Fertigkeiten*), ou l'application des facultés intellectuelles et physiques aux divers modes d'activité qu'exigent la vie sociale et l'exercice d'une profession. « La culture des aptitudes physiques suppose un ABC spécial, c'est-à-dire un ensemble de règles techniques donnant naissance à une série d'exercices qui, partant du plus simple pour arriver graduellement au plus difficile, amèneraient les enfants avec certitude à la possession des divers genres d'habileté pratique (*Fertigkeiten*) dont ils ont besoin. Mais cet ABC est encore à trouver [1]. » Pestalozzi se contente de quelques indications sommaires à cet égard; s'il ne va pas plus loin, c'est qu'il serait chimérique, dit-il, d'espérer l'introduction dans les écoles populaires d'un enseignement de cette nature : les classes dirigeantes ne le permettraient pas.

Dans les deux lettres qui terminent le volume, Pestalozzi traite de l'éducation morale et religieuse. Il se demande comment les sentiments d'amour, de confiance, de gratitude, d'obéissance se développent dans le cœur humain, et il trouve « qu'ils ont leur principale origine dans les relations qui existent entre la mère et son petit enfant [2] ». Ce sont les sentiments

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 341-342.
2. *Ibid.*, p. 351.

que la tendresse maternelle éveille dans le cœur de l'enfant qui se transforment plus tard en sentiment moral et en sentiment religieux. Or, la méthode pestalozzienne « découle tout entière des rapports naturels qui s'établissent entre l'enfant et sa mère [1] »; par conséquent, elle favorise l'éclosion des facultés morales non moins que celle des facultés intellectuelles. Pestalozzi montre comment l'idée de Dieu est produite dans le cœur de l'enfant par l'idée de ce que sa mère est pour lui : « Je ne connais point d'autre Dieu; le Dieu de mon cerveau est une chimère, le Dieu de mon cœur une réalité [2] ». Et il termine par ces paroles, empruntées à un philosophe qu'il ne nomme pas, et qui résument à ses yeux la religion et la morale : « *Rien pour moi, tout pour mes frères! Rien pour l'individu, tout pour l'espèce!* tel est le commandement absolu de la parole divine que nous entendons au dedans de nous. Ecouter cette parole et lui obéir, c'est là ce qui constitue la seule noblesse de la nature humaine [3]. »

Nous n'aurions donné qu'une idée très imparfaite de ce remarquable livre si nous nous bornions à cette sommaire analyse. Ce que nous en avons montré jusqu'ici, c'est la partie technique, qui a vieilli, et qui, même pour les contemporains, était d'une valeur contestable. On ne s'expliquerait pas l'influence que l'ouvrage a exercée s'il ne renfermait pas autre chose. Ce qui a fait son grand succès, ce qui est resté vivant et mérite encore aujourd'hui d'être lu par tous, ce sont les pages où Pestalozzi traite, non plus des détails pratiques de son système d'enseignement, mais de l'idée de l'éducation en général. Ses appels pathéti-

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, p. 370.
2. *Ibid.*, p. 378.
3. *Ibid.*, p. 382.

ques aux mères, ses plaidoyers chaleureux en faveur du pauvre peuple ignorant et abruti qu'il voudrait élever à une condition humaine, ses invectives passionnées contre le pédantisme routinier qui tue en l'homme les forces vives de l'esprit, sont d'un grand cœur et d'un esprit élevé. Il parle en apôtre et en voyant plutôt qu'en philosophe, mais il est guidé par un instinct supérieur, qui lui donne l'intuition du vrai. Même lorsqu'il semble se complaire en quelque paradoxe, sa pensée, au fond, reste juste et droite. Que de vérité, par exemple, dans cette boutade faite pour scandaliser un lecteur superficiel :

L'invention de l'imprimerie, en facilitant d'une manière incroyable l'acquisition d'un savoir de mots, auquel on a attribué toutes les vertus, a produit d'étranges conséquences... Elle en est arrivée à faire perdre presque complètement aux hommes l'usage de leurs cinq sens, et, en particulier, à réduire le rôle des yeux, de l'instrument le plus général de l'intuition, à l'étude de l'idole nouvelle, le livre; si bien que nos yeux, perdant l'habitude de regarder le monde sensible qui nous entoure, n'ont plus su regarder que des lettres. La Réforme a complété ce que l'imprimerie avait commencé, en donnant la parole à la sottise publique sur des questions abstraites que la sagesse humaine ne résoudra jamais [1].

Nous citerons, pour terminer, un passage qui nous paraît caractériser d'une façon remarquable la pensée intime de Pestalozzi, et où nous retrouvons bien l'auteur de *Léonard et Gertrude* :

Le but essentiel de ma méthode est celui-ci : rendre accessible au peuple l'enseignement domestique, qui lui était interdit; permettre à toutes les mères qui sentent leur cœur battre pour leur enfant de suivre cette méthode sans

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 276-277.

aide, en s'élevant graduellement d'un exercice à l'autre. Mon cœur est transporté des espérances qu'y font naître ces idées!... Mais, ami, quand j'ose les exprimer, les hommes qui sont chargés d'enseigner le peuple, les hommes qui lui prêchent le christianisme me disent en raillant : « Tu peux parcourir nos villages d'un bout à l'autre, tu n'y trouveras pas une seule mère qui consente à faire ce que tu lui demandes ». S'il en était ainsi, ne serais-je pas en droit de crier à ces hommes : « C'est vous, vous les conducteurs du peuple, qui êtes responsables de l'inexprimable état de barbarie où vous l'avez réduit! » Mais non; ces gens-là calomnient le peuple de leur pays : ils ne le connaissent pas. Ils se croient sur une hauteur et s'imaginent que le peuple est dans un bas-fond, bien au-dessous d'eux. Ils ne comprennent pas qu'ils sont simplement guindés sur des échasses, tandis que le peuple a les pieds solidement plantés sur le sol. Je leur ai souvent entendu dire, à ces pauvres docteurs tout pleins de leur sagesse : « Que peut-il y avoir de plus beau pour le peuple que le catéchisme et les psaumes! » Je leur pardonne leur erreur en songeant à la faiblesse humaine et à l'estime que peuvent mériter leurs bonnes intentions. Il en a été et il en sera toujours ainsi; les hommes sont les mêmes dans tous les temps, et les scribes et leurs disciples n'ont pas changé. Je me contenterai de dire, avec le plus grand homme qui ait jamais défendu contre les erreurs des scribes la cause de la vérité, du peuple et de la charité : « Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » [1].

Une seconde édition de *Comment Gertrude instruit ses enfants* a été donnée par Pestalozzi en 1820, au tome V de ses œuvres complètes, imprimées à Stuttgart chez Cotta. Il a fait des changements assez notables, supprimant certains passages, en modifiant d'autres pour y introduire des idées nouvelles [2].

1. *Comment Gertrude instruit ses enfants*, pp. 244-250.

2. Une traduction française de *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, due à M. le Dr Darin, a été publiée à Paris en 1882 (Delagrave, 1 vol. in-12); elle reproduit le texte de l'édition de 1801; c'est à cette traduction que nous avons emprunté presque littéralement la plupart de nos citations.

CHAPITRE VII

FIN DU SÉJOUR A BURGDORF. MÜNCHENBUCHSEE FONDATION DE L'INSTITUT D'YVERDON

(1801-1805.)

L'œuvre pratique de Pestalozzi comme chef d'institut ; sa valeur. — Subvention accordée à Pestalozzi par le gouvernement helvétique (février et avril 1801). Tobler quitte l'institut; entrée de Neef, puis de Barraud. Mort de Jacques Pestalozzi (15 août 1801). Nouvelle subvention (septembre). L'*Instruction pour enseigner à épeler et à lire.* — Coup d'État des *octobristes*; réaction. La veuve de Jacques Pestalozzi vient à Burgdorf. — Retour des unitaires au pouvoir (avril 1802). Subvention renouvelée. Deux commissaires visitent l'institut; rapport du doyen Ith (juillet 1802). Insurrection contre le gouvernement unitaire. — Pestalozzi et la Consulta helvétique. Brochure politique de Pestalozzi : *Ansichten über die Gegenstände*, etc. Il est élu à la Consulta et part pour Paris (30 octobre 1802); Mme Pestalozzi vient à Burgdorf. Séjour à Paris. Décrets du gouvernement helvétique du 6 décembre 1802; retour de Pestalozzi à Burgdorf (février 1803). L'Acte de médiation; fin du régime unitaire. — Les livres élémentaires (1803) : le *Livre des mères*, l'*ABC de l'intuition*, l'*Enseignement intuitif du calcul*. Le *Maître d'école naturel* (publié en 1872). — Nouveaux collaborateurs de Pestalozzi en 1803 : Niederer, Muralt; retour de Tobler; Nänny, Hopf. — Manifestations de l'opinion publique. Louanges et critiques. Visiteurs de Burgdorf en 1802 et 1803. — Débuts du pestalozzianisme en France. Neef à Paris (août 1803). *Précis de la nouvelle méthode d'éducation de M. Pestalozzi*, par M*** de H***. Article de *la Décade*. — Le gouvernement bernois reprend le château de Burgdorf. L'institut émigre à Münchenbuchsee

(juin 1804); il est placé sous la direction de Fellenberg; la famille de Pestalozzi retourne à Neuhof. Création d'un second institut à Yverdon. Premier conflit entre Fellenberg et Pestalozzi (septembre 1804). Débuts de l'institut d'Yverdon. Nouveaux conflits et rupture définitive entre Fellenberg et Pestalozzi : l'institut de Münchenbuchsee est réuni à celui d'Yverdon (juillet 1805).

A proprement parler, c'est ici que se termine la carrière active de Pestalozzi. La dernière période de sa vie, qui commence au moment où, ayant achevé d'écrire son exposé théorique, il va s'absorber tout entier dans ses nouvelles fonctions de chef d'institut, n'offre plus qu'un intérêt secondaire [1]. L'œuvre pratique de Pestalozzi comme éducateur est bien loin d'avoir la valeur de son œuvre doctrinale. Herbert Spencer l'a dit très justement : « Il faut bien distinguer le principe pestalozzien des formes qui lui ont été données; Pestalozzi était dans le vrai quant aux idées fondamentales de sa

1. La conséquence rigoureuse de cette appréciation serait la division de la biographie de Pestalozzi non en trois parties, mais en deux seulement, la première allant de 1746 à 1801, la seconde de 1801 à 1827. Si nous n'avons pas cru devoir procéder ainsi, c'est qu'il nous a paru impossible de ne pas tenir compte des circonstances extérieures qui imposent la division tripartite. On ne peut méconnaître qu'avec la publication des *Nachforschungen* en 1797 une période de la vie de Pestalozzi s'achève, et qu'une période nouvelle s'ouvre l'année suivante par la création de l'orphelinat de Stanz; de même que l'émigration de Pestalozzi à Yverdon en 1805, en pays de langue française, coïncidant avec le retentissement de sa doctrine au delà des frontières de la Suisse et le caractère international que prend sa tentative de réforme de l'éducation, marque l'ouverture d'une troisième période. Il faut tenir compte aussi des événements politiques qui transformèrent successivement le milieu où s'exerça l'action de Pestalozzi et eurent sur son œuvre une influence capitale; à ce point de vue, on pourrait diviser sa biographie de la façon suivante : Pestalozzi avant la révolution helvétique; Pestalozzi pendant la République helvétique (1798-1803); Pestalozzi pendant la période de réaction politique (Empire et Sainte-Alliance).

méthode : mais il a pu et dû se tromper dans les applications qu'il en a faites ». Cette œuvre pratique, d'ailleurs, n'est sienne que pour une petite part, et c'est à ses collaborateurs que doit revenir la responsabilité de presque toutes les choses faites en son nom depuis 1801. Il a jugé avec une clairvoyance bien remarquable, dans son autobiographie, les conséquences du rôle qu'il avait imprudemment accepté en se transformant, lui penseur inhabile au maniement des affaires, en directeur d'un grand établissement d'éducation. « Je dois, dit-il, une vive reconnaissance au gouvernement helvétique pour l'appui qu'il m'accorda et la confiance qu'il me témoigna, en me donnant le château de Burgdorf pour y fonder un institut; mais ce fut une grande faute de ma part que d'avoir accepté. Je n'avais rien de ce qu'il fallait pour remplir à mon honneur des fonctions aussi difficiles, et je le sentais bien; mais je me laissai aller à cette naïve illusion, qu'il me serait possible de suppléer à la science et aux talents qui me manquaient, en empruntant la science et les talents d'autrui. Je ne comprenais pas que celui qui est obligé de recourir à une assistance étrangère se réduit à devenir l'esclave de l'homme qu'il a chargé de penser et d'agir pour lui [1]. »

Il ne faudrait cependant pas trop déprécier non plus l'importance de ce qui a été fait à Burgdorf et à Yverdon. L'institut pestalozzien a attiré les regards de l'Europe entière; il est resté pendant un quart de siècle un lieu de pèlerinage pour tous ceux qui s'intéressaient aux questions d'éducation; son existence a été l'occasion d'un grand et fécond mouvement d'idées : quelles qu'aient été les imperfections de son

1. *Schwanengesang*, p. 230.

gouvernement, les défauts et les lacunes des procédés d'enseignement qui y étaient employés, son histoire n'en demeure pas moins un intéressant objet d'études.

Reprenons-la au point où nous l'avons laissée, quelques semaines après la fondation de l'institut au château de Burgdorf.

Le successeur du ministre Stapfer, Mohr [1], montra beaucoup d'empressement à soutenir l'entreprise de Pestalozzi. En janvier 1801, on le voit inviter les préfets à s'occuper de la souscription en faveur de l'institut. En février, à la suite d'une pétition de Pestalozzi, le Conseil exécutif, après avoir accordé un nouveau secours matériel à l'institut (500 francs et 20 toises de bois), charge le ministre des arts et sciences d'engager les communes suisses à envoyer leurs instituteurs suivre les cours normaux de Burgdorf, et de recommander l'achat des livres élémentaires dont la prochaine publication est annoncée. Par arrêté du 29 avril, la subvention de 500 francs accordée en février est portée à 1600 francs (100 louis) [2].

On a le texte de la pétition adressée par Pestalozzi en 1801 au ministre des sciences et arts, pour obtenir un secours pécuniaire et du bois de chauffage : ce document a été publié par Niederer en 1828. Pestalozzi insiste sur ce point, que les divers établissements organisés ou à organiser, pensionnat de jeunes gens, école

1. J.-Melchior Mohr, né en 1762, d'une famille patricienne de Lucerne, d'abord chanoine du chapitre de sa ville natale, s'était rallié en 1798 à la Révolution helvétique. Successivement secrétaire du ministère des affaires étrangères, ministre des arts et sciences (de décembre 1800 à octobre 1801), puis président de l'Assemblée des notables en avril 1802, sénateur, ministre des affaires étrangères, il renonça à la politique en 1803, et reprit alors ses fonctions ecclésiastiques, qu'il exerça jusqu'à sa mort (1846).

2. Morf, I, pp. 248-250.

normale d'instituteurs, orphelinat, ne sont pour lui que de simples moyens, d'une valeur toute relative et transitoire, et subordonnés à un but supérieur : ce but est « l'organisation d'une méthode psychologique d'enseignement, qu'il se propose, d'une part, d'élaborer théoriquement comme écrivain, et, d'autre part, de généraliser le plus promptement possible dans la pratique par tous les moyens dont il dispose [1] ». Il ajoute expressément : « A mes yeux, le pensionnat n'est, pour cette œuvre, qu'un besoin momentané, et je chercherai, dès que cela me sera possible, à le remettre en d'autres mains; car ce que je désire, ce n'est pas la possession d'un établissement, c'est l'achèvement de ma méthode [2] ». Ainsi, la vérité qu'il devait proclamer si haut vingt-cinq ans plus tard, il l'avait déjà reconnue alors : il ne considérait sa présence à la tête de l'institut que comme une obligation passagère, dont il était résolu à s'affranchir le plus tôt possible.

En mai 1801, Tobler quitta l'institut avec sa cousine pour retourner à Bâle, où il ouvrit lui-même un pensionnat. On ne sait pas bien quel fut le motif de son départ : il semble qu'il y ait eu mésintelligence entre lui et quelqu'un de ses collègues; mais la bonne entente entre Pestalozzi et lui ne fut pas troublée [3]. Le vide qu'il laissait fut comblé par l'entrée de deux nouveaux

1. *Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer, t. I, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 93.
3. Morf, II, p. 61. — M. Heim, dans sa notice sur Tobler (*Geschichte der schweizerischen Volksschule* du Dr Hunziker, t. II, p. 126), présente les choses un peu différemment : « On avait engagé Tobler, dans l'automne de 1800, à se fixer à Bâle pour y diriger une école. Il refusa, par attachement pour Pestalozzi, et en récompense celui-ci lui signifia son congé l'année suivante, peut-être parce qu'il avait osé donner, en matière financière, des conseils qui déplurent. Les rapports personnels de Pestalozzi et de Tobler n'eurent jamais un caractère de réelle cordialité. »

maîtres, l'Alsacien Neef, qui, après avoir été prêtre, puis soldat, s'était consacré à l'éducation, et le Zuricois Weiss : ce dernier, ancien commis, ne resta que quelques mois à Burgdorf.

Niederer, ami de Tobler, lui écrit le 30 juin de Burgdorf, où il était venu passer quelques jours : « Pestalozzi est définitivement décidé à abandonner l'institut; il regarde ses expériences pédagogiques comme terminées, et il va prier le gouvernement de placer l'institut entre les mains de quelque personne capable [1] ». C'est à Tobler que Pestalozzi eût désiré remettre la direction de l'établissement; il lui fit même des ouvertures à ce sujet. L'été de 1801 se passa en négociations qui n'aboutirent pas : Tobler ne crut pas devoir accepter. Devant ce refus, Pestalozzi se décida à rester encore à son poste.

C'est à ce moment qu'il perdit son fils. Depuis plusieurs mois, Jacques Pestalozzi était dans un état désespéré; il mourut à Neuhof le 15 août 1801. Ni le père ni la mère n'assistèrent à ses derniers moments : Mme Pestalozzi se trouvait à Hallwyl, et Pestalozzi était retenu à Burgdorf [2].

1. Cité par M. Morf, t. II, p. 62.

2. Morf, I, p. 151. — Mme Pestalozzi écrit à ce sujet dans son journal : « Que Dieu, cher enfant, veuille t'accorder une ample et belle compensation pour les maux que tu as soufferts, et qu'il ne nous laisse pas longtemps séparés de toi, nous qui t'avons si tendrement aimé. Une grande entreprise, que le père du cher défunt avait commencée à Burgdorf, a empêché ce cher et bon époux de le revoir encore. A moi aussi a été refusée la faveur d'être présente à ses derniers moments. Comme je me croyais assurée du mieux, j'étais retournée à Hallwyl, et une lettre égarée fut cause que j'arrivai trop tard pour assister à sa fin. Mais Dieu m'accorda l'inexprimable joie de le voir encore endormi comme un ange sur sa couche. L'expression de ses traits témoignait de la bonté de son Dieu, qui a fait de lui un ange du ciel. Qu'Il soit adoré et béni éternellement! »

En septembre, un rapport de Mohr au Conseil exécutif dit que « l'institut pestalozzien au château de Burgdorf, le premier et le seul de son espèce, attire tous les jours de nouveaux élèves, que le directeur se voit obligé de refuser faute de place; le citoyen Pestalozzi a, en conséquence, besoin d'un agrandissement des locaux mis à sa disposition : il demande l'aménagement de deux dortoirs pour les élèves et de six chambres pour les maîtres ». Le Conseil exécutif avait décidé, le 5 août précédent, que vu la détresse du Trésor il ne serait fait aucune réparation aux bâtiments nationaux; il accorda néanmoins la somme demandée (2850 francs) pour les travaux à exécuter au château de Burgdorf [1].

La souscription ouverte par les soins de la Société des amis de l'éducation avait produit quelques résultats. La plus grosse somme fut donnée par la femme de l'ambassadeur de France, Mme Reinhard, qui s'inscrivit pour 500 francs [2].

C'est seulement en octobre 1801 que parut le livre que nous avons analysé au chapitre précédent et qui allait attirer si vivement l'attention sur l'institut de Pestalozzi. *Comment Gertrude instruit ses enfants* fut publié chez le libraire Henri Gessner, de Zurich, auquel sont adressées les lettres qui composent le volume. L'apparition de cet ouvrage excita dans une partie du public un vif enthousiasme, mais souleva aussi des contradictions dont nous dirons un mot tout à l'heure.

Le premier des livres élémentaires dont Pestalozzi avait annoncé la publication vit aussi le jour en cette même année 1801 : c'est son *Instruction pour ensei-*

1. Morf, I, p. 251.
2. *Ibid.*, p. 250.

gner à épeler et à lire [1], imprimée à Berne aux frais du gouvernement helvétique. Elle comprend une préface, des listes de syllabes et de mots, et plusieurs tableaux de lettres destinées à être découpées et collées sur carton pour former des alphabets mobiles.

Le 28 octobre 1801 eut lieu à Berne un nouveau coup d'État opéré, comme le premier, à l'instigation de Bonaparte. Au 7 janvier 1800, les unitaires « modérés » avaient renversé du pouvoir les unitaires « jacobins » ou « patriotes »; au 28 octobre 1801, ce fut l'unitarisme lui-même qui fut vaincu par les partisans de l'ancien régime. Le pouvoir exécutif, qui prit le nom de Petit Conseil, fut présidé par un landamman; et ce landamman fut Reding, l'ancien chef des insurgés schwytzois. Les dîmes et les cens furent rétablis. Pendant les six mois que dura la domination des *octobristes*, le gouvernement ne fit rien pour Pestalozzi; Mohr avait dû quitter le ministère des arts et sciences, qui fut réuni à celui de l'intérieur, et la nouvelle administration était animée de dispositions peu bienveillantes envers un homme en qui elle voyait surtout l'ancien protégé du Directoire helvétique, l'ancien rédacteur du *Helvetisches Volksblatt*. Le patricien bernois Bonstetten, qui visita l'institut en novembre 1801, disait dans une lettre à Frédérique Brun, en manifestant l'admiration que lui inspirait Pestalozzi : « Qu'importe son opinion sur les dîmes et les cens! Cet homme a dévoué sa vie depuis quarante ans à l'éducation des enfants pauvres : que celui qui

1. *Anweisung zum Buchstabieren und Lesenlernen.* Le Musée pédagogique de Paris possède un exemplaire de cet ouvrage.

est sans péché lui jette la première pierre [1]! » Mais ce n'était là qu'une voix isolée dans un parti où l'animosité contre le « démocrate » allait jusqu'aux plus sanguinaires menaces. « Dans tous les villages du voisinage, écrit Pestalozzi vers cette époque à son ami Schnell, on prétend que c'est moi qui suis cause de la venue des Français dans le pays, et on dit publiquement qu'on m'assommera à la première occasion [2]. »

La lettre de Bonstetten dont nous venons de parler nous apprend que le nombre des élèves de l'institut était, à ce moment, de quarante-huit; quant à l'école normale, elle n'avait pu s'organiser encore : seul, un jeune instituteur du canton d'Argovie était venu passer quelque temps à Burgdorf pour étudier la méthode. C'est vers cette époque, dans les derniers jours de 1801, que la jeune veuve de Jacques Pestalozzi quitta Neuhof avec sa fille Marianne, âgée de six ans [3], pour venir demeurer chez son beau-père; elle prit en main la direction économique de l'institut. La servante Lisabeth, restée à Neuhof avec le petit Gottlieb (le frère de Marianne, âgé de quatre ans), épousa en mars 1802 Mathias Krüsi, frère de l'instituteur; et Pestalozzi confia aux deux époux la gestion du domaine que la mort de son fils avait laissé sans maître. Quant à Mme Pestalozzi, elle continuait à partager son temps entre Neuhof et Hallwyl.

En avril 1802, les octobristes furent chassés du pouvoir. Bonaparte, qui n'avait pu les plier à ses vues

1. La lettre de Bonstetten a été reproduite par M. Morf, t. I, pp. 295-299.
2. La lettre qui contient ce passage a été publiée par M. Morf, t. II, p. 6; elle est du mois de mai 1801.
3. La petite Marianne mourut l'année suivante.

comme il l'avait espéré, favorisa un retour des unitaires. Ce changement politique assurait de nouveau à Pestalozzi l'appui du gouvernement. Dès le 28 avril 1802 un arrêté du Petit Conseil renouvela, pour l'année courante, la subvention de 1600 francs accordée précédemment, et, Pestalozzi ayant demandé que son institut reçût la visite officielle d'une commission d'enquête qui constaterait les résultats de l'enseignement, le nouveau ministre de l'intérieur, Füssli [1], désigna à cet effet deux commissaires, le doyen Ith, président du conseil d'éducation du canton de Berne, et le pharmacien Bänteli [2]. Pestalozzi leur adressa un mémoire qui contient une notice autobiographique et des renseignements sur la situation de l'institut à ce moment [3]. Outre les maîtres que nous connaissons déjà, Krûsi,

1. Ce Füssli, que nous avons déjà vu figurer parmi les signataires de l'appel de la Société des amis de l'éducation (voir plus haut, p. 163), était Jean-Henri Füssli (1745-1832), un des amis de jeunesse de Pestalozzi. D'une autre famille que Henri Füssli le peintre et son frère Gaspard Füssli le libraire, il était fils de Jean-Rodolphe Füssli, auteur d'un *Dictionnaire des artistes* fort estimé. A peine ses études achevées, il avait remplacé Bodmer à Zurich dans la chaire d'histoire suisse; il était devenu ensuite membre du Grand Conseil, puis du Petit Conseil de sa ville natale. Quand éclata la Révolution helvétique, il ne joua pas de rôle important aussi longtemps que les « patriotes » ou « jacobins » eurent la direction des affaires; mais, à partir de 1801, il fut mêlé activement à la politique. Il fut l'un des six « unitaires » que Bonaparte fit adjoindre au Petit Conseil en janvier 1802; après l'expulsion du pouvoir des « octobristes », il dirigea le ministère de l'intérieur, auquel celui des arts et sciences avait été réuni; en juillet 1802, il fut élu vice-landamman (*Statthalter*), et conserva cette charge jusqu'à la fin du gouvernement helvétique. Rentré dans la vie privée en 1803, il fonda à Zurich une librairie (librairie Orell, Füssli et Cie) et créa la *Zürcher-Zeitung* (aujourd'hui la *Neue Zürcher-Zeitung*).

2. Morf, II, pp. 6-10.

3. Ce mémoire a été publié pour la première fois en 1828 par Niederer dans ses *Pestalozzi'sche Blätter*, pp. 144-157, sous le titre de *Pestalozzi's Selbstschilderung*.

Buss, Weiss, Neef, le personnel enseignant s'était accru de plusieurs nouveaux membres : Blendermann, jeune instituteur de Brême, envoyé à Burgdorf pour une année; Pfeiffer, musicien distingué, qui, venu à Burgdorf en 1801, y resta deux ans; le Vaudois Barraud, et le jeune théologien allemand Reichardt, qui donna, pendant quelque temps, les leçons de religion. Les commissaires vinrent à Burgdorf à plusieurs reprises, en mai et juin, et Ith rédigea un rapport très étendu qui porte la date du 9 juillet 1802 [1]. Ce rapport, fort bien fait, et entièrement favorable à Pestalozzi, est des plus intéressants à consulter; il offre, avec des détails sur la technique de l'enseignement pestalozzien, des considérations remarquables sur la portée de la réforme éducative inaugurée à Burgdorf. Le 19 août, Füssli, devenu vice-landamman, transmit ce document au Conseil exécutif (nom que portait le pouvoir exécutif depuis l'entrée en vigueur de la nouvelle constitution votée par l'Assemblée des notables). Celui-ci en décida l'impression aux frais de l'État, mais il ne put s'occuper immédiatement de l'examen des conclusions formulées par les deux experts. Des intérêts bien plus pressants absorbaient son attention : la guerre civile venait d'éclater.

Bonaparte avait jugé que le meilleur moyen d'arriver à ses fins serait de réduire le gouvernement helvétique à l'impuissance en laissant libre jeu aux discordes civiles; il rappela les troupes françaises qui depuis quatre ans occupaient la Suisse. Aussitôt les ennemis du régime unitaire, poussés par l'Angleterre et la Russie, prirent les armes; l'insurrection s'étendit

1. *Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Lehranstalt und die neue Lehrart derselben.* Berne et Zurich, H. Gessner, 1802.

bientôt à la majorité des cantons; le 19 septembre, le Conseil exécutif dut abandonner Berne et se réfugier à Lausanne. Quand le premier consul jugea que les choses étaient allées assez loin, il intervint (octobre) : il fit poser les armes aux insurgés, ramena le gouvernement helvétique à Berne, et, offrant sa médiation aux deux partis, il convoqua à Paris, pour le 15 novembre 1802, une réunion de délégués qu'on appela la *Consulta* helvétique [1].

Pestalozzi n'avait pu rester indifférent aux graves événements qui s'accomplissaient autour de lui. Se jetant de nouveau dans l'arène politique, comme en 1798, il publia une brochure intitulée *Opinions sur les questions sur lesquelles la législation de l'Helvétie doit principalement diriger son attention* [2]. L'assemblée électorale du canton de Zurich, qui devait élire trois députés à la *Consulta*, fit à Pestalozzi l'honneur de le choisir avec Usteri et Laharpe; il reçut également le mandat des districts de Burgdorf et de Kirchberg. Pestalozzi partit pour Paris le 30 octobre [3]; pendant son absence, qui devait durer trois mois, la direction de l'institut resta aux mains de Krüsi et de Buss; en outre Mme Pestalozzi vint s'installer à Burgdorf auprès de sa belle-fille.

Sur les soixante-trois membres de la *Consulta*, les deux tiers appartenaient, comme Pestalozzi, au parti unitaire; mais Bonaparte, qui n'avait réuni les délégués suisses que pour leur imposer ses volontés, ne se préoccupa nullement du sentiment de la majorité. Il laissa

1. Par analogie avec la *Consulta* italienne qui avait été réunie à Lyon l'année précédente.

2. *Ansichten über die Gegenstände auf welche die Gesetzgebung Helvetiens ihr Augenmerk vorzüglich zu richten hat*; Berne, Henri Gessner, 1802. Le Musée pédagogique de Paris possède un exemplaire de cette brochure.

3. Morf, II, p. 141.

s'écouler près de trois mois en délibérations oiseuses; puis, le 29 janvier 1803, appelant les députés à une conférence aux Tuileries, il leur exposa les bases de la constitution qu'il entendait donner à la Suisse. Cette constitution, connue sous le nom d'*Acte de médiation*, fut remise à la *Consulta* en audience solennelle le 19 février suivant : elle mettait fin au régime unitaire en supprimant le gouvernement central, et établissait une Confédération de dix-neuf cantons souverains, ayant chacun leur constitution et leur gouvernement propres. Ainsi fut définitivement anéanti le parti politique auquel Pestalozzi se rattachait.

Comme membre de la *Consulta*, Pestalozzi n'avait joué qu'un rôle effacé. Mais, à côté de la question politique, un autre objet le préoccupait : il avait espéré que son séjour à Paris lui fournirait l'occasion de faire connaître sa méthode à la France.

Déjà, en juillet 1802, Adrien Lezay-Marnésia (qui fut plus tard préfet du Bas-Rhin et fonda l'école normale de Strasbourg), venu en Suisse avec une mission diplomatique, avait visité l'institut de Burgdorf, et, très frappé de ce qu'il y avait vu, il avait écrit à Rœderer, le conseiller d'État chargé de la direction de l'instruction publique, pour lui proposer d'envoyer des instituteurs français s'instruire dans la méthode de Pestalozzi [1]. De son côté, Stapfer, ayant reçu en septembre une copie du rapport d'Ith, en avait parlé à Chaptal, ministre de l'intérieur; celui-ci avait répondu :

1. Lettre de Stapfer à Müller-Friedberg, du 13 juillet 1802, citée par M. Morf, t. II, p. 134. M. Morf fait observer que Lezay-Marnésia n'avait pas eu besoin d'un interprète pour s'entretenir avec Pestalozzi, car il savait parfaitement l'allemand; il avait publié en 1799 une traduction du *Don Carlos* de Schiller.

« Faites imprimer, et nous verrons [1]. » Dès son arrivée à Paris, Pestalozzi se mit en rapport avec quelques hommes qui s'intéressaient aux questions d'éducation, en particulier avec Lezay-Marnésia et Grégoire; à leur demande, il rédigea (en allemand) un exposé de ses principes [2]; il fut même un moment question de faire venir à Paris un des maîtres de l'institut de Burgdorf, accompagné d'un élève, afin de joindre à l'exposé théorique une démonstration pratique de l'efficacité des procédés [3]. Diverses raisons firent renoncer à l'exécution de ce projet. On raconte que Pestalozzi avait demandé une audience au premier consul, et que celui-ci refusa de le recevoir, en disant : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de l'*a b c* ». L'anecdote est vraisemblable.

On lit dans une lettre écrite de Paris par Pestalozzi à ses amis de Burgdorf vers le milieu de janvier 1803 :

La lettre dans laquelle je te parlais, mon cher Buss, du peu d'utilité qu'aurait ta venue ici en ce moment, et t'expliquais les difficultés que je rencontre, était à peine partie que je reçus celle où tu me dis que tu préférerais différer ton voyage. Oui, tu as raison, différons encore. Il arrivera à la France comme au Père Boniface [4]. Les femmes, en France,

1. Lettre de Stapfer au secrétaire d'État Jenner, du 15 septembre 1802, citée par M. Morf, t. II, p. 134.

2. Cet exposé de principes a été retrouvé et publié par M. Morf, t. II, pp. 147-165.

3. Morf, II, p. 165.

4. Allusion à ce passage de *Comment Gertrude instruit ses enfants*, 1re lettre : « Le Père Boniface aussi disait à Zwingli en 1519 : « C'est impossible; jamais les mères ne liront la Bible « avec leurs enfants; jamais elles ne feront avec eux tous les jours « leurs prières du matin et du soir ». Et pourtant en 1522 il dut reconnaître qu'il s'était trompé, et dit : « Je ne l'aurais pas cru! » Je suis sûr de mes procédés, et je sais qu'avant même que l'année 1802 soit achevée, il se trouvera par-ci par-là quelque nouveau Père Boniface pour tenir le même langage qu'a tenu l'ancien en 1522. » (P. 60.)

sont bonnes; les enfants n'ont pas encore les défauts nationaux : on pourrait faire d'eux les premiers hommes de l'Europe, s'ils étaient élevés par des mains allemandes. Seuls, les hommes ne valent rien : ils ne sont que de simples rouages, et toute leur personnalité, tout leur moi humain a disparu dans la grande machine à laquelle ils sont attelés... Tout ce qui concerne l'introduction de ma méthode en France doit être renvoyé à plus tard. Il faut que la France soit contrainte, par des preuves palpables, à cesser d'en rire; et même les meilleurs parmi les Français, ceux qui sont las des fariboles du charlatanisme révolutionnaire, ont besoin qu'on leur fasse toucher du doigt que ma méthode n'est pas une drogue de charlatan. Les excès de la Révolution ont donné, même aux meilleurs, des préventions contre tout ce qui s'appelle droit et vérité [1].

Pestalozzi quitta Paris sans attendre la fin des séances de la *Consulta*; il était de nouveau à Burgdorf dans les premiers jours de février 1803 [2].

Pendant son absence, le gouvernement helvétique avait donné de nouvelles preuves de la sollicitude dont il entourait l'expérience qui s'accomplissait à Burgdorf. A la date du 6 décembre 1802, le Conseil exécutif avait rendu cinq arrêtés concernant la méthode de Pestalozzi. Le premier ordonne l'envoi du rapport Ith aux membres des conseils d'éducation et aux inspecteurs scolaires, auxquels une circulaire devait en outre être adressée pour les inviter à recommander d'une manière pressante la souscription aux livres élémentaires de Pestalozzi. Le second confère à Pestalozzi un privilège pour l'impression de ses trois livres élémentaires : le *Livre des mères*, l'*Alphabet de l'intuition* et le *Livre de calcul*. Le troisième met à la disposition de Pestalozzi, à titre d'avance remboursable sur le produit de la

1. Cette lettre a été publiée par M. Morf, t. II, pp. 166-168.
2. Morf, II, 168.

souscription, une somme de 8000 francs payable en cinq versements mensuels; sur cette somme, Pestalozzi ne toucha que 4000 francs. Le quatrième, en considération des services rendus par Krüsi et par Buss, alloue à chacun d'eux une indemnité annuelle de 400 francs à partir du 1er janvier 1803. Le cinquième, enfin, crée douze bourses de 50 francs en faveur des instituteurs qui iront suivre un cours normal de quatre mois à l'institut de Burgdorf; l'attribution de ces bourses aux postulants les plus méritants sera faite par le ministre de l'intérieur, sur la proposition des conseils d'éducation cantonaux [1].

Mais trois mois plus tard (mars 1803), en vertu de l'Acte de médiation, le Conseil exécutif de la République helvétique cessait d'exister; avec lui disparaissait la caisse centrale des finances. Pestalozzi n'eut plus devant lui que les gouvernements cantonaux. D'aucun d'eux il ne pouvait attendre la continuation de l'appui pécuniaire qui lui avait été accordé jusque-là par le gouvernement central. En ce qui concerne les bourses, toutefois, les gouvernements de trois cantons, Berne, Lucerne et Zurich, se déclarèrent disposés à faire quelque chose : Berne vota 400 francs, montant de huit bourses [2]; Lucerne envoya deux élèves-maîtres (mai), qui restèrent quatre mois [3]; Zurich, trois élèves-maîtres (mai), qui restèrent de six semaines à trois mois [4].

Dans le courant de l'année 1803 parurent les livres élémentaires depuis longtemps annoncés; ils portent tous la mention : « Zurich et Berne, chez Henri Gess-

1. Le texte de ces cinq arrêtés a été publié par M. Morf, t. II, pp. 27-31.
2. Morf, II, p. 34.
3. *Ibid.*, pp. 37-38.
4. *Ibid.*, pp. 53-55.

ner; Tubingue, chez J.-G. Cotta ». Le premier est intitulé : *Livre des mères, ou directions pour les mères qui veulent enseigner à leurs enfants à observer et à parler. Première livraison* [1]. On a vu que le *Livre des mères*, tel que Pestalozzi l'a décrit dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*, devait être une sorte d'*Orbis pictus*; mais ce plan primitif fut abandonné. Sur une remarque de Krüsi, qu'il trouva judicieuse [2], Pestalozzi choisit comme premier objet d'observation la personne même de l'enfant; en conséquence, les sept exercices que comprend ce « premier cahier » du *Livre des mères* sont consacrés à l'étude détaillée des parties du corps humain; ces exercices ont été rédigés par Krüsi, sauf le septième, qui est en partie de la main de Pestalozzi ainsi que la préface du livre [3]. Le *Livre des mères* n'a pas été continué; le « second cahier », dont von Türk parle en 1804 comme étant en préparation [4], n'a jamais été publié. Il existe une traduction française du *Buch der Mütter*, publiée en 1821 à Genève et Paris, chez J.-J. Paschoud, imprimeur-libraire, sous ce titre : *Manuel des mères, de Pestalozzi, traduit de l'allemand*; le traducteur a gardé l'anonyme [5].

Le second des livres élémentaires publiés en 1803 a pour titre : *ABC de l'intuition, ou enseignement intuitif des rapports de mesure* [6] ; il comprend deux cahiers

1. *Buch der Mütter, oder Anleitung für Mütter ihre Kinder bemerken und reden zu lassen. Erstes Heft.* Se trouve au Musée pédagogique de Paris.

2. Krüsi, *Erinnerungen aus meinem pädagogischen Leben und Wirken*, p. 20.

3. Krüsi, *ibid.*, p. 21.

4. *Briefe aus Münchenbuchsee*, t. II, p. 182.

5. Cette traduction se trouve au Musée pédagogique de Paris.

6. *ABC der Anschauung, oder Anschauungs-Lehre der Massverhältnisse.* Se trouve au Musée pédagogique de Paris.

correspondant à deux degrés successifs de l'enseignement. Le troisième livre s'appelle *Enseignement intuitif des rapports numériques* [1] et comprend aussi deux cahiers (d'après von Türk, il y en aurait eu *trois* [2]). Ces deux ouvrages, exclusivement composés d'exercices de géométrie élémentaire et de calcul, sur la valeur pratique desquels les avis restent à bon droit très partagés, sont l'œuvre des collaborateurs de Pestalozzi, et principalement de Buss.

C'est à la même époque qu'appartient un autre ouvrage scolaire, rédigé cette fois par Pestalozzi lui-même, mais qui ne fut pas publié du vivant de l'auteur. Il s'agit d'exercices de langage, consistant en phrases destinées à expliquer le sens des principaux verbes allemands, qui sont rangés par ordre alphabétique au nombre de près de sept cents [3]. En 1829, deux ans après la mort de Pestalozzi, Krüsi, entre les mains de qui le manuscrit de cet ouvrage se trouvait, en fit des extraits dont il composa un petit volume, publié par lui sous ce titre : *Enseignements d'un père sous forme d'explications morales du vocabulaire; testament du père Pestalozzi à ses élèves* [4]. En 1872, le manuscrit de Pestalozzi a été imprimé en entier par M. Seyffarth au seizième volume de l'édition des Œuvres complètes; le titre de l'ouvrage, que M. Seyffarth a restitué, est ainsi conçu : *Le Maître d'école naturel, ou directions*

1. *Anschauungs-Lehre der Zahlverhältnisse.* Se trouve au Musée pédagogique de Paris.

2. *Briefe aus Münchenbuchsee,* t. II, p. 182.

3. Ce livre est évidemment celui dont parle Pestalozzi dans *Comment Gertrude instruit ses enfants,* 7e lettre. Voir plus haut, p. 171.

4. *Vaterlehren in sittlichen Wortdeutungen. Ein Vermächtniss vom Vater Pestalozzi an seine Zöglinge.* Trogen, imprimerie Meyer et Zuberbühler, 1829. Se trouve au Musée pédagogique de Paris.

pratiques concernant les principes les plus simples de l'instruction des enfants dans toutes les connaissances préliminaires qu'il est nécessaire de leur communiquer avant l'âge de six ans [1].

La même année 1803 vit en outre paraître une nouvelle édition de la première partie de *Léonard et Gertrude* (Zurich et Berne, Henri Gessner), dans laquelle Pestalozzi, renonçant aux modifications qu'il avait fait subir à son livre en 1790, rétablit le texte primitif de 1781; et une seconde édition des *Figuren zu meinem ABCbuch*, sous le titre de *Fabeln* (Bâle, S. Flick et fils) [2].

L'institut de Burgdorf, privé de l'appui que lui avait accordé le gouvernement helvétique, et en butte à la malveillance du parti conservateur, entre les mains duquel se trouvait désormais le gouvernement cantonal de Berne, n'avait plus longtemps à vivre. Mais cette dernière année de son existence fut la plus brillante. Le nombre des élèves avait atteint un chiffre élevé (une centaine, dont trente à quarante élèves gratuits); d'autre part, de nouveaux et précieux collaborateurs se joignirent à Pestalozzi dans l'été de 1803. C'étaient Niederer et Muralt. Niederer [3], jeune pas-

1. *Der natürliche Schulmeister, oder praktische Anweisung in den einfachsten Grundsätzen des Kinderunterrichts in allen Vorkenntnissen, die ihnen unter dem sechsten Jahre beizubringen nothwendig sind.*

2. Cette édition des *Fables* se trouve au Musée pédagogique de Paris.

3. Jean Niederer, né en 1779 à Lutzenberg (Appenzell Rhodes-Extérieures), d'une famille pauvre, étudia la théologie à Bâle, fut nommé à vingt ans pasteur au village de Bühler, et l'année suivante à Sennwald (Saint-Gall). Dès qu'il eut appris à connaître Pestalozzi, il sentit le désir de se consacrer avec lui à l'œuvre de l'éducation populaire. Il lui écrivait, le 13 jan-

teur appenzellois, était depuis 1800 entré en correspondance avec Pestalozzi, pour lequel il professait une fervente admiration; après trois ans de luttes et d'hésitations, il vint auprès de lui échanger ses fonctions et le revenu relativement élevé qu'elles lui assuraient, contre un obscur emploi d'instituteur et un salaire incertain. Muralt [1], de Zurich, autre jeune théologien d'une haute culture intellectuelle et d'un remarquable talent pédagogique, que Pestalozzi avait rencontré à Paris, préféra, aux fonctions de précepteur dans la famille de Mme de Staël, qui lui étaient offertes, celles de maître à l'institut de Burgdorf. Tobler, nouvellement marié, et dont le pensionnat, à

vier 1801, après être allé lui rendre visite à Burgdorf : « Je désire être votre disciple, et, comme Platon, propager votre sublime idéal et votre simple et pure sagesse; comme Xénophon, justifier votre mémoire; dire à ceux qui vous blâment : « Il « était grand et bon, et meilleur que vous »; à ceux qui vous méprisent : « J'étais fier qu'il m'aimât »; et à votre siècle : « Tu « n'étais pas digne de lui ». L'opposition de ses parents l'empêcha d'abord d'exécuter son projet. Mais son père étant mort en 1803, il réussit à obtenir l'approbation de sa mère, et vint alors se mettre à la disposition de Pestalozzi.

1. Jean de Muralt, descendant d'une famille protestante émigrée de Locarno à Zurich au XVIe siècle, né en 1780, étudia la théologie à Zurich, puis à Halle, où il reçut les leçons du célèbre humaniste F.-A. Woff. En 1802, il se rendit à Paris pour s'y perfectionner dans l'usage de la langue française. Frédéric Schlegel, frappé de ses talents et de la maturité précoce de son esprit, le recommanda à Mme de Staël qui cherchait un précepteur; mais, à ce moment même, Muralt fit la connaissance de Pestalozzi, venu à Paris pour les travaux de la *Consulta*, et se sentit vivement attiré par les idées et la personne de l'auteur de *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Après s'être rendu à Coppet sur l'invitation de Mme de Staël, et y avoir séjourné un mois, il refusa l'emploi qu'elle lui offrait, et prit le chemin de Burgdorf (mai 1803). Devenu le collaborateur de Pestalozzi, il resta auprès de lui pendant sept années, primant entre ses collègues par l'étendue de son savoir, la distinction patricienne de ses manières, et une dignité naturelle qui imposait le respect.

Bâle, n'avait pas réussi, se décida, à la même époque, à s'unir de nouveau à Pestalozzi, qui le reçut avec empressement [1]. Deux autres maîtres entrèrent à l'institut en 1803 : l'Appenzellois Nänny, ami de Tobler, qui n'y passa qu'un an [2]; et Samuel Hopf, de Thoune, qui resta auprès de Pestalozzi jusqu'en 1808.

En même temps que l'institut pestalozzien prenait un développement considérable, la réputation de son fondateur allait grandissant à l'étranger. Dès le commencement de 1801, divers journaux allemands, tels que l'*Augsburger Allgemeine Zeitung* et le *Deutscher Merkur*, avaient signalé à leurs lecteurs la tentative pédagogique de Pestalozzi. Après la publication de *Comment Gertrude instruit ses enfants*, beaucoup de périodiques de langue allemande firent de ce livre des comptes-rendus élogieux; d'autres, au contraire, se livrèrent à des critiques parfois acerbes et passionnées. Le journal du philanthropiniste Gutsmuths (*Bibliothek der pädagogischen Literatur*, n° de mai 1802) rappela, non sans raison, que beaucoup de choses données par Pestalozzi comme neuves, et qu'il croyait avoir inventées, avaient déjà été dites par Basedow et ses disciples. « Nous ne prétendons pas, ajoutait-il, que Pestalozzi n'ait pas çà et là trouvé des vérités qui avaient échappé à d'autres, et présenté sous un jour nouveau d'autres vérités déjà connues; mais, dans l'ensemble, sa doctrine n'est pas autre chose que ce que nous connaissions déjà, coulé dans un nouveau moule [3]. » Un autre philanthropiniste, le célèbre Wolke, critiqua le *Livre des mères*, l'*ABC*

1. Morf, II, p. 76.

2. Nänny quitta Burgdorf en 1804 pour entrer comme maître à l'école modèle de Francfort, dirigée par le pestalozzien Gruner. Il fut plus tard instituteur à Kreuznach. (Morf, II, p. 116.)

3. M. Morf a reproduit quelques passages de l'article du journal de Gutsmuths, t. I. pp. 316-319.

de l'intuition et l'*Enseignement intuitif des rapports numériques*, et montra, avec quelque exagération toutefois, ce que ces livres élémentaires avaient de défectueux. « Je doute, dit-il au sujet du *Livre des mères*, qu'on puisse imaginer des procédés plus déraisonnables et plus contraires à la nature. Qui pouvait, après avoir lu le livre *Comment Gertrude instruit ses enfants*, attendre de Pestalozzi pareille chose? Faut-il l'attribuer à son ignorance ou à son excentricité [1]? » Un Suisse, le pasteur Steinmüller, celui-là même qui avait envoyé, en 1800, Krüsi et les enfants appenzellois à Burgdorf, se distingua entre tous par l'âpreté de ses critiques [2]; il paraît avoir été offusqué du succès inattendu de l'institut, et jaloux de l'appui que lui avait accordé le gouvernement helvétique (Steinmüller avait lui-même fondé à Gais en 1801 une école normale). Les attaques, du reste, ne servirent pas moins que les louanges à attirer l'attention sur l'œuvre qui s'accomplissait à Burgdorf. Les visiteurs commencèrent à affluer à l'institut; il en vint de partout, mais surtout de l'Allemagne. Les principaux furent le Prussien Soyaux (août 1802), le baron danois von Moltke (été de 1802), suivi bientôt de deux autres Danois, les instituteurs Ström et Torlitz, envoyés aux frais de leur gouvernement (février 1803); le Prussien Plamann (mai-octobre 1803); le Bavarois Müller (été de 1803), l'inspecteur prussien Jeziorowski, envoyé par son gouvernement (août-octobre 1803); le Saxon Gruner (octobre 1803-janvier 1804), et Passavant, de Detmold (1804). Plusieurs de ces visiteurs ont écrit et publié le récit de

1. Cité par M. Morf, t. III, p. 174. Un seul philanthropiniste, Trapp, se prononça nettement en faveur de Pestalozzi.

2. M. Morf a consacré tout un chapitre au récit des tracasseries suscitées à Pestalozzi par Steinmüller, t. II, pp. 245-275.

ce qu'ils ont vu, et leur témoignage est important à consulter; signalons entre autres le livre de Soyaux, *Pestalozzi, seine Lehrart und seine Anstalt*, Leipzig, 1803; celui de Torlitz, *Reise nach der Schweiz*, Copenhague et Leipzig, 1807; celui de Gruner, *Briefe aus Burgdorf über Pestalozzi, seine Methode und Anstalt*, Hambourg, 1804; et celui de Passavant, *Darstellung und Prüfung der Pestalozzi'schen Methode nach Beobachtungen in Burgdorf*, Lemgo, 1804. Mentionnons encore trois écrits de Herbart consacrés à l'examen de la méthode pestalozzienne, et publiés en 1802 et 1804. Herbart, lorsqu'il était précepteur dans la famille von Steiger, à Berne, avait visité Pestalozzi à Burgdorf en 1799; il critique dans le premier de ces écrits (*Pestalozzi's Idee eines ABC der Anschauung*) le choix du carré comme point de départ des exercices d'intuition, et voudrait y substituer le triangle.

En France, Lezay-Marnésia n'avait pas cessé de se montrer favorable à la nouvelle méthode. Dans l'automne de 1803, il fit venir à Paris, avec le consentement de Pestalozzi, l'Alsacien Neef, qui obtint l'autorisation d'enseigner dans un orphelinat du faubourg Saint-Marceau. Une brochure, dont Neef était l'auteur, parut quelques mois après sous ce titre : *Précis de la nouvelle méthode d'éducation de M. Pestalozzi*, directeur de l'institut d'éducation à Berthoud (Burgdorf), en Suisse, publié par M** de H**, suivi de quelques considérations sur cette méthode, par Amaury Duval; Paris, chez la veuve Panckoucke, an XII, 1804. Un article de la *Décade*, signé Petitain, annonça cette brochure et rendit compte des résultats obtenus par Neef, spécialement dans l'enseignement du calcul [1].

1. *Décade philosophique et littéraire*, an XII, n° 25 (mai 1804). C'est Petitain qui nous apprend que l'auteur du *Précis de la*

Dans le courant de 1804, un examen des élèves de l'orphelinat du faubourg Saint-Marceau eut lieu en présence du premier consul. Ici se place une intéressante anecdote rapportée par Pompée. L'Américain Mac-Lure, qui se trouvait alors à Paris, désirait vivement voir Bonaparte; il s'adressa à l'ambassadeur des États-Unis, qui le conduisit à la séance où le premier consul devait constater les résultats de l'essai fait par Neef. Pendant tout le temps que durèrent les exercices, l'attention de Mac-Lure fut entièrement absorbée par la contemplation de l'homme célèbre qu'il avait voulu connaître; il ne vit rien autre chose; mais lorsqu'on se retira, il entendit Talleyrand dire à Bonaparte : *C'est trop pour le peuple.* Cette parole le frappa; il rentra dans la salle, causa avec Neef, et, après avoir entendu les explications de celui-ci, résolut de faire connaître à ses compatriotes la méthode de Pestalozzi. Sur sa demande, Neef se rendit plus tard à Philadelphie, où il fonda un institut pestalozzien [1].

Bonaparte jugea sans doute que Talleyrand avait raison, car aucun encouragement ne fut donné à ceux qui avaient essayé d'acclimater en France la méthode pestalozzienne [2].

nouvelle méthode d'éducation est Neef lui-même. Il nous apprend également que le *Journal de Paris* du 8 floréal an XII s'était occupé de Pestalozzi et l'avait traité de *charlatan.*

1. Pompée, *Études sur la vie et les travaux de Pestalozzi,* 2e éd., p. 198. William Mac-Lure (1763-1840), qui s'illustra comme géologue, avait été chargé en 1803, avec d'autres commissaires des États-Unis, d'une mission diplomatique auprès du gouvernement français, et séjourna plusieurs années en Europe. Il y revint en 1819, et chercha à fonder en Espagne un collège agricole. Plus tard il fit une tentative analogue dans la colonie de New Harmony (Indiana), où Robert Owen essaya, de 1825 à 1827, la réalisation de ses idées. Après l'insuccès de l'expérience de New Harmony, Mac-Lure alla finir ses jours au Mexique.

2. Nous devons cependant relever ce fait, mentionné par

Revenons à l'institut de Burgdorf, dont les jours étaient désormais comptés. Un moment Pestalozzi avait pu espérer que, sous le nouveau régime de l'Acte de médiation, les hommes au pouvoir continueraient à s'intéresser à son œuvre; en effet, la Diète helvétique, réunie à Fribourg en juillet et août 1803, lui avait témoigné de la bienveillance. On lit ce qui suit dans une note de la préface de la brochure de Neef que nous venons de mentionner :

La première Diète helvétique, dans ses travaux importants pour mettre à exécution l'Acte de médiation du premier consul, n'a pas cru devoir se séparer sans s'occuper de l'institut de Berthoud, de ce phénomène qui paraît destiné à contribuer à la gloire nationale de l'Helvétie. C'est le sort de toutes les nouveautés d'éprouver des contradictions; et la nouvelle invention de M. Pestalozzi n'a point échappé à la destinée commune. Ses détracteurs, dans une critique assez amère, l'ont traitée de charlatanisme, et l'ont mise au rang des prétendues découvertes de Mesmer et consorts; mais la commission nommée par la Diète pour lui faire un rapport sur cette nouvelle méthode d'instruction en a rendu un compte bien honorable pour son auteur. Le landamman de la Suisse, M. d'Affry, dans un discours prononcé à ce sujet, a recommandé à ses compatriotes un établissement qui ne peut que contribuer au bien-être du genre humain, et les a engagés à venir au secours de son auteur par tous les moyens possibles. « Le nom qu'il s'est fait, a dit M. d'Affry, nous impose des devoirs envers lui. Si nous n'accordons pas à M. Pestalozzi l'appui qu'il nous demande, on dira encore de nous ce qu'on a déjà dit autrefois, que nous avons vendu au poids de l'argent le diamant du duc de Bourgogne. » Le discours du landamman fut généralement applaudi.

Pompée, qu'à la suite de la visite faite par le premier consul à l'orphelinat où enseignait Neef, « une commission fut nommée pour rendre compte de cet essai; et M. de Wailly, proviseur du lycée Napoléon, déclara dans son rapport que cette méthode pourrait être fort utile aux enfants que l'on destinait aux arts mécaniques ». (Pompée, *ibid.*, p. 187.)

Mais ce n'étaient là que des paroles. Les actes n'y répondirent guère. Non seulement Pestalozzi se vit privé des subventions qui lui avaient été accordées (1600 francs par an pour lui, 800 francs pour Krüsi et Buss), mais on réclama de lui le remboursement de l'avance de 4000 francs qui lui avait été faite pour l'impression des livres élémentaires; heureusement, quelques gouvernements cantonaux (Zurich, Vaud, Argovie, Saint-Gall, Thurgovie, Schaffhouse et Zug) consentirent à prendre à leur charge une partie de cette dette, en sorte que Pestalozzi n'eut à rembourser que 1400 francs [1]. La Diète avait exprimé l'espoir que « le gouvernement du canton de Berne laisserait à l'établissement de Pestalozzi la jouissance du local qu'il occupait »; or, précisément, le gouvernement bernois se trouva avoir besoin du château de Burgdorf pour y loger le nouveau préfet du district. Cependant, quel que fût le mauvais vouloir des conservateurs de Berne à l'égard de Pestalozzi, ils n'osèrent pas le déposséder brutalement de l'asile que lui avait accordé le gouvernement helvétique; l'avoyer de Wattenwyl déclara lui-même que, « vu l'engouement extraordinaire dont la nouvelle méthode d'enseignement était l'objet et le nombre de ses partisans en Allemagne et même en France, il n'était pas prudent de prendre ouvertement parti contre elle; et qu'une sage politique commandait de ne pas s'opposer à la continuation de l'établissement [2] ». Après des négociations qui durèrent plusieurs mois, le Petit Conseil du canton de Berne décida (26 février 1804) que Pestalozzi aurait à évacuer le château de Burgdorf avant le 1er juillet 1804, mais

1. Pour les détails de cette affaire, voir Morf, III, pp. 4-10.
2. Rapport en date du 2 octobre 1803, cité par M. Morf, t. III, p. 15.

qu'en échange celui de Münchenbuchsee serait mis gratuitement à sa disposition ; seulement, cette dernière faveur n'était concédée que pour une année, et le gouvernement se réservait d'en accorder ou d'en refuser le renouvellement [1].

La translation de l'institut pestalozzien à Münchenbuchsee eut deux conséquences importantes : le dédoublement de l'institut, et la substitution momentanée de Fellenberg à Pestalozzi comme directeur de l'une des deux moitiés de l'institut ainsi divisé.

La ville d'Yverdon, ayant appris que Pestalozzi devait quitter Burgdorf, lui offrit (février 1804) la jouissance de son château s'il voulait y transporter son établissement [2]. Pestalozzi, à qui le château de Münchenbuchsee était déjà assuré pour un an, eut l'idée de profiter de l'offre de la ville d'Yverdon pour créer un second institut, qui, placé en pays de langue française, contribuerait à la vulgarisation de sa méthode. Dans une lettre écrite au Conseil d'État du canton de Vaud (22 mai 1804), il annonce que « son institut, fondé dans le canton de Berne, s'est agrandi outre mesure, et que le nombre des maîtres formés d'après sa méthode dépasse actuellement ses besoins, en sorte qu'il se trouve en situation de pouvoir consacrer ses soins et sa personne à un nouvel institut pendant six mois de l'année au moins [3] ». L'affaire s'arrangea sur ces bases ;

1. Morf, III, p. 29.

2. *Ibid.*, p. 39. Deux autres villes du canton de Vaud avaient fait à Pestalozzi des offres semblables, dès que le bruit avait couru qu'il serait probablement obligé de quitter le château de Burgdorf : ce sont Payerne, dont la première démarche date du 21 juin 1803, et Nyon, qui se mit sur les rangs le 2 juillet 1803. Pestalozzi donna la préférence à Yverdon, parce que cette ville était plus rapprochée de la Suisse allemande que Nyon, et qu'elle offrait plus de facilité pour les communications que Payerne.

3. Morf, III, pp. 40-41.

la ville d'Yverdon promit de faire, dans le plus bref délai, les réparations nécessaires au château, qui avait jusqu'alors servi de prison; et Pestalozzi annonça qu'à son départ de Burgdorf il amènerait à Yverdon une partie de ses maîtres et de ses élèves.

Pendant que cette négociation se poursuivait, l'installation à Münchenbuchsee d'une moitié de l'institut donnait lieu à un autre arrangement. A un kilomètre environ de Münchenbuchsee se trouvait le domaine de Hofwyl, dont Emmanuel de Fellenberg (proscrit en 1798, comme nous l'avons déjà dit, mais autorisé peu après à rentrer en Suisse) avait fait l'acquisition en 1799 pour y tenter l'application de ses idées sur la réforme agricole. Pestalozzi était resté lié avec lui malgré les événements qui les avaient placés un moment dans deux camps politiques opposés : de Burgdorf, il avait rendu de fréquentes visites à son jeune ami. La froide raison de Fellenberg, son esprit pratique, l'inflexible énergie de son caractère formaient un contraste complet avec l'extrême sensibilité, la bonhomie naïve et le laisser-aller de l'auteur de *Léonard et Gertrude*. L'idée vint à quelques-uns des collaborateurs de Pestalozzi (à Muralt et à Tobler entre autres) que si l'institut qui allait transporter ses pénates à Münchenbuchsee était placé sous la direction de Fellenberg, sa prospérité matérielle serait désormais assurée [1]. Pestalozzi n'aurait, pensaient-ils, qu'à se féliciter d'une mesure si avantageuse pour lui : n'avait-il pas, dès le début, déclaré que son intention était d'abandonner la direction de l'institut aussitôt qu'il le pourrait? Mais il se trouva que, dans ce moment-là, Pestalozzi eût préféré garder l'institut entre

1. Morf, III, p. 48.

ses mains; sa famille, paraît-il, « avait conçu de grandes espérances en voyant le succès considérable de l'établissement de Burgdorf [1] ». Néanmoins, dès que le plan formé par Muralt et Tobler lui eut été communiqué, il y acquiesça sans objection. Il lui était douloureux, sans doute, d'être écarté de la direction d'une entreprise chère à son cœur [2]; mais, pour en assurer le succès, il était prêt à consentir à tous les sacrifices personnels. Un traité fut signé le 1er juillet, par lequel Fellenberg devenait directeur de l'institut de Münchenbuchsee, qui toutefois restait la propriété de Pestalozzi; une pension annuelle de cinquante louis était assurée à celui-ci et à ses héritiers aussi longtemps que l'institut subsisterait sous son nom [3].

Pestalozzi renvoya sa famille à Neuhof. Il fut convenu que lui-même résiderait alternativement à Münchenbuchsee et à Yverdon, et s'occuperait désormais exclusivement de travaux littéraires et du perfectionnement de sa méthode; Krüsi et Niederer devaient lui servir de collaborateurs. Tobler, Muralt et Hopf resteraient à Münchenbuchsee avec Schmid [4] et Steiner, deux anciens

1. Lettre de Pestalozzi à Fellenberg, du mois de décembre 1804, citée par M. Morf, t. III, p. 229.

2. *Meine Lebensschicksale*, p. 15.

3. Le texte de ce traité est donné par M. Morf, t. III, pp. 52-53.

4. Joseph Schmid était né en 1786 à Au, village du Vorarlberg. Fils d'un paysan, il avait en Suisse un oncle commerçant, qui se chargea de son éducation, le destinant à lui succéder un jour. Cet oncle le plaça en 1801 dans l'institut de Pestalozzi, où le jeune élève fit des progrès rapides, surtout dans les mathématiques. « Je trouvai en Pestalozzi un second père, raconte Schmid lui-même. Bientôt mon plus ardent désir fut de pouvoir demeurer auprès de lui, et, avec le consentement de mon père et de mon oncle, je résolus de consacrer ma vie à l'éducation. Au bout de deux ans, j'étais en état d'enseigner les éléments des mathématiques à mes condisciples et à des adultes. » (*Wahrheit und Irrthum*, 1822, p. 2.)

élèves de l'institut promus au rang de maîtres; Buss et Barraud iraient à Yverdon fonder le nouvel institut.

Mme Pestalozzi se trouva donc de nouveau séparée de son mari; elle reprit sa vie d'autrefois, partageant son temps entre Neuhof, Hallwyl et Zurich. Quant à la jeune veuve de Jacques Pestalozzi, elle se remaria en août 1804 avec Laurent Custer d'Altstätten [1], et s'installa à Neuhof avec son nouvel époux.

Le déménagement de l'institut de Burgdorf à Münchenbuchsee eut lieu dans les derniers jours de juin. On trouve des détails sur les incidents de ce déplacement dans les récits d'un visiteur allemand, von Türk, qui arriva à Burgdorf précisément à ce moment-là [2].

Au milieu d'août, Pestalozzi partit pour Yverdon avec Barraud. Le château n'étant pas encore habitable, il loua provisoirement un petit appartement en ville; la semaine suivante, Buss amena de Münchenbuchsee quelques élèves, qui formèrent le premier noyau de l'institut d'Yverdon [3]. La municipalité avait offert à Pestalozzi un banquet de bienvenue, et lui avait témoigné « toute la satisfaction que la commune éprouvait de le voir s'établir au milieu d'elle [4] ».

1. C'était, dit Mme Pestalozzi dans son journal, « un fort honnête homme, d'un caractère tranquille, et ayant de la fortune ». Mais à côté de cette appréciation, et comme correctif, M. Morf cite un passage d'une lettre écrite par Mme Pestalozzi à son mari, le 3 avril 1805, à l'occasion de la perte d'un de ses frères, Léonard, qui était mort à Neuhof : « Custer s'est montré plein de sollicitude et d'affection. Il a certainement du bon, quoique ce soit un bien singulier personnage (*ein so wunderlicher Heiliger*). Hélas! qui n'a pas ses petits côtés, qui ne songe pas à son intérêt particulier! Personne que toi, mon ami! Si du moins l'on t'en savait gré! » (Morf, III, p. 87.)

2. Von Türk, *Briefe aus Münchenbuchsee*; Leipzig, 1806.

3. Morf, III, pp. 44-45.

4. Procès-verbal de la séance de la municipalité d'Yverdon du 16 août 1804, cité par M. Morf, t. III, p. 44.

Une fois l'institut d'Yverdon ouvert, Pestalozzi retourna à Münchenbuchsee (commencement de septembre). Il y trouva Fellenberg dans une disposition d'esprit chagrine, regrettant de s'être mis sur les bras une affaire qui lui causait déjà beaucoup de tracas, et qui, au point de vue financier, semblait devoir être onéreuse pour lui. Il y eut à ce sujet des explications pénibles entre les deux amis. Muralt, dont on a conservé un journal tenu à cette époque [1], y écrit ce qui suit le 23 septembre 1804 :

Fellenberg a fait tout ce qui dépendait de lui pour assurer un ordre régulier dans la maison et pour s'attacher les enfants et leurs parents; il a fait des avances considérables, qui l'ont mis lui-même dans l'embarras pour la marche de ses propres entreprises, ce qui a souvent provoqué de sa part des mesures sévères et plus souvent encore des paroles dures. Pestalozzi lui avait promis à réitérées fois de faire tout ce qu'il pourrait pour faciliter sa tâche; mais il n'a pas fait grand'chose. Dès le début, Pestalozzi a été chagriné de se voir subitement séparé de l'institut, sans action et sans influence. Ce chagrin l'avait mis dans une disposition d'esprit qui devait être des plus nuisibles à l'institut aux yeux du public. Fellenberg et les maîtres prenaient l'apparence de gens qui voulaient dépouiller et opprimer Pestalozzi... Il y a quinze jours environ, les choses en sont venues à un éclat : Fellenberg déclara à Pestalozzi que cela ne pouvait plus aller ainsi ; qu'il risquait de se voir ruiné, lui et les siens, par la faute de Pestalozzi; que celui-ci n'avait rien fait pour débarrasser l'institut de la quantité d'élèves non payants qui s'y trouvaient, pour se créer à lui-même des ressources par ses travaux littéraires et la vente de ses livres, pour hâter l'entrée en activité de son institut d'Yver-

1. Le manuscrit de ce journal se trouvait parmi les papiers de Pestalozzi, et Joseph Schmid l'avait communiqué à Pompée, qui en a cité quelques fragments. Il est aujourd'hui au Musée pestalozzien de Zurich, et les *Pestalozzi-Blätter*, années 1880 et 1881, en ont publié les passages les plus intéressants.

don, pour conserver la bonne renommée de l'institut de Münchenbuchsee, etc. Pestalozzi se défendit sur la plupart des points avec humilité et tristesse. Fellenberg devint très dur et très hautain. Il y eut une terrible scène dans le bosquet à Hofwyl. Fellenberg se montra là sous un jour qui n'était rien moins que favorable; il nous apparut passionné, intéressé, ambitieux; Niederer et moi nous fîmes ce que nous pûmes pour les apaiser tous deux, pour modérer les plaintes et adoucir les expressions. Le lendemain, Fellenberg déclara qu'il rendait l'institut à Pestalozzi, et demanda le remboursement des avances pécuniaires qu'il avait faites, ajoutant que, quant aux approvisionnements en nature qui avaient été tirés de son domaine, il en faisait cadeau à l'institut. Pestalozzi, au comble de la surprise, et très indigné, se montra décidé à reprendre l'institut; il voulait faire revenir immédiatement la jeune Mme Pestalozzi. Nous trouvâmes la chose inexécutable, et tâchâmes d'arranger l'affaire. Durant quelques jours la situation resta très tendue. Enfin il fut possible d'opérer une réconciliation [1].

La paix rétablie, Pestalozzi s'éloigna de nouveau. Il fut bientôt rejoint par Krüsi et par Niederer; ce dernier, qui relevait d'une grave maladie, fit à Yverdon un séjour de deux semaines. Vers le milieu d'octobre, Niederer retourna à Münchenbuchsee, accompagné de Pestalozzi, qui ne fit cette fois qu'une simple apparition dans son ancien institut, et repartit pour Yverdon le 19 octobre. (Journal de Muralt.) En attendant que les travaux d'appropriation du château fussent achevés, Pestalozzi alla s'installer pour quelques semaines, avec Krüsi, dans la petite ville vaudoise de Cossonay, pour y prendre un repos dont il sentait vivement le besoin; c'est là qu'il faillit être victime d'un accident auquel il n'échappa que par miracle : par une nuit obscure, l'attelage d'une voiture qui arrivait au trot dans un

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1880, pp. 69-70.

chemin étroit le renversa; heureusement, par un effort violent, Pestalozzi put se tirer d'entre les pieds des chevaux et sauter dans un fossé au moment où la roue du véhicule allait lui broyer le crâne [1]. A la fin de novembre ou au commencement de décembre, il regagna Yverdon, se logea dans la maison où était installé l'institut dirigé par Buss et Barraud, fit venir auprès de lui Mme Krüsi (Lisabeth), et fut rejoint le 13 décembre par Niederer, qui se sépara alors définitivement de Fellenberg [2]. Pestalozzi, à ce moment, était bien résolu à ne plus s'occuper que de travaux littéraires; en ce qui concerne l'action pratique, il regardait sa mission comme terminée. « Mon œuvre, écrit-il à Fellenberg, a commencé à Burgdorf et s'est achevée à Burgdorf [3]. » Il songe à donner une suite à *Léonard et Gertrude*, projet qui ne fut pas réalisé alors [4]; il s'occupe, avec Niederer et Krüsi, et par l'intermédiaire de von Türk, de préparer la publication d'un journal d'éducation, que devait éditer le libraire Gräff, de Leipzig [5]. Le 20 décembre, Muralt écrit dans son journal : « D'après les lettres d'Yverdon, l'institut de cette ville ne marche pas encore trop bien. Krüsi, Niederer et Pestalozzi logent ensemble dans une même chambre. La « Gertrude » (Lisabeth) fait des merveilles. Ils n'ont

1. La date de cet événement, que la plupart des biographes placent deux ans plus tard, en 1806, est fixée par une lettre de Pestalozzi à sa femme et à Mme de Hallwyl (publiée par M. Morf, t. III, p. 103), écrite le 21 novembre 1804, où il dit que l'accident a eu lieu « il y a quatre semaines ».

2. Morf, III, p. 222.

3. Morf, III, p. 105.

4. Lettre de Krüsi à Niederer, du 16 novembre 1804, citée par M. Morf, t. III, p. 109.

5. Morf, III, p. 110. Ce second projet ne devait aboutir que trois ans plus tard, en 1807; le journal n'eut d'ailleurs qu'un numéro. Voir plus loin, p. 256.

encore que dix-huit élèves. Les gros bonnets (*die Vornehmen*) sont contre eux [1]. »

Un livre publié vers cette époque donne des renseignements sur l'organisation des deux instituts, et sur la nature du lien qui devait les unir. Il est intitulé : *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur les travaux de cet homme célèbre, son institut et ses principaux collaborateurs*, par Dan.-Alex. Chavannes, M. D. S. E. (ministre du saint Évangile), membre du Grand Conseil et de la Société d'émulation du canton de Vaud; Paris, Levrault et Cie, 1805; il est dédié aux membres du Petit Conseil du canton de Vaud [2].

Cependant, la bonne harmonie entre Fellenberg et Pestalozzi, déjà compromise en septembre 1804, allait être de nouveau troublée. Fellenberg paraît avoir voulu étendre son autorité à l'institut d'Yverdon pour l'aider à marcher; Pestalozzi en fut froissé. Il déclara à Fellenberg que l'institut d'Yverdon n'avait pas besoin de ses aumônes [3]; Fellenberg, qui avait offert ses services dans une bonne intention, se fâcha à son tour. Il y eut par correspondance un long échange de récriminations durant le mois de janvier 1805 [4].

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 11. Au commencement de 1805, Lisabeth, qui était enceinte, dut retourner à Neuhof. Elle y fit une fausse couche, qui eut des suites graves; on craignit pour sa vie (lettres de Pestalozzi à sa belle-fille, mars 1805, citées dans *Einige Blätter aus Pestalozzi's Lebens- und Leidensgeschichte* de M. Morf, p. 111). Pendant son absence, la sœur de Barraud la remplaça comme ménagère à Yverdon, mais ne se montra pas à la hauteur de la tâche (Morf, III, p. 263). Lisabeth ne revint à Yverdon qu'en mai 1806, avec Mme Pestalozzi.

2. Une seconde édition de cet ouvrage a été faite en 1809, Paris et Genève, Paschoud.

3. Lettre à Fellenberg, dans le *Korrespondenzblatt des Archivs der schweizerischen permanenten Schulausstellung*, 1879, pp. 55-56.

4. Cette correspondance a été publiée dans le *Korrespondenzblatt* cité ci-dessus, année 1879.

L'orage, toutefois, s'apaisa. Mais d'autres difficultés plus sérieuses allaient se produire. Les maîtres restés à Münchenbuchsee commençaient à trouver la domination de Fellenberg trop dure. Le prospectus de l'institut, qui venait de paraître, leur avait déplu [1] : Fellenberg, sans les consulter, avait modifié la première rédaction faite par Niederer et ajouté à ce document des passages qu'ils ne pouvaient approuver [2]. Le peu d'humanité que Fellenberg fit voir à l'occasion de la maladie de deux élèves qui moururent de la diphtérie en février [3] lui aliéna définitivement les cœurs.

Sur ces entrefaites, Pestalozzi revint à Münchenbuchsee (milieu de février) : il s'agissait d'une démarche à faire auprès du préfet du district, afin d'obtenir pour une autre année le renouvellement de la concession du château [4]. Mais le préfet souleva des difficultés inattendues, et donna à entendre qu'il y avait peu d'apparence que le gouvernement bernois consentît à accorder la demande. En même temps que Pestalozzi se voyait ainsi menacé d'être évincé, Fellenberg, paraît-il, était sollicité par ses amis politiques de demander le château en son propre nom : on promettait de lui accorder à lui ce qu'on était décidé à refuser à Pestalozzi. Muralt, à ce moment, commence

1. *Prospekt des Pestalozzi'schen Instituts zu Münchenbuchsee in Verbindung mit den Erziehungs-Anlagen zu Hofwyl*, 1805. Cette brochure se trouve au Musée pédagogique de Paris.

2. Journal de Muralt, *Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 35.

3. *Ibid.*, pp. 33-42.

4. Le 8 janvier, Pestalozzi avait envoyé à Fellenberg le projet d'une pétition au gouvernement de Berne et d'une lettre au préfet du district, le priant de les transmettre aux destinataires après y avoir fait les modifications qui lui paraîtraient convenables. (Morf, III, pp. 240-241.)

à soupçonner Fellenberg de mauvaises intentions; le 20 février 1805, il écrit dans son journal :

Fellenberg annonce qu'il a reçu des lettres très amicales de diverses personnes, dans lesquelles on lui promet de tout faire pour lui, à la condition qu'il laisse complètement de côté le nom de Pestalozzi et qu'il ne soit plus question de celui-ci. Pestalozzi, disent ces lettres, s'est attiré par son attitude, par son démocratisme, par son imprévoyance, par ses importunités et sa malpropreté, le mécontentement de tous les *honnêtes gens*; dès qu'on saura que les défauts de l'institut sont réformés, dès qu'il aura cessé d'être une pépinière de démocratisme, Fellenberg pourra compter sur l'appui général. Je ne suis pas sûr que Fellenberg ne se soit pas fait écrire ces lettres à dessein et n'ait pas travaillé contre Pestalozzi avec tous les artifices de sa diplomatie [1].

Quoi qu'il en soit des soupçons de Muralt, l'affaire eut un dénouement singulier : Pestalozzi dut retourner à Yverdon, laissant sa demande entre les mains du préfet; quelques jours après son départ, Fellenberg, sans le consulter, se rendit chez ce fonctionnaire, retira la demande déposée par Pestalozzi, et la remplaça par une demande faite en son propre nom [2]; le gouvernement l'accueillit immédiatement, et Fellenberg se trouva ainsi substitué à Pestalozzi comme concessionnaire du château. L'intention de Fellenberg était sans doute excellente, mais Pestalozzi se crut joué et manifesta une profonde irritation. Il déclara qu'à partir de ce moment il entendait rester étranger à

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 56.

2. Le journal de Muralt dit, à la date du 5 mars : « Le préfet Kirchberger a rendu à Fellenberg la demande adressée par Pestalozzi au gouvernement, avec l'observation (selon le dire de Fellenberg) qu'il n'était pas nécessaire qu'ils écrivissent tous les deux, et qu'il suffisait que Fellenberg seul adressât une pétition ». (*Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 59.)

l'institut de Münchenbuchsee [1]. Fellenberg proposa inutilement divers arrangements pour un nouveau *modus vivendi* : Pestalozzi refusa tout [2]. Tobler, Muralt et leurs collègues, qui ne se souciaient pas de demeurer à Münchenbuchsee dans ces nouvelles conditions, manifestèrent alors le désir de se réunir de nouveau à Pestalozzi; et celui-ci leur ayant fait savoir qu'il était prêt à les recevoir à Yverdon [3], ils signifièrent à Fellenberg, dans une déclaration collective datée du 23 mai, leur résolution de quitter Münchenbuchsee le 1er juillet, et d'emmener avec eux leurs élèves si les familles y consentaient [4]. Ce fut au tour de Fellenberg de se montrer irrité; il se plaignit amèrement d'être lésé dans ses intérêts matériels; Pestalozzi s'étant rendu auprès de lui en juin pour traiter des conditions auxquelles l'institut de Münchenbuchsee pourrait être réuni à celui d'Yverdon, il y eut entre eux des scènes violentes [5]. Fellenberg exigea le

1. Lettre de Pestalozzi à Niederer, du 4 avril 1805 : « On a employé la force contre le droit; qu'on achève ce qu'on a voulu. Je me considère absolument comme chassé de Münchenbuchsee. Il est vrai qu'en janvier j'avais écrit à Fellenberg qu'il pouvait modifier et corriger ma lettre concernant le renouvellement de la concession du château; mais je ne l'ai nullement autorisé à retirer la demande que je faisais du château en mon nom. J'envisage Münchenbuchsee comme désormais soustrait à mon autorité... Je regarde l'institut, en tant que moyen de propager la méthode, en tant qu'établissement rattaché à moi par un lien quelconque, comme dissous et ayant cessé d'exister. » (Morf. III, p. 272.) Niederer, qui était retombé malade, se trouvait en ce moment à Hofwyl où il était allé prendre quelques jours de repos auprès de Fellenberg.

2. Morf. III. pp. 277-284.

3. Lettre de Pestalozzi. sans date. (*Pestalozzi-Blätter*, 1881, p. 60.)

4. Cette déclaration est imprimée dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1881, pp. 60-62.

5. Journal de Muralt. (*Ibid.*, pp. 62-63.)

payement préalable par Pestalozzi d'une indemnité considérable [1]; Pestalozzi répondit que la prétention de Fellenberg était contraire à l'équité [2]. Alors Fellenberg fit saisir le mobilier de l'institut, et déclara qu'il le retiendrait comme garantie jusqu'au moment où l'indemnité réclamée lui aurait été payée [3]. Pestalozzi essaya de le faire revenir de cette résolution peu généreuse; on raconte que, n'y pouvant parvenir, il ôta ses souliers et les offrit à Fellenberg, en lui disant que s'il voulait les retenir aussi, cela ne l'empêcherait pas de quitter Münchenbuchsee et de traverser en plein soleil la ville de Berne, pieds nus, avec ses maîtres et ses élèves qu'il conduisait à Yverdon [4]. Fellenberg, de son côté, était arrivé au dernier degré de l'exaspération; il se donna le ridicule de parler d'une réparation par les armes, qu'il aurait exigée de Pestalozzi, disait-il, si celui-ci eût été gentilhomme [5]. Cependant les difficultés s'aplanirent au moment décisif : Pestalozzi trouva des accents qui émurent Fellenberg; celui-ci « pleura [6] », et déclara se contenter d'une promesse écrite de payement, garantie par la signature de tous les maîtres de l'institut et par un acte de vente du mobilier à son nom [7]. Grâce à cet

1. Lettre de Fellenberg à Pestalozzi, 6 juin 1805. (*Pestalozzi-Blätter*, 1881, pp. 65-66.)
2. Lettre de Pestalozzi à Fellenberg, 6 juin 1805. (*Ibid.*, p. 66.)
3. Lettre de Muralt à Fellenberg, du 19 juin 1805, et lettre de Fellenberg à Pestalozzi, du 24 juin 1805. (*Ibid.*, pp. 67-71.) Pestalozzi était retourné à Yverdon après le 6 juin. (Morf, III, p. 301.) Il revint à Münchenbuchsee le 30 juin. (Lettre de Pestalozzi, citée par M. Morf, t. III, p. 313.)
4. Cette anecdote est rapportée par Pompée (*Études sur la vie et les travaux de Pestalozzi*, p. 101), évidemment d'après le témoignage de Joseph Schmid.
5. Lettre de Niederer à Tobler. (Morf, III, p. 310.)
6. Récit fait par Pestalozzi, cité par M. Morf, t. III, p. 314.
7. *Ibid.*, p. 314.

arrangement, le déménagement de l'institut de Münchenbuchsee put s'opérer dans les premiers jours de juillet; et comme les travaux entrepris au château d'Yverdon n'étaient pas terminés, il fallut, pour pouvoir loger les élèves amenés par Pestalozzi, que la municipalité fît disposer en dortoir la grande salle des fêtes de l'hôtel de ville [1].

Le payement de la somme que Pestalozzi s'était engagé à verser entre les mains de Fellenberg fut effectué dans le courant de 1806 [2].

1. Pompée, p. 103.
2. Morf, III, p. 349.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

L'INSTITUT D'YVERDON : PREMIÈRE PÉRIODE

(1805-1810.)

Personnel de l'institut en 1805. — Mme Pestalozzi vient habiter Yverdon avec Lisabeth (mai 1806). Départ de Buss (1806). — Création d'un institut de jeunes filles (1806). Il est placé (1807) sous la direction de la veuve de Jacques Pestalozzi, devenue Mme Custer. — Velléité momentanée de création d'un institut pour les enfants pauvres en Argovie (1807). — Personnel de l'institut d'Yverdon en 1807. — Visiteurs étrangers : Frœbel, Carl Ritter, Mme de Staël. — Description de l'institut; témoignages d'anciens élèves (L. Vulliemin, un pasteur vaudois, et M. de Guimps). — Le pestalozzianisme dans les divers pays d'Europe : en Espagne (école de Tarragone et *Instituto pestalozziano* de Madrid); en France (Maine de Biran à Bergerac); en Danemark (école pestalozzienne de Copenhague); en Suède (Viereck); en Allemagne (Plamann à Berlin, Gruner à Francfort; Müller en Bavière; par l'influence de Fichte et de Nicolovius, la Prusse se décide à envoyer des élèves instituteurs à Yverdon; Auguste Zeller en Wurtemberg et en Prusse); en Hollande; à Naples. — Publications faites sous le nom de Pestalozzi à cette époque : *H. Pestalozzi's Ansichten, Erfahrungen und Mittel* (1807), *Bericht an die Eltern und an das Publikum* (1807), *Wochenschrift für die Menschenbildung* (1807-1812). La Société suisse des amis de l'éducation (1808-1812) et le *Discours sur l'idée de l'instruction élémentaire* prononcé par Pestalozzi à Lenzbourg (1809). Influence de Niederer. — Niederer et Schmid. — Germes de discorde dans l'institut. Discours du jour de l'an de 1808. Départ de Tobler, Hopf et Barraud. Niederer et Krüsi veulent quitter Yverdon (sep-

tembre 1808). Arrivée de Mlle Rosette Kasthofer (décembre 1808) et réorganisation de l'institut de jeunes filles. Nouveaux collaborateurs : Mieg (1807), Frœbel (1808), von Türk (1808); séjour momentané de Zeller et de Nabholz. — Discours du jour de l'an de 1809. Enquête demandée par Pestalozzi à la Diète suisse (juin 1809). Arrivée de K. von Raumer (octobre 1809). Visite des commissaires de la Diète (novembre 1809). Rapport du Père Girard; analyse de ce document. — Proposition d'une réforme radicale de l'institut faite par K. von Raumer et Schmid; Pestalozzi ne l'accepte pas. — Départ de K. von Raumer (mai 1810). Départ de Muralt (juin 1810). Départ de Schmid (juillet 1810); raisons de ce départ. Départ de Hofmann, de von Türk, de Frœbel (juillet 1810). Départ de Mieg (septembre 1810).

L'institut d'Yverdon a subsisté de 1805 à 1825. Son histoire peut se partager en trois périodes, à chacune desquelles nous consacrerons un chapitre.

Le personnel enseignant réuni autour de Pestalozzi en juillet 1805 comprenait Tobler, Muralt, Hopf, Schmid, Steiner, venus de Münchenbuchsee, Krüsi, Buss, Barraud et Niederer, installés à Yverdon depuis 1804 [1]; il y avait, en outre, quelques sous-maîtres.

L'installation de l'institut au château eut lieu avant la fin de l'année 1805.

Le nombre des élèves fut bientôt aussi considérable qu'à Burgdorf [2]. Il en vint de presque tous les pays d'Europe, et même de l'Amérique. Mais, à Burgdorf déjà, il avait fallu, pour satisfaire aux exigences des parents, qui voulaient que leurs enfants sortissent de l'institut avec les connaissances qu'on acquiert au col-

1. Pestalozzi, dans une lettre écrite à von Türk vers la fin de 1805 (citée par M. Morf, t. III, pp. 352-354), fait un très joli tableau de l'activité de ses huit jeunes maîtres, qu'il compare à autant d'abeilles, en caractérisant chacun d'eux d'un trait vif et humoristique.

2. « Le nombre des pensionnaires ou demi-pensionnaires payants est de soixante-seize. » (Lettre de Niederer à Mme Pestalozzi, octobre 1805, citée par M. Morf, t. III, p. 337.)

lège, ajouter aux branches élémentaires, enseignées selon la méthode pestalozzienne, toutes les branches du programme de l'instruction secondaire, y compris les langues anciennes. A Yverdon, cette tendance à transformer l'institut en un collège s'accentua de plus en plus. Pestalozzi se vit débordé; pour toute la partie de l'enseignement qui dépassait le niveau des connaissances élémentaires, les seules auxquelles il avait voulu, à l'origine, appliquer sa méthode, il fut obligé de laisser la bride sur le cou à des maîtres qu'il ne pouvait contrôler; le manque d'un plan d'ensemble, l'absence d'une direction supérieure, produisirent bientôt de fâcheux résultats; sensibles d'abord pour ceux-là seulement qui voyaient de près l'organisation intérieure de l'institut, ils devinrent, au bout de quelques années, manifestes aux yeux de tous.

C'est vers ce même temps que Mme Pestalozzi vint rejoindre son mari. Après avoir quitté Burgdorf, elle était allée, dans l'été de 1805, habiter à Zurich, chez son frère Jacob, qui venait de perdre sa femme. Ce frère mourut lui-même en février 1806, sans enfants, laissant à sa sœur une partie de son héritage. « Cet héritage est considérable, écrit Mme Pestalozzi dans son journal; le repos de mes vieux jours est maintenant assuré [1]. » En mai 1806, elle revint auprès de son mari, pour ne plus se séparer de lui désormais [2]. Elle avait soixante-sept ans, et, après une vie si pleine d'épreuves, elle allait enfin jouir de quelques années de tranquillité et de bien-être. Ramsauer décrit en ces termes l'existence qu'elle menait à Yverdon :

1. Morf, III, p. 87.
2. Excepté pendant les onze mois d'avril 1814 à mars 1815, durant lesquels l'institut d'Yverdon subit la crise qui sera racontée plus loin.

Elle ne pouvait supporter le bruit et l'agitation qui régnaient toujours dans l'entourage de Pestalozzi. C'est pourquoi elle avait son appartement dans la partie la plus tranquille du château et y vivait retirée; elle avait là son ménage à elle, et ne se mêlait extérieurement d'aucune des affaires de la maison : mais on la respectait comme une reine. De temps en temps, elle invitait à dîner un maître; quelquefois aussi un élève de l'institut des garçons ou de celui des jeunes filles, ainsi que les parents des élèves qui venaient en visite, ou les étrangers que l'on voulait traiter avec distinction. Pestalozzi lui-même ne mangeait jamais à sa table que lorsqu'elle l'avait spécialement invité, ou bien, ce qui arrivait rarement, lorsqu'il lui en avait lui-même demandé la permission, ce qu'il faisait en ces termes : « Anna, veux-tu me permettre de manger aujourd'hui la soupe avec toi? » Mais, après le dîner, que Pestalozzi partageait avec les élèves, il montait régulièrement à l'appartement de sa femme pour prendre avec elle une tasse de café; d'ordinaire, un ou deux maîtres, ou d'autres personnes à qui Pestalozzi voulait faire une politesse, y étaient aussi invités. Tous les soirs, en outre, Pestalozzi devait venir faire sa partie de cartes avec sa femme, qu'il en eût envie ou non. Quoiqu'ils eussent beaucoup d'affection l'un pour l'autre, ils ne pouvaient guère être plus de dix minutes ensemble sans commencer à se quereller; c'était sur le ton de la plaisanterie, il est vrai, mais souvent la querelle devenait sérieuse : Mme Pestalozzi reprochait à son mari de prodiguer ses bienfaits à des inconnus ou à des ingrats; et elle avait de bonnes raisons d'être mécontente de cette façon d'agir, puisqu'il avait dissipé ainsi une grande partie de la fortune de sa femme [1].

Avec Mme Pestalozzi revint la servante Elisabeth Näf-Krüsi, qui reprit, à la grande satisfaction de Pestalozzi, la direction du ménage. Le mari de Lisabeth, Mathias Krüsi, fut chargé de la seconder, et eut à remplir les fonctions de domestique de confiance [2]. Lisa-

1. Ramsauer, *Memorabilien*, pp. 66-67.

2. De Guimps, p. 333. — M. Morf, t. II. p. 171. dit que Mathias Krüsi était resté à Neuhof et y vécut jusqu'à sa mort,

beth était devenue mère en 1806 : malheureusement, son enfant, atteint d'idiotisme, fut pour elle, pendant le reste de ses jours, une source de chagrins et non de joie.

Dans le courant de 1806, Buss quitta Yverdon pour retourner à Burgdorf et y occuper la place de maître de dessin et de chant au collège de la ville [1].

Outre l'institut des jeunes garçons, la ville d'Yverdon vit s'ouvrir, en 1806, un institut spécial pour les jeunes filles, qui fut placé d'abord sous la direction de Krüsi et de Hopf. En 1807, Pestalozzi mit à la tête de ce nouvel institut les époux Custer, qu'il fit venir de Neuhof, et auxquels il adjoignit une institutrice chargée de la direction des études.

Ajoutons que l'idée de la création d'un établissement pour les enfants pauvres (*Armenerziehungsanstalt*), qui préoccupa Pestalozzi toute sa vie, ne l'avait pas abandonné. Le succès de l'institut d'Yverdon, tout au contraire, l'incita à tenter de nouveau la réalisation de ce projet favori, pour lequel il avait déjà sollicité, en 1798, l'appui du gouvernement helvétique. En mars 1807, il s'adressa au gouvernement du canton d'Argovie, lui exposa son plan, s'engageant à fournir un personnel enseignant, et demanda que le château de Wildenstein (l'ancienne résidence des baillis de Schenkenberg, alors inhabité) fût mis à sa disposition pour y installer l'établissement projeté. Le gouvernement argovien accueillit favorablement cette ouverture. Mais des difficultés de diverse nature (financières en particulier, comme il

arrivée en 1812; mais il doit se tromper, car la *Wochenschrift* de 1807 mentionne la présence du mari de Lisabeth à Yverdon.

1. Plus tard, en 1819, Buss alla s'établir à Berne, où il devint professeur au gymnase, et où il termina sa carrière (1855).

ressort d'une lettre écrite à Stapfer en 1811) déterminèrent Pestalozzi à différer l'exécution de son plan. Ce ne devait être d'abord qu'un simple retard; les circonstances le transformèrent en un ajournement indéfini [1].

La *Wochenschrift für Menschenbildung* [2] donne les indications suivantes sur le personnel de l'institut d'Yverdon à la fin de 1807 :

Elèves suisses, 82; élèves étrangers, 30 (1 Neuchâtelois, 5 Genevois [3], 15 Français, 1 Italien, 5 Allemands, 2 Russes, 1 Américain); élèves adultes, se destinant à l'enseignement ou aux études, 6 (tous Suisses); élèves externes, 25 : total des élèves de l'institut des garçons, 143. Maîtres étrangers étudiant la méthode, 2 (Mieg [4], de Francfort, et La Lance, de Montbéliard). Famille Pestalozzi : M. et Mme Pestalozzi, Gottlieb Pestalozzi, leur petit-fils, M. et Mme Custer avec leurs deux enfants, une ménagère avec son mari et son enfant. Économe de l'établissement : M. Colomb-Roulet. Maîtres, dans l'ordre de leur entrée en fonctions : Krüsi, Tobler, Barraud, Muralt, Niederer, Joseph Schmid, Steiner, Hopf, Hofmann (du Palatinat). Sous-maîtres, anciens élèves de l'institut : Knusert, Ramsauer, Grieb, Schürr, Steinmann, Baumgartner, Ruckstuhl, Göldi, Frick, Egger, Baumann (tous Suisses, la moitié d'entre eux Appenzellois). — Le nombre des élèves de l'institut des jeunes filles était de dix-sept.

Comme à Burgdorf et Münchenbuchsee, les visiteurs étrangers affluèrent en grand nombre à Yverdon.

1. Morf, IV, pp. 138-145.
2. *Wochenschrift*, t. I, p. 248.
3. On sait que Neuchâtel et Genève ne sont entrés dans la Confédération suisse qu'en 1815.
4. Sur Mieg, voir plus loin, p. 265.

Parmi ceux qui vinrent de 1805 à 1810, mentionnons entre autres Frœbel [1], Carl Ritter [2], le futur rénovateur de la géographie, et Mme de Staël [3], qui résidait alors à Coppet.

1. Frœbel vint à Yverdon à deux reprises, en 1805 et en 1808; la seconde fois, il resta deux ans, en compagnie de ses trois élèves, les fils de M. de Holzhausen, de Francfort. Voir plus loin, p. 265.

2. Carl Ritter, alors précepteur dans la famille Bethmann-Hollweg, à Francfort, vint deux fois à Yverdon au cours de voyages faits avec ses élèves, en septembre 1807 et janvier 1809; en outre, pendant son séjour à Genève en 1811 et 1812, il fit à plusieurs reprises des visites à l'institut. Il resta en correspondance suivie avec Pestalozzi, pour lequel il avait conçu une vive admiration et une affection toute filiale. Quarante ans après son séjour à Yverdon, il disait à l'historien L. Vulliemin : « Pestalozzi ne savait pas en géographie ce qu'en sait un enfant de nos écoles primaires; ce n'en est pas moins en m'entretenant avec lui que j'ai senti s'éveiller en moi l'instinct des méthodes naturelles; c'est lui qui m'a ouvert la voie, et ce qu'il m'a été donné de faire, je me plais à le lui rapporter comme lui appartenant ». (L. Vulliemin, *Souvenirs*, p. 35.) Les *Pestalozzi-Blätter*, année 1890, ont commencé la publication des lettres de Carl Ritter à Pestalozzi, conservées à la bibliothèque de la ville de Zurich. Plusieurs de ces lettres ont été insérées par M. Morf dans son tome IV.

3. M. Morf a publié (t. IV, pp. 55-57) une lettre fort intéressante écrite à Pestalozzi, le 15 août 1807, par un jeune baron esthonien, Alexandre de Rennecamp, qui avait passé quelques jours à Yverdon et qui, en se rendant de là en Italie, s'était arrêté à Coppet pour y faire la connaissance de Mme de Staël. Voici le récit fort piquant du spirituel voyageur (les passages en italiques sont en français dans le texte allemand) :

« Hier j'ai dîné chez Mme de Staël. Elle m'a dit : *On m'a dit que vous étiez très enthousiasmé de M. Pestalozzi et de sa méthode. — Autant de l'un que de l'autre*, répondis-je, *et vous le seriez autant que moi si vous connaissiez l'un et l'autre.* Mme Récamier ne disait rien, n'éprouvait aucun enthousiasme, et s'occupait à arranger une belle boucle de sa chevelure. Le prince Auguste-Ferdinand de Prusse, qui était présent, ne disait rien non plus, et ne pensait sans doute à rien, perdu dans la contemplation de la belle arrangeuse de boucles. Mais à côté de moi était assis un homme très intelligent, M. Benjamin Constant, qui me pria

Pour donner une idée de la physionomie de l'institut à cette époque, du caractère de l'enseignement, et du

de donner à lui et à Mme de Staël des détails sur vous et votre méthode. Rien ne pouvait m'être plus agréable, et me voilà parti, divaguant comme un chaman qui prophétise. Pour tirer d'un seul coup du fond de leur marécage intellectuel ces esprits nourris de conventions, je commençai par cette observation : « Dans le monde entier, le but qu'on se propose, c'est l'acquisi- « tion des connaissances, et si on cherche à développer l'intel- « ligence de l'enfant, ce n'est que parce qu'on veut s'en servir « comme moyen pour atteindre ce but. Pestalozzi, lui, a pour but « le développement de l'intelligence, et pour cela l'acquisition des « connaissances est dans bien des cas un simple moyen. » *C'est fort bien entendu!* répétait-on après chacune des périodes que j'accumulais. Ensuite il ne fut plus question que de la littérature allemande; sur ce chapitre, la célèbre dame semble avoir appris par cœur toute une série de morceaux dictés par Auguste Schlegel. J'ai voulu vous demander si vous croiriez avantageux que la dame visitât l'institut et apprît à connaître la méthode, auquel cas nous vous l'expédierions franco de port et d'emballage, sollicitant l'honneur d'une réponse par le retour du courrier. »

Mme de Staël fit une visite à l'institut d'Yverdon au commencement de février 1808. Quelques jours après, elle écrivit à Pestalozzi pour lui communiquer son intention de rendre un témoignage public de ce qu'elle avait vu dans l'institut, dont elle était très satisfaite; elle ajoutait que, si Pestalozzi voulait lui faire l'honneur d'une visite, elle en profiterait pour s'entretenir encore de l'éducation avec lui. Pestalozzi répondit par la lettre suivante (écrite en français) :

« Yverdon, le 18 février 1808.

« Madame,

« Le contenu de votre lettre d'avant-hier a tant d'intérêt pour moi que je me suis résolu à venir à Coppet ces premiers jours. L'intérêt que vous continuez à prendre pour mes vues et pour mon établissement m'est si cher que certainement je ne négligerai aucune occasion de vous prouver mon empressement de m'entretenir avec vous sur les bases de mon entreprise. Je n'ai plus rien dans la vie qui m'intéresse et qui m'occupe que celles-ci. Je crois être complètement convaincu qu'elles peuvent faire le bonheur d'une grande partie de mes semblables, et spécialement des plus malheureux et des plus abandonnés d'entre eux. Je me trouverais infiniment heureux de vous voir nourrir les mêmes espérances. Je partage l'admiration de l'Europe pour

genre de vie des élèves et des maîtres, nous rapporterons quelques témoignages.

L'historien vaudois L. Vulliemin, le continuateur de Jean de Müller, fut l'un des élèves de Pestalozzi. Ses parents habitaient Yverdon, où il était né en 1797. Il entra à l'institut en 1805, et y resta un an et demi. Dans ses *Souvenirs racontés à ses petits-enfants*, écrits à l'âge de soixante-quatorze ans, il a consacré à Pestalozzi un chapitre auquel nous empruntons ce qui suit :

A huit ans, j'entrai dans l'institut Pestalozzi. Représentez-vous, mes enfants, un homme très laid, les cheveux hérissés, le visage fortement empreint de petite vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons [1], mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour, descendaient sur de gros souliers ; la démarche pantelante, saccadée ; puis, des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair, et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui parfois exprimaient une tristesse profonde, et

votre personne, et je me félicite de l'attention et de la bienveillance que vous accordez à mes essais et à mes intentions ; j'ai une vraie envie de voir ces lignes que vous avez bien voulu écrire sur mon établissement, et je vous remercie pour la grâce de vouloir me les communiquer, ainsi que pour celle de vouloir envoyer le fils de votre secrétaire dans mon institut. Je vous envoie la note de ce que l'enfant doit avoir. C'est monsieur votre fils qui a demandé cette note.

« Dans l'espérance de vous voir dans peu de jours, je me recommande à la continuation de votre bienveillance, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, madame, votre très humble et très obéissant PESTALOZZI. »

On sait que Mme de Staël, dans son livre *De l'Allemagne* (qui devait paraître en 1810, mais qui ne put voir le jour qu'en 1814), a consacré à Pestalozzi la plus grande partie du chapitre intitulé « Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance » (chap. XIX de la première partie).

1. Il y a ici un *lapsus* de l'écrivain. Pestalozzi a toujours porté la culotte courte.

parfois une béatitude pleine de douceur; une parole ou lente, ou précipitée, ou tendre et mélodieuse, ou qui s'échappait comme la foudre : voilà quel était celui que nous nommions notre *père Pestalozzi*.

Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions; nous l'aimions tous, car tous, il nous aimait; nous l'aimions si cordialement que, nous arrivait-il d'être quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui.

Nous savions qu'à l'époque où les guerres de la révolution helvétique avaient multiplié le nombre des enfants pauvres et orphelins, il en avait réuni un grand nombre autour de sa personne, et s'était donné tout entier à eux; qu'il était l'ami des malheureux, des petits, des enfants.

Mes concitoyens d'Yverdon, de la ville où je suis né, avaient généreusement mis à sa disposition l'antique château, fondation du Petit Charlemagne [1], et dont les longues salles, se déployant autour de vastes cours, offraient un bel espace aux jeux comme aux études d'une famille nombreuse. Nous étions de cent cinquante à deux cents jeunes gens, de toutes nations, réunis dans ces murs, et qui, tour à tour, recevions l'enseignement ou nous livrions à de joyeux ébats. Il arrivait souvent que, commencée dans la cour du château, la partie de barres allât s'achever sur les gazons qu'entoure la promenade de Derrière le lac. En hiver, la neige nous servait à construire une puissante forteresse, que les uns attaquaient, les autres défendaient héroïquement. Presque jamais de malades parmi nous.

Tous les matins, de bonne heure, nous venions, en rang, recevoir chacun à notre tour une ondée d'eau froide. Nous ne marchions que tête nue. Un jour d'hiver, cependant, que la bise, non celle que les Grecs ont nommée du joli nom de Borée, mais celle qui souffle glaciale sur la place d'Yverdon, faisait tout fuir devant elle, mon père, me prenant en pitié, me couvrit la tête d'un chapeau. Malheureux couvre-chef, mes camarades ne l'eurent pas plutôt aperçu, que le cri courut : Un chapeau! un chapeau! une main l'eut bientôt fait partir loin de ma tête; cent autres le firent voler en l'air, dans la cour, dans les vestibules, puis dans le grenier,

1. Surnom du fameux comte Pierre de Savoie (1203-1268).

jusqu'à ce qu'un dernier coup l'eût fait passer par une lucarne et tomber dans la rivière qui baigne un des murs du château. Je ne l'ai plus revu ; c'est au lac qu'il alla conter ma malaventure.

Nos instituteurs étaient, pour la plupart, des hommes jeunes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire, qui, les premiers, avaient grandi autour de Pestalozzi, leur père et le nôtre, quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche. A tout prendre, de science fort peu. J'ai entendu Pestalozzi se vanter, dans un âge avancé, de n'avoir rien lu depuis quarante ans. Ses premiers élèves, nos maîtres, ne lisaient guère davantage. Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. « Attachez-vous, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, à développer l'enfant (*bilden*), et non à le dresser (*abrichten*) comme on dresse un chien, et comme trop souvent on dresse les enfants de nos écoles. » Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition ; on nous apprenait à bien voir et, par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

Les premiers éléments de géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre provision d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon, et nous en remplissions de grands paniers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables, et on nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle extension donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce que nous

eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon; que, du haut du Montéla qui le domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans son ensemble, et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement nous passâmes du relief à la carte géographique, devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelques-uns qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante, et, comme le charlatanisme pénètre partout, c'était nous seuls que l'on produisait en présence des nombreux étrangers que le nom de Pestalozzi attirait journellement à Yverdon. On nous disait, on nous répétait. qu'il se faisait au milieu de nous une grande œuvre, que le monde avait les yeux sur nous, et nous n'avions pas eu trop de peine à croire ce que l'on nous disait.

Ce que l'on nommait, non sans emphase, la *méthode* de Pestalozzi, était, il est vrai, une énigme pour nous. Elle l'était pour nos instituteurs. Comme les disciples de Socrate, chacun d'eux interprétait à sa manière la doctrine de son maître; mais nous étions loin des temps où ces divergences engendrèrent la discorde, où nos principaux maîtres, après s'être donnés chacun comme le seul qui eût compris Pestalozzi, finirent par affirmer que Pestalozzi ne s'était lui-même pas compris; qu'il ne l'avait été... Schmid disait, que par Schmid, Niederer, que par Niederer. A l'époque où je prenais mes premiers ébats dans ces murs habités par une saine et vigoureuse jeunesse, des scènes, pareilles à celles dont Molière a égayé le théâtre quand il a mis en présence les professeurs du bourgeois gentilhomme, et qui devaient amener la ruine de l'institut, n'avaient pas éclaté. La foi dans Pestalozzi maintenait encore unis tous les membres de sa grande famille. Ce n'était pas qu'il ne fût déjà ce qu'il s'est montré plus tard, un faible administrateur. Nul ordre, nulle habileté, nul savoir-faire. Dans sa naïveté enfantine, il avait le cœur fermé à la défiance, il ne croyait pas au mal, et, facile à tromper, il devait tôt ou tard tomber de déception en déception; mais, au temps dont je parle, il

pouvait tout encore sur les cœurs comme sur les volontés. Un trait vous dira l'esprit qui régnait dans ces commencements.

Ces éducateurs qu'on a vus plus tard remplir le monde de leurs débats, ne recevaient aucun traitement en argent. Il était pourvu à leurs besoins journaliers, et ils ne demandaient pas davantage. La caisse où se versaient les écolages des élèves était déposée dans la chambre du père de famille, et chacun de nos maîtres en avait la clef à sa disposition; lui fallait-il un habit, des souliers? il y puisait selon ses nécessités. Il en fut ainsi près d'un an sans qu'aucun désordre grave se manifestât. On croirait l'Église primitive [1].

Voici ce que raconte un autre ancien élève, également du canton de Vaud, devenu plus tard pasteur protestant :

J'entrai à l'institut d'Yverdon à sept ans et demi environ, en juin 1808, et j'y restai neuf mois seulement. C'était l'époque la plus brillante de l'institut; on y comptait cent trente-sept élèves, non seulement suisses, allemands et français, mais italiens, espagnols, russes et même américains. L'application des mathématiques était poussée si loin que des enfants de l'âge de douze ans résolvaient de tête des problèmes comme ceux-ci : Combien de fois 2 entiers et 3/4 font-ils de fois 2/5? — 44 fois 1 plus 1/2 $x = 60$: quelle est la valeur de x? — D'un autre côté, le sentiment religieux et surtout la foi chrétienne y étaient beaucoup moins développés; ainsi, on me donna force leçons de calcul de tête et d'allemand, mais je ne me rappelle pas qu'on nous ait fait lire la Bible et qu'on nous en ait fait apprendre quelques passages. Pestalozzi faisait une méditation religieuse chaque matin, en se promenant dans une grande salle au milieu des maîtres et des élèves assemblés; mais, comme c'était en allemand et que la prononciation de ce bon vieillard était fort indistincte, je ne pouvais guère en profiter... Ce qui regarde le soin du corps, la nourriture et la propreté laissait aussi beaucoup à désirer. Malgré cela, après avoir extrê-

1. L. Vulliemin, *Souvenirs*, pp. 19-26.

mement souffert, dans les commencements, loin de Vevey et de mes bons parents, je me fis peu à peu à ce régime, et je m'attachai d'autant plus facilement à mes maîtres dévoués qu'ils prenaient part à toutes mes récréations et que, par un excès de liberté, il était permis de les tutoyer. Surtout je m'attachai de cœur à leur excellent chef Pestalozzi. Je vois encore ce bon vieillard avec ses culottes courtes à peine bouclées, ses bas descendant sur ses souliers, sa chemise, ses cheveux et sa barbe en désordre, mais portant de toutes parts des yeux si vifs et si pleins de tendresse que chacun se sentait attiré vers lui; hommes, femmes et enfants recevaient volontiers ses embrassements affectueux. Je dois ajouter encore, à la louange de cet excellent homme, que s'il ne développa point en moi la crainte de Dieu et la foi au Sauveur, j'appris de lui à faire mon travail d'écolier par sentiment du devoir, plutôt que par le dangereux excitant des louanges et des récompenses [1].

M. de Guimps, qui fut élève de l'institut de 1808 à 1817, a retracé ses souvenirs en ces termes :

Les élèves jouissaient d'une grande liberté; les deux portes du château restaient ouvertes toute la journée et sans concierge; on pouvait sortir et rentrer à toute heure, comme dans l'habitation d'une simple famille, et les enfants n'en abusaient guère. Ils avaient, en général, dix heures de leçons par jour, de six heures du matin à huit heures du soir; mais chacune des leçons ne durait qu'une heure et était suivie d'un petit intervalle pendant lequel, ordinairement, on changeait de salle. D'ailleurs, quelques-unes de ces leçons consistaient en gymnastique ou travaux manuels, tels que les cartonnages et la culture du jardin. La dernière heure de la journée, de sept à huit heures, était celle d'un travail libre; les enfants disaient : *On travaille pour soi*, et ils pouvaient à leur gré s'occuper de dessin ou de géographie, écrire à leurs parents ou mettre leurs cahiers en ordre.

Les plus jeunes maîtres, qui étaient en général des élèves de Berthoud (Burgdorf), étaient chargés de la surveillance

1. Cité par Mlle Chavannes, *Biographie de H. Pestalozzi*, 1853, pp. 141-143.

pendant tout le temps où il n'y avait pas de leçons; ils couchaient dans les dortoirs, jouaient avec les élèves pendant les récréations et y prenaient le même plaisir qu'eux; ils les accompagnaient au jardin, au bain, à la promenade, et en étaient fort aimés; c'étaient eux que les élèves tutoyaient. Ils étaient divisés en escouades qui faisaient leur service à tour de rôle un jour sur trois, car cette surveillance les occupait du matin au soir.

Trois fois par semaine, les maîtres rendaient compte à Pestalozzi de la conduite et du travail des élèves; ceux-ci étaient appelés, cinq ou six à la fois, auprès du vieillard pour recevoir ses remontrances et ses exhortations. Pestalozzi les prenait alors l'un après l'autre, dans un coin de sa chambre, et leur parlait à l'oreille; il demandait si l'enfant n'avait rien à lui dire, à requérir de lui; il cherchait ainsi à gagner sa confiance, à savoir s'il se trouvait bien, ce qui lui plaisait ou lui déplaisait. Chaque samedi, dans une assemblée générale, on passait en revue le travail de la semaine.

La fidèle Lisbeth (Mme Krüsi), qui avait suivi son maître à Yverdon comme femme de charge, y avait apporté les habitudes économiques et culinaires du peuple de la Suisse allemande, et les ressortissants des pays de langue française avaient grand'peine à se faire à ce régime, d'une simplicité un peu primitive. Les mets, bons et sains par leur nature, sinon par leur apprêt, étaient d'une abondance excessive, et les repas nombreux, selon les exigences des estomacs allemands.

A sept heures, à la fin de la première leçon, les élèves venaient faire leurs ablutions dans la cour; l'eau, pompée au puits, parcourait un long tuyau percé, sur les deux côtés, de trous par lesquels chaque enfant recevait son jet pur et froid; les pots et cuvettes étaient inconnus. Après la toilette, on déjeunait avec de la soupe. A huit heures, les leçons recommençaient. A dix heures, intervalle de repos, pendant lequel ceux qui avaient faim allaient recevoir de Mme Krüsi des fruits secs et du pain. A midi, une heure de récréation : bain, jeu de barres sur la pelouse de *derrière le lac,* etc. A une heure, dîner de soupe, viande et légume. A une heure et demie, leçons jusqu'à quatre heures et demie. Alors venait le goûter : tantôt du fromage dont chaque enfant recevait une tranche grande comme la main, tantôt d'énormes

tartines couvertes d'une épaisse couche de beurre. Les élèves arrivaient à la file et emportaient ce goûter pour le manger où ils voulaient, pendant une récréation qui durait jusqu'à six heures, et qui, par le beau temps, se passait, soit *derrière le lac*, soit dans le vaste jardin attenant au château, et où chaque enfant avait son petit carré à cultiver. De six à huit heures, nouvelles leçons, puis le souper, assez semblable au dîner.

Quand on considère les conditions matérielles de la vie des maîtres à l'institut d'Yverdon, on ne peut douter ni de leur dévouement à Pestalozzi et à son œuvre, ni de l'élévation des sentiments qui les avaient attirés et qui les retenaient auprès de lui. Nous avons vu ce qu'était la nourriture, l'ameublement était plus rustique encore; quelques-uns des maîtres les plus âgés étaient logés hors du château; mais tous les autres, au milieu de cette fourmilière, n'avaient pas une chambre à eux où ils pussent se retirer; quand ils avaient besoin d'une retraite pour un travail tranquille, ils se construisaient de petits cabinets en planches dans les étages supérieurs et inhabités des tours rondes qui se dressent aux quatre coins de l'antique édifice.

M. et Mme Pestalozzi occupaient un appartement au second étage de la façade du nord; souvent, ils invitaient quelques maîtres à prendre le café avec eux; souvent aussi, ils avaient des réceptions du soir, où quelques élèves étaient admis, et où l'on trouvait soit des habitants de la ville, soit des étrangers en passage. Mme Pestalozzi en faisait les honneurs avec une bonté aimable et touchante. Bien que restée maladive depuis ses désastres de Neuhof, elle avait conservé toute sa fraîcheur d'imagination et une sorte de poésie du cœur qui faisait d'elle un centre de conversation des plus agréables.

Quant à Pestalozzi lui-même, il abordait chacun avec la plus tendre bienveillance; sa conversation était animée, spirituelle, pleine d'imagination et d'originalité, difficile à suivre à cause de sa mauvaise prononciation. Mais il était fort inégal : il passait en un moment d'une gaieté franche et expansive à une tristesse méditative et concentrée. Habituellement distrait, préoccupé, en proie à une agitation fiévreuse, il ne pouvait rester assis; il parcourait les corridors du château, une main derrière le dos ou dans sa redin-

gote, l'autre tenant le bout de sa cravate entre ses dents. Il arrivait journellement ainsi au milieu des leçons; là, si l'enseignement lui plaisait, sa figure devenait rayonnante, il caressait les enfants et leur adressait quelques paroles en souriant; mais si les procédés du maître ne lui plaisaient pas, il sortait aussitôt en colère et faisait frapper la porte derrière lui.

Il continuait d'ailleurs à travailler avec un zèle infatigable au perfectionnement et à de nouvelles applications de sa méthode; chaque matin, dès les deux heures, il faisait venir près de son lit un sous-maître, ordinairement Ramsauer, pour qu'il écrivît sous sa dictée. Mais il était rarement content de son propre travail; il fallait corriger sans cesse, et recommencer souvent...

Quand la saison le permettait, chaque semaine quelques heures de l'après-midi étaient consacrées aux exercices militaires. Les élèves formaient un petit bataillon avec drapeau, tambour, musique et arsenal; ils devinrent habiles aux manœuvres les plus compliquées. Quand on devait faire l'exercice à feu, les sous-officiers étaient occupés à la confection des cartouches sous la direction du chef instructeur. De temps en temps on allait faire la petite guerre dans une localité choisie à quelques kilomètres de la ville. Parfois aussi, il y avait un tir à la cible; le vainqueur recevait une brebis avec son agneau, et la jouissance d'une petite étable au jardin.

La gymnastique, les jeux de barres et autres, se faisaient régulièrement. En hiver, on y joignait le patinage; en été, les bains du lac et les courses de montagne.

On sait que les travaux manuels étaient dans le programme de Pestalozzi; ils furent très souvent essayés à l'institut; jamais ils ne se continuèrent d'une manière régulière et suivie. Le grand nombre et la diversité des élèves et des occupations fut probablement l'obstacle qu'on ne put surmonter. Le travail du jardin est celui qui réussit le mieux; tantôt les élèves avaient leurs petits carrés à cultiver; tantôt on les envoyait à tour de rôle, deux par deux, travailler quelques heures sous la direction du jardinier. Les enfants réussissaient quelquefois assez bien à la reliure et aux cartonnages; ils construisaient ainsi des solides pour l'intelligence de la géométrie. Mais leur savoir-faire et leur adresse s'exerçaient surtout pour la décoration des fêtes.

Le jour de l'an était célébré par un discours de Pestalozzi et un culte religieux, suivi de la distribution des cadeaux des parents et d'un grand dîner; le soir, promenade en ville aux flambeaux (chaque élève confectionnant le sien), puis bal où venaient les jeunes filles de l'institut et des invités de la ville. Entre le nouvel an et le 12 janvier, on donnait peu de leçons, on travaillait aux préparatifs de la fête du 12, anniversaire de la naissance de Pestalozzi. Pour ce temps-là, les élèves de chaque classe décoraient leur salle, la transformaient plus ou moins en bosquet, avec chaumière, chapelle, ruine, quelquefois cascade ou jet d'eau. On faisait de grandes courses dans les forêts du voisinage pour y chercher des sapins, du lierre, de la mousse. On préparait des transparents avec emblèmes et inscriptions. Souvent aussi, ce jour-là, les élèves donnaient quelque représentation dramatique, dont le sujet était ordinairement pris dans les beaux faits de l'histoire suisse au moyen âge; ils faisaient eux-mêmes leurs costumes en carton et papier de couleur, leurs cuirasses, casques, etc. La veille de Noël, enfin, on trouvait le soir, dressé au milieu de la salle du culte, un grand sapin chargé de bougies, de noix dorées, de pommes, etc., le traditionnel arbre de Noël des Allemands.

Le chant jouait un très grand rôle à l'institut Pestalozzi, et il faisait la joie de presque tous les habitants de la maison; on y chantait partout et toujours. Les Suisses Pfeiffer [1] et Nägeli [2] avaient secondé les intentions de Pesta-

1. Michel Pfeiffer, né en Bavière en 1771, fils d'un organiste, émigra jeune en Suisse et se fixa dans ce pays, qui devint sa seconde patrie. En 1801, il se rendit à Burgdorf auprès de Pestalozzi, et fut chargé, pendant deux ans, de l'enseignement de la musique. Il devint plus tard directeur de l'école secondaire de Lenzbourg, et s'occupa de la réforme de l'enseignement musical, en collaboration avec le musicien zuricois Nägeli; puis il fut attaché comme professeur à l'école cantonale d'Aarau et à l'école normale du canton d'Argovie. Il est mort en 1849.

2. Jean-Georges Nägeli, né en 1773 à Wetzikon (Zurich), fils du pasteur de ce village, se consacra de bonne heure à la musique, et se fit connaître comme compositeur. Établi à Zurich, il organisa dans cette ville une société de chant mixte et un chœur d'enfants. Entré en relations en 1809 avec son compatriote Pestalozzi, il publia l'année suivante, en collaboration

lozzi à cet égard en publiant de charmants recueils de chants pour le jeune âge. L'Allemagne est fort riche en douces mélodies et en poésies simples, appropriées aux besoins et au caractère de l'enfance. On nous apprenait bien aussi quelques chansons françaises, mais c'était une ressource pauvre et peu satisfaisante. Malgré quelques louables efforts, la France ne s'est pas encore relevée de cette infériorité [1].

C'est le moment de parler des tentatives qui furent faites en divers pays d'Europe pour y implanter la méthode pestalozzienne.

En Espagne d'abord. Le Soleurois Voitel, capitaine dans un régiment suisse au service de l'Espagne, en garnison à Tarragone, était venu faire un voyage en Suisse comme officier recruteur en 1801 et 1802. Il entendit parler de Pestalozzi, et, à son retour, il résolut de fonder pour les enfants de son régiment une école où l'enseignement serait donné selon les principes de la méthode nouvelle. Il fut secondé dans ce dessein par le chapelain du régiment, Döbely, de Sarmenstorf, qui avait vu Pestalozzi à Burgdorf en 1802, et par un jeune Bavarois, Schmeller, qui avait essayé, sans y réussir, de se faire admettre dans l'institut de Burgdorf comme sous-maître (1804), et qui, faute d'un autre gagne-pain,

avec Pfeiffer, l'ouvrage intitulé : *L'enseignement du chant d'après les principes pestalozziens* (*Gesangbildungslehre nach pestalozzischen Grundsätzen*). Jusqu'à la fin, Nägeli resta le disciple fidèle et enthousiaste de Pestalozzi, dont il prit plus d'une fois la défense. Il se heurta d'abord, à Zurich, à une opposition mesquine : défense lui fut faite d'employer la méthode pestalozzienne dans l'enseignement qu'il donnait dans les écoles de la ville. Il finit toutefois par gagner l'opinion à sa cause, et, devenu l'apôtre du chant populaire dans la Suisse allemande, vit ses efforts couronnés de succès. Il est mort en 1836. Outre divers ouvrages d'enseignement, il a laissé de nombreuses compositions, chœurs, cantiques, etc. La ville de Zurich lui a élevé une statue.

1. M. de Guimps, *Histoire de Pestalozzi*, pp. 332-340.

s'était fait soldat. Les résultats obtenus à l'école régimentaire de Tarragone attirèrent promptement l'attention; sur l'invitation d'une association philanthropique, la Société cantabrique, dont le duc de Frias était le président et don Juan Andujar le secrétaire, une école d'essai fut ouverte à Madrid par Döbely (1805), et la même année fut fondée à Santander une école normale destinée à faire connaître aux instituteurs la méthode pestalozzienne. Andujar, devenu le partisan décidé de la réforme, déploya une grande activité; il fit traduire en espagnol *Comment Gertrude instruit ses enfants* et le *Livre des mères*, parvint à gagner à ses vues Amoros, secrétaire particulier du prince de la Paix, et, grâce à la protection de ce dernier, en août 1806 un décret royal ordonna la création à Madrid d'une école pestalozzienne sous le nom de *Real Instituto Pestalozziano Militar*. L'institut s'ouvrit le 4 novembre; Voitel en fut nommé directeur. Pendant les premiers mois, tout parut bien marcher. Pestalozzi envoya d'Yverdon deux de ses élèves, Studer et Wiesand, pour renforcer le personnel enseignant du nouvel institut; il reçut du duc de Frias et du prince de la Paix les lettres les plus flatteuses, et il put croire un moment, comme l'annonçaient des enthousiastes, que de l'école où s'appliquait sa méthode allait sortir la régénération de l'Espagne. Mais en août 1807 Amoros se fit nommer directeur de l'institut; Voitel, relégué à la seconde place, se sentit froissé, et un conflit ne tarda pas à éclater entre Amoros et lui [1]. Sur ces entrefaites, la tournure prise par les événements politiques obligea le prince de la Paix à faire des concessions au parti rétrograde : un

1. Voitel écrit à Niederer, le 1er septembre 1807, au sujet d'Amoros : « Cet homme est un coquin » (*Dieser Mann ist ein Schurke*).

décret du 18 janvier 1808 supprima brusquement le *Real Instituto Pestalozziano*. Le prince de la Paix lui-même tomba du pouvoir trois mois plus tard avec le roi Charles IV; Napoléon mit sur le trône d'Espagne son frère Joseph : alors commença la longue guerre qui devait ensanglanter la péninsule pendant sept années, et il ne fut plus question de Pestalozzi ni d'éducation populaire. Döbely, Schmeller et Studer revinrent en Suisse. Voitel resta vingt-quatre ans encore au service de l'Espagne, eut une carrière aventureuse, et finit par se retirer dans sa ville natale, où il mourut en 1839. Quant à Amoros, il se fixa en France à partir de 1814, et y devint, comme l'on sait, le zélé propagateur de l'enseignement de la gymnastique [1].

En France, après la tentative faite en 1803 à Paris, sous la direction de l'Alsacien Neef, tentative qui avait trompé les espérances conçues à Burgdorf, il semblait que la méthode de Pestalozzi dût rester ignorée et dédaignée, du moins aussi longtemps que Bonaparte serait le maître. Mais en 1807 une nouvelle perspective s'ouvrit inopinément. Le philosophe Maine de Biran, qui remplissait à cette époque les fonctions de sous-préfet à Bergerac [2], sa ville natale, voulut intro-

1. M. Morf a écrit l'histoire du pestalozzianisme en Espagne dans un opuscule intitulé *Pestalozzi in Spanien*. Cet opuscule forme la 2e section de l'ouvrage *Einige Blätter aus Pestalozzi's Lebens- und Leidensgeschichte*, Langensalza, 1887.

2. C'était faute d'un autre emploi de ses facultés que Maine de Biran restait confiné dans ce poste administratif, peu en rapport avec ses goûts et ses aptitudes. En 1803, il avait demandé, sans l'obtenir, une chaire de professeur de mathématiques dans un lycée; en 1808, il sollicita, par l'intermédiaire de son ami Ampère, et sans plus de succès, une place de recteur dans l'Université impériale qui s'organisait. (*La Psychologie de l'effort*, par Alexis Bertrand, Paris, 1889, p. 133.)

duire dans les écoles de son arrondissement les procédés d'enseignement du pédagogue suisse. Comment l'attention de Maine de Biran avait-elle été attirée sur la méthode de Pestalozzi? nous l'ignorons. On sait seulement qu'en juillet 1807 il écrivit à celui-ci pour le prier de lui envoyer un de ses élèves. Le sous-préfet de Bergerac voulait fonder dans cette ville un collège, et c'était à ce collège qu'il désirait annexer une école primaire pestalozzienne. Le projet de Maine de Biran est exposé dans une lettre adressée par lui, en date du 1er août 1807, à Stapfer, l'ancien ministre de la République helvétique à Paris, dont il avait fait récemment la connaissance; en voici les principaux passages :

Le souvenir toujours présent de l'intérêt et des bontés que vous avez bien voulu me témoigner pendant mon dernier séjour à Paris me fait espérer que vous voudrez bien recevoir l'hommage du prospectus ci-joint d'un nouvel établissement d'instruction que je me propose de fonder dans mon pays... Vous ne verrez pas sans quelque intérêt les efforts que je fais pour arracher à l'ignorance le petit pays confié à mon administration, pour l'élever au niveau des lumières de notre âge et le faire participer à l'avantage des bonnes méthodes d'enseignement qui se sont répandues ailleurs et surtout dans votre patrie avec un si grand succès.

J'ai écrit à M. Pestalozzi, à Yverdon, pour lui demander un de ses élèves, à qui j'offre un traitement avantageux comme *instituteur primaire*, chargé d'en former d'autres que j'enverrais successivement dans les diverses communes de mon arrondissement. Je n'ai point encore eu de réponse, quoique ma lettre soit écrite depuis trois semaines. J'ai espéré, monsieur, qu'en qualité de compatriote de M. Pestalozzi vous pourriez m'être près de lui de quelque utilité, si vous êtes en relation directe avec ce célèbre instituteur [1].

1. Cette lettre a été publiée par M. Ernest Naville dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avril 1890, p. 89. On sait que M. Naville est le dépositaire des manuscrits laissés par Maine de Biran, dont il a publié en 1859 les *Œuvres inédites*.

Stapfer répondit le 20 août en ces termes :

Je vous dois comme Suisse et ami de Pestalozzi des remerciements particuliers pour le suffrage et l'appui que vous voulez bien accorder à sa méthode. La France aujourd'hui est le seul pays qui n'ait pas encore tâché de se l'approprier, et l'exemple d'un homme aussi distingué que vous par ses lumières et son mérite aidera puissamment à l'y faire adopter enfin. Je suis aussi affligé qu'étonné du délai que Pestalozzi apporte à sa réponse, et je vais lui écrire pour lui recommander pressamment de donner tous les soins possibles au choix honorable auquel vous l'avez invité. Il se pourrait bien que le retard vînt de la difficulté de ce choix. Ses instituteurs sont presque tous des Allemands, et peut-être ne lui est-il pas aisé de déterminer ceux d'entre eux qui savent le français assez bien pour s'en servir dans l'enseignement à s'expatrier.

Avez-vous pu vous occuper de la littérature et de la philosophie germaniques? Les principes fondamentaux de celle de Kant continuent à régner en Allemagne, et on en fait chaque jour des applications et plus heureuses et plus fécondes à toutes les sciences qui sont susceptibles d'être traitées philosophiquement.

La méthode de Pestalozzi, en particulier, occupe les esprits et les plumes. On peut dès à présent former une bibliothèque des écrits qu'elle a fait naître. Leurs auteurs n'en sont pas tous également partisans, mais tous conviennent qu'elle a donné une secousse salutaire aux vieilles routines. La plupart n'hésitent pas de prononcer que c'est l'Évangile de l'institution primaire, et que son inventeur a indiqué ses véritables éléments, en trouvant la série sans lacune des opérations intellectuelles dont la série peut seule développer, organiser et acérer, pour tous les buts nobles et utiles de la vie, les pouvoirs moraux de notre espèce [1].

1. Cette lettre (écrite en français) a été publiée pour une partie par M. Ernest Naville (*Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avril 1890, pp. 92-93), pour une autre partie par M. Alexis Bertrand (*La Psychologie de l'effort*, p. 137). Nous avons juxtaposé les deux fragments.

Dans cette même lettre, Stapfer raconte qu'on avait déjà essayé d'introduire la méthode dans un orphelinat de Paris : sur la demande de l'administrateur, Pestalozzi avait envoyé « un certain Neef, homme de mérite, mais brusque et impatient, qui n'a pas été goûté et qui a fini par suivre l'ambassadeur des États-Unis en Amérique où il réussit fort bien [1] ».

Maine de Biran reçut enfin une réponse de Pestalozzi : celui-ci en avait, paraît-il, fait une première qui s'était perdue. Pestalozzi proposait d'envoyer à Bergerac l'un de ses maîtres, le Vaudois François Barraud ; il donnait en outre quelques explications au sujet de sa méthode :

Je crois devoir prémunir d'avance, disait-il, contre l'opinion erronée que ma méthode ne doit exposer que les premiers éléments du savoir et de l'éducation. Car je soutiens que, pour recueillir tous les avantages que je m'en promets, il est très nécessaire que l'adolescence soit aussi dirigée, soit dans son instruction, soit dans son éducation, d'après les mêmes principes et dans le même esprit.

Le 3 novembre 1807, Pestalozzi écrit de nouveau au sous-préfet de Bergerac, et lui témoigne sa joie d'apprendre que celui-ci se propose d'envoyer à l'institut d'Yverdon un jeune homme pour s'y former à l'enseignement [2].

« Ces deux lettres, dit M. Ernest Naville, qui en possède les originaux, forment toute la partie conservée de la correspondance de Pestalozzi avec Maine de Biran. »

Destutt de Tracy, lié avec le sous-préfet de Ber-

1. Alexis Bertrand, *La Psychologie de l'effort*, p. 137.
2. *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avril 1890, pp. 93-94. Ces lettres de Pestalozzi sont écrites en français.

gerac et auquel celui-ci avait aussi communiqué son projet, s'était montré quelque peu sceptique à l'égard du pestalozzianisme. Il écrit à Maine de Biran qu'il soupçonne la nouvelle méthode de n'être pas encore « bien débrouillée » dans la tête de son auteur. Il entrevoit, dit-il, qu'il y a là une idée fondamentale importante, mais il est d'avis que cette méthode ne donnera tout ce qu'elle promet que « pour l'instruction de ceux qui sont condamnés à n'en avoir qu'une très bornée ». Veut-on aller plus loin et devenir un vrai savant ou même simplement un homme instruit, il est porté à croire qu'elle devient inutile et peut-être nuisible. « J'attendrai l'éclaircissement de mon doute des travaux du seul de ses coopérateurs qui soit vraiment savant; il s'appelle, je crois, Moralt [1]. »

On n'a pas la lettre qu'a dû écrire Stapfer à Pestalozzi en août 1807, mais on en possède une autre datée du 3 mars 1808 [2]. Il y est question de Maine de Biran, d'une école pestalozzienne qu'on projetait de créer à Paris, et du prince de la Paix. Nous en traduisons les passages relatifs à ces objets.

Je ne sais si c'est vous ou moi qui avons tenu la plume en dernier lieu dans notre correspondance, qui m'est d'un si grand prix. Je suis certain toutefois de n'avoir pas reçu de réponse à deux lettres qui ont dû vous être remises de ma part ou envoyées par M. Desgranges, directeur du collège de Bergerac, et par mon neveu de Lancy : je dis remises ou envoyées, car ni l'un ni l'autre n'était assuré de pouvoir visiter Yverdon...

1. Lettre du 7 août 1807, citée par M. Alexis Bertrand, *La Psychologie de l'effort*, p. 138. C'est de *Muralt* que Destutt de Tracy veut parler.

2. Les lettres de Stapfer à Pestalozzi sont conservées à la bibliothèque de la ville de Zurich. Elles ont été publiées dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1889, pp. 27-33.

Pendant mon dernier séjour à Paris [1], mon ami De Gérando m'a raconté les négociations qui ont eu lieu entre Fourcroy [2] et lui au sujet des encouragements et de la dotation convenable à accorder à la succursale de votre institut sous la direction de Develey [3]. Le choix des aides de Develey est-il déjà arrêté? On espérait à Paris que M. de Muralt serait l'un d'eux [4]. J'ai à vous demander encore si vous avez fait droit à la prière du sous-préfet de Bergerac, M. Maine Biran, et si vous avez eu la complaisance de lui procurer un maître pour son collège nouvellement fondé. Maine Biran est un excellent homme et tiendra certainement ce qu'il a promis. L'estime qu'il accorde à la méthode est, si l'on considère la valeur intrinsèque de son suffrage, bien plus honorable pour vous que celle du prince de la Paix, qui probablement, en dépit des belles phrases de sa lettre, d'ailleurs fort intéressante, ne protège la méthode que par vanité. Cette protection, toutefois, doit être la bienvenue : la Providence se sert des passions et des faiblesses des grands pour réaliser ses plus bienfaisants desseins.

Plusieurs écrits de Maine Biran ont été couronnés par l'Institut national; on l'estime beaucoup comme administrateur, et ses ouvrages philosophiques se distinguent, parmi les productions françaises, par la profondeur, l'originalité et l'amour de la vérité.

1. Stapfer résidait ordinairement à sa campagne de Bel-Air, près de Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).

2. Fourcroy était alors directeur général de l'instruction publique. Il avait succédé dans ces fonctions à Rœderer en 1802, et il les conserva jusqu'en 1808, époque de la création de l'Université impériale.

3. *Zur Begünstigung und anständiger Ausstattung der Filiale Ihres Instituts unter Develeys Aussicht.* Il s'agit sans doute de M. Hermann Develey, ecclésiastique protestant (mentionné par M.-A. Jullien dans son *Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi*, t. I, p. 220), frère du Dr Develey, qui était le médecin habituel de l'institut d'Yverdon. Il sera encore question de lui à la page suivante.

4. Cette mention de Muralt explique probablement pourquoi son nom s'était trouvé également sous la plume de Destutt de Tracy.

Barraud se rendit à Bergerac dans le courant de 1808, et l'école pestalozzienne s'ouvrit aussitôt sous sa direction. Les résultats obtenus paraissent avoir satisfait Maine de Biran. Dans un discours sur Gall et les localisations cérébrales, prononcé en 1808 à la Société médicale, il fait l'éloge du *Livre des mères* et loue Pestalozzi d'avoir voulu « commencer le développement des facultés d'instruction et de raison de l'enfance par l'analyse descriptive de l'objet le plus près de nous et aussi le plus intéressant à connaître : le corps humain [1] ». La création de l'Université avait donné au sous-préfet de Bergerac l'espoir que son projet d'école normale recevrait l'appui du gouvernement. Dans un discours public, prononcé probablement en 1808 [2], il s'exprime ainsi à ce sujet :

Nos méthodes nouvelles... tendent surtout à développer également pour tous cette faculté de raison nécessaire à toutes les conditions, applicable à tous les états, à tous les besoins de la vie humaine. Tel devait être surtout le résultat final de cette institution primaire dirigée d'après les principes de Pestalozzi, que nous avions proposé de rendre *normale* dans le projet imprimé, adressé à tous les pères de famille de cet arrondissement. Mon désir eût été de la voir se propager parmi le peuple des campagnes et dans toutes les classes de la société, au moyen d'instituteurs choisis et formés dans cette école. Félicitons-nous que cette idée de bien public aille si heureusement se rallier aux voies bienfaisantes et élevées qui ont dicté le décret d'organisation de l'Université impériale [3].

1. Cité par M. Alexis Bertrand, *La Psychologie de l'effort*, p. 138.
2. Cité par Pompée, pp. 188-191.
3. Maine de Biran fait évidemment allusion à cette disposition du décret constitutif de l'Université impériale : « Il sera établi auprès de chaque académie, et dans l'intérieur des collèges ou des lycées, une ou plusieurs classes normales, destinées à former des maîtres pour les écoles primaires. On y exposera les méthodes les plus propres à perfectionner l'art de montrer à

Malgré ces prévisions optimistes, le plan qu'avait conçu Maine de Biran ne s'exécuta pas; nous ne connaissons pas au juste la nature des obstacles qui en empêchèrent la réalisation. L'opposition du clergé y fut sans doute pour quelque chose [1]; et probablement aussi les préjugés que le principal du collège semble avoir nourris contre le nouvel enseignement [2]. Il paraît, du reste, que Maine de Biran lui-même n'avait qu'imparfaitement compris le caractère de la méthode pestalozzienne, et ne sut pas la faire appliquer convenablement [3]. Quoi qu'il en soit, la tentative inaugurée à Bergerac aboutit en définitive à un échec pour la cause du pestalozzianisme : car si l'école dirigée par Barraud put se maintenir à travers bien des vicissitudes [4], elle n'eut point le caractère d'un centre de pro-

lire, à écrire et à chiffrer. » (Art. 108.) Cet article demeura lettre morte. Seul le lycée de Strasbourg, sur l'initiative du préfet Lezay-Marnésia, l'ancien ami de Pestalozzi, se vit annexer des classes normales en 1811.

1. Destutt de Tracy parle, dans une lettre à Maine de Biran, des « cancans » de certain grand-vicaire de Périgueux fort hostile à l'école nouvelle. « J'ai bien peur, ajoute-t-il, que ce ne soit un chat qu'on vous jette aux jambes. Les prêtres sont bien jaloux de ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. » (Alexis Bertrand, *La Psychologie de l'effort*, p. 139.)

2. M. Pauliet, inspecteur primaire à Bergerac, qui a raconté dans la *Revue pédagogique* du 15 avril 1890 l'histoire de l'école dirigée par Barraud, parle des « nombreux démêlés » de celui-ci avec le principal du collège, de la « tutelle » duquel il finit par s'affranchir en 1810, en transformant son école en établissement libre.

3. Voir ci-après la lettre de Stapfer à Pestalozzi, du 15 juillet 1809.

4. Voir, dans la *Revue pédagogique* du 15 avril 1890, l'article de M. Pauliet : *L'école pestalozzienne de Bergerac*. Cette école a subsisté jusqu'en 1881. François Barraud eut une fin qui témoigne de son dévouement à la jeunesse confiée à ses soins : il se noya dans la Dordogne, en 1830, en voulant porter secours à l'un de ses élèves que le courant entraînait. Après lui, son école fut dirigée par son fils M. Louis Barraud, puis par le gendre de celui-ci, M. Rabier.

pagande et d'une pépinière d'instituteurs pestalozziens, et se réduisit au rôle de simple pensionnat à l'usage de la petite bourgeoisie.

Pestalozzi vit avec chagrin s'évanouir l'espérance qu'il avait fondée sur l'initiative de Maine de Biran, et confia sa déception à Stapfer. Celui-ci lui répondit, le 15 juillet 1809 :

J'avais espéré que Maine Biran, qui n'est pas un esprit ordinaire et qui a donné dans ses écrits philosophiques la preuve de sa supériorité comme penseur, saisirait mieux la méthode et saurait l'introduire à Bergerac. Mais ce que vous me dites à ce sujet a détruit entièrement mes espérances. Du professeur Develey je n'avais jamais rien attendu. C'était de sa part une simple spéculation, qui n'avait d'autre but que d'obtenir un traitement et une place à Paris. Fourcroy ne comprend rien à la méthode, et si lui et De Gérando ont encouragé le projet de Develey, c'est seulement par un principe général de bienveillance envers tout ce qui s'annonce comme avantageux dans le domaine de l'éducation. De Gérando est maintenant continuellement en mission, et n'a pas le temps, ni probablement le désir, de coopérer à la fondation d'une véritable école modèle dans la capitale d'après les principes de la méthode. Aussi, pour le moment, ne vois-je aucune possibilité, pas même l'ombre d'une probabilité, de l'acclimater en France [1].

En avril 1822 [2], Maine de Biran, rallié aux Bourbons et devenu conseiller d'État, fit un voyage en Suisse. Il visita l'établissement de Fellenberg à Hofwyl, puis celui de Pestalozzi à Yverdon. Au sujet du rigide et froid Fellenberg, il écrit dans son journal : « M. de

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1889, p. 31.

2. Et non en 1802, comme on le lit dans la *Psychologie de l'effort* de M. Alexis Bertrand, p. 140, par suite d'une faute d'impression. Cette erreur a été reproduite dans la *Revue pédagogique* du 15 février 1890 (article de M. G. Compayré), p. 123.

Fellenberg m'offre presque la réalisation de mon idéal [1] ». Quant à Pestalozzi, voici la note qu'il lui consacre : « Arrivé à Yverdon, mon premier soin a été de rendre visite au bon Pestalozzi, qui m'a reçu comme un ancien ami... Ce pauvre Pestalozzi paraît bien baissé. Je crois que son institut est fini ; il est malheureux qu'il ne soit pas venu se fondre dans celui de M. de Fellenberg, comme la proposition en était faite... M. Pestalozzi a voulu me reconduire jusqu'à ma voiture, accompagné de M. Schmid. Nous nous sommes embrassés et promis souvenir et correspondance [2]. » Malgré cette promesse, les relations paraissent en être restées là. Maine de Biran mourut deux ans après.

Nous avons dit (p. 199) comment deux instituteurs danois, Ström et Torlitz, avaient été envoyés à Burgdorf en 1803 aux frais de leur gouvernement. A leur retour, une école fut ouverte à Copenhague à titre d'essai pour y expérimenter la méthode pestalozzienne, et placée d'abord sous la direction des deux instituteurs, puis sous celle de Torlitz seul. Un examen qui eut lieu au milieu de 1805 donna des résultats peu encourageants : on trouva que les élèves savaient sur le bout du doigt tout ce qui était contenu dans leurs manuels et leurs tableaux, mais qu'ils étaient complètement dépaysés dès qu'on faisait appel à leur intelligence d'une autre façon ; on en conclut que les procédés pestalozziens n'étaient qu'un simple mécanisme et ne favorisaient point, comme le prétendait leur inventeur, le développement des facultés. Il fut résolu toutefois de prolonger l'expérience ; mais la plupart des élèves

1. Alexis Bertrand, *La Psychologie de l'effort*, p. 140.
2. *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, avril 1890, p. 96.

de l'école en furent retirés par leurs parents, et à la fin de 1806 l'établissement dut être fermé. Torlitz, dans son ouvrage publié en 1807, déclara lui-même qu'après avoir, au début, cru en l'efficacité toute-puissante de la méthode, il était devenu sceptique, et n'avait pu se dissimuler que l'insuccès était dû à la monotonie insupportable d'un enseignement qui transforme maîtres et élèves en machines sans pensée et volonté. « Torlitz et Ström, dit à ce sujet M. Morf, n'avaient saisi que l'extérieur de la méthode pestalozzienne et n'en avaient pas pénétré l'esprit : ils n'y avaient vu que des tableaux et des formes, et leur enseignement ne fut qu'une reproduction inintelligente de ce qu'ils avaient mécaniquement retenu. Le livre *Comment Gertrude instruit ses enfants* eût dû leur faire comprendre en quoi le pestalozzianisme consiste. Mais au lieu d'en rechercher l'esprit et d'en extraire le principe vivifiant, ils s'attachèrent à la lettre, qui tue [1]. »

Il y eut aussi un essai tenté en Suède, en 1804, par un instituteur nommé Viereck, dont le nom est mentionné dans une lettre de Ström à Krüsi et dans une lettre de Pestalozzi à Ström [2]. Nous ne possédons pas de détails à ce sujet.

En Allemagne, parmi ceux qui avaient fait le pèlerinage de Burgdorf, il se trouva deux hommes qui, à leur retour, devinrent les zélés apôtres de la méthode, non pas en théorie, mais en pratique, et qui montrèrent les aptitudes de véritables pédagogues : ce furent Plamann et Gruner. Plamann obtint du gouvernement

1. Morf, II, p. 230.
2. *Ibid.*, pp. 223 et 229.

prussien la permission d'ouvrir une école à Berlin; divers obstacles l'obligèrent à différer pendant deux ans la réalisation de son projet, mais l'école put s'ouvrir à la fin de 1805, et ne tarda pas à prospérer. Elle jouit d'une véritable vogue, une fois que l'administration prussienne se fut déclarée en faveur de Pestalozzi (à partir de 1808); Plamann en conserva la direction jusqu'en 1830; à cette époque, l'état de sa santé l'obligea de fermer son établissement. Gruner, formé à l'école de Trapp et de Salzmann, était venu à Burgdorf dans la pensée « d'y constater par ses yeux le néant de la prétendue méthode pestalozzienne »; mais, au bout de quelques jours, captivé par ce qu'il avait vu et entendu, « il rougit du dessein qui l'avait amené » et, d'adversaire devenu admirateur, il demeura quatre mois auprès de Pestalozzi. Rentré en Allemagne, il publia ses *Briefe aus Burgdorf*, et reçut, en 1805, la direction d'une école modèle qui s'ouvrit à Francfort. Il y eut pour collaborateurs Nänny, l'un des maîtres de l'institut de Burgdorf, et, pendant quelques mois, Frœbel, alors tout jeune, et qui faisait ses débuts dans l'enseignement. En 1810, Gruner quitta l'école modèle pour devenir professeur au gymnase de Cobourg; mais Francfort, grâce à l'impulsion qu'il avait donnée, demeura un des foyers du pestalozzianisme en Allemagne. C'est de là que partirent pour Yverdon Frœbel, Mieg, Ritter.

Les gouvernements allemands allaient, à leur tour, témoigner un vif intérêt pour cette méthode de Pestalozzi dont on commençait à prôner la merveilleuse puissance. Déjà, en 1803, sur la proposition du président du cercle de Passau, M. de Fraunberg, la Bavière avait envoyé à Burgdorf un jeune éducateur, F.-J. Müller, qui, à son retour, ouvrit une école pestalozzienne

à Mayence [1]. Le ministre libéral Montgelas, qui donnait tous ses soins à l'instruction publique, entra en correspondance avec Pestalozzi, auquel il témoigna beaucoup d'estime : il lui confia même l'éducation de ses fils [2], et plus tard il accueillit Schmid avec bienveillance, lorsque celui-ci, en 1810, vint résider en Bavière. Un fonctionnaire prussien, l'inspecteur Jeziorowski, était venu à Burgdorf en 1803 de la part du gouvernement de la Prusse méridionale; et, à la suite du rapport fait par lui, une communication officielle annonça à Pestalozzi que, dans la mesure du possible, on s'efforcerait d'introduire les principes essentiels de sa méthode dans les écoles de la Prusse méridionale, et que les séminaires d'instituteurs, dont la création était projetée, auraient à former des maîtres capables de l'appliquer entièrement. Cependant ce ne fut qu'après Iéna que la Prusse entra résolument dans la voie d'une réforme scolaire. Fichte avait désigné Pestalozzi à l'attention publique [3] : il l'avait signalé comme l'homme de génie qui, faisant sortir l'éducation des voies de la routine et de l'empirisme, l'avait transformée en un art fondé sur des lois philosophiques et conduisant à des résultats certains [4]. Nicolovius [5],

1. Morf, II, p. 243.
2. Pompée, p. 384.
3. Dans ses *Discours à la nation allemande,* prononcés à Berlin dans l'hiver de 1807 à 1808.
4. On lit dans une lettre de Fichte à sa femme, du 3 juin 1807 : « Si tu peux te procurer le livre de Pestalozzi, *Comment Gertrude instruit ses enfants,* et son plus récent ouvrage publié cette année même chez Gräff à Leipzig, lis-les. J'étudie en ce moment le système d'éducation de cet homme, et j'y trouve le véritable remède pour l'humanité malade, ainsi que le seul moyen de la rendre apte à la compréhension de ma philosophie. » (*Fichte's Leben und Briefwechsel*, t. I, p. 496.)
5. Sur Nicolovius, voir plus haut. p. 42, n. 1.

qui avait alors le rang de conseiller de consistoire, décida le ministre des affaires ecclésiastiques, Schrötter, à faire auprès de Pestalozzi une démarche décisive. En septembre 1808, Pestalozzi reçut, en effet, du ministère prussien une communication lui annonçant la résolution qui venait d'être prise de transformer les écoles primaires de la Prusse d'après les principes pestalozziens, et, à cet effet, d'envoyer à Yverdon quatre jeunes hommes, pour qu'ils pussent « y puiser directement à la source la plus pure de la nouvelle méthode d'éducation, destinée à régénérer et à ennoblir l'esprit populaire ». A la missive officielle était jointe une lettre de Nicolovius, que nous traduisons :

Enfin, mon vieil et respectable ami jamais oublié, j'ai la joie de voir quelques rayons de ta lumière dirigés sur ma lointaine patrie. Ce que j'avais rêvé à tes côtés à Neuhof, ce dont nous nous étions entretenus dans tant de lettres, va se réaliser sous la pression de la toute-puissante nécessité. Ici aussi, le passage de l'ouragan a tout détruit, et des hommes courageux entreprennent de reconstruire, en s'efforçant de rendre le nouvel édifice meilleur que n'était l'ancien. Tu reçois ci-joint une lettre du nouveau chef du ministère des affaires ecclésiastiques. Réponds sans tarder, et dis-lui tout ce que tu croiras convenable et utile. Tu trouveras des oreilles prêtes à t'entendre et des mains prêtes à agir.

Viens à notre aide avec bienveillance. L'œuvre que tu fonderas ici, nous l'entourerons d'une pieuse sollicitude; le grain de semence deviendra un arbre, dont l'ombre abritera tout un peuple.

Je continue à vivre dans le culte fidèle de ton amitié. Tous tes écrits sont pour moi autant de lettres à mon adresse, et l'exemple viril de ta vie est une force pour la mienne. Ta connaissance m'est chose sainte, et l'impression des jours que j'ai vécus avec toi — malgré les années qui se sont écoulées depuis — continue à m'être présente, ainsi qu'un pieux pèlerinage sanctifie la vie entière d'un croyant.

Si tu as sur le cœur, en ce qui nous concerne, quelque chose que tu ne désires pas écrire au ministre, écris-le-moi. C'est ma vocation, que je trouve bien belle, c'est mon devoir officiel, que de coopérer à la réforme entreprise. Vis longtemps encore, pour achever ton œuvre. Bien des joies inespérées m'ont été données dans la vie; peut-être aurai-je aussi celle de te voir un jour dans ton établissement.

Ton NICOLOVIUS.

Königsberg, le 19 septembre 1808 [1].

Pestalozzi répondit aussitôt à Nicolovius (29 septembre) en se félicitant d'un rapprochement qui allait faire revivre leurs relations d'autrefois [2]. Il écrivit encore une autre lettre (29 novembre), que nous n'avons pas. Dans l'intervalle, un important changement administratif avait eu lieu en Prusse. L'instruction publique avait été détachée du département des affaires ecclésiastiques et « laïcisée » en quelque sorte, c'est-à-dire rattachée au département de l'intérieur, dont elle forma la troisième section. A la tête de cette section fut placé Guillaume de Humboldt, secondé par deux directeurs : l'un fut Nicolovius, élevé au rang de conseiller d'État, l'autre Süvern. Le 13 février 1809, Nicolovius écrit à Pestalozzi :

Ta lettre du 29 novembre n'est arrivée entre mes mains que ces jours-ci; je me sens enthousiasmé et plein de joie à la pensée que tu vis encore dans ta force d'autrefois, que tu jettes sur les souffrances du passé un regard reconnaissant, et que l'avenir s'ouvre superbe devant toi. Oui, mon vieil et respectable ami, toi aussi tu as passé par la souffrance pour arriver au triomphe... Je te réponds sur-le-champ, afin que tu saches que, depuis ma dernière lettre, j'ai été promu au rang de conseiller d'État, et que, par là, je me trouve en

1. Lettre publiée par M. Morf, t. IV, p. 184.
2. A. Nicolovius, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*, pp. 166-168.

mesure d'agir plus efficacement pour la réalisation de ton grand but. Nous allons renaître dans ta lumière, et en nous aussi tu sauras éveiller des forces miraculeuses. Le gouvernement et le roi personnellement sont tout à fait décidés à l'introduction générale de la méthode [1].

Voici la réponse de Pestalozzi, datée du 10 mars 1809. Elle fera juger des sentiments de joie profonde dont l'avait rempli la résolution inespérée du roi de Prusse, dans lequel il crut voir apparaître soudain ce souverain philanthrope qu'il avait vainement cherché vingt ans auparavant :

Je ne mourrai pas sans que la moisson que j'ai semée approche de sa maturité. Mon Père céleste, qui a sauvé mon œuvre, a maintenant incliné vers elle le cœur de ton roi. Je dirige maintenant mes regards vers lui, et je nourris de nouveau des espérances que je n'osais presque plus entretenir au fond de mon cœur. Dieu donne aussi aux rois de la force pour le bien des hommes. Non pas, certes, par le prestige trompeur de l'éclat de leur trône. Il la leur donne quand ce prestige a été ébranlé dans ses fondements, quand leurs royaumes se dérobent sous leurs pieds comme une vaine poussière qu'une puissance supérieure soulève d'un souffle et chasse où elle veut. J'avais toujours vécu dans l'attente d'un roi auquel cette force serait donnée; je ne l'avais pas trouvé; son temps n'était pas encore venu. Le temps est venu maintenant, le roi est là : il est trouvé, tu l'as trouvé, il t'a trouvé, et, grâce à toi, je l'ai trouvé aussi, et je puis lui prouver, non par de vaines paroles, mais par les faits qu'il constate lui-même, ce que la force d'une volonté ferme — même dans le plus profond abaissement — a rendu possible à un pauvre homme. Il a jeté les yeux sur moi, parce que Dieu lui a fait sentir ce que peut un roi qui saura vouloir. Tu vis auprès de lui; le lot que t'accorde la destinée est enviable, quelles que soient les épines dont la voie puisse être semée. Tu adores le Roi suprême qui a porté une couronne d'épines. Celui que tu

1. Morf, IV, p. 182.

sers ici-bas en porte une aussi, et il comprend maintenant qu'il ne rendait pas son peuple heureux et que son peuple ne le bénissait pas, avant que Dieu la lui mît sur la tête. Mon noble ami, quels pressentiments m'élèvent le cœur! Pense à ce que Frédéric-Guillaume peut devenir pour son peuple, pour l'humanité entière, s'il le veut! Et il le veut! La main du Seigneur s'est étendue sur lui, pour qu'il voulût! Et il veut!

Ami, pardonne-moi! Je ne puis résister au torrent de mes sentiments; je ne sais pas ce que j'écris. Les mots s'échappent de ma plume, et les images se pressent dans mon âme comme dans un rêve. Mon rêve me montre en Frédéric-Guillaume le héros de l'amour, dont l'humanité a plus besoin que jamais, en opposition à la force trop exclusive de l'héroïsme guerrier. Je ne puis me soustraire à cette image. Mon rêve me montre la victoire finale de l'amour sur l'épée et sur les calamités providentielles de son règne sanglant. Qu'elle a versé de larmes, l'humanité, de larmes de sang! mais il fallait d'abord qu'elle fût conduite à la connaissance d'elle-même, qu'elle fût conduite à la vérité, avant de pouvoir s'élever à l'amour, qui ne peut subsister que dans la vérité. C'est ainsi que Dieu a préparé à ton roi sa voie, c'est ainsi qu'il lui a fait une route unie.

Ami, combien je suis heureux! Tu me dis : Viens à notre aide! Mais c'est vous qui êtes venus à mon aide! Vous me préparez pour mon lit de mort une satisfaction que je n'avais jamais espérée ni rêvée. Que pourriez-vous me donner de plus grand, de plus sublime, que ceci : *d'être à vous? Être tout à vous* est désormais mon devoir; la reconnaissance m'y astreint, et l'amour me le rend doux et agréable. Je t'écrirai souvent; je t'ouvrirai le fond de mon cœur comme à l'homme que Dieu a placé auprès de moi pour que j'appuie ma faiblesse d'enfant sur sa force de père. Que Dieu te fortifie, et que, longtemps après que je ne serai plus, tu puisses continuer à faire du bien à ta patrie et à l'humanité. Veuille Dieu me donner aussi la force de t'aider jusqu'à mon dernier soupir dans ta grande œuvre. Le ciel soit loué, il m'est encore permis d'espérer, il m'est permis de promettre quelque chose : ce qui m'entoure est excellent. Dieu m'a repris l'héritier de ma pauvreté, de ma souffrance, et de leur honte, il m'a repris mon fils unique; mais

il m'a donné, pour mon œuvre immortelle, des fils et des filles, et une abondance de ressources que je n'ai jamais vue entre les mains d'un riche [1].

Trois des jeunes Prussiens désignés pour aller étudier la méthode, Henning, Preuss et Kawerau, arrivèrent à Yverdon en mai 1809; le quatrième, Dreist, les y suivit en septembre de la même année. Plus tard, une quinzaine de jeunes instituteurs prussiens furent successivement envoyés à l'institut de Pestalozzi, pour y être entretenus chacun pendant trois ans aux frais de leur gouvernement.

En attendant, et afin de pouvoir mettre immédiatement la main à l'œuvre, le ministère prussien appela le pestalozzien wurtembergeois Charles-Auguste Zeller, lui donna le titre de *Regierungsrath*, et le chargea, pour commencer, d'organiser dans l'orphelinat de Königsberg des cours normaux à l'usage des instituteurs. Zeller (né à Hohen-Entringen en 1770), après une carrière assez agitée consacrée à diverses tentatives pédagogiques [2], était venu à Yverdon en novembre 1807, et y avait passé quatre mois. Il était ensuite allé visiter Fellenberg à Hofwyl; avec l'aide de celui-ci, et à la demande du gouvernement de Berne, il ouvrit un cours

1. Lettre publiée en partie par A. Nicolovius, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*, pp. 173-174, et par Schmid dans *Pestalozzi und sein Neuhof*, pp. 2-3; imprimée ensuite in extenso par M. Morf, t. IV, pp. 183-185.

2. D'abord pasteur à Brünn, il y avait fondé une école d'adultes pour les ouvriers. Il vint voir Pestalozzi à Burgdorf en 1803, créa ensuite une école de pauvres à Tubingue, et entra alors en relations avec la princesse Pauline de Lippe-Detmold, qui s'occupait avec zèle de l'éducation populaire; devint professeur au gymnase de Saint-Gall, puis de 1806 à 1807 fit à Zurich une série de cours normaux pour les instituteurs de ce canton et des cantons voisins. On trouve dans la *Geschichte der schweizerischen Volksschule* du Dr Hunziker, t. II, pp. 229-231, des fragments d'une autobiographie inédite de Charles-Auguste Zeller.

normal temporaire pour les instituteurs bernois. Le roi de Wurtemberg, qui voyageait en Suisse, assista à l'une des leçons. Pris d'un subit enthousiasme, il voulut que Zeller rentrât dans sa patrie pour y servir la cause de l'éducation, et le nomma inspecteur scolaire à Heilbronn [1]. C'est là que vint le trouver l'année suivante l'invitation du roi de Prusse, qu'il accepta.

La République batave venait de se donner (1806) cette loi sur l'instruction primaire qui fit l'admiration de Cuvier et de Cousin. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande la même année, eut la sagesse de ne pas toucher à la législation républicaine. En 1807, il envoya auprès de Pestalozzi des instituteurs chargés de s'assimiler les principes de la méthode et de les introduire dans les écoles hollandaises.

Le royaume de Naples, où régna Murat à partir de 1808, eut, lui aussi, son institut pestalozzien [2]. Il s'ouvrit au commencement de 1812 [3]. Le directeur de l'institut de Naples fut Hofmann ; il eût pour collaborateurs Baumgartner et Schneider [4]. Cet

1. On lit dans une lettre du baron de Wangenheim, ministre de l'intérieur du royaume de Wurtemberg, datée du 1er août 1808 : « Notre roi est devenu pestalozzien du sommet de la tête jusqu'au bout des pieds; c'est un pestalozzien de bon aloi... Il a dit à son ministre de l'instruction publique, le comte de Mandelsloh, de lui adresser un rapport sur les propositions que Zeller pourrait lui faire afin d'introduire ce système dans tout le royaume. » (Cité par Pompée, pp. 178-179.)

2. Déjà avant d'être reine, en 1807, Caroline Murat s'était abonnée à la *Wochenschrift für Menschenbildung*. (Morf, IV, p. 79.)

3. Jullien, *Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi*, 1812, t. II, p. 389.

4. Hofmann était un Allemand, originaire du Palatinat : Baumgartner, un Suisse, du canton de Glaris. Ils figurent tous deux dans la liste du personnel de l'institut d'Yverdon à la fin de 1807, publiée plus haut, p. 222, le premier comme maître, le se-

établissement ne survécut pas à la domination française.

Pendant les premières années qui suivirent l'installation à Yverdon, l'activité littéraire de Pestalozzi et de ses collaborateurs fut assez considérable; mais les publications appartenant à cette époque n'ont qu'une valeur secondaire. Nous nous bornons à en enregistrer les titres. Ce sont :

1° Le journal dont nous avons déjà parlé (p. 210), qui devait être édité à Leipzig par le libraire Gräff. C'est par erreur que Pompée dit : « Pestalozzi publia une feuille périodique qui parut en 1804 et 1805 chez Gräff, libraire de Leipzig [1] ». Ce journal parut en 1807, et n'eut qu'un seul numéro, assez volumineux d'ailleurs. Il forme une brochure de XLIV-172 pages, ayant pour titre : *Vues, expériences et moyens de H. Pestalozzi pour la réalisation d'une méthode d'éducation conforme à la nature humaine* [2]. En tête se trouve une introduction intitulée : *Sur les principes, le plan et la tendance de ce journal pédagogique* [3]; elle a été réimprimée au tome XI de l'édition Cotta des Œuvres de Pestalozzi. Vient ensuite une étude intitulée : *Coup d'œil sur mes vues et mes essais d'éducation* [4]. Cette étude forme la première partie d'un travail qui devait en comprendre trois (ainsi qu'il est dit à la page 56

cond comme sous-maître. Hofmann quitta Yverdon dans l'été de 1810. Baumgartner y était encore en 1812. Schneider aussi était un sous-maître de l'institut d'Yverdon.

1. Pompée, p. 379.

2. *H. Pestalozzi's Ansichten, Erfahrungen und Mittel zur Beförderung einer der Menschennatur angemessenen Erziehungsweise.*

3. *Ueber die Grundsätze, den Plan und die Tendenz dieser pädagogischen Zeitschrift.*

4. *Ein Blick auf meine Erziehungszwecke und Erziehungsversuche.*

de la brochure); elle a été réimprimée au tome XI de l'édition Cotta[1]. Elle est complétée par six lettres (les 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e) que Pestalozzi dit extraire d'un manuscrit en préparation : ce manuscrit, ainsi qu'il résulte du contenu des six lettres, n'était autre chose qu'une nouvelle version du livre *Comment Gertrude instruit ses enfants*[2]. Enfin la brochure se termine par un travail, en forme de dialogue, sur *la Représentation écrite du nombre*[3], par un des maîtres de l'institut.

2° Une brochure intitulée : *Rapport aux parents et au public sur l'état et l'organisation de l'établissement de Pestalozzi en 1807*[4]; réimprimée au tome XI de l'édition Cotta.

3° Un journal intitulé : *Gazette hebdomadaire pour l'éducation de l'homme, par H. Pestalozzi*[5] *et ses amis*, qui parut de 1807 à 1812. En dépit de son titre, la *Wochenschrift* ne se publia pas chaque semaine, mais à intervalles très irréguliers. Elle forme en tout quatre volumes, chacun de quinze feuilles d'impression. Parmi

1. Les deux autres parties, après être restées longtemps inédites, ont été imprimées en 1828 par Niederer dans ses *Pestalozzi'sche Blätter*, p. 53. MM. Fr. Mann (t. III, p. 291) et Morf (t. III, p. 119) parlent de ces deux dernières parties comme perdues; il est singulier que la publication qu'en a faite Niederer leur ait échappé.

2. Les deux premières lettres, qui n'avaient pas été publiées en 1807, ont été retrouvées récemment en manuscrit dans les papiers de Niederer, conservés à la bibliothèque de la ville de Zurich; le texte en a été imprimé dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1889, pp. 42-54.

3. *Bericht über meinen Versuch einer Abtheilung von Schülern der zweiten Klasse Anleitung zur schriftlichen Darstellung der Zahl und ihrer Verhältnisse zu geben.*

4. *Bericht an die Eltern und an das Publikum über den Zustand und die Einrichtungen der Pestalozzi'schen Anstalt im Jahre 1807.*

5. *Wochenschrift für Menschenbildung, von Heinrich Pestalozzi und seinen Freunden.*

les morceaux intéressants que ce journal contient, nous citerons, dans le premier volume, le récit du séjour de Pestalozzi à Stanz (*Pestalozzi und seine Anstalt in Stanz*), dont nous avons déjà parlé, et une réimpression de l'*Abendstunde eines Einsiedlers*, sous ce titre : *Premier exposé fait par Pestalozzi de l'essence et de la portée de sa méthode*[1]; dans le deuxième volume, une réimpression de la brochure : *Rapport aux parents et au public sur l'état et l'organisation de l'établissement de Pestalozzi à Yverdon*; des *Remarques* sur les *Discours à la nation allemande* de Fichte et sur son appréciation de la méthode pestalozzienne; et un article de la main de Pestalozzi, annonçant la publication d'une méthode pour l'enseignement du chant, due à la collaboration de Pfeiffer et de Nägeli[2]; dans le troisième volume, un travail de Nägeli sur l'enseignement du chant, et un *Discours sur l'idée de l'instruction élémentaire*[3], prononcé à Lenzbourg, en 1809, par Pestalozzi en qualité de président d'une *Société suisse des amis de l'éducation*, qui avait été fondée expressément pour la propagation de la doctrine pestalozzienne, et qui ne subsista que peu d'années[4]. Ce discours remplit aussi une partie du quatrième volume.

1. *Pestalozzi's erste Darstellung des Wesens und Umfangs seiner Methode.*

2. *Heinrich Pestalozzi an seine Freunde über die Herausgabe einer Gesangbildungslehre.*

3. *Ueber die Idee der Elementarbildung.*

4. Cette Société tint sa première réunion à Lenzbourg en octobre 1808; quarante-cinq personnes étaient présentes, parmi lesquelles Fellenberg, Niederer et Pestalozzi. Wessenberg, évêque de Constance, grand admirateur de Pestalozzi, fut nommé membre honoraire. L'année suivante, la réunion eut lieu en août; il y eut soixante-neuf assistants. La Société s'assembla encore trois fois, en 1810, 1811 et 1812. La réunion de 1813 fut ajournée, par suite des circonstances politiques, et l'association disparut dans le bouleversement général de l'année suivante.

Tous les écrits que nous venons d'énumérer non seulement portent les traces de l'influence de Niederer, mais ont été rédigés en grande partie par lui. Il l'a déclaré, et Pestalozzi l'a reconnu de son côté, en désavouant plus tard les affirmations ambitieuses, les exagérations de pensée et de langage qui caractérisent les publications faites en son nom à cette époque, particulièrement le *Rapport aux parents*, et le *Discours sur l'idée de l'instruction élémentaire* prononcé à Lenzbourg; ce discours, tel qu'il a été imprimé, est « très différent, dit Pestalozzi, de celui qui a été réellement prononcé [1] »; Niederer le remania complètement pour l'impression [2].

Niederer était devenu, en ces années-là, l'homme le plus important du groupe pestalozzien; c'était lui qui tenait la plume au nom du maître. Par l'élévation de sa pensée et par son dévouement, il était digne de la confiance que lui témoignait Pestalozzi. Malheureusement il avait l'esprit métaphysique et une tendance à l'enflure dans les idées et dans le style; il se perdait volontiers dans les nuages; son caractère était agressif et violent, et il entraîna Pestalozzi dans des polémiques où il eût mieux valu ne pas l'engager. En outre, au point de vue religieux, il y avait entre Pestalozzi et lui des différences qui s'accusèrent plus tard : Pesta-

1. Préface du *Discours*, éd. Cotta, t. VIII.

2. Voici ce que Pestalozzi a écrit de Niederer en 1820 : « Chacun de nous aurait dû suivre sa propre voie pour son compte particulier; nous étions trop dissemblables. La voie de la méthode expérimentale est celle dans laquelle j'ai marché toute ma vie (*Empirik ist der Weg meines Lebens*), et je veux continuer à m'y tenir. Ce n'est qu'ainsi que j'arrive à voir clairement où j'en suis et où je vais, au lieu de tâtonner à l'aveugle sur la foi de théories que je ne comprends pas. » (Cité par Heussler, *Vorträge gehalten bei der Pestalozzi-Feier*, Bâle, 1846, p. 26.)

lozzi était un philosophe acceptant les formes du christianisme, mais resté étranger à ses dogmes, et particulièrement à ceux du péché originel, de la grâce et de la rédemption; Niederer était un théologien pour qui les dogmes chrétiens renfermaient toute la philosophie. En réalité, l'union entre Pestalozzi et Niederer, si intime un moment que Pestalozzi put s'écrier : « Personne ne me comprend comme lui! » reposait sur un malentendu qui devait se dissiper un jour.

Une autre influence, cependant, grandissait à côté de celle de Niederer : c'était celle de Joseph Schmid, le jeune maître que nous avons déjà nommé (p. 206). Par son talent pour l'enseignement, son infatigable activité, l'énergie de son caractère, Schmid s'était promptement fait dans l'institut une place à part; Pestalozzi, fier de ses succès, lui témoignait une préférence marquée[1]. Ce qui, dans la personnalité de Schmid, exerçait sur lui une véritable fascination, c'est ce que Pestalozzi appelait sa *force*. Il y avait chez ce jeune paysan une puissance de travail extraordinaire, secondée par une volonté de fer. Dès qu'il en sut assez pour passer du rang d'élève à celui de maître, son incontestable supériorité s'imposant à tous, il prit le pas sur ses collègues avec la tranquille assurance d'un homme qui se sent fait pour le commandement. Niederer lui-même, qui devait plus tard lui résister et le traiter en adversaire déclaré, subit d'abord son ascendant comme les autres.

De huit ans plus jeune que Niederer, Schmid formait

1. « Un inexplicable sentiment de sympathie, dit Pestalozzi, m'attira vers lui dès le premier instant de son arrivée parmi nous; je n'avais jamais rien ressenti de pareil pour aucun autre élève. » (*Meine Lebensschicksale*, p. 23. — Nous citons les *Lebensschicksale* d'après l'édition Seyffarth des Œuvres de Pestalozzi, où cet ouvrage forme le tome XV.)

avec celui-ci le contraste le plus complet. Niederer, docteur en théologie, avait fait de fortes études classiques; Schmid, dont la première instruction avait été simplement celle de l'école primaire, s'était voué exclusivement à un ordre de connaissances, les mathématiques. Niederer était un théoricien, aussi embarrassé que Pestalozzi lui-même devant les difficultés de la vie réelle; Schmid avait, au contraire, un vrai talent d'organisation, une remarquable habileté pratique. Niederer était enthousiaste, chimérique et emporté; Schmid, positif et toujours maître de lui-même. Enfin Niederer était protestant et croyant; Schmid, élevé dans le catholicisme, était devenu, comme Pestalozzi, indifférent aux dogmes religieux.

Au moment où nous sommes arrivés (1807), la rivalité qui se manifesta plus tard entre Niederer et Schmid n'avait pas encore éclaté; mais déjà il y avait dans l'institut des germes de discorde. Plusieurs des plus anciens collaborateurs de Pestalozzi souffraient de se voir éclipsés [1]. Schmid avait réformé l'enseignement de la géométrie, du calcul et du dessin; il préparait des livres élémentaires destinés à remplacer ceux de Burgdorf, et qui parurent un peu plus tard [2]; il manifestait

1. C'est parce que la personnalité de Schmid commençait à s'affirmer d'une façon tranchante que Buss avait quitté l'institut en 1806. (Biographie de Buss par M. Ernst Buss, dans la *Geschichte der schweizerischen Volksschule* du Dr Hunziker, t. II, p. 131.)

2. *Die Elemente der Form- und Grössenlehre*, Berne, 1809; *die Elemente des Zeichnens*, Berne, 1809; *die Elemente der Zahl als Fundamente der Algebra*. Heidelberg, 1810. Schmid publia ces trois ouvrages sous son nom, contre l'avis de Niederer, qui aurait voulu que tous les écrits sortant de l'institut portassent le nom de Pestalozzi. Ce fut là entre eux un premier sujet de discorde. « Ce n'est point une raison d'intérêt, dit à ce sujet Schmid lui-même, qui avait déterminé l'opinion de Niederer. Mais je puis me rendre le même témoignage. La publication de

ouvertement son dédain pour certains de ses collègues; il ménageait peu, par exemple, l'amour-propre du bon Krüsi : « Et pourtant, dit celui-ci quelque part avec amertume, le *Livre des mères*, encore méconnu aujourd'hui, et rejeté de beaucoup, deviendra un jour la pierre angulaire de la méthode [1] ! »

Pestalozzi voyait avec inquiétude ce commencement de division intestine. Pour y remédier, il eût fallu imposer d'une main ferme la discipline à tous ses collaborateurs; il ne sut que les conjurer pathétiquement d'être unis. Dans son allocution du jour de l'an 1808, il montre un profond découragement; se croyant près de sa fin, il avait fait faire d'avance son cercueil, qu'il fit apporter au milieu de l'assemblée, comptant sur cette funèbre mise en scène pour augmenter l'impression de sa harangue. « Je ne suis pas heureux, dit-il à ses auditeurs. L'œuvre de ma vie a trahi des lacunes que je ne soupçonnais pas. Le lien qui nous unit tous s'est montré relâché aux endroits où je le croyais le plus serré. J'ai vu le mécontentement se produire, là où je croyais la paix assurée. J'ai vu l'amour se refroidir, là où je le croyais le plus ardent. » Et il s'accuse d'être lui-même la cause du mal dont il se plaint. « J'ai exigé avec dureté ce que j'aurais dû demander avec humilité; j'ai voulu obtenir par la contrainte la présence et le développement de forces que mes propres erreurs, mes propres faiblesses avaient fait disparaître du milieu de nous.

mes livres fut fructueuse, mais je ne consacrai pas un sou de l'argent que j'en retirai à mon usage personnel. Je l'employai à faire donner de l'instruction à quatre de mes frères et sœurs, et à subvenir à divers besoins de mon père. » (Schmid. *Wahrheit und Irrthum*, p. 5.)

1. Krüsi, *Mein Leben und Wirken in der Pestalozzi'schen Erziehungsanstalt*, publié dans les *Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer (t. I, p. 167).

Hélas! j'ai voulu employer la violence pour extirper ce que ma légèreté avait laissé s'enraciner. Ainsi s'est produit le mécontentement parmi nous. Ainsi se sont relâchés des liens que je croyais devoir être éternels. Ainsi ont été séparés de moi des cœurs que je croyais unis à moi pour jamais. Me voici maintenant. Voici mon cercueil. C'est là qu'est mon salut [1]. »

L'année 1808, cependant, ne fut pas mauvaise. Quatre des maîtres, il est vrai, Tobler [2], Hopf [3], Barraud [4] et Steiner quittèrent l'institut; mais, après une crise heureusement surmontée, la concorde parut se rétablir entre ceux qui restaient. Cette crise éclata au mois de mai pour se prolonger jusqu'en automne. Niederer s'était montré froissé, à plusieurs reprises, de voir Pestalozzi attacher une extrême importance aux résultats obtenus par Schmid dans ses leçons; invité à prendre, lui aussi, une part plus active à l'enseignement, il répondait que sa mauvaise santé paralysait souvent son bon vouloir, et que la tournure de son esprit le rendait impropre à l'action pratique

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. XIII, pp. 17-18.

2. A en croire un biographe de Tobler (dans la *Geschichte der schweizerischen Volksschule* du Dr Hunziker, t. II, p. 126), le doyen Heim, Tobler aurait quitté l'institut parce que « la situation y était devenue intenable pour lui ». Ce qui est certain, c'est que Tobler était d'un caractère à ne pas se plaire longtemps au même endroit. Après avoir quitté Yverdon, il vécut successivement à Bâle, à Mulhouse, puis à Glaris comme professeur à l'école cantonale, à Arbon et à Saint-Gall comme directeur d'un institut; dans ses dernières années, il se retira à Nyon, où il mourut en 1843.

3. Hopf alla fonder à Bâle un institut pestalozzien, où il eut pour collaborateur Schmeller, qui venait de quitter l'Espagne (voir plus haut, p. 237). Il devint ensuite (1813) professeur au collège de Burgdorf, et mourut dans cette ville en 1830.

4. Barraud se rendit à Bergerac pour y diriger l'école pestalozzienne que Maine de Biran fonda cette année même. (Voir plus haut, p. 243.)

comme professeur. Des documents récemment publiés par M. Morf [1] font voir qu'à deux reprises, en mai et en août 1808, Pestalozzi se vit dans l'obligation d'adresser à Niederer et à quelques autres des reproches assez vifs; il se plaignait en particulier qu'à l'institut de jeunes filles toutes les branches d'enseignement, excepté les mathématiques, fussent négligées par les maîtres qui en avaient la charge. En septembre, Niederer annonça à Pestalozzi qu'il avait pris, ainsi que quelques-uns de ses amis (dont Krüsi), la résolution de quitter l'institut : il reconnaissait, disait-il, qu'il était hors d'état de rendre le genre de services qu'on réclamait de lui; et, d'autre part, il constatait avec chagrin qu'on n'appréciait pas l'importance de la mission qu'il s'était spécialement assignée, celle d'être le théoricien et le philosophe de la méthode. Mais Pestalozzi ne voulut pas laisser partir Niederer ni Krüsi, et il y eut un raccommodement. Les difficultés relatives à l'institut des jeunes filles furent aplanies grâce à l'arrivée d'une institutrice distinguée, Mlle Kasthofer [2], qui, à l'appel de Pestalozzi, vint à Yverdon en décembre 1808, et prit la direction pédagogique de l'institut de jeunes filles en avril de l'année suivante.

Des collaborateurs nouveaux étaient venus se joindre

1. T. IV, pp. 157-172.

2. Rosette Kasthofer, née à Berne en 1779, était la fille de l'administrateur de l'hôpital de cette ville. Après la mort de son père, elle avait reçu à Münchenbuchsee, en 1804, des leçons de Muralt, et avait résolu de devenir institutrice. Toutefois elle n'était pas encore entrée dans la carrière, et se trouvait en visite à Saint-Germain, près de Paris, dans une famille amie, lorsque Pestalozzi l'appela auprès de lui dans l'automne de 1808. — Les *Pestalozzi-Blätter*, année 1884, pp. 27-30 et 44-45, ont publié la correspondance échangée à cette occasion entre Pestalozzi et Rosette Kasthofer.

aux anciens. Déjà en juin 1807, le jeune théologien Elias Mieg [1], ami de Carl Ritter et précepteur dans la maison du banquier francfortois Willemer, ayant amené son élève Abraham à Yverdon pour y suivre les leçons de l'institut, était devenu lui-même l'un des maîtres de l'établissement. Nature pondérée, doué d'un grand sens pratique, d'un esprit calme et pénétrant, Mieg s'attacha vivement à Pestalozzi, dont il devint plus tard le conseiller en plusieurs circonstances graves, comme nous le verrons. Frœbel, qui était déjà venu faire un court séjour à Yverdon en 1805, revint en 1808, accompagné de ses élèves, les fils de M. de Holzhausen, de Francfort; il resta deux années avec eux dans l'institut (jusqu'en 1810), assistant à toutes les leçons. « Le temps que je passai à Yverdon, a-t-il écrit plus tard dans son autobiographie, fut dans ma vie une époque décisive [2]. » Von Türk, qui avait déjà fait un

1. Mieg était le fils du conseiller ecclésiastique D. Mieg, de Heidelberg, qui avait été en relations avec Pestalozzi à l'époque où tous deux étaient affiliés à l'Illuminisme. Voir plus haut, p. 74.

2. L'impression laissée par Frœbel aux maîtres de l'institut, ou du moins à quelques-uns d'entre eux, ne paraît pas avoir été très favorable, et Mme de Holzhausen, de son côté, fut médiocrement satisfaite du profit retiré par ses fils de leur séjour à Yverdon : aussi employa-t-elle plus tard son influence à dissuader les parents de confier leurs enfants à Pestalozzi. Une lettre de Niederer à de l'Aspée, fondateur d'un institut pestalozzien à Wiesbaden, du 19 septembre 1814, contient à ce sujet des détails intéressants (Morf, IV, p. 388) :

« Il est très vrai, comme le disent les Francfortois, que chez Pestalozzi les enfants n'apprennent pas à faire de beaux compliments. Pestalozzi lui-même ne sait faire que les compliments les plus gauches du monde, et la plupart de ses collaborateurs n'en font point du tout. Mais aussi n'avait-on jamais entendu dire que ce fût pour cela qu'on envoyait des enfants à Pestalozzi; ils apprendront les belles manières infiniment mieux à Francfort. Cependant Pestalozzi avait témoigné à Mme de Holzhausen tant d'égards et de déférence, il s'était

séjour de trois mois à Münchenbuchsee en 1805, offrit à Pestalozzi ses services comme maître; ils furent acceptés, et en juin 1808 von Türk arriva à Yverdon, dans l'intention de « finir ses jours auprès de Pestalozzi »; il était accompagné de sa femme et de quelques élèves [1]. Nous avons déjà mentionné la venue de Zeller, qui séjourna quatre mois à Yverdon (novembre 1807-février 1808). Un jeune prêtre catholique [2], Philippe Nabholz, l'un des maîtres du séminaire d'instituteurs installé au couvent de Kreuzlingen (Thurgovie), se rendit à Yverdon en octobre 1807; il fit dans l'institut un séjour de six mois, en prenant part à l'enseignement; l'élévation de son caractère et son naturel bienveillant lui gagnèrent le cœur de Pestalozzi, qui, plus tard, lui fit à différentes reprises, comme nous le verrons, la proposition de revenir à

occupé de ses fils avec tant de sollicitude et avait expliqué à leur mère, à réitérées fois et sans se lasser, ses opinions sur l'éducation avec tant de complaisance et de cordialité, que cette dame aurait dû sentir qu'elle lui avait quelques obligations. Je dois dire, il est vrai, qu'à cette époque déjà j'avais conçu quelque défiance en la voyant priser si haut ce raide échalas (*der hölzerne Ladstock*), ce M. Frœbel, le précepteur de ses enfants, et je pressentais un semblable résultat, bien que je ne le comprenne absolument pas. »

1. Von Türk avait fondé à Oldenbourg, en 1806, un institut qui n'avait pas prospéré; il venait d'abandonner cette entreprise.

2. Pestalozzi avait trouvé des partisans au sein même de l'Eglise catholique. Nous avons déjà vu que l'évêque de Constance, Wessenberg, était un de ses admirateurs. En mai 1808, Zeller écrivait ce qui suit à Pestalozzi au sujet des religieuses du couvent de Münsterlingen, qui avaient ouvert une école pour les enfants indigents, et qu'il avait visitées quelque temps avant de se rendre à Berne : « Les nonnes vous font saluer; elles prient pour vous, l'hérétique, et pour moi; dans les premiers temps, elles ont dû faire de longues pénitences pour vous avoir donné place dans leurs prières. Plutôt mourir, m'ont-elles dit, que de renoncer à notre école. » (Morf, IV, p. 148.)

l'institut pour y jouer le rôle de conciliateur entre Schmid et Niederer.

Dans le cours de l'année 1808, un changement survint dans l'administration financière de l'institut. M. Colomb-Roulet, à la suite d'un incident qui avait froissé sa susceptibilité [1], donna sa démission pour entrer au service de Fellenberg; il fut remplacé par un Zuricois, Escher. En même temps, Pestalozzi institua une commission de contrôle financier, composée de Mieg, Hofmann et Custer.

Le discours de Pestalozzi au 1er janvier 1809 indique la satisfaction qu'il éprouve à voir la tournure que paraissent prendre les affaires de l'institut. « Beaucoup de chagrins, dit-il, beaucoup de soucis qui pesaient sur moi il y a un an, m'ont quitté; beaucoup de fardeaux que je portais alors sont devenus plus légers. Notre nombre s'est accru; notre union a augmenté; la confiance qu'elle inspire a augmenté aussi. L'attention donnée à notre œuvre a atteint le plus haut degré que nous puissions espérer. Les yeux de beaucoup de milliers d'hommes distingués et généreux sont fixés sur nous. » Mais si la vogue de son institut a rendu à Pestalozzi la confiance dans l'avenir, elle lui a fait perdre de vue, d'une manière singulière, ses anciennes aspirations. « On a prétendu, dit-il, que par ma méthode je cherche seulement à donner au pauvre, à l'affamé, un meilleur gagne-pain; mais cette erreur disparaîtra.

1. Von Türk avait prêté en 1805 50 louis à Pestalozzi. Lorsqu'il passa à Francfort en juin 1808, Lejeune, père de deux des pensionnaires d'Yverdon, lui remit 40 louis, représentant une année de la pension de ses fils. Von Türk garda la somme en déduction de ce qui lui était dû par Pestalozzi. Colomb-Roulet, n'ayant pas été prévenu, envoya plus tard à Lejeune une note où il n'avait pas été tenu compte de ce payement de 40 louis. De là des malentendus et des récriminations réciproques. (Morf, IV, p. 156.)

Chers enfants, c'est vous qui la ferez disparaître. Cette erreur ne provient pas de ma personne ni de l'éducation qui vous est donnée sous ma direction; ce qui l'a produite, ce sont des idées momentanées exprimées dans mes livres (*Augenblicks-Ansichten meiner Bücher*), des moyens spéciaux indiqués pour le développement de certaines dispositions et de certaines facultés. Votre présence ici est un démenti donné à cette opinion, et mon cœur en est réjoui [1]. »

Sous cette impression d'une amélioration générale de la situation, Pestalozzi se décida à une démarche qui a été diversement commentée. Il adressa à la Diète suisse, le 20 juin 1809, une demande tendant à obtenir « qu'elle daignât donner une marque publique d'attention, soit à l'institut d'Yverdon, parvenu à un haut degré de développement et de perfection, soit à la méthode d'éducation élémentaire qui s'y trouve établie, et qui, ayant obtenu les suffrages de plusieurs États et d'un grand nombre d'hommes savants et considérés, fixe maintenant les regards de toute l'Europe [2] ». Le protocole ajoute : « Renonçant d'avance à toute espèce de secours, dont il n'a nul besoin, Pestalozzi espère que la Diète attribuera sa demande au motif naturel et profondément senti qui l'a dictée, savoir au désir de voir sa patrie agréer le fruit de ses méditations et travaux, et l'œuvre de sa vie. Sa demande n'a d'autre but que des recherches à faire sur son institut et sur sa méthode, par des hommes entendus, que le landamman enverrait sur les lieux au nom de la Diète et avec des instructions convenables. »

1. Œuvres, éd. Seyffarth, t. XIII, pp. 24-34.
2. Protocole de la Diète, du 22 juin 1809.

Selon un récit publié plus tard par Niederer, cette demande d'enquête officielle émana de l'initiative personnelle de Pestalozzi [1]. D'après Pestalozzi lui-même, au contraire [2], l'idée vint de Niederer et de ceux qui partageaient son enthousiasme; Schmid seul s'y opposa, parce qu'il ne se faisait pas d'illusion sur la véritable situation de l'institut et sur la valeur de l'enseignement qui s'y donnait; mais son avis ne prévalut pas.

La Diète accueillit la demande de Pestalozzi. Le landamman d'Affry désigna trois commissaires pour aller examiner l'institut d'Yverdon et sa méthode : ce furent Abel Mérian, membre du Petit Conseil du canton de Bâle; le Père Girard, alors directeur des écoles de la ville de Fribourg; et Frédéric Trechsel, professeur de mathématiques à Berne.

Peu de jours avant que les commissaires de la Diète se rendissent à Yverdon pour y remplir leur mission, Karl von Raumer, le futur auteur de l'*Histoire de la pédagogie*, âgé alors de vingt-six ans, arrivait dans cette ville (octobre 1809). Il poursuivait ses études de sciences à Paris, lorsqu'il lut les *Discours à la nation allemande* de Fichte; cette lecture éveilla en lui le désir de concourir à la régénération de son peuple par l'application de la méthode d'éducation de Pestalozzi. Accompagné d'un de ses amis, Przystanowski, il partit pour Yverdon, amenant avec lui un enfant de huit ans, Fritz Reichardt, le frère de sa fiancée, qu'il voulait faire élever dans l'institut pestalozzien. Il a consigné plus tard, dans une page de son *Histoire de la pédagogie*, les impressions de sa première entrevue avec Pestalozzi et ses principaux collaborateurs :

1. « Diese Anregung geschah auf Pestalozzi's rastlosen persönlichen Antrieb. » (*Pestalozzis'che Blätter*, t. I, p. 193.)
2. *Meine Lebensschicksale*, p. 33.

Un ami m'accompagna à Yverdon, où nous arrivâmes à la fin d'octobre. Nous descendîmes à l'hôtel de la *Maison Rouge*, et le lendemain nous nous rendîmes au vieux château flanqué de ses quatre grandes tours rondes. Dans la cour, nous trouvâmes un grand nombre d'enfants; on nous conduisit à Pestalozzi. Il était en costume très négligé, portant un vieux paletot gris, sans gilet, des culottes courtes, et des bas tombant sur ses pantoufles; ses cheveux noirs, épais et crépus, étaient ébouriffés et en désordre; son front était creusé de rides profondes; ses yeux, d'un bleu foncé, tantôt avaient une expression douce et tendre, tantôt jetaient des flammes On remarquait à peine sa laideur, tant sa physionomie accusait de génialité; sur les traits de son visage tourmenté, on lisait à la fois de longues souffrances et de grandes espérances Bientôt après, nous vîmes Niederer, qui me fit l'effet d'un jeune prêtre catholique; Krüsi, un peu épais, blond, les yeux bleus, l'air doux et bienveillant; Schmid, plus négligé encore que Pestalozzi dans sa mise, les traits fortement accentués, et l'œil perçant d'un oiseau de proie... L'intérieur du château faisait une impression assez triste; mais sa situation est admirable; une grande prairie le sépare de l'extrémité méridionale du beau lac de Neuchâtel, sur les rives duquel descendent les pentes du Jura toutes couvertes de vignobles [1].

Les trois commissaires de la Diète vinrent à Yverdon en novembre 1809; ils y passèrent six jours, cherchèrent à tout voir par eux-mêmes, se firent envoyer ultérieurement par écrit les renseignements que le temps ne leur avait pas permis de recueillir sur les lieux, et le Père Girard rédigea ensuite en leur nom un rapport circonstancié.

Le Père Girard était un esprit bienveillant et impartial; mais, choqué par les prétentions excessives de Niederer et des autres fanatiques de la « méthode », il s'attacha, dans son rapport, à bien montrer, d'une

1. K. von Raumer, *Geschichte der Pädagogik*, 2e éd., 1847, t. II, p. 423.

part, que la doctrine de Pestalozzi n'était pas aussi neuve dans toutes ses parties que le disaient certains admirateurs compromettants; et, d'autre part, que les moyens d'enseignement employés à l'institut d'Yverdon offraient encore beaucoup de lacunes et d'imperfections.

Niederer eût voulu que les commissaires, au lieu de s'arrêter à l'examen des faits concrets que leur offrait l'institut, s'élevassent dans la région abstraite des idées, et fissent consister leur mission à constater et à proclamer l'excellence des théories professées par l'école pestalozzienne [1]. A cette invitation, le Père Girard opposa une fin de non-recevoir. « La partie spéculative, dit-il, n'était pas de notre ressort. Nous devions rechercher ce que l'on faisait, et nullement ce que l'on prétendait faire. Peut-être qu'une philosophie plus profonde et plus subtile que la nôtre trouvera une espèce de bassesse dans notre exposé. Nos idées ne seront pas assez nobles, et nous aurons parlé un langage trop vulgaire. En ce cas, nous oserions lui observer que les expressions ne font pas les choses, et que toute la sublimité de la métaphysique ne consiste quelquefois qu'à dire ce que tout le monde sait avec des mots que personne ne comprend [2]. » On voit que le cordelier fribourgeois ne manquait pas de malice.

A cette première question : « Les principes sur lesquels repose l'éducation à Yverdon sont-ils tellement propres à l'institut qu'on ne puisse les retrouver ailleurs? » le Père Girard répond en ces termes :

Les grandes maximes sur lesquelles repose l'institut d'Yverdon sont sans contredit les maximes invariables de la

1. *Pestalozzi'sche Blätter*, t. I, p. 193.
2. *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi*, 1810, pp. 89-90.

sagesse et de la bonté. Mais Pestalozzi serait-il l'inventeur de ces principes?... Il n'a pas de lui-même une si haute idée. Il ne se croit point l'auteur de son art; mais il s'honore d'en être le disciple. « Nous ne prétendons pas à l'honneur de l'invention, nous disait-il un soir au milieu de ses enfants; mais nous cherchons à mettre en pratique ce que le *bon sens* avait appris aux hommes depuis des milliers d'années. » On voit dans ces paroles que Pestalozzi fait remonter bien haut la naissance de l'art qu'il professe. Il l'attribue au bon sens, qui est vieux, et non à la science, qui est jeune, et il le voit encore en tous lieux où il y a des hommes. Nous pourrions nous en tenir à cette déclaration, qui honore la modestie du maître, comme elle confond la vanité de quelques-uns de ses disciples. Certes des éloges à perte de vue comme à perte de raison, un ton exclusif et méprisant ne sauraient profiter à l'éducation. Ses intérêts demandent de l'équité et du calme. Qu'importe après tout l'invention, là où il ne faut considérer que la chose et son utilité? Les principes de l'éducation appartiennent décidément au bon sens, et si nous nous arrêtons quelques moments à commenter les paroles du respectacle vieillard, nous ne pensons point prouver une vérité qui n'a pas besoin de preuves. Ce sera un hommage que nous rendrons à la lumière commune qui éclaire les hommes, et une espèce de réparation qu'elle a peut-être droit d'attendre de nous dans cette circonstance [1].

Quant à la valeur pratique des moyens d'enseignement employés à l'institut, le Père Girard la juge très inégale. Il passe en revue les différentes branches. Pour l'étude de la langue maternelle, il constate qu'on a abandonné, ou tout au moins réformé le *Livre des mères*, et qu'on suit surtout le livre élémentaire de Tillich (*Der erste Unterricht*, par M.-E. Tillich, Leipzig, 1803); puis viennent la lexigraphie (*sic*), la syntaxe, la prosodie, la déclamation et le style : « Tout ceci se rapproche trop des livres et des méthodes connues

1. *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi*, pp. 90-92.

pour que nous ayons quelque chose d'important à relever ». La géométrie « est plus avancée que la langue ; elle se distingue sous divers rapports » ; c'est à Schmid que le Père Girard reporte le mérite du succès obtenu dans cette branche : « Les progrès en géométrie, dit-il, sont frappants à l'institut; ils paraissent même tenir du prodige, quand on ignore ce que l'on peut faire d'un enfant que l'on conduit avec intelligence comme le fait Schmid, que l'on sait attendre comme lui, et à qui on inspire encore cet enthousiasme qui élève l'âme et double ses forces. » Pour le calcul, le Père Girard félicite Schmid d'avoir amélioré les anciens éléments employés à Burgdorf et « corrigé l'élan indiscret d'un premier zèle » ; il fait l'éloge de son enseignement de l'algèbre : « Ce n'est pas à tort que l'institut attache du prix et quelque gloire à ses mathématiques ». La géographie « n'a fait aucun progrès jusqu'à ce jour » ; le programme de cette branche d'étude, à Yverdon, « pèche par trop d'étendue et trop de grandeur ; si l'on voulait le poursuivre, il n'y aurait qu'une science naturelle à l'institut, la géographie, et encore les sciences mathématiques et morales ne seraient-elles pas en sûreté devant elle ». Les leçons d'histoire n'offrent rien de caractéristique : « On nous a prévenus que cette partie a été abandonnée aux instituteurs qui l'enseignent; la direction, nous a-t-on dit, occupée de choses plus pressantes, n'a pu ni la revoir, ni lui imprimer le sceau de sa méthode ». L'enseignement de l'histoire naturelle se fait, au début, par l'observation directe, au moyen des promenades et des collections; vient ensuite une instruction systématique, où le maître emploie, pour la zoologie, le *Traité élémentaire d'histoire naturelle*, par Duménil (Paris, 1807), et pour la botanique et la minéralogie les ouvrages de Blumenbach,

d'Emmerling et de Leonhard. Les méthodes employées pour l'enseignement du dessin et du chant sont originales et ont des mérites incontestables, bien qu'on puisse leur adresser certaines critiques. L'enseignement religieux, enfin, comprend quatre cours : « Les deux premiers cours, qui se prolongent beaucoup, sont consacrés en entier au Dieu de la nature : l'enfant est ici un jeune philosophe, ou c'est un philosophe que l'on veut faire de lui, en attendant que l'on en fasse un chrétien; plus tard, un troisième cours déroule sous ses yeux le plus ancien livre du monde, les annales de la religion primitive »; le quatrième cours, « qui a le christianisme pour objet, n'entre point dans l'enseignement régulier des classes; il sert à préparer les élèves protestants à la communion, se paye et se donne à part, dure six mois à une heure par jour, et n'admet d'autres enfants que ceux que les parents mêmes désignent ». Le Père Girard se montre très réservé et très circonspect dans ses appréciations sur cette façon d'enseigner la religion : toutefois, il donne clairement à entendre que ce n'est pas celle qui a ses préférences.

La Diète, en faisant visiter l'institut, avait voulu savoir si l'on trouverait à Yverdon le modèle d'une école primaire pour les campagnes et les villes? si l'institut offrait les développements qui conviennent à une école secondaire? et enfin si des écoles établies sur le modèle de l'institut pourraient servir d'introduction à l'étude des sciences? A ces trois questions, le Père Girard répond négativement. Il faut bien distinguer, dit-il, entre les maximes fondamentales de l'institut, et l'application qu'il en a faites aux divers objets de l'éducation. « S'agit-il simplement des règles générales, que l'on appelle volontiers du nom de méthode de Pestalozzi, — quoique ce mot n'ait pas encore une signifi-

cation bien fixe et bien déterminée, — il est évident que cette méthode et ses règles doivent animer toutes nos institutions. » Mais quant aux moyens employés dans l'institut, ils ne sauraient être transportés tels quels dans les écoles de l'un ou de l'autre degré. « On regrette d'y trouver si peu de parties qui puissent servir comme elles sont... Sous tous les rapports, nous revenons au même résultat : les études à Yverdon ne se lient que très imparfaitement à l'instruction publique... L'institut poursuit son chemin; nos institutions poursuivent le leur, et il n'y a nulle apparence que l'on se rencontre jamais. »

En terminant, le Père Girard fait cette réflexion, qui irrita beaucoup les amis de Pestalozzi, mais qui nous paraît aujourd'hui bien juste :

« Toujours nous regretterons que Pestalozzi ait été jeté hors de la modeste carrière qu'il avait choisie avec tant d'amour et de zèle. Cette école primaire, modèle de toutes les autres, ne sera donc qu'une pensée dans sa vie inquiète et laborieuse, une belle pensée, sans doute, qui honorera son cœur et fera vivre sa mémoire. Sachons rendre justice aux intentions, aux efforts, à la persévérance; profitons de ces idées utiles, suivons les exemples que l'on nous a ménagés, et plaignons les destinées d'un homme qui, contrarié sans cesse par les événements, n'a jamais pu faire précisément ce qu'il voulait [1].

Nous empruntons encore au rapport les données qu'il contient sur le nombre des élèves et des maîtres, et sur l'organisation extérieure et intérieure de l'institut. L'institut des garçons comptait, en novembre 1809, 165 élèves, dont 137 pensionnaires logés et nourris au château, et 28 externes, dont une partie étaient demi-pensionnaires; sur ces 165 élèves, 78

1. *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi*, p. 198.

étaient Suisses et 87 étrangers. Pour l'institut des jeunes filles, « qui n'est encore qu'au berceau », le rapport n'indique pas le nombre des élèves; il dit seulement que ces élèves sont pensionnaires ou externes, et que les pensionnaires sont placées dans une maison voisine du château. Chacun des deux instituts comprend en outre une section destinée à former des maîtres ou des maîtresses. L'école normale des maîtres comptait 32 élèves, tous étrangers à l'exception de cinq; « la plus grande partie vivait en ville et dans une entière indépendance de l'institut; le petit nombre habitait le château; les élèves de cette catégorie sont désignés sous le nom d'*étrangers apprenant la méthode*; cette dénomination est très propre à la chose, car on aurait tort de se figurer un séminaire d'instituteurs comme il en existe à d'autres endroits ». L'école normale des maîtresses comptait une douzaine d'élèves, pensionnaires ou externes; « les pensionnaires vivent avec les élèves de leur sexe dans la maison désignée plus haut; ici, on trouve en petit l'image d'un séminaire d'institutrices ». Le personnel enseignant de l'institut des garçons comprend les noms suivants (rangés dans l'ordre où les place la note fournie aux commissaires de la Diète) : Niederer, Krüsi, Muralt, Schmid, Hofmann, Mieg (Francfortois), Hagnauer (Suisse), Renner (Bavarois), Haag (Badois), Braun (Prussien), Göldi (Suisse), Baumann (Suisse), Knusert (Suisse), Frick (Suisse), Baumgartner (Suisse), Ramsauer (Suisse), Egger (Suisse), Heusi (Suisse), Leuzinger (Suisse), Krüger (Mecklembourgeois), Henning (Prussien), Sigrist (Suisse), Schumacher (Westphalien), Weilenmann (Suisse), Tondu (Suisse français), Tanner (Suisse). A l'institut des jeunes filles, l'enseignement était donné par trois maîtres de l'in-

stitut des garçons, Niederer, Krüsi et Hagnauer, et en outre par trois autres maîtres spéciaux attachés spécialement à l'institut des jeunes filles, Thieriot (Saxon), Furrer (Zuricois), et Jordan (d'Yverdon), et par Mlles Kasthofer (de Berne) et Lozeron (d'Yverdon).

Chaque partie de l'enseignement a un certain nombre de professeurs attitrés, dont chacun, parcourant un espace déterminé de la carrière à fournir, vient reprendre le fil de l'instruction que son devancier lui remet; ces professeurs réunis forment un comité particulier, qui se rassemble une fois la semaine pour mettre au profit de tous et de l'enseignement les expériences et les réflexions qui se sont présentées dans la pratique. A côté de ces départements d'instruction, il en est deux autres : l'un de discipline et l'autre de religion. Le premier recueille les rapports des surveillants, et statue sur les fautes qui se commettent contre la police de l'institut. L'autre, plus noble et plus important, soigne la conduite morale et religieuse; il s'occupe du caractère des élèves, de leurs vices et habitudes mauvaises, médite les moyens et arrête les mesures de précaution ou d'amendement. Pestalozzi assiste à ces comités, et il en est le directeur et l'âme. Au bout de chaque semaine, il y a une assemblée générale, dont les délibérés ont force de loi. Il n'est là de distinction pour personne, chacun y tient le rang que lui donnent ses lumières, son activité et le degré de confiance qu'il inspire à ses collègues. La parole est à celui qui a quelque chose à proposer. Le chef même est si peu jaloux de la prééminence que lui méritent son caractère, son âge et son nom, que, dans des circonstances où les cérémonies devaient paraître, s'il en était, il abandonne à quelqu'un de ses amis le soin de diriger l'assemblée. — La direction a un bureau très chargé et très actif. Il se partage en deux divisions : l'une littéraire et savante, l'autre de correspondance avec les parents des élèves. Celle-ci soigne des registres où elle porte des notes circonstanciées sur les progrès et le caractère de chaque enfant, pour en expédier ensuite des extraits à sa famille [1]. La division

1. Ces registres de correspondance sont conservés au Musée pestalozzien de Zurich.

littéraire correspond avec les instituteurs étrangers et le public; elle rédige les ouvrages périodiques qui s'impriment en Suisse et en Allemagne, et fait insérer des articles dans les feuilles savantes. Pestalozzi préside à ce travail étendu, et partage entre ses amis une tâche à laquelle il ne pourrait suffire [1].

Le rapport du Père Girard fut communiqué en manuscrit par son auteur à Pestalozzi au printemps de 1810 [2]; et naturellement sa lecture provoqua dans l'institut d'Yverdon beaucoup de mécontentement. Pestalozzi écrivit au landamman d'Affry (mars 1810) que « tout en rendant justice aux efforts des commissaires, il regardait comme son devoir de déclarer que l'*idée de l'instruction élémentaire*, sur laquelle il avait désiré appeler l'examen, n'avait pas été examinée ». Il demandait en conséquence à la Diète de s'abstenir d'entrer en matière sur la question, et d'attendre qu'une enquête plus approfondie eût permis de juger de la valeur ou de la non-valeur de ses principes d'éducation. Cette lettre ne fut pas soumise à la Diète par le landamman, qui était malade (il mourut le 16 juin 1810), et, le rapport des commissaires ayant été déposé régulièrement entre les mains de l'autorité compétente, la Diète décida (7 juin 1810) qu'il serait publié en français et en allemand [3].

1. *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi*, pp. 64-66.
2. Morf, IV, p. 222.
3. L'édition française parut en septembre 1810, l'édition allemande en octobre. La traduction allemande avait été faite par Wernhard Huber. Heussler a publié en 1846 (*Vorträge gehalten bei der Pestalozzi-Feier*, pp. 24-28) des extraits de la correspondance échangée entre le Père Girard et ses collègues Merian et Trechsel à l'époque de la rédaction du rapport. On y trouve un grand nombre de détails instructifs. Le texte officiel du rapport ne présente les critiques des commissaires que sous une forme adoucie; dans leurs lettres, ils s'expriment avec beaucoup moins de ménagement à l'égard de l'institut, et en particulier de Niederer.

Le séjour de K. von Raumer à l'institut d'Yverdon coïncide justement avec l'époque de la visite des commissaires de la Diète et de l'élaboration de leur rapport; les pages qu'il a écrites à ce sujet dans son *Histoire de la Pédagogie* jettent une vive lumière sur la vie intérieure de l'établissement et les principaux défauts de son organisation. Nous les traduisons donc en les abrégeant :

Peu de jours après mon arrivée, la commission d'enquête nommée par la Diète vint à Yverdon et y resta cinq jours [1]. Ce furent des journées de malaise pour Pestalozzi et ses maîtres; on pressentait que la commission, qui s'en tenait uniquement aux résultats réellement constatables, ne ferait pas un rapport enthousiaste...

J'étais venu pour apprendre et pour me rendre utile. Je couchais dans un des dortoirs, je mangeais avec les enfants, j'assistais aux leçons, au culte du matin et du soir, et aux conférences des instituteurs. Au bout de quelques semaines, un soir que je me trouvais, avec Pestalozzi et les autres maîtres, à l'hôtel du *Sauvage*, où l'on se réunissait tous les quinze jours, Pestalozzi me prit à part dans une pièce voisine. Là, après quelques mots de préambule, il se mit à me parler de certains maîtres de l'institut avec une liberté qui me frappa d'étonnement : ce qu'il m'en dit était en complète contradiction avec le langage tenu dans le *Rapport aux parents* [2], mais non avec ce que j'avais pu observer par moi-même. Il conclut en proposant que mon ami (Przystanowski) et moi nous nous unissions à Schmid, de l'intelligence et de l'activité duquel il fit un grand éloge, pour mettre la main à une réforme radicale de l'institut. Cette proposition était pour moi si inattendue que je demandai le temps d'y réfléchir. Je communiquai la chose à mon ami, qui fut aussi surpris que moi. Ces circonstances nous conduisirent naturellement à entrer en rapports plus intimes avec Schmid; nous fûmes ainsi mis au courant des

1. Le Père Girard dit « six jours ».

2. Il s'agit de la brochure *Bericht an die Eltern und an das Publikum*, rédigée par Niederer et publiée en 1808.

arcana imperii; et nous recherchâmes ensemble, en toute droiture, quels étaient les obstacles qui nuisaient à la prospérité de l'institut, et quels seraient les moyens d'y remédier.

Le premier inconvénient que nous proposâmes d'écarter fut celui qui résultait du mélange des élèves allemands et des élèves français ; on aurait créé, à cet effet, deux instituts au lieu d'un seul. Cette proposition ne put être exécutée, principalement à cause des difficultés extérieures, qu'il eût pourtant été possible de surmonter. Pestalozzi nous donna plus tard complètement raison sur ce point, comme le prouve un passage de ses *Lebensschicksale*[1]. Un autre mal était l'absence de la vie de famille, au moins pour les plus jeunes élèves, de six à dix ans; je proposai à Pestalozzi de louer, pour ces enfants, une belle maison à quelque distance de la ville, où ils auraient pu avoir un genre de vie plus rapproché de celui du foyer domestique. Cette proposition n'aboutit pas non plus. Comme on peut le penser, ce fut l'occasion de parler longuement du côté faible de l'institut, l'absence de la vie de famille et l'impossibilité d'y suppléer. Nous fîmes encore une troisième proposition : comme il nous paraissait impossible que les idées de Pestalozzi pussent être réalisées à Yverdon, étant donné les circonstances, nous l'invitâmes à aller fonder en Argovie l'institut de pauvres, promis depuis si longtemps, et nous lui offrîmes à cet effet notre concours. Il ne voulut pas y consentir. Je regardai alors comme mon devoir, dans l'intérêt de l'enfant qui m'était confié, de quitter l'institut. Je n'ai aucune intention de justifier mon attitude dans ces circonstances en inculpant autrui ; je dirai seulement un mot pour l'expliquer. A ce moment, Schmid et Niederer, si différents par les talents, le caractère et les tendances, étaient déjà en complète opposition; avec la meilleure volonté, il était impossible d'opérer une conciliation entre eux; il fallait prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Pestalozzi lui-même tenait pour Schmid, dont l'activité résolue et infatigable m'était garante qu'il serait un auxiliaire énergique pour les réformes. Je me trouvai ainsi sans le vouloir en opposition avec Niederer. Quoique je ne pusse partager ses opinions sur plusieurs points, j'aurais dû rendre justice à son enthousiasme et à son esprit de sacrifice. Je

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 20.

me sentais attiré par la douceur de Krüsi; mais lui aussi était contre Schmid. Mon attitude d'observateur silencieux déplaisait aux plus jeunes maîtres : puis-je leur en savoir mauvais gré? J'aurais dû apprécier le zèle sincère, consciencieux, infatigable, de plusieurs d'entre eux, de Ramsauer par exemple, même lorsque leur enseignement ne m'offrait rien de neuf; mais, trompé par le *Rapport*, je m'étais attendu à trouver du nouveau partout. Malgré toutes les imperfections, toutefois, je serais sûrement resté plus longtemps à Yverdon, et j'y aurais travaillé avec un patient et persévérant espoir, si je n'avais pas regardé comme un devoir d'en éloigner l'enfant qui m'étais confié. Je quittai donc Yverdon en mai 1810. Bientôt après, le conflit, longtemps resté à l'état latent, éclata publiquement en hostilités passionnées [1].

Le témoignage de K. von Raumer, en ce qui concerne les raisons pédagogiques de l'attitude d'opposition prise par Schmid, est confirmé par celui de Mieg, qui, dans une lettre à Lejeune de Francfort, du 9 juillet 1810 [2], parle en ces termes : « Schmid exigeait absolument que Pestalozzi renvoyât tous les Français [3], et cela dans une ville française, dont la municipalité a tant fait pour lui; il déclarait que l'éducation, telle qu'elle est donnée dans les pensionnats, ne vaut rien; que ce qu'il faut, ce sont des externats, des écoles où les élèves iront recevoir l'instruction, mais que l'éducation doit être donnée dans la famille, etc. Il a annoncé que son intention était de faire imprimer ses idées sur ce sujet [4]. »

1. *Geschichte der Pädagogik*, t. II, pp. 435-443.
2. Morf, IV, p. 236.
3. C'est-à-dire tous les élèves de langue française. On reconnaît là l'un des griefs mentionnés par K. von Raumer, qui signale « l'inconvénient résultant du mélange des élèves allemands et des élèves français ».
4. La brochure publiée par Schmid après sa sortie de l'institut d'Yverdon traite, en effet, des vices du système de l'internat, et du devoir des parents de s'occuper eux-mêmes de l'éducation de leurs enfants.

Après le départ de K. von Raumer et de son ami Przystanowski, Schmid, se sentant isolé et voyant qu'il ne pouvait amener Pestalozzi à sacrifier l'institut d'Yverdon à des idées que celui-ci trouvait trop absolues, prit le parti de s'éloigner aussi. Ainsi se dénoua, d'une façon bien imprévue, le conflit qui durait depuis plusieurs années. Deux ans plus tôt, c'était Niederer qui offrait sa démission; et Pestalozzi, bien que déjà à ce moment la domination que le théologien appenzellois prétendait exercer dans les questions de doctrine lui fût à charge, refusa de se séparer de lui; maintenant c'est Schmid, le disciple préféré, qui condamne l'institut et son organisation, et veut rappeler Pestalozzi à son ancien idéal de l'école populaire; Pestalozzi lui donne raison au fond, mais il se sent enchaîné à son entreprise d'Yverdon par des liens qu'il ne peut rompre, et laisse partir Schmid [1].

Il y eut à ce départ de Joseph Schmid une autre cause encore que le différend qui avait éclaté entre lui et la majorité de ses collègues. Cette seconde cause était restée mystérieuse. Pestalozzi la mentionne en ces termes : « Une circonstance qui ne regarde que Niederer et lui amena son départ de ma maison [2] ». Niederer ne s'est jamais expliqué à ce sujet. Quant à Schmid, il s'est borné à cette brève et incomplète indication : « L'attention de Niederer s'était portée à cette

1. « Si je n'avais que quarante ans, disait Pestalozzi, je partirais aussi pour aller entreprendre quelque chose que je pusse exécuter; mais j'ai déjà recommencé trop souvent pour qu'enfin mes forces ne soient pas épuisées. » (Heussler, dans les *Vorträge gehalten bei der Pestalozzi-Feier*, p. 6.) Dans *Meine Lebensschicksale* (p. 40), il dit à ce sujet : « Mon cœur était déchiré de le voir se séparer de moi, car je l'aimais comme mon âme. Mais je ne pouvais rien y faire. »

2. *Meine Lebensschicksale*, p. 40.

même époque sur une personne dont la disposition d'esprit, la position et les relations rendirent nécessaire, de la part de Niederer, une communication confidentielle faite à moi. Notre séparation fut alors décidée. Je quittai Yverdon en juillet 1810, sans avoir fait connaître jusqu'à ce jour le véritable motif, non de ma séparation d'avec l'institut — celui-là ne resta pas ignoré, — mais de ma séparation d'avec Niederer [1]. »

M. Morf, grâce aux documents qui sont entre ses mains, a pu nous révéler enfin ce secret si bien gardé. Niederer et Schmid s'étaient épris tous deux d'une institutrice attachée à l'institut de jeunes filles, Louise Segesser, de Lucerne. Niederer fut le préféré, et se fiança avec la jeune Lucernoise. Il ne resta d'autre alternative au rival rebuté que de s'éloigner d'Yverdon [2].

Ce même été de 1810 vit encore partir plusieurs des maîtres les plus distingués de l'institut. Muralt, acceptant un appel qui lui était adressé de Russie, avait quitté Yverdon en juin pour aller occuper à Saint-Pétersbourg le poste de pasteur de l'église protestante allemande. Hofmann rentra dans sa famille; un peu plus tard, il se rendit à Naples, où il devint

1. *Wahrheit und Irrthum*, p. 6.

2. L'année suivante, raconte M. Morf (t. IV, pp. 233-234), les fiançailles de Niederer et de Louise Segesser furent rompues, à la suite de l'opposition des parents de la fiancée, motivée sur la différence de religion (Louise était catholique). Cependant, lorsque la jeune institutrice eut quitté Yverdon pour rentrer dans sa famille, les relations se renouèrent par correspondance, et se rétablirent peu à peu sur l'ancien pied. En 1812, Louise écrit à une amie : « Mon Niederer et moi sommes indissolublement unis, quoique nous vivions encore séparés ». Au printemps de 1813, Niederer rendit visite à sa fiancée à Lucerne. Quels motifs déterminèrent quelques mois plus tard un changement soudain dans les sentiments de Niederer? on l'ignore. En janvier 1814, il se fiança avec Mlle Kasthofer.

directeur de l'institut pestalozzien qui s'ouvrit dans cette ville. Von Türk, qui s'était promis de finir ses jours à Yverdon, ne s'y sentait plus à l'aise; un refroidissement, dû surtout à l'éloignement qu'il éprouvait pour la personne de Niederer, s'était produit entre Pestalozzi et lui; il reprit son indépendance, et alla fonder un institut à Vevey [1]. Frœbel, que Niederer n'aimait pas (voir plus haut, p. 265, n. 2), retourna avec ses élèves à Francfort.

En septembre, Mieg s'éloigna à son tour d'Yverdon. Il conduisait son élève en Italie; de là, il se rendit avec lui à Paris, où nous le retrouverons plus tard. Mieg, nous l'avons dit, devait rester pour Pestalozzi un ami fidèle et un utile conseiller.

1. En 1815, il retourna en Allemagne, et entra dans l'administration prussienne. Il est mort en 1846.

CHAPITRE IX

L'INSTITUT D'YVERDON : DEUXIÈME PÉRIODE

(1810-1817.)

État de l'institut d'Yverdon après le départ de Schmid. — Visite de Jullien (1810); son livre sur Pestalozzi. — Schmid publie une brochure contre les instituts d'éducation (automne de 1810); analyse de cette brochure. Il cherche une place dans l'enseignement public; devenu directeur d'école à Bregenz (1812), il se rapproche de nouveau de Niederer, et revient en visite à Yverdon en 1812 et 1813. — Polémiques suscitées par le rapport du Père Girard; le professeur Ch.-L. de Haller, le chanoine Bremi; réponses de Pestalozzi et de Niederer (1811-1813). — Les visiteurs étrangers. Anecdote racontée par Ramsauer — Embarras financiers de l'institut. Rôle de Mieg comme conseiller. L'institut de jeunes filles est cédé à Mlle Kasthofer (novembre 1813). Mme Pestalozzi et Lisabeth quittent Yverdon. Mariage de Niederer avec Mlle Kasthofer (avril 1814). — Conflits entre Niederer et Pestalozzi. Mort de Mme Custer (septembre 1814). — Jullien fait instituer une « commission économique ». — L'Irlandais Synge. — Démarche tentée auprès de Nabholz. — La position de Schmid à Bregenz est ébranlée. Niederer et Pestalozzi l'engagent à revenir à Yverdon (décembre 1814). — Nouvelles querelles entre Pestalozzi et Niederer. — Dissolution de la « commission économique » (février 1815). — Retour de Mme Pestalozzi et de Lisabeth (mars 1815). — Retour de Schmid (avril 1815). — Changement politique en Suisse. Brochure de Pestalozzi : *An die Unschuld*, etc. — Réformes exécutées par Schmid dans l'institut. — Mort de Mme Pestalozzi (11 décembre 1815). — Première querelle entre Schmid et Niederer. — Soulèvement de la majorité des maîtres contre Schmid (janvier 1816). Pestalozzi rétablit la paix. — Protestation des maîtres allemands contre Schmid (février 1816);

les protestataires quittent Yverdon au printemps. Krüsi, qui a ouvert un pensionnat de garçons à Yverdon, se sépare de Pestalozzi. Ramsauer part pour Wurzbourg. — Situation de l'institut à la suite de cette crise. Motifs des dissentiments entre Schmid et Niederer. Pourquoi Pestalozzi donne raison à Schmid. Attestation délivrée par Pestalozzi à Niederer (1er mars 1816). — Période d'apaisement relatif. État satisfaisant de l'institut. — L'enseignement mutuel. Visite du Dr Bell à Yverdon. — Arrivée à Yverdon de Lautz et de ses trois amis (octobre 1816) : ils offrent leur coopération à Pestalozzi. — Niederer renonce à ses fonctions de maître dans l'institut de Pestalozzi (22 janvier 1817). — Conclusion d'un traité avec le libraire Cotta pour la publication des œuvres de Pestalozzi (février 1817). — Proposition de Lautz à Pestalozzi pour une réorganisation de l'institut. — Conseil de Mieg; Pestalozzi essaye de réconcilier Schmid avec Niederer et Krüsi : les deux derniers se refusent à un rapprochement. — Appel de Pestalozzi au public pour la souscription à l'édition de ses œuvres (mars 1817). — Nabholz vient à Yverdon, appelé par Pestalozzi; il ne peut s'entendre avec Schmid, et repart (mai). Lautz et ses amis se séparent de l'institut. Niederer annonce du haut de la chaire sa rupture définitive avec Pestalozzi (25 mai 1817). Motif allégué par Niederer et d'autres pour expliquer leur sortie de l'institut : Pestalozzi n'était pas chrétien.

Des anciens collaborateurs de Pestalozzi, il ne restait plus auprès de lui que Niederer et Krüsi, insuffisamment secondés par un groupe de jeunes maîtres dont la plupart étaient sans expérience (Göldi, Ramsauer, Leuzinger, Weilenmann, Blochmann, Schacht, Ackermann, Lehmann, etc.). Cependant Mieg, à la veille de son départ, ne jugeait pas la situation mauvaise [1]. Un

1. « Je quitte l'institut tout à fait rassuré, à la condition qu'on tienne compte de ma triple recommandation : concentration, direction, et surveillance des forces, tant intellectuelles que matérielles, qui existent en quantité surabondante. Niederer s'occupe maintenant, plus que précédemment, de la direction et de la marche pratique de l'établissement. Il ne dépend que de lui d'être l'appui de Pestalozzi, en employant ses talents distingués d'une manière utile et bienfaisante. Krüsi est beaucoup plus actif depuis que Schmid, son antagoniste, est parti. Blochmann,

point essentiel avait été obtenu : la paix était rétablie dans l'institut [1]. On s'aperçut bientôt, toutefois, que les absents avaient laissé un vide impossible à remplir. Le niveau de l'enseignement ne tarda pas à baisser, et le nombre des élèves diminua dès l'automne, pour continuer à décroître d'année en année [2].

Cependant l'institut d'Yverdon, jugé avec trop de sévérité par les commissaires de la Diète suisse, allait trouver en France, à ce moment même, un apologiste inattendu. C'était Marc-Antoine Jullien, de Paris [3]. Une

de Leipzig, est une bonne acquisition pour l'institut. » (Lettre de Mieg à Lejeune, du 30 juillet 1810, citée par M. Morf, t. IV, pp. 241-242.) — Blochmann était entré à l'institut d'Yverdon en octobre 1809 pour y enseigner la géographie. Il y resta jusqu'en 1816.

1. Un jeune Francfortois, Voigt, entré comme maître de musique à l'institut en juin 1810, écrit à Lejeune le 23 juillet : « Si l'absence de Schmid avait eu de l'importance, on ne l'aurait pas renvoyé. Les choses sont beaucoup mieux telles qu'elles sont à présent. Tout est parfaitement organisé. Depuis le départ de Schmid, M. Pestalozzi paraît rajeuni de trente ans. C'est un homme rempli de bonté. La bonté de tous, grands et petits, dans l'institut, est une chose qui va presque à l'incroyable. Je ne pense pas qu'on puisse voir dans le monde entier quelque chose de semblable à ce qu'on voit ici. » (Morf, IV, pp. 240-241.)

2. Voigt, si optimiste en juillet, écrit le 6 novembre : « Beaucoup d'élèves partent, et il n'en arrive point. Ce sont surtout les Français qui s'en vont. Le nombre des garçons n'atteint même plus la centaine. L'institut a plus souffert du départ de Muralt et de Schmid qu'on ne l'avait cru. On doute presque qu'il puisse continuer à subsister. Plusieurs maîtres sont encore partis, parce qu'ils n'étaient plus assez occupés, et aussi parce que c'étaient des amis de Schmid. » Et le 24 novembre : « Il faut sans doute que les leçons soient données; mais il faut aussi que les maîtres soient payés; et quand on n'a pas même cent élèves, il entre dans la caisse beaucoup moins d'argent. Le départ de Mieg, de Muralt, de Schmid et de Hofmann a causé à l'institut un dommage irréparable. » (Morf, IV, p. 244.)

3. Marc-Antoine Jullien (dit *de Paris* pour le distinguer de son père), né en 1775, était le fils du conventionnel Jullien de la Drôme. Après de brillantes études faites à Paris et à Londres

nouvelle édition, parue en 1809, de l'ouvrage de Chavannes, *Exposé de la méthode élémentaire de Pestalozzi*, provoqua de la part de quelques journaux des commentaires élogieux qui attirèrent l'attention du ministre de l'intérieur, M. de Montalivet [1]. Il chargea Jullien, qui devait traverser la Suisse en se rendant en Italie, de visiter l'institut d'Yverdon et de faire sur la méthode de Pestalozzi une enquête approfondie [2]. Jullien vint à Yverdon dans l'été de 1810, apportant une lettre d'introduction de l'ancien directeur

(voir la correspondance de Mme Jullien de la Drôme, publiée en 1881 par son arrière-petit-fils M. Édouard Lockroy sous le titre de *Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution*), il entra tout jeune dans la politique, devint en 1794 l'un des trois membres de la Commission exécutive de l'instruction publique, puis fut envoyé en mission à Bordeaux. Emprisonné après le 9 thermidor, remis en liberté en brumaire an IV, il prit part avec son père à la conjuration de Babeuf, mais ne fut pas impliqué dans le procès. Entré dans l'armée, il fit les campagnes d'Italie et d'Égypte, mais, par l'indépendance de son caractère, déplut à Bonaparte, qui l'éloigna de lui. Sous le Consulat, toutefois, il fut commissaire des guerres à l'armée d'Italie; il reçut plus tard le grade d'inspecteur aux revues. Ses fonctions officielles ne l'empêchèrent pas de s'occuper de travaux philosophiques et littéraires : il fit paraître en 1808 un *Essai général d'éducation physique, morale et intellectuelle*, puis un *Essai sur l'emploi du temps*. En 1810, une visite qu'il avait rendue à Mme de Staël à Chaumont-sur-Loire le rendit suspect à Napoléon : c'est alors qu'il fut envoyé en disgrâce en Italie, et que, chemin faisant, il vint à Yverdon. Son opposition au régime impérial (il avait, dans un mémoire confidentiel, tenté de provoquer la déchéance de Napoléon) le fit arrêter en 1813; mais il recouvra la liberté l'année suivante. Il se rendit alors de nouveau en Suisse, où il séjourna presque sans interruption jusqu'en 1817, époque où il rentra définitivement en France. Dans le reste de sa carrière, il ne cessa, comme publiciste, de travailler à la propagation des principes de la Révolution française. Il a vécu jusqu'en 1848.

1. Pompée, p. 191.

2. Pestalozzi avait été prévenu, dès le printemps de 1810, de la mission dont Jullien venait d'être chargé; il en parle dans sa lettre au landamman d'Affry, écrite en mars 1810. (Morf, IV, p. 228.)

de la République helvétique Laharpe [1], qui n'avait pas cessé de suivre avec sympathie les travaux de Pestalozzi. Il fit à l'institut un séjour de deux mois, étudiant avec le plus grand soin la méthode et tous les détails de l'organisation de l'établissement; et lorsqu'il partit, il emmena avec lui un élève de Pestalozzi, Egger, comme précepteur de ses fils, pour les initier à la méthode avant qu'ils entrassent à l'institut d'Yverdon [2], où les deux aînés furent envoyés par leur père l'année suivante. Arrivé en Italie, Jullien rédigea les observations qu'il avait recueillies à Yverdon, et en tira la matière d'un ouvrage en deux volumes intitulé *Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi* (Milan, impri-

1. Voici la lettre de Laharpe, publiée par M. Morf (t. IV, p. 273) :

« Monsieur et très cher concitoyen,

« Le porteur du présent billet est M. Jullien, inspecteur aux revues, que j'ai eu l'avantage de connaître à Paris. La réputation de votre établissement devait intéresser un homme que ses occupations d'office n'empêchent pas de cultiver les lettres, et qui a publié un ouvrage fort estimé sur l'emploi du temps. Celui qui emploie aussi bien le sien ne veut pas abuser de celui d'autrui, mais il désire voir et bien voir par lui-même ; comme vous le désirez aussi. Veuillez le mettre à portée de se satisfaire.

« Quoique je garde le silence depuis si longtemps, je n'en continue pas moins à prendre la part la plus sincère à tout ce qui vous intéresse, à votre établissement en particulier, que j'espère visiter l'an prochain. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de vos collaborateurs. Une petite place dans le cœur des amis des vraies lumières fait du bien. Adieu, mon cher Pestalozzi, poursuivez avec courage. Je vous souhaite santé et force, vous avez tout le reste. Agréez les assurances sincères de mon entier dévouement.

« F.-C. LAHARPE.

« Plessis-Piquet, arrondissement de Sceaux (département de la Seine), le 8 juillet 1810. »

2. Note de Jullien, dans la 2e édition de son *Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi*, 1842, p. XXIV.

merie royale, 1812 [1]); l'introduction de cet ouvrage fut imprimée à part, la même année, sous ce titre : *Précis sur l'institut d'éducation à Yverdon.* Cet écrit de Jullien est fort utile à consulter à titre de document historique reproduisant la déposition d'un témoin oculaire. Mme Guizot en rendit compte dans les *Annales de l'éducation*, année 1813 [2].

Schmid, après son départ d'Yverdon, s'était d'abord retiré dans sa famille à Au. Ainsi qu'il l'avait annoncé, il voulut faire connaître publiquement son opinion sur les instituts d'éducation, et sur celui d'Yverdon en particulier : il l'exposa dans une brochure intitulée *Expériences et opinions sur l'éducation, les instituts et les écoles* [3], et datée d'Au, le 8 août 1810. C'est l'œuvre mal digérée d'un jeune homme absolument étranger à l'art d'écrire, et qui, pour la première fois, cherche à se rendre compte de ses idées, parfois contradictoires : on y retrouve l'écho des conversations entre K. von Raumer, Schmid et Pestalozzi durant l'hiver précédent.

La pensée essentielle, qui revient à chaque page, c'est que l'éducation est la tâche des parents, qu'elle doit se faire au foyer domestique, à moins que les circonstances ne rendent la chose impossible. L'auteur distingue deux périodes dans l'éducation : la première va de la naissance jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans ; la seconde, de douze ou quatorze ans jusqu'à

1. Cet ouvrage a été plus tard réimprimé en un seul volume intitulé *Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi*, par Marc-Antoine Jullien, de Paris ; L. Hachette, 1842.

2. *Étude sur Pestalozzi et son biographe Jullien.* (*Annales de l'éducation*, t. V, pp. 10, 75, 143, 193.)

3. *Erfahrungen und Ansichten über Erziehung, Institute und Schulen*; Heidelberg, chez Mohr et Zimmer, in-8, 146 p.

l'âge adulte. Les instituts d'éducation, tels qu'ils existent, sont absolument mauvais pour les enfants du premier âge, auxquels la vie de famille est indispensable. Les parents doivent donc garder leurs enfants auprès d'eux au moins pendant la première période de l'éducation. Ceux-là sont coupables qui se déchargent de ce devoir en plaçant leurs enfants dans des instituts, et c'est une honte pour l'humanité que de tels instituts existent.

Et vous, maîtres et éducateurs des instituts, s'écrie l'auteur, si vous vous sentez capables d'élever des enfants, sortez de vos instituts qui ne vous conduiront jamais au but; pas plus que les casernes ne peuvent faire le salut et le bonheur d'un pays, une semblable éducation de caserne ne peut être bonne pour la jeunesse [1].

Pour les enfants du second âge, Schmid admet des « instituts d'enseignement » (*Lehr- oder Unterrichtsanstalten*); mais il recommande aux parents de n'y pas placer leurs enfants avant l'âge de treize, quatorze ou quinze ans; et il ajoute qu'il serait préférable de les garder dans la famille et de leur faire suivre les classes d'une école.

Quelques pages intéressantes traitent des écoles publiques : Schmid recommande d'apporter un soin particulier aux exercices physiques, ainsi qu'aux occupations techniques; quant à la culture intellectuelle, au développement de la force intérieure par laquelle l'homme produit lui-même ses connaissances, c'est aux mathématiques qu'il faut la demander en première ligne.

Le dernier tiers de l'ouvrage est consacré à un examen critique de l'institut d'Yverdon :

1. *Erfahrungen und Ansichten*, p. 40.

L'institut de Pestalozzi, demande Schmid, doit-il aussi être rangé dans la catégorie de ceux dont j'ai dit qu'ils sont une honte pour l'humanité?

Et il répond :

Oui, mais Pestalozzi doit être distingué de son institut. Il ne sait pas lui-même comment il s'est trouvé placé à la tête d'un institut d'éducation. Le monde lui a imposé ses désirs et ses opinions; il s'est laissé faire, innocent et résigné [1].

Puis il ajoute :

Si l'institut d'Yverdon mérite le blâme, je le mérite dix fois plus; car pendant tout ce temps j'y ai enseigné, j'ai tenu de plus près à Pestalozzi que personne; j'étais, je puis le dire, le véritable fils de la maison, j'avais obtenu toute l'influence possible : et pourtant j'ai tout laissé faire. J'étais alors mineur, je ne me rendais pas compte des choses, et tout l'institut était dans ce même état de minorité, en sorte que les fautes commises peuvent nous être pardonnées. Mais maintenant que les yeux se sont ouverts, il faut changer de voie, à moins de vouloir persévérer sciemment dans l'erreur [2].

Le remède, selon lui, eût consisté à réorganiser l'institut en lui assignant un but unique et bien défini, et en renonçant résolument à tout le reste. On pourrait : 1° ou bien en faire un pensionnat destiné à la première période de l'éducation : « s'il y a un homme né pour élever des enfants de cet âge, c'est Pestalozzi; mais il faudrait que le nombre des enfants ne dépassât pas son cœur, sa tête et ses forces »; 2° ou bien en faire un institut pour l'instruction de jeunes gens arrivés au second âge; « mais les collaborateurs lui manqueraient pour cela »; 3° ou bien y travailler à l'organi-

1. *Erfahrungen und Ansichten*. p. 108.
2. *Ibid.*. p. 114.

sation des écoles, en y préparant de bons maîtres par de bonnes méthodes; « toutefois l'existence d'un institut de maîtres allemands en pays français sera toujours difficile » ; 4° ou bien, enfin, le remplacer par une école de pauvres (*Armenanstalt*). C'est cette dernière solution que Schmid paraît préférer; elle est conforme au caractère de Pestalozzi lui-même, à son passé; elle serait la réalisation du plan exposé dans *Léonard et Gertrude* :

Une telle école, qui serait étroitement associée à la vie réelle du peuple de la classe pauvre, donnerait des résultats tels qu'on n'en a jamais vu jusqu'à présent. Et Pestalozzi a un sentiment extraordinairement juste de ce besoin; il comprend à merveille combien peu de services l'école seule, sans gagne-pain, rend à la pauvreté; il songe, aujourd'hui encore, à réaliser l'union des exercices mécaniques d'un métier avec l'enseignement proprement dit[1].

Un dernier chapitre est relatif à ce que le public appelait la « méthode pestalozzienne ». Schmid s'élève, précisément comme l'avait fait le Père Girard, contre l'engouement aveugle dont cette prétendue méthode est l'objet de la part de gens qui, sans y rien connaître, parlent de l'introduire partout :

J'aurai le courage de le dire à la face du monde : il n'existe pas encore de méthode pestalozzienne, ni pour l'enseignement, ni pour l'éducation, qui soit arrivée à maturité et puisse être introduite. Et si on me demande : Qu'y a-t-il donc de fait, et que pouvons-nous introduire? je répondrai : Pour l'enseignement, quelques branches ont été organisées d'une manière plus naturelle, et peuvent, à ce titre, être introduites là où on en aura l'emploi : ce sont le chant, les mathématiques et le dessin. Pour l'éducation, rien encore n'a été trouvé, si ce n'est la substitution de l'amour à la

1. *Erfahrungen und Ansichten*, p. 117.

verge comme moyen de discipline; mais ce n'est pas par voie législative que ce changement peut être opéré [1].

Schmid prévoit que son écrit pourra être mal interprété : « Ta franchise, me dira-t-on, nuira à la bonne cause, et fournira des armes à ceux qui voudraient maintenir les erreurs du passé ». Il répond que cette franchise est nécessaire, et que la vérité doit être exprimée. Il espère que Pestalozzi la reconnaîtra, et il s'adresse à lui, en terminant, dans un sentiment reconnaissant et filial :

Père, dans ton chagrin, regarde ton fils, et tu sentiras un soulagement dans la droiture de ses intentions; son cœur est pur, comme le tien est généreux; un jour tu le serreras de nouveau paternellement sur ton sein, et tu retrouveras alors un fils en lui [2].

Le premier exemplaire de l'écrit de Schmid arriva à Yverdon le 5 novembre 1810, envoyé par l'auteur lui-même. Cette publication, acte tout au moins inconsidéré, aurait dû, semble-t-il, refroidir Pestalozzi à l'égard de celui qui avait été son élève préféré. Il n'en fut rien. Tout au contraire, Pestalozzi reconnut que Schmid, s'il avait des torts dans la forme, avait raison dans le fond [3]. Il ne cessa pas de lui témoigner une affection toute paternelle. Deux mois plus tard, dans son discours du jour de l'an de 1811, après avoir payé

1. *Erfahrungen und Ansichten*, p. 137.
2. *Ibid.*, p. 145.
3. Les jugements portés sur l'écrit de Schmid par Niederer et Krüsi sont aussi beaucoup plus indulgents que ne pourrait le faire supposer leur attitude ultérieure à l'égard de son auteur. (Voir dans Morf, IV, p. 257, des extraits de lettres écrites par eux en novembre 1810.) Un fait significatif, c'est qu'en 1814 la brochure de Schmid est portée sur la liste des ouvrages en vente à l'institut d'Yverdon même. (Abs, *Pestalozzi's Anstrengungen für Menschenbildung*, 1815, p. 19.)

un tribut d'éloges à Niederer, « le premier de ses fils », à Krüsi, « bon et simple comme un enfant », et aux autres maîtres, il s'écriait : « Et toi, Schmid, que j'aimais tant, où es-tu? pourquoi ne te vois-je pas en ce jour parmi les miens [1]? »

Après la publication de sa brochure, Schmid, qui cherchait un emploi dans l'enseignement public, séjourna successivement à Munich et à Vienne. En 1812, le gouvernement bavarois [2] lui confia la direction d'une école à Bregenz. Un rapprochement commença alors à s'opérer entre lui et ses anciens collègues d'Yverdon [3]. Il

1. Schmid, il faut le remarquer, n'a jamais désavoué les idées exprimées dans son opuscule de 1810. En 1847, dans sa brochure intitulée *Pestalozzi und sein Neuhof*, il en parle comme d'un document nécessaire à consulter pour la connaissance de l'histoire intérieure de l'institut d'Yverdon, et il ajoute : « J'ai d'autant plus le droit de renvoyer le lecteur à cet écrit, qu'on a pu à juste titre, dès cette époque, le regarder comme étant bien plus l'œuvre de Pestalozzi que la mienne. Le livre intitulé *Pestalozzi's Lebensschicksale* n'est rien autre chose que la confirmation pure et simple de la brochure publiée seize ans auparavant à Heidelberg. »

2. On sait que, depuis 1805, le Tyrol et le Vorarlberg avaient été détachés de l'Autriche et annexés à la Bavière.

3. Dans un nouvel écrit, publié en 1811, tout en maintenant sa condamnation des instituts en général, il dit, au sujet de l'institut d'Yverdon : « Il y a dans la création de la maison de Pestalozzi quelque chose d'auguste et de sacré. Et ce souffle saint qui lui a donné la naissance anime encore l'âme du grand vieillard. Aussi, lorsque Pestalozzi nous dit : « Je veux être le « père de centaines d'enfants, et les élever avec des centaines « de frères », il est incontestable que cet homme est plus grand que celui qui n'est le père que d'un seul enfant; et l'enfant qui a appris de lui à être le frère de centaines d'autres, est plus grand et plus fort que celui qui n'est le frère que d'un seul. Il est permis à Pestalozzi de parler ainsi, et nous devons croire à sa parole, aussi longtemps qu'il conservera sa force. On me pardonnera donc de penser qu'il a le droit — mais lui seul — d'être le père de centaines d'enfants, et de dire que personne ne doit avoir la prétention de l'imiter, comme s'il était aussi pur que lui. » (Morf, IV, p. 393.)

n'avait pas cessé de correspondre avec Pestalozzi [1]. Dans l'automne de 1812, il envoya de Bregenz à Yverdon le programme de son école; Niederer le lut, l'approuva et écrivit à Schmid pour le lui dire; Schmid répondit amicalement [2]. Les relations se trouvèrent ainsi renouées. Peu de semaines après, Schmid vint faire une visite à Yverdon, et y fut reçu à bras ouverts; il donna dans l'institut des conférences auxquelles assistèrent les maîtres et les élèves adultes [3]. Il y revint

1. Pestalozzi dit dans une lettre à Muralt, du 17 juillet 1812 : « Schmid m'écrit toujours très amicalement; il travaille à sa manière avec beaucoup d'énergie, mais aussi avec énormément de présomption ». (Morf, IV, p. 394.)

2. Niederer écrit (14 novembre 1812) : « Cher monsieur Schmid, Dans votre activité *actuelle* je reconnais votre esprit et votre cœur, comme je croyais vous avoir connu jusqu'à une année avant votre séparation d'avec M. Pestalozzi... Vous connaissez mon opinion, et vous savez que je n'approuverai jamais votre attitude ultérieure, ni votre écrit sur les instituts, ni plusieurs des idées qui y sont contenues. Je vous le dis avec la franchise qu'un homme doit à un homme, et pour que vous ne vous mépreniez pas au sujet de la liberté que je prends de vous écrire. Ce n'est point une *captatio benevolentiae*, une tentative pour vous gagner. En revanche, je ne vous cacherai pas davantage que ce que vous dites sur l'école élémentaire de Bregenz m'a paru vrai et excellent, et m'est allé au cœur. S'il dépendait de moi, je répandrais vos paroles dans le monde entier. Vous avez parlé là en homme, en chrétien et en éducateur, d'une manière digne d'un disciple de Pestalozzi. » (*Wahrheit und Irrthum*, p. 8.) — Schmid répond (28 novembre 1812) : « Cher monsieur Niederer, Je vous remercie cordialement de votre bonne lettre. Vous me reconnaissez de nouveau dans mon activité actuelle; cela peut et doit nous rapprocher plus que nous ne l'avons jamais été. Les hommes peuvent différer d'opinion sur bien des choses, et par suite, s'engager dans des voies différentes; mais ils doivent être unis dans leur but, et s'ils ont l'esprit assez haut et assez libre, ils peuvent s'élever au-dessus de la différence des opinions; c'est là, s'il plaît à Dieu, ce qui arrivera aussi pour nous. « (Morf, IV, p. 395.)

3. Note de Niederer, dans les *Pestalozzi'sche Blätter*, t. I, p. 197.

encore l'année suivante, comme nous le verrons tout à l'heure.

En avril 1811, la Diète suisse, réunie à Soleure, s'occupa du rapport des trois commissaires, imprimé et distribué aux gouvernements cantonaux l'année précédente. Elle jugea qu'elle n'avait aucune résolution à prendre, puisque Pestalozzi ne demandait rien, et que les commissaires ne proposaient rien; elle se contenta donc d'exprimer à Pestalozzi la reconnaissance de la patrie, et cette déclaration toute platonique termina l'affaire.

Mais, si les conséquences de l'enquête de 1809 furent nulles au point de vue des résultats officiels, il n'en fut pas de même quant à l'effet produit sur l'opinion publique. Le rapport du Père Girard fournit à ceux que la tentative de Pestalozzi avait choqués dans les préjugés de leur routine une occasion propice pour manifester leur mauvais vouloir.

Une première attaque parut au moment même où la Diète votait à Pestalozzi les remerciements dont nous avons parlé. Le numéro du 13 avril 1811 des *Göttingische gelehrte Anzeigen* publia, sous la forme d'un compte-rendu du rapport, une dénonciation jésuitique où l'institut d'Yverdon était représenté comme « inspirant à ses élèves l'aversion pour le christianisme, la haine contre les autorités, le mécontentement contre les institutions sociales, et développant en eux des opinions révolutionnaires ». Ce pamphlet anonyme était l'œuvre du professeur Ch.-L. de Haller, de Berne. Pestalozzi et ses amis jugèrent qu'il était indispensable de se défendre contre une pareille agression. Sous ce titre : *L'Institut pestalozzien au public*[1], Niederer fit paraître, en août 1811, une vigoureuse réponse;

1. *Das Pestalozzische Institut an das Publikum.*

il y repoussait avec indignation les imputations de l'écrivain anonyme, et se livrait ensuite à une apologie en règle de l'institut et de la méthode, discutant point par point le rapport du Père Girard, et revendiquant surtout pour Pestalozzi le mérite de l'invention, que le cordelier fribourgeois lui avait dénié. Les trois commissaires, sommés par Niederer d'opposer aux calomnies du journal de Gœttingue une déclaration publique, répondirent (12 septembre) en disculpant l'institut des accusations portées contre lui par le professeur Haller, mais en maintenant les appréciations de leur rapport.

Quelques jours plus tard, un nouvel adversaire entrait en lice contre l'institut : le chanoine (*Chorherr*) Bremi, de Zurich, publia dans trois numéros successifs d'un journal hebdomadaire zuricois, la *Züricher-Zeitung*, de Bürkli, trois douzaines de *questions* suscitées par la brochure de Niederer [1]; il y traitait surtout de l'enseignement religieux, et il faut avouer que la plupart des arguments par lesquels il cherchait à prouver que les tendances de l'institut n'étaient pas véritablement chrétiennes portaient juste. Pestalozzi sentit combien cette intervention de l'ecclésiastique zuricois dans le débat était dangereuse pour sa cause; aussi fit-il les plus pressantes démarches pour obtenir de Bremi une rétractation; n'ayant pu y parvenir, il essaya, sans plus de succès, de le traduire en justice; et ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se décida à publier une réponse, en laissant de côté, autant que possible, le terrain religieux où il se sentait embarrassé, et en s'adressant au patriotisme de ses concitoyens [2]. Nie-

1. *Bescheidene Fragen an das Pestalozzische Institut, veranlasst durch dessen Appellation an das Publikum.*

2. *Ein offenes Wort eines gekränkten alten Patrioten an seine Vaterstadt.*

derer, pendant ce temps, faisait imprimer une seconde édition, considérablement augmentée, de sa brochure défensive, sous ce titre : *L'entreprise éducative de Pestalozzi et ses rapports avec la civilisation contemporaine; première partie* [1] (mars 1812) ; puis, sur une nouvelle attaque du chanoine [2], il écrivit une vive réplique, intitulée *Justification définitive de l'institut pestalozzien contre ses calomniateurs, réponse aux questions et éclaircissements sur le libelle du sieur Bremi, chanoine à Zurich* [3] (1813). Enfin, en juin 1813, parut, en un volume de 446 pages, la seconde partie de l'ouvrage *L'entreprise de Pestalozzi et ses rapports avec la civilisation contemporaine* : c'est une réimpression de la réponse de Pestalozzi au chanoine Bremi et de l'écrit de Niederer *Justification définitive*, auxquels sont joints un certain nombre de documents explicatifs. Mentionnons encore une *Lettre* adressée par Pestalozzi au conseiller prussien Delbrück (*Brief an den Herrn Geheimrath Delbrück*), qui fut imprimée en brochure en avril 1813, puis insérée dans le second volume de la publication de Niederer [4].

Si nous avons donné tous ces détails, c'est que l'histoire de l'institut d'Yverdon pendant les années 1811, 1812 et 1813 se réduit à peu près à celle de cette polémique, qui absorba le meilleur des forces de Pestalozzi

1. *Pestalozzi's Erziehungsunternehmung im Verhältniss zur Zeitkultur; erste Abtheilung*; Yverdon, 1 vol. de 454 pages.

2. *Ueber die Schrift : Pestalozzi's Erziehungsunternehmung*, etc.

3. *Schliessliche Rechfertigung des Pestalozzischen Institutes gegen seine Verläumder durch Beantwortung der Fragen und Beleuchtung der Schmähschrift des Herrn Bremi, Chorherrn von Zürich,* Yverdon, 1813.

4. Delbrück, ancien précepteur du prince de Prusse, était venu faire un séjour à Yverdon en 1812 pour y étudier la méthode; il y fut logé dans la famille de Guimps. (De Guimps, p. 483).

et de Niederer, et qui obéra d'une façon désastreuse le budget de l'établissement. Une imprimerie et une librairie avaient été installées au château, pour l'impression et la vente des publications de l'institut; mais cette entreprise, loin d'être une source de bénéfices, devait se terminer plus tard par une liquidation ruineuse.

Une opération qui eût été plus avantageuse au point de vue financier eût été la conclusion d'un traité avec un éditeur pour la publication des œuvres complètes de Pestalozzi. Dans un voyage que Niederer fit à Stuttgart en octobre 1810, il parla de cette idée à Wangenheim [1]; celui-ci offrit de trouver l'éditeur désiré. Par son intermédiaire, des négociations furent commencées avec le libraire Cotta en 1811, mais elles traînèrent en longueur pendant deux ans sans aboutir, par suite de la négligence et du manque de sens pratique de Niederer et de Pestalozzi, et furent enfin abandonnées.

Nous avons à mentionner encore un écrit de Pestalozzi qui appartient à cette période. Pendant une maladie qui dura plusieurs mois, et qui était la conséquence d'un accident fort singulier [2], il commença à rédiger une histoire de sa vie et de ses établissements. Cet écrit devait être intitulé : *Pestalozzi malade au public* (*Der kranke Pestalozzi an das Publikum*) L'auteur ne jugea pas à propos de le publier alors; mais ce travail, resté inédit, fut plus tard intercalé dans le *Schwanengesang* [3].

L'institut recevait toujours beaucoup de visiteurs. Pestalozzi, désormais, identifiait le succès de son établissement avec celui de ses idées; il en faisait dépendre

1. Sur Wangenheim, voir plus haut, p. 255, n. 1.
2. Pestalozzi s'était enfoncé dans l'oreille, en janvier 1812, une aiguille à tricoter, qui avait pénétré dans les os du crâne. (De Guimps, p. 371; Morf, IV, p. 306.)
3. Morf, IV, pp. 321-322, 547.

l'avenir de sa méthode; car, pour le grand public, c'était au degré de réussite pratique de l'institut que devait se mesurer la valeur théorique de la doctrine. Dans son désir extrême de donner aux visiteurs une bonne opinion de son œuvre, Pestalozzi organisait pour eux des exhibitions qui n'étaient pas exemptes d'un certain charlatanisme naïf; mais c'était lui-même qui le plus souvent jouait le rôle de dupe, par les illusions qu'il se faisait sur les sentiments de ces étrangers. On lit dans l'autobiographie de Ramsauer :

Chaque fois qu'il se présentait un nouveau visiteur, Pestalozzi allait trouver les maîtres en qui il avait le plus de confiance, et leur disait : « Voici un personnage important, qui veut tout examiner en détail. Montre-lui ce que nous savons faire, prends tes meilleurs élèves, prends tes cahiers d'enseignement, et fais-lui voir ce que nous pouvons et voulons. » Cent et cent fois arrivèrent ainsi de simples curieux, parfois tout à fait sots et ignorants, qui venaient à Yverdon uniquement parce que c'était *la mode*, et que Pestalozzi prenait toujours pour des visiteurs d'importance. Il nous fallait, en leur honneur, interrompre l'enseignement des classes et faire passer devant eux aux élèves une espèce d'examen. Il n'était pas rare, en été, qu'il vînt des étrangers au château quatre ou cinq fois dans la même journée, et que nous dussions, à cause d'eux, interrompre les leçons deux, trois et quatre fois.

En 1814, on annonça l'arrivée à Yverdon du prince Esterhazy. Pestalozzi, à cette nouvelle, se mit à courir par toute la maison en criant : « Ramsauer, Ramsauer, où es-tu? Viens vite avec tes meilleurs élèves (pour la gymnastique, le dessin, le calcul et la géométrie); il faut les conduire à la *Maison-Rouge* (l'hôtel où était descendu le prince); c'est un personnage très considérable, immensément riche; il a des milliers de serfs en Hongrie et en Autriche; il ne manquera pas de fonder des écoles et d'affranchir ses serfs, si nous parvenons à le gagner à notre cause. » J'amenai une quinzaine d'élèves avec moi à l'hôtel, et Pestalozzi me présenta au prince en ces termes : « Voici l'instituteur de

ces élèves; ce jeune homme est venu chez moi il y a quinze ans du canton d'Appenzell avec d'autres enfants pauvres; il a été élevé par le libre développement de ses facultés individuelles, et maintenant il est devenu lui-même instituteur; vous voyez par là que chez les pauvres il y a autant de facultés, si ce n'est plus, que chez les riches; mais chez les premiers, ces facultés sont rarement développées, et elles ne le sont pas méthodiquement. C'est pour cela que l'amélioration des écoles primaires est si importante. Mais il va vous montrer lui-même, mieux que je ne pourrais le faire, les résultats que nous obtenons. Je vous laisse donc avec lui. » Je me mis alors à interroger les élèves, à parler, à expliquer, à crier, avec tant de zèle que j'en fus bientôt tout enroué, et ne doutant pas que le prince ne fût pleinement persuadé. Au bout d'une heure, Pestalozzi revint; le prince lui témoigna sa satisfaction de ce qu'il avait vu. Nous prîmes congé; et, en descendant l'escalier, Pestalozzi me disait : « Il est convaincu, tout à fait convaincu, et il va certainement fonder des écoles dans ses domaines de Hongrie ». Arrivé en bas, il s'écria avec un de ses jurons familiers : « Qu'est-ce que j'ai donc au bras? il me fait très mal; regarde donc, il est tout enflé, je ne peux plus le plier ». Et en effet, sa manche, très large, était devenue trop étroite. Je regardai l'énorme clef de la porte de la *Maison-Rouge*, et je dis à Pestalozzi : « Tenez, vous vous êtes heurté à cette clef, il y a une heure, quand nous sommes montés chez le prince ». L'examen de la clef démontra qu'en effet Pestalozzi l'avait heurtée si fort avec le coude qu'il l'avait courbée; et, dans son enthousiasme et sa joie, il était resté une heure entière sans s'en apercevoir. Tel était le feu qui l'animait encore à soixante-dix ans, quand il croyait faire du bien. Je pourrais en citer beaucoup d'autres exemples [1].

Au commencement de 1813, la situation économique de l'institut était devenue critique. Un examen de la comptabilité montra l'existence, depuis 1810, d'un déficit de 20 000 francs. Un désastre financier semblait

1. Ramsauer, *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, pp. 42-43.

imminent. Pestalozzi s'adressa à un de ses amis, le conseiller Vogel, à Zurich, afin de contracter un emprunt. En même temps, il écrivait à Mieg, qui se trouvait à Paris avec son élève, pour lui proposer de venir à Yverdon partager avec lui la direction de l'institut. Mieg répondit qu'il n'était pas libre, et qu'en outre la tâche dont Pestalozzi lui demandait de se charger était au-dessus de ses forces. Quant à Vogel, il ne put procurer à son ami l'emprunt désiré : mais il prit, sur sa demande et muni de ses pleins pouvoirs, des mesures destinées à sauvegarder la fortune de Mme Pestalozzi. Par acte judiciaire du 14 mai 1813, les biens personnels de celle-ci, y compris le domaine de Neuhof, déduction faite d'une hypothèque de 5000 florins dont il était grevé, furent placés sous l'autorité d'un curateur chargé de les administrer. Sur ces entrefaites, Mieg vint s'installer avec son élève à Boudry, à quelques lieues d'Yverdon. Pestalozzi réitéra sa prière; Mieg dut renouveler son refus (juin), mais il consentit à aller faire un séjour à Yverdon pour examiner sur place les affaires de l'institut et donner des conseils[1]. Il se rendit

1. D'après le journal de Rosette Kasthofer, Pestalozzi, quoiqu'il vît fort bien la déplorable situation dans laquelle se trouvait l'institut, ne pouvait se résoudre à une démarche qui eût placé l'autorité en d'autres mains que les siennes. Ce ne fut que sur les instances de tous ses collaborateurs, et contraint par l'urgente nécessité, qu'il se décida à faire un nouvel appel à Mieg. « Le refus de Mieg, dit Mlle Kasthofer, qui nous désola tous, réjouit Pestalozzi au fond de son cœur. Mieg dit plus tard à Niederer et à moi : « Pestalozzi tient si fort à son autorité, que vou- « loir la lui enlever serait lui donner le coup de la mort, dans le « sens littéral du mot ». Pestalozzi rédigeait à cette époque des exercices sur la grammaire latine, qu'il pensait publier; et uniquement préoccupé de son manuscrit, auquel il travaillait nuit et jour, il le regardait comme sa grande affaire, négligeait tout le reste, et allait répétant à tout venant qu'une fois cet ouvrage terminé, il trouverait du crédit et sauverait l'institut. » (Journal de Rosette Kasthofer, 8 juin 1813; Morf, IV, p. 415.)

à Yverdon en août, et y resta jusqu'en novembre; pendant qu'il s'y trouvait, Schmid vint aussi rendre visite à Pestalozzi (septembre-octobre), et put de son côté donner quelques avis utiles [1]. Le résultat des négociations conduites par Mieg avec la pleine approbation de Pestalozzi fut que Mme Pestalozzi prêta 6000 francs pour pourvoir aux besoins les plus urgents; et que, par acte du 15 novembre 1813, l'institut de jeunes filles, dont les époux Custer avaient jusqu'alors conservé la gestion économique, fut cédé en toute propriété à Mlle Kasthofer; cette cession était faite en vue d'alléger le fardeau qui pesait sur Pestalozzi, et Mieg, qui en rédigea le contrat, attendait de cette mesure d'excellents résultats : malheureusement, l'avenir ne devait pas réaliser cet espoir, et ce fut justement ce transfert de l'institut des filles entre les mains de Mlle Kasthofer

1. Cette visite de Schmid à Yverdon le rapprocha davantage encore de Niederer. Celui-ci lui écrivit après son départ les lignes suivantes :

« Comptez absolument sur la plus tendre affection de la part de Pestalozzi. Il n'a jamais méconnu le fils en vous. Eussiez-vous cessé de l'être, que vous le seriez redevenu pendant votre dernier séjour ici. Vous êtes viril, énergique, et digne d'être admiré pour cela. Mais ce sont là des dons de la nature. Vous êtes plus encore. Vous êtes vrai, vous voulez le bien avec une ferme volonté. Cela, l'homme se le donne à lui-même; et c'est là ce qui vous rend digne d'être honoré.

« Mon cœur est plein, il faut que je vous dise ces choses, parce que ce que vous accomplirez réalisera l'une des plus belles espérances de ma vie. Tel je vous ai trouvé dans l'heure la plus belle d'un entretien intime, tel je vous avais déjà vu dans ma pensée. C'était bien là l'idéal que je me formais de vous. Non, des liens comme ceux qui vous unissent à Pestalozzi et à ses sublimes idées pour le bonheur et l'éducation de l'humanité ne peuvent pas être rompus. La nature en prendrait le deuil et l'humanité s'en voilerait la face...

« Si vous voulez me faire un plaisir, la prochaine fois que vous m'écrirez, vous emploierez amicalement le *tu*. » (*Wahrheit und Irrthum*, pp. 8-10.)

qui devint pour Pestalozzi, quelques années plus tard, l'occasion des plus amers chagrins. Mlle Kasthofer avait montré, comme directrice pédagogique de cet institut, des talents distingués, et Pestalozzi, qui l'avait prise en vive affection, la traitait comme sa fille. Mme Pestalozzi et Mme Custer la voyaient d'un œil moins favorable; son caractère leur inspirait de la défiance, et elles taxaient Pestalozzi d'aveuglement à son égard. Mme Custer, toutefois, ne protesta pas contre la mesure qui faisait passer en d'autres mains la possession du pensionnat; ce transfert semble même avoir été fait avec son consentement, à la suite d'un refus de son mari de venir financièrement en aide à l'institut [1].

Cependant la situation ne faisait qu'empirer. Les élèves-maîtres venus de l'étranger avaient achevé leur temps et étaient repartis, et les gouvernements n'en avaient pas envoyé d'autres; puis, lorsqu'avait retenti, au printemps de 1813, l'appel aux armes qui avait fait lever le peuple allemand contre Napoléon, tout ce qui restait à l'institut de maîtres ou d'élèves adultes de

1. On lit dans la brochure *Wahrheit und Irrthum* de Schmid, p. 26, dernière ligne, une phrase qui semble faire allusion à un fait de ce genre. Voici ce que Rosette Kasthofer écrit dans son journal à l'époque de la cession de l'institut de jeunes filles : « Il y a de l'irritation chez toutes les femmes du clan pestalozzien (*das Gemüth sämmtlicher pestalozzischer Frauen ist gereizt*). Elles se figurent que je suis parvenue à une brillante situation. Les Custer regrettent la cession de l'institut de jeunes filles, et, bien qu'ils ne fussent pas capables de le diriger, se regardent comme frustrés d'une propriété qui leur appartenait et dont on les aurait injustement spoliés. En dehors de la gestion économique, ils ne comprenaient pas un mot à tout le reste, et c'était justement le côté économique qui laissait tant à désirer et me paralysait en toute chose. Ces gens, qui se considèrent comme appartenant à la famille de Pestalozzi, sont de bonnes âmes, et font de leur mieux; mais ce sont des esprits bornés, enfermés dans les idées les plus étroites et empêtrés dans des habitudes routinières et nuisibles. » (Morf, IV, p. 572.)

nationalité allemande avait couru s'enrôler sous les drapeaux de la coalition[1]. Les circonstances extérieures étaient donc des plus défavorables. Quant à l'administration intérieure de l'institut, elle continuait à marcher aussi mal que possible.

Les événements politiques de 1814 firent sentir leur contre-coup à Yverdon. En janvier, les Autrichiens voulurent installer au château un hôpital militaire; Pestalozzi se rendit aussitôt à Bâle, où se trouvait le tsar Alexandre; celui-ci le reçut avec bienveillance et défendit qu'aucun hôpital fût installé à Yverdon. Le bon Pestalozzi profita de l'occasion pour recommander chaleureusement au tsar la réforme des écoles et l'émancipation des serfs; Alexandre se contenta de sourire. Quelques mois plus tard, il fit parvenir à l'auteur de *Léonard et Gertrude* la croix de Saint-Wladimir de 4e classe[2]. La même année, Pestalozzi alla saluer le roi de Prusse à Neuchâtel et le remercier de la confiance que son gouvernement avait témoignée à l'institut d'Yverdon[3].

1. Mieg lui-même quitta son élève et sa retraite de Boudry à la fin de 1813, pour s'enrôler comme volontaire, et fit avec les troupes alliées la campagne de France.

2. Blochmann écrit à ce sujet : « Nous, les disciples de Pestalozzi, nous fûmes profondément blessés de voir qu'un empereur de Russie qui, s'il avait voulu honorer un tel homme selon ses mérites, eût dû lui remettre la grand'croix de l'ordre, eût osé lui envoyer les insignes de la dernière classe, qu'on pouvait voir sur la poitrine de presque tous les caporaux de son armée ». (*Heinrich Pestalozzi : Züge aus dem Bilde seines Leben*, 1846, p. 121.)

3. « Lorsque le roi de Prusse vint à Neuchâtel en 1814, Pestalozzi était très malade; il voulut néanmoins, accompagné de Ramsauer, aller voir le roi, afin de le remercier de son zèle pour les écoles primaires, qu'il avait témoigné particulièrement en envoyant tant d'élèves à l'institut d'Yverdon. En route, Pestalozzi fut plusieurs fois pris de syncopes; on dut le transporter de sa voiture dans une maison voisine pour lui donner des soins. Ramsauer l'engageait à rebrousser chemin, mais Pes-

Pendant ce temps, des changements qui allaient avoir de graves conséquences s'accomplissaient dans l'entourage de Pestalozzi. Niederer se fiançait avec la nouvelle propriétaire de l'institut de jeunes filles (janvier 1814); Pestalozzi accueillait avec joie l'annonce de cette union [1], et formait le projet de céder son propre institut à Niederer, en qui il voyait son successeur naturel. Mme Pestalozzi, mécontente de ce qui se passait, et ne voulant pas encourir le reproche de contribuer, par sa présence, à grossir les dépenses de la maison, quittait Yverdon (avril 1814); en même temps, le petit-fils de Pestalozzi, Gottlieb, qui jusqu'alors avait vécu dans l'institut comme élève, était placé en apprentissage chez un tanneur du canton de Zurich. La ménagère Lisabeth, enfin, était congédiée (juin), et allait rejoindre à Neuhof Mme Pestalozzi, pendant qu'une amie de Rosette Kasthofer, Mlle Ray, prenait la direction du ménage de l'institut d'Yverdon. Pestalozzi se rendit à Zurich en avril, pour y tenter, en vue de la réalisation d'un emprunt, une nouvelle démarche qui échoua comme celle de l'année précédente. Le mois suivant, Niederer et sa fiancée partirent pour aller célébrer leur mariage dans la commune d'origine de l'époux, à Lutzenberg, canton d'Appenzell. Schmid, invité à la noce, fut l'un des témoins; Niederer et sa femme

talozzi répondit : « Non, ne m'en parle pas, il faut que je voie « le roi, dussé-je en mourir; si ma visite au roi peut avoir pour « résultat de faire donner une meilleure instruction ne fût-ce « qu'à un seul enfant, je serai assez récompensé. » (*Ibid.*, p. 72.)

1. Il écrit à ce sujet à un ami : « Mon âme est dans la joie. mes premiers enfants viennent à maturité; Niederer laboure et nettoie le champ que j'ai ensemencé, et Kasthofer, que Dieu m'a donnée et qui n'a pas sa pareille, épouse Niederer. Je mourrais volontiers pour l'un et l'autre : ce sont mes premiers, je pourrais dire ce sont mes seuls enfants. » (Lettre citée par Biber. *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, 1827, p. 73.)

l'accompagnèrent ensuite à Bregenz, où ils séjournèrent quelque temps. Les deux époux ne rentrèrent à Yverdon qu'au milieu de juillet; en route, ils s'arrêtèrent à Neuhof pour voir Mme Pestalozzi, qui, bien que mécontente, n'avait cependant pas voulu pousser les choses à l'extrême et se brouiller avec ceux que son mari appelait son fils et sa fille [1].

1. Des pièces inédites publiées par M. Morf éclairent un peu cette situation assez embrouillée. Rosette Kasthofer écrit dans son journal, le 31 mars 1814 : « Les dames de la famille Pestalozzi regardent l'institut comme un simple gagne-pain, qu'on chercherait à leur ôter des mains, pendant qu'on s'efforce uniquement, avec une entière abnégation, de faire entrer les choses dans la voie du bon ordre et d'une administration raisonnable ». Dans une longue lettre d'explications adressée à sa femme, le 10 mai, Pestalozzi énumère les motifs qui l'obligent à se séparer de Lisabeth, qui ne saurait accomplir elle-même les réformes nécessaires : « consciente de ce qu'elle a fait, et fière de son droit et de sa force, elle dédaigne cet ordre et cette apparence extérieure qui nous sont indispensables ». Il a absolument besoin de Niederer pour la direction pédagogique de l'institut : « Il n'y a pas d'homme au monde qui puisse le remplacer, et qui se soit identifié comme lui avec l'essence même de mon œuvre ». Mais il ne lui abandonnera pas les rênes du gouvernement : « Ni Niederer, ni aucun autre ne commandera que moi. Il n'est en aucune façon question, pour le moment, d'une cession de l'institut. Sans le conseil et l'appui de Mieg et de Vogel je ne songerai jamais à une pareille mesure; elle n'est pas possible d'ici à un an. Nous savons qu'à côté de Niederer il faut qu'il y ait encore un autre homme de réelle valeur scientifique, avant que je puisse réaliser cette cession; je souhaite que ce soit Mieg; je ne cesserai pas de l'en prier. » Niederer écrit le 23 juillet à Mme Pestalozzi, sur un ton très affectueux, pour se plaindre des injustes jugements qu'on porte sur lui : « Il faut, pour que l'institut prospère, que la confiance publique soit acquise à l'établissement et *à l'entourage* du père Pestalozzi. Or vous comprenez, chère mère, qu'il m'est impossible de rien faire, je ne dirai pas de bon, mais de rien faire en général, si, du côté de la famille de papa, tout ce que je fais est mal interprété, et si on continue, comme on l'a fait jusqu'à présent, à dire du mal de moi. Si je suis tel qu'on me dépeint, je ne mérite naturellement aucune confiance, et il faudrait alors que papa se séparât de moi. Dieu sait que je souhaiterais de tout mon cœur qu'il

Pestalozzi, malgré l'affection qu'il éprouvait pour Niederer, était loin de s'accorder en tout avec lui. Sur beaucoup de points relatifs à la direction de l'institut, leurs manières de voir étaient incompatibles; et, comme Niederer avait l'esprit absolu et n'était pas moins prompt aux emportements que Pestalozzi lui-même, des conflits et des tiraillements sans cesse renaissants se produisaient [1]. Au lieu que la situation se fût améliorée par le départ de Mme Pestalozzi et de Lisabeth, les choses allaient de mal en pis; on se montrait peu satisfait de la gestion de Mlle Ray, personne très dévouée, mais d'un caractère sévère et peu conciliant.

Sur ces entrefaites, Pestalozzi perdit sa belle-fille, Mme Custer, qui mourut le 11 septembre 1814 [2]. Cette mort affecta beaucoup le vieillard; séparé de tous les siens, il se sentait dans un isolement douloureux. Mais, précisément à ce moment, une éclaircie se produisit dans le ciel sombre. Jullien, préoccupé des embarras où il savait Pestalozzi, se rendit à Yverdon dans l'intention de lui venir en aide; et, grâce à son intervention, une réforme qui semblait devoir être efficace fut réalisée (novembre 1814). La gestion financière de l'institut fut remise, avec le consentement de Pesta-

trouvât quelqu'un qui lui convînt mieux que moi, et que, à ce point de vue, je ne prends la chose en mains que parce que personne n'est là. Mais précisément parce qu'il n'y a personne, il ne faudrait pas me mettre dans l'impossibilité de faire quelque chose pour lui. » (Morf, IV, pp. 419, 420-421, 366.)

1. On en trouve le témoignage, entre autres, dans des communications écrites de Niederer à Pestalozzi (septembre 1814), publiées par M. Morf, t. IV, p. 370-372. Il paraît que, dans un accès de colère, Pestalozzi avait appliqué à Niederer l'épithète de « parricide ».

2. Elle mourut à Yverdon et non à Burgdorf, comme le dit Pompée. M. de Guimps, par une erreur singulière, montre (p. 386) Mme Custer encore vivante en 1815, après le retour de Schmid.

lozzi, entre les mains d'une « commission économique », composée d'honorables citoyens d'Yverdon, le syndic Donat, le juge de paix Fatio, le docteur Olloz, et quelques autres; Mlle Ray fut congédiée, et l'administration intérieure fut confiée aux époux Meier, le mari remplissant l'emploi de comptable et la femme celui de ménagère. Jullien promit d'envoyer de France des élèves, et de s'occuper aussi à compléter le personnel enseignant par de nouvelles recrues. Un jeune Irlandais, Synge [1], récemment arrivé à Yverdon pour y étudier la méthode et la faire connaître à ses compatriotes, annonça de son côté qu'il procurerait à l'institut des élèves anglais. Pestalozzi, bien que la constitution de la « commission économique » n'eût été acceptée par lui qu'avec une certaine répugnance, jugea que la réforme porterait de bons fruits; il reprit confiance en l'avenir, envoya des nouvelles rassurantes à Neuhof, et engagea sa femme et Lisabeth à

1. Synge avait séjourné deux ans en Espagne, et était venu ensuite en Suisse en passant par l'Italie. Il avait amené avec lui son jeune frère, qui devint élève de l'institut. Niederer écrit à son sujet à Wangenheim : « Ce n'est pas un homme très instruit, mais il a le cœur aussi pur que s'il n'était jamais sorti de la chambre de sa mère, et une volonté aussi énergique que s'il avait fait toutes les campagnes de Wellington ». (Morf, IV, p. 377, note.) Il resta trois mois à Yverdon. A son retour dans sa patrie, il publia successivement, sans nom d'auteur, une *Esquisse biographique des luttes de Pestalozzi pour établir son système, extraite et traduite en grande partie de ses propres ouvrages* (*A biographical sketch of the struggles of Pestalozzi to establish his system; compiled and translated chiefly from his own works, by an Irish traveller*, Dublin, 1815): une *Esquisse du système de calcul intuitif de Pestalozzi* (*A sketch of the system of intuitive calculation of Pestalozzi*, Dublin, 1815 : et enfin un traité *De la description des formes et de leurs relations, d'après les principes de Pestalozzi* (*On the description of forms and their relations, after the principles of Pestalozzi*, Dublin, 1817). Voir la *Revue pédagogique* du 15 novembre 1886, article de M. E. Martin sur Greaves, p. 433.

se préparer à revenir à Yverdon; toute idée de céder l'institut à Niederer était abandonnée.

Je reconnais la main de Dieu et j'attends les événements le cœur rassuré. Tout ce que les hommes font s'évanouit; seules, les choses que Dieu fait sont durables. Maman, Lisabeth, tout ce que les hommes avaient fait s'est déjà évanoui; bien des choses qu'ils avaient voulues sont anéanties. Mais l'affection de ma maison pour toi, maman, et pour toi, Lisabeth, est demeurée, et elle est plus chaude que jamais. O maman, ô Lisabeth, combien vous trouverez ici les choses différentes de ce que vous eussiez eu le droit d'espérer; mais aussi, bien des choses se sont trouvées faites autrement que je ne le pensais, et en partie contre mon gré... L'important, toutefois c'est que la confiance publique s'est accrue; le temps approche où je pourrai me créer des ressources comme écrivain, et la croyance que l'établissement va grandir et prospérer est générale. Nous entrons dans une vie nouvelle et Dieu nous conduira [1].

Dans ce même temps, des démarches furent faites auprès de Nabholz (voir p. 266) pour obtenir qu'il entrât à l'institut comme maître. Niederer lui écrivit (nov. 1814) de la manière la plus pressante, lui représentant que sa collaboration serait pour Pestalozzi d'un prix inestimable. « La chose presse, Jullien nous annonce la prochaine arrivée de douze élèves français, dont les parents désirent qu'ils reçoivent un enseignement religieux catholique. » Nabholz n'était plus au couvent de Kreuzlingen; il avait été nommé curé de Waldkirch (grand-duché de Bade); après quelques hésitations, il annonça qu'il accepterait, si l'autorité ecclésiastique lui rendait sa liberté. Mais lorsqu'il demanda à résigner ses fonctions de curé, il se heurta à un refus; on ne consentit pas à le laisser partir, et

1. Morf, IV, p. 377.

il dut annoncer à Pestalozzi qu'il lui était impossible de se rendre pour le moment à Yverdon [1].

Mais, s'il n'avait pu obtenir le concours de Nabholz, Pestalozzi allait retrouver, par des circonstances imprévues, un collaborateur autrement précieux, le seul qui pût mettre efficacement la main à une réorganisation de l'institut. C'était Joseph Schmid. Les événements politiques ayant fait de nouveau passer Bregenz sous la domination de l'Autriche, Schmid se vit menacé dans sa position de directeur de l'école élémentaire de cette ville. Il écrivit à ses amis d'Yverdon (décembre 1814) pour leur faire part des difficultés de sa situation. Aussitôt Niederer entrevit la possibilité d'obtenir que Schmid rentrât à l'institut, et il se hâta de lui en faire la proposition :

..

Vraiment, la chose la plus importante que tu eusses à nous écrire est restée au bout de ta plume. C'est si important que mon cœur est tout transporté à cette idée. Si les difficultés que te suscite ton gouvernement pouvaient te déterminer à te réunir à nous, je les regarderais comme une œuvre de la Providence.

Tu sais ce que je t'ai toujours dit, ce que j'ai toujours voulu. Le moment est là maintenant, où je puis te prouver par des actes la sincérité de mes paroles. Je viens donc te déclarer que Pestalozzi et moi nous sommes prêts à tout pour te décider à revenir ici. Pour tout ce qui dépend de moi, tu peux t'en remettre à mon amitié; et quant à Pestalozzi, dès le premier mot, il s'est écrié : « Écris-lui : *O Jésus, viens*! dis-le-lui avec ces propres paroles. »

La situation actuelle de l'institut se prête à merveille à ce projet; les difficultés économiques ont été écartées de manière à ne plus faire obstacle à la marche de l'établissement. Pestalozzi est complètement indépendant, tant à l'égard de sa famille que de son entourage. Beaucoup de personnes s'intéressent de nouveau à la chose. On annonce

1. Morf, IV, pp. 374-376.

en nombre suffisant des élèves espagnols, français et anglais... L'idée de Pestalozzi, pour être reconnue et exécutée, a besoin de l'union des forces qui sont données à chacun de nous. Nous ne nous heurterions dans aucune chose essentielle, car nous nous connaissons mutuellement. Chacun de nous pourrait se mouvoir librement dans la sphère que lui assignerait sa nature, sa force et le besoin de l'établissement. J'ose dire que je me sens élevé au-dessus de l'égoïsme et de l'ambition ; et ainsi nous lutterions ensemble, appuyés sur Pestalozzi et groupant fraternellement tous les autres autour de lui, pour la réalisation du plus noble but [1].

Schmid répondit sur-le-champ que l'espoir d'une carrière publique, qu'il avait tant souhaitée et dans laquelle il s'était promis de réaliser de si grandes choses, s'évanouissait maintenant comme un beau rêve, et qu'il serait heureux de revenir auprès de Pestalozzi pour travailler à ses côtés et ne plus se séparer de lui. « L'expérience a épuré mes opinions, ajoute-t-il; je suis convaincu qu'il y aura entre nous harmonie et amitié. Moi aussi je me sens élevé au-dessus de l'ambition et de l'égoïsme. Il m'a coûté de la peine pour vaincre mon naturel un peu emporté et violent; mais j'y ai réussi dans la limite où le temps l'a permis [2]. »

1. Cette lettre de Niederer est du 16 décembre 1814. M. Morf, qui en a eu l'original sous les yeux, a rectifié, en constatant cette date (t. IV, pp. 398 et 400), une erreur dans laquelle étaient tombés les autres biographes. En effet, Schmid, qui a cité des passages de cette lettre dans sa brochure *Wahrheit und Irrthum*, lui avait attribué inexactement la date du 16 février 1814; il en était résulté qu'on plaçait la proposition de revenir à Yverdon, faite à Schmid par Niederer, au commencement de l'année 1814, au lieu de la placer à la fin de cette même année, et que Schmid était censé avoir attendu presque un an entier avant de se décider. Nous avions nous-même présenté les choses de cette façon dans notre article du *Dictionnaire de pédagogie*, p. 2332.

2. Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, p. 104.

Le mois de janvier 1815 amena de nouvelles querelles entre Pestalozzi et Niederer. Le caractère de Pestalozzi, qui n'avait jamais été bien équilibré, devenait tous les jours plus faible et plus violent à la fois; incapable de diriger sa maison, il se cramponnait avec une ténacité sénile à l'ombre d'autorité qu'il avait conservée; passant d'un extrême à l'autre, tour à tour on le voyait se livrer à des accès d'emportement déraisonnable contre les personnes de son entourage, ou bien s'humilier devant elles et les supplier à genoux d'avoir pitié de lui. La raideur de Niederer et son obstination à vouloir imposer ses idées systématiques, qui contrariaient les tendances personnelles de Pestalozzi et sa manière d'être, l'exaspéraient particulièrement, et à chaque instant éclataient entre eux des scènes violentes.

Le 2 janvier, Pestalozzi écrit à sa femme et à Lisabeth : « Le jour de l'an est passé; jamais il ne nous a apporté si peu de plaisir. Mon discours a été mal interprété par M. et Mme Niederer [1], et il y a des mécontentements dans la maison... J'ai hâte de vous avoir auprès de moi; venez dès que le temps le permettra... La maison est à moi, et elle sera à vous après moi. La commission économique fonctionne à ma satisfaction, et tout ira bien. » Quelques jours plus tard, il écrit : « Je voudrais que l'hiver fût fini et que vous fussiez déjà près de moi. Mes yeux sont affaiblis, mais *je ne suis pas encore aveugle*, — *je vois*, et je souhaite que vous arriviez bientôt. On me reproche de nouveau de ne pas donner les pouvoirs nécessaires à ceux qui doivent gouverner. Je ne le ferai jamais; car je veux

1. Il s'agit d'une phrase où il disait « qu'il se sentait abandonné de tous, et qu'il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu ». (Morf, IV, p. 383.)

continuer à gouverner moi-même, et maintenant plus que jamais, puisque cela va bien. » Et encore vers le milieu du même mois : « Cela continue à aller très bien. Je suis maître chez moi comme jamais, et chacun est gai et content. Niederer n'a plus la moindre influence. Dans les classes et partout règnent l'activité et l'ordre. Quand je parle, on m'écoute. J'ai vaincu, et je suis devenu le maître comme je ne l'avais jamais été... Quand vous reviendrez, tout cela vous réjouira [1]. » Mais, à la fin de janvier, il y avait eu de nouveau un orage intérieur, ainsi que le montre ce billet, envoyé par Pestalozzi à Niederer après une nuit d'insomnie, et dont le langage bizarrement imagé révèle l'exaltation fébrile de l'écrivain :

Après une nuit épouvantable. Le sang de l'agneau dans la gueule du lion ne le fait pas frémir; au contraire, c'est pour lui comme le lait de la mère pour le nourrisson; car la férocité est sa nature. Je ne t'adresserai plus désormais aucune prière, aucune plainte ne sortira plus de mes lèvres. Dieu viendra en aide au malheureux qui avait mis son espoir en toi : il l'empêchera de désespérer dans sa misère, de désespérer de toi et de lui-même. A toi, à la fin de ce mois de janvier dont l'anniversaire a été célébré par toi avec des paroles si pleines d'élévation religieuse et de sentiment filial.

PESTALOZZI [2].

Dans le courant de février, on découvrit de fâcheuses irrégularités dans la comptabilité de l'institut. Il fallut congédier le nouveau gérant et sa femme. A la suite de cet incident, la « commission économique » résigna ses fonctions, et Pestalozzi reprit toute sa liberté.

Le personnel enseignant allait s'augmenter de plu-

1. Morf, IV, pp. 382-384.
2. Publié par Biber, *Beitrag* etc., p. 127.

sieurs collaborateurs capables. Nabholz, il est vrai, dont on avait espéré le concours, n'avait pu venir, et Niederer ne réussit pas non plus à décider le musicien Nägeli à quitter Zurich pour Yverdon. Mais Jullien envoya de Paris, en février, un maître distingué, Boniface [1], le futur grammairien; et en même temps un Allemand très capable, Stern, entra à l'institut comme maître de latin et de grec. Schmid, à qui Niederer continuait à écrire des lettres pressantes, lui parlant d'un « triumvirat » à former pour le salut de l'institut [2], remit sa démission aux autorités autrichiennes, et promit qu'il arriverait à Yverdon en avril.

Mme Pestalozzi, bien qu'elle quittât Neuhof à regret [3], revint prendre sa place aux côtés de son mari, rame-

1. Alexandre Boniface (1790-1841) était un élève d'Urbain Domergue, et s'était déjà fait connaître par diverses publications lorsqu'il se rendit à Yverdon, où il séjourna trois ans. Il fonda plus tard à Paris, en 1822, une maison d'éducation dont il garda la direction jusqu'à sa mort. Sa *Grammaire française* a fait longtemps autorité. — M. de Guimps, qui fut l'élève de Boniface à Yverdon, parle de lui en ces termes (p. 383) : « Boniface avait le naturel, la gaieté, la vivacité et les saillies d'un vrai gamin de Paris, mais en même temps il était bon et simple de cœur; il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre, pour admirer et pour aimer Pestalozzi; il devint le centre de tout ce qui parlait français, et son influence fut excellente. Les enfants l'aimaient, car il se faisait leur camarade, et ils le respectaient, bien que son extérieur fût peu imposant; petit de taille, il était excessivement myope, et portait habituellement des pantoufles rouges ou vertes, ce qui alors semblait à Yverdon une prodigieuse excentricité. »

2. Le 10 février : « Seul je ne puis rien; tu sais ce qui me manque. Mais avec toi et une couple d'autres hommes nobles et distingués, je ne doute pas de la réalisation d'un ciel pédagogique sur la terre ». Le 15 février : « Pestalozzi, toi et moi, nous formerions un triumvirat... Si tu acceptes de venir travailler ici fraternellement à mes côtés, réponds par le retour du courrier. » (*Wahrheit und Irrthum*, pp. 14 et 15.)

3. Lettre à sa belle-sœur Mme Grosse, publiée dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1884, p. 14.

nant avec elle la fidèle Lisabeth. Elles arrivèrent à Yverdon au milieu de mars 1815, à la grande joie de Pestalozzi. Lisabeth fut réinstallée dans ses fonctions de ménagère.

Schmid fit sa rentrée à l'institut au commencement d'avril, comme il l'avait annoncé.

Nous avons déjà rappelé le grand bouleversement politique qui signala l'année 1814. Nous devons nous y arrêter un instant, à propos d'un écrit de Pestalozzi qui fut provoqué par ces mémorables événements. Pestalozzi s'était réjoui de la chute de Napoléon, en qui il voyait un ennemi de l'éducation populaire; il espérait que les souverains alliés, qui avaient promis à leurs peuples la liberté, tiendraient leur parole. Il ne tarda pas à être désabusé. Le rétablissement de la paix, tout au moins, fut le résultat du triomphe de la coalition. Un autre résultat, moins satisfaisant, fut la modification apportée dans la constitution politique de la Suisse; des coups d'État au profit des patriciens eurent lieu dans les principales villes; l'Acte de médiation fut aboli et remplacé par un Pacte fédéral, que le Congrès de Vienne sanctionna en 1815, et qui ramena la Suisse de vingt ans en arrière. Pestalozzi, cette fois encore, jugea de son devoir de citoyen de faire entendre sa voix au milieu de la crise : il écrivit en 1814 et publia en 1815 une brochure politique, assez volumineuse, mais qui n'eut aucune influence sur l'opinion. Très déclamatoire et reproduisant une partie des idées des *Nachforschungen*, l'appel de Pestalozzi *A l'innocence, au sérieux et à la magnanimité de mon époque et de ma patrie*[1] est une

1. *An die Unschuld, den Ernst und den Edelmuth meines Zeitalters und meines Vaterlandes*; Yverdon, 1815.

œuvre pleine de nobles sentiments, mais où la décadence intellectuelle commence à se faire sentir.

Lorsque Schmid arriva à Yverdon, il trouva Pestalozzi fort indisposé contre Niederer; la présence de Mme Pestalozzi et de Lisabeth avait contribué à rendre la situation plus tendue. « Mme Pestalozzi, raconte Schmid, me demanda sans détours, le jour même de mon arrivée, si je venais pour Niederer ou pour son mari. Ma réponse fut simple. Mais je lui montrai la nécessité d'endurer et de se taire [1]. »

Reçu par Niederer en allié et en frère, Schmid proposa et fit accepter des réformes salutaires. Il possédait l'art, inconnu à Niederer, de diriger Pestalozzi et de triompher de son entêtement en ménageant sa susceptibilité et en lui laissant croire qu'il décidait et gouvernait lui-même. Sur l'initiative de Schmid, un certain nombre de maîtres inutiles furent renvoyés (il y avait à ce moment-là vingt-deux maîtres pour soixante-dix huit élèves, dont seize n'étaient que des demi-pensionnaires [2]); le traitement de ceux des maîtres restants qui recevaient plus de trente louis fut réduit de moitié, à partir du 1er juillet, et le nombre des leçons que chacun d'eux avait à donner fut augmenté; on fit rentrer des créances arriérées, on supprima des dépenses inutiles; l'imprimerie qui avait été installée au château dut enfin disparaître. Une régularité inconnue auparavant fut introduite dans la marche de l'établissement. Pestalozzi, heureux de se sentir secouru et protégé par une main énergique, approuvait tout ce que voulait Schmid; et si indispensables étaient les mesures sévères prises par celui-ci contre les

1. *Wahrheit und Irrthum*, p. 16.
2. *Meine Lebensschicksale*, p. 60.

abus, que chacun se soumit d'abord sans murmurer. Niederer et sa femme applaudissaient à des actes de vigueur dont ils voyaient clairement l'urgente nécessité [1]. Quant à Mme Pestalozzi et à Lisabeth, elles se montrèrent les plus fermes alliées de Schmid, qui leur apparaissait comme le sauveur de la maison.

Mais il y eut des mécontents; et, une fois que le danger d'une imminente dissolution de l'institut parut conjuré, ces mécontents commencèrent à manifester ostensiblement le déplaisir que leur causaient l'attitude et les procédés de Schmid. Une ligue se forma contre lui. Sur ces entrefaites, Mme Pestalozzi vint à mourir (11 décembre 1815), à l'âge de soixante-seize ans. Très affligé de la perte de sa compagne, Pestalozzi

1. Mme Niederer écrit à Muralt, le 9 mai 1815 : « L'état de l'institut a été longtemps désespéré, ainsi que l'état des esprits, en qui ne subsistait plus ni courage, ni confiance dans la possibilité de maintenir l'existence de l'établissement... Mais réjouis-toi avec nous, cher et fidèle ami; l'association qui s'est fondée pour le bien de l'humanité est plus solide que jamais, la Providence veille sur elle. Stern, un homme capable et excellent, est ici comme maître. Nabholz, l'homme si respectable et si respecté de tous, reviendra certainement. Boniface, un Français, enseigne sa langue avec zèle et savoir. Leuzinger, très distingué dans les mathématiques; Egli, comme maître élémentaire de langue et de calcul; Schreiner, comme maître élémentaire; Hientsch, comme maître de musique actif et instruit; Angelini, un Italien, comme maître de dessin, très habile; et enfin, comme le nerf de l'ensemble, Schmid, qui nous est rendu, mûri et ennobli par l'expérience et la culture, et qui travaille au milieu de nous plein de force et d'activité, et probablement n'abandonnera plus un champ d'action qui convient à sa force et à son cœur : songe à une semblable association, à cette belle source d'espérances, et réjouis-toi avec nous de l'issue de la lutte. » (Lettre citée par M. Morf. t. IV. p. 423.) Il est singulier que Mme Niederer ne fasse pas mention de Krüsi. Quant à Niederer lui-même, comme depuis son mariage il vivait chez sa femme et n'allait à l'institut que pour y donner l'enseignement religieux, il est naturel qu'elle ne le désigne pas comme un membre de la collectivité réunie dans les murs du château.

trouva pourtant une consolation dans la pensée que « sa femme était morte avec la conviction que l'œuvre de son mari était sauvée [1] ». Mais la mort de Mme Pestalozzi allait devenir le signal d'une levée de boucliers contre Schmid, de la part de ceux que le gouvernement énergique du nouveau venu avait dérangés dans leur indolence ou blessés dans leur amour-propre [2].

Le 3 janvier 1816, dans une des réunions périodiques des maîtres de l'institut, Schmid fut violemment attaqué par le plus grand nombre des maîtres présents, et surtout par les Allemands. « Nous, maîtres allemands », a écrit plus tard l'un d'eux, le Saxon Blochmann, « que la personne de Pestalozzi avait seule attirés dans l'institut, et qui, dans notre affection pour lui, voulions bien le servir, mais non servir l'impé-

1. Lettre à Mme de Hallwyl, du 30 décembre 1815. (Morf, IV, p. 432.) — Deux ans auparavant, lors d'une maladie de Mme Pestalozzi. Rosette Kasthofer écrivait dans son journal ces paroles : « Comment Pestalozzi supportera-t-il le coup qui rompra un jour ce lien conjugal de plus de quarante-cinq années? Ils s'aiment tendrement, et ont fait de grandes choses l'un pour l'autre au cours de leur existence; pourtant, il y a en eux *deux âmes distinctes* qui ne pourraient jamais se réunir pour se confondre en une seule. En elle mourra une femme aimée, une digne et fidèle compagne, mais pas une parcelle du *moi* de Pestalozzi. Il demeurera tout entier, lors même qu'il l'aura perdue pour toujours; et c'est là-dessus que je fonde l'espoir certain de le voir triompher de la douleur qu'il ressentira. » (Morf, IV, p. 574.)

2. Schmid dit (*Wahrheit und Irrthum*, p. 41) que la querelle entre Niederer et lui commença le jour même de l'enterrement de Mme Pestalozzi. Une lettre de Nabholz à Pestalozzi, du 19 décembre 1815, citée par M. Morf (t. IV, pp. 433-435), paraît faire allusion à ce dissentiment. Nabholz y parle de la disposition de Schmid à mépriser tout ce qui n'est pas mathématiques, de la nécessité de la coopération effective de Niederer à la direction de l'institut. « Il faut, dit-il à Pestalozzi, que Schmid et Niederer se donnent la main; alors ta maison sera sauvée... Père, cette alliance entre Schmid et Niederer, tu dois à tes amis, à ton entreprise, à l'humanité, de la réaliser. »

rieux Schmid, nous fûmes les premiers, révoltés que nous étions de nous voir abaissés à une condition si humiliante, à nous prononcer contre lui [1]. » Boniface prit énergiquement la défense de Schmid. Le lendemain celui-ci déclara par écrit que, devant ces protestations, il se retirerait, laissant la place libre aux mécontents. Naturellement Pestalozzi prit le parti de Schmid; il fit à Niederer de vifs reproches. Niederer répondit que Schmid ne s'était pas montré à la hauteur de sa mission et avait trompé l'espoir que tous plaçaient en lui : « L'homme qui aurait dû être le général est tombé d'une façon de jour en jour plus visible dans un étroit esprit de caporalisme ».

Le 5 janvier, dans une nouvelle réunion des maîtres, Boniface lut un mémoire dans lequel il cherchait à démontrer que l'institut avait été précédemment mis en péril par la faute de certains collaborateurs de Pestalozzi, Niederer, Krüsi, Ramsauer et autres, et que Schmid, au contraire, avait sauvé la situation par ses réformes. Niederer, indigné de se voir mis en cause, écrivit à Pestalozzi que le langage de Boniface était une *infamie*, et que désormais lui, Niederer, ne remettrait pas les pieds à l'institut. Le dimanche 7 janvier, une déclaration fut signée par la plupart des maîtres, portant qu'ils ne pouvaient plus exercer d'action utile sur les élèves, tant que Schmid persévérerait dans sa manière d'agir à leur égard. Pestalozzi réussit toutefois à apaiser les esprits : il réunit le lendemain les deux partis, fit un discours touchant, entrecoupé de sanglots, et obtint le rétablissement momentané de la paix. Niederer consentit à reprendre ses leçons.

1. Blochmann, *Heinrich Pestalozzi, Züge aus dem Bilde seines Lefens*, p. 101.

Mais un nouvel orage allait bientôt éclater. Une querelle eut lieu (3 février) entre Boniface et Blochmann; ce dernier traita son collègue de « méprisable polisson ». Blochmann ayant refusé de rétracter cette injure, Pestalozzi lui signifia qu'il eût à quitter l'institut sur-le-champ. Soutenu par Niederer, Krüsi et Ramsauer, Blochmann alors rédigea un véritable acte d'accusation contre Schmid; ce document, signé par lui et par quinze autres personnes, maîtres, sous-maîtres ou adultes séjournant dans l'institut, fut remis solennellement à Pestalozzi, le dimanche 4 février. Celui-ci convoqua le même jour les mécontents à une conférence où Schmid lut une défense écrite. Comme ils se montraient intraitables et exigeaient que Schmid fût renvoyé, Pestalozzi leur déclara qu'il ne céderait pas, et qu'ils étaient libres de partir s'ils en avaient envie. Blochmann et les autres signataires de la protestation quittèrent l'institut peu de temps après [1]. Les Allemands retournèrent dans leur pays; Ramsauer partit pour Wurzbourg [2]. Quant à Krüsi, il se sépara de Pes-

1. Nous avons résumé ces incidents d'après le récit de M. Morf, t. IV, pp. 438-462.

2. Ramsauer avait accepté une place dans un établissement d'éducation nouvellement fondé à Wurzbourg. Il se sépara à l'amiable de ses collègues d'Yverdon; une lettre de Schmid à Pestalozzi (qui se trouvait en ce moment à Zurich; voir p. 330) contient le récit du banquet d'adieu qui fut offert à Ramsauer, le 4 avril, et dans lequel Niederer prononça un discours (Morf, IV, p. 496). En 1817, Ramsauer devint précepteur des jeunes princes Alexandre et Pierre d'Oldenbourg, se maria, et, sous l'influence de sa femme, tomba dans le piétisme. Il est mort à Oldenbourg en 1848. Ramsauer a publié deux ouvrages fort utiles à consulter comme documents pour la biographie et le caractère de Pestalozzi. L'un est intitulé *Courte Esquisse de ma vie pédagogique* (*Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, 1838), le second *Memorabilia* (*Memorabilien*, 1846). Nous extrayons de ce dernier une page très curieuse, consacrée à des appréciations confidentielles sur les principaux collaborateurs de Pestalozzi,

talozzi pour se consacrer tout entier à une entreprise particulière. Marié depuis quelques années déjà, il n'eût pu élever sa famille avec son modeste traitement; dès

appréciations que Ramsauer place dans la bouche de Pestalozzi lui-même :

« Pour faire voir avec quelle indulgence Pestalozzi jugeait les autres, comme il savait rendre justice à chacun, et combien, malgré la vivacité qui lui était particulière, il s'entendait à aplanir les différends, à concilier, à apaiser les mécontentements, en commençant par donner raison à l'accusateur sur un point, pour mettre aussitôt après en relief les bonnes qualités de l'accusé, je citerai les exemples suivants :

« Si l'on se plaignait de la grossièreté de Sch. (Schmid), il répondait : « C'est vrai, il a quelque chose de rude, et parle « vraiment trop grossièrement (parfois il disait : Il a les allures « d'un âne sauvage, *er geberdet sich wie ein Waldesel*); mais « c'est la suite de l'énergie de son naturel, il ne peut pas faire « autrement, car il faudrait qu'il fût un autre homme : mais « alors il ne serait plus ce qu'il est ».

« Si quelqu'un se plaignait de la paresse et de la négligence de K. (Krüsi), il répondait : « K. est maintenant un chien fai- « néant (*ein fauler Hund*), depuis des années il ne travaille plus « à ses cahiers d'enseignement; mais nous lui devons beaucoup « de reconnaissance, car dans les premières années il était d'une « fidélité à toute épreuve (*treu wie Gold*) ».

« Se plaignait-on de N. (Niederer), il disait : « Oui, tu as raison, « N. est trop emporté, mais il a le ver solitaire (*er hat aber den « Bandwurm*), et sans lui nous ne serions pas si loin ».

« De l'ami de l'institut J. (Julliên) : « Oui, il agit en cela comme « un Français superficiel (*ein leichtfertiger Franzose*); mais il « fait beaucoup pour la bonne cause, et nous devons supporter « aussi ses faiblesses ».

« Venait-on se plaindre de la ménagère Kr. (Lisabeth « Krüsi), il disait : « C'est vrai, elle est mal embouchée et c'est un « dragon (*sie hat ein böses Maul und ist eine Hexe*); elle ne me « traite moi-même pas mieux; mais elle a bon cœur et elle est « fidèle ».

« De M. (Muralt?) : « Tu as raison, moi aussi je n'aime pas ses « raffinements et ses grands airs; mais il a du goût et s'entend « mieux que personne à organiser quelque chose et à préparer « une fête ».

« De B. (Buss?) : « C'est vrai, B. ne fait rien pour la méthode, « mais les enfants l'aiment, et c'est une grande affaire ».

« De Mme N. (Mme Niederer) : « C'est un serpent (*sie ist eine*

1814, il avait fait des démarches pour obtenir dans quelque autre établissement un poste plus lucratif; n'ayant pu y réussir, l'idée lui vint de créer à Yverdon même un pensionnat de garçons, et telle était la bonté d'âme de Pestalozzi que, loin de s'opposer à un pareil projet, il l'encouragea : lorsque Krüsi ouvrit son pensionnat, ses premiers élèves lui furent fournis par Pestalozzi lui même, qui les tira de son propre institut pour les placer dans la maison de son collaborateur [1]. Krüsi devait répondre bien mal plus tard à cette générosité. Toutefois, lorsqu'il annonça à Pestalozzi, en février 1816, sa résolution de se séparer de lui, ce fut en termes affectueux; et Pestalozzi lui répondit en l'assurant de son amitié et de sa gratitude [2].

« *Schlange*), mais elle sait maintenir l'ordre et inspirer le res-
« pect. » (*Memorabilien*, pp. 25-26.)

On voit que le piétisme n'avait pas enseigné à Ramsauer la charité envers le prochain. Ce qu'il y a de plus singulier, — et c'est l'indice d'une naïveté qui rend son cas plus excusable, — c'est qu'il débite toutes ces méchancetés en les donnant comme autant de témoignages de l'indulgence et de la bonté d'âme de Pestalozzi.

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 60.

2. Voici la lettre de Krüsi à Pestalozzi (16 février 1816) : « Père! Les temps sont passés où je pouvais jouir du bienfait de ta présence. Il faut que je quitte ton établissement, tel qu'il est actuellement organisé et dirigé, si je ne veux pas perdre toujours plus le courage et la force de vivre pour toi et ton œuvre. Je désire que mes obligations envers l'institut prennent fin à l'expiration du mois prochain. Je rends grâce à Dieu de tout ce que tu as été pour moi et de ce que j'ai pu être pour toi. Pour ce en quoi j'ai manqué, je demande pardon à Dieu et à toi. Krüsi. » Pestalozzi répondit : « Cher Krüsi, je vois avec chagrin finir des relations que j'eusse vu avec plaisir durer jusqu'à mon dernier jour, si cela eût dépendu de moi; mais cela n'a pas pu être, et j'accepte ta déclaration dans les mêmes sentiments que j'ai toujours eus pour toi, priant Dieu qu'il veuille améliorer ma situation aussi au point de vue économique, et me mettre ainsi en état de te prouver combien m'est précieux le lien qui nous a si longtemps unis. Salue ta chère femme, embrasse ton enfant

L'institut avait conservé, avec Schmid, quelques bons maîtres, entre autres Boniface, Stern, Knusert, Hagnauer. Nabholz, que Pestalozzi ne cessait de presser de venir à Yverdon, avait obtenu enfin l'autorisation d'abandonner la cure de Waldkirch, et annonçait son arrivée pour l'automne. Niederer, bien qu'il eût pris parti contre Schmid pour Blochmann et les protestataires, continuait à exercer ses fonctions de maître de religion. A la suite des incidents du mois de février, une longue correspondance avait été échangée entre Pestalozzi et lui; cette correspondance, publiée par M. Morf[1], éclaire la situation et dévoile chez Niederer, raidi dans ses idées systématiques et aveuglé par ses antipathies, une véritable dureté de cœur. Il avait éprouvé une cruelle déception en voyant que son projet de « triumvirat » ne s'était pas réalisé. Dans ce « triumvirat », Pestalozzi, naturellement, ne devait avoir qu'un rôle tout passif; Niederer eût été l'inspirateur au service duquel Schmid aurait mis ses aptitudes pratiques, comme agent d'exécution. Or, il s'était trouvé que Pestalozzi avait entendu redevenir seul maître dans sa maison, et que Schmid, le voyant dans cette disposition, s'était rappelé « qu'il était venu pour Pestalozzi et non pour Niederer ». Il faut citer ici les propres paroles de Schmid :

Pestalozzi voulut garder l'institut entièrement entre ses mains, et refusa d'accorder à Niederer et à sa femme aucune part d'influence dans la direction de l'établissement. Il déclara que son intention était de continuer à diriger l'institut comme par le passé, mais en toute indépendance et avec mon aide; ajoutant que, si je lui refusais mon con-

et crois-moi pour toujours ton fidèle ami, PESTALOZZI. » (Morf, IV, p. 501.)

1. T. IV, pp. 462-492.

cours, il était prêt à céder l'institut à Niederer, à Mme Niederer et à moi, mais que, dans ce cas, il se retirerait lui-même à Neuhof pour y passer ses derniers jours. Devant une semblable déclaration, ajoute Schmid, mon devoir était tout tracé [1].

Niederer se vit ainsi mis à l'écart, tandis que Schmid était devenu l'homme de confiance de Pestalozzi, qui ne faisait rien sans le consulter. Schmid méritait-il cette confiance? et, d'autre part, l'espèce de disgrâce qui atteignait Niederer avait-elle sa raison d'être? Les biographes de Pestalozzi sont très divisés sur ce point. Les uns ont traîné Schmid dans la boue en élevant Niederer jusqu'aux nues; d'autres, prenant la défense de Schmid, ont fait de Niederer le dernier des misérables. Pour nous, après avoir étudié attentivement toutes les pièces du procès, nous sommes arrivé à cette conclusion : que ni à Niederer ni à Schmid on ne peut reprocher d'*actes malhonnêtes*; qu'il n'est pas nécessaire, pour justifier ou expliquer la conduite de l'un, d'attribuer à l'autre des intentions coupables et des sentiments vils; et que l'orgueil froissé, l'entêtement, la rancune, la dureté de cœur sont tout ce que l'observateur attentif peut trouver au fond des tristes débats que nous allons avoir à raconter. C'est déjà beaucoup trop, sans doute, et ni l'un ni l'autre des deux rivaux ne saurait échapper, sous ce rapport, à un blâme sévère.

Pestalozzi, on le sait, se sentait mal à son aise dans les spéculations métaphysiques de Niederer, et nous avons vu combien le caractère entier et violent de celui-ci l'avait rendu malheureux. On comprend qu'il se soit donné de tout son cœur à Schmid, dans lequel il retrou-

1. *Wahrheit und Irrthum*, p. 40.

vait le plus aimé de ses anciens élèves, celui en qui s'incarnait pour ainsi dire à ses yeux sa méthode. Que Schmid, après avoir accepté la mission de réorganiser l'institut et de prévenir un désastre financier, s'y soit employé sérieusement ; qu'il se soit proposé pour but, avant tout, de sauver Pestalozzi de la banqueroute, et, par conséquent, de créer des ressources pour remplir la caisse vide, nous ne pouvons voir là rien de répréhensible, et ceux qui se sont avisés de lui en faire un reproche nous paraissent fort mal inspirés. Qu'il ait pris sur Pestalozzi l'ascendant qu'une volonté forte doit naturellement avoir sur un caractère faible, on ne saurait le trouver mauvais que s'il avait fait de cet ascendant un usage abusif : or, l'examen de ses actes montre, croyons-nous, qu'il a géré les affaires de Pestalozzi en homme sensé et en mandataire consciencieux. Niederer, d'autre part, ne pouvait qu'être douloureusement affecté de constater la diminution graduelle de son influence ; jugeant, en toute sincérité, que Schmid, malgré les qualités qu'il lui reconnaissait, lui était intellectuellement inférieur, il a dû déplorer l'aveuglement de Pestalozzi donnant la préférence au moins digne. Bientôt il s'est vu en butte à des suspicions injustes, qui paraissaient mettre en cause son désintéressement ; blessé dans ses plus intimes susceptibilités, il a cru à son tour à la mauvaise foi d'autrui ; lui dont la probité était à toute épreuve, il a fini par accuser et laisser accuser, non seulement Schmid, mais Pestalozzi, de mensonges et de vues intéressées. Nous verrons par quelle série de malentendus et de fautes bientôt irréparables on allait en arriver là.

Peu après le retour de Schmid, Niederer apprenait qu'il courait dans le public et parmi les maîtres de l'institut des bruits fâcheux sur son compte : on le repré-

sentait comme ayant cherché à écarter Pestalozzi pour s'emparer de l'institut; on ajoutait qu'il avait proposé à Schmid de s'associer à lui pour cette entreprise, mais que Schmid avait refusé de l'aider à dépouiller Pestalozzi de sa propriété. Niederer dédaigna d'abord ces commérages; mais lorsque eut éclaté la scission, en février 1816, il ne voulut pas rester sous le coup d'imputations qu'il regardait comme offensantes. Pestalozzi, sur sa demande, s'empressa de lui délivrer une attestation, en date du 1er mars 1816, conçue en ces termes [1] :

Je soussigné déclare qu'il y a environ deux ans j'ai exprimé souvent le désir de céder mon institut à quelqu'un qui fût mieux que moi en état de le diriger. C'était à cette époque une chose généralement connue; et, lorsque feu mon épouse, accompagnée de sa fidèle amie Mme Krüsi (Lisabeth), se fut éloignée d'Yverdon pour se retirer dans sa propriété (Neuhof), le bruit courut partout, à Zurich, à Berne, à Schaffhouse, que l'affaire était réellement faite et que l'institut était cédé à M. Niederer. Les maîtres de mon établissement eux-mêmes crurent que je l'avais fait, ou que j'allais le faire. La nouvelle était inexacte. Au contraire, M. Jullien et plusieurs amis qui s'intéressaient à ma situation prirent à cette époque des mesures qui avaient évidemment pour but la conservation de l'établissement entre mes mains. Dès le début, d'ailleurs, j'avais démenti ce bruit chaque fois que j'en avais trouvé l'occasion; et je devais d'autant plus le faire, que M. Niederer ne m'avait jamais parlé de cette cession. Je lui dois le témoignage public qu'il n'y a jamais eu une syllabe échangée entre nous à ce sujet. Il ne m'a jamais exprimé le désir de posséder mon établissement. Mais s'il l'avait fait, je suis convaincu que Niederer, le vieil ami de Pestalozzi, l'aurait fait dans l'intention de me soulager du fardeau sous lequel j'étais écrasé. Toute personne qui me connaît et qui a pu m'entendre parler de Niederer sait que je le regarde comme absolument incapable d'avoir

1. Biber, *Beitrag zur Biographie H. Pestalozzi's*, pp. 107-109.

pu concevoir ce désir à mon détriment. Il n'est pas dans son caractère de nourrir un projet intéressé. Il serait bien plutôt capable de nuire à ses propres intérêts par des sacrifices imprudents, que de rechercher par des moyens malhonnêtes à s'assurer un avantage matériel.

PESTALOZZI.

A cette attestation, Schmid en joignit une seconde, dont voici le texte :

Le soussigné ajoute à la présente attestation de M. Pestalozzi la déclaration suivante. Je n'ai entre les mains aucun fait qui puisse établir que M. Niederer ait réellement fait des démarches pour obtenir l'institut. Le bruit généralement répandu que tel était le cas, et les lettres écrites par divers maîtres de l'institut, etc., à ce sujet, ont leur origine dans des propos tenus par M. Pestalozzi. Il était alors fatigué de l'institut, et disait à qui voulait l'entendre qu'il le céderait à M. Niederer; je suis parfaitement convaincu que si M. Niederer l'eût désiré, — ce qui n'était pas, — il l'aurait obtenu. Il me paraît en conséquence évident aux yeux de tous qu'il n'a fait aucune démarche tendant à ce but.

JOSEPH SCHMID.

Ces deux documents établissent clairement, d'une part le désintéressement de Niederer, d'autre part la loyauté de Pestalozzi et de Schmid dans leurs relations avec lui. Mais la situation n'en restait pas moins très tendue. Niederer ne pouvait se résigner à ne plus jouer le premier rôle; il cherchait encore de temps en temps à faire prévaloir ses idées personnelles, et y mettait toujours une opiniâtreté qui exaspérait Pestalozzi. Celui-ci lui écrivit un jour :

Sois un ange, sois un dieu, j'y consens; mais, je t'en prie, traite-moi en homme, et agis à mon égard comme le moindre rustre agit à l'égard de son voisin, quand il est son ami Ne me mets pas constamment à la torture au nom de ta façon de comprendre mon œuvre, ou bien fournis-moi une preuve

certaine que ta façon de comprendre mon œuvre vaut la peine que je sois torturé en son nom. Si tu peux le faire, je suis prêt à subir la mort au milieu des tortures qu'il te plaira de m'infliger. Mais si tu ne peux pas le faire, laisse-moi vivre et respirer à ma façon, comme toi-même tu vis et respires à la tienne [1].

Pestalozzi avait pressé Schmid de faire auprès de Niederer une démarche conciliante. Schmid y consentit, et écrivit à Niederer (12 mars 1816); mais le ton de sa lettre ne fit que redoubler l'irritation de son rival. Niederer répondit :

Vous ne m'avez jamais compris et vous ne me comprendrez jamais; il faudrait pour cela qu'il y eût en vous une nouvelle naissance. Je me ris de vos critiques, et je méprise votre correspondance avec tout ce qui s'y rattache. Je n'espère rien de vous, je ne veux rien de vous, mais je ne vous crains pas [2].

Il y eut pourtant, à partir d'avril 1816, une période d'apaisement. Pestalozzi s'accorda à Pâques quelques jours de vacances. Une dame allemande, écrivain distingué et auteur de plusieurs ouvrages d'éducation, Betty Gleim, qui s'était déclarée sa fervente admiratrice, était venue passer une semaine à Yverdon; Pestalozzi l'accompagna ensuite à Zurich, où il resta quinze jours. Là, il rencontra la mystique Mme de Krüdener [3], dont les idées religieuses firent sur lui une très vive impression, et le raffermirent dans ses projets

1. Billet du 5 mars 1816. (*Wahrheit und Irrthum*, p. 18.)
2. Morf, IV, p. 492.
3. La célèbre Mme de Krüdener se trouvait en Suisse depuis la fin de 1815, et ses prédications bizarres et enthousiastes agitaient le peuple des campagnes, qui la suivait en foule dans ses pérégrinations. Elle fut expulsée du territoire helvétique en 1817, et alla mourir dans son pays natal, la Russie (1824).

philanthropiques, que les bruyantes querelles de son entourage risquaient de lui faire perdre de vue [1]. A son retour, il écrit à Nicolovius :

Je veux te parler à cœur ouvert. Si je ne réussis pas à préparer au moins, de mon vivant, l'application de l'idée de l'instruction élémentaire dans les écoles de pauvres et les écoles populaires, et à en assurer l'exécution après ma mort, ne fût-ce que sur une petite échelle, la chose essentielle par laquelle je puis encore servir l'humanité sera perdue. Il en sera de même si je ne me trouve pas, avant ma mort, en situation de réunir autour de moi un certain nombre de jeunes gens *pauvres*, que j'aurai librement choisis, afin de les préparer aux parties les plus rudimentaires de l'éducation populaire, et non seulement de les instruire, mais de les enthousiasmer pour cette tâche [2].

La marche de l'institut était redevenue satisfaisante. Le nombre des élèves s'était accru. Beaucoup de ceux-ci étaient Anglais; l'Angleterre, en effet, commençait à s'intéresser à la méthode pestalozzienne. La France avait aussi fourni un assez fort contingent : Jullien avait amené à Yverdon, au printemps de 1816, vingt-quatre jeunes Français. L'enseignement ne laissait plus rien à désirer; les maîtres remplissaient leur tâche avec zèle [3]. Le péril financier immédiat était conjuré : les dépenses de l'institut se trouvaient mises en équilibre avec les recettes; et, quant aux dettes, Schmid avait formé le projet de les payer au moyen des bénéfices qui pourraient être réalisés sur une édition complète des œuvres de Pestalozzi. Des négociations à cet

1. Lettre à Schmid, du 8 avril 1816, citée par M. Morf, t. IV, p. 496.
2. A. Nicolovius, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*, p. 234.
3. On a des lettres de Niederer à diverses personnes qui rendent témoignage de cet état des choses; elles sont citées par M. Morf, t. IV, pp. 492, 507, 508.

effet furent reprises, dans l'automne de 1816, avec le libraire Cotta, de Stuttgart.

Le musicien lucernois Schnyder von Wartensee (né en 1786), qui a laissé une certaine réputation, fut appelé à Yverdon par Pestalozzi en août 1816, en remplacement d'un maître de musique dont l'enseignement était insuffisant. Schnyder eut à donner des leçons à la fois dans l'institut de jeunes filles de Mme Niederer et dans celui des garçons, et il fut logé, avec sa jeune femme, chez Niederer. Il séjourna à Yverdon pendant une année [1]. Les *Souvenirs* qu'il a dictés dans sa vieillesse, publiés récemment, contiennent des renseignements intéressants sur Pestalozzi et ses collaborateurs. Voici le jugement qu'il porte sur Schmid et sur Niederer : « Niederer était un idéaliste, muni de culture philosophique et d'un esprit étendu (*vielseitig*) ; Schmid, un réaliste à l'esprit étroit (*einseitig*). La tête de Niederer planait dans l'éther, ses pieds, sans point d'appui solide, étaient suspendus dans les nuages. Les pieds de Schmid étaient solidement fixés à la terre et sa tête restait dans une atmosphère inférieure. Tous deux étaient, selon l'expression de Pestalozzi, des « forces prodigieuses » (*unghüri Kräfte*), et ne se ressemblaient qu'en ce point, qu'à tous deux manquait également l'*amour*, qui, dans le cœur de Pestalozzi, brûlait d'une flamme si pure et si vive [2]. »

1. En quittant Yverdon, Schnyder von Wartensee se rendit à Francfort, où la recommandation de Pestalozzi lui créa aussitôt d'avantageuses relations. Il se fixa dans cette ville, et c'est là qu'il est mort en 1868. Il entretint une liaison d'amitié avec Frœbel, à la disposition duquel il mit, en 1831, son château de Wartensee, au bord du lac de Sempach, pour y installer un institut d'éducation.

2. *Lebenserinnerungen von X. Schnyder von Wartensee*, Zurich, Hug, 1888, p. 293.

L'enseignement mutuel, créé en Angleterre par Joseph Lancaster et le Dr Bell, se trouvait alors dans sa plus grande vogue. La Société pour l'instruction élémentaire, qui s'était fondée à Paris en 1815, cherchait à l'introduire en France. Nombre de personnes qui s'intéressaient à l'éducation populaire, mais qui n'avaient pas profondément étudié les questions pédagogiques, s'imaginaient volontiers que la méthode de Pestalozzi et les procédés des deux Anglais étaient une seule et même chose; d'autres, plus au courant, estimaient que du moins il y aurait un grand avantage à associer les deux systèmes d'éducation. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit Stapfer lui-même, entraîné par le courant de l'opinion, émettre ce vœu singulier. Il écrivit de Paris à Pestalozzi, le 23 janvier 1816 :

Ce que nous désirons beaucoup, c'est de voir votre méthode psychologique fraterniser avec les exercices hiérarchico-militaires des Anglais Lancaster et Bell. Ces exercices, comme enveloppe ou véhicule de votre système d'éducation si profondément calculé pour le complet et sûr développement des facultés humaines, favoriseraient considérablement la vulgarisation et l'adoption de la méthode. Avez-vous lu, cher ami, ou votre digne et respectable Niederer — auquel j'envoie un cordial salut — a-t-il lu le livre de Laborde sur les tentatives de Bell et de Lancaster [1]?

Bell lui-même vint à Yverdon dans l'été de 1816; il voulait juger par ses yeux de la valeur de cette méthode pestalozzienne dont la réputation, arrivée jusqu'en Angleterre, paraît lui avoir inspiré quelque inquiétude. Un ancien élève de Pestalozzi, Ackermann, qui assista à l'entrevue, nous en a laissé un récit intéressant, que nous traduisons :

1. Lettre publiée dans les *Pestalozzi-Blätter*, 1889, p. 38.

Comme le Dr Bell ne parlait ni l'allemand ni le français, il me pria de lui servir d'interprète auprès de Pestalozzi. Le hasard le favorisait : il y avait justement ce jour-là des examens publics dans l'institut. Je ne quittai pas Bell un instant, traduisant, expliquant, attirant son attention sur tout ce que je croyais pouvoir l'intéresser. Mais rien ne paraissait lui plaire; à la fin seulement, les exercices militaires des élèves lui arrachèrent quelques témoignages d'approbation.

Nous pensâmes qu'il n'avait peut-être pas eu l'occasion de pénétrer suffisamment dans l'esprit de l'enseignement donné à l'institut, lequel était, comme on le sait, essentiellement *euristique*; nous lui amenâmes donc quelques élèves dans une salle particulière, et nous l'invitâmes à les examiner lui-même. Il leur demanda de lui donner la démonstration du théorème de Pythagore. L'un des élèves fit ce qui était demandé. Mais Bell dit que cette démonstration n'était pas la bonne, que dans les écoles anglaises on en avait une autre. L'élève répondit qu'il pouvait démontrer encore le théorème d'une autre façon; et ses camarades dirent qu'ils avaient trouvé plusieurs autres démonstrations. Je crois que jusqu'à douze manières différentes de démontrer ce théorème avaient été trouvées par les élèves eux-mêmes. Deux ou trois démonstrations furent faites encore pour voir si l'une d'elles ne serait pas la démonstration anglaise, mais inutilement. Sur quoi le Dr Bell déclara que la démonstration enseignée dans les écoles d'Angleterre était la meilleure.

Il fut impossible de faire comprendre au pédagogue enfermé dans son système qu'au lieu d'inculquer à ses écoliers des formules et des recettes toutes faites, il eût été infiniment préférable de développer chez eux l'intelligence et le raisonnement, afin qu'ils pussent s'aider eux-mêmes dans les diverses circonstances de la vie, et trouver eux-mêmes les formules et les recettes dont ils auraient besoin.

On convint pour le lendemain d'une entrevue dans laquelle Pestalozzi et Bell exposeraient chacun leurs idées sur l'éducation populaire. Bell désirait en outre faire une démonstration pratique de son système. Tout ce qu'il y avait de maîtres au château, d'étrangers et de notabilités dans la ville, vint assister à cette conférence, qui pouvait avoir des conséquences importantes. Pestalozzi commença à expliquer

ses principes avec toute la précision dont il était capable, avec toute la clarté que comportait la traduction d'une langue dans une autre. Mais il ne persuada point son auditeur. Lorsqu'il vint à parler, par exemple, de l'activité chez les enfants, et dit entre autres choses qu'il se servait aussi peu que possible de l'amour-propre, cet instinct déjà trop fort et qu'il fallait éviter de surexciter; qu'il avait recours à des mobiles plus purs, comme l'attachement au devoir, l'amour pour les parents et les maîtres, et par-dessus tout l'intérêt pour l'étude elle-même, intérêt qui devait être éveillé chez l'enfant par un enseignement approprié au degré de son développement intellectuel, — Bell répondit que tout cela était fort beau, mais que lui, Bell, obtenait davantage et qu'il fondait précisément son système sur ce puissant moteur, *this powerful engine.*

Il annonça alors qu'il allait procéder à sa démonstration pratique. Pestalozzi s'installa sur son canapé, et les personnes présentes sur trois côtés d'un carré tracé sur le plancher avec de la craie, Bell et son interprète occupant le quatrième côté du carré.

Alors commencèrent les exercices sur les lettres et les syllabes, avec toutes les petites compétitions qui les accompagnaient, reposant sur une foule de puérilités : un élève montrait-il de l'hésitation, tenait-il mal son livre, le laissait-il tomber, ne gardait-il pas l'attitude prescrite, tournait-il à droite au lieu de tourner à gauche, autant de fautes qui lui faisaient perdre son rang. Il simula de la même façon une leçon de calcul, et même une leçon de religion, c'est-à-dire de catéchisation sur ce modèle : « Dieu a créé le monde; — Qui a créé le monde? — Qu'est-ce que Dieu a créé? » etc.

Je me retournai vers Pestalozzi, pour voir ce qu'il pensait d'un pareil enseignement. Il était assis sur le canapé, et mâchait le bout de sa cravate, comme il avait l'habitude de faire lorsqu'il en portait une dans les occasions solennelles. Était-ce le témoignage d'une satisfaction intérieure, ou l'indice de son mécontentement? Au lecteur de décider.

Le lendemain, Bell partit pour Fribourg, où il allait visiter les écoles placées sous la direction du célèbre Père Girard. Jullien et moi nous l'accompagnâmes. Avant notre séparation, il me prit à part et me parla ainsi : « J'ai appris maintenant à connaître la méthode de votre Pesta-

lozzi. Croyez-moi, dans douze ans personne n'en parlera plus; la mienne, au contraire, sera répandue dans tout l'univers [1]. »

Ici se place un incident qui était resté mal connu, et sur lequel M. Morf, par la publication de nombreux documents inédits, a tout récemment fait la lumière. Il s'agit de la venue à Yverdon de l'éducateur prussien Lautz et du groupe d'amis qui l'accompagnaient. Lautz était un jeune Israélite très cultivé, disciple enthousiaste de Fichte, et qui avait rêvé, comme son maître, la régénération de l'Allemagne par l'éducation. Il était riche, et avait fondé à Berlin un institut de jeunes garçons [2]; mais, mécontent de voir dans les régions gouvernementales la réaction reprendre le dessus, il cherchait pour son activité un terrain où elle pût s'exercer plus librement. Au printemps de 1816, il se mit en rapport avec Pestalozzi : il lui offrit sa collaboration et celle de trois amis, ainsi que les ressources financières nécessaires pour assurer la continuation de son entreprise. Il fut convenu que les quatre jeunes Prussiens viendraient à Yverdon faire connaissance avec l'institut et essayer s'ils y trouveraient un terrain favorable pour la réalisation de leurs projets. Ils arrivèrent en octobre 1816 [3], furent chargés aussitôt d'une partie de l'enseignement, et s'enquirent des motifs qui avaient amené le dissentiment entre Niederer et Schmid. Ils entendirent l'un et l'autre exposer son point de vue dans les conférences régulières des maîtres de l'institut. Lautz déclara que la « rhétorique »

1. Ackermann, *Erinnerungen aus meinem Leben bei Pestalozzi*, 1846, pp. 12-16.

2. *Lebenserinnerungen von X. Schnyder von Wartensee*, p. 327.

3. Les amis de Lautz s'appelaient Salomon, Kalisch et Itzig, tous trois Israélites comme lui.

(*rhetorische Floskeln*) de Niederer lui paraissait creuse, et se rangea du côté de Schmid, tout en reconnaissant que celui-ci était trop exclusif, trop porté à enfermer toutes les activités dans le cadre étroit d'une discipline uniforme, et en réclamant un plus libre jeu pour la personnalité de chacun. Mais il voulut garder encore un certain temps une attitude expectante, pour mieux se rendre compte de la situation [1].

Niederer, de plus en plus aigri, finit par prendre une

1. Schnyder von Wartensee raconte, sur un ton enjoué, une manœuvre imaginée en ce temps-là par les ennemis de Schmid pour le perdre, mais qui tourna à leur propre confusion. Nous traduisons littéralement ce récit, qui dénote chez son auteur un parti-pris bien prononcé :

« Les maîtres de l'institut avaient résolu de célébrer l'anniversaire de Pestalozzi, le 12 janvier 1817, avec un éclat particulier. Afin de pouvoir travailler plus librement aux préparatifs de la fête, on persuada à Pestalozzi d'aller passer quelques jours à Soleure chez son ami le général Kosciuszko. Le mauvais temps l'empêcha d'aller plus loin que Berne, et il revint à Yverdon l'avant-veille de la fête... Malgré la complète réussite de toutes les parties du programme, Pestalozzi garda tout le temps un visage froid et contraint. Voici quelle était la raison de cette attitude. Le parti de Niederer, toujours préoccupé d'anéantir la domination exercée par Schmid sur le faible Pestalozzi, avait cru trouver enfin un sûr moyen pour y réussir : le bruit s'était répandu, en effet, que Schmid avait séduit une servante de l'institut, et que les suites de cette faute étaient déjà visibles. Les adversaires de Schmid commirent la maladresse de faire examiner la servante par un médecin, et cet examen démontra d'une façon péremptoire l'innocence de la jeune fille. Cet incident avait eu lieu avant le départ de Pestalozzi pour Berne, et Schmid fut aussitôt mis au courant par la servante indignée; mais il ne dit rien à ce moment et attendit le retour de Pestalozzi : alors, à son arrivée, il distilla lentement le poison dans le cœur du vieillard, et réussit sans peine à lui persuader que la fête qui allait avoir lieu ne serait qu'hypocrisie et fausseté. Pestalozzi fut très irrité. Il ne voulut pas néanmoins troubler la solennité, mais elle lui apparut, ainsi que l'avait voulu Schmid, comme une démonstration hypocrite : de là son attitude froide et indifférente. » (*Lebenserinnerungen von X. Schnyder von Wartensee*, pp. 323-327.)

résolution qui devait mettre un terme à la situation fausse dans laquelle il se trouvait depuis sa brouille avec Schmid. Par une lettre du 22 janvier 1817 [1], il annonça à Pestalozzi qu'il ne pouvait plus continuer son service dans l'institut, et qu'il renonçait en conséquence à son traitement à partir du 1er janvier précédent. Pestalozzi, très affecté, pria instamment Niederer de revenir sur sa décision, mais celui-ci resta inflexible, et déclara qu'il ne lui était pas possible, sans faire violence à sa conscience, de conserver des fonctions dans un établissement dont l'esprit n'était plus le véritable esprit pestalozzien. La seule chose qui put être obtenue fut qu'il achèverait l'instruction religieuse de ceux des élèves qu'il était chargé de préparer à la première communion pour le dimanche de Pentecôte 1817.

Cependant les pourparlers avec le libraire Cotta avaient continué. En décembre 1816, Pestalozzi lui avait envoyé un projet de traité; et, pour hâter la conclusion des négociations, Schmid se rendit lui-même à Stuttgart, en février 1817; muni de pleins pouvoirs, il sut mener l'affaire vivement et habilement, et quelques jours plus tard rentra à Yverdon porteur d'un traité en bonne forme, qui garantissait à Pestalozzi des conditions inespérées et des plus avantageuses. Ces conditions étaient les suivantes : le libraire s'engageait à payer à Pestalozzi, comme droits d'auteur, trois louis par feuille d'impression; en outre, une souscription publique à l'édition devait être ouverte, et la moitié du prix des exemplaires souscrits devrait appartenir à Pestalozzi.

Pendant l'absence de Schmid, Lautz s'ouvrit à Pes-

1. Cette lettre est mentionnée dans la sentence arbitrale du 30 novembre 1824. (Biber, *Beitrag zur Biographie H. Pestalozzi's*, p. 289.)

talozzi, et lui fit connaître les conditions auxquelles, après réflexion, ses amis et lui étaient disposés à assurer définitivement à l'institut leur coopération personnelle et leur concours financier. Il avait subitement changé d'opinion sur Schmid [1]; il exigeait en conséquence que Pestalozzi reprît à celui-ci l'autorité qu'il lui avait confiée; qu'une autre personne fût chargée de la direction pédagogique et économique de l'institut, et que Lautz et ses amis fussent consultés, à l'avenir, sur tous les choix relatifs au personnel enseignant. Pestalozzi, avant de prendre une décision, voulut consulter sur ces propositions Mieg [2], son conseiller ordinaire; celui-ci lui répondit (lettre du 2 mars) qu'il serait hasardeux de remettre l'avenir de l'institut entre les mains d'hommes nouveaux et encore peu familiers avec la méthode pestalozzienne; et que la solution qui lui paraîtrait la meilleure serait que « Schmid, Niederer et Krüsi, oubliant leurs griefs et leurs idées particulières, s'unissent de nouveau pour la prospérité de l'établissement et l'exécution des vues de leur maître commun [3] ». Pestalozzi fit part de cette lettre aux trois intéressés; mais le sage conseil de Mieg ne fut pas écouté : Niederer et Krüsi se refusèrent absolument à aucun rapprochement, et déclarèrent qu'ils ne voulaient plus rien avoir de commun avec Schmid. Toutefois, Niederer conseilla d'appeler Nabholz, dont on avait attendu l'arrivée dès l'automne précédent, et qui

1. Schnyder von Wartensee dit que ce changement surprit tout le monde, mais que Lautz le lui expliqua à lui-même en lui déclarant qu'une observation plus attentive lui avait révélé l'indignité (*Scheusslichkeit*) de Schmid. (*Lebenserinnerungen*, p. 329.)

2. Mieg, qui était devenu en 1814 précepteur des jeunes princes d'Ysenburg, habitait alors Lausanne avec ses élèves.

3. La lettre de Mieg a été publiée par M. Morf, t. IV, p. 519.

n'était pas venu encore, nous ne savons pour quelle cause. Pestalozzi jugea que la présence de Nabholz serait utile, en effet, et le pressa de venir à Yverdon.

La publication de l'édition générale confiée à Cotta, qui devait procurer à Pestalozzi des ressources considérables, allait commencer. L'annonce de la souscription fut faite en mars 1817, et Pestalozzi, à cette occasion, invita solennellement tous les amis de son œuvre à lui venir en aide [1]. L'invitation fut, en général, bien accueillie, quoique certains adversaires de l'institut pestalozzien qualifiassent de vulgaire spéculation cet appel à la bourse du public. Le succès financier de l'entreprise put être, dès ce moment, considéré comme assuré, et Pestalozzi se sentit plus que jamais reconnaissant envers Schmid, dont le savoir-faire avait procuré un pareil résultat.

Nabholz vint à Yverdon en mai. Lautz jugea aussitôt que c'était là l'homme dont il avait besoin afin de contre-balancer l'influence de Schmid; il insista vivement pour que Nabholz fût attaché à l'institut et chargé de l'éducation morale et religieuse. Pestalozzi donna son adhésion, et Nabholz se déclara prêt à accepter. Mais Schmid, qui voyait en ce dernier un allié de Niederer, fit de l'opposition. « La façon dont Schmid s'exprima dans les négociations relatives à la position que Nabholz occuperait dans la maison, provoquèrent chez celui-ci

1. Cet appel a été réimprimé dans les Œuvres, éd. Seyffarth, t. XIII, p. 161. M. de Guimps dit à ce sujet (p. 396) que Niederer et Krüsi trouvèrent cet appel « déshonorant » pour Pestalozzi, et que, n'ayant pu obtenir que celui-ci renonçât à le publier, ils se décidèrent alors « à quitter celui qu'ils appelaient leur père ». M. de Guimps, qui ne se préoccupe pas suffisamment de l'exactitude chronologique, a oublié que Krüsi avait quitté l'institut dès 1816, et que Niederer s'était séparé de Pestalozzi à la date du 22 janvier 1817.

un mécontentement extrême. Irrité, il ne voulut plus rien entendre, et quitta Yverdon sur-le-champ [1]. » Là-dessus, Lautz annonça à Pestalozzi que ses amis et lui avaient perdu, par le départ de Nabholz, tout espoir de voir l'institut s'organiser d'une façon conforme à leurs désirs; le devoir, ajoutait-il, leur commandait d'éviter jusqu'à l'apparence d'une approbation de l'état de choses existant : en conséquence, ils ne pouvaient prolonger davantage leur résidence chez Pestalozzi. En effet, ils abandonnèrent le château le jour même pour aller se loger dans une maison particulière. Lautz repartit pour la Prusse au milieu du mois suivant [2]; ses trois compagnons le suivirent au commencement d'août, mais, pour ne pas mettre Pestalozzi dans l'embarras, ils continuèrent jusqu'au moment de leur départ d'Yverdon à aller donner à l'institut les leçons dont ils s'étaient chargés [3].

1. Morf, IV, p. 524.

2. Pestalozzi était d'une si excessive bonté envers ceux même qui contristaient son cœur, qu'il donna à Lautz, sur sa demande, une lettre de recommandation pour Nicolovius.

3. L'épisode du séjour de Lautz et de ses amis dans l'institut n'a été mentionné par Pestalozzi qu'en termes très vagues: le nom même de Lautz n'est pas prononcé dans son récit. Cependant le passage a son importance, parce qu'il nous donne sur cette affaire l'appréciation du principal intéressé. Nous le traduisons :

« Subitement apparut au milieu de nous, comme s'il fût tombé du ciel, un homme qui disposait de ressources considérables; il était accompagné d'un groupe de jeunes gens instruits et distingués, voués à la carrière de l'enseignement, et sur lesquels il exerçait une domination absolue. Cet homme me fit des offres presque incroyables, afin, disait-il, de mettre un terme aux angoisses de ma situation, et de placer sur un pied solide mon établissement, dont il portait aux nues les mérites, principalement en ce qui concernait les procédés d'enseignement élémentaire de Schmid... J'acceptai avec reconnaissance ses propositions. La plupart de mes anciens collaborateurs virent de mauvais œil ces nouveaux venus; ils crurent à une machination

La brusque retraite de Nabholz, et la résolution subite prise par Lautz et ses amis, coïncidèrent avec une manifestation publique de Niederer, que ces circonstances, en surexcitant encore son caractère naturellement irritable, poussèrent à faire un éclat. On sait qu'il préparait un certain nombre d'élèves de l'institut à la première communion pour le dimanche de Pentecôte. Lorsque le jour de cette cérémonie religieuse, qui avait lieu dans la chapelle même du château, fut arrivé (25 mai 1817), Niederer, après avoir prononcé comme pasteur le sermon d'usage, annonça du haut de la chaire la résolution qu'il avait prise de s'éloigner de l'institut, en ajoutant « que sa conscience lui en faisait un devoir, et qu'il se reprochait de ne pas lui avoir obéi plus tôt[1] » ; il adressa ensuite ses adieux aux élèves

de Schmid pour les évincer, et cherchèrent à se placer ailleurs. Me croyant assuré de la durée du concours qui m'avait été offert, je ne cherchai pas à retenir ceux qui voulurent partir, et plusieurs partirent en effet. Mais, à ce moment, Schmid s'aperçut que cet homme commençait à changer de langage, et que son véritable dessein était, non de nous seconder en auxiliaire dévoué, mais de s'emparer de la maison pour la diriger seul... Heureusement, dans cet instant critique, Schmid eut l'idée qu'une édition de mes ouvrages, publiée par souscription, pourrait fournir les moyens d'assurer l'indépendance de ma maison. Il partit pour Stuttgart pour négocier à ce sujet avec le libraire Cotta. L'homme dont Schmid avait commencé à suspecter les intentions s'était montré très amical à son égard jusqu'au moment de son départ pour Stuttgart. Mais à peine Schmid fut-il éloigné que l'étranger se rapprocha de ses ennemis les plus déclarés ; il chercha en même temps à ébranler la confiance que j'avais placée en Schmid, et bientôt il fut clair que son but était de le séparer de moi. Quand j'eus compris son dessein, je n'en demandai pas davantage. J'attendis le retour de Schmid, qui revint rapportant un traité dont les conditions dépassaient toutes mes espérances ; je l'interrogeai, et il m'éclaira complètement. Il fallut renoncer à toute idée d'une association avec l'étranger ; et le jour même celui-ci quitta l'institut, ainsi que ses compagnons. » (*Lebensschicksale*, pp. 65-68.)

1. Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, p. 338.

assemblés. Voici le récit que fait Pestalozzi de cette étrange scène :

Le service divin avait lieu chez moi, dans la grande salle du château. Toutes les personnes qui se trouvaient en relations avec nous assistaient à cette cérémonie, à laquelle je m'efforçais toujours de donner le plus de solennité possible; et Niederer, sans m'avoir le moins du monde prévenu de ses intentions, profita de cette circonstance pour annoncer, dans un langage offensant, du haut de la chaire où il officiait, et devant cette assemblée venue pour assister à un acte religieux, qu'il se séparait de moi et de mon institut. Cela m'indigna naturellement, et d'autant plus que le personnage étranger qui s'était montré précédemment si bien disposé à mon égard (Lautz) était présent ainsi que les compagnons, et que je devais nécessairement penser que la déclaration de Niederer avait été concertée avec lui. Ajoutez que la chose se passait chez moi, et que je me voyais, moi chef de famille et maître de la maison, attaqué par l'employé que je payais pour donner à mes élèves l'enseignement religieux. Dans ces circonstances, je me crus autorisé à protester. Je me levai, et je dis au prédicateur, entre autres choses, qu'il était là pour confirmer mes élèves et pour nous édifier chrétiennement par cette cérémonie, et non point pour parler en chaire des inimitiés qui existaient entre sa maison et la mienne [1].

Pestalozzi ajouta qu'il donnait rendez-vous à l'assemblée pour le dimanche suivant, et qu'il répondrait alors aux accusations portées contre lui par Niederer. Mais la réflexion le ramena bientôt à des idées plus

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 69. — Le récit de Schnyder von Wartensee, qui était présent, concorde entièrement avec celui de Pestalozzi. « Personne, dit-il, ne donna raison à Niederer; on trouva qu'il avait mal choisi l'heure et le lieu pour vider une semblable querelle. » Et il ajoute : « Mme Niederer, au lieu d'influer sur son mari dans un sens conciliant, comme on eût pu s'y attendre de la part d'une femme, cherchait au contraire à l'exciter encore davantage contre Pestalozzi ». (*Lebenserinnerungen*, pp. 332-333.)

calmes, et il renonça sagement à donner suite à ce projet.

Le pamphlet publié en 1827 par Biber, et dont nous aurons à parler plus loin, nous apprend que Niederer avait choisi pour texte de son sermon ce passage de l'évangile de saint Jean : « Je suis le chemin, la vérité et la vie; nul ne vient au Père que par moi », en insistant sur la nécessité de la foi en Jésus-Christ; c'était, dit l'orateur, à faire naître cette foi dans le cœur des élèves qu'il s'était principalement attaché dans tout son enseignement religieux. Biber ajoute ce commentaire : « Peu de jours auparavant, Niederer avait déclaré à Pestalozzi, pour la troisième fois, qu'il ne continuerait pas ses fonctions de maître de religion, pour des motifs tirés des *opinions religieuses* de Pestalozzi et de l'influence que Schmid exerçait sur les élèves *à ce point de vue* ». C'est qu'il y avait, en effet, au fond du différend entre Pestalozzi et ceux de ses anciens collaborateurs qui se séparèrent de lui, une dissidence religieuse : Niederer, Krüsi, Ramsauer, et la plupart des Allemands qui avaient quitté l'institut en 1816, ont dit, pour justifier leur attitude, qu'ils avaient fini par s'apercevoir que Pestalozzi n'était pas véritablement chrétien. Nous n'insisterons pas davantage sur ce côté de la question, quelque intéressant qu'il soit : on nous permettra de nous borner à cette simple indication, sans entrer dans des développements qui nous entraîneraient trop loin [1].

1. Quelques citations suffiront :

Niederer a écrit : « Par un côté de son caractère et de son esprit, Pestalozzi était profondément religieux, tandis que d'un autre côté ses idées et ses conceptions étaient irréligieuses et anti-chrétiennes. Il aurait dû fonder sur le christianisme l'éducation de la nature humaine dans son essence la plus intime : mais lui-même méconnaissait le point de vue chrétien. » (Cité

par Heussler, *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, 1838, p. 81.)

Ramsauer s'exprime ainsi : « L'enseignement, qui ne visait qu'au développement de l'esprit, entretenait la vanité et l'égoïsme; le contrepoids que seul peut donner la crainte de Dieu dans les cœurs nous était inconnu. Au lieu de nous dire que celui-là seul peut enseigner avec fruit, qui a reconnu les vérités suprêmes et possède la *foi*, qui a compris que par lui-même il n'est rien et que c'est à Dieu seul qu'il doit reporter tout le bien qu'il lui est donné de faire, on nous répétait sans cesse que l'homme peut *tout*, qu'il n'a qu'à *vouloir*, qu'il doit *tout trouver en lui-même*, que *ce n'est que sur lui-même qu'il doit compter pour se tirer d'affaire*, etc. Si Pestalozzi, d'ailleurs si bon, avait su faire de la Bible le fondement de toute l'éducation morale et religieuse, certainement son institut subsisterait encore. Mais on ne faisait pas connaître la Bible aux élèves; si bien que moi qui ai été élevé dans cet établissement, qui y ai fait ma première communion, j'ai pu y mener pendant seize années une vie très active et irréprochable au point de vue moral, sans y avoir reçu la moindre notion de ce qu'est la Parole de Dieu. » (*Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*, 1838, pp. 22-33.)

Blochmann écrit en 1846 : « La véritable lumière de la vie ne lui était pas apparue dans sa clarté et dans sa force victorieuse; il ne reconnaissait pas Christ comme son maître et seigneur en toute chose, il ne cherchait pas en lui seul toute liberté et toute rédemption. Ainsi s'expliquent tous les côtés sombres de sa vie et de son âme; c'est là en particulier qu'il faut chercher l'origine de la catastrophe finale. » (*Heinrich Pestalozzi, züge aus dem Bilde seines Lebens*, p. 100.)

Voici enfin une déclaration de Pestalozzi lui-même, rapportée par Heussler : « Encore deux ans avant sa mort, Pestalozzi, dit-on, s'est exprimé à ce sujet en ces termes : « On m'accuse de « renier le Christ. Mais je ne le renie point. Je n'ai rien contre « le christianisme. Je crois que le christianisme pourra faire « usage de ma méthode élémentaire et de ses moyens d'ensei- « gnement. Du reste, le dogme de la Trinité ne se trouve pas « dans la Bible. » (*Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, p. 81.)

CHAPITRE X

L'INSTITUT D'YVERDON : DERNIÈRE PÉRIODE

(1817-1825.)

Différend entre Pestalozzi et les époux Niederer. — Convention du 15 novembre 1813 entre Pestalozzi et Mme Niederer, relative à la cession de l'institut de jeunes filles : non-exécution de diverses clauses de cette convention. Mme Niederer réclame un règlement de comptes (mai 1817). Résumé de la correspondance échangée à ce sujet. — Révolution dans l'institut; Pestalozzi malade; Schmid l'installe aux Bullets (juillet-août 1817). — Suite de la correspondance entre Pestalozzi et les époux Niederer. — Tentative faite par Jullien pour réaliser une nouvelle association entre Pestalozzi et Fellenberg; négociations et rupture (août-octobre 1817). — Fellenberg cherche à obtenir le renvoi de Schmid (décembre). — Succès considérable de la souscription aux œuvres de Pestalozzi. Retour de Gottlieb Pestalozzi à Yverdon. — Discours du 12 janvier 1818 : le produit de la souscription est affecté par Pestalozzi à une fondation perpétuelle. Appel conciliant à Niederer et à Krüsi; refus de ceux-ci et reprise des hostilités. Fellenberg, par contre, adopte une attitude pacifique. — Fondation de l'école de pauvres à Clindy (septembre 1818). Succès de ce nouvel établissement. Sympathies manifestées pour l'œuvre de Pestalozzi en Angleterre. — L'Anglais Greaves à Yverdon (1817-1822). Arrivée de Mayo (1819). — L'école de Clindy est réunie à l'institut d'Yverdon (juillet 1819). — Opuscule de Pestalozzi : *Un mot sur l'état actuel de mes travaux pédagogiques et sur la nouvelle organisation de mon établissement* (1820). — Pestalozzi demande à la municipalité d'Yverdon que la jouissance du château soit assurée à ses héritiers. Protestation signée par Niederer, Krüsi et Näf (mars 1821). Procès intenté par Pestalozzi à la municipalité. Autre procès intenté

par Schmid à Niederer, Krüsi et Näf. Polémique dans la presse; brochure de Schmid : *Wahrheit und Irrthum*. Poursuites correctionnelles intentées à l'instigation de Niederer contre Schmid et Pestalozzi (1821-1822). — *Opinions sur l'industrie, l'éducation et la politique* (1822). — Lettres diverses de Pestalozzi à sa sœur. Pestalozzi fait construire à Neuhof un bâtiment destiné à recevoir une école de pauvres. Mariage de Gottlieb Pestalozzi (octobre 1822). — Le gouvernement vaudois provoque une tentative de conciliation qui échoue (janvier-mars 1823). Schmid et Pestalozzi acquittés par le tribunal correctionnel (avril). Procès intenté par Pestalozzi à Niederer (juillet). Nouvelle intervention conciliatrice du gouvernement vaudois; signature d'un traité de paix (31 décembre 1823). — Impossibilité reconnue de créer l'école de pauvres projetée: causes de l'impuissance de Pestalozzi; sa déclaration publique (mars 1824). Les ennemis de Schmid obtiennent son expulsion du canton de Vaud (octobre). Jugement des arbitres dans le différend entre Pestalozzi et les époux Niederer (novembre 1824). — Pestalozzi se décide à fermer son institut et à quitter Yverdon. Il se retire à Neuhof (mars 1825).

Immédiatement après ce mémorable dimanche de Pentecôte où Niederer avait prononcé l'anathème sur la maison de Pestalozzi, Mme Niederer fit une démarche pour obtenir que différents points en litige, relatifs aux relations entre l'institut des jeunes filles et l'institut des garçons, fussent réglés sans retard. Cette réclamation donna naissance à un long débat. qui tient dans l'histoire des dernières années de Pestalozzi une place considérable. L'odieux pamphlet de Biber, dont nous aurons à parler plus tard, est presque entièrement consacré à la discussion de cette question d'intérêt. Nous sommes obligé, malgré ce que ces détails ont de fastidieux et d'écœurant, de mettre sous les yeux du lecteur les pièces du procès, afin de lui permettre de se former un jugement.

La cession faite en 1813 à Mlle Kasthofer, devenue Mme Niederer, de l'institut de jeunes filles avait eu lieu aux conditions suivantes : l'institut était remis à

Mlle Kasthofer franc de toute dette, Pestalozzi gardant à sa charge les dettes existantes; les leçons qui seraient données à l'institut de jeunes filles par les maîtres de l'institut de garçons devaient faire l'objet d'une rétribution spéciale, due par Mlle Kasthofer à Pestalozzi; pour la jouissance du mobilier, qui appartenait à Pestalozzi, Mlle Kasthofer s'engageait à payer une redevance annuelle, et Pestalozzi gardait le droit de reprendre, moyennant avertissement, les meubles dont il pourrait avoir besoin; enfin, si le nombre des élèves de l'institut de jeunes filles venait à s'élever à plus de vingt, payant une pension moyenne de 25 louis, Mlle Kasthofer s'engageait à verser à Pestalozzi un vingtième des pensions touchées, afin de l'indemniser ainsi des dépenses faites antérieurement par lui pour cet institut.

L'exécution de cette convention fut négligée sur divers points. Pestalozzi prit à sa charge les dettes de l'institut des jeunes filles, il envoya, comme par le passé, les maîtres de son institut y donner des leçons. Mais Mlle Kasthofer n'effectua pas le payement des leçons données, que d'ailleurs Pestalozzi ne lui réclama pas; quant au mobilier, elle n'avait pas voulu le prendre à loyer, et avait préféré l'acheter : par un acte du 22 février 1814, elle devint propriétaire des meubles qui lui avaient été remis; toutefois huit lits et deux pianos n'avaient pas été compris dans cette acquisition, ce qui devait donner lieu plus tard à des contestations.

Lorsque Schmid, en 1815, eut commencé les réformes qui devaient mettre fin aux embarras financiers de Pestalozzi, il résolut de séparer nettement les intérêts économiques des deux instituts. Il reprit à l'institut des filles les pianos appartenant à Pestalozzi; et,

comme Mme Niederer n'avait point payé jusqu'alors la rétribution convenue pour les leçons que donnaient chez elle les maîtres de l'institut des garçons, ceux-ci furent prévenus qu'à partir du 1er octobre 1815 Pestalozzi ne leur tiendrait plus compte des leçons qu'ils pourraient donner à l'institut des jeunes filles : naturellement ils cessèrent d'y aller. Mme Niederer, au début, ne se formalisa point des mesures prises par Schmid; elle déclara au contraire qu'elle était bien aise de voir les intérêts de Pestalozzi entre les mains d'un gardien vigilant. Mais une fois que la rupture entre Niederer et Schmid fut consommée, elle cessa de voir les choses du même œil.

Voulant éviter tout contact à l'avenir entre les deux instituts, elle réclama donc un règlement de comptes définitif.

Les appointements que Mme Niederer aurait dû recevoir comme institutrice de 1809 à 1813 ne lui avaient jamais été intégralement payés : elle avait encore à toucher de ce chef une somme assez forte, de laquelle elle entendait déduire le prix des huit lits qui n'avaient pas été compris dans l'acte de vente du 22 février 1814. Pestalozzi, de son côté, se croyait le créancier de Mme Niederer; bien éloigné de supposer qu'il lui dût aucun arriéré d'appointements, il pensait au contraire qu'il avait à recevoir d'elle : 1° le prix des leçons données aux élèves de Mme Niederer par les maîtres de l'institut, de novembre 1813 à octobre 1815; 2° la redevance convenue pour la partie du mobilier qui n'avait pas été comprise dans l'acte de vente; 3° éventuellement, le vingtième du montant des pensions, si le nombre des pensionnaires s'élevait à plus de vingt. Ainsi, le conflit allait s'engager sur un double malentendu, chacune des deux parties se jugeant seule

fondée en droit à réclamer quelque chose, et ignorant que la partie adverse se croyait précisément dans la même situation.

Mme Niederer insista à plusieurs reprises, verbalement et par écrit, pour obtenir de Pestalozzi qu'il consentît à s'occuper du règlement de ce litige. Sur une nouvelle réclamation, Pestalozzi, répugnant à faire valoir ses droits, écrivit enfin le billet suivant (8 juillet) :

A M. Niederer, pour Madame Niederer.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Niederer, l'amour donne et se tait.

PESTALOZZI [1].

Niederer répondit sur-le-champ par un billet fort dur, où il reprochait à Pestalozzi de vouloir se soustraire par des citations poétiques à l'exécution d'une obligation. Alors, pour en finir, et dans un accès de générosité, Pestalozzi fit remettre à Mme Niederer (14 juillet) une quittance générale. Elle était ainsi conçue :

Je soussigné déclare par la présente donner quittance à Mme Niederer, née Kasthofer, pour toutes les réclamations que je puis avoir à lui faire, à quelque titre que ce soit, reconnaissant tant pour moi que pour mes héritiers et les continuateurs éventuels de mon institut, qu'elle s'est acquittée envers moi à ma pleine satisfaction.

PESTALOZZI [2].

Le même jour, une quittance rédigée dans des termes identiques fut envoyée également à Krüsi, qui avait pris parti pour Niederer contre son vieux maître; Pestalozzi voulait ainsi établir nettement l'attitude bien-

1. Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, p. 153.
2. Biber, *ibid.*, p. 154. Schmid, *Wahrheit und Irrthum*, p. 46.

veillante qu'il entendait conserver à l'égard des deux disciples qui s'étaient séparés de lui et qui maintenant, à Yverdon même, avaient dressé autel contre autel.

La quittance envoyée à Mme Niederer était accompagnée d'une longue lettre [1] où Pestalozzi rappelait dans quelles circonstances la cession de l'institut de jeunes filles avait eu lieu et quelles conditions Mme Niederer avait acceptées ; ces conditions, Mme Niederer ne les avait pas complètement remplies, mais Pestalozzi, bien éloigné de réclamer, était heureux de lui donner quittance générale de tout ce dont elle pouvait être redevable. « J'ajoute, disait-il en terminant, que toute réclamation que Mme Niederer pourrait avoir à me faire de son côté sera reconnue valable par moi, acceptée et payée. »

Chose incroyable et qui montre à quelles aberrations de l'intelligence la passion peut conduire, Niederer vit dans l'envoi de la quittance et de la lettre qui l'accompagnait une grave injure et un acte de perfidie ! Dix ans plus tard encore, dans le livre de Biber, qui a été écrit sous son inspiration directe, la lettre de Pestalozzi, pleine des sentiments les plus affectueux et les plus délicats, est qualifiée de « manifestation de satanique méchanceté, propre à faire douter de Dieu, de l'humanité et de soi-même [2] ».

Plein de colère, Niederer répondit sur-le-champ (15 juillet) à Pestalozzi que sa femme et lui n'acceptaient pas le cadeau qu'il prétendait leur faire, et qui, dans les termes où il leur était présenté, était un véritable « assassinat moral » :

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 155-167. Schmid, *Wahrheit* etc., p. 42-46.

2. « Eine Erscheinung rein satanischer Bosheit, geeignet, den Menschen an Gott, an seinem Geschlecht und an sich selbst irre zu machen. » (Biber, *Beitrag* etc., p. 168.)

Si nous sommes vos débiteurs, adressez-nous votre compte, et ne croyez pas pouvoir faire à notre égard de la grandeur d'âme, avant d'avoir accompli ce qu'ordonnent le devoir et la justice. Nous payerons notre dette, quel qu'en puisse être le montant.

En même temps, il annonçait qu'il allait déposer chez le juge de paix d'Yverdon la quittance et la lettre de Pestalozzi; mais que toutefois, pour se conformer à un désir de Mme Niederer, il attendrait deux jours, afin de laisser à Pestalozzi le temps d'arranger l'affaire à l'amiable au moyen d'une explication verbale, si tel était encore son désir. Il ajoutait :

La santé de ma femme a été, il est vrai, affectée par votre manière d'agir; plus elle a cru en vous, plus il lui a été pénible de vous voir détruire vous-même la haute et noble image qu'elle portait de vous en elle; mais elle ne veut point sacrifier le repos de sa conscience aux exigences de son être physique, ni ménager son existence terrestre aux dépens de son âme immortelle [1].

La réponse de Pestalozzi, en date du même jour, dit en substance qu'il n'a point songé à « faire de la grandeur d'âme », qu'il a voulu simplement terminer une affaire embrouillée qui, par suite du manque de la plupart des pièces justificatives nécessaires, ne pouvait pas être réglée autrement. Il regrette « l'exaltation » qui règne dans la lettre de Niederer et l'emploi de grands mots comme « assassinat moral ». Il refuse l'entrevue proposée avec Mme Niederer, parce que, dit-il, « il se ferait scrupule de paraître devant une femme que seule la crainte de *ménager son existence terrestre aux dépens de son âme immortelle* peut décider à s'ex-

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 169-172. Schmid, *Wahrheit* etc., pp. 46-48.

poser à la souffrance que lui causera le spectacle de la déchéance morale du pauvre vieux Pestalozzi ». Puis, reprenant le ton sérieux :

La postérité décidera après ma mort si je suis réellement l'homme méprisable, indigne et perdu sans ressources que vous faites de moi. Vous n'êtes pas mon juge; personne ne vous reconnaîtra pour tel, et vous auriez quelques motifs de vous rappeler la maxime : Qui dit trop ne dit rien! Monsieur Niederer, je suis malade; ne l'êtes-vous point peut-être aussi? Je crois que si nous étions l'un et l'autre en bonne santé, notre affaire, qui est bien plus une affaire de susceptibilité que de comptabilité, pourrait être arrangée en buvant une tasse de café... Comment cela finira-t-il? Si vous tenez absolument à ce que cette affaire devienne une *cause célèbre*, que votre volonté soit faite [1]...

Mme la baronne de Guimps, qui habitait Yverdon, s'interposa à ce moment entre les deux parties à titre de conciliateur officieux [2]. Mme Niederer lui ayant dit qu'elle croyait que Pestalozzi était son débiteur, celui-ci envoya immédiatement (19 juillet) le billet suivant :

J'apprends que Mme Niederer pense que je suis son débiteur; je prie en conséquence Mme Niederer de m'envoyer, revêtu de sa signature, le compte en vertu duquel je lui suis redevable, afin que je puisse reconnaître cette dette avec la simplicité et l'empressement que j'ai toujours mis à reconnaître toutes mes obligations [3].

Mme Niederer prépara alors une copie de son compte. Elle allait l'envoyer, lorsque, sur ces entrefaites, un incident inattendu se produisit. Une petite révolution avait éclaté dans l'institut (24 juillet) : un certain nombre de sous-maîtres, qu'on avait promus

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 172-180.
2. *Ibid.*, p. 181.
3. *Ibid.*, pp. 181-182.

au rang de maîtres pour combler les vides qui s'étaient faits dans le personnel, se « mirent en grève »; ils refusèrent tout service à moins qu'on n'augmentât leur traitement de moitié; puis, après avoir reçu satisfaction sur ce point, ils demandèrent d'être admis tous les jours « à prendre le café après dîner avec Pestalozzi », en témoignage de la considération qui leur était due [1]. Cette « révolution du café », toute ridicule qu'elle fût, eut des suites graves : Pestalozzi, qui était malade, et que le triste débat avec Niederer avait beaucoup surexcité, fut pris d'un accès de délire qui fit craindre pour sa raison; et Schmid ne trouva pas d'autre moyen de le calmer que de l'emmener, dès le lendemain matin, dans un petit village situé sur les hauteurs du Jura, les Bullets, au-dessus de Grandson. « L'air vif de la montagne, raconte Pestalozzi, agit si promptement sur mon système nerveux que le danger d'un dérangement intellectuel fut presque instantanément conjuré; mais je restai très longtemps dans un état de faiblesse d'esprit, ou plutôt d'absence d'esprit, joint à un très haut degré d'angoisse et de découragement [2]. » Pestalozzi passa quelques semaines aux Bullets dans la solitude. « Je m'y sentais, dit-il, comme délivré et inexprimablement heureux. Mais je ne voulais plus retourner dans ma maison; pendant des semaines je ne voulus plus même en entendre parler. Il me semblait, dans l'état de surexcitation où je me trouvais, que c'était un enfer d'où j'avais eu le bonheur de m'échapper [3]. » Schmid montait presque tous les soirs d'Yverdon, passait la nuit aux Bullets, et redescendait le matin reprendre sa tâche à l'institut. Il n'était

1. *Meine Lebensschicksale*, t. XV, p. 71.
2. *Ibid.*, p. 79.
3. *Ibid.*, p. 80.

du reste pas seul chargé du fardeau des affaires; après la retraite définitive de Niederer, Pestalozzi avait remplacé celui ci par un théologien allemand nommé Lange, qui se fit donner le titre de directeur des études, et qui se chargea de l'enseignement religieux; mais ce nouveau personnage ne sut pas conquérir l'autorité morale dont il aurait eu besoin, et, lorsque Schmid était absent, tout allait de travers. « Un jour, en rentrant à l'institut, il trouva plus de trente élèves punis des arrêts, et les maîtres dans un état qui lui parut mériter la même punition; en même temps, venaient d'arriver des étrangers qui amenaient un élève; ils auraient désiré assister aux leçons, et il était impossible aux maîtres de les donner; cependant Schmid réussit, cette fois encore, à arranger l'affaire sans scandale public [1]. »

Fellenberg nous a conservé quelques vers écrits par Pestalozzi durant son séjour aux Bullets, et qui expriment d'une manière touchante les sentiments du vieux solitaire. En voici la traduction :

Arc-en-ciel, arc-en-ciel, — tu annonces la félicité divine! — Fais luire pour moi aussi de tes couleurs - le doux éclat, brille dans — la tempête qui remplit ma vie! — Annonce-moi un meilleur jour, — arc-en-ciel, arc-en-ciel!

Dans les jours d'orage — Dieu m'a soutenu! — Mon âme, loue l'Éternel! — Dois-je mourir — avant que tu m'appa-

1. *Meine Lebensschicksale*, t. XV, p. 80. Lange raconte dans ses *Souvenirs* des choses plus graves encore; il prétend que certains maîtres de l'institut avaient une conduite irrégulière au point de vue des mœurs. Voici ses propres paroles : « Am gesunkensten waren die sogenannten Erwachsenen. Unter dem Vorwande einen Theil der Nacht für ihre Schularbeiten zu verwenden, verliessen sie heimlich das Schloss und gingen auf Wollustwegen aus. » (*Erinnerungen aus meinem Schulleben*, par le Dr Lange, Potsdam, 1855.)

raisses — et que tu m'apportes la joie — et le jour meilleur? — dois-je boire jusqu'au fond — la coupe de la discorde, — la coupe de l'inimitié irréconciliable — jusqu'à la lie? — dois-je mourir, sans que la paix — vienne, la paix que je cherche? — Je reconnais ma faute, — je reconnais ma faiblesse; — avec amour et avec larmes — je pardonne à tous leur faute. — Dans la mort du moins je trouverai la paix, — et c'est dans la mort que luira — pour moi mon meilleur jour! — Messager des jours meilleurs, — alors tu brilleras serein — sur ma tombe solitaire, — arc en-ciel, arc-en-ciel!

Comme la neige fraîchement tombée, — comme les clairs flocons de l'hiver, — qui, à la mort de mon épouse, — brillant doucement au soleil, — tombaient sur sa fosse entr'ouverte : — arc-en-ciel, arc-en-ciel, — brille aussi pour moi — d'un doux éclat, quand je mourrai. — Dans les jours d'orage — Dieu m'a soutenu! — Mon âme, loue l'Eternel[1]!

1. Ces vers se trouvent dans la brochure *Pestalozzi's unedirte Briefe*, p. 17. Nous les donnons ci-après dans la langue originale :

Regenbogen, Regenbogen,
Du verkündest Gottes Wonne!
Schein auch mir mit deiner Farben
Mildem Glanze, schein in meinen
Wilden, lebenslangen Sturm!
Künde mir den bessern Morgen,
Künde mir den bessern Tag,
Regenbogen, Regenbogen!

In der Stürme Tagen
Hat mich Gott getragen.
Meine Seele lobe Gott!
Muss ich sterben
Eh' du mir erscheinst,
Und mir Freuden bringst
Und den bessern Tag;
Muss ich austrinken
Den Kelch des Zanks.
Den Kelch des Unversöhnlichkeit
Bis auf seine Hefen?
Muss ich sterben, eh' mein Friede
Kommt, der Friede, den ich suche?
Ich erkenne meine Schuld,
Ich erkenne meine Schwäche,
Und in Liebe und mit Thränen
Verzeih' ich Allen ihre Schuld;

Le départ de Pestalozzi pour les Bullets avait interrompu les négociations relatives au règlement du compte de Mme Niederer. Mais la correspondance à ce sujet fut reprise dans la seconde semaine d'août. Mme Niederer envoya (12 août) le compte qu'elle avait préparé : elle réclamait, pour ses appointements comme institutrice, une somme de 1776 francs, dont elle déduisait les acomptes reçus, s'élevant ensemble à 444 francs ; elle y ajoutait un supplément de 351 francs pour divers postes dont elle donnait le détail. La somme totale redue par Pestalozzi était de 1683 francs [1]. Mme Niederer avait joint à sa note une lettre écrite en termes modérés et raisonnables, où elle faisait l'histoire de la cession de l'institut de jeunes filles, et rectifiait sans aigreur ni passion quelques erreurs de mémoire de Pestalozzi. En ce qui concerne spécialement la question financière, elle expliquait qu'elle entendait payer la valeur des huit lits appartenant encore à Pestalozzi, et que cette valeur devait être déduite de la somme

Doch im Tode find' ich Frieden,
Und im Tode wird erscheinen
  Mir mein bessrer Tag!
Künder meiner bessern Tage,
Lieblich wirst du dann erscheinen
Ueber meinen öden Gruft,
Regenbogen, Regenbogen!

Wie der frischgefallne Schnee,
Wie des Winters helle Flocken,
Die beim Tode meiner Gattin,
In der Sonne lieblich glänzend,
Sanken auf ihr offnes Grab :
Regenbogen, Regenbogen,
So erscheine dann auch mir,
Lieblich, lieblich, wenn ich sterbe.
  In der Stürme Tagen
  Hat mich Gott getragen.
Meine Seele lobe Gott!

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 197-199. Schmid, *Wahrheit und Irrthum*, pp. 50-52.

indiquée ci-dessus; quant à la rétribution due pour les leçons que les maîtres de l'institut avaient données à ses élèves, elle disait que Niederer ayant renoncé, dès le 1er juillet 1814, au logement et à l'entretien qui lui étaient dus en sus de son traitement, Pestalozzi avait consenti à regarder cette renonciation comme l'équivalent du prix desdites leçons [1].

Au reçu de cette lettre, Pestalozzi répondit (15 août) que pour pouvoir vérifier le compte qui lui était présenté, il faudrait que les livres de l'une et de l'autre partie fussent mis en présence et comparés, et qu'il fût fait appel aux souvenirs de son ami Mieg. « Mais, ajoutait-il, je crois avoir toujours agi paternellement envers Mme Niederer, et je veux encore agir paternellement aujourd'hui. Faites traite sur moi en attendant, si Mme Niederer croit que je suis son débiteur. J'envoie à Schmid l'ordre de tout payer; s'il plaît à Dieu, nous allons pouvoir ne plus parler de cette affaire [2]. »

Le lendemain, Niederer annonça qu'acceptant l'offre de Pestalozzi, il allait tirer sur lui, à la fin du mois, pour la somme de 1280 francs de Suisse (80 louis) : c'était le montant approximatif de la créance de Mme Niederer, déduction faite de la valeur des huit lits; il déclarait aussi accepter l'examen réciproque des livres et l'intervention amicale de Mieg. Mais il ajoutait qu'il considérait dès maintenant sa créance comme valable en droit, indépendamment des sentiments paternels de Pestalozzi; et il le priait, si précieux que ces sentiments dussent être pour lui Niederer, de ne point les mêler à un litige financier où ils n'avaient rien à faire [3].

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 201-213, Schmid, *Wahrheit* etc., pp. 53-59.
2. Biber, *Beitrag* etc., p. 214. — 3. *Ibid.*, pp. 215-216.

Pestalozzi croyait, d'après les livres de l'institut, que Mme Niederer n'était pas fondée à rien réclamer; il répondit en conséquence (18 août) qu'il était prêt à payer les 1280 francs à titre « d'argent paternellement confié »; mais que si on les réclamait comme juridiquement dus, il ne pouvait se reconnaître débiteur de cette somme. « Dieu m'est témoin, dit-il, que j'ai agi paternellement envers ta femme : je lui ai plus donné que je ne lui devais. » Il supplie Niederer de ne pas s'engager témérairement dans une voie périlleuse pour lui :

Cher Niederer, tu ne sais pas ce que tu fais; non pour moi, mais pour l'amour de toi et de ton épouse, réfléchis bien avant d'agir : car tu ne sais pas quelle est la vérité dans cette affaire. Ne précipite rien, montre cette lettre à tes deux beaux-frères Kasthofer et demande-leur un conseil; ou bien choisis un tiers comme arbitre, et, puisque tu ne veux avoir aucun rapport avec Schmid, je prierai C. (Custer?) de donner à ce tiers les éclaircissements nécessaires : je suis sûr qu'il ne faudra pas un quart d'heure pour reconnaître le bien fondé de mes assertions. Que je serais heureux si cette querelle, en mettant au jour la justice et la loyauté de ma conduite méconnue, pouvait rapprocher de nouveau ton cœur du mien [1]!...

A cette lettre, Niederer répond sans s'émouvoir (19 août) qu'il ne peut accepter l'argent de Pestalozzi dans les conditions où l'offre celui-ci; il ne touchera les 1280 francs que lorsque Pestalozzi aura reconnu qu'ils sont légitimement dus à Mme Niederer, et il refuse tout ce qui pourrait être considéré comme une « générosité paternelle ». Il demande à Pestalozzi de produire le compte de Mme Niederer, tel qu'il se trouve

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 217-226. Schmid, *Wahrheit* etc., pp. 60-61. Schmid donne à cette lettre la date du 15 août.

dans les livres de l'institut, et déclare accepter volontiers M. C. pour arbitre [1].

Pestalozzi adressa à Niederer (21 août) un extrait de la comptabilité de l'institut [2], d'où il résultait qu'à la date du 1er avril 1814, c'est-à-dire quinze jours avant le mariage de Mme Niederer, le compte des appointements de celle-ci avait été définitivement réglé. Elle se trouvait, à cette date, avoir à son débit divers postes formant un total de 433 francs; et ce compte avait été balancé par le passement au journal d'un article qui portait à son crédit cette même somme de 433 francs comme représentant « le solde de ce qui était dû à Mme Niederer pour ses services comme institutrice jusqu'au 15 novembre 1813 ». Ce règlement de compte avait eu lieu un an avant le retour de Schmid, à une époque où la comptabilité de l'institut était tenue par le propre neveu de Niederer [3]. Pestalozzi supposait que Mme Niederer et son mari étaient parfaitement informés de tous ces détails, et on comprend l'étonnement que durent lui causer leurs réclamations. Or, en réalité, Niederer et sa femme n'avaient jamais su ou avaient oublié quels arrangements étaient intervenus à ce sujet avant leur mariage, et l'écriture du 1er avril 1814 — ils l'affirmèrent — avait été faite sans leur participation [4].

En envoyant cet extrait des livres de l'institut, Pestalozzi écrivit à Niederer une dernière lettre. Il regrettait, disait-il, d'avoir à lui transmettre un document qui faisait un si grand contraste avec le compte présenté par Mme Niederer; mais au moins, à la lecture de ce document, celle-ci comprendrait que l'envoi d'une quittance générale n'avait pas été de la part de

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 227-228.
2. *Ibid.*, pp. 229-234. — 3. *Ibid.*, p. 236. — 4. *Ibid.*, p. 236.

son vieil ami une tentative de spoliation. Il expliquait que le règlement de compte du 1er avril 1814 — règlement fictif, la somme inscrite à l'avoir de Mme Niederer ayant été arbitrairement fixée, de façon à balancer son débit — avait eu pour but de garantir Mme Niederer contre les reproches de Mme Pestalozzi, qui savait que son mari donnait constamment de l'argent sans l'inscrire, et qui aurait pu s'imaginer qu'on avait abusé de cette trop grande facilité. La lettre se terminait par une assurance d'affection paternelle, et une invitation à un rapprochement amical [1].

Ce fut Mme Niederer qui répondit, en protestant contre le compte extrait des livres de l'institut, et en maintenant la rigoureuse exactitude de son propre compte. « Il ne s'agit pas ici, écrivait-elle, d'un misérable intérêt d'argent; si quelqu'un le pense, il s'avilit par une basse pensée. Non, monsieur Pestalozzi; ce dont il s'agit, c'est que ma conscience puisse ne pas vous accuser, pendant le reste de mes jours, d'avoir agi injustement envers moi, qu'elle puisse vous disculper de toute faute, afin que votre souvenir demeure pour moi respectable et sacré [2]. »

La correspondance s'arrêta là. Aucune des deux parties ne fit une nouvelle tentative pour arriver à éclaircir un litige qu'il eût été bien facile de terminer à l'amiable; et ce fut seulement sept ans plus tard (1824) qu'un jugement arbitral devait trancher la question, comme nous le verrons plus loin.

En même temps que cette misérable querelle éclatait et allait s'envenimant, Niederer songeait à créer à

1. Biber, *Beitrag* etc., pp. 249-260; Schmid, *Wahrheit* etc., pp. 62-65.
2. Biber, *Beitrag* etc., pp. 261-266.

Yverdon même, pour l'opposer à l'institut de Pestalozzi, un « établissement véritablement pestalozzien » (*eine ächt pestalozzische Anstalt*), dont il eût été le directeur. Il s'assura à cet effet la collaboration de Krüsi et celle d'un instituteur zuricois, Conrad Näf, qui, depuis quelques années, avait ouvert à Yverdon un institut de sourds-muets; et il proposa à Nabholz (lettre du 31 mai 1817) de s'associer à lui pour cette entreprise. Nabholz parut disposé à accepter. D'accord avec Niederer, il écrivit à Pestalozzi une lettre comminatoire, dans laquelle il était dit qu'une seule chance de salut s'offrait encore pour le vieux maître : c'était de rappeler à lui Niederer et Krüsi et de leur rendre dans sa maison la place qu'ils occupaient autrefois; s'il ne s'y décidait pas, Niederer et Krüsi, restés fidèles à son esprit, regarderaient comme leur devoir « de continuer son œuvre, et tous les anciens amis et collaborateurs de Pestalozzi, tous les amis de l'humanité, se joindraient à eux ». Il était facile de prévoir, ajoutait Nabholz, quelles conséquences aurait une pareille détermination pour l'entreprise à laquelle Pestalozzi persistait à s'attacher; « mais tes amis t'auront préparé par là une demeure nouvelle dans laquelle, lorsque ton ancienne maison sera abandonnée, tu seras reçu avec joie comme dans ta propriété ». Niederer transmit lui-même cette lettre à Pestalozzi (25 juin), en y joignant quelques lignes par lesquelles Krüsi et lui se déclaraient prêts à mettre comme autrefois leur activité à son service.

Pestalozzi répondit qu'il acceptait avec plaisir l'offre de Niederer et de Krüsi, de « joindre leurs efforts aux siens pour l'élaboration de l'idée de l'instruction élémentaire dans toutes les branches de l'enseignement ». Quant à rétablir les choses sur l'ancien pied, ajoutait-

il, il n'était pas possible d'y songer : Niederer et Krüsi avaient chacun des établissements particuliers auxquels ils devaient consacrer le principal de leur temps et de leur activité; lui, de son côté, sentait la nécessité de conserver à la tête de son institut une direction supérieure, qui s'y consacrât exclusivement. Une autre raison pour laquelle il ne pouvait désirer le rétablissement de l'ancien état de choses, c'est qu'il en avait trop souffert lui-même à une époque où on l'avait traité avec dureté, en prétendant lui imposer des formules et lui prescrire la façon dont il devait penser, parler et agir : il ne se souciait pas de se voir placé de nouveau dans une semblable situation. Mais cette manière de voir ne diminuait en aucune façon son attachement pour Niederer et Krüsi, et ne les empêcherait pas de coopérer avec lui à « l'élaboration de l'idée de l'instruction élémentaire », chacun dans sa sphère propre d'action [1].

On peut supposer que Niederer et Krüsi s'étaient attendus à cette réponse, et que l'ultimatum signifié en leur nom par Nabholz avait surtout pour but de justifier à leurs propres yeux et aux yeux du public l'attitude qu'ils allaient prendre.

Ils firent alors annoncer partout que, l'institut de Pestalozzi ayant perdu son ancien caractère, ils s'étaient unis pour empêcher l'idée pestalozzienne de périr, et que le salut de cette idée, grâce à leur union, était assuré : qu'en effet, l'institut de jeunes filles, dirigé par Niederer et Mme Niederer, l'institut de garçons, dirigé par Krüsi, et l'institut de sourds-muets, dirigé par Conrad Näf, offraient la seule et authentique réalisa-

1. Cette négociation est racontée au long par M. Morf, t. IV, pp. 529-536.

tion des principes de Pestalozzi [1]; tandis que l'institut du château, tombé sous la néfaste influence de Joseph Schmid, ne méritait plus d'être regardé comme un établissement pestalozzien. Nous aurons à revenir tout à l'heure sur cette concurrence au moins singulière faite à Pestalozzi par ses propres disciples et dans la ville même où il avait établi le centre de son action.

Nous avons maintenant à parler de la tentative faite à ce moment par Jullien de Paris et Fellenberg pour engager Pestalozzi à abandonner la direction de l'institut d'Yverdon.

Jullien, dont les deux plus jeunes fils étaient encore élèves de l'institut, désirait vivement trouver quelque moyen de décharger Pestalozzi d'un fardeau trop lourd pour ses épaules. Il pensa à Fellenberg qui, depuis la brouille de 1804, s'était réconcilié avec Pestalozzi et avait repris avec lui des relations amicales; et il se dit que Pestalozzi se déciderait peut-être à remettre encore une fois son établissement entre les mains du directeur de Hofwyl. Après avoir fait part de son idée à Fellenberg, qui l'approuva [2], Jullien écrivit de Berne à Pestalozzi, le 23 août 1817, pour l'inviter à venir passer quelques jours dans cette ville. Pestalozzi accepta l'invitation, se rendit à Berne, fut conduit de là

1. Le premier acte par lequel s'était manifesté un concert entre Niederer, Krüsi et Conrad Näf est une démarche faite simultanément par chacun d'eux, le 14 mars 1817, auprès de la municipalité d'Yverdon, en vue d'obtenir un certificat de bonne conduite pour tout le temps qu'ils avaient passé dans cette ville : « soit qu'ils crussent avoir besoin de cette pièce pour habiter la ville sans attache avec Pestalozzi, soit qu'ils craignissent les attaques de Schmid ». (De Guimps, p. 400.)

2. D'après Pompée, qui tenait ses renseignements de Schmid, l'idée première serait venue de Fellenberg lui-même. (Pompée, p. 138.)

à Hofwyl, et se montra très disposé à accepter l'offre que lui fit Fellenberg d'une association qui paraissait devoir être fort avantageuse pour l'institut. Il retourna le lendemain à Yverdon, où Jullien le rejoignit quelques jours plus tard, et tous les deux mirent Schmid au courant de ce nouveau projet. Schmid, après avoir reçu de Pestalozzi des pleins pouvoirs pour continuer les négociations, alla trouver Fellenberg à Hofwyl (commencement de septembre). Il y passa trois jours; Fellenberg et lui s'entendirent sur les conditions de l'association projetée; Schmid se réserva seulement de prendre l'avis de Mieg, le fidèle conseiller de Pestalozzi; il fut convenu en outre qu'à titre d'épreuve, et pour voir jusqu'à quel point les deux personnalités qu'il s'agissait de rapprocher pourraient vivre en bon accord, Pestalozzi quitterait les Bullets et irait achever de rétablir sa santé au château de Diemerswyl, propriété de Fellenberg, à une demi-lieue de Hofwyl.

Mieg, que Schmid alla voir à Lausanne, se montra favorable au projet, et, vers le milieu de septembre, Pestalozzi alla s'installer à Diemerswyl [1]. On le traita d'abord en malade et on l'entoura de soins dévoués. Quand il parut avoir repris quelques forces, Fellenberg commença à l'entretenir de son plan d'association. Mais Schmid, que Pestalozzi tenait au courant de ce qui se passait, crut s'apercevoir que le langage de Fellenberg n'était plus le même qu'au début [2]. Prompt à la défiance, il voulut avoir une explication avec Pestalozzi : sur son désir, celui-ci revint à Yverdon passer

1. Pour le récit des négociations entre Fellenberg et Pestalozzi, nos sources sont les *Lebensschicksale* de Pestalozzi, la brochure de Schmid, *Fellenberg's Klage gegen Pestalozzi* (1827), et celle de Fellenberg, *Pestalozzi'sbis dahin unedirte Briefe*(1834).

2. Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 20.

un jour; dans cette entrevue, Schmid fit comprendre à son ami qu'il devait se tenir en garde, et il fut convenu qu'il ne prolongerait pas davantage son séjour à Diemerswyl. Pestalozzi se rendit donc à Hofwyl afin de prendre congé. Mais quand Fellenberg apprit que Pestalozzi allait le quitter, il insista pour lui faire signer, avant son départ, une convention relative à l'association projetée. Le faible Pestalozzi, après avoir refusé d'abord, se laissa faire une véritable violence morale [1] : il signa (18 octobre) un contrat en 18 articles, avec cette réserve, toutefois, qu'il aurait la faculté de le résilier après un essai de dix-huit mois; puis il repartit pour Yverdon. Aussitôt arrivé, il confessa sa faiblesse à Schmid : « Pour pouvoir quitter Hofwyl, lui dit-il, il m'a fallu signer; Fellenberg croit maintenant me tenir dans son piège, mais il se trompe, tu me sauveras encore une fois [2] ». La convention disait, en substance, que le produit de la souscription aux œuvres de Pestalozzi serait entièrement consacré à la fondation d'une école de pauvres, à placer dans une localité non encore désignée; qu'une commission administrative serait nommée pour veiller à l'emploi de ce capital; qu'un directeur choisi d'un commun accord par Pestalozzi et Fellenberg serait mis à la tête de l'institut d'Yverdon; que le choix des maîtres de l'institut serait soumis à la ratification de Fellenberg; que Schmid, aussitôt que l'institut d'Yverdon pourrait se passer de ses services, deviendrait le directeur de l'école de pauvres à fonder; que le mobilier de l'institut serait évalué, et que la valeur en serait remboursée à Pestalozzi en trois payements échelonnés sur un espace de

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 82.
2. Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 22.

dix ans; que Pestalozzi renonçait à réclamer le remboursement des capitaux qu'il avait dépensés pour l'institut, et jouirait en échange d'une rente viagère de 1600 francs; que les droits d'auteur qu'il devait recevoir du libraire Cotta pour l'édition de ses œuvres complètes resteraient sa propriété personnelle; que Gottlieb Pestalozzi irait à Hofwyl pour acquérir les connaissances agricoles nécessaires à l'exploitation du domaine de Neuhof; que Pestalozzi conserverait le droit de séjourner dans l'un ou l'autre des établissements, sans avoir de dépenses à y faire [1].

Cette convention léonine, où Fellenberg ne donnait rien et recevait tout, où Pestalozzi abdiquait la libre disposition de lui-même et de ses ressources, excita l'indignation de Schmid et de la fidèle Lisabeth. Pestalozzi, au désespoir de l'avoir signée, ne savait comment réparer sa faute. Schmid offrit de se rendre à Hofwyl, se faisant fort d'obtenir de Fellenberg la résiliation d'un contrat dans lequel on disposait de la personne de tiers qui n'avaient pas été consultés. Il partit effectivement pour Hofwyl, porteur de deux lettres de Pestalozzi [2]; mais Fellenberg, qui l'avait accueilli très amicalement six semaines plus tôt, le reçut cette fois de tout autre façon (28 octobre) : il refusa absolument d'annuler la convention, et finalement, blessé dans son orgueil de patricien de voir un si petit personnage oser lui tenir tête et contrecarrer

1. Le texte de cette convention se trouve dans la brochure de Fellenberg, *Pestalozzi's unedirte Briefe*, pp. 35-39.

2. La première de ces lettres fut remise à Fellenberg : le texte s'en trouve dans la brochure *Pestalozzi's unedirte Briefe*, pp. 43-46. La seconde lettre, à laquelle sont empruntés les détails qui précèdent, ne devait être remise à Fellenberg que si Schmid le jugeait à propos; elle resta entre les mains de Schmid, qui l'a publiée plus tard, *Fellenberg's Klage*, pp. 24-26.

ses plans, il le mit brutalement à la porte [1]. Dès ce moment Fellenberg fut pour Schmid un irréconciliable ennemi; il le poursuivit d'une haine infatigable, et c'est lui qui a le plus contribué, par ses calomnies, à créer la légende du Schmid diabolique, hypocrite et cupide, trop facilement acceptée par certains biographes [2].

1. Lettre de Fellenberg à Pestalozzi, citée dans *Fellenberg's Klage*, p. 28.

2. Parmi ces calomnies, il en est une que nous voulons relever ici, parce qu'il nous a été possible d'en découvrir l'origine :

A la page 15 de sa brochure *Pestalozzi's unedirte Briefe,* publiée en 1834, Fellenberg a écrit ceci :

« Joseph Schmid, encore enfant, était déjà passé maître en hypocrisie : tous les jours, dans un coin de la maison de Pestalozzi, feignant de se cacher, mais s'arrangeant pour que Pestalozzi le vît et l'entendît, il priait Dieu à genoux de lui accorder la grâce de comprendre la méthode. »

Si ce que rapporte là Fellenberg était vrai, Schmid eût été en effet un tartufe. Mais, comme on va le voir, l'historiette a été perfidement dénaturée. Nous nous étions demandé à quelle source Fellenberg pouvait avoir puisé son anecdote. La lecture du volume publié en 1828 par Niederer sous le titre de *Pestalozzi'sche Blätter* nous l'a révélé. Dans ce volume, p. 172, on trouve la première et authentique version du fait travesti par Fellenberg. Voici les paroles exactes de Niederer :

« Pestalozzi aimait à raconter, comme témoignage de la piété de Schmid, que, peu après son entrée dans l'institut, — Schmid avait alors quinze ans, — il l'avait trouvé agenouillé dans un endroit retiré du château (de Burgdorf), priant la sainte Vierge *de lui accorder la grâce d'apprendre la méthode et de devenir le premier élève de l'institut.* Ce détail est des plus importants au point de vue religieux. En effet, il y a une différence capitale *entre l'acte de l'homme qui adore la divinité pour l'amour d'elle-même, et l'acte de celui qui l'invoque afin d'obtenir son secours en vue d'un avantage personnel.* Toutefois, en cette affaire, Joseph Schmid est plus à plaindre qu'à blâmer. S'il eût reçu une éducation réellement religieuse, que de bien il eût pu faire! Son activité fût probablement devenue une bénédiction pour Pestalozzi et son établissement. »

Il faut se rappeler que Niederer, au moment où il écrivait ces lignes, était mortellement brouillé avec Schmid. Et pourtant il ne songe point à l'accuser d'hypocrisie : c'est de tout autre

Lorsque Pestalozzi était reparti pour Yverdon, Fellenberg l'avait fait accompagner par la personne qu'il destinait à prendre la direction de l'institut : c'était un Saint-Gallois nommé Stähele. Aussitôt arrivé, Pestalozzi avait déclaré à Stähele qu'il n'y avait point de place pour lui au château, et qu'il eût à se loger en ville [1]; mais il n'avait pas osé refuser ses services, pour ne pas se brouiller complètement avec Fellenberg. Stähele faisait donc désormais partie du personnel enseignant de l'institut : c'est-à-dire que l'ennemi était dans la place. Fellenberg se proposait d'attirer, au moyen de cet agent, les maîtres de l'institut dans son parti. Dans les premiers jours de novembre, il envoya à Stähele une longue missive, avec ordre d'en donner lecture à Pestalozzi, mais sans la laisser entre ses mains [2]. Pestalozzi, en retour, écrivit à Fellenberg une lettre dont celui-ci n'a publié que des extraits tronqués [3], mais dont le texte intégral a été donné par Schmid [4]. Nous en traduisons quelques passages, qui feront comprendre pourquoi Pestalozzi,

chose qu'il est question. Niederer ne prétend nullement que Schmid ait prié tout haut pour être entendu; il admet sa sincérité : ce qu'il lui reproche, c'est d'avoir naïvement demandé à la Vierge, en catholique superstitieux qu'il était alors, de lui faire obtenir la première place. Schmid, à son arrivée à Burgdorf, « était encore tout à fait ignorant et adonné à toutes les pratiques de sa confession » (Niederer, *loc. cit.*); il est naturel que Pestalozzi, qui aimait le sentiment religieux sous toutes les formes, ait été touché de la ferveur du petit Tyrolien. Devenu homme, Schmid « s'émancipa » (Niederer, *ibid.*); Pestalozzi, émancipé lui-même, ne put le trouver mauvais; il n'en fut pas de même de ceux qui restèrent ou devinrent croyants. Niederer, Krüsi, Ramsauer, Blochmann, etc.

1. Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 23.

2. C'est ce que nous apprend Pestalozzi lui-même, dans sa réponse à la lettre de Fellenberg.

3. *Pestalozzi's unedirte Briefe*, pp. 47-51.

4. *Fellenberg's Klage*, pp. 30-36.

lorsqu'il se fut rendu compte de ce que voulait Fellenberg, ne put plus accepter le genre d'association que celui-ci avait cherché à lui imposer :

M. Stähele m'a lu de votre part un vrai chef-d'œuvre où ma situation est appréciée en paroles aigres-douces, et qu'il a prudemment refusé de laisser entre mes mains. Si je ne vous connaissais pas, si je n'avais pas pour vous de l'affection et de l'estime, je dirais qu'une lettre semblable est l'œuvre d'un cœur hypocrite, orgueilleux et tyrannique; mais Dieu me préserve de le faire : Ne jugez pas, afin de n'être point jugés... Dans ce chef-d'œuvre, vous vous posez en homme qui prend à mon égard l'attitude du Saint-Père, lorsque, sortant du sanctuaire de la curie, il apparaît sur son balcon pour lancer l'excommunication contre un hérétique. Cette excommunication m'avait mis quelque peu de mauvaise humeur; le même jour, on m'apporte un journal dans lequel vous êtes célébré comme mon sauveur, comme mon bienfaiteur, qui va payer mes dettes, et qui me donnera la tête, les bras et les jambes dont j'ai besoin pour continuer à vivre; des gens qui se sont entretenus avec vous viennent me parler de la grâce que vous me faites de vouloir bien diriger ma maison, à vingt lieues de distance, du haut de votre grandeur et par un simple veto... Mon cher Fellenberg, mettez-vous un instant à ma place. M. Jullien m'a appelé auprès de vous; Schmid, songeant aux ressources considérables dont vous disposez, m'a encouragé à me rendre à cet appel, et à accepter tout ce qui pourrait être utile à l'avancement de nos efforts réciproques. J'allai vous trouver, plein de confiance et d'affection. Je surmontai tous mes scrupules, je fis plus que je ne devais faire, plus que je n'avais le droit de faire, et me contentai d'une légère réserve pour le cas de non-réussite. Encore maintenant, ma confiance dans vos bonnes intentions n'a pas disparu; mais il s'est passé des choses après lesquelles il est indispensable que vous sachiez ce que je pense de notre association projetée, et que je sache aussi ce que vous-même en pensez... Mon cher Fellenberg, ce que je cherchais auprès de vous, ce n'est pas ce qui vous est propre, ce n'est pas votre force personnelle. Je ne cherchais et ne cherche encore maintenant qu'une aide pour assurer l'independance et le libre

jeu de ma propre force. Une situation indépendante, inattaquée et inattaquable, la garantie de mes droits, et des collaborateurs qui ne veuillent ni ne puissent me faire de l'opposition, voilà ce dont j'avais besoin lorsque je suis allé vous voir, voilà ce qu'à ma satisfaction je possède maintenant en partie. Je n'ai pas besoin d'autre chose, et tout ce qui pourrait m'être encore nécessaire par surcroît, je suis assuré de pouvoir me le procurer moi-même. Je serai heureux de prendre conseil de vous à l'occasion, mais je ferai voir, à ceux qui le mettraient en doute, que je suis encore capable d'agir par moi-même... et je continuerai d'agir, en pleine indépendance, pour ce qui est mon œuvre et non l'œuvre d'un autre. Je suis prêt à m'abaisser au-dessous du dernier des mendiants, comme serviteur de la vérité et la justice; mais contre la vérité, contre la justice et contre mon devoir je ne me ferai le serviteur d'aucun homme, quelles que puissent être sa position et sa grandeur dans le monde. Et j'ajoute en passant que je ne souffrirai pas de n'être regardé que comme un vieillard digne de commisération, qui a eu autrefois quelques forces, mais qui ne les a plus. Non, je revendique le droit d'être regardé comme un homme que l'emploi de sa vie, son expérience et son courage ont mûri et rendu plus apte que tout autre à la réalisation de son but, et le droit d'être traité comme tel par tout le monde, sans exception. Je revendique le droit de conserver jusqu'à la mort mon activité libre et indépendante, et j'ajoute que mes contemporains me doivent la continuation de cette libre activité; vous-même, monsieur de Fellenberg, vous savez bien que mes contemporains reconnaissent qu'ils ont ce devoir à mon égard, vous savez mieux que personne que je ne pouvais accepter et n'ai accepté l'association qui m'était offerte, que dans le dessein de fortifier et d'accroître ma liberté d'action. Mais s'il fallait maintenant que cette liberté d'action, revendiquée par moi, que mon indépendance et mon droit fussent soumis à l'arbitraire d'autrui, et que notre association dût être interprétée en ce sens, je vous le déclare sans détour, j'aimerais mieux finir mes jours à l'hospice à Zurich, que d'aller prendre dans vos superbes établissements, dans vos salles de concert, et même à votre table, la place d'un patriarche de l'éducation mis à la retraite avec des honneurs princiers.

Fellenberg ne se tint pas encore pour battu. Il attribuait uniquement à l'influence de Schmid l'éloignement que montrait Pestalozzi pour l'association projetée. Le 19 novembre, l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg publia un article inspiré par lui, et destiné à exercer sur Pestalozzi une pression morale afin d'obtenir de lui l'exécution de la convention qu'il répudiait. Dans les premiers jours de décembre, Pestalozzi envoya à ce journal une réponse où il racontait les faits et les expliquait [1]. Après la publication de cette réponse, l'agent de Fellenberg à Yverdon, Stähele, décida trois maîtres de l'institut (Beck, Brandt et Rank) à se joindre à lui pour exiger le renvoi de Schmid : le 14 décembre, ils présentèrent tous les quatre à Pestalozzi une adresse disant que la réponse parue dans l'*Allgemeine Zeitung* était, à leurs yeux, incompatible avec la dignité du chef d'un établissement d'éducation; que cette réponse avait certainement été écrite sous l'influence de Schmid; et que, si Schmid n'était pas immédiatement congédié, ils quitteraient l'institut [2]. Pestalozzi, à bout de patience, se décida alors à chasser de sa maison l'agent de Fellenberg; quant aux trois autres, il se contenta de les réprimander [3].

L'irritation de Fellenberg fut encore accrue par cet incident. Il écrivit à Stähele : « En ce qui concerne Schmid, nous n'avons pas le choix : ce Satan doit partir, ou l'institut de Pestalozzi doit cesser d'exister. Je vous prie de dire à Pestalozzi, de ma part, que je ne regarde en aucune façon notre convention comme annulée, et

1. Cette réponse a été reproduite par Schmid, *Fellenberg's Klage*, pp. 12-14.
2. Le texte de cette adresse a été publié par Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 37.
3. *Ibid.*, p. 37.

que je saurai la faire exécuter [1]. » En même temps, il fit commencer, chez le libraire Sauerländer, à Aarau, l'impression d'une brochure destinée à écraser ses adversaires [2].

Jullien, de son côté, s'était montré vivement contrarié de l'échec d'un projet dont il était l'auteur. Il retira de l'institut ses deux fils, et les autres élèves français quittèrent également Yverdon.

Mais si l'année 1817, qui s'achevait, avait apporté a Pestalozzi beaucoup de chagrin, et l'avait brouillé avec Niederer, Krüsi, Fellenberg et Jullien, elle lui réservait aussi des compensations. Le traité signé avec l'éditeur Cotta allait lui donner cette indépendance et cette sécurité qu'il avait vainement cherchées d'un autre côté. On se rappelle que Pestalozzi devait recevoir, à titre de droits d'auteur, trois louis par feuille d'impression, ce qui représentait une somme d'environ 900 louis (l'édition devant comprendre approximativement 12 volumes à 25 feuilles chacun). D'autre part, il devait bénéficier de la moitié du prix des exemplaires qui seraient souscrits; la souscription devait rester ouverte pendant six mois, d'avril à octobre 1817 (elle fut ensuite prolongée et rendue permanente). Le résultat de cette souscription dépassa toutes les espérances; non seulement les amis et admirateurs de Pestalozzi s'inscrivirent en grand nombre, mais plusieurs souverains tinrent à honneur de figurer sur la liste : l'empereur de Russie souscrivit pour 5000 roubles, le roi de Prusse pour 400 thalers, le roi de Bavière pour 700 florins. A la fin de l'année, la souscription atteignait

1. Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 43.
2. *Ibid.*, p. 37.

100 000 francs de France, et Pestalozzi se trouvait en conséquence assuré de toucher pour sa part une somme de 50 000 francs.

C'est alors que se montra dans toute son étendue l'admirable désintéressement du grand éducateur. Déjà, dans le projet de convention avec Fellenberg, il s'était engagé à consacrer à la fondation d'un asile de pauvres le produit entier de la souscription à ses œuvres. Lorsque les résultats de la souscription furent connus, et que Pestalozzi sut de quelle somme considérable il allait avoir à disposer, il résolut, sans songer à lui-même et aux difficultés que pourrait lui réserver l'avenir, de transformer ces 50 000 francs en un fonds inaliénable, dont les intérêts seraient exclusivement employés au profit de l'éducation populaire. Schmid essaya de s'opposer à se projet; il représenta à Pestalozzi que, s'il ne voulait affecter au payement de ses dettes que la somme qu'il devait recevoir à titre de droits d'auteur, il risquait de ne pouvoir satisfaire entièrement ses créanciers, d'autant plus que cette somme ne devait lui être remise que par versements partiels, au fur et à mesure de la publication des volumes (qui dura huit ans) : c'était donc une grande imprudence que de disposer, en faveur d'une création nouvelle, d'un capital qui pourrait être nécessaire à l'existence de l'institut. Mais Pestalozzi ne voulut entendre à aucune objection.

Une autre joie avait adouci pour le vieillard les amertumes de ces jours troublés. On se rappelle que le petit-fils de Pestalozzi, Gottlieb, avait été mis en apprentissage en 1814 : sa famille le destinait à la profession de tanneur. Ç'avait été pour son grand-père un véritable chagrin de se séparer de lui; il avait cru devoir céder toutefois à la volonté de sa femme et de

sa belle-fille. Mais maintenant que son entreprise était redevenue prospère, il songea à y associer son petit-fils et à se préparer en lui un successeur. Comme on l'a vu, une place avait déjà été réservée au jeune Gottlieb dans la convention avec Fellenberg. Après que Pestalozzi, repoussant l'intervention de Fellenberg, eut repris sa liberté, il fit venir à Yverdon son petit-fils, alors âgé de dix-neuf ans, pour le garder désormais à ses côtés.

Ce fut dans un discours prononcé le 12 janvier 1818, à l'occasion du soixante-douzième anniversaire de sa naissance, devant sa maison réunie, que Pestalozzi annonça sa résolution de consacrer à la cause de l'éducation populaire le produit de la souscription à ses œuvres. Après avoir exposé une fois de plus, avec de longs développements, sa théorie de l'éducation élémentaire (*Elementarbildung*) et de la simplification des procédés d'enseignement, qui doit permettre d'instruire les enfants dans la chambre de famille, il s'exprime en ces termes :

Je destine la somme de 50 000 francs de France, que doit me rapporter la souscription à mes ouvrages, à former un capital inaliénable, dont le revenu annuel sera employé à perpétuité et exclusivement comme suit :

1° A l'étude et à l'expérimentation des principes et des procédés propres à simplifier de plus en plus les moyens d'éducation et d'instruction, et à les approprier à l'emploi qui doit en être fait dans la chambre de famille;

2° A la préparation d'instituteurs et d'institutrices élevés dans cet esprit et pour ce dessein;

3° A la fondation d'une ou de plusieurs écoles d'essai, où les enfants seront instruits dans les connaissances élémentaires (*elementarisch geordnete und vereinfachte Kenntnisse und Fertigkeiten*);

4° Au perfectionnement continu de tous les moyens d'enseignement et d'éducation domestiques pour le peuple.

Il sait, ajoute-t-il, que la somme dont il dispose ains est peu de chose : mais le véritable capital de la nouvelle fondation, c'est tout ce qui a été fait pour l'éducation par lui et ses collaborateurs; il espère d'ailleurs que des amis de l'humanité joindront leur contribution à la sienne. Puis, se tournant vers son petit-fils, il se félicite de le voir revenu près de lui et disposé à s'associer à son œuvre :

Tu es revenu et tu m'as dit : « Père, je veux être ce que tu es, je veux suivre la carrière que tu as suivie ». Mon enfant, cette parole m'a rendu heureux. Et pourtant, tu le vois, je dispose aujourd'hui de ce que tu aurais pu, si tu voulais juger avec les yeux du monde, considérer comme devant t'appartenir, comme devant t'indemniser de la portion de ton patrimoine qui a été perdue dans mes entreprises... Mais, en te privant de ce capital, je te donne plus que je ne te prends, et, Dieu merci, tu le sais. Tu l'as dit : Tu veux être ce que je suis. L'or ni l'argent ne peuvent te faire devenir ce que je suis. C'est mon cœur qui m'a fait devenir ce que je suis. Prends à cœur l'œuvre de mes jours, et montre-toi quand je reposerai dans le tombeau, le continuateur actif et dévoué de cette œuvre; que son esprit t'inspire et t'élève : alors tu posséderas ce que je possède, tu seras ce que je suis, et l'or ni l'argent ne pourraient te donner ce que tu posséderas.

Il fait ensuite un retour en arrière sur sa destinée. Rappelant le conseil que lui avait donné en mourant son ami Bluntschli [1], il dit combien sa faiblesse et son inexpérience du monde lui ont fait courir de dangers; mais il a trouvé enfin l'homme dont son insuffisance avait besoin, l'homme qui devait l'empêcher de se perdre. « Cet homme s'est jeté comme une dure enveloppe autour de la pulpe molle de mon œuvre prête à

1. Voir plus haut, p. 12.

périr, et m'a sauvé. » Il connaît bien d'ailleurs les imperfections et les défauts de Schmid; malgré la reconnaissance qu'il lui doit et l'amitié qu'il a toujours eue pour lui, il sait mieux que personne ce qui manque à son jeune lieutenant, et il est le premier à en souffrir.

Il est presque impossible de trouver deux hommes plus différents l'un de l'autre que lui et moi; mais ce que je n'ai pas, ce dont j'avais besoin, ce que mon ami mourant regardait comme le seul salut possible pour moi, il le possède à un haut degré... Je ne me fais pas de lui une idole; je sais ce qu'il est et ce qu'il n'est pas; je sais qu'il lui manque bien des choses que d'autres possèdent. Il manque de science, il manque d'art. Au point de vue littéraire, il est aussi ignorant que moi. L'énergie de son caractère me contrarie souvent d'une façon pénible. Mais j'ai une grande admiration pour les forces naturelles, telles qu'elles se manifestent chez les enfants du peuple, et ce respect me fait pardonner les écarts qui sont dus à l'insuffisance de l'éducation première. C'est dans ce sentiment qu'il faut chercher le secret de ma manière d'être envers Schmid.

Après s'être ainsi expliqué en toute franchise, en présence de celui-là même qu'il jugeait de la sorte, Pestalozzi revendique pour lui-même la liberté d'action, dans la pleine conscience de son droit et de la valeur de son œuvre. Il rappelle comment on a voulu le placer sous tutelle; comment, durant des années, une domination étrangère s'était substituée à la sienne dans sa propre maison.

Pendant des années, je fus comme un rocher perdu au milieu du courant. Ma seule force était la voix intérieure, qui persistait à me dire : « N'abandonne pas ton droit ». Cette pensée seule me donna la force de résister. Les flots autour de moi ne s'inquiétaient guère de cette résistance, et roulaient comme si je n'eusse pas été là. Aux yeux de mon entourage, je semblais vraiment ne plus exister.

L'anéantissement de ma liberté d'action paraissait à presque tous ceux qui m'entouraient la condition indispensable du salut de mon établissement et de mon œuvre. L'amitié qu'on m'accordait encore n'était plus que de la commisération pour la faiblesse de mon âge; on déplorait mon obstination, qui me menait à la ruine. Personne ne croyait, au commencement de l'année dernière, qu'à la fin de cette même année les maîtres et les élèves de ma maison seraient encore réunis autour de moi. Mais Dieu m'a secouru. Il m'a sauvé et a sauvé ma maison, contre toute probabilité humaine. Je suis sauvé! Mon âme, loue le Seigneur!... Mais maintenant, il faut que je fasse aussi ce qui dépend de moi pour atteindre mon but. Il est absolument indispensable que je réunisse autour de moi des hommes et des jeunes gens, aussi généreux et aussi intelligents que je pourrai les trouver, pour travailler, à présent que les ressources ne me font plus défaut, à la réalisation du but le plus élevé que je me sois proposé dans ma vie; il est indispensable que je réunisse autour de moi des témoins qui puissent attester qu'il n'est pas vrai que le bon et le noble ne soient plus mon idéal; il faut, avant de mourir, que je me lave de la calomnie qui prétend que le vieux Pestalozzi n'est plus qu'un squelette sans vie, où l'on ne trouve plus rien de son esprit et de son cœur d'autrefois; il faut que j'aie près de moi des témoins dignes de foi, qui déposeront de ce que je fais, du matin au soir, et pendant mes longues veilles, pour la cause à laquelle j'ai consacré ma vie : il le faut, non pas pour moi, mais pour l'honneur de cette œuvre même.

Enfin, en terminant ce remarquable discours, il invite ses anciens collaborateurs, Niederer et Krüsi, à se rapprocher de lui dans un sentiment d'apaisement et de confiance :

Je m'adresse à vous, Niederer et Krüsi! Au jour où je fais cette fondation que nos enfants et nos petits-enfants béniront, je vous dis : Réconciliez-vous aujourd'hui avec ma maison; soyez avec moi les fondateurs de cette œuvre, pour que plus tard, quand les jours de notre vie humaine seront oubliés, quand le tombeau recouvrira notre dépouille, des

pauvres, heureux et secourus par les effets de cette fondation, vous bénissent avec nous comme cofondateurs de cette pieuse association. Vous l'êtes, vous êtes avec nous les fondateurs de cette association pour le salut des pauvres, Niederer et Krüsi! Vous avez passé avec moi une grande partie de votre vie à rechercher les moyens de réaliser notre but... Niederer, je ne suis pas capable d'élever, par la profondeur de la pensée, les hommes à la connaissance de la vérité que je voudrais leur communiquer; ce n'est que par le cœur que je la sens, et je sais que cela n'est pas suffisant pour les besoins du monde. Je sais que, pour un tel résultat, ton concours est nécessaire. Tu conçois nettement la vérité, comme un ensemble rigoureusement systématique; tandis que moi, qui n'ai pas la force qu'exige une telle conception, je dois me contenter de la sentir, d'y croire et de chercher à la mettre en pratique. Niederer, chacun a son talent. Nous reconnaissons le tien, et nous sentons que nous en avons besoin, pour faire de l'éducation de l'homme une science, et pour réaliser l'accord de sa vérité avec la vérité de la foi en Jésus-Christ. Nous voyons dans tes efforts la satisfaction d'un besoin de notre époque et un service rendu à l'humanité. Nous honorons la force avec laquelle tu insistes, dans ton enseignement, sur l'affranchissement de la volonté humaine de l'influence de la chair et du sang, comme le fondement de toute véritable éducation. Nous t'en prions, dans cette heure solennelle, en te remerciant pour ce que tu as déjà fait : ne prive pas notre maison du bienfait de ton heureuse influence, tant que je vivrai; ne l'en prive pas même après ma mort. Et toi aussi, cher Krüsi, je t'en prie, pense aux jours d'autrefois, et sois sûr que l'amitié que j'avais pour toi ne s'est point refroidie. Nous savons toujours apprécier le bien que nous connaissons en toi, et désirons sincèrement que ton cœur se rapproche des nôtres. Pense à l'étendue du bien qu'il est maintenant en notre pouvoir de faire. Nous souhaitons de te voir de nouveau collaborer à l'œuvre qui est la tienne et la nôtre, pour ton bien et pour le nôtre. Krüsi, au jour où je dispose ma maison afin de pouvoir m'en aller en paix là où finissent tous les vertiges de la vie et où toutes les duretés de ses déceptions se perdent dans la douce lumière divine, en ce jour je te prie de t'associer de

nouveau, dans la mesure de tes forces, à ce qu'il y a de plus sacré et de plus essentiel dans mon œuvre..

Après ce touchant appel, que suivent d'autres apostrophes à Lange, à Schmid, à tous les collaborateurs de l'institut, Pestalozzi s'écrie en terminant :

Amis et frères! dans ce sentiment, devenez tous les rénovateurs de ma maison, les restaurateurs de son ancien esprit; soyez les témoins que l'esprit de ma jeunesse, l'esprit qui s'est manifesté en sa première fleur dans *Léonard et Gertrude*, et, plus mûri, dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*, que cet esprit vit encore en moi. Oui, il vit encore en moi; je vis encore en lui, et je veux vivre en lui jusqu'au tombeau.

Schmid prit la parole après Pestalozzi. Il commença par déclarer qu'il n'avait pas approuvé le sacrifice que s'imposait Pestalozzi, le trouvant imprudent; puis, il ajouta que, n'ayant pu l'empêcher, il voulait s'y associer, et qu'il consacrait à la fondation annoncée la somme de 6000 francs, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait[1].

C'est probablement à l'impression produite par cet acte de Pestalozzi qu'il faut attribuer l'attitude conciliante prise quelques jours plus tard par Fellenberg. Celui-ci fit écrire (25 janvier) par Stähele qu'il renonçait à la publication de la brochure polémique dont l'impression avait été commencée[2]; qu'il abandonnait

1. Fellenberg, *Pestalozzi's unedirte Briefe*, p. 54.

2. Bien que Fellenberg eût promis de supprimer cette brochure, des exemplaires en furent néanmoins répandus dans un certain cercle de lecteurs. En effet, Bandlin (*Der Genius von Vater Pestalozzi*, 1846, p. 329) cite une expression de Niederer disant que « Schmid ne valait même pas la corde pour le pendre », et dit l'emprunter à un ouvrage intitulé *Einige Worte über Pestalozzi*, par Emmanuel de Fellenberg, Aarau, Sauerländer, 1818.

définitivement la convention du 14 octobre 1817, et qu'il se contenterait de faire part aux membres qui, d'après cette convention, auraient dû former la commission administrative, de tous les détails de l'affaire, afin qu'ils pussent juger de quel côté se trouvaient les torts [1]. Ainsi se termina la seconde tentative d'association entre Pestalozzi et Fellenberg.

Niederer et Krüsi, par contre, ne se montrèrent aucunement touchés des paroles que Pestalozzi avaient prononcées à leur adresse. Le discours du 12 janvier [2] ayant été publié en une brochure [3], ils firent imprimer de leur côté le « refus méprisant [4] » qu'ils opposaient au généreux appel de leur vieux maître. Ce refus amena un nouvel échange de lettres entre Pestalozzi et Niederer. On possède le texte intégral d'une longue et touchante lettre datée du 10 mars 1818, dans laquelle Pestalozzi fait les derniers efforts pour vaincre la résistance de Niederer et l'amener à une réconciliation [5]; à cette lettre, Niederer répondit une fois de plus que la présence de Schmid à l'institut rendait tout rapprochement impossible.

La guerre allait donc continuer entre Pestalozzi et Schmid d'une part, Krüsi et Niederer d'autre part. Ces

1. Cette lettre a été publiée par Schmid, *Fellenberg's Klage*, pp. 44-45.

2. M. Morf nous apprend (t. IV, p. 594) que dans ce discours Pestalozzi a inséré un travail écrit par lui en 1812 sur « l'éducation conforme à la nature », qu'il considérait comme son meilleur ouvrage (*ibid.*, p. 108).

3. *Rede von Pestalozzi an sein Haus, an seinem vierundsiebzigsten Geburtstage, der 12. Januar 1818* ; Zurich, Orell, Füssli et Cie. Le Musée pédagogique de Paris en possède un exemplaire. — Nous avons déjà fait remarquer plus haut (p. 2, n. 3) que Pestalozzi indique inexactement son âge dans le titre de cette brochure.

4. Expression de Pestalozzi dans les *Lebensschicksale*, p. 87.

5. Publiée par Schmid, *Wahrheit und Irrthum*, pp. 76-91.

derniers, nous l'avons déjà dit, avaient trouvé un allié dans la personne de Conrad Näf, directeur d'un institut de sourds-muets. A eux trois ils organisèrent contre Pestalozzi et sa maison un système d'incessantes tracasseries. Ce qu'il y a de plus singulier et de moins excusable dans leur conduite, c'est que, tandis qu'ils faisaient tous leurs efforts pour ruiner l'institut pestalozzien, ils se servaient du nom de Pestalozzi au profit de leurs propres établissements. Nous avons sous les yeux une brochure publiée en anglais à Yverdon par Krüsi [1], qui s'y intitule « disciple of Pestalozzi ». C'est un exposé très sommaire et très imparfait de la méthode pestalozzienne, accompagné d'un prospectus des trois pensionnats de Krüsi, de Niederer et de Näf. Krüsi, cherchant à se faire envoyer des élèves d'Angleterre, se garde bien d'apprendre au public anglais la vérité sur ses relations avec Pestalozzi. Il se contente de dire que « des circonstances indépendantes de sa volonté l'ont conduit à quitter l'institut qu'il a aidé à fonder et à diriger pendant seize ans », et que « son désir de demeurer uni à MM. Niederer et Näf, ses amis et collaborateurs depuis beaucoup d'années, et de consacrer avec eux son existence à l'éducation, l'a décidé à se fixer à Yverdon », où il a fondé un pensionnat de jeunes garçons. « Notre réunion, ajoute-t-il, nous permet de trouver des ressources et des hommes qui assurent le succès de nos trois institutions (celle de M. Näf pour les sourds-muets, celle de M. Niederer pour les jeunes gens des deux sexes, et la mienne)... La méthode et les moyens d'enseignement employés dans mon éta-

1. *A coup-d'œil on the general means of education, followed by a notice of a new institution for young boys*, by Herm. Krüsi, disciple of Pestalozzi; Yverdon, Ls Fiva, printer, 1818.

blissement sont ceux que j'ai contribué à développer sous la direction paternelle de Pestalozzi. » Ce prospectus est ainsi daté : « Yverdon, le jour anniversaire de la naissance de Pestalozzi, 1818 ». Qui aurait pu, en lisant ces lignes, soupçonner la vérité si habilement dissimulée[1]?

1. Pestalozzi apprécie la situation de la manière suivante dans une lettre à Niederer, écrite en février 1818 :

« Vous coalisez publiquement vos trois maisons contre la mienne, et déclarez ouvertement qu'au point de vue moral, intellectuel, littéraire et domestique, les enfants seront mieux dirigés et soignés chez vous que chez moi. Rends-toi compte de ma situation telle qu'elle est. Dans une petite ville comme celle-ci, vous partez en guerre contre ma maison de trois points différents : de l'Hôtel de ville (où était installé l'institut de Mme Niederer), de la Plaine (quartier où se trouvait l'institut de Krüsi), et du Canal (quartier de l'institut des sourds-muets); de ces trois points, vous enseignez tous les jours à la bonne petite ville à voir ma maison sous l'aspect le plus odieux; et il est certain qu'ainsi décriée, elle ne pourrra résister et devra finir par succomber... Il y a longtemps que j'ai prévu ce qui se passe aujourd'hui; et, sitôt que l'illustre Juif (Lautz) m'eut donné avis de la guerre de coalition qui se préparait contre moi, je ne voulus pas exposer mes cheveux gris aux ignominies qui devaient en résulter, et je dis à Schmid : « Nous allons leur céder la place et les laisser « seuls; qu'à moi ne tienne, ils pourront ensuite faire eux-mêmes « au château ce que bon leur semblera ». Je parlais sérieusement, mais Schmid ne voulut pas ; je finis par céder et je restai, quoique je n'en eusse aucune envie. Schmid me répétait qu'il resterait à mes côtés, qu'il m'aiderait et me protégerait. Je cédai, et maintenant nous voilà, vous et moi, en état de guerre déclarée, et tout se passe comme je l'avais prévu. » (Lettre publiée par M. Morf, t. IV, p. 537.)

Ailleurs, Pestalozzi parle en ces termes des manœuvres employées contre lui et contre son établissement :

« Depuis la mort de ma femme, un système continu de calomnies avait été adopté contre ma maison. Les alliés faisaient tout leur possible pour déterminer les parents de mes élèves à retirer leurs enfants de mon institut et à les placer dans les leurs; ils envoyaient de temps à autre aux familles de véritables pamphlets contre mon établissement. J'ai entre les mains la copie d'un de ces écrits, qui date déjà du 23 août 1816; c'était primitivement une lettre adressée à l'un de mes plus respectables

Pestalozzi jugea que ses anciens collaborateurs, devenus ses ennemis, lui faisaient une concurrence déloyale; il voulut essayer de les éloigner d'Yverdon, afin de se délivrer d'un voisinage désagréable et nuisible à la prospérité de son entreprise. Dans ce dessein, et conseillé par Schmid, il adressa au Conseil d'État du canton de Vaud un mémoire tendant à obtenir qu'il fût fait défense aux maîtres qui avaient quitté son institut d'avoir à Yverdon des établissements particuliers d'éducation, et il communiqua ce mémoire à la municipalité en lui demandant de l'apostiller (23 octobre 1818). Celle-ci refusa, par la raison qu'une telle défense porterait atteinte à la liberté de l'industrie. On ne connaît pas, dit M. de Guimps [1], la réponse que fit à Pestalozzi le gouvernement vaudois; mais elle ne pouvait être que négative.

Vers cette époque, le Dr Lange, ce théologien qui était entré à l'institut l'année précédente avec le titre de directeur des études, se sépara de Pestalozzi. Il réclamait une augmentation de traitement qui ne lui fut pas accordée; en outre, il était mécontent de Schmid. Lui aussi voulut alors ouvrir à Yverdon un établissement pour son propre compte; mais, s'il faut en croire son récit, l'autorité le lui interdit sur la demande de Pestalozzi [2].

amis d'Allemagne; elle fut traduite ensuite en français, et fournit la matière du premier de ces libelles mis en circulation contre moi. D'année en année, mes adversaires redoublèrent d'art et d'activité dans l'emploi de ces manœuvres, mais en se couvrant toujours du manteau de la religiosité et du plus pur amour de la vérité. Ce fut Joseph Schmid qui devint, on sait pourquoi, le point de mire de leurs attaques; et plus leur haine contre lui devenait violente, plus ils mettaient de piété et d'onction dévote dans leur langage. » (*Meine Lebensschicksale*, p. 89.)

1. *Histoire de Pestalozzi*, p. 433.

2. Le Dr Lange a publié plus tard (1855) des *Souvenirs*, que

En exécution du programme exposé dans son discours du 12 janvier 1818, Pestalozzi désirait créer tout d'abord une école de pauvres ou orphelinat (*Armenanstalt*), dont les élèves seraient destinés à la carrière d'instituteur et d'institutrice. Son vœu était d'installer cet établissement sur son domaine de Neuhof : mais, pour cela, il fallait d'abord y construire un bâtiment propre à recevoir les élèves; et, vu l'insuffisance des ressources dont il disposait, cette construction devait exiger plusieurs années. Comme il ne voulait pas attendre, pour commencer sa nouvelle entreprise, d'avoir touché l'argent de la souscription (dont le premier versement ne lui fut fait par l'éditeur Cotta que trois ans plus tard, en 1821), il se décida à louer immédiatement, dans le hameau de Clindy, à un quart de lieue d'Yverdon, une maison pour y recevoir les élèves de l'orphelinat à créer; en même temps il annonça par la voie des journaux (mai 1818) qu'il était disposé à se charger gratuitement de l'éducation et de l'entretien de douze enfants pauvres, garçons ou filles : ces élèves devaient séjourner pendant cinq ans dans l'école de pauvres qui allait s'ouvrir à Clindy et s'y préparer à la carrière de l'enseignement. Il reçut de nombreuses demandes d'admission, et choisit les douze enfants qui lui parurent offrir le plus de garanties sous le rapport de l'intelligence et du caractère. L'établissement de Clindy fut solennellement inauguré le dimanche 13 septembre 1818 par un discours de Pestalozzi, qui a été imprimé, mais qu'on ne trouve dans aucune édition de ses œuvres. La section des garçons,

nous avons déjà cités p. 355. Quoique le tableau qu'il trace de l'institut d'Yverdon soit visiblement poussé au noir, et que la rancune ait conduit la plume de l'écrivain, il est probable qu'il y a dans ses récits une part de vérité.

dans cette nouvelle maison, fut placée sous la direction d'un instituteur nommé Morand, celle des filles fut confiée à une sœur de Schmid, Marie, qui était une ancienne élève de l'institut des jeunes filles. L'enseignement fut donné par des maîtres de l'institut d'Yverdon.

L'histoire de l'école de Clindy est peu connue : les documents ont manqué jusqu'à présent pour la reconstituer. Mais une publication récente a apporté, sur ce point presque ignoré de l'œuvre pestalozzienne, d'intéressants renseignements : c'est une biographie de Jacob Heussi, l'un des douze élèves gratuits de l'école, qui est mort à Parchim en 1883 après avoir professé durant cinquante-trois ans dans divers établissements d'éducation en Angleterre et en Allemagne [1]. On y trouve entre autres un récit de la cérémonie d'inauguration, des détails sur la première installation des élèves, et des indications sur leurs études [2].

1. *Dr Jakob Heussi. Erinnerungen aus dessen Leben,* par le Dr A. Dühr, Leipzig, 1884. L'auteur de cette brochure dit que les élèves gratuits étaient au nombre de vingt-quatre, douze garçons et douze filles : c'est une erreur (voir Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 66).

2. Nous n'emprunterons aux souvenirs de Heussi qu'une seule citation, qui nous fait connaître un côté particulier et assez inattendu du caractère de Joseph Schmid :

« L'anniversaire de la naissance de Pestalozzi, le 12 janvier, était pour tous les élèves un jour de grandes réjouissances : on le célébrait solennellement chaque année. Le matin il y avait un service dans la chapelle du château ; l'après-midi, un grand banquet auquel étaient invitées les notabilités de la ville ; le soir, concert ou représentation théâtrale (de préférence le *Guillaume Tell* de Schiller), donnés par les élèves et les maîtres de l'institut. Ce jour-là Schmid n'était que simple spectateur, surveillant tout, mais ne gênant personne dans l'expression d'une joie souvent exubérante ; pas une goutte de vin n'approchait de ses lèvres. Le lendemain de la fête était toujours un jour de congé. Ce jour-là, le stoïcien Schmid se dédommageait des privations de la veille, et, avec quelques bons amis, sacrifiait libéralement à Bacchus. On pouvait le voir alors, sous les yeux de tous.

Depuis que les communications avaient été rétablies entre les Iles-Britanniques et le continent, Pestalozzi se trouvait en relations avec un certain nombre d'Anglais, qui s'intéressaient à son œuvre [1], et qui se montrèrent particulièrement satisfaits de la fondation de l'école de Clindy. Il pensa que, par leur intermédiaire, il serait possible de trouver en Angleterre des ressources destinées à accroître le capital de sa fondation, et il conçut le projet de publier à cet effet une édition anglaise de ses ouvrages. Il fit imprimer en anglais, à Yverdon, un *Appel au public anglais* [2], daté du 14 septembre 1818, où il s'engage, si l'Angleterre souscrit à une traduction de ses œuvres, à consacrer le montant de la souscription, déduction faite des frais de traduction et d'impression, à augmenter le fonds inaliénable déjà constitué. « Habitants de la Grande-Bretagne, ajoute-t-il, j'espère que vous ne dédaignerez pas l'offre que je vais vous faire : je suis prêt à admettre dans mon école un certain nombre de jeunes garçons, choisis

tituber en bon compagnon dans la cour et le long des corridors, à la grande joie des habitants du château, qu'il amusait par les épanchements de sa belle humeur. Mais c'était là une détente qu'il ne s'accordait qu'une fois par an, dans cette journée unique; dès le lendemain, on retrouvait en lui le stoïcien rigide, qui veillait sévèrement au maintien de l'ordre. Les élèves, du reste, ne songeaient pas le moins du monde à se scandaliser. » (Dr *Jakob Heussi*, *Erinnerungen* etc., p. 18.)

1. Pompée (p. 196) cite, entre autres, lord De Vescy, qui fonda sur son domaine, à Abbey-Leix (Irlande), des écoles pestalozziennes pour les enfants pauvres et pour ses propres enfants; Henri Brougham, qui visita Yverdon en août 1816; et Robert Owen, qui y vint vers la même époque.

2. *The Address of Pestalozzi to the British public, soliciting them to aid by subscriptions his plan of preparing school masters and mistresses for the people, that mankind may in time receive the first principles of intellectual instruction from their mothers*; Ls. Fiva, son, printer, Yverdon. Cette brochure se trouve au Musée pédagogique de Paris.

dans la classe pauvre de l'Angleterre, en nombre proportionnel à l'intérêt de l'argent que j'aurai reçu de vous; et je les mettrai en état de vous prouver ma reconnaissance pour vos bienfaits, à leur retour dans leur pays natal, où ils introduiront les moyens d'éducation populaire qu'ils auront appris à connaître auprès de moi. »

L'école de Clindy donna promptement de bons résultats. Outre les douze élèves gratuits, d'autres enfants pauvres y furent reçus moyennant une pension annuelle de douze louis que payèrent pour eux divers protecteurs [1]. Au bout de quelques mois, le nombre des pensionnaires s'élevait à une trentaine. L'appel au public anglais avait porté ses fruits; l'idée d'une édition anglaise des œuvres, il est vrai, dut être abandonnée, et aucune souscription ne fut ouverte : mais de nombreux élèves furent envoyés d'Angleterre à Pestalozzi l'année suivante.

Un philanthrope anglais, James-Pierpoint Greaves, que la lecture des écrits de Synge (voir plus haut, p. 310), avait enthousiasmé, s'était rendu à Yverdon à la fin de 1817. Il fut cordialement reçu par Pestalozzi, qui l'admit dans son intimité. Ils ne comprenaient pas la langue l'un de l'autre; et, détail curieux, Greaves ne s'occupa nullement, pendant son séjour en Suisse, d'apprendre ni l'allemand, ni le français, si bien qu'au bout des quatre ans et demi que dura ce séjour il n'était pas encore capable de converser avec Pestalozzi sans l'aide d'un interprète. Cette circonstance donna naissance à un livre écrit par Pestalozzi expressément pour Greaves, et qui fut livré à la publicité quelques années plus tard. Ne pouvant converser directement

1. Pompée, p. 148.

avec son ami, Pestalozzi eut recours à la voie épistolaire pour lui exposer l'ensemble de sa méthode : il rédigea, à l'adresse de Greaves, une série de trente-quatre lettres, dont la première porte la date du 1er octobre 1818, et la dernière celle du 12 mai 1819. Pestalozzi dictait en allemand; le disciple se faisait traduire la lettre du maître, et pouvait ensuite en étudier le contenu à loisir [1].

Lorsque l'école de Clindy fut ouverte, Greaves, désirant appliquer les principes de la méthode à l'enseignement des langues étrangères, offrit à Pestalozzi, qui accepta, de donner aux élèves de Clindy des leçons d'anglais. Des progrès surprenants furent constatés en peu de temps, et le succès de cette expérience engagea Pestalozzi à en tenter d'autres, en faisant enseigner également à Clindy le français et le latin. La question de l'enseignement des langues fut, à cette époque, l'une des préoccupations essentielles de Pestalozzi; nous avons déjà vu (p. 303, note) que, quelques années auparavant, il avait travaillé à une méthode pour l'étude de la langue latine, qui n'a pas été imprimée. Greaves ne quitta Yverdon qu'en 1822.

1. Une traduction anglaise des lettres de Pestalozzi à Greaves a paru en 1827, sous ce titre : *Letters on early education addressed to J. P. Greaves by Pestalozzi, translated from the German manuscript, with a memoir of the life and character of Pestalozzi.* (La bibliothèque du Musée pédagogique de Paris possède une édition postérieure de cet ouvrage, imprimée à Londres chez Gilpin en 1850.) Le traducteur était un docteur allemand, nommé Worms; il dut, comme il le dit dans sa préface, modifier en différents passages la forme des lettres, pour les présenter au public anglais; mais il eut soin de soumettre son travail à Pestalozzi, et celui-ci, quelques mois avant sa mort, approuva tous les changements que la traduction avait rendus nécessaires. L'original allemand des trente-quatre lettres n'a jamais été publié. — On trouve dans la *Revue pédagogique* du 15 novembre 1886 une étude sur Greaves et ses relations avec Pestalozzi, d'après des documents originaux, par M. E. Martin.

L'année 1819 s'ouvrit sous d'heureux auspices. L'institut d'Yverdon était redevenu prospère sous la direction habile et prudente de Schmid; l'école de Clindy attirait l'attention du public européen; Pestalozzi, délivré enfin des soucis qui l'avaient si longtemps oppressé, pouvait se consacrer à des travaux littéraires; les premiers volumes de l'édition de ses œuvres complètes allaient paraître. Cette année et les deux suivantes furent pour le vieillard un temps heureux, le plus heureux de sa vie, a-t-il dit : l'horizon était serein; un seul nuage, qui ne semblait pas alors bien menaçant, s'y montrait, l'inimitié de Niederer et de ses alliés.

Les principaux événements de cette année 1819 furent l'arrivée des élèves anglais, attirés par l'appel lancé quelques mois auparavant, et le transfert de l'école de Clindy au château d'Yverdon.

Les lettres que Greaves écrivait d'Yverdon à ses amis avaient contribué, aussi bien que l'appel publié en 1818, à exciter en Grande-Bretagne un vif intérêt pour l'entreprise de Pestalozzi. Plusieurs Anglais, pères de famille, envoyèrent isolément leurs enfants à Yverdon; et, au milieu de juillet 1819, le révérend Mayo, *fellow* de Saint John's College à Oxford, directeur de l'école de Bridgnorth (comté de Salep), arriva en personne à l'institut, amenant avec lui une quinzaine d'élèves environ. La « colonie britannique » ainsi constituée forma dans l'institut pestalozzien comme une section spéciale, qui resta toujours presque uniquement confiée aux soins du révérend Mayo, de Greaves, et d'un autre maître anglais, le révérend Brown, du collège de Worcester[1].

Le motif du transfert de l'école de Clindy au château

1. *Revue pédagogique*, 15 novembre 1886, p. 435.

d'Yverdon fut la perte de temps que causaient les courses perpétuelles des maîtres obligés d'aller d'un établissement à l'autre donner leurs leçons, ainsi que la nécessité où ils se trouvaient de répéter deux fois le même enseignement. Les élèves garçons de Clindy furent donc réunis à ceux du château (juillet 1819), et répartis, suivant leur âge, dans les classes de l'institut; mais ils prenaient leurs repas à part, parce que leur nourriture était plus frugale que celle des pensionnaires riches; ils avaient aussi des dortoirs particuliers. Quant aux filles, elles furent installées au second étage de la façade du nord, dans l'appartement qui avait été celui de Mme Pestalozzi. « En même temps, dit M. de Guimps, on fit au château plusieurs réparations, et on construisit plusieurs chambres nouvelles dans les tours [1]. »

Cette fusion des deux établissements ne fut pas vue de bon œil par la municipalité d'Yverdon; elle désapprouvait le rapprochement des enfants pauvres et des enfants riches, ainsi que la réunion de jeunes gens des deux sexes dans le même bâtiment [2]. Mais Pestalozzi se félicitait au contraire d'avoir, par cette mesure, donné à sa maison le véritable caractère de la vie de famille; et, lorsqu'une expérience de plus d'une année l'eut confirmé dans cette manière de voir, il voulut faire part au public de la nouvelle organisation de son double établissement et des fruits excellents qu'elle produisait. A cet effet, il fit paraître (fin de 1820) une brochure intitulée : *Un mot sur l'état actuel de mes travaux pédagogiques et sur la nouvelle organisation de mon établissement* [3].

1. *Histoire de Pestalozzi*, p. 423.
2. Lettre de la municipalité d'Yverdon à Pestalozzi, du 23 juillet 1819, citée par M. de Guimps, p. 423.
3. *Ein Wort über den gegenwärtigen Zustand meiner pädagogi-*

Le mélange d'enfants de condition différente, dit Pestalozzi dans cet opuscule, bien loin de produire aucun effet fâcheux, exerce une heureuse influence sur les uns et les autres : les élèves de l'école dite de pauvres ne montrent aucune jalousie à l'égard de leurs camarades plus fortunés de l'institut proprement dit. et ceux-ci leur témoignent une franche et cordiale amitié. La possibilité de les réunir tous dans une même maison d'éducation, et d'y faire régner un véritable esprit de famille, est désormais démontrée. « Dieu soit loué! mon établissement, tel qu'il existe depuis un an et demi, m'a ramené sur la voie de la nature et de la vie de famille, sur la voie des premiers efforts de ma jeunesse. Dieu soit loué! j'ai pu me rapprocher ainsi du but de toute véritable éducation... Je ne prétends pas l'avoir atteint, mais j'y tends de toutes mes forces. Le seul bonheur de mes vieux jours est l'espoir que la maison d'éducation que je laisserai sera édifiée sur le modèle de la pure vie de famille et de son activité pleine de liberté et de grâce. » L'*enseignement mutuel* continuait à faire grand bruit en Angleterre et en France : Pestalozzi y fait une courte allusion, en expliquant que, chez lui aussi, les élèves les plus avancés instruisent leurs camarades plus jeunes :

Notre méthode d'enseignement élémentaire, dit-il, fournit la preuve que des élèves convenablement préparés peuvent déjà, comme enfants, enseigner avec succès à d'autres enfants ce qu'ils ont appris eux-mêmes, et qu'ils pourront par conséquent l'enseigner bien mieux encore lorsqu'ils seront devenus pères et mères. Nous croyons aussi, sous ce rapport, pouvoir fournir un utile secours aux hommes

schen Bestrebungen und über die neue Organisation meiner Anstalt; Zurich, Orell, Füssli et Cie, 1820. Cette brochure se trouve au Musée pédagogique de Paris.

généreux qui, désirant répandre universellement les premiers et les plus indispensables moyens d'instruction populaire, s'efforcent de donner une âme et une vie intérieure à l'*enseignement mutuel*. Cet *enseignement mutuel* dont on parle tant est évidemment susceptible de deux emplois tout différents dans leurs résultats : on peut l'utiliser comme un mécanisme qui épargne de l'argent et de la peine, et au moyen duquel on obtient à bon marché un dressage qui n'est pas une éducation; ou bien on peut, au contraire, le considérer comme une simple enveloppe extérieure, comme le véhicule d'une méthode d'éducation et d'enseignement fondée sur la psychologie et visant à développer et à éveiller les forces de notre nature. Cette méthode, c'est celle que nous mettons en pratique.

L'éloge de Schmid et le récit de ce qu'il a fait pour Pestalozzi termine cet exposé :

Je me sens maintenant heureux, inexprimablement heureux; et, tout en remerciant Dieu, d'un cœur ému, de mon bonheur, de ce changement inouï de la plus profonde misère en bénédiction et en félicité, je ne puis pas ne pas me souvenir que c'est par mon ami Schmid que Dieu m'a sauvé; devant Dieu et devant les hommes je lui dois une reconnaissance que peu d'hommes doivent à l'un de leurs semblables. Que les caricatures faites de lui continuent à trouver des amateurs et des acheteurs, cela ne me touche plus. Cela ne peut plus me toucher. Je jouis des bienfaits de son action : que me font ces caricatures? Que peuvent-elles me faire? Que sont des paroles vides et des jugements mal fondés? Ils disparaissent; ils doivent disparaître : mais les faits demeurent.

Dans un appendice, Pestalozzi annonce les conditions auxquelles les élèves des diverses catégories sont reçus dans son établissement : le prix de la pension pour les enfants des familles aisées est fixé à trente louis; des enfants de familles pauvres sont reçus à moitié prix; la proportion dans laquelle ces derniers sont admis est d'un cinquième de la totalité des élèves. L'institut

comprend deux sections, celle des garçons et celle des jeunes filles; dans chacune des sections, un certain nombre d'élèves sont spécialement préparés à la carrière de l'enseignement. Notons un passage où Pestalozzi annonce qu'il travaille à une cinquième partie de *Léonard et Gertrude*, et qu'il se propose d'y développer les principes sur lesquels est fondée la nouvelle organisation de sa maison. Cette cinquième partie a été réellement écrite, mais diverses circonstances ont empêché qu'elle fût publiée dans l'édition des Œuvres complètes; et, après la mort de l'auteur, le manuscrit en a été perdu avec plusieurs autres.

Pestalozzi se préoccupait d'assurer la continuation de son œuvre dans l'avenir. Déjà, en juillet 1817, il avait demandé et obtenu de la municipalité d'Yverdon la garantie de la jouissance du château pendant cinq années encore après son décès, en faveur des personnes qu'il aurait désignées pour lui succéder [1]. Maintenant, après avoir associé à son entreprise son petit-fils Gottlieb, il voulut faire quelque chose de plus : il soumit à la municipalité un plan de réparation du château, qui l'eût rendu plus propre à sa destination; en même temps, il demandait que la période pendant laquelle la jouissance de l'édifice serait garantie après sa mort à son héritier fût fixée à quinze ou vingt années au lieu de cinq. Sur les négociations avec la municipalité, commencées dans les premiers jours de 1821, nous avons deux versions différentes : celle de M. de Guimps, qui nous montre la municipalité assez mécontente « de ce qu'on a changé la nature de l'institut, d'une part en y joignant une école de pauvres, de l'autre en voulant

1. De Guimps, p. 400.

conformer les installations intérieures aux goûts et aux habitudes de luxe des Anglais, devenus nombreux à l'institut », mais disposée toutefois à accorder la demande, pourvu que Pestalozzi prît à sa charge la moitié des frais des réparations, ce qu'il aurait refusé de faire [1]; et celle de Pestalozzi, qui est ainsi conçue :

Je présentai à la municipalité un plan dont l'exécution m'aurait coûté, à moi personnellement, 400 louis, somme que je m'engageais à verser pour ma quote-part, offrant en outre de prendre à ma charge dès ce moment les dépenses d'entretien du château, dépenses qui, d'après une convention antérieure, devaient être supportées par la ville. La municipalité nomma aussitôt une commission qui fut chargée de négocier avec mon fondé de pouvoirs, Schmid, et je me tenais pour si assuré de la réussite de cette négociation, que je pris d'avance avec mon petit-fils toutes les mesures destinées à me procurer l'argent nécessaire [2].

A ce moment interviennent tout à coup, d'un commun accord, Niederer, Krüsi et Näf. Il y avait eu, pendant trois ans, une sorte de trêve, ou du moins, si les hostilités avaient continué, c'était à la sourdine et sans éclat public [3]. Mais lorsque les trois alliés eurent con-

1. De Guimps, pp. 427-428.
2. *Meine Lebensschicksale,* p. 94.
3. Il y avait eu toutefois, en juillet 1820, un incident qui montre à quels procédés le « doux et bon » Krüsi lui-même pouvait recourir envers son bienfaiteur. Le père d'un élève de l'institut de Pestalozzi avait prêté l'oreille aux médisances calculées que ne cessaient de répandre dans le public les chefs des trois établissements coalisés; il écrivit à Pestalozzi pour lui annoncer qu'il lui reprenait son fils afin de le placer dans le pensionnat de Krüsi. Soupçonnant quelque intrigue, Pestalozzi pria le père de lui faire connaître les motifs de sa détermination, et ajouta qu'en attendant l'élève resterait dans sa maison. Mais Krüsi, prévenu, signifia à Pestalozzi d'avoir à remettre sur-le-champ le jeune garçon entre ses mains, et, pour l'y contraindre, l'*assigna devant le juge de paix.* Pestalozzi comparut, s'expliqua, et fut

naissance de la demande faite par Pestalozzi à la municipalité, ils résolurent de ne pas laisser exécuter un plan dont ils redoutaient la réalisation. En conséquence, le 3 mars 1821, ils présentèrent à la municipalité d'Yverdon une requête (rédigée en français) où ils s'exprimaient ainsi :

Les soussignés viennent d'apprendre par le bruit public que l'honorable municipalité de cette ville est disposée d'assurer de nouveau pour quinze ans le château avec ses dépendances au nommé Joseph Schmid, qui en prétend la jouissance sous le nom de M. Pestalozzi. Les dispositions hostiles dans lesquelles cet individu n'a pas cessé de se montrer depuis nombre d'années contre nos établissements, comme contre nos personnes, et l'abus qu'il a fait de la confiance sans bornes du respectable vieillard dont il s'est emparé, nous forcent de vous présenter nos observations respectueuses contre un tel arrangement. Dès le moment où M. Pestalozzi a mis le personnage en question à la tête de son institut, il a rencontré en lui un instrument actif des faiblesses et des erreurs qui ternissent l'éclat de son mérite et tachent la gloire de sa vieillesse... M. Pestalozzi vient encore tout récemment de publier, dans la préface du 5e volume de ses ouvrages, que nous avons égaré le public sur ses opinions, ses vues pédagogiques et sur son institut, et il nous menace des mesures prises contre nous au delà de son tombeau. Monsieur le syndic et messieurs les conseillers! une série d'actions a mis le caractère de Joseph Schmid au grand jour. On sait ce dont il est capable, et quel est l'usage qu'il fait de ses moyens; l'opinion publique l'a jugé en Allemagne, en Suisse, partout où il est connu. Mais le comble de l'effronterie est sa conduite envers l'honorable municipalité de cette ville, et la manière dont il cherche à engager cette dernière et à s'en servir pour se couvrir contre l'opinion, et pour continuer des menées contre nous, pour ainsi dire sous la protection de l'autorité publique d'Yver-

autorisé par le juge à garder l'enfant jusqu'à la réception de la réponse du père. Une fois cette réponse arrivée, l'élève fut remis à Krüsi. (*Wahrheit und Irrthum*, pp. 116-117.)

don. Mais si Schmid remporte la jouissance du château, après la mort de M. Pestalozzi, pour récompense d'en avoir usé de la sorte, si le terme de cette jouissance est même de nouveau prolongé, notre position vis-à-vis d'elle sera tout à fait changée et elle changera nécessairement notre conduite à cet égard. Alors nous ne pourrons plus mettre comme jusqu'à présent notre confiance dans la force et la sagesse protectrices de la municipalité de la ville que nous habitons. Nous ne pourrons plus vivre ici en paix, ni nous occuper tranquillement de la consolidation et des progrès de nos établissements que nous avons fondés sous tant de risques, parmi tant d'obstacles, calomniés, persécutés même d'un côté où nous aurions dû trouver notre point d'appui et nos premiers secours. Alors nous ne pourrons plus reconnaître en Yverdon l'endroit respectable destiné à être et à devenir de plus en plus le centre du développement d'un grand et vaste système d'éducation, dont la base et la substance et la première condition sont la morale, la dignité de la nature humaine et la pureté des intentions de ses organes [1].

L'effet de cette requête, dit Pestalozzi, fut de modifier brusquement les dispositions de la municipalité d'Yverdon : elle rompit les négociations commencées avec Schmid et retira les offres qu'elle avait faites. Niederer et ses amis avaient su se créer des partisans dans la petite ville, surtout au sein de la bourgeoisie riche, attachée à l'orthodoxie protestante; il n'est pas étonnant qu'ils aient eu assez d'influence pour tenir Pestalozzi en échec en faisant rejeter sa demande [2].

Déçu dans son espoir, Pestalozzi eut la fâcheuse idée de recourir aux moyens juridiques. La municipalité d'Yverdon s'était engagée, lors de la création de l'institut en 1804, à entretenir le château en bon état

1. Le texte de cette requête est donné par Pestalozzi dans les *Lebensschicksale*, pp. 95-97.
2. *Meine Lebensschicksale*. p. 97.

et à y faire les réparations nécessaires : Pestalozzi l'assigna en justice pour la contraindre à faire exécuter les travaux qu'il s'estimait en droit de réclamer d'elle. Des conciliateurs s'entremirent et réussirent à négocier la paix : en novembre 1821, Pestalozzi se désista, la municipalité consentit à payer les frais du procès, et l'affaire en resta là [1]. Mais il ne fut plus question désormais de la prolongation de la concession du château.

Schmid, de son côté, intenta une action civile à Niederer, Krüsi et Näf, pour obtenir réparation des allégations calomnieuses dirigées contre lui dans la lettre adressée à la municipalité [2]. Ce second procès traîna en longueur, donnant naissance à de nombreux écrits polémiques, articles de journaux et brochures, où l'on s'accusa de part et d'autre de toute sorte de vilaines actions, de basses convoitises et de mensonges éhontés. Niederer publia dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg (fin de 1821 et commencement de 1822) une série d'articles où il présentait les faits à sa façon [3]; Schmid riposta (juillet 1822) par une brochure intitulée : *Vérité et erreur dans les destinées de Pestalozzi, démontrées par des faits* [4]; tandis qu'un certain Jérémie Meyer, employé comme instituteur pendant quelques mois dans l'établissement de Pestalozzi, congédié par lui [5] et recueilli par Niederer et Krüsi, faisait imprimer d'autre part un pamphlet intitulé : *Comment M. Joseph*

1. De Guimps, pp. 428-429.
2. *Meine Lebensschicksale*, p. 100.
3. *Ibid.*, p. 103.
4. *Wahrheit und Irrthum in Pestalozzi's Lebensschicksalen, durch Thatsachen dargelegt*; Iferten, im Julius 1822.
5. Une lettre de l'élève Heussi, citée par M. Dühr (*Dr Jakob Heussi. Erinnerungen* etc., p. 15), contient sur ce Meyer une anecdote qui montre qu'il était un maître peu consciencieux, et qu'il fut renvoyé parce qu'il maltraitait les élèves.

Schmid dirige l'institut de Pestalozzi, pour faire pendant au livre « Comment Gertrude instruit ses enfants [1] ».

L'apparition de *Wahrheit und Irrthum* fournit à Niederer l'occasion d'une diversion : il dénonça cette brochure au parquet, et fit intenter à son adversaire une poursuite correctionnelle pour publication d'un écrit diffamatoire. Ces poursuites eurent lieu avec tout l'appareil d'usage : une perquisition fut faite au château d'Yverdon ; les exemplaires de la brochure furent saisis, et Schmid et Pestalozzi durent comparaître devant le tribunal correctionnel, l'un comme auteur de l'écrit incriminé, l'autre comme complice. Ils demandèrent au tribunal de décider d'abord que la brochure, écrite en allemand, serait traduite en français, afin que les juges pussent en prendre connaissance. Leur demande ayant été rejetée, ils appelèrent de cette décision : le tribunal d'appel, siégeant à Lausanne, leur donna raison, et la brochure de Schmid fut remise aux mains d'un traducteur assermenté [2]. L'année 1822 s'acheva sur ces entrefaites.

Ces tristes débats n'avaient pas enlevé à Pestalozzi sa sérénité d'âme, et il continuait à nourrir l'illusion que les vastes projets annoncés en 1818 pourraient se réaliser. On le voit rédiger dans le courant de l'année 1822 un mémoire (publié au tome IX de l'édition Cotta) dans lequel il traitait des rapports de l'éducation avec l'industrie, sous ce titre : *Opinions sur l'industrie*,

1. *Wie Herr Joseph Schmid die Pestalozzische Anstalt leitet ; ein Seitenstück zu dem Buche « Wie Gertrud ihre Kinder lehrt »* ; Stuttgart, 1822.

2. Nous empruntons tous ces détails au récit de Pestalozzi, *Meine Lebensschicksale*, pp. 103-107.

l'éducation et la politique, et sur notre situation à cet égard avant et depuis la Révolution [1]. Des lettres écrites à sa sœur, qui ont été retrouvées et que les *Pestalozzi-Blätter* (années 1884 et 1885) ont publiées, nous le montrent plein de gaieté et d'espoir [2]. Vers la fin de 1820, il écrit :

Dieu soit loué, cela va bien, très bien. Schmid est un héros, il a une force d'Hercule, qui dépasse tout ce que j'ai vu dans ma vie; Gottlieb marche à ses côtés, avec un attachement, avec une candeur et une activité que je n'aurais pas osé espérer. Les ressources de mon entreprise s'accroissent tous les jours, et sont employées avec prudence. En un mot, je suis maintenant heureux... Je travaille jour et nuit

1. *Ansichten über Industrie, Erziehung und Politik, mit Rücksicht auf unsern diesfälligen Zustand vor und nach der Revolution.*

2. Sa correspondance avec Nicolovius, interrompue pendant quelques années et reprise en 1819, témoigne des mêmes dispositions. Dans une lettre à Nicolovius, du 8 décembre 1819, après avoir parlé des luttes qu'il a eu à soutenir, il ajoute : « Ma maison désormais est sauvée, les germes des plus hautes espérances ont poussé avec vigueur et sont maintenant en plein épanouissement. Je suis heureux. Autant j'étais malheureux précédemment, autant je suis heureux aujourd'hui. Il y a des instants où je me prends à penser que je suis l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde. Mais aussi l'histoire n'offre certainement pas d'autre exemple d'un homme qui, dans sa soixante-quinzième année, voit tout à coup se transformer de la sorte une situation presque désespérée, et se réaliser subitement ses plus beaux rêves. » (A. Nicolovius, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius*, p. 282.) De la dernière lettre écrite par Nicolovius à Pestalozzi, le 31 janvier 1821, nous traduisons ce passage : « Lors même que je ne t'écris pas, tu dois conserver toujours la certitude que ta vie a passé dans la mienne, que je ne puis jamais t'oublier, que je pense toujours à toi avec reconnaissance et vénération. Toutes les amertumes que tu as endurées dans ces dernières années ont été pour toi comme une transfiguration, et ce qui n'arrive à la plupart que dans la postérité s'est effectué de ton vivant et sous les yeux de tes contemporains : c'est-à-dire que tout ce qu'il y avait de transitoire et de périssable dans ton œuvre a disparu, et qu'il n'en est resté, par cette épuration, que ce qui doit durer éternellement. » (Morf, p. 609.)

à mes écrits, dont le produit devient toujours plus avantageux. Lisabeth est de nouveau avec nous[1]; elle est contente, et elle a pu se convaincre de la sécurité que présente maintenant mon entreprise. Il y a toujours çà et là de petits nuages dans le ciel le plus clair. Mais le soir de ma vie est serein. Les miens, que j'avais affligés par les erreurs de mon existence de rêveur, sont descendus avant moi dans la tombe. Ils m'ont pardonné. Mon unique descendant bénéficiera des souffrances que j'ai endurées et, s'il plaît à Dieu, vivra après moi des jours heureux et tranquilles [2].

Dans une lettre du 2 février 1822, il annonce qu'il a été malade, mais qu'il est rétabli :

Chacun me fait le compliment que je n'ai jamais été d'une humeur aussi calme et aussi égale que maintenant; ce qui est sûr, c'est que je travaille avec une joie qui me donne une grande satisfaction... Tu ne peux pas te figurer, chère sœur, combien ma situation a changé à mon avantage. L'aînée des sœurs de Schmid travaille avec des jeunes filles qui se destinent à devenir institutrices, et avec de tout jeunes enfants; les succès qu'elle obtient étonnent tout le monde. L'Angleterre est aujourd'hui le lieu où l'on accorde le plus d'attention à mes efforts : nous avons maintenant dans notre maison plus de vingt-quatre Anglais, tant élèves qu'adultes... Gottlieb est en ce moment à Neuhof, où la maison et le bâtiment à côté sont en voie d'être réparés et agrandis de moitié, pour recevoir un second établissement d'éducation destiné principalement aux enfants de la campagne; l'établissement s'ouvrira dès l'automne prochain, et sera dirigé par des personnes qui reçoivent en ce moment leur instruction ici; notre établissement d'Yverdon continuera à exister de son côté [3].

Le 19 mars 1822, il écrit :

1. Lisabeth, à la suite d'une brouille momentanée avec Schmid et les sœurs de celui-ci, avait quitté Yverdon en juillet 1819. Une réconciliation eut lieu l'année suivante, et Lisabeth revint dans l'automne de 1820.
2. *Pestalozzi-Blätter*, 1884, p. 89.
3. *Ibid.*, pp. 90-91.

J'ai une vieillesse très gaie, et je me sens constamment de très bonne humeur! Chère sœur; la vieillesse aussi a ses charmes, elle aussi peut être belle. Jouis de la vie dans tes vieux jours; sois contente d'être sur la belle terre de Dieu aussi longtemps que Dieu le voudra... Custer est mort le 12 du mois dernier. J'avais eu un vif chagrin de le voir, par un aveugle attachement à Niederer, se montrer injuste envers Schmid, et s'éloigner de moi d'une façon qui m'avait beaucoup attristé... Ici, tout continue à marcher dans le sens d'une amélioration durable et d'une réelle prospérité. Tu as bien raison de dire que c'est Schmid qui m'a sauvé. Mon espoir de pouvoir faire plus pour l'éducation, à Neuhof, après ma mort, que je n'ai pu faire pendant ma vie ici et ailleurs, me donne de tels transports de joie que jamais l'existence ne m'a paru si douce. Dans quelques mois, s'il plaît à Dieu, ma vieille maison sera restaurée et sous un nouveau toit. Ma santé s'est si bien rétablie, que je puis dire que depuis bien des années je ne m'étais pas senti aussi fort [1].

Enfin, dans une autre lettre, il annonce le mariage de son petit-fils avec une sœur de Schmid, Catherine :

Chère sœur, je me sens en ce moment très heureux; mon Gottlieb s'est marié la semaine passée (le 26 octobre 1822) avec la sœur cadette de mon cher Schmid; c'est une jeune fille très active et habile; mon Gottlieb n'aurait pu trouver une ménagère meilleure et plus entendue; et par ce mariage, le lien entre lui et Schmid est scellé pour la vie; de cette façon, d'un côté, la prospérité matérielle de ma maison est garantie par le concours d'un homme qui, sous ce rapport, ne trouverait pas facilement son égal; et, de l'autre côté, la continuation de mon œuvre, après ma mort, grâce à lui, est assurée autant que je pouvais le désirer [2].

Cependant le gouvernement du canton de Vaud s'était ému du scandale produit par les poursuites correctionnelles dirigées contre Pestalozzi et Schmid. Il voulut mettre un terme aux différends qui avaient donné nais-

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1884, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 94.

sance à ce honteux procès, et chargea M. Carrard, ancien syndic d'Yverdon, de faire des démarches pour obtenir une réconciliation. Krüsi venait de quitter Yverdon; il avait été nommé directeur de l'école cantonale de Trogen, Appenzell Rhodes-Extérieures, et avait cédé son pensionnat à Rank. Une entrevue entre Pestalozzi et Niederer fut ménagée et eut lieu (31 janvier 1823) dans la maison d'un ami commun; Pestalozzi se déclara prêt à faire la paix et à tout oublier, et le lendemain il alla lui-même porter à Niederer une lettre souvent citée, dont voici le passage principal :

A la suite de notre entretien d'hier, je réitère par écrit ma prière adressée à Monsieur et à Madame Niederer, au nom de Dieu et de sa miséricorde, de me délivrer enfin du martyre que je souffre depuis bientôt six années, par suite de la guerre coupable et cruelle que se font, avec une opiniâtreté anti-chrétienne, deux maisons qui se disent chrétiennes. Cher Niederer! rappelle à ton souvenir ce que nous avons été l'un pour l'autre, ce que nous avons espéré l'un de l'autre! Je voudrais pouvoir espérer de vous deux ce que j'en espérais autrefois, et je serais heureux de redevenir pour vous ce que j'ai été alors... Cher monsieur Niederer! chère madame Niederer! je suis près de la tombe : laissez-moi y descendre en paix. Et j'ajoute ceci : J'ai encore quelque chose à faire sur la terre; faites que je puisse y travailler désormais sans obstacles, en me délivrant des tortures de cet indigne procès. Je vous promets, en échange de ce service dont j'ai besoin pour atteindre le but de ma vie, amour et reconnaissance jusqu'à la mort [1].

1. *Meine Lebensschicksale*, pp. 145-147. Blochmann, — qui dans la crise de 1817 avait été l'allié de Niederer, — après avoir reproduit un fragment de cette lettre, ajoute la réflexion suivante : « Comment Niederer a-t-il pu résister à cette supplication? Hélas! il est bien triste d'avoir à constater que le plus noble cœur, lorsqu'il est devenu la victime de l'aveuglement, peut montrer tant de hauteur et de dureté! » (*H. Pestalozzi, Züge aus dem Bilde seines Lebens*, p. 130.)

Après de longs pourparlers, Niederer élabora (27 mars 1823) le projet d'une convention destinée à terminer la guerre. Cet instrument de réconciliation, rédigé par Niederer en français, et dont la teneur fut acceptée par Pestalozzi et Schmid, était ainsi conçu :

Les soussignés, M. le docteur Henri Pestalozzi, fondateur et chef de son institut d'éducation à Yverdon; de plus, d'un côté M. Germain Krüsi, directeur de l'école cantonale d'Appenzell à Trogen, M. Conrad Näf, directeur d'un institut de sourds-muets, et M. le docteur Jean Niederer, ministre du saint Évangile et chef d'un institut de demoiselles, et de l'autre côté M. Joseph Schmid, résolus de terminer leurs différends à l'amiable et d'une manière conforme au caractère personnel, à la dignité et à la situation civile et sociale des personnes agissantes, sont convenus des points suivants :

1° Ils déclarent comme contraires à la vérité, à une meilleure connaissance et à une plus intime conviction, toutes les mauvaises interprétations, médisances et imputations qui ont eu lieu par effet de malentendus depuis le retour de M. Joseph Schmid dans l'institut Pestalozzi en 1815, particulièrement depuis le commencement de l'année 1816, quel qu'en soit le nom, de qui que ce soit qu'elles émanent, et lesquelles ont été divulguées verbalement, par écrit et par voie d'impression. Ils désavouent en particulier formellement les accusations et défenses, basées sur une relation de comptabilité non terminée, comme étant sans fondement, et provenant d'une erreur devenue passionnée, en tant qu'elles offensent l'honneur et la droiture des personnes qu'elles regardent.

2° Les plaintes pendantes devant la justice seront retirées par chaque partie, en tant que cela la regarde. Chacune paye ses frais.

3° La relation de comptabilité en contestation sera remise à quatre arbitres qui, dans le cas de voix égales, choisiront un surarbitre, qui alors décide; chaque partie choisit deux arbitres. Leur choix reste libre à chacune d'elles sans restriction. La décision peut être publiée si on le désire [1].

1. Suivent encore trois autres paragraphes sans importance, que nous ne reproduisons pas. Le texte de ce projet de conven-

Ce document devait être signé sur-le-champ par les parties contractantes, mais un deuil survenu dans la famille de Niederer fit différer de quelques jours cette formalité. Dans l'intervalle, des officieux répandirent le bruit que Schmid représentait ce traité de paix comme un triomphe pour lui et une défaite pour ses adversaires [1]. Niederer, froissé, retira aussitôt son projet (30 mars), et la guerre recommença de plus belle.

Le dénouement du procès correctionnel intenté à Schmid et à Pestalozzi, longtemps différé, ne se fit plus attendre. Le 22 avril 1823, l'affaire vint devant le tribunal d'Yverdon. Le ministère public demandait, par application de la loi, six mois de prison contre Schmid, et autant contre son coaccusé. Après des débats qui durèrent deux jours, le tribunal prononça l'acquittement des deux prévenus, par ce motif que la loi ne visait que les écrits imprimés sur le territoire du canton de Vaud, et que la brochure incriminée avait été imprimée à Heidelberg, quoique le titre indiquât Yverdon comme lieu d'origine. Le ministère public appela de ce jugement, mais le tribunal de Lausanne confirma la sentence des premiers juges [2].

Restait à juger le procès civil que Schmid avait intenté à Niederer en 1821. Mais sur ce procès interminable allait de nouveau s'en greffer un autre. Un article que Niederer publia en juillet 1823 dans plusieurs journaux allemands et suisses [3] décida Pesta-

tion a été publié par Pestalozzi au tome IX de ses Œuvres, édition Cotta.

1. Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, p. 270.

2. Ces détails sont donnés par Pestalozzi, *Meine Lebensschicksale*, p. 108.

3. Cet article est reproduit dans les *Lebensschicksale*, pp. 112-114.

lozzi à l'attaquer lui-même devant les tribunaux : Niederer, dans cet article, avait déclaré fausses et calomnieuses les assertions de la brochure *Warhrheit und Irrthum* relatives à la cession de l'institut de jeunes filles; Pestalozzi ne voulut pas laisser suspecter sa bonne foi, et réclama un examen juridique de sa comptabilité. Niederer essaya d'une échappatoire : il demanda au tribunal d'Yverdon de se déclarer incompétent, par le motif que l'article avait paru en premier lieu dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg; mais le tribunal refusa d'admettre ce système de défense, l'article ayant aussi été publié par des journaux suisses. Le procès, après cet incident préliminaire, s'engagea sur le fond. Pestalozzi rédigea un volumineux mémoire qu'il destinait à l'impression; mais, avant de le publier, il crut devoir en donner connaissance au gouvernement vaudois. La lecture de ce document décida le Conseil d'État à tenter un dernier effort pour en finir avec ces scandaleux débats, dont le bruit avait attiré l'attention de toute l'Europe, et qui mettaient de nouveau l'institut d'Yverdon en danger de périr. Par ses ordres, le préfet d'Yverdon, M. Du Thon, appela devant lui les deux parties, leur remontra la nécessité de cesser une lutte déplorable, et obtint que le projet de convention qui avait été préparé par Niederer quelques mois auparavant, et retiré ensuite par lui dans un mouvement malheureux d'amour-propre, fût repris et accepté comme terrain de conciliation. Cet instrument fut enfin signé le 31 décembre 1823, par Pestalozzi et Joseph Schmid d'une part, par Niederer, Krüsi et Näf d'autre part [1].

1. Nous empruntons le récit de cet incident à Pestalozzi lui-même. (*Meine Lebensschicksale*, pp. 114-116.)

Il semblait que désormais aucun obstacle ne s'opposât plus au projet caressé depuis si longtemps par Pestalozzi, et qui avait fait la joie de sa vieillesse : l'installation à Neuhof de l'école de pauvres dont il avait cru pouvoir annoncer à sa sœur la prochaine ouverture dès 1822, et dont le personnel enseignant aurait été composé des élèves reçus gratuitement à Clindy en 1818, et préparés durant cinq ans à l'exercice des fonctions d'instituteur. Comme nous l'avons vu, il avait fait commencer à Neuhof la construction d'un nouveau bâtiment [1]; dès la fin de 1822, son petit-fils Gottlieb était allé avec sa jeune femme s'installer sur l'ancien domaine de son grand-père pour en diriger lui-même l'exploitation et pour achever les préparatifs destinés à l'école projetée. Cette même année, l'Anglais Mayo était retourné dans son pays afin d'y fonder un institut pestalozzien; il avait emmené avec lui l'un des meilleurs élèves de Clindy, Heussi, et avait promis à Pestalozzi le concours actif d'un comité anglais pour son entreprise. Mais, au moment même où Pestalozzi croyait ainsi toucher à la réalisation de son rêve, toutes ses espérances furent brusquement déçues. Les cinq années durant lesquelles les futurs instituteurs avaient été gratuitement entretenus venaient d'arriver à leur terme, et aucun d'eux — qui eût pu prévoir une telle ingratitude? — ne voulut consentir à aller à Neuhof. Les connaissances qu'ils avaient acquises les avaient mis en état de prétendre à des positions plus brillantes : ils déclarèrent qu'ils voulaient partir, et que « leur devoir de reconnaissance n'allait pas jusqu'à se sacrifier eux-mêmes de pareille

1. C'était sur le conseil du révérend Mayo qu'il avait entrepris cette construction. (*Meine Lebensschicksale*. p. 134.)

sorte [1] ». D'autre part, les ressources financières dont avait disposé Pestalozzi étaient épuisées; les fonds produits par la souscription, loin d'avoir pu être mis en réserve pour constituer un capital inaliénable, suffisaient à peine à couvrir les dépenses faites jusqu'à ce moment, ainsi que le démontrent les chiffres publiés par Schmid [2] : la souscription, en effet, ne rapporta en réalité à Pestalozzi qu'une somme de 13 958 florins, c'est-à-dire environ la moitié de la somme primitivement annoncée; cette somme lui fut remise en quatre versements, dont le dernier n'eut lieu qu'en octobre 1826; d'autre part, l'entretien durant cinq ans des douze élèves reçus gratuitement, calculé à raison de 12 louis par élève et par an, coûta à Pestalozzi 720 louis ou 7900 florins; la construction du nouveau bâtiment à Neuhof engloutit une somme considérable; les travaux relatifs à l'élaboration des moyens d'enseignement, en particulier des méthodes pour l'étude du latin et du français, occupèrent pendant de longues années plusieurs personnes qu'il fallait rétribuer; enfin, dix années durant, l'édition des Œuvres complètes exigea le travail continu de deux copistes. Pestalozzi se trouvait donc, au moment où l'établissement de Neuhof aurait dû s'ouvrir, à la fois sans maîtres et sans argent. Une lettre qu'il reçut de Mayo en mars 1824 fut le coup de grâce donné à ses espérances : Mayo annonçait qu'il ne fallait plus compter sur aucun concours de la part du comité anglais [3].

Se voyant dans l'impossibilité de donner suite à son plan, Pestalozzi fit connaître au public, par une déclaration datée du 17 mars 1824 et imprimée en tête du

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 140.
2. *Fellenberg's Klage*, p. 66.
3. *Meine Lebensschicksale*, p. 135.

XIIe volume de ses œuvres (édition Cotta), la situation où il se trouvait. C'est aux inimitiés qui ont paralysé ses efforts qu'il attribue principalement son insuccès :

Le public, dit-il, partagera la douleur avec laquelle je me vois forcé de déclarer que ces circonstances ont rendu complètement impossible la fondation que j'avais projetée et de laquelle je m'étais promis tant de bien, et qu'elles m'ont mis absolument hors d'état de remplir les engagements que je m'étais imposés avec tant de dévouement et d'abnégation. J'ai tout fait et tout sacrifié, jusqu'au dernier sou de l'argent qui se trouvait entre mes mains, pour rendre possible la fondation projetée; j'ai même compromis et entamé la fortune et les droits de mon petit-fils; mais tous mes efforts ont été en pure perte.

Il ne peut, ajoute-t-il, demander qu'à sa plume les ressources dont sa maison d'Yverdon a besoin pour continuer à subsister; il annonce, en conséquence, la prochaine publication de plusieurs ouvrages inédits : une continuation de *Léonard et Gertrude*, divers opuscules relatifs à sa carrière et à ses entreprises, et trois volumes sur l'enseignement élémentaire du nombre, de la forme et du langage.

Mais ce n'était pas seulement à la fondation annoncée en 1818 que Pestalozzi allait se trouver obligé de renoncer. L'institut d'Yverdon lui-même avait reçu, de tous ces débats étalés sous les yeux du public, d'irréparables atteintes; depuis 1822, le nombre des élèves avait beaucoup diminué. En outre, malgré la signature du traité de paix, les haines n'avaient pas désarmé. Le plan des adversaires de Schmid était maintenant d'obtenir contre lui, de la complaisance des autorités vaudoises, un arrêté d'expulsion. M. de Guimps a fait connaître le détail de cette intrigue, et a révélé le texte

de la délibération du Conseil d'État vaudois en date du 6 octobre 1824 (extraite du registre secret de ce corps). L'expulsion de Schmid fut décidée [1], et le Conseil d'État écrivit en ces termes au juge de paix d'Yverdon :

Le Conseil d'État vous charge d'enjoindre à M. Victor-Joseph Schmid, étranger, qui n'a point de permis d'établissement ni de séjour, et qui est dans l'institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, de sortir du canton, en vous autorisant toutefois à accorder à cet étranger un délai de six semaines pour arranger ses affaires, s'il en a besoin.

1. Voici l'extrait du registre secret du Conseil d'État, séance du 6 octobre 1824, publié par M. de Guimps (p. 439) :

« Le département de justice et police expose qu'ayant été informé que M. Victor-Joseph Schmid, étranger, avait facilité des actes contre les mœurs dans l'institut de M. Pestalozzi à Yverdon, il a chargé le juge de paix d'interroger un nommé Théodore Frank, instituteur audit lieu, qui pouvait donner des renseignements à ce sujet.

« Il résulte des dépositions de M. Frank, ainsi que des renseignements ultérieurs fournis par le juge de paix, que M. Schmid est gravement compromis sous le rapport en question. Il doit être du Tyrol.

« Le Conseil d'État, adoptant le préavis du département, avec quelques modifications, décide de renvoyer du canton M. Schmid, et d'écrire les lettres suivantes. » (Suit le texte de deux lettres au juge de paix d'Yverdon, la première destinée à la publicité, la seconde confidentielle.)

Les « actes contre les mœurs » que les ennemis de Schmid lui reprochaient d'avoir « facilité » sont certainement des désordres du genre de ceux dont parle le Dr Lange (voir plus haut, p. 355, note). Il est à remarquer que l'accusation ne met pas Schmid lui-même en cause; elle le déclare seulement coupable de n'avoir pas empêché ou réprimé des actes blâmables.

Il est bien difficile de croire que Schmid, si ferme défenseur du bon ordre et de la règle, n'ait pas exercé une surveillance sérieuse, et qu'il ait volontairement fermé les yeux sur certains écarts.

Le dénonciateur était un jeune théologien prussien, Franke, qui avait été chargé en 1820 de donner l'enseignement religieux aux élèves allemands de l'institut de Pestalozzi (Dühr, *Dr Jakob Heussi*, *Erinnerungen* etc., p. 14), et plus tard était devenu l'allié de Niederer (Biber, *Beitrag* etc., p. 270).

Ainsi le renvoi de Schmid, que ses ennemis n'avaient pu arracher à Pestalozzi malgré l'acharnement avec lequel ils l'avaient réclamé pendant huit ans, était maintenant imposé au vieillard par la volonté du gouvernement lui-même.

Pestalozzi protesta avec indignation ; il se rendit à Lausanne, représenta aux membres du Conseil d'État que lui enlever Schmid c'était vouloir la ruine de l'institut ; il demanda quels motifs pouvaient légitimer un pareil acte d'arbitraire. Il ne put obtenir aucune explication [1] ; mais, sur ses instances, on consentit à accorder à Schmid un délai de quelques mois.

En même temps que ceci se passait, le différend entre Pestalozzi et les époux Niederer au sujet du compte non encore réglé était soumis à un tribunal arbitral, en exécution de l'article 3 de la convention signée le 31 décembre 1823. Les arbitres désignés par Pestalozzi furent le conseiller d'État Soulier et le professeur Ch. Secrétan ; ceux de Niederer, le conseiller d'État de La Harpe et le docteur en droit Pellis. La sentence des arbitres, qui fut rendue le 30 novembre 1824, porta sur douze points différents [2] ; nous les résumons ci-dessous, en nous excusant une dernière fois auprès de nos lecteurs d'avoir à placer sous leurs yeux de semblables détails ; nous avons déjà dit pourquoi nous ne pouvions pas les passer sous silence :

1° Niederer réclamait une première somme de 233 francs. Pestalozzi fournit la preuve que cette somme, légitimement due à Niederer, avait été payée à celui-ci le 26 juin 1817 ;

2° Niederer réclamait le payement de quatre mois et demi d'appointements, de janvier au milieu de mai 1817, soit

1. *Meine Lebensschicksale*, p. 143.

2. Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, pp. 284 et suiv.

150 francs. Pestalozzi se déclare prêt à payer. Les arbitres, considérant que durant ces quatre mois et demi Niederer a donné moins de leçons que précédemment, ne lui accordent que 75 francs;

3° Niederer, qui avait accepté, en 1815, comme les autres maîtres de l'institut, une diminution de moitié sur son traitement, réclame le payement de la moitié à laquelle il avait renoncé, soit 750 francs pour un an dix mois et demi. Les arbitres le déboutent de sa demande;

4° Niederer, qui devait être logé et nourri à l'institut, a été logé et nourri au domicile conjugal à partir du 1er juillet 1814; il réclame de ce chef, pour deux ans dix mois et demi, une indemnité de 1104 francs. Les arbitres le déboutent de sa demande;

5° Mme Niederer réclame son traitement comme maîtresse à l'institut des jeunes filles de 1809 à 1813, soit 1776 francs pour quatre ans dix mois et demi; elle reconnaît avoir reçu 444 francs en divers acomptes : il lui est redû 1332 francs. Pestalozzi répond que, d'après ses livres, le compte de Mme Niederer a été balancé le 1er avril 1814, et qu'il ne doit plus rien. Les arbitres donnent raison à Mme Niederer;

6° Pestalozzi réclame, en payement des leçons données à l'institut de Mme Niederer par les maîtres de son propre institut, de 1813 à 1816, une somme de 843 francs. Mme Niederer reconnaît devoir cette somme;

7° Pestalozzi réclame le loyer de deux pianos pendant dix-neuf mois et demi. Mme Niederer dit ne s'être servie que d'un seul, et ne devoir que le loyer de celui-là. Les arbitres décident qu'elle doit payer le loyer des deux pianos;

8° Pestalozzi réclame le loyer de huit lits, pendant dix ans neuf mois et demi. Mme Niederer prétend que ces lits lui ont été vendus, et que le prix doit en être retenu sur ses appointements. Les arbitres donnent raison à Pestalozzi;

9° Pestalozzi réclame le prix de quatre nappes vendues à Mme Niederer. Les arbitres le lui accordent :

10° Mme Niederer réclame de Pestalozzi le remboursement de diverses petites dépenses montant à 73 francs. Pestalozzi reconnaît devoir cette somme;

11° Mme Niederer dit que Pestalozzi avait promis de prendre à sa charge une partie du prix de la pension d'une

jeune fille; elle réclame de ce chef 165 francs. Pestalozzi se déclare prêt à payer;

12° Enfin vient le point essentiel. Pestalozzi réclame sur l'institut de jeunes filles tous les droits moraux, pédagogiques et financiers que lui garantit l'acte de cession de 1813. Les arbitres, considérant que certaines clauses de cette convention, notamment celle relative aux leçons que devaient donner les maîtres de l'institut des garçons, n'ont pas été observées par Pestalozzi, déclarent celui-ci déchu des droits qu'il revendique sur l'institut de Mme Niederer.

Au point de vue financier, le résultat de ce laborieux règlement de comptes était celui-ci : les époux Niederer restaient débiteurs envers Pestalozzi d'un solde de 244 francs, représentant la différence entre les sommes allouées par les arbitres à chacune des parties.

Une lettre de Pestalozzi à sa sœur, la dernière, sans date, doit trouver sa place ici : elle a été écrite vers la fin de 1824 ou au commencement de 1825. Nous y lisons ce qui suit :

Je suis en bonne santé, et extraordinairement robuste pour mon âge. Depuis la visite que m'ont faite tes chers enfants, la conduite de Niederer et compagnie à l'égard de Schmid a eu des conséquences de plus en plus nuisibles pour mon établissement, de sorte que je regarde l'institut des garçons comme n'existant à peu près plus; celui des jeunes filles (dirigé par Marie Schmid) marche d'une façon satisfaisante : pour celui-là j'ai des ressources et de l'aide. Mais les choses en général vont de telle façon que je me suis enfin décidé à ne pas tenter plus longtemps l'impossible, et à me reposer une bonne fois; j'emploierai le temps qui me reste à terminer quelques travaux littéraires, qui me sont très bien payés; je veux commencer enfin à ne plus me sacrifier à l'ingratitude des étrangers, et consacrer à l'avantage des miens le peu que je puis encore produire. Le jeune ménage se trouve très bien à Neuhof; nous y avons fait bâtir, et le domaine vaudrait aujourd'hui, si on voulait le vendre, le double de ce qu'il valait autrefois; la jeune femme

semble faite exprès pour la vie de la campagne, et je suis heureux de voir notre Neuhof prospérer entre ses mains comme jamais il ne l'avait fait entre les miennes. Je suis content : Dieu a tout fait pour le mieux. Je travaille en ce moment à l'exposé de mes principes et au récit de mes destinées; je sais que tu auras du plaisir à le lire, je te l'enverrai dès qu'il sera imprimé. Schmid continuera mon œuvre après ma mort; sa force est grande; sa sœur aussi se consacrera dans sa sphère au but de ma vie; je puis donc en toute tranquillité voir approcher la fin de ma carrière [1].

Lorsque Pestalozzi se fut bien convaincu que le Conseil d'État vaudois ne se laisserait pas fléchir et que le décret d'expulsion prononcé contre Schmid était irrévocable, il annonça que lui-même était décidé à quitter Yverdon, et fit ses préparatifs de départ [2].

Pompée, qui tenait de Joseph Schmid des renseignements particuliers, raconte que « dès qu'on apprit que, par suite des tracasseries qui lui étaient suscitées, Pestalozzi devait quitter Yverdon, il fut invité par M. Morin, chef d'une institution importante, et par M. Ordinaire, ancien recteur de l'académie de Besançon, à venir passer quelques mois à Paris pour s'occu-

1. *Pestalozzi-Blätter*, 1885, p. 20.

2. On lit ce qui suit dans une *Notice sur Pestalozzi* publiée à Genève, chez Cherbuliez, en 1827, par Mme Adèle Du Thon (femme, croyons-nous, du préfet d'Yverdon qui fit signer, en décembre 1823, le traité de paix entre Pestalozzi et ses adversaires) :

« On regrette de penser que la ville d'Yverdon, qui devait s'honorer de la présence de Pestalozzi, n'ait pas senti ce qu'elle lui devait, et que les persécuteurs de Pestalozzi y soient protégés et y jouissent même d'une sorte de faveur qu'on pourrait prendre pour l'estime publique; au reste, sur un aussi petit théâtre, les passions sont trop en jeu; chaque individu veut jouer un rôle et le génie fait ombrage. Il semble que les gens supérieurs fassent un vol à la masse; leurs talents, loin d'exciter l'émulation, irritent tous les amours-propres, et l'on se venge de sa nullité en les persécutant. » (P. 29.)

per, de concert avec eux, des moyens de rendre plus rationnel l'enseignement élémentaire des langues mortes. Malgré son grand âge, Pestalozzi ne crut pas devoir décliner une invitation qui lui permettait d'appliquer ses vues sur l'étude des langues; mais on craignit pour lui les fatigues du voyage [1]. »

Le 2 mars 1825 [2], le vieillard, accompagné de Schmid, partit pour Neuhof, emmenant quatre élèves (dont deux jeunes Espagnols) qui se trouvaient encore auprès de lui. L'année suivante, l'institut fondé par Krüsi, que dirigeait Rank, prit possession du château d'Yverdon [3].

1. Pompée, p. 156.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Morf, IV, p. 612.

CHAPITRE XI

LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES DE PESTALOZZI A NEUHOF

(1825-1827)

Projet de Pestalozzi pour la publication de traductions française et anglaise de ses œuvres. — Voyage de Schmid en France et en Angleterre. — Publication du *Chant du Cygne* et de *Mes destinées comme chef d'institut à Burgdorf et à Yverdon* (1826). — Pestalozzi nommé président de la Société helvétique (3 mai 1825). — Ses deux derniers opuscules : *Discours prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique, le 20 avril 1826*, et *Essai d'une esquisse de ce qui constitue l'idée de l'éducation élémentaire*. — Retour de Schmid. — Visite de Pestalozzi à l'orphelinat de Beuggen (juillet 1826). — Schmid repart pour Paris (septembre). — Réunion de la *Kulturgesellschaft* de Brugg (novembre). — Brouille de la servante Lisabeth avec la famille Pestalozzi. Assignation envoyée à Pestalozzi par la commission de l'orphelinat de Gais. — Nouvelles polémiques suscitées par la publication des *Lebensschicksale*. Attaques de Fellenberg. Publication du pamphlet de Biber : *Contribution à la biographie de Pestalozzi* (février 1827). Pestalozzi veut répondre; il tombe malade. Son testament. On le transporte à Brugg (15 février 1827). Sa mort (17 février). Ses funérailles à Birr.

Pestalozzi arrivait à Neuhof, en mars 1825, avec la pensée que sa carrière n'était pas finie, et qu'il lui restait encore assez de vigueur physique et d'énergie intellectuelle pour tenter une nouvelle entreprise. Il avait un moment désespéré, nous l'avons vu, de la

fondation de l'école de pauvres qu'il rêvait de créer à Neuhof même, et avait déclaré publiquement qu'il renonçait à son projet; mais, sitôt qu'il fut éloigné d'Yverdon, il sentit renaître ses espérances, et s'occupa avec Schmid de rechercher les moyens de les réaliser [1].

Pour se procurer les ressources matérielles qui lui manquaient, il songea tout d'abord à faire paraître une édition française et une édition anglaise de ses œuvres. Schmid se rendit (mai 1825) à Paris et à Londres [2], afin de prendre les dispositions nécessaires pour cette double publication, et de recueillir des souscriptions. Des prospectus furent publiés en français et en anglais.

1. Dans sa brochure *Pestalozzi und sein Neuhof*, publiée en 1847, Joseph Schmid a écrit cette phrase énigmatique (p. 31) : « On verra, dans le second volume des *Lebensschicksale*, que la suppression subite et inattendue de l'institut d'Yverdon a été complètement l'œuvre du gouvernement vaudois, et que l'installation et le séjour de Pestalozzi à Neuhof, par contre, sont dus entièrement au gouvernement français (*allein und ganz auf Rechnung der französischen Regierung gesetzt werden müsse*) ». Nous ne possédons pas à ce sujet d'autres renseignements, et nous ignorons quels rapports ont pu exister à ce moment entre le gouvernement français et Pestalozzi. Le second volume des *Lebensschicksale* annoncé par Schmid n'a jamais été imprimé.

Dans un autre endroit de sa brochure (p. 11), Schmid explique que l'intention de Pestalozzi, s'il avait pu ouvrir l'établissement projeté à Neuhof, eût été d'en faire, non une école de pauvres proprement dite, mais une pépinière d'instituteurs pour les écoles primaires. « Il ressort de ses écrits et de toute sa vie que, dans l'enseignement primaire, aucune séparation ne devrait exister entre les classes de la société. Au contraire, riches et pauvres devraient se faire un honneur d'être assis ensemble sur les bancs de l'école populaire. L'enseignement élémentaire devrait être donné dans les écoles publiques avec une telle perfection que les riches n'eussent plus besoin d'avoir recours à grands frais à l'enseignement privé. Pestalozzi voulait que l'école fût placée sur le même rang que l'église. Donc, plus d'écoles de pauvres et d'écoles de riches, d'écoles de nobles et d'écoles de roturiers, plus de ces distinctions qu'il voulait voir disparaître. »

2. Pompée, p. 160.

Dans le prospectus français [1], Pestalozzi s'exprime en ces termes :

Il est encore deux nations, dont l'auteur d'une découverte, en quelque genre que ce soit, est jaloux de mériter le suffrage; je n'ai pas besoin de nommer la France et l'Angleterre. La connaissance de la langue allemande n'est assez répandue ni chez l'un ni chez l'autre de ces peuples pour que je puisse me flatter que mes ouvrages, à moins d'être traduits, y trouvent un grand nombre de lecteurs. J'aurais pu laisser au temps le soin de créer ces traductions, mais on me pardonnera de vouloir que mes idées, quelles qu'elles soient, quelles qu'on puisse les juger, soient transmises dans ces deux pays, comme partout ailleurs, sans altérations, sans modifications, telles que je les ai conçues, telles que je les conçois encore. J'ai donc l'intention et j'ai pris sur moi la tâche de faire paraître en langue française et anglaise, séparément, la partie au moins la plus essentielle des ouvrages que j'ai déjà publiés en Allemagne. En me chargeant de ce nouveau travail, qui peut paraître pénible à ma vieillesse, j'avoue franchement que je crois encore répondre à un appel qui m'est fait depuis longtemps, souscrire à des vœux qui m'ont été maintes fois exprimés par des hommes du rang et du mérite le plus élevé, et dont l'expression se retrouve peut-être et se reproduit plus hautement encore dans les imitations plus ou moins fidèles, plus ou moins maladroites que l'on a pu faire de mon système dans les deux pays auxquels je destine cette publication. Si je différais davantage, mon intention, conforme à ces vœux, ne pourrait plus s'accomplir. Je touche à ma quatre-vingtième année, le temps me presse, et l'âge m'avertit que je n'ai plus un instant à perdre si je veux, à la fin de mes années, rester fidèle au principe qui a dirigé toute ma vie, le désir de me rendre utile [2].

Pestalozzi avait recommandé à Schmid de mettre à profit son séjour en France et en Angleterre pour se

1. Il est intitulé : *Plan d'éducation et d'enseignement et moyens de le mettre à exécution*; Paris, 1826.
2. Cité par Pompée, p. 159.

renseigner sur les industries qui pourraient être introduites à Neuhof. Dans une lettre citée par Pompée, il lui dit :

Ce que j'ai rêvé et senti instinctivement sur la réunion de l'agriculture, de l'industrie et de l'éducation est une de ces pensées que je n'ai pu réussir à exécuter par suite d'une maladresse et d'une légèreté qui ont attiré des milliers de souffrances et de douleurs sur les miens et sur ceux qui me chérissaient le plus ; mais toi, tu mettras en évidence que ce point de départ est vrai, que tout dépend de ce commencement. J'espère encore voir germer les premières semences pendant ma vie; quant aux tentatives qui seront faites après ma mort, je suis sûr qu'elles seront en harmonie avec les idées de ma plus tendre jeunesse, que j'ai exécutées si malheureusement et si maladroitement... Mon petit-fils, qui a pour toi une si profonde affection, te secondera avec toute l'ardeur d'un cœur jeune et candide; il ne peut pas beaucoup, mais ce peu a sa valeur. Moi, je puis encore moins, mais je suis sûr que si je n'étais pas à moitié aveugle, et si ma mémoire était plus fidèle, je te seconderais dans ce moment mieux que tout autre... Je voudrais commencer par une industrie qui mît à profit les cornes et les os; il faut bien examiner tout ce que tu pourras trouver sous ce rapport, et voir de quelle manière on pourrait introduire ce genre de travail à Neuhof [1].

Disons tout de suite que ces diverses idées restèrent à l'état de projets : le temps devait manquer à Pestalozzi pour les exécuter. Ni la traduction française ni la traduction anglaise de ses ouvrages ne virent le jour; et, quant à l'école de Neuhof, le bâtiment qui devait la recevoir ne fut jamais achevé.

Pendant l'absence de Schmid, Pestalozzi reprit la plume pour terminer le travail déjà commencé à Yverdon et dont il avait annoncé à sa sœur la prochaine

1. Pompée, p. 160.

publication : un exposé définitif de ses principes d'éducation, accompagné de son autobiographie. La dernière partie de cette autobiographie, celle où il racontait les années passées à Burgdorf et à Yverdon, devant avoir le caractère d'un écrit polémique, Pestalozzi jugea convenable de la détacher du reste de son travail pour en faire une publication distincte.

L'exposé de doctrines dont nous venons de parler, joint à la première partie de l'autobiographie, parut en 1826, sous le titre de *Chant du cygne* (*Schwanengesang*) dans l'édition Cotta des Œuvres complètes, dont il forme le treizième volume [1]. La suite de l'autobiographie fut publiée en même temps, mais comme un ouvrage séparé et chez un autre éditeur, sous ce titre : *Mes destinées comme chef de mes établissements d'éducation à Burgdorf et à Yverdon* [2].

Les deux cents premières pages du *Chant du cygne* sont consacrées à une analyse très développée de l'*idée de l'éducation élémentaire* (*Idee der Elementarbildung*) et des moyens que Pestalozzi propose d'employer pour donner un enseignement vraiment élémentaire et embrassant l'ensemble des facultés de l'enfant. Il y a dans cette partie du volume beaucoup de longueurs et de répétitions; les idées exposées sont celles que nous connaissons déjà, mais elles sont présentées d'une manière peu claire, sans ordre, dans un langage flottant et diffus qui les affaiblit. La partie autobiographique, par contre, est écrite avec beaucoup de verve, semée d'anecdotes humoristiques vivement contées;

1. Pestalozzi a incorporé dans son *Schwanengesang* un écrit rédigé par lui en 1812, *Der kranke Pestalozzi an das Publikum*, qui était resté inédit. Voir plus haut, p. 300.

2. *Meine Lebensschicksale als Vorsteher meiner Erziehungsanstalten in Burgdorf und Iferten.* Leipzig, Gerhard Fleischer, 1826.

c'est la source à laquelle ont puisé presque exclusivement, jusqu'à ces dernières années, les biographes de Pestalozzi pour toute la période de son enfance et de sa jeunesse; mais elle offre malheureusement des lacunes considérables. Elle s'interrompt brusquement au moment de la révolution helvétique, et le volume se termine par quelques pages où l'auteur, faisant un retour sur l'ensemble de sa longue carrière, se pose avec angoisse cette question : Le but que je voulais atteindre est-il chimérique, et ma vie s'est-elle consumée en efforts inutiles? Il répond en ces termes :

Non, je n'ai pas perdu ma vie, et mon but n'était pas chimérique. Mon institut, tel qu'il est né à Burgdorf du sein du chaos, tel qu'il a subsisté à Yverdon dans sa difformité sans nom, n'était pas le but de ma vie. Non, non, à Yverdon et à Burgdorf, les manifestations qui ont mérité la critique ne sont que des résultats de mes faiblesses individuelles, qui devaient aboutir à la ruine de la partie extérieure de mes tentatives. Mes instituts, et toute cette partie extérieure de mon activité, ne sont pas ce qui constitue les aspirations de ma vie. Ces aspirations se sont conservées vivantes au dedans de moi, et se sont aussi manifestées au dehors par des résultats éprouvés, qui témoignent de la vérité des fondements sur lesquels elles reposent [1].

Il insiste particulièrement sur ce point, qu'il est demeuré conséquent avec lui-même, et que les idées sur lesquelles il appelle, dans ce dernier effort de sa plume, l'attention et la sympathie de ses contemporains, sont celles pour lesquelles son cœur a battu dès sa première jeunesse. Il ne veut pas être jugé sur les résultats de l'entreprise où la fatalité et son imprudence l'ont entraîné :

1. *Schwanengesang*, dans les Œuvres, éd. Seyffarth, t. XIV, p. 231.

Non, cette entreprise ne fut pas l'œuvre de mon cœur, pas même celle de mes rêves. Jamais en ma vie je n'avais rêvé d'une destinée pareille. Sur le banc de galérien de mon institut, je ne m'appartenais plus, je n'étais plus moi-même, et je me trouvais hors d'état de faire l'usage que j'aurais voulu de mes aptitudes et de mes facultés... Ce qui, dans mes aspirations, m'appartient en propre, ne date point de Burgdorf, mais des premiers élans de mon amour pour le peuple et pour l'enfance. Cette haute pensée, l'idée de l'éducation élémentaire, elle s'était déjà développée en moi lorsque j'écrivis *Léonard et Gertrude*. Je n'avais pas encore, il est vrai, prononcé à cette époque les mots « idée de l'éducation élémentaire », je crois même ne les avoir jamais entendus résonner à mon oreille; mais j'avais déjà le profond et vivant sentiment des résultats les plus grandioses que cette idée pourra produire pour le genre humain [1].

Le dernier mot de son livre est une touchante prière adressée à ceux qui le jugeront :

Essayez toutes choses et retenez ce qui est bon; si quelque chose de meilleur a mûri en vous, ajoutez-le à ce que j'essaye de vous donner en ces pages dans un esprit d'amour et de vérité : mais au moins ne rejetez pas en bloc toute l'œuvre de ma vie comme une chose condamnée d'avance sans examen [2].

Dans *Meine Lebensschicksale*, Pestalozzi reprend son autobiographie au point où il l'avait laissée dans le *Chant du cygne*, et fait l'histoire de ses deux instituts de Burgdorf et d'Yverdon. Il cherche à expliquer son insuccès, et il en voit la cause d'une part dans sa propre incapacité, d'autre part dans les défauts de ses collaborateurs. Le jugement qu'il porte sur toute cette période de sa vie a été confirmé, dans son ensemble, par la postérité; toutefois, il est permis de trouver qu'il se montre d'une sévérité excessive, tant pour lui-

1. *Schwanengesang*, pp. 236-237.
2. *Ibid.*, p. 271.

même que pour autrui. La moitié environ du volume est consacrée au récit de ses différends avec Niederer; ce récit paraît être la reproduction du mémoire manuscrit communiqué au Conseil d'État vaudois dans l'automne de 1823; il est incomplet et inexact sur plusieurs points et doit être rectifié par une comparaison et un rapprochement avec la brochure de Schmid, *Wahrheit und Irrthum*, et avec le livre de Biber, *Beitrag zur Biographie H. Pestalozzi's* [1].

Peu de temps après son arrivée à Neuhof, Pestalozzi s'était rendu à l'assemblée annuelle de la Société helvétique à Schinznach (3 mai 1825). Il y avait vingt-neuf ans qu'il n'avait paru aux réunions de l'association dans le sein de laquelle il avait été admis plus d'un demi-siècle auparavant [2]. Il fut reçu avec un véritable enthousiasme; on eût dit que ses collègues de la nouvelle génération voulaient, par leur accueil, le dédommager des déboires d'Yverdon et de l'ingratitude de ceux qui l'avaient abandonné. Il fut élu par acclamation président de la Société pour l'année suivante. Vivement touché de ce témoignage de sympathie, il promit de parler, dans son discours présidentiel, « de la patrie et de l'éducation, auxquelles il avait consacré toute son existence ». Il tint parole. En 1826, la réunion de la

1. Peu de temps avant l'apparition de *Meine Lebensschicksale*, Schmid écrivit de Neuhof à Niederer (16 mars 1826), pour faire une dernière tentative de conciliation. Il annonçait que Pestalozzi avait écrit un ouvrage qui se trouvait sous presse, et il ajoutait que la mise en vente de cet ouvrage pourrait encore être empêchée si Niederer et sa femme se décidaient à modifier leur attitude. Il leur proposait une entrevue à Neuchâtel, de laquelle, disait-il, pourrait sortir un traité de paix définitif. Niederer laissa la lettre sans réponse, et le livre dont la publication eût pu être évitée parut quelques semaines plus tard. La lettre de Schmid se trouve dans l'écrit de Biber, pp. 320-323.

2. Voir plus haut, p. 28.

Société helvétique eut lieu à Langenthal (26 avril); Pestalozzi présidait [1]; le discours qu'il avait préparé, mais qu'il ne put prononcer lui-même à cause de sa longueur, fut lu par le secrétaire, le pasteur Schuler; au banquet, un hymne en l'honneur du noble vieillard, composé par le pasteur Fröhlich, de Brugg, fut chanté en chœur par tous les convives; la première strophe disait :

Vois tes fils debout autour de toi; — Accepte notre chant en ton honneur, — Pour tout ce que tu nous as enseigné — Sans te laisser vaincre par d'amères souffrances, — Pendant toute la durée d'une vie terrestre.

Le discours de Pestalozzi a été imprimé au quatorzième volume de l'édition Cotta des Œuvres complètes, sous ce titre : *Discours que j'ai prononcé à Langenthal comme président de la Société helvétique* [2]. Ce discours ne remplit que la première partie du programme annoncé par l'auteur : il est consacré tout entier à la patrie, au souvenir de ses gloires passées, aux espérances de l'avenir. Mais Pestalozzi avait préparé aussi un travail sur l'éducation, dont il ne fut pas donné lecture. Ce travail n'a pas été recueilli dans ses Œuvres; il est imprimé dans le volume des *Verhandlungen der Helvetischen Gesellschaft zu Langenthal*, 1826 [3], et a été reproduit dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich (1882). Ce mémoire, intitulé *Essai d'une esquisse de ce qui constitue l'idée de l'éducation élémentaire*, expose avec beaucoup de clarté le programme d'éducation de Pestalozzi pour les six ou sept premières années de

1. Il venait de recevoir un autre témoignage de sympathie et de respect : le Grand Conseil du canton d'Argovie lui avait conféré la naturalisation d'honneur (4 avril 1826).

2. *Rede, die ich als diesjähriger Präsident der Helvetischen Gesellschaft den 26. April 1828 in Langenthal gehalten.*

3. Ce volume se trouve au Musée pédagogique de Paris.

la vie de l'enfant; l'auteur annonce qu'il s'est occupé de préparer des *moyens d'enseignement*, c'est-à-dire de nouveaux livres élémentaires, et que ces livres, presque entièrement achevés, seront prochainement publiés [1].

Au printemps de 1826, Schmid était revenu de son voyage en Angleterre et en France. Nous ne savons pas quels résultats il avait obtenus; mais il est probable que les négociations commencées étaient en bonne voie, car en septembre il dut repartir pour Paris, avec la mission de tout préparer pour la publication de l'édition française projetée.

Le 21 juillet 1826, Pestalozzi visita avec Schmid un orphelinat fondé à Beuggen, près de Rheinfelden [2]; il avait entrepris ce voyage sur l'invitation des fils de son ami Legrand, l'ancien président du Directoire de la République helvétique, qui avaient contribué à la fondation de cet établissement. Une fête y fut organisée en son honneur; les élèves, après avoir chanté le célèbre *Wanderer's Nachtlied* de Gœthe (mis autrefois par Pestalozzi dans la bouche des enfants de Gertrude), lui offrirent une couronne de chêne; ému jusqu'aux larmes, Pestalozzi la refusa en disant : « Je ne mérite pas cette couronne; laissez-la à l'innocence ».

Quatre mois plus tard (21 novembre 1826), il assistait encore, à Brugg, à la réunion de la *Kulturgesellschaft* du district de Brugg; il y fit lire par le pasteur Steiger, de Birr, son *Essai d'une esquisse de ce qui con-*

1. *Versuch einer Skizze über das Wesen der Idee der Elementarbildung, und über meine Lebensbestrebungen, diese hohe Idee in ein heiteres Licht zu setzen und die Möglichkeit ihrer Anwendung in die Augen fallen zu machen.*

2. Les détails sur la visite à Beuggen, et sur ceux sur la réunion de Brugg en novembre, ont été donnés par Heussler, *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache*, pp. 57-58.

stitue l'idée de l'éducation élémentaire. A ce moment, il se sentait encore très fort. Il travaillait plusieurs heures par jour aux écrits dont il préparait la prochaine publication, entre autres à une continuation de ses *Lebensschicksale*; il faisait de longues promenades, par tous les temps, avec l'entrain d'un jeune homme; à un ami qui l'engageait à se ménager un peu, il répondait en riant, dans son dialecte zuricois : « J'ai la santé d'un ours! » Cependant il était atteint d'une maladie, la gravelle, dont les accès le faisaient parfois souffrir, sans inspirer néanmoins de sérieuses inquiétudes.

Mais la tranquillité dont il avait joui depuis son retour à Neuhof allait être de nouveau troublée.

Un incident pénible et inattendu lui causa un profond chagrin, et, ce chagrin lui vint de celle qui avait été pendant de longues années l'aide dévouée de ses jours de malheur, la servante Lisabeth. Dès 1821, Lisabeth, que ses forces commençaient à trahir, avait dû renoncer à tout service actif dans l'institut : Pestalozzi la garda encore deux années auprès de lui, puis l'envoya vivre à Neuhof (1823), où elle se plaisait plus qu'à Yverdon. Malheureusement, au bout d'une année environ, des mésintelligences éclatèrent entre la vieille servante et la nouvelle maitresse du domaine, la jeune femme de Gottlieb Pestalozzi; le conflit paraît s'être produit à l'occasion du fils de Lisabeth, un garçon d'environ dix-huit ans, idiot de naissance comme nous l'avons dit, qu'elle avait amené avec elle. Il y eut des scènes violentes; Pestalozzi et Schmid voulurent s'interposer, et ce dernier vint exprès d'Yverdon; mais la paix ne put être rétablie, et Lisabeth dut quitter Neuhof en 1824[1]. Elle se retira dans la commune d'origine de son

1. Cette brouille explique pourquoi, dans son autobiographie, Pestalozzi ne fait aucune mention d'Elisabeth Näf.

mari, le village de Gais (Appenzell Rhodes-Extérieures); son fils idiot y fut placé dans l'orphelinat, et elle s'installa auprès de lui pour le soigner. Elle n'avait d'autres ressources que deux rentes viagères, dont l'une lui avait été assurée dès 1815 par le testament de Mme Pestalozzi, et dont l'autre fut spontanément ajoutée à la première par Pestalozzi lui-même, au moment où elle quitta Neuhof. Or il paraît qu'en 1826 Schmid souleva des difficultés au sujet d'une question d'argent qui n'avait pas été clairement réglée; la commission de l'orphelinat de Gais prit l'affaire en main, et fit assigner Pestalozzi devant le tribunal de Brugg. La brutalité de ce procédé affecta vivement le vieillard, et causa à sa santé un ébranlement qui, bientôt aggravé, devait avoir des suites fatales [1].

Presque en même temps, en effet, un autre incident non moins douloureux vint s'ajouter à celui-là. La publication des *Lebensschicksale* à Leipzig déchaîna un orage. Fellenberg fit paraître dans divers journaux (octobre 1826) une réponse dans laquelle, après avoir raconté à sa façon les négociations de l'année 1817, il accusait Pestalozzi et Schmid d'avoir trompé le public sur l'emploi des fonds de la souscription aux Œuvres complètes. « On a vu, disait-il, Pestalozzi, à l'instigation de Schmid et à la honte de ses vrais amis, mendier des souscriptions à ses ouvrages, comme un pauvre aveugle qui, guidé par un roué spéculateur, tendrait son chapeau aux aumônes. Schmid a ensuite obtenu de Pestalozzi qu'il manquât à l'engagement si solen-

1. Après la mort de Pestalozzi, Lisabeth, qui avait été mal conseillée, regretta, paraît-il, la fâcheuse intervention de la commission de l'orphelinat, et n'eut plus pour la mémoire de son maître que des sentiments de gratitude et de respect. Elle mourut en 1836; son fils lui survécut jusqu'en 1854.

nellement contracté d'employer le produit de ces souscriptions à la fondation d'une école de pauvres, afin d'hériter de cet argent [1]. » A cette honteuse calomnie, Pestalozzi ne voulut pas répondre lui-même; ce furent son petit-fils Gottlieb et Schmid qui répliquèrent à Fellenberg, en le mettant au défi de fournir la preuve juridique de son accusation [2]. D'autres attaques suivirent; Pestalozzi continua à garder le silence. Mais en février 1827 parut à Saint-Gall un volume intitulé *Contribution à la biographie de Henri Pestalozzi et éclaircissements sur son dernier ouvrage* [3]. L'auteur de ce pamphlet était un certain Biber, qui, en 1824 et 1825, avait été employé dans l'institut de Mme Niederer à Yverdon; il avait figuré dans les négociations qui précédèrent la sentence arbitrale du 30 novembre 1824 comme fondé de pouvoirs de Niederer. Son livre est un recueil de documents, lettres, comptes, etc., relatifs à la longue querelle concernant l'institut de jeunes filles, avec notes et commentaires. Pour défendre l'intégrité des époux Niederer, l'auteur a cru nécessaire de chercher à perdre Pestalozzi de réputation : les imprudences du pauvre vieillard, ses erreurs de mémoire, ses actes les plus innocents, ses moindres paroles, tout, jusqu'à ses mouvements de générosité et à ses accès de désespoir, sont représentés comme autant de perfidies, de manœuvres machiavéliques ou d'indignes simagrées; à chaque page, le grand éducateur est bassement outragé, traité de charlatan, d'hypocrite, de

1. Cité par Schmid, *Fellenberg's Klage*, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 68.
3. *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's und zur Beleuchtung seiner neuesten Schrift : « Meine Lebensschicksale u.s.f. », nach dessen eigenen Briefen und Schriften bearbeitet*: Saint-Gall, Wegelin et Rätzer.

comédien, accusé d'immoralité et de mensonge. Bien que Niederer et sa femme n'aient pas directement collaboré à la rédaction de ce livre impie [1], ce sont eux qui ont fourni à Biber les matériaux dont il s'est servi, et ils doivent porter avec lui la responsabilité de cette mauvaise action. Nous ne pouvons les en absoudre, si grands qu'aient pu être les torts de Pestalozzi et de Schmid à leur égard : rien ne saurait justifier de semblables représailles.

Lorsque Pestalozzi eut lu le pamphlet de Biber, il fut pris d'une fièvre violente. Il comprit qu'il lui était impossible de se réfugier plus longtemps dans le silence du mépris. Un journal zuricois disait de lui : « Il paraît que Pestalozzi fait comme certains animaux, qui se cachent sous le poêle lorsqu'on leur montre le bâton, autrement il répondrait à ces attaques [2] ». Il voulut prendre la plume; mais il tomba malade et dut se mettre au lit. Il demanda alors à son médecin combien il lui restait de temps à vivre; et comme celui-ci répondait qu'on ne pouvait pas le savoir : « Il faut absolument, dit Pestalozzi, que je vive encore six semaines pour réfuter cet infâme calomniateur [3] ». Malgré ses souffrances, il essaya d'écrire; mais il ne put rédiger, dans les heures qu'il dérobait à son mal, que quelques feuillets sans suite [4]. Bientôt cette imprudence

1. Dans sa préface (p. v), Biber fait cette déclaration : « M. Niederer n'a pas eu la moindre part à la rédaction de cet écrit ». M. Morf affirme néanmoins que « le livre de Biber est sorti de la plume de Niederer » (t. IV, p. 541), et il appuie sa conviction sur des preuves indirectes tirées de la correspondance échangée par Niederer avec plusieurs de ses amis à cette occasion.

2. Bandlin, *Der Genius von Vater Pestalozzi*, p. 339.

3. Emmanuel Fröhlich, *Erinnerung an Vater Pestalozzi* (dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, p. 125).

4. Ces feuillets ont été conservés; quelques fragments en ont été publiés par Bandlin, *Der Genius von Vater Pestalozzi*, pp. 339-340.

aggrava son état. L'affection dont il souffrait nécessitait une intervention chirurgicale fréquente : le médecin proposa de le transporter de Neuhof à Brugg, afin de l'avoir près de lui. Pestalozzi y consentit. Avant son départ, le 15 février 1827, jugeant sa fin prochaine, il dicta au pasteur de Birr ses dernières volontés. Voici les passages essentiels de ce testament :

Je suis tout près de la mort. J'aurais désiré vivre quelques mois de plus, pour mon œuvre et pour ma justification et celle de Schmid; mais je me suis résigné, et je meurs sans regret. Joseph Schmid prendra ma place et sera le père de mes enfants. Il continuera à veiller avec une affection paternelle sur mon petit-fils, sur sa femme et leur enfant... Il a tout sacrifié pour moi, sans recevoir de moi autre chose que la nourriture et l'habillement. Je suis son débiteur et donnerais volontiers ma vie pour lui. Quoi que puissent dire contre lui ses ennemis et les miens, il est mon sauveur et le sauveur de ma maison. Là où il a manqué, il a manqué par complaisance pour moi. Il a voulu, pour me complaire, réaliser l'impossible. Par l'ordre et une sage économie, par le meilleur emploi possible des ressources disponibles, il a voulu payer les dettes de ma maison, et fonder encore une école de pauvres pour donner satisfaction à mes vœux. Il a accompli la première partie de cette tâche : il m'a sauvé financièrement; il a payé toutes les dettes de ma maison. Il n'a pu accomplir la seconde. Il n'a pu fonder l'école de pauvres, par ce motif, sans parler d'autres causes qui ont nui à l'entreprise, que beaucoup de souscriptions promises n'ont pas été payées. Schmid n'a point détruit soit l'un, soit l'autre de mes instituts d'Yverdon, comme le prétendent ses ennemis et les miens, qui ont répandu à ce sujet d'incroyables calomnies. Les hostilités qui m'ont été suscitées pendant les dernières années de mon séjour à Yverdon sont le motif qui m'a engagé à fermer mon institut; et c'est bien en pure perte que nos ennemis font tant de bruit à ce sujet, car cet institut ne répondait pas aux premières aspirations de ma vie. Je me suis retiré dans mon cher Neuhof, pour me consacrer désormais exclusivement à celles-ci. C'est à cette œuvre que je travaillais, et toutes

les injures contre Schmid et contre moi, que les journaux ont si complaisamment accueillies, n'ont pu troubler ma tranquillité ni me détourner de mon travail. Il était déjà assez avancé, et j'osais espérer que mes livres élémentaires, lorsqu'ils auraient vu le jour, obtiendraient le suffrage des psychologues impartiaux, et conduiraient aux expériences que je désire si vivement voir tenter. Ce que je souhaitais n'est pas arrivé : mon travail reste inachevé. Je laisse à mes amis le soin de voir quel usage peut en être fait.

Quelles que fussent la joie et l'ardeur avec lesquelles je travaillais à cette œuvre, mes ennemis ont enfin réussi à me les gâter. Le livre de Biber et la lettre de Fellenberg publiée dans le n° 10 de la *Neue Zürcher Zeitung* [1] me provoquèrent à une réponse. Chose qui ne m'était pas arrivée depuis des années, je pris la plume moi-même; mais mes forces me trahirent. J'espérais, ma réponse achevée, pouvoir dire à tous, amis et ennemis : « Me connaissez-vous mieux? » et obtenir justice pour moi et pour mon ami Schmid. La Providence en a décidé autrement, et je m'incline. Mais, comme je ne pourrai plus parler dans la tombe, je somme aujourd hui tous mes ennemis, ouverts ou cachés, nommément Fellenberg, qui, sous prétexte de me défendre, veut me faire passer pour un coquin ou un imbécile; Biber, qui, à l'inverse de Fellenberg, m'attaque en adversaire déclaré, mais dont j'aurais facilement paré les coups si l'arme n'avait échappé à ma main défaillante; Niederer, Krüsi et Näf, qui me paraissent avoir mis Biber en avant — quoique celui-ci ne veuille pas en convenir — pour se donner l'avantage d'une apparence pacifique, bien qu'ils soient les auteurs de tous les scandales qui ont empoisonné les dernières années de ma vie; je les somme tous, sur mon lit de mort et au nom de la justice du ciel, de porter leurs accusations devant les tribunaux, et de faire faire par l'autorité compétente une enquête sévère sur tous les méfaits qu'ils imputent à Schmid et à moi. Schmid trouvera dans mes papiers toutes les pièces qui doivent servir à sa justification et à la mienne, et je l'autorise à en faire l'usage qu'il jugera nécessaire pour son honneur et pour le mien. Puisse ma cendre faire taire enfin la haine de mes ennemis, et mon suprême appel les engager

1. C'était une nouvelle attaque de Fellenberg, en janvier 1827.

à suivre avec calme et dignité la voie de la justice! Puisse la paix que je vais trouver donner aussi la paix à mes ennemis! En tout cas je leur pardonne. Je bénis mes amis, et j'espère qu'ils se souviendront avec affection de celui qui n'est plus, et qu'après sa mort ils continueront à consacrer leurs efforts à la réalisation des aspirations de sa vie [1].

Transporté à Brugg dans un traîneau fermé, par une froide journée d'hiver, il fut installé dans une petite chambre de l'hôtel *Zum rothen Haus*, au rez-de-chaussée; il avait auprès de lui sa petite-fille par alliance, la plus jeune sœur de Schmid, et son petit-fils Gottlieb; Schmid, absent depuis le mois de septembre, était retenu à Paris. Le lendemain 16, il eut une crise très pénible et fut pris de délire; le 17 au matin, il expira [2].

Deux jours après, on l'enterra dans le cimetière de Birr; la bière était portée par les instituteurs du voisinage; quelques amis, parmi lesquels Nabholz, accouru d'Aarau [3], et les enfants de l'école du village, formaient tout le cortège. Pendant longtemps, la tombe de Pestalozzi fut ombragée par un simple rosier; en 1846, le

1. Ce testament a été publié par Schmid, *Fellenberg's Klage*, pp. 59-63.

2. Les principaux documents relatifs aux derniers moments de Pestalozzi sont une lettre de son secrétaire Steinmann à Mme Halder, née Schulthess, nièce de Pestalozzi; une lettre de Gottlieb Pestalozzi à cette même parente; et un rapport adressé par le vicaire Fisch, de Brugg, à l'*Amtsburgermeister* Herzog. Ces trois pièces ont été imprimées dans le *Korrespondenzblatt des Archivs der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Zürich*, année 1878, pp. 9-12.

3. Nabholz était depuis 1822 directeur de l'école normale d'instituteurs du canton d'Argovie. M. Morf (t. IV, p. 564) a publié une lettre de Nabholz à Niederer, du 20 février 1817, dans laquelle il déclare expressément que, de l'avis des personnes présentes aux funérailles, l'assignation lancée par la commission de l'orphelinat de Gais, et le pamphlet de Biber, ont été les causes directes de la mort de Pestalozzi.

gouvernement argovien fit ériger sur l'une des faces de la nouvelle école de Birr un monument funéraire, sous lequel repose aujourd'hui la dépouille de l'ami des pauvres et des enfants.

La mort presque subite de Pestalozzi ne lui avait pas permis de mettre la dernière main aux divers ouvrages dont il avait annoncé la publication ; mais d'autres, tels que la cinquième partie de *Léonard et Gertrude*, étaient entièrement achevés. Ces manuscrits inédits n'ont pas vu le jour : Gottlieb Pestalozzi ayant voulu les envoyer, en 1842, à Joseph Schmid, qui s'était établi à Paris, la caisse qui les contenait se perdit en route sans qu'il ait été possible d'en retrouver les traces.

Il nous reste à indiquer brièvement comment s'acheva la carrière de Krüsi et de Niederer, et de ceux que Pestalozzi avait crus destinés à continuer son œuvre après lui.

Krüsi, comme on l'a vu, avait quitté Yverdon dès 1822 pour prendre la direction de l'école cantonale d'Appenzell Rhodes-Extérieures, à Trogen. Onze ans plus tard, en 1833, il renonça à cet emploi pour fonder, avec le concours du canton, une école normale à Gais ; il joignit à cet établissement une Realschule et une école de jeunes filles. Il consacra à la direction de ces divers établissements les dernières années de sa vie, et mourut en 1844 à l'âge de soixante-huit ans. Pendant quatre ans (1832-1835) il avait fait paraître, en collaboration avec Tobler, une publication périodique intitulée : *Contributions aux moyens d'instruction populaire dans l'esprit de l'éducation humaine* (*Beiträge zu den Mitteln der Volkserziehung im Geiste der Menschenbildung*, Zurich et Trogen). Nous avons dit plus haut (p. 195) qu'en 1829 il publia des extraits d'un manuscrit de Pestalozzi qui se trouvait entre ses mains, sous ce titre : *Enseignements d'un père sous forme d'explications morales du vocabulaire ; testament du père Pestalozzi à ses élèves* (*Vaterlehren in sittlichen Wortdeutungen. Ein Vermächtniss vom Vater Pestalozzi an seine Zöglinge*; Trogen, Meyer et Zuber-

bühler). Il a inséré en 1828 dans un journal pédagogique dirigé par J.-P. Rossel (*Allgemeine Monatschrift für Erziehung und Unterricht*, Aix-la-Chapelle) des souvenirs sur Pestalozzi (reproduits dans les *Pestalozzi'sche Blätter* de Niederer, qui contiennent encore plusieurs autres articles de lui). Il a laissé en outre deux écrits relatifs à Pestalozzi et à sa méthode; le premier est intitulé : *Souvenirs de ma vie et de mon activité pédagogique, avant, pendant et après mon association avec Pestalozzi* (*Erinnerungen aus meinem pädagogischen Leben und Wirken, vor meiner Vereinigung mit Pestalozzi, während derselben und seither*; Stuttgart, Cast, 1840); le second a pour titre : *Mes tentatives et mes expériences dans le domaine de l'éducation populaire* (*Meine Bestrebungen und Erfahrungen im Gebiete der Volkserziehung*; Gais, 1842).

Niederer, dès qu'il eut appris que Pestalozzi n'était plus, s'empressa de déclarer publiquement, en son nom et au nom de ses amis, que la querelle était désormais apaisée et que tous les collaborateurs de Pestalozzi ne voulaient plus voir en lui que l'homme d'autrefois. Pendant les années 1828 et 1829, il publia, dans la *Monatschrift* de Rossel, diverses études, ainsi que quelques manuscrits inédits de Pestalozzi; ces matériaux, joints à d'autres travaux de Krüsi, de Tobler et de Nägeli, ont été réunis sous le titre de *Pestalozzi'sche Blätter*. L'institut de jeunes filles dirigé par Niederer et sa femme n'avait pas cessé de prospérer; en 1837, Niederer le transporta à Genève. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1843, à l'âge de soixante-cinq ans. Sa veuve continua à diriger l'institut de jeunes filles jusqu'à 1850, puis elle se retira à Zurich, où elle est morte en 1857, en léguant à la bibliothèque de la ville de Zurich les papiers de son mari, parmi lesquels se trouvaient de nombreux manuscrits de Pestalozzi, et en particulier toute la correspondance de celui-ci avec sa fiancée Anna Schulthess.

Joseph Schmid, qui se trouvait à Paris au moment de la mort de Pestalozzi, revint à Neuhof pour peu de temps, puis se fixa définitivement à Paris, où il fut attaché à l'institution Morin comme professeur; il donna des leçons de mathématiques dans d'autres établissements encore (par exemple à l'institution Bussy fils) et chez des particuliers. En 1832 et 1833, il conclut avec Emile de Girardin et Boutmy des traités l'autorisant à publier une édition allemande du

Journal des connaissances utiles et du *Musée des familles*; mais cette entreprise n'eut pas de succès, et dut être interrompue au bout de quatre ans. Parmi les personnes avec lesquelles Joseph Schmid s'était lié à Paris, nous citerons la princesse Galitzine, née Ismaïloff, qu'il aida dans la publication d'un ouvrage intitulé *Analyse de la force*, la famille de Villamil, à Passy, et le directeur de l'école Turgot, Pompée, auquel il fournit des documents pour son mémoire sur Pestalozzi. En 1846, à l'occasion des fêtes données en Allemagne et en Suisse pour le centenaire de la naissance de Pestalozzi, Schmid fit paraître un prospectus en langue allemande annonçant l'ouverture d'une souscription à une nouvelle édition des œuvres choisies du grand éducateur. L'année suivante, il écrivit une brochure intitulée *Pestalozzi und sein Neuhof* (imprimée en allemand chez Paul Renouard, rue Garancière, à Paris, et mise en vente chez l'éditeur Schulthess, à Zurich); il y exposait un plan pour la création d'une école normale modèle à Neuhof; il annonçait en même temps la prochaine publication (qui n'eut pas lieu) d'un second volume encore inédit des *Lebensschicksale* de Pestalozzi, destiné à faire la lumière, au moyen de documents authentiques, sur les faits qui avaient amené la ruine de l'institut d'Yverdon. Enfin, en 1848, Schmid publia une brochure en français, intitulée *Introduction des mathématiques dans l'instruction populaire* (Paris, Lacrampe fils); il y annonçait l'intention de donner une nouvelle édition allemande des œuvres de Pestalozzi, ainsi qu'une traduction française des manuels consacrés à l'enseignement élémentaire des mathématiques. Aucun de ces divers projets ne fut réalisé. Joseph Schmid est mort à Paris le 14 février 1851, à l'âge de soixante-cinq ans.

L'aînée des sœurs de Schmid, Marie, qui avait rempli pendant de longues années les fonctions de maîtresse à l'institut d'Yverdon, et qui devint plus tard Mme Reidel, se brouilla avec son frère après la mort de Pestalozzi, et ne se réconcilia jamais avec lui.

Gottlieb Pestalozzi continua pendant quelques années, après la mort de son grand-père, à habiter le domaine de famille avec son épouse, Catherine Schmid. Plus tard, il vendit Neuhof et se fixa à Zurich; il est mort dans cette ville en 1863. Son fils, le colonel Karl Pestalozzi, professeur

à l'École polytechnique de Zurich, né à Neuhof en 1825, est aujourd'hui l'unique descendant du grand philanthrope dont il porte le nom.

Le domaine de Neuhof avait été vendu par Gottlieb Pestalozzi à M. Jäger-Custer, de Brugg. Il passa ensuite aux mains d'un agriculteur de Birr, M. Seeberger, qui le revendit en 1864 à M. Vogt, de Rämigen. En 1858, un incendie a détruit la maison d'habitation construite par Pestalozzi en 1770, ainsi que la grange à laquelle avait été annexé en 1774 l'atelier des enfants. Le bâtiment dont Pestalozzi avait commencé la construction pour y installer une école de pauvres a été achevé par son petit-fils : c'est aujourd'ui une ferme, qu'habite le propriétaire du domaine [1].

1. Morf, I, pp. 108 et 125, notes. Le propriétaire actuel de Neuhof est M. Schneider (Hérisson, *Pestalozzi élève de J.-J. Rousseau*, p. 13, note 3).

APPENDICE

RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

A. — Éditions des ouvrages de Pestalozzi.

Nous avons, au cours de ce volume, indiqué le titre de tous les écrits de Pestalozzi dans leur ordre chronologique, et mentionné la première édition de chacun d'eux, leurs réimpressions du vivant de l'auteur, ainsi que leurs traductions françaises; il nous reste à énumérer les autres éditions totales ou partielles qui en ont été faites.

La première édition des œuvres complètes de Pestalozzi est celle de Cotta (*Pestalozzi's sämmtliche Schriften*, Stuttgart et Tubingue, 15 vol. in-8), qui a paru de 1819 à 1826. Elle laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la correction du texte. Plusieurs écrits de Pestalozzi n'y ont pas trouvé place. Quelques-uns de ses ouvrages les plus importants ont subi des modifications considérables. *Léonard et Gertrude*, en particulier, a été complètement remanié : le roman occupe les quatre premiers volumes de l'édition; mais ces quatre volumes correspondent seulement aux trois premières parties de l'ouvrage; la quatrième partie a été entièrement laissée de côté.

Krüsi a donné deux éditions de *Léonard et Gertrude*, en rétablissant le texte des éditions originales de 1781, 1783, 1785 et 1787 : la première en 1831 (Trogen, 4 vol.), la seconde, ne comprenant que les deux premières parties, en 1844 (Zurich, Meyer et Zeller, un vol., avec des dessins à la

plume, par H. Bendel); une réimpression de cette dernière édition a été faite à Zurich en 1857.

M. Fr. Mann a publié dans la *Bibliothek pädagogischer Classiker* de H. Beyer, à Langensalza, un choix des principales œuvres de Pestalozzi : *J.-H. Pestalozzi's ausgewählte Werke, mit Pestalozzi's Biographie*; 4 vol. in-32, 1871. Un second tirage de cette édition a été fait en 1878, en quatre volumes in-8. L'édition de M. Mann comprend les ouvrages suivants : *Léonard et Gertrude*; la *Soirée d'un solitaire*; des extraits du *Schweizerblatt*; la *Lettre sur le séjour à Stanz*; *Comment Gertrude instruit ses enfants*; *Opinions et expériences concernant l'idée de l'instruction élémentaire*; *Discours prononcé à Lenzbourg en 1809*; *Discours de Pestalozzi à sa maison*, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1818; le *Chant du Cygne*. Les textes donnés par Mann sont ceux des éditions originales.

M. L.-W. Seyffarth, alors recteur et vicaire à Luckenwalde (depuis pasteur à Liegnitz), a publié, de 1869 à 1873, la seule édition complète des œuvres de Pestalozzi qui ait été donnée depuis celle de Cotta : *Pestalozzi's sämmtliche Werke, gesichtet, vervollständigt und mit erläuternden Einleitungen versehen von L.-W. Seyffarth, Rector und Hilfsprediger zu Luckenwalde*; Brandebourg, Adolf Müller; 18 vol. in-16. Cette édition donne en seize volumes et deux volumes supplémentaires tous les ouvrages de Pestalozzi que M. Seyffarth a pu se procurer; elle est beaucoup plus complète que celle de Cotta, et le texte est conforme aux éditions originales, excepté pour *Léonard et Gertrude* : M. Seyffarth a cru malheureusement devoir adopter, pour cet ouvrage, le texte remanié des quatre premiers volumes de l'édition Cotta, qui sont devenus, dans son édition, les première, deuxième, troisième et quatrième parties du roman; et il y a ajouté, sous le titre de cinquième partie, la quatrième partie telle qu'elle a été publiée en 1787, que l'édition Cotta avait omise.

Enfin, la commission du Musée pestalozzien de Zurich a fait paraître, à l'occasion du centenaire de la publication de *Léonard et Gertrude*, une nouvelle édition de cet ouvrage, en 2 vol. in-8 : *Lienhard und Gertrud, erster und zweiter Theil, neu herausgegeben zum Jubiläum der Original-Ausgabe vom Jahr 1781*; Zurich, F. Schulthess, 1881; — *Dritter und vierter Theil, neu herausgegeben als Fortsetzung der Jubiläum-Aus-*

gabe des ersten und zweiten Theils, von der Kommission für das Pestalozzi-Stübchen; Zurich, F. Schulthess, 1884. Cette édition est accompagnée de deux études sur « l'histoire de la composition de *Léonard et Gertrude* », par le Dr O. Hunziker. La même commission a publié en 1886 (Zurich, F. Schulthess) une édition critique des *Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechts*, qui prend pour base le texte de 1797, et donne en note les variantes de 1821.

B. — Ouvrages formant les sources originales a consulter pour la biographie et l'œuvre de Pestalozzi.

Nous aurions pu dresser une liste très considérable d'ouvrages relatifs à Pestalozzi; mais nous n'avons pas cru qu'un catalogue de ce genre eût ici une utilité réelle. Nous nous sommes contenté d'indiquer ci-dessous les titres des écrits qui forment, avec les œuvres de Pestalozzi lui-même, les sources originales auxquelles il convient de puiser pour l'étude des questions relatives à la biographie du célèbre éducateur et à ses doctrines.

L'ordre suivi est l'ordre chronologique.

Les lettres M. P., placées entre parenthèses à la suite du titre d'un ouvrage, indiquent qu'il se trouve à la bibliothèque du Musée pédagogique de Paris. Cet établissement possède l'une des collections les plus complètes d'écrits relatifs à Pestalozzi, provenant, pour une large part, de la bibliothèque de M. Rapet, acquise par le Musée en 1880.

Der Erinnerer, journal publié à Zurich en 1765 et 1766.

Isaac Iselin, *Ephemeriden der Menschheit*, journal publié à Bâle de 1776 à 1782.

R. Schinz, Brief an einen Freund über Pestalozzi; 12 avril 1783. Imprimé pour la première fois dans les *Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft zu Schinznach im Jahre 1827*, pp. 23-31. Réimprimé dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1881, pp. 42-47.

Schnell, *Bezirksstatthalter in Burgdorf, an seinen Freund K. über Pestalozzi's Lehranstalt*. Berne, Gessner, 1800. Le texte de cette brochure, devenue très rare, a été réimprimé dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1888.

Herbart, *Pestalozzi's Idee eines ABC der Anschauung untersucht und wissenschaftlich ausgeführt.* Göttingen, Röwer, 1802. (M. P.)

Id., *Ueber Pestalozzi's neueste Schrift : « Wie Gertrud ihre Kinder lehrt ».* Article dans la revue allemande *Irene*, 1802. Imprimé à part en une brochure, 1802. (M. P.)

Ith, *Amtlicher Bericht über die Pestalozzische Lehranstalt und die neue Lehrart derselben.* Berne et Zurich, H. Gessner, 1802. (M. P.)

Gutsmuths. Article sur Pestalozzi dans la *Bibliothek der pädagogischen Literatur*, mai 1802. A été réimprimé en partie par M. Morf, t. I, pp. 316-318.

Hempel, *Pestalozzi's Menschenlehre aus seinen « Nachforschungen u. s. w. » gezogen und katechetisch-dialogisch bearbeitet.* Leipzig, Steinacker, 1803. (M. P.)

Himly, *Versuch einer Einleitung in die Grundsätze des pestalozzi'schen Elementar-Unterrichts.* Berlin, Haude et Spener, 1803. (M. P.).

Schwarz, *Pestalozzi's Methode und ihre Anwendung in Volksschulen.* Brême, Seyffert, 1803. (M. P.)

Soyaux, *Pestalozzi, seine Lehrart und seine Anstalt, mit Bemerkungen und 4 Tabellen begleitet.* Leipzig, Gerhard Fleischer, 1803. (M. P.)

Steinmüller, *Bemerkungen gegen Pestalozzi's Unterrichtsmethode.* Zurich, Orell, Füssli et Cie, 1803. (M. P.)

Wolke, Articles contre Pestalozzi dans la *Bibliothek der pädagogischen Literatur*, 1803. Reproduits en partie par M. Morf, t. III, pp. 169-177.

Zschokke, *Historische Denkwürdigkeiten der helvetischen Staatsumwälzung.* Winterthour, 3 vol., 1803-1805.

Gruner, *Briefe aus Burgdorf, über Pestalozzi, seine Methode und Anstalt. Ein Beitrag zum besseren Verständniss des Buches : « Wie Gertrud ihre Kinder lehrt », und zur Erleichterung des zweckmässigen Gebrauchs der Pestalozzischen Elementar-Unterrichtsbücher. Dem Herrn Professor Salzmann, Director der Erziehungsanstalt zu Schnepfenthal, gewidmet.* Hambourg, Perthes, 1804. — *Zweite unveränderte und mit vier neuen Briefen vermehrte Ausgabe.* Francfort-sur-le-Mein, 1806. (M. P.)

Herbart, *Ueber den Standpunkt der Beurtheilung der Pestalozzi'schen Unterrichtsmethode.* Brême, 1804. (M. P.) Réim-

primé au tome XI des Œuvres complètes de Herbart. Leipzig, Voss, 1851. (M. P.)

Himly, *Beitrag zur nähern Einverständigung über die pestalozzi'sche Methode*. Berlin, Haude et Spener, 1804. (M. P.)

Johannsen, *Kritik der pestalozzischen Erziehungs- und Unterrichtsmethode*. Iéna et Leipzig, Gabler, 1804. (M. P.)

M** de H** [Neef], *Précis de la nouvelle méthode d'éducation de M. Pestalozzi, directeur de l'institut d'éducation à Berthoud en Suisse; suivi de quelques considérations sur cette méthode, par Amaury Duval*. Paris, veuve Panckoucke, an xii, 1804.

Michaelis, *Pestalozzi's Elementarunterricht*. Leipzig, Comptoir für Literatur, 1804. (M. P.)

Passavant, *Darstellung und Prüfung der Pestalozzischen Methode nach Beobachtungen in Burgdorf*. Lemgo, Meyer, 1804. (M. P.)

Petitain, Article sur la méthode de Pestalozzi dans la *Décade*, Paris, an xii, n° 25 (mai 1804).

Trapp, Deux articles sur Pestalozzi dans la *Neue Berlinische Monatschrift*, novembre 1804 et juin 1805. Reproduits en partie par M. Morf. t. III, pp. 179-180.

Zeller, *Historische Nachricht von einem Versuch über die Anwendbarkeit der Pestalozzi'schen Lehrart in Volksschulen*. Tubingue, Heerbrand, 1804. (M. P.)

Chavannes, *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur les travaux de cet homme célèbre, son institut et ses principaux collaborateurs*. Paris, Levrault, Schœll et Cie, 1805. (M. P.) — Nouvelle édition, Paris et Genève, Paschoud, 1809. (M. P.)

Ewald, *Geist der Pestalozzi'schen Bildungsmethode, nach Urkunden und eigener Ansicht. Zehn Vorlesungen*. Brême, Seyffert, 1805. (M. P.) — Nouvelle édition, remaniée, Mannheim et Heidelberg, Schwan et Götz, 1810. (M. P.)

Plamann, *Einige Grundregel der Unterrichtkunst nach Pestalozzi's Methode angewandt in der Naturgeschichte, Geographie und Sprache*. Halle, Renger, 1805. (M. P.)

Prospekt des Pestalozzi'schen Instituts zu München-Buchsee in Verbindung mit den Erziehungs-Anlagen zu Hofwyl; 1805, sans nom de lieu ni d'imprimeur. (M. P.)

J.-F. Schmidt, *Pestalozzi' Grössenlehre als Fundament der Arithmetik und Geometrie betrachtet*; *Anhang zu Plamanns Grundregel der Unterrichtkunst*. Halle, Renger, 1805. (M. P.)

Ström, *Précis succinct de la méthode d'instruire de Pestalozzi.* Copenhague, 1805.

Witte, *Bericht an seine Majestät den König von Preussen über das Pestalozzi'sche Institut in Burgdorf.* Leipzig, 1805.

Gruner, *Noch ein Wort zur Empfehlung der kräftigeren, namentlich der Pestalozzischen Weise in der Behandlung und im Unterrichte der Jugend. Ein Nachtrag der Erfahrung zu den « Briefen aus Burgdorf ».* Francfort-sur-le-Mein, Mohr, 1806. (M. P.)

Steinmüller, *Aufsätze für und gegen die pestalozzische Unterrichtsmethode.* Zurich, H. Gessner, 1806. (M. P.)

Von Türk, *Briefe aus Münchenbuchsee über Pestalozzi und seine Elementarbildungsmethode.* Leipzig, Gräff, 2 vol., 1806. (M. P.)

Id., *Nachricht von den in Oldenburg angestellten Versuchen in Pestalozzischer Lehrart.* Oldenbourg, Schulze, 1806. (M. P.)

Torlitz, *Reise in der Schweiz und einem Theile Italiens im Jahre 1803, veranlasst durch Pestalozzi und dessen Lehranstalt.* Copenhague et Leipzig, Schubothe, 1807. Les pages relatives à Pestalozzi ont été réimprimées dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1884.

Fichte, *Reden an die deutsche Nation*, 1808. Nombreuses éditions. (M. P.)

Hottinger, *Ein Blick auf einige neuere Verbesserungsversuche des Unterrichts.* Zurich, 1809.

Riemann, *Beschreibung der v. Rochowschen Lehrart in Volksschulen, nebst Vergleichung derselben mit der Pestalozzischen.* Berlin et Stettin, Nicolai, 1809. (M. P.)

[Le P. Girard], *Rapport sur l'institut de M. Pestalozzi à Yverdon, présenté à S. E. M. le landamman et à la haute Diète des dix-neuf cantons de la Suisse. Imprimé par ordre de la Diète.* Fribourg, Piller, imprimeur cantonal, 1810. (M. P.) Il existe aussi une édition allemande de ce rapport : Berne, Haller, 1810. (M. P.)

Hagen, *Ueber das Wesentliche der von Pestalozzi aufgestellten Menschenbildungsweise.* Erlangen, Calm, 1810. (M. P.)

Hottinger, *Ein Wort an Professor Joh. Schulthess.* Zurich, 1810.

Niemeyer, *Ueber Pestalozzi's Grundsätze und Methoden.* Halle et Berlin, 1810. (M. P.)

Joseph Schmid, *Erfahrungen und Ansichten über Erziehung,*

Institute und Schulen. Heidelberg, Mohr et Zimmer, 1810. (M. P.)

[Süsskind], *Ueber die Pestalozzische Methode und ihre Einführung in die Volksschulen.* Stuttgart, Steinkopf, 1810. (M. P.)

Voss, *Ueber die Pestalozzische Elementarbildungsmethode und ihre Anwendbarkeit in Elementarschulen.* Siegen, Müller, 1810. (M. P.)

[Feierabend], *Kritik aller Untersuchung der pestalozzischen Methode.* Francfort et Leipzig, 2 vol., 1811. (M. P.)

Niederer, *Das Pestalozzi'sche Institut an das Publikum. Mit einem Briefe Pestalozzi's als Vorrede.* Yverdon, 1811. (M. P.)

Christmann, *Versuch einer Metakritik der Weltverbesserung, oder ein Wort über Pestalozzi und Pestalozzismus.* Elberfeld et Leipzig, Büschler, 1812. (M. P.)

Niederer, *Pestalozzi's Erziehungsunternehmung im Verhältniss zur Zeitkultur. Ein historisch-kritischer Beitrag zur Kenntniss und Berichtigung der öffentlichen Beurtheilung dieses Gegenstandes.* Yverdon, et en commission chez Cotta à Stuttgart. *Erste Abtheilung*, 1812; *Zweite Abtheilung*, 1813. (M. P.)

Bremi, *Ueber die Schrift : « Pestalozzi's Unternehmung im Verhältniss zur Zeitkultur », früher genannt « Das Pestalozzische Institut an das Publikum ». Erste Abtheilung, enthaltend die Beleuchtung der Beschuldigungen des H. J. Niederers gegen den Verfasser.* Zurich, David Bürkli, 1812. (M. P.) — La seconde partie de l'ouvrage n'a pas été publiée.

Jullien de Paris, *Précis de l'institut d'éducation d'Yverdun, organisé et dirigé par Pestalozzi.* Milan, imprimerie royale, 1812. (M. P).

Id., *Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi.* Milan, imprimerie royale, 2 vol., 1812. (M. P.) — Nouvelle édition sous le titre d'*Exposé de la méthode d'éducation de Pestalozzi.* Paris, Hachette, 1 vol., 1842. (M. P.)

Verhandlungen der schweizerischen Gesellschaft für Erziehung; 1808-1812.

Plamann, *Beiträge zur Vertheidigung der Pestalozzischen Methode.* Leipzig, Rein. 1tes Heft, 1812. 2tes Heft, 1815. (M. P.)

Ladomus, *Ueber Pestalozzi's Grund-Idee der Erziehung und über dessen Methode.* Heidelberg, Mohr et Zimmer, 1813. (M. P.)

Mme Guizot, Nos 24, 25, 26 et 27 du « Journal adressé par

une femme à son mari sur l'éducation de ses deux filles », dans les *Annales de l'éducation*, t. V, Paris, 1813. (M. P.)

Nægeli, *Erklärung an Hottinger als Ankläger der Freunde Pestalozzi's*. Zurich, 1813.

Niederer, *Schliessliche Rechtfertigung des Pestalozzischen Instituts gegen seine Verläumder. Nebst Pestalozzi's Erklärung aus dem zweiten Bande der Schrift « Pestalozzi's Erziehungsunternehmung im Verhältniss zur Zeitkultur » besonders abgedruckt*. Yverdon, 1813. (M. P.)

G.-M. Raymond, *Lettre sur l'établissement d'éducation d'Yverdun, fondé et dirigé par M. Pestalozzi*. 1814, sans nom de lieu. (M. P.)

Mme de Staël, *De l'Allemagne*, 1814. (M. P.) Le chapitre xix de la première partie, intitulé « Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance », est consacré presque en entier à Pestalozzi et à l'institut d'Yverdon.

Abs, *Pestalozzi's Anstrengungen für Menschenbildung geschichtlich dargestellt*. Halberstadt, Büreau für Literatur und Kunst, 1815. (M. P.)

[Synge], *A biographical sketch of the struggles of Pestalozzi to establish his system; compiled and translated chiefly from his own works, by an Irish traveller*. Dublin, 1815.

[Id.], *A sketch of the system of intuitive calculation of Pestalozzi*. Dublin, 1815.

Henning, *Mittheilungen über Pestalozzi's Eigenthümlichkeit, Leben und Erziehungsanstalten*. Publié dans le journal de Harnisch, *der Schulrath an der Oder*, années 1816 et 1817. Réimprimé par extraits dans les *Pestalozzi-Blätter*, année 1885.

[Synge], *On the description of forms and their relations, after the principles of Pestalozzi*. Dublin, 1817.

Fellenberg, *Einige Worte über Pestalozzi*. Aarau, Sauerländer, 1818.

Krüsi, *A coup-d'œil on the general means of education, followed by a notice of a new institution for young boys*. Yverdon, 1818. (M. P.)

Joseph Schmid, *Rede gehalten am 72. Geburtstage Pestalozzi's*. Zurich, 1818.

Joseph Schmid, *Wahrheit und Irrthum in Pestalozzi's Lebensschicksalen, durch Thatsachen dargelegt*. Yverdon (Heidelberg), juillet 1822. (M. P.)

J. Meyer, *Wie Herr Joseph Schmid die Pestalozzi'sche*

Anstalt leitet. Ein Seitenstück zu dem Buche : « Wie Gertrud ihre Kinder lehrt ». Stuttgart, Metzler, 1822. (M. P.)

Id., *Aux amis de Pestalozzi. Réponse aux injures et fausses allégations publiées par le sieur Joseph Schmid, chargé de la direction de l'Institut Pestalozzi, dans le supplément à une brochure intitulée : Vérité et Erreur, etc.* Paris, David, juin 1823. (M. P.)

Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft in Langenthal im Jahr 1826. Zurich, Fr. Schulthess, sans date. (M. P.)

Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft in Schinznach im Jahre 1827. Ibid.

Biber, *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's und zur Beleuchtung seiner neuesten Schrift : « Meine Lebensschicksale u. s. f. », nach dessen eigenen Briefen und Schriften bearbeitet, und mit anderweitigen Urkunden belegt*. Saint-Gall, Wegelin et Rätzer, 1827. (M. P.)

Du Thon (Mme Adèle), *Notice sur Pestalozzi*. Genève, Cherbuliez, 1827. (M. P.)

Ch. Monnard, *Notice sur Pestalozzi*, insérée dans la *Revue encyclopédique*, t. XXXVI, p. 295. Paris, 1827.

Joseph Schmid, *Fellenberg's Klage gegen Pestalozzi, gewürdigt und beleuchtet durch von diesem hinterlassene Schriften*. Karlsruhe, Macklot, 1827. (M. P.)

Niederer, *Pestalozzi'sche Blätter für Menschen- und Volksbildung, oder Beiträge zur Kenntniss Pestalozzi's als Menschenbildners und zur Beförderung seiner Entwickelungs- und Unterrichtsweise*. Ouvrage formé de la réimpression de divers articles de Niederer, Krüsi, Tobler et Nägeli, ainsi que de manuscrits inédits de Pestalozzi, publiés d'abord dans l'*Allgemeine Monatschrift für Erziehung und Unterricht* de J.-P. Rossel, paraissant à Aix-la-Chapelle. Il comprend un volume portant la date de 1828, et le commencement d'un second volume resté inachevé. (M. P.)

J.-H. Fichte, *Fichte's Leben und literarischer Briefwechsel*. Sulzbach, 1830.

Krüsi et Tobler, *Beiträge zu den Mitteln der Volkserziehung im Geiste der Menschenbildung*. Publication périodique qui parut durant quatre années. Zurich et Trogen, 1832-1835.

Zschokke, *Erinnerungen an H. Pestalozzi*, dans le *Prometheus für Recht und Licht*, 1re partie, pp. 245-261. Aarau, 1832.

[Fellenberg], *Heinrich Pestalozzi's bis dahin unedirte*

Briefe und letzte Schicksale. Berne, Jenni, 1834, publié sans nom d'auteur. (M. P.)

Heussler, *Pestalozzi's Leistungen im Erziehungsfache.* Bâle, Schweighauser, 1838. (M. P.)

Ramsauer, *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens. Mit besonderer Berücksichtigung auf Pestalozzi und seine Anstalten.* Oldenbourg, Schulze, 1838. (M. P.)

Krüsi, *Erinnerungen aus meinem pädagogischen Leben und Wirken, vor meiner Vereinigung mit Pestalozzi, während derselben und seither. Ein Freundeswort an die Seminaristen des dritten Lehrkurses bei ihrer Schulprüfung am 19. August 1839.* Stuttgart, Cast, 1840. (M. P.)

A. Nicolovius, *Denkschrift auf G. H. L. Nicolovius.* Bonn, Weber, 1841. La « communication sur Pestalozzi faite à la Société littéraire d'Eutin en 1804 », qui se trouve dans ce volume, pp. 140-148, a été réimprimée dans les *Pestalozzi-Blätter* de Zurich, année 1885.

Krüsi, *Meine Bestrebungen und Erfahrungen im Gebiete der Volkserziehung.* Gais, 1842. (M. P.)

Niederer, *Briefe von 1797-1803 an seinen Freund Tobler.* Genève, 1845.

Ackermann, *Erinnerungen aus meinem Leben bei Pestalozzi.* Francfort-sur-le-Mein, Jäger, 1846. (M. P.)

Bandlin, *Der Genius von Vater Pestalozzi.* Zurich, Höhr, 1846. (M. P.)

Blochmann, *Heinrich Pestalozzi. Züge aus dem Bilde seines Lebens und Wirkens nach Selbstzeugnissen, Anschauungen und Mittheilungen.* Leipzig, Brockhaus, 1846. (M. P.)

Emanuel Fröhlich, *Erinnerung an Vater Pestalozzi.* Inséré en 1846 dans l'ouvrage de Bandlin, *Der Genius von Vater Pestalozzi.* Publié à part, d'après une copie manuscrite, par le Dr J. Keller, dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1881, n° 3. (M. P.)

Ramsauer et Zahn, *Pestalozzi-Blätter, erstes Heft.* Elberfeld et Meurs, 1846. — Ce recueil n'a eu qu'un seul numéro; il contient un écrit de Ramsauer intitulé *Memorabilien.* (M. P.)

Vorträge gehalten bei der Pestalozzi-Feier am 12. Jenner 1846 in Basel; recueil contenant : Heussler, *J.-H. Pestalozzi*; J. Lehmann, *Pestalozzi und seine Gehülfen*, etc. Bâle, Schweighauser, 1846. (M. P.)

Joseph Schmid, *Pestalozzi und sein Neuhof.* Zurich, Schult-

hess; imprimé à Paris chez Renouard, rue Garancière, 1847. (M. P.)

LANGE, *Erinnerungen aus meinem Schulleben*. Potsdam, Riegel, 1855. (M. P.)

MÖRIKOFER, *Heinrich Pestalozzi und Anna Schulthess*; étude publiée dans le *Zürcher Taschenbuch* de 1859. Zurich, Orell, Füssli et Cie. (M. P.)

L. VUILLEMIN, *Souvenirs*. Lausanne, Bridel, s. d. (M. P.)

Mme J. ZEHNDER-STADLIN, *Pestalozzi, Idee und Macht der menschlichen Entwickelung*. Gotha, Thienemann, 1875.

Briefwechsel zwischen Pestalozzi und dem Minister Zinzendorf 1783-1790; lettres publiées, avec éclaircissements historiques, par le Dr O. Hunziker, dans le *Paedagogium* de Dittes, 3e année, mai et juin 1881. (M. P.)

Heinrich Pestalozzi und Isaak Iselin (extraits du journal tenu par Iselin), par le Dr J. Keller, dans l'*Aargauer Schulblatt*, nos 18 et 19. Aarau, 1883.

DÜHR, *Dr Jakob Heussi, Erinnerungen aus dessen Leben*. Leipzig, Matthies, 1884. (M. P.)

Isaak Iselin and Heinrich Pestalozzi, 38 ungedruckte Briefe Pestalozzis, publié par le Dr J. Keller dans les *Pädagogische Blätter* de Kehr, 1884, nos 1, 2, 3 et 4. (M. P.)

F. HÉRISSON, *Pestalozzi élève de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Delagrave, 1886. (M. P.)

E. MARTIN, *Greaves, un disciple anglais de Pestalozzi*, dans la *Revue pédagogique*. Paris, novembre 1886. (M. P.)

SCHNYDER VON WARTENSEE, *Lebenserinnerungen*. Zurich, Hug, 1888. (M. P.)

A. BERTRAND, *La Psychologie de l'effort* (chapitre sur le Biranisme appliqué à l'éducation). Paris, Alcan, 1889. (M. P.)

E. NAVILLE, *Pestalozzi et Maine de Biran*, dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Lausanne, avril 1890. (M. P.)

PAULIET, *L'école pestalozzienne de Bergerac*, dans la *Revue pédagogique*. Paris, avril 1890. (M. P.)

Un *Musée pestalozzien* a été créé à Zurich en 1879 sous le nom de *Pestalozzi-Stübchen* : il constitue une annexe du Musée pédagogique suisse (*Schweizerische permanente Schulausstellung in Zürich*) fondé dans cette ville en 1876. On y a réuni une bibliothèque pestalozzienne et un nombre considérable de documents originaux concernant Pestalozzi. (Voir la brochure *das Pestalozzi-Stübchen in Zürich*, Zurich,

F. Schulthess, 1886, M. P.) — La direction du *Pestalozzi-Stübchen* (Dr O. Hunziker), après avoir emprunté d'abord pour ses communications avec le public l'organe du Musée pédagogique suisse (*Korrespondenzblatt des Archivs der schweizerischen permanenten Schulausstellung in Zürich*, 1878 et 1879), s'est donné depuis 1880 un organe spécial, les *Pestalozzi-Blätter* (Zurich, six numéros par an). Ce recueil (M. P.) forme une collection des plus précieuses à consulter, et nous y avons puisé un grand nombre des documents cités dans le présent volume.

C. — Biographies.

Nous plaçons dans cette troisième section les biographies proprement dites, ainsi que les études sur telle ou telle période spéciale de la vie de Pestalozzi. (Tous les ouvrages que nous allons mentionner se trouvent à la bibliothèque du Musée pédagogique de Paris.)

Biber, l'auteur du pamphlet *Beitrag zur Biographie Heinrich Pestalozzi's*, a fait paraître en anglais, en 1831, une biographie de Pestalozzi dont voici le titre : *Henry Pestalozzi and his plan of education; being an account of his life and writings; with copious extracts from his works, and extensive details illustrative of the practical parts of his method, by E. Biber, Ph. Dr*; Londres, John Souter, School Library. C'est un volume in-8 de 488 pages; la partie proprement biographique offre peu d'intérêt, le nom de l'auteur indique suffisamment ce qu'elle peut être; les deux tiers du volume sont consacrés à un exposé très détaillé des procédés d'enseignement de Pestalozzi et de ses disciples. L'ouvrage a une tendance piétiste très prononcée.

K. von Raumer, au deuxième volume de son *Histoire de la pédagogie* (*Geschichte der Pädagogik vom Wiederaufblühen klassischer Studien bis auf unsere Zeit*, Stuttgart, 1843; 2e édition, 1847), a consacré à Pestalozzi un chapitre de plus de cent pages. C'est une étude intéressante et qui mérite d'être lue. L'auteur a connu Pestalozzi, et a passé plusieurs mois à l'institut d'Yverdon; il a fait une place, dans sa notice, à ses souvenirs personnels.

En 1847, l'Académie des sciences morales et politiques, à Paris, proposa comme sujet à traiter, pour le prix Félix de

Beaujour, « l'examen critique du système d'instruction et d'éducation de Pestalozzi, considéré principalement dans ses rapports avec le bien-être et la moralité des classes pauvres ». Ce concours donna naissance à plusieurs biographies de Pestalozzi; le prix fut partagé entre M. J.-J. Rapet et M. Philibert Pompée; une mention honorable fut accordée à M. Augustin Cochin.

Le mémoire de M. Rapet n'a pas été publié. Il existe, manuscrit, dans les archives du Musée pédagogique de Paris. Il comprend une Introduction en sept chapitres, intitulée *Considérations préliminaires sur l'état de la société, et sur celui des classes pauvres en particulier*; une Première partie (neuf chapitres), intitulée *De l'instruction et de l'éducation considérées dans leurs rapports avec le bien-être et la moralité du peuple*; et une Deuxième partie (vingt-six chapitres), intitulée *Examen du système d'instruction et d'éducation de Pestalozzi*. Les renseignements biographiques, très sommaires, forment le chapitre II de la Deuxième partie.

Le travail de M. Cochin a été imprimé en 1848 sous ce titre : *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements d'Henry Pestalozzi*. Paris, imprimerie Bailly, Divry et Cie; brochure in-4 de 88 pages. (Une nouvelle édition a paru en 1880 à la librairie Didier, en un volume in-12.) La biographie, faite sur des renseignements insuffisants, est très écourtée et peu exacte; la partie pédagogique est écrite à un point de vue spécialement catholique.

M. Pompée publia en 1850 la première moitié seulement de son mémoire, la partie biographique (*Etudes sur la vie et les travaux de J.-H. Pestalozzi*, Paris, Perrotin, 1 vol. petit in-12 de 276 pages). Ce qui en fait la valeur et l'originalité, ce sont les communications que l'auteur a reçues de Joseph Schmid, grâce auxquelles il a pu donner, sur la période de Münchenbuchsee et d'Yverdon en particulier, bon nombre de détails demeurés inconnus jusque-là. Mais, précisément à cause de cette circonstance, son livre n'est pas écrit avec impartialité; les chapitres relatifs à la période comprise entre 1805 et 1827 ne sont guère qu'un panégyrique outré de Schmid et un réquisitoire contre Niederer. — Après la mort de M. Pompée, son gendre, M. Léon Chateau, a donné une seconde édition de cette biographie, en y joi-

gnant la partie pédagogique du mémoire de 1847, l'étude sur la méthode pestalozzienne, qui était restée inédite. Cette seconde édition a pour titre : *Etudes sur la vie et les travaux pédagogiques de J.-H. Pestalozzi, par P.-P. Pompée, premier directeur de l'école municipale Turgot, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, et suivi d'une notice biographique sur Pierre-Philibert Pompée, par Léon Chateau*, Paris, Delagrave, 1 vol. gr. in-8, 1878.

Mlle Cornélie Chavannes, fille de l'auteur de l'*Exposé de la méthode élémentaire de Pestalozzi*, a publié en 1853, sans nom d'auteur, une *Biographie de Henri Pestalozzi*, Lausanne, Georges Bridel, 1 vol. gr. in-8 de 296 pages. On y trouve, au milieu de beaucoup d'inexactitudes, quelques renseignements inédits.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le petit livre de M. Paroz, *Pestalozzi, sa vie, sa méthode et ses principes*, Berne, 1857.

M. Henry Barnard, le célèbre vulgarisateur américain de la science pédagogique, a publié dans son *American Journal of Education* la traduction du chapitre consacré à Pestalozzi par K. von Raumer dans son *Histoire de la pédagogie*, des notices sur les principaux collaborateurs de Pestalozzi, et la traduction, empruntée à divers auteurs anglais ou américains, de quelques-uns de ses ouvrages. Il a réimprimé ensuite cette compilation en un volume sous ce titre : *Life, educational principles, and methods, of John Henry Pestalozzi, with bibliographical sketches of several of his assistants and disciples*. Reprinted from the *American Journal of Education*, edited by Henry Barnard; New-York, 1859.

Dans son très remarquable ouvrage *Die schweizerische Literatur des 18. Jahrhunderts*, Leipzig, 1861, M. J.-C. Mörikofer a consacré à Pestalozzi un chapitre d'un haut intérêt. On doit en outre à M. Mörikofer la publication d'extraits de la correspondance entre Pestalozzi et sa fiancée (*Heinrich Pestalozzi und Anna Schulthess*, Zurich, 1859), que nous avons mentionnée plus haut.

Le pédagogue wurtembergeois Palmer a écrit pour la grande *Encyclopädie der Erziehung* du Dr K.-A. Schmid (t. V, pp. 860-886, Gotha, 1866) l'article Pestalozzi. Ce travail, consacré essentiellement à l'exposé et à la critique, faite au point de vue de l'orthodoxie protestante, des doctrines de

l'éducateur suisse, n'offre qu'un médiocre intérêt sous le rapport biographique.

M. F. Mann a écrit pour son édition des Œuvres choisies une biographie (*J.-H. Pestalozzi's Leben und Wirken, von Friedrich Mann*) qui, dans l'édition de 1871, se trouve à la fin du quatrième volume, et dans celle de 1878 en tête du premier. C'est un travail substantiel et bien ordonné, qu'on peut lire avec confiance. Nous faisons toutefois nos réserves sur les deux derniers chapitres (*Yverdon* et *les Derniers Jours de Pestalozzi*) : les erreurs qu'ils renferment indiquent que l'auteur n'a connu qu'imparfaitement les sources originales.

En tête de chacun des volumes de l'édition des Œuvres complètes par M. Seyffarth sont placées des notices contenant des renseignements à la fois biographiques et bibliographiques, qui sont fort utiles à consulter. En outre, M. Seyffarth a publié séparément une biographie de Pestalozzi (*Johann Heinrich Pestalozzi. Nach seinem Leben und seinen Schriften dargestellt*; 3e éd., Leipzig, Siegismund und Volkening, 1873, 1 vol. gr. in-8 de 212 pages; autre édition, *ibid.*, 1878), dans laquelle il a utilisé consciencieusement les travaux existants.

M. Roger de Guimps, fils de la traductrice de *Léonard et Gertrude*, et ancien élève de l'institut d'Yverdon, avait donné dès 1843 une *Notice sur la vie de Pestalozzi*, publiée d'abord dans le *Journal d'Yverdon* et imprimée ensuite séparément (Yverdon, imprimerie Trachsel, 1 vol. petit in-16 de 46 pages). Depuis, il a repris et complété son travail, en s'aidant des recherches de MM. Morf et Seyffarth, et en a fait une *Histoire de Pestalozzi, de sa pensée et de son œuvre*, publiée à Lausanne en 1874 (Bridel, éditeur, 1 vol. gr. in-8 de 548 pages). Dans les premiers chapitres, l'auteur suit pas à pas le premier volume de M. Morf, qu'il se borne le plus souvent à traduire. Pour la période d'Yverdon, M. de Guimps, en sa qualité d'ancien élève, a pu apporter sur la vie intérieure de l'institut, les études et les récréations, un témoignage précieux; il a recueilli d'autre part une foule de petits faits d'histoire locale que seul un habitant d'Yverdon pouvait connaître. Aussi trouve-t-on dans son ouvrage bon nombre de renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs. Une réimpression du volume de M. de Guimps a été faite en 1886 chez le même éditeur.

Le fils de Hermann Krüsi a publié aux États-Unis, en 1875, un volume intitulé : *Pestalozzi, his life, work and influence, by Hermann Krusi, A. M., son of Pestalozzi's first associate, instructor in philosophy of education at the Oswego Normal and Training School*; Cincinnati et New-York, Wilson, Hinkle et Cie, 1 vol. gr. in-8 de 248 pages, avec des illustrations. L'auteur écrit pour des Américains, et son livre s'en ressent. On y trouve quelques indications utiles sur la propagation des idées pestalozziennes en Angleterre et aux Etats-Unis.

Le Dr O. Hunziker, de Zurich, s'est fait connaître par une série de travaux relatifs à Pestalozzi, dont les principaux sont (outre la publication des *Pestalozzi-Blätter*, dont M. Hunziker est le rédacteur) : *Pestalozzi und Fellenberg*, Langensalza, Beyer, 1879, brochure in-8 de 80 pages; — *Pestalozzi's Versuch der Armenerziehung auf dem Neuhof, von einem Mitglied der Commission für das Pestalozzi-Stübchen*, publié dans la *Praxis der schweizerischen Volks- und Mittelschule*, t. I, p. 63 (1881); — *Pestalozzi auf dem Neuhofe*, publié dans les *Deutsche Blätter* de Fr. Mann, année 1882; — deux notices sur l'histoire de la composition de *Léonard et Gertrude* (*Zur Entstehungsgeschichte von « Lienhard und Gertrud »*, 1881; *Zur Entstehungsgeschichte des dritten und vierten Theils von « Lienhard und Gertrud »*, 1884), imprimées en appendice des deux volumes de l'édition de cet ouvrage publiée par le Musée pestalozzien. On lui doit aussi une biographie de Pestalozzi, qui figure au tome II, pp. 73-121, de son *Histoire de l'école primaire suisse* (*Geschichte der schweizerischen Volksschule*, 3 vol., Zurich, 1881-1882) : c'est un résumé très clair, puisé aux sources, et qui contient des vues originales. Enfin c'est à lui qu'a été confiée la rédaction de l'article Pestalozzi, inséré au tome XXV (paru en 1887) de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, publiée par la commission historique de l'Académie royale des sciences de Bavière (Leipzig, Duncker et Humblot).

M. Morf, directeur de l'orphelinat de Winterthour, par lequel nous terminons cette énumération, s'est fait, par ses beaux et consciencieux travaux sur Pestalozzi, une place à part, et la première, parmi ceux qui ont étudié la personne et l'œuvre du grand philanthrope zuricois. Avec un zèle infatigable, il a, durant de longues années, recueilli d'innombrables matériaux inédits, pièces officielles, lettres, papiers intimes, etc.; au trésor qu'il avait ainsi accumulé est venu

se joindre celui que Mme Zehnder-Stadlin, de Zurich, avait réuni de son côté pendant une vie entière, et qui a été placé à la disposition de M. Morf par M. le Dr Zehnder fils. La mise au jour de ces documents, qui remplissent les quatre volumes de la monumentale publication de M. Morf, a complètement renouvelé la biographie de Pestalozzi. De 1864 à 1867, M. Morf avait imprimé diverses études détachées (*Vor hundert Jahren*, Winterthour, 1864; *Zur Biographie H. Pestalozzi's*, Winterthour, 3 fascicules, 1865-1867); puis en 1868 il a fait paraître sous sa forme définitive le premier volume d'une biographie sous ce titre : *Zur Biographie Pestalozzi's. Ein Beitrag zur Geschichte der Volkserziehung. Erster Theil : Pestalozzi's Wirksamkeit bis in die Mitte des Burgdorfer Aufenthaltes; zweite vermehrte Auflage*; Winterthour, Bleuler-Hausheer, 1 vol. gr. in-8 de 344 pages. Le second volume n'a paru que dix-sept ans après le premier, au commencement de 1885; cette deuxième partie a pour titre : *Pestalozzi und seine Anstalt in der zweiten Hälfte der Burgdorfer Zeit*, 1 vol. de 267 pages. Une troisième partie, intitulée *Von Burgdorf über Münchenbuchsee nach Yverdon*, 1 vol. de 386 pages, a suivi presque immédiatement (été de 1885). Enfin la quatrième et dernière partie, intitulée *Blüthe und Verfall des Instituts zu Yverdon; Pestalozzi's letzte Lebenstage*, 1 vol. de 620 pages, a paru en 1889 (Winterthour, Ziegler). — Citons encore de M. Morf deux études, l'une sur le mouvement pestalozzien en Espagne (*Pestalozzi in Spanien*, Winterthour, 1876), l'autre sur la servante Elisabeth Näf (*Eine Dienstmagd*), qui ont été réunies en un volume sous ce titre : *Einige Blätter aus Pestalozzi's Lebens- und Leidensgeschichte*, Langensalza, H. Beyer, 1887; et des fragments biographiques sur Joseph Schmid, publiés dans le *Neujahrs-Blatt der Hülfsgesellschaft von Winterthur*, années 1888 et 1889.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Préface VII

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. — Enfance et jeunesse de Pestalozzi (1746-1768). 1
Chapitre II. — De 1768 à la ruine de l'institut de Neuhof (1780) 21
Chapitre III. — Pestalozzi écrivain, de 1780 à 1782 37
Chapitre IV. — Pestalozzi écrivain, de 1783 à 1798 69

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre V. — Révolution helvétique, Stanz (1798-1799) 121
Chapitre VI. — Burgdorf, la « Méthode » (1799-1801) 140
Chapitre VII. — Fin du séjour à Burgdorf. Münchenbuchsee. Fondation de l'institut d'Yverdon (1801-1805) 178

TROISIÈME PARTIE

Chapitre VIII. — L'institut d'Yverdon : première période (1805-1810) 217
Chapitre IX. — L'institut d'Yverdon : deuxième période (1810-1817) 285
Chapitre X. — L'institut d'Yverdon : dernière période (1817-1825) 346
Chapitre XI. — Les deux dernières années de Pestalozzi à Neuhof (1825-1827) 416

APPENDICE

Renseignements bibliographiques 437

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

3 FR. 50 LE VOLUME

Ouvrages de pédagogie et d'enseignement

BIGOT (Ch.) : *Questions d'enseignement secondaire.* 1 vol.

BRÉAL (M.), de l'Institut : *Quelques mots sur l'instruction publique en France*; 5e édition. 1 vol.

— *Excursions pédagogiques* en Allemagne, en Belgique et en France; 2e édit. 1 vol.

COMPAYRÉ, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le* XVIe *siècle;* 5e édition. 2 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et polit.

COUBERTIN : *L'éducation en Angleterre.* 1 vol.

— *L'éducation anglaise en France.* 1 vol.

DURUY (A.) : *L'instruction publique et la démocratie* (1879-1886). 1 vol.

FERNEUIL : *La réforme de l'enseignement public en France;* 2e édition. 1 vol.

GRÉARD : *L'éducation des femmes par les femmes.* Etudes et portraits; 3e édit. 1 vol.

— *Education et instruction.* 4 vol. :

Enseignement primaire; 2e édit. 1 vol.
Enseignement secondaire; 2e édit. 2 vol.
Enseignement supérieur. 1 vol.
Chaque ouvrage se vend séparément.

HAYEM (J.) : *Quelques réformes dans les écoles primaires.* 1 vol.

KERGOMARD (Mme) : *L'éducation maternelle dans l'école;* 2e édition. 1 vol.

MARTIN (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy : *L'éducation du caractère;* 2e édit. 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

PÉCAUT (F.), ancien inspecteur général de l'instruction publique : *Etudes au jour le jour sur l'éducation nationale* (1871-1879); 2e édit. 1 vol.

— *Deux mois de mission en Italie.* 1 vol.

SIMON (Jules), de l'Académie française. *L'école,* 11e édition, contenant un résumé de la dernière statistique officielle. 1 vol.

— *La réforme de l'enseignement secondaire;* 2e édit. 1 vol.

SPULLER (E.) : *Au ministère de l'instruction publique.* Discours, allocutions, circulaires. 1 vol.

83 92

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois.

THE LIBRARY OF CONGRESS

HECKMAN
BINDERY INC.
JAN 92
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 136 903 8